



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

412C

Presented by

John Bigelow

*to the
Century Association*

*DM

MEASURE

7/10/10

*IM

MERCURE DE FRANCE, DÉDIÉ AU ROI. OCTOBRE 1755.

Diversité, c'est ma devise. La Fontaine.



A P A R I S ,

Chez { CHAUBERT, rue du Hurepoix.
JEAN DENULLY, au Palais.
PISSOT, quai de Conti.
DUCHESNE ; 'rue Saint Jacques.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

THE NEW-YORK
PUBLIC LIBRARY

335289

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1905

NOV 19 1905

335289

NOV 19 1905

AVERTISSEMENT.

LE Bureau du *Mercur*e est chez M. LUTION, Avocat, & Greffier-Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du *Mercur*e, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, entre deux Selliers.

C'est à lui qu'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. de Boissy, Auteur du *Mercur*e.

Le prix est de 36 sols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 21 livres pour l'année, à raison de quatorze volumes. Les volumes d'extraordinaire seront également de 30 sols pour les Abonnés, & se payeront avec l'année qui les suivra.

Les personnes de province auxquelles on l'enverra par la poste, payeront 31 livres 10 sols d'avance en s'abonnant, & elles le recevront franc de port.

Celles qui auront des occasions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port sur leur compte, ne payeront qu'à raison de 30 sols par volume, c'est-à-dire 21 livres d'avance, en s'abonnant pour l'année, sans les extraordinaires.

Les Libraires des provinces ou des pays

A ii

étrangers, qui voudront faire venir le *Mer-*
cure, écriront à l'adresse ci-dessus.

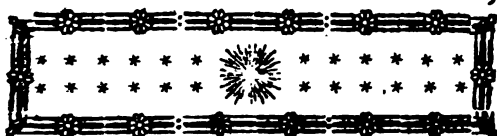
On supplie les personnes des provinces d'en-
voyer par la poste, en payant le droit, le prix
de leur abonnement, ou de donner leurs ordres,
afin que le payement en soit fait d'avance au
Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis,
resteront au rebut.

L'on trouvera toujours quelqu'un en état
de répondre chez le sieur Lutton; & il obser-
vera de rester à son Bureau les *Mardi*,
Mercredi & *Vendredi* de chaque semaine, après-
midi.

On peut se procurer par la voie du *Mer-*
cure, les autres Journaux, ainsi que les *Li-*
vres, *Estampes* & *Musique* qu'ils annoncent.





MERCURE

DE FRANCE.

OCTOBRE. 1755.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES

EN VERS ET EN PROSE.

ÉPIÔTE

*Présentée à M. le Prince de Soubise, par le
sieur Baratte, soldat au Régiment de Pen-
sylvieure Infanterie.*

PRINCE, dont la grandeur sur la vertu se
fonde,

Qui * partage avec tant d'éclat

* Pour être exact, il faudroit dire qui partage;
mais c'est une licence permise à un poète soldat qui
verse militairement.

A iiij

6 MERCURE DE FRANCE.

Les augustes faveurs du plus grand Roi dumonde :

Digne héros , pere du vrai soldat ,
Soubise , ta bonté m'anime & m'encourage.
J'ose esperer que tes regards
Ne dédaigneront pas l'hommage
D'un jeune nourrisson de Bellone & de Mars.
Je ne suis pas une Muse polie ,
Admise à la table des Dieux :
Et le Nectar & l'ambroisie
Sont des mets délicats inconnus à mes yeux.
Je suis une Muse guerriere ,
Qui se plaît au milieu du tumulte & des cris ,
Et qui n'osa jamais paroître à la lumière ,
Crainte d'essuyer des mépris.
Ami secret de Virgile & d'Horace ,
Avec eux je passe mes jours ,
Sans prétendre arriver par de fâcheux détours
jusques au sommet du Parnasse.
Lorsque je suis en faction
Sur la pointe triangulaire
D'un redoutable bastion ,
Et mon fusil en bandoliere ,
Je me crois sur le double mont.
L'onde sale & marécageuse ,
Qui remplit le fossé profond ,
Est pour moi la fontaine heureuse
Qui baigne le sacré vallon.
Quand au Pégase qui me meine

Près de ce nouvel Hypocrene,

Et sur ce Parnasse charmant :

C'est un Caporal Allemand.

A tourner un fusil , briller à l'exercice ,

Marcher différens pas , tous au son du tambour :

M'occuper la nuit & le jour

A bien m'acquitter du service ;

Préférer le bruit du canon

Aux sons harmonieux des enfans d'Apollon ,

L'odeur du soufre & du salpêtre

A celle des lauriers plantés sur l'Hélicon ;

Je l'avouerai , telle doit être

Ma plus chere occupation.

Ne crains donc pas que d'un style emphatique ;

Et le plus souvent ennuyeux ,

J'aie d'un long panégyrique

Etourdir ton oreille ou fatiguer tes yeux.

Pour un Auteur le champ sans doute est magnifique ;

Et je n'aurois qu'à répéter

Tout ce que dit la voix publique ;

Mais la raison me force à m'arrêter.

L'honneur de parcourir cette noble carrière

Est réservé pour de plus grands esprits ;

Je n'ose passer la barrière ,

Et crains de t'ennuyer par mes foibles écrits.

Cette entreprise est digne de Voltaire.

Pour moi sans me charger d'un emploi si hardi :

Te voir , t'admirer , & me taire ,

Voilà mon plus sage parti.

A iv

SUITE DU MOI.

LA jalousie des Philosophes ne pouvoit pardonner à Socrate de n'enseigner en public que la vérité & la vertu, on portoit chaque jour à l'Aréopage les plaintes les plus graves contre ce dangereux citoyen. Socrate occupé à faire du bien, laissoit dire de lui tout le mal qu'on imaginoit ; mais Alcibiade dévoué à Socrate, faisoit face à ses ennemis. Il se présentoit aux Magistrats ; il leur reprochoit d'écouter des lâches, & d'épargner des imposteurs, & ne parloit de son maître que comme du plus juste & du plus sage des mortels : L'entousiasme rend éloquent. Dans les conférences qu'il eut avec l'un des membres de l'Aréopage, en présence de la femme du Juge, il parla avec tant de douceur & de véhémence, de sentiment & de raison, sa beauté s'anima d'un feu si noble & si touchant que cette femme vertueuse en fut émue jusqu'au fond de l'ame. Elle prit son trouble pour de l'admiration. Socrate, dit-elle à son époux, est en effet un homme divin, s'il fait de semblables disciples. Je suis enchantée de l'éloquence de ce jeune homme ; il n'est pas possible

de l'entendre sans devenir meilleur. Le Magistrat qui n'avoit garde de soupçonner la sagesse de son épouse , rendit à Alcibiade l'éloge qu'elle avoit fait de lui. Alcibiade en fut flaté , il demanda au mari la permission de cultiver l'estime de sa femme. Le bon homme l'y invita. Ma femme , dit-il , est philosophe aussi , & je serai bien aise de vous voir aux prises. Rodope (c'étoit le nom de cette femme respectable) se piquoit en effet de philosophie , & celle de Socrate dans la bouche d'Alcibiade la gagnoit de plus en plus : J'oubliois de dire qu'elle étoit dans l'âge où l'on n'est plus jolie , mais où l'on est encore belle , où l'on est peut être un peu moins aimable , mais où l'on sçait beaucoup mieux aimer. Alcibiade lui rendit des devoirs : elle ne se défia ni de lui ni d'elle-même. L'étude de la sagesse remplissoit tous leurs entretiens. Les leçons de Socrate passaient de l'ame d'Alcibiade dans celle de Rodope , & dans ce passage elles prenoient de nouveaux charmes ; c'étoit un ruisseau d'eau pure qui couloit au travers des fleurs. Rodope en étoit chaque jour plus altérée. Elle se faisoit définir suivant les principes de Socrate , la sagesse & la vertu , la justice & la vérité. L'amitié vint à son tour , & après en avoir approfondi l'essence. Je voudrois

A v

10 MERCURE DE FRANCE.

bien sçavoir , dit Rodope , quelle différence met Socrate entre l'amour & l'amitié ? Quoique Socrate ne soit point de ces philosophes qui analysent tout , lui répondit Alcibiade , il distingue trois amours ; l'un grossier & bas , qui nous est commun avec les animaux , c'est l'attrait du besoin & le goût du plaisir. L'autre pur & céleste qui nous rapproche des Dieux , c'est l'amitié plus vive & plus tendre ; le troisième enfin qui participe des deux premiers , tient le milieu entre les Dieux & les brutes , & semble le plus naturel aux hommes : c'est le lien des ames cimenté par celui des sens.

Socrate donne la préférence au charme pur de l'amitié ; mais comme il ne fait point un crime à la nature d'avoir uni l'esprit à la matière , il n'en fait pas un à l'homme de se ressentir de ce mélange dans ses penchans & dans ses plaisirs ; c'est sur-tout lorsque la nature a pris soin d'unir un beau corps avec une belle ame qu'il veut qu'on respecte l'ouvrage de la nature ; car quelque laid que soit Socrate , il rend justice à la beauté. S'il sçavoit , par exemple , avec qui je m'entretiens de philosophie , je ne doute pas qu'il ne me fit une querelle d'employer si mal ses leçons. Je vous dispense d'être galant , interrom-

pit Rodope : je parle à un sage , je veux qu'il m'éclaire , & non pas qu'il me flatte. Revenons aux principes de votre maître. Il permet l'amour , dites-vous , mais en connoît-il les égaremens & les excès ? Oui , Madame , comme il connoît ceux de l'ivresse , & il ne laisse pas de permettre le vin. La comparaison n'est pas juste , dit Rodope , on est libre de choisir ses vins , & d'en modérer l'usage : A-t-on la même liberté en amour ? il est sans choix & sans mesure. Oui sans doute , reprit Alcibiade , dans un homme sans mœurs & sans principes ; mais Socrate commence par former des hommes éclairés & vertueux , & c'est à ceux-là qu'il permet l'amour. Il sçait bien qu'ils n'aimeront rien que d'honnête , & alors on ne court aucun risque à aimer à l'excès. L'ascendant mutuel de deux ames vertueuses ne peut que les rendre plus vertueuses encore. Chaque réponse d'Alcibiade applanissoit quelque difficulté dans l'esprit de Rodope , & rendoit le penchant qui l'attiroit vers lui plus glissant & plus rapide. Il ne restoit plus que la foi conjugale , & c'étoit là le nœud Gordien. Rodope n'étoit pas de celles avec qui on le tranche , il falloit le dénouer ; Alcibiade s'y prit de loin. Comme ils en étoient un jour sur l'article de la société ; le besoin ,

12 MERCURE DE FRANCE.

dit Alcibiade, a réuni les hommes , l'intérêt commun a réglé leurs devoirs , & les abus ont produit les loix. Tout cela est sacré ; mais tout cela est étranger à notre ame. Comme les hommes ne se touchent qu'au dehors , les devoirs mutuels qu'ils se sont imposés ne passent point la superficie. La nature seule est la législatrice du cœur , elle seule peut inspirer la reconnaissance , l'amitié ; l'amour , en un mot , le sentiment ne sçauroit être un devoir d'institution : de-là vient , par exemple , que dans le mariage on ne peut ni promettre ni exiger qu'un attachement corporel. Rodope qui avoit goûté le principe , fut effrayée de la conséquence : Quoi , dit-elle , je n'aurois promis à mon mari que de me comporter comme si je l'aimois. Qu'avez-vous donc pu lui promettre ? De l'aimer en effet , lui répondit-elle d'une voix mal assurée. Il vous a donc promis à son tour d'être non seulement aimable , mais de tous les hommes le plus aimable à vos yeux ? il m'a promis d'y faire son possible , & il me tient parole : Hé bien vous faites votre possible aussi pour l'aimer , mais ni l'un ni l'autre vous n'êtes garans du succès. Voilà une morale affreuse , s'écria Rodope. Heureusement , Madame , elle n'est pas si affreuse , il y auroit trop de coupables si

l'amour conjugal étoit un devoir essentiel. Quoi, Seigneur, vous doutez.... Je ne doute de rien, Madame, mais ma franchise peut vous déplaire, & je ne vous vois pas disposée à l'imiter. Je croyois parler à un philosophe, je ne parlois qu'à une femme d'esprit. Je me retire confus de ma méprise; mais je veux vous donner pour adieux un exemple de sincérité. Je crois avoir des mœurs aussi pures, aussi honnêtes que la femme la plus vertueuse; je sçais tout aussi-bien qu'elle à quoi nous engage l'honneur & la religion du serment, je connois les loix de l'Hymen, & le crime de les violer; cependant eussai-je épousé mille femmes je ne me ferois pas le plus léger reproche de vous trouver vous seule plus belle, plus aimable mille fois que ces mille femmes ensemble. Selon vous, pour être vertueuse, il faut n'avoir ni une ame ni des yeux: je vous félicite d'être arrivée à ce degré de perfection. Ce discours prononcé du ton du dépit & de la colere laissa Rodope dans un étonnement dont elle eut peine à revenir; cependant, Alcibiade cessa de la voir. Elle avoit découvert dans ses adieux un intérêt plus vif que la chaleur de la dispute; elle sentit de son côté que ses conférences philosophiques n'étoient pas ce qu'elle regrettoit le plus. L'ennui.

14 MERCURE DE FRANCE.

de tout , le dégoût d'elle-même , une répugnance secrète pour les empressemens de son mari , enfin le trouble & la rongeure que lui caufoit le seul nom d'Alcibiade , tout lui faisoit craindre le danger de le revoir , & cependant elle brûloit du desir de le revoir encore. Son mari le lui ramena. Comme elle lui avoit fait entendre qu'ils s'étoient piqués l'un & l'autre sur une dispute de mots , le Magistrat en fit une plaisanterie à Alcibiade , & l'obligea de revenir. L'entrevûe fut sérieuse , le mari s'en amusa quelque tems ; mais ses affaires l'appelloient ailleurs : Je vous laisse , leur dit-il , & j'espere qu'après vous être brouillés sur les mots , vous vous reconcilierez sur les choses. Le bon homme n'y entendoit pas malice , mais sa femme en rougit pour lui.

Après un assez long silence , Alcibiade prit la parole. Nos entretiens , Madame , faisoient mes délices , & avec toutes les facilités possibles d'être dissipé vous m'aviez fait goûter & préférer à tout les charmes de la solitude. Je n'étois plus au monde , je n'étois plus à moi-même , j'étois à vous tout entier. Ne pensez pas qu'un fol espoir de vous séduire & de vous égarer se fût glissé dans mon ame , la vertu bien plus que l'esprit & la beauté m'avoit en-

chaîné sous vos loix. Mais vous aimant d'un amour aussi délicat que tendre , je me flatois de vous l'inspirer. Cet amour pur & vertueux vous offense , ou plutôt il vous importune , car il n'est pas possible que vous le condamnerez de bonne foi. Tout ce que je sens pour vous , Madame , vous l'éprouvez pour un autre ; vous me l'avez avoué. Je ne puis vous le reprocher ni m'en plaindre ; mais convenez que je ne suis pas heureux. Il n'y a peut-être qu'une femme dans Athènes qui ait de l'amour pour son mari , & c'est précisément de cette femme que je deviens éperdu. En vérité , vous êtes bien fou pour le disciple d'un Sage , lui dit Rodope en souriant ; il répliqua le plus sérieusement du monde ; elle repartit en badinant ; il lui prit la main , elle se fâcha ; il baisa cette main , elle voulut se lever ; il la retint , elle rougit , & la tête tourna aux deux Philosophes.

Il n'est pas besoin de dire combien Rodope fut désolée , ni comment elle se consola , tout cela se suppose aisément dans une femme vertueuse & passionnée.

Elle trembloit sur-tout pour l'honneur & le repos de son mari. Alcibiade lui fit le serment d'un secret inviolable ; mais la malice du public le dispensa d'être indis-

cret. On sçavoit bien qu'il n'étoit pas homme à parler sans cesse de philosophie à une femme aimable. Ses assiduités donnèrent des soupçons ; les soupçons dans le monde valent des certitudes. Il fut décidé qu'Alcibiade avoit Rodope. Le bruit en vint aux oreilles de l'époux. Il n'avoit garde d'y ajouter foi , mais son honneur & celui de sa femme exigeoient qu'elle se mit au-dessus du soupçon. Il lui parla de la nécessité d'éloigner Alciade , avec tant de douceur , de raison & de confiance , qu'elle n'eut pas même la force de répliquer. Rien de plus accablant pour une ame sensible & naturellement vertueuse que de recevoir des marques d'estime qu'elle ne mérite plus.

Rodope dès ce moment résolut de ne plus voir Alcibiade , & plus elle sentoit pour lui de foiblesse , plus elle lui montra de fermeté dans la résolution qu'elle avoit prise de rompre avec lui sans retour. Il eut beau la combattre avec toute son éloquence : J'ai pû me laisser persuader , lui dit-elle , que les torts secrets qu'on avoit avec un mari n'étoient rien , mais les seules apparences sont des torts réels , dès qu'elles attaquent son honneur , ou qu'elles troublent son repos. Je ne suis pas obligé e à aimer mon époux , je veux le

croire , mais le rendre heureux autant qu'il dépend de moi est un devoir indispensable. Ainsi , Madame , vous préférez son bonheur au mien. Je préfère , lui dit-elle , mes engagemens à mes inclinations. Ce mot échappé sera ma dernière foiblesse. Eh ! je me croyois aimé , s'écrie Alcibiade avec dépit ! Adieu , Madame , je vois bien que je n'ai dû mon bonheur qu'au caprice d'un moment. Voilà de nos honnêtes femmes , poursuit-il ; quand elles nous prennent , c'est excès d'amour ; quand elles nous quittent , c'est effort de vertu ; & dans le fond cet amour & cette vertu ne sont qu'une fantaisie qui leur vient , ou qui leur passe. J'ai mérité tous ces outrages , dit Rodope en fondant en larmes. Une femme qui ne s'est pas respectée ne doit pas s'attendre à l'être. Il est bien juste que nos foiblesse nous attirent des mépris.

Alcibiade , après tant d'épreuves , étoit bien convaincu qu'il ne falloit plus compter sur les femmes , mais il n'étoit pas assez sûr de lui-même pour s'exposer à de nouveaux dangers ; & tout résolu qu'il étoit à ne plus aimer , il sentoit confusément le besoin d'aimer encore.

Dans cette inquiétude secrète , comme il se promenoit un jour sur le bord de

18 MERCURE DE FRANCE.

la mer, il vit venir à lui une femme que sa démarche & sa beauté lui auroient fait prendre pour une Déesse, s'il ne l'eût pas reconnue pour la Courtisane Erigone. Il vouloit s'éloigner, elle l'aborda. Alcibiade, lui dit-elle, la philosophie te rendra fou. Dis-moi, mon enfant, est-ce à ton âge qu'il faut s'ensevelir tout vivant dans ces idées creuses & tristes ? Crois-moi, sois heureux : l'on a toujours le tems d'être sage . . . Je n'aspire à être sage, lui dit-il, que dans le dessein d'être heureux . . . La belle route pour arriver au bonheur ! crois-tu que je me consume, moi, dans l'étude de la sagesse ? & cependant est-il d'honnête femme plus contente de son sort ? Ce Socrate t'a gâté, c'est dommage ; mais il y a de la ressource, si tu veux prendre de mes leçons. Depuis long-tems j'ai des desseins sur toi ; Je suis jeune, belle & sensible, & je crois valoir, sans vanité un philosophe à longue barbe. Ils enseignent à se priver : triste science ! viens à mon école, je t'apprendrai à jouir. Je ne l'ai que trop bien appris à mes dépens, lui dit Alcibiade ; le faste & les plaisirs m'ont ruiné. Je ne suis plus cet homme opulent & magnifique, que ses folies ont rendu si célèbre, & je ne me soutiens plus qu'aux dépens de mes créan-

ciers. Bon , est - ce là ce qui te chagrine ? console-toi , j'ai de l'or , des pierreries , & les folies des autres serviront à réparer les tiennes. Vous me flâtez beaucoup par des offres si obligeantes , mais je n'en abuserai point. Que veux-tu dire avec ta délicatesse ? l'amour ne rend - il pas tout commun ? D'ailleurs , qui s'imaginera que tu me doives quelque chose ? tu n'es pas assez fat pour t'en vanter , & j'ai trop de vanité pour le dire. Je vous avoue que vous me surprenez , car enfin vous avez la réputation d'être avare. Avare ! oui sans doute , avec ceux que je n'aime pas , pour être prodigue avec celui que j'aime ; mes diamans me sont bien chers , mais tu m'es plus cher encore , & s'il le faut , tu n'as qu'à dire , dès demain je te les sacrifie. Votre générosité , reprit Alcibiade , me confond , & me pénètre , & je vous donneroie le plaisir de l'exercer si je pouvois du moins le reconnoître en jeune homme ; mais je ne dois pas vous dissimuler que l'usage immodéré des plaisirs n'a pas seulement ruiné ma fortune , j'ai trouvé le secret de vieillir avant l'âge. Je le crois bien , reprit Erigone en souriant , tu as connu tant d'honnêtes femmes ! mais je vais bien plus te surprendre : un sentiment vif & délicat est tout ce que j'attens de

20 MERCURE DE FRANCE.

toi ; & si ton cœur n'est pas ruiné , tu as encore de quoi me suffire. Vous plaisantez , dit Alcibiade ! point du tout. Si je prenois un Hercule pour amant , je voudrois qu'il fût un Hercule , mais je veux qu'Alcibiade m'aime en Alcibiade , avec toute la délicatesse de cette volupté tranquille dont la source est dans le cœur. Si du côté des sens tu me ménages quelque surprise , à la bonne heure. Je te permets tout , & je n'exige rien. En vérité , dit Alcibiade , je demeure aussi enchanté que surpris ; & sans l'inquiétude & la jalousie que me causeroient mes rivaux . . . Des rivaux ! tu n'en auras que de malheureux , je t'en donne ma parole. Tiens , mon ami , les femmes ne changent que par coquetterie ou par curiosité , & tu sens bien que chez moi l'une & l'autre sont épuisées. Si je ne connoissois point les hommes , la parole que je te donne seroit un peu hasardée ; mais en te les sacrifiant je sçais bien ce que je fais. Après tout il y a un bon moyen de te tranquilliser : tu as une campagne assez loin d'Athènes , où les importuns ne viendront pas nous troubler. Te sens tu capable d'y soutenir le tête à tête ? nous partirons quand tu voudras. Non , lui dit-il , mon devoir me retient pour quelque temps à la ville : mais si nous nous

arrangeons ensemble , devons-nous nous afficher ? Tu en es le maître ; si tu veux m'avouer , je te proclamerai ; si tu veux du mystère , je serai plus discrète & plus réservée qu'une prude. Comme je ne dépends de personne , & que je ne t'aime que pour toi , je ne crains ni ne désire d'attirer les yeux du public. Ne te gêne point , consulte ton cœur , & si je te conviens , mon soupé nous attend. Allons prendre à témoins de nos sermens les Dieux du plaisir & de la joie. Alcibiade prit la main d'Erigone , & la baisant avec transport : enfin , dit-il , j'ai trouvé de l'amour , & c'est d'aujourd'hui que mon bonheur commence.

Ils arrivent chez la Courtisane. Tout ce que le goût peut inventer de délicat & d'exquis pour flater tous les sens tout à la fois sembloit concourir dans ce soupé délicieux à l'enchantement d'Alcibiade. C'étoit dans un salon pareil que Venus recevoit Adonis , lorsque les amours leur versaient le nectar , & que les grâces leur servoient l'ambrosie. Quand j'ai pris , dit Erigone , le nom d'une des maîtresses de Bacchus , je ne me flatois pas de posséder un jour un mortel plus beau que le vainqueur de l'Inde. Que dis-je , un mortel , c'est Bacchus , Apollon , & l'Amour que

22 MERCURE DE FRANCE.

je possède , & je suis dans ce moment l'heureuse rivale d'Erigone de Calliope & de Pâché. Je vous couronne donc , ô mon jeune Dieu , de pampre , de laurier & de myrthe , puissai-je rassembler à vos yeux tous les attraits qu'ont adorés les immortels dont vous réunissez les charmes. Alcibiade enivré d'amour propre & d'amour, déploya tous ces talens enchanteurs qui séduiroient la sagesse même. Il chanta son triomphe sur la lyre. Il compara son bonheur à celui des Dieux , & il se trouva plus heureux , comme on le trouvoit plus aimable.

Après le souper il fut conduit dans un appartement voisin , mais séparé de celui d'Erigone. Reposez-vous , mon cher Alcibiade , lui dit-elle en le quittant ; puisse l'amour ne vous occuper que de moi dans vos songes : Daignez du moins me le faire croire ; & si quelque autre objet vient s'offrir à votre pensée , épargnez ma délicatesse , & par un mensonge complaisant réparez le tort involontaire que vous aurez eu pendant le sommeil. Hé quoi ! lui répondit tendrement Alcibiade , me réduirez-vous aux plaisirs de l'illusion. Vous n'aurez jamais avec moi , lui dit-elle , d'autres loix que vos desirs. A ces mots elle se retira en chantant.

Alcibiade transporté, s'écria, ô pudeur ! ô vertu ! qu'êtes-vous donc ? Si dans un cœur où vous n'habitez point se trouve l'amour pur & chaste, l'amour, tel qu'il descendit des cieux pour animer l'homme encore innocent, & pour embellir la nature ! Dans cet excès d'admiration & de joie il se leve, il va surprendre Erigone.

Erigone le reçut avec un souris. Sensible sans emportement, son cœur ne sembloit enflammé que des desirs d'Alcibiade. Deux mois s'écoulerent dans cette union délicieuse sans que la Courtisane démentit un seul moment le caractère qu'elle avoit pris, mais le jour fatal approchoit qui devoit dissiper une illusion si flateuse.

Les apprêts des Jeux Olympiques faisoient l'entretien de toute la jeunesse d'Athènes. Erigone parla de ces jeux, & de la gloire d'y remporter le prix, avec tant de vivacité, qu'elle fit concevoir à son amant le dessein d'entrer dans la carrière, & l'espoir d'y triompher. Mais il vouloit lui ménager le plaisir de la surprise.

Le jour arrivé : Si l'on nous voyoit ensemble à ce spectacle, lui dit-il, on ne manqueroit pas d'en tirer des conséquences, & nous sommes convenus d'éviter jusqu'au soupçon. Rendons-nous au cirque chacun

24 MERCURE DE FRANCE.

de notre côté. Nous nous retrouverons ici au retour des Jeux. Le peuple s'assemble, on se place. Erigone se présente, elle attire tous les regards. Les jolies femmes la voyent avec envie, les laides avec dépit, les vieillards avec regret, les jeunes gens avec un transport unanime : cependant les yeux d'Erigone errans sur cet amphithéâtre immense, ne cherchoient qu'Alcibiade. Tout-à-coup elle voit paroître devant la barrière, les coufiers & le char de son amant : elle n'osoit en croire ses yeux, mais bientôt un jeune homme, plus beau que l'amour & plus fier què le Dieu Mars, s'élance sur ce char brillant. C'est Alcibiade, c'est lui-même : Ce nom passe de bouche en bouche, elle n'entend plus autour d'elle que ces mots ; c'est Alcibiade, c'est la gloire & l'ornement de la jeunesse Athénienne. Erigone en pâlit de joie. Il jeta sur elle un regard qui sembloit être le présage de la victoire. Les chars se rangent de front, la barrière s'ouvre, le signal se donne, la terre retentit en cadence sous les pas des coufiers, un nuage de poussieres les enveloppe. Erigone ne respire plus. Toute son âme est dans ses yeux, & ses yeux suivent le char de son amant à travers ces flots de poussière. Les chars se séparent, les plus rapides ont l'avantage, celui

celui d'Alcibiade est du nombre. Erigone tremblante fait des vœux à Castor , à Pollux , à Hercule , à Apollon : enfin elle voit Alcibiade à la tête , & n'ayant plus qu'un concurrent. C'est alors que la crainte & l'espérance tiennent son ame suspendue. Les roues des deux chars semblent tourner sur le même essieu , & les chevaux conduits par les mêmes rênes , Alcibiade redouble d'ardeur , & le cœur d'Erigone se dilate ; son rival force de vitesse , & le cœur d'Erigone se resserre de nouveau , chaque alternative lui cause une soudaine révolution. Les deux chars arrivent au terme ; mais le concurrent d'Alcibiade l'a devancé d'un élan. Tout-à-coup mille cris font retentir les airs du nom de Pisistrate de Samos. Alcibiade consterné se retire sur son char , la tête penchée & les rênes flottantes , évitant de repasser du côté du cirque où Erigone accablée de confusion s'étoit couvert le visage de son voile. Il lui sembloit que tous les yeux attachés sur elle lui reprochoient d'aimer un homme qui venoit d'être vaincu ; cependant , un murmure général se fait entendre autour d'elle , elle veut voir ce qui l'excite : c'est Pisistrate qui ramène son char du côté où elle est placée. Nouveau sujet de confusion & de douleur. Mais

B

26 MERCURE DE FRANCE.

quelle est sa surprise lorsque ce char s'arrêtant à ses pieds elle en voit descendre le vainqueur , qui vient lui présenter la couronne olympique. Je vous la dois , lui dit-il , Madame , & je viens vous en faire hommage. Qu'on imagine , s'il est possible , tous les mouvemens dont l'ame d'Erigone fut agitée à ce discours ; mais l'amour y dominoit encore ; Vous ne me devez rien , dit-elle à Pifistrate en rougissant ; mes vœux , pardonnez ma franchise , mes vœux n'ont pas été pour vous ; ce n'en est pas moins , répliqua-t-il , le desir de vaincre à vos yeux qui m'en a acquis la gloire. Si je n'ai pas été assez heureux pour vous intéresser au combat , que je le sois du moins assez pour vous intéresser au triomphe. Alors il la pressa de nouveau , de l'air du monde le plus touchant , de recevoir son offrande : tout le peuple l'y invitoit par des applaudissemens redoublés. L'amour propre enfin l'emporta sur l'amour : elle reçut le laurier fatal pour céder , dit-elle , aux acclamations & aux instances du peuple ; mais qui le croiroit ? elle le reçut avec un souris , & Pifistrate remonta sur son char enivré d'amour & de gloire.

Dès qu'Alcibiade fut revenu de son premier abattement , tu es bien foible &

bien vain , se dit-il à lui-même , de t'affliger à cet excès , & de quoi ? de ce qu'il se trouve un homme dans le monde plus adroit ou plus heureux que toi , je vois ce qui te désole. Tu aurois été transporté de vaincre aux yeux d'Erigone , & tu crains d'en être moins aimé après avoir été vaincu. Rends - lui plus de Justice , Erigone n'est point une femme ordinaire , elle te sçaura gré de l'ardeur que tu as fait paroître , & quant au mauvais succès elle fera la première à te faire rougir de ta sensibilité pour un si petit malheur. Allons la voir avec confiance ; j'ai même lieu de m'applaudir de ce moment d'adversité : c'est pour son cœur une nouvelle épreuve , & l'amour me ménage un triomphe plus flatteur que n'eût été celui de la course. Plein de ces idées consolantes il arrive chez Erigone , il trouve le char du vainqueur à la porte.

Ce fut pour lui un coup de foudre. La honte , l'indignation , le désespoir , s'emparent de son ame. Eperdu & frémissant ses pas égarés se tournent comme d'eux-mêmes vers la maison de Socrate.

Le bon homme qui avoit assisté aux Jeux le reçut avec un souris. Fort bien , lui dit-il , vous venez vous consoler avec moi parce que vous êtes vaincu ; je gage , li-

28 MERCURE DE FRANCE.

bertin, que je ne vous aurois pas vû si vous aviez triomphé. Je n'en suis pas moins reconnoissant. J'aime bien qu'on vienne à moi dans l'adversité. Une ame enivrée de son bonheur s'épanche où elle peut. La confiance d'une ame affligée est plus flateuse & plus touchante. Avouez cependant que vos chevaux ont fait des merveilles. Comment donc ! vous n'avez manqué le prix que d'un pas ! vous pouvez vous vanter d'avoir , après Pifistrate de Samos , les meilleurs coursiers de la Grèce , & en vérité il est bien glorieux pour un homme d'exceller en chevaux. Alcibiade confondu n'entendit pas même la plaisanterie de Socrate. Le Philosophe , jugeant du trouble de son cœur par l'altération de son visage , qu'est - ce donc , lui dit - il d'un ton plus sérieux ? une bagatelle , un jeu d'enfant vous affecte ? Si vous aviez perdu un empire je vous pardonnerois à peine d'être dans l'état d'humiliation , & d'abattement où je vous vois. Ah ! mon cher maître , s'écria Alcibiade revenant à lui-même , qu'on est malheureux d'être sensible ! il faut avoir une ame de marbre dans le siècle où nous vivons. J'avoue , reprit Socrate , que la sensibilité coûte cher quelquefois ; mais c'est une si bonne chose qu'on ne sçauroit trop la payer. Voyons

cependant ce qui vous arrive.

Alcibiade lui raconta ses aventures avec la prude, la jeune fille, la veuve, la femme du Magistrat, & la Courtisane, qui dans l'instant même venoit de le sacrifier. De quoi vous plaignez-vous, lui dit Socrate, après l'avoir entendu. Il me semble que chacune d'elles vous a aimé à sa façon, de la meilleure foi du monde. La prude, par exemple, aime le plaisir; elle le trouvoit en vous, vous l'en privez, elle vous renvoie, ainsi des autres. C'est leur bonheur, n'en doutez pas, qu'elles cherchoient dans leur amant. La jeune fille y voyoit un époux qu'elle pouvoit aimer en liberté & avec décence. La veuve, un triomphe éclatant qui honoreroit sa beauté. La femme du Magistrat, un homme aimable & discret, avec qui, sans danger & sans éclat, sa philosophie & sa vertu pourroient prendre du relâche. La Courtisane, un homme admiré, applaudi, désiré par-tout, qu'elle auroit le plaisir secret de posséder seule, tandis que toutes les beautés de la Grèce se disputeroient vainement la gloire de le captiver. Vous avouez donc, dit Alcibiade, qu'aucune d'elles ne m'a aimé pour moi? Pour vous, s'écria le Philosophe, Ah! mon cher enfant, qui vous a mis dans la tête cette prétention ridicule? Per-

30 MERCURE DE FRANCE.

sonne n'aime que pour soi. L'amitié, ce sentiment si pur, ne forme elle-même ses préférences que sur l'intérêt personnel; & si vous exigez qu'elle soit désintéressée, vous pouvez commencer par renoncer à la mienne. J'admire, poursuivit-il, comme l'amour propre est fort dans ceux-mêmes qui ont le plus d'esprit. Je voudrois bien savoir quel est ce *moi* que vous voulez qu'on aime en vous? La naissance, la fortune & la gloire, la jeunesse, les talens & la beauté ne sont que des accidens. Rien de tout cela n'est vous, & c'est tout cela qui vous rend aimable. Le *moi* qui réunit ces agrémens, n'est en vous que le canevas de la tapisserie. La broderie en fait le prix. En aimant en vous tous ces dons, on les confond avec vous-même: ne vous engagez point dans des distinctions qu'on ne suit point; & prenez comme on vous le donne, le résultat de ce mélange; c'est une monnoie dont l'alliage fait la consistance, & qui perd sa valeur au creuset. Je ne suis pas fâché que votre délicatesse vous ait détaché de la prude & de la veuve, ni que la résolution de Rodope & la vanité d'Erigone vous aient rendu la liberté; mais je regrette Glicerie, & je vous conseille d'y retourner. Vous vous moquez, dit Alcibi-

biade , c'est un enfant qui veut qu'on l'épouse. Hé bien ! vous l'épouserez : L'ai-je bien entendu ? c'est Socrate qui me conseille le mariage. Pourquoi non ! Si votre femme est sage & raisonnable , vous serez un homme heureux ; si elle est méchante ou coquette , vous deviendrez un philosophe , vous ne pouvez qu'y gagner.

E P I T R E

A M. B. par M. M....

NE vous étonnez point , ô ma chère Lesbie ,
Si vous voir , vous aimer , vous consacrer ma vie,
N'ont été pour moi qu'un moment.

J'adorois votre image avant de vous connoître ,
Et l'étoile qui m'a vu naître

Me destinoit à vivre , à mourir votre amant.

Le cœur avant d'aimer , se fait une chimère
Qu'il compose des plus beaux traits.

Chacun , suivant son caractère ,
Lui donne des talens , des graces , des attraits.
Une Agnès , une Armide , héroïne , ou bergere ,
Voluptueuse & tendre , ou bien vive & légère ,
Elle est tout ce qu'on veut : le cœur n'a qu'à
choisir ;

L'imagination peint d'après le desir.

Après avoir formé cette adorable image ,
B iv

32 MERCURE DE FRANCE.

Nouveau Pigmalion charmé de son ouvrage,
On demande à l'Amour qu'il la daigne animer.

Si quelque beauté lui ressemble ,
On s'arrête , on admire , on se sent enflammer :

On se flatte qu'elle rassemble
Tous les dons enchanteurs dont on s'est peint
l'ensemble ;

De cette illusion frappé
On se dit : la voilà , c'est elle.
Et puis à quelques traits on voit qu'on s'est trompé ,

On change , on paroît infidèle :
Mais non , du même objet toujours préoccupé
D'une image adorée on cherche le modèle.

Dès qu'on le trouve on est content ,
Le cœur le plus léger devient le plus constant.

Je vous ai peint mon aventure ,
Lesbie , & c'est ainsi que vous m'avez touché.

Mon cœur s'étoit fait la peinture
De tout ce que l'amour adoroit dans Pfiché.

Des graces la taille élégante
D'Hébé , l'éclat & la Fraîcheur ,
L'incarnat qui de Flore anime la blancheur ,
Du souris de Venus , la volupté piquante ,
Le timide regard de la reine des bois.
Ajoutez à ces traits une touchante voix ,
Que rend plus douce encor cette bouche de rose ,
Cette bouche où l'on voit mille amours voltiger ,
Comme le papillon léger

Sur une fleur à peine éclose.

Animez ce tableau d'un esprit juste & sûr,

Brillant de l'éclat le plus pur,

Aussi délicat que solide ,

Vif sans étourderie , ingénieux sans fard ,

Que le beau seul émeut , que le vrai seul décide ;

Et dont le naturel est au-dessus de l'art ,

Telle étoit ma chimere avant de vous connoître.

Amour la réalise , il s'est fait un plaisir

D'aller en vous formant plus loin que mon desir ;

Et c'est pour mon malheur peut-être.

INPROMPTU FAIT A TABLE,

Adresse à M. le Chevalier Molinier sur la générosité qu'il eut à Cayenne , de sauver au risque presque évident de sa vie , vingt personnes dont les canots furent summergés par la mer au passage du confluent , appelé des deux Rivières. Le récit de cette action a été fait dans le Mercure de France , du mois de Décembre 1750 , p. 175.

IL est peu de héros. Peuples , quels sont les vôtres ?

Des guerriers fortunés , souvent monstres cruels ;

Les miens sont ces heureux mortels ,

Vraiment dignes de nos autels ,

Qui s'offrent à la mort pour en sauver les autres.

B v

S U I T E

DES PENSEES DIVERSES.

Inserées dans le Mercure du mois de Septembre ; Par M. Lemarié , Avocat au Parlement.

L Es présens humilient ou corrompent ceux qui les reçoivent.

Il faut donner bien à propos & avec beaucoup de précaution pour ne pas faire des ingrats.

Je ne sçais lequel est le plus généreux de celui qui donne libéralement , ou de celui qui se souvient volontiers des bienfaits qu'il a reçus.

Ce n'est pas dans le don , c'est dans la façon de le faire que consiste la vraie libéralité.

Otez du monde l'amour propre & l'intérêt , vous en ôterez l'apparence de bien des vertus , & presque tous les vices.

Tout change & varie à l'infini parmi les hommes , il n'y a de constant que leur inconstance.

Du vice au crime l'occasion est le degré.

Rien n'est plus arbitraire que l'estime

que nous faisons des choses. N'y aura-t-il jamais de règle certaine pour la fixer ?

Un bon esprit & un bel esprit devroient être entr'eux dans le rapport d'un honnête homme à un galant homme.

Plusieurs l'ont dit , & je le répète : il vaut mieux ne rien sçavoir que sçavoir mal beaucoup de choses.

Le Magistrat est l'exécuteur de la Loi : le Prince en est le modérateur.

La loi punit : le Prince pardonne.

Bien de gens vivent sans penser à une autre vie , peu meurent sans la craindre.

Règle générale , on n'est rien moins que ce qu'on se pique d'être.

On veut avoir de l'esprit , c'est la folie du siècle : On manque de génie , c'en est le malheur.

La critique est le creuset où s'épurent les productions de l'esprit ; que penser d'un auteur qui la redoute ?

L'esprit semble croître & décroître en raison inverse du goût & du génie,

Autrefois on ne sçavoit que ce qu'on avoit long-tems étudié. Que les génies étoient lourds ! aujourd'hui l'on sçait tout sans avoir rien appris.

La manie de n'être entendu que d'un petit nombre de lecteurs , ne tient plus les sçavans , elle a passé aux gens de Lettres.

B.vj

36 MERCURE DE FRANCE.

On admire encore les Racine , les Moliere , les Despréaux : on rougiroit d'écrire comme eux.

Affectez dans vos écrits un style entortillé , pointilleux , énigmatique ; coufez bien ou mal quelques pensées détachées , quelques sentences paradoxales ; faites sonner bien haut , & revenir à chaque page ces grands mots : Philosophie , métaphysique , géométrie , morale , &c. vous ferez un écrivain à la mode , vous aurez le ton de la bonne littérature.

C'est au coin des rues & aux piliers des temples qu'il faut voir la plûpart des livres nouveaux ; ils n'ont d'intéressant que les titres.

Les plus beaux monumens de la littérature ancienne ne sont plus pour nous que des antiquailles : Qui cite Homere , Cicéron , Virgile , est un pédant , & sent l'école.

Ce n'est jamais d'un sot que le goût reçoit les premières atteintes. Le commencement de sa décadence est toujours l'ouvrage d'un homme d'esprit.

A travers toute la facilité , toutes les graces , tout le brillant de l'auteur des Métamorphoses & des Tristes , un lecteur éclairé y entrevoit quelque déchet du goût qui regnoit aux premiers tems d'Auguste.

M. de X ne seroit-il pas l'Ovide de notre siècle.

La postérité jugera sans doute de notre siècle plus avantageusement que nous , car elle en jugera sur les écrits des Montesquieu , des Voltaire , &c. & non d'après , tant de mauvais ouvrages dont nous sommes assaillis , & qui ne parviendront pas jusqu'à elle.

Chacun se fait aujourd'hui un système à part , un plan particulier de conduite. Que résulte-t-il de cela ? un dérèglement général dans les mœurs.

L'amour qu'on prend pour une personne vertueuse mène souvent à l'amour de la vertu.

La justice naît du rapport qui est entre les choses : la loi est la mesure de ce rapport.

Il y a des gens qui doutent de tout , d'autres ne doutent de rien : le doute est bon , mais il ne doit pas tenir contre l'évidence.

Demander un avis c'est souvent quêter un suffrage.

Il est plus aisé de faire prendre une opinion nouvelle , que de détruire une opinion reçue.

Nous jugeons de tout par comparaison , & le point de comparaison c'est nous-mêmes.

mes ; delà tant de mauvais jugemens.

Les plus grands maux se guérissent ordinairement par les remèdes les plus simples.

Ne cherchez point le beau hors de la nature ; l'art n'a d'agrémens que ceux qu'elle lui prête.

Que de graces , l'importunité dérobe tous les jours au mérite !

C'est l'amour des peuples qui fait le bonheur des Rois ; c'est la bonté des Rois qui fait la félicité des peuples.

Il n'y a rien qui rende les hommes ordinaires plus petits que l'élévation & les grandeurs.

Outrez , ou ôtez l'indulgence , vous détruirez la société.

Un état qui s'aggrandit trop , court à sa ruine.

Ce n'est point une domination étendue , ce ne sont point de vastes provinces qui font la force d'un empire ; c'est un bon gouvernement , c'est une puissance bien éconômisée.

Un pouvoir immense est un grand fléau entre les mains d'un homme qui en abuse, ou qui ne sçait pas le tempérer.

Ceux qui se mêlent sans nécessité des affaires d'autrui , ne font communément que les brouiller & les rendre pires.

OCTOBRE. 1755. 39

La réforme d'un abus est presque toujours sujette à correction.

Ne reprenons point : corrigeons-nous.

V E R S

*Pour être mis au bas du portrait de Mlle
R..... fait par M. Vigé.*

DAns ce riant tableau dont tu charmes nos
yeux ,

Et qui nous peint si bien Climene ,

Vigé , je reconnois sans peine

L'heureux talent que tu reçus des cieux.

Quel feu ! que d'attraits ! quelle grace !

Dans l'univers rien ne surpasse

Le coloris de ton pinceau :

Mais pour rendre à ton art un hommage nouveau,

Que n'as-tu peint son cœur ainsi que son visage ?

De toutes les vertus nous aurions vu l'image.

Par M. D. M.....



P O R T R A I T S
DE QUATRE FAMEUX PEINTRES
D'ITALIE.

TITIEN VECELLI.

JE vois les Souverains autour de cet artiste ,
 S'empreser d'obtenir leurs portraits de sa main.
 Tant de gloire est bien dûe à ce grand Coloriste.
 Pour l'immortalité c'est un guide certain ;
 Il étonne , il ravit par son beau paysage ,
 Soudain le spectateur s'y trouve transporté :
 La mere des amours y dort sous le feuillage ,
 Et fait mieux qu'à Paphos sentir la volupté.

MICHEL ANGE BUONAROTA.

Vitruve , Phydias , Appelle ,
 Vous qu'adoroient les Grecs & les Romains ,
 Je vous vois étonnés que Michel Ange excelle ,
 Dans les beaux arts illustrés par vos mains.
 Ah ! vous ornez son front d'une triple couronne :
 C'est porter les mortels au culte qu'on lui doit.
 Vous lui rendez chacun le tribut qu'il vous donne ,
 Les grands hommes ainsi commercent de leur droit.

GUIDO RENI.

De ce maître touchant la nature est l'idole ;

Dans un détail précis il nous rend sa beauté :
 Que de graces ! l'esprit avec son pinceau vole ,
 Qu'il est clair ! que sa touche a de légèreté !
 Ai-je pû le quitter ? mes yeux insatiables
 Cherchent cette Madone à qui j'ai dit adieu.
 Son doux regard , ses pieds & ses mains admirables
 Sont l'ouvrage du Guide, ou l'ouvrage d'un Dieu.

J A C Q U E S T I N T O R E T.

Je tiens le pinceau d'or * du fameux Tintoret.
 Mon esprit est saisi de son entousiasme.
 Que ses vives couleurs enfantent son portrait !
 Le voici. Mon succès affronte le sarcasme.
 Du plus vaste génie on le voit animé.
 Hardi , prompt , résolu , ses figures surprennent ;
 Tout s'y meut , tout y vit. Sur lui-même formé
 Ce qu'il crée , les Dieux de leur feu l'entretiennent.

* On disoit à Venise qu'il avoit trois pinceaux.
Il penello d'oro , il penello d'argenta , e l'altro d'y ferro.

V E R S

De M. de Voltaire à M. Vanharen.

DEmosthene au Conseil , & Pindare au Parnasse ,

42 MERCURE DE FRANCE.

L'auguste vérité marche devant tes pas.

Tyrée a dans ton sein répandu son audace ,
Et tu tiens sa trompette organe des combats.

Je ne puis t'imiter , mais j'aime ton courage
Né pour la liberté tu penses en héros.

Mais qui nâquit sûr et ne doit penser qu'en sage ,
Et vivre obscurément s'il veut vivre en repos.

Notre esprit est conforme aux lieux qui l'ont vu
naître.

A Rome on est esclave , à Londres citoyen.
La grandeur d'un Batave est de vivre sans maître ,
Et mon premier devoir est de servir le mien.

ÉPI TRE DU MÊME

*A Madame la Comtesse de Fontaines , au-
teur d'un petit Roman intitulé : La Com-
tesse de Savoye , imprimé en 1722.*

LA Fayette & Segrais , couple sublime & ten-
dre ,

Le modele avant vous de nos galans écrits ,
Des champs élyziens sur les aîles des ris
Vinrent l'autre jour dans Paris.

D'où ne viendrait-on point , Sapho , pour vous
entendre ?

A vos genoux tous deux humiliés ,
Tous deux vaincus , & pourtant pleins de joie

Ils mirent leur *Zaïde* aux pieds.

De la Comtesse de Savoye.

Ils avoient bien raison , quel Dieu , charmant
auteur ,

Quel Dieu vous a donné ce langage enchanteur ?

La force , la délicatesse ,

La simplicité , la noblesse

Que Fenelon seul avoit joint ;

Ce naturel charmant dont l'art n'approche point ;

Sapho , qui ne croiroit que l'amour vous inspire ;

Mais vous vous contentez de vanter son empire.

Vous nous peignez Mendoce en feu ,

Et la vertueuse foiblesse

De sa chancelante maîtresse ,

Qui lui fait en fuyant un si charmant aveu.

Ah ! pouvez-vous donner ces leçons de tendresse ,

Vous qui les pratiquez si peu ?

C'est ainsi que Marot sur sa lyre incrédule ,

Du Dieu qu'il méconnoît , prouva la sainteté.

Vous avez pour l'amour aussi peu de scrupule ,

Vous ne le servez point , & vous l'avez chanté.

Adieu , malgré mes épilogues ,

Puissiez-vous pourtant tous les ans

Me lire deux ou trois romans ,

Et taxer quatre synagogues.

La Dame à qui cette épître est adressée ,
se nommoit Marie - Louise - Charlotte de
Pelard de Givri , fille du Marquis de Gi-

44 MERCURE DE FRANCE

vri , Commandant de Metz , qui avoit favorisé l'établissement des Juifs dans cette ville , ceux-ci lui firent par reconnoissance une pension considérable , qui passa aux enfans , & dont jouissent encore aujourd'hui ses petits enfans. L'un Chevalier de Malte ; l'autre , veuve du Marquis de Fontanges , Dame d'honneur de la Princesse de Conti. Cette Dame étoit alors veuve de Messire Nicolas de Fontaines , Chevalier , Seigneur d'Wniri , la Neuville-aux-Bois , & Veron , Maréchal des camps & armées du Roi , & ancien Mestre de camp de Cavalerie , homme de la première distinction. Elle est morte le huit Septembre 1730 , âgée de soixante-dix ans. Elle a enrichi la République des Lettres de quelques petits ouvrages ingénieux , en cachant avec soin qu'elle en fût l'auteur.

L E T T R E

A U N A M I ,

*Sur la suite d'une discussion sur la nature
du goût , imprimée dans le Mercure de
Juillet 1755.*

MONSIEUR , dans le Mercure de Juillet , j'ai lû entre plusieurs pièces fugitives , un morceau qui m'a fait un

plaisir singulier : c'est la suite d'une discussion sur la nature du goût, par M. Guiard de Troyes : Je crois avoir compris toute la solidité des réflexions de cet Ecrivain : cependant je ne suis pas tout-à-fait content de moi. Il y a , pag. 96 , un passage dont je n'ai pas encore deviné le sens. Le voici.

S'il est vrai que la bonne température de l'air fait éclore le bon goût , le génie de l'Espagnol ne devroit-il pas porter l'empreinte de l'excellence de son terrain ? cependant pourroit-on le définir sans tomber dans des contradictions ? Ce peuple a droit de réaliser dans sa vie privée les peintures extravagantes , dont le ridicule fait le principal mérite de ses ouvrages.

Je me veux un mal infini de ne pouvoir atteindre la sublimité de ces pensées. Vous sçavez qu'il n'y a pas long-tems que je suis de retour en ce pays-ci , & que j'ai passé dix-huit ans en Espagne. Seroit-il bien possible , avec le goût décidé que j'ai toujours eu pour la lecture , & le soin que j'ai pris de m'entretenir dans le François , que je n'entendisse plus ma langue , ou le style des beaux esprits d'aujourd'hui, est-il plus relevé que celui d'autrefois ? Je vous proteste que je ne suis pas homme à me rebuter d'une première difficulté ; je redouble d'attention dans les endroits

46 MERCURE DE FRANCE.

qui me paroissent obscurs. Pour que vous en foyez bien persuadé , je vais hasarder mes conjectures ou mon commentaire , (car c'est tout un) sur ces phrases de M. Guiard.

S'il est vrai que la bonne température de l'air fasse éclore le bon goût , le génie Espagnol ne devrait-il pas porter l'empreinte de l'excellence de son terrain ? cependant pourroit-on le définir sans tomber dans des contradictions ?

Cette période à mon sens doit signifier qu'il n'y a pas en encore en Espagne d'excellent génie , ni d'homme de goût ; je dis encore , parce M. Guiard , quelques pages ensuite , ajoute :

Par tout où il y a des hommes il y a de la raison , du sens , du jugement , & les sciences y peuvent être cultivées : il n'est donc point de régions inaccessibles au bon goût.

Voilà qui me rassure pour les Espagnols à venir. Je n'ose même présumer que M. Guiard ait eu intention de marquer tant de mépris pour ceux des siècles passés , ni pour ceux d'à présent : & quoique ce peuple ait droit de réaliser dans sa vie privée les peintures extravagantes , dont le ridicule fait le principal mérite de ses ouvrages , j'aime mieux vous avouer très-ingénuement que quelques efforts que je

faſſe , je ne puis pénétrer la profondeur de tant d'imagination.

Pensez-vous , Monsieur , que cela voudroit dire au moins que M. Guiard seroit prévenu contre les Espagnols. Un homme aussi instruit qu'il paroît l'être , un Méta-physicien si exact abjure tous les préjugés, & pèse tout au poids de la réalité. On laisse au commun du peuple d'avoir toujours sur les yeux le bandeau de la prévention. Les jugemens de ce dernier sont de si mince conséquence , qu'il ne les affiche pas ; je ne me figurerai pas plus volontiers que M. Guiard ait eu en vûe quelques cantons de Sauvages hors de notre hémisphère , ou qu'il n'ait lû que son Don Quichotte en François. Il n'est pas de ceux qui croiroient que dans un voyage sur mer on a pû voir tous les pays étrangers : Disons mieux , M. Guiard connoit aussi-bien que personne le mérite d'une nation si respectable à tous égards : j'oserois avancer qu'il est prêt à lui rendre justice, & à s'expliquer sans attendre de lettre apologétique , comme celle du Gentilhomme Italien à M. l'Abbé Prévôt * : car au fond ce n'est pas la faute des Espagnols , si M. Guiard est né François.

* Cette lettre se lit dans le Mercure du mois de Juillet 1755.

J'ai l'honneur d'être , &c.

P. P. C. G. D. L. C. D. M.

A Paris , le 23 Juillet 1755.

L E T T R E

A L'AUTEUR DU MERCURE,

Vous aurez vû , Monsieur , dans le Journal étranger , du mois d'Août , une réponse de M. l'Abbé Prévôt à la lettre que j'avois eu l'honneur de lui écrire dans votre Mercure de Juillet. L'éducation que j'ai eue , & la bonté de ma cause m'empêcheront toujours de répondre sur le même ton aux petites invectives qu'il lui a plu de m'adresser. Je passerai même de tout mon cœur condamnation sur l'article de mon ignorance de la Logique & de la Grammaire.

J'aurois souhaité que M. l'Abbé Prévôt, pour établir une vérité que j'avoue , & qu'il croit si constante , ne fût point sorti lui-même du vrai ; c'est une chose aisée à démontrer.

Pour bien établir (dit-il) que l'Italie se ressemble encore , il cite plusieurs noms du tems auquel je me plains , qu'elle ne ressemble plus. Etrange sorte de raisonnement ! qui me dispense

dispense en vérité d'une plus longue réponse. De cette exclamation on passe à la conclusion contre ma Logique.

Est-il possible, Monsieur, que M. l'Abbé Prévôt ait pû faire une telle bévûe ? Quels sont les noms que je lui nomme ? Si c'est en fait d'architecture, c'est M. le Comte Alfieri, très-vivant & Architecte de S. M. le Roi de Sardaigne ; sur la peinture, je cite Trévifan, Sebastien Concha, Tiepolo, Piazzetta, Pannini, & Solimenne, tous gens de ce siècle, la plupart vivans, ou morts depuis 1740. Pour la philosophie & la médecine, Molinelli, Morgagni, le Botaniste Pontedera, tous en vie, de même que Mesdames Bassi & Agnelli. Parmi les Mathématiciens, Zachieri & le Marquis Poleni. Comment M. l'Abbé Prévôt a-t-il voulu dérouter à ce point tout un public ?

Il est un seul article sur lequel je conviens que j'ai cité des noms des siècles passés, c'est celui de l'histoire ; mais que mon illustre adversaire examine, si la vivacité de son génie le lui permet, à quelles phrases des siennes je répondois, & qu'il tâche de se ressembler à lui-même.

Il s'en faut beaucoup (disoit-il dans le Journal de Janvier) *que l'Italie moderne ait des modeles à nous offrir, ni qu'elle ap-*

C

proche de ceux qu'elle a reçus comme nous de l'Italie Latine. Je voudrois sçavoir si , en répondant à cet article , je n'étois pas dans le cas de citer pour justifier ma patrie , de sa prétendue ignorance , tous les auteurs qui ont paru en Italie , depuis que pour m'exprimer comme lui , elle a cessé d'être Latine. C'est pourquoi j'ai nommé Guicciardin, Davila , &c. auxquels j'en ai ajouté de ce siècle , tels que Giannoni , Muratori & Buonamici.

Vous pouvez , Monsieur , juger par cet échantillon , de la justice de ma cause , le défaut de vérité n'est ordinairement que le dernier argument des mauvaises.

La plaisanterie du proverbe ne m'a pas semblé meilleure par le fond que par le ton proverbial , qui paroît banni de la bonne compagnie. Que faisoit l'Italie à M. l'Abbé Prévôt , pour l'attaquer comme il a fait ? avoit-il besoin de l'abaisser , pour faire briller la France ? Cette belle & vaste Monarchie où les sciences & les beaux arts fleurissent de plus en plus, n'est assurément pas réduite à une si misérable ressource ; le soleil resplendissant de sa propre lumière n'a pas besoin que la lune s'éclipse pour répandre le jour sur la terre , & faire mûrir nos moissons.

C'est donc mon adversaire qui attaque

OCTOBRE. 1755. 51

sans raison ma patrie. Je suis Italien, je tâche de la défendre. Qui ne fait que repousser les coups qu'on lui porte, peut-il passer pour querelleur ? c'est donc M. l'Abbé Prévôt qui veut faire changer le proverbe.

Je vous prie, Monsieur, d'insérer ma lettre dans votre Mercure. Je me flate que mon adversaire voudra bien ne plus écrire contre ma patrie ni contre moi. Si j'avois le bonheur d'être connu de lui, je suis persuadé qu'il m'accorderoit son estime, comme je ne puis refuser mon admiration à ses écrits.

Pour vous, Monsieur, dont les talens me sont connus, je vous prends pour arbitre, & vous assure que je m'en-rapporterai toujours à vos décisions.

J'ai l'honneur d'être, &c.

N. N.

A Paris, ce 10 Août 1755.

L'auteur de cette lettre me fait trop d'honneur. Je suis Journaliste. Le silence doit être mon partage ; si j'osois pourtant le rompre, je dirois qu'une juste modération est sur ce point le seul parti convenable. Malheureusement nous sommes toujours en deçà ou en delà. Où nous élevons trop les autres nations au préjudice

C ij

de la nôtre, où nous les rabaissons trop pour la faire valoir à leurs dépens. Ce dernier excès me paroît le plus choquant. Nous avons la fureur du parallele. Je pense qu'il vaudroit mieux l'éviter. Nous devons être d'autant plus circonspects, qu'étant juges & parties dans cette cause, nous ne sommes pas faits pour en être crus sur notre décision. Nous blessons l'amour propre des étrangers, sans mieux établir par là notre supériorité sur eux. Nos arrêts n'ont de la force tout au plus que dans le Royaume. On les casse même souvent sur la frontière.

POUR LE ROI

Le jour de S. Louis 1755.

GRAND Roi, de tes sujets la plus chere espérance,

Toi, que le ciel par préférence ;

Combla toujours de ses faveurs,

Malgré l'éclat du trône, & toute ta puissance,

Tu ne veux pour la récompense

De tes rares vertus que regner dans nos cœurs.

Si de tes grands desseins, la sagesse profonde,

De tes fiers ennemis fait autant de jaloux,

Maître de la terre & de l'onde,

Ton bras te suffit contre tous.

La discorde en fureur dans les champs de Bel-
lone

Prétendoit regner à jamais ;

Mais tu juras par ta couronne

De procurer à tous la paix.

Des nuages obscurs , qui par leurs voiles som-
bres

Du soleil à nos yeux déroboient la clarté ,

Tu triomphas malgré l'obscurité.

Bientôt mille rayons dissipèrent les ombres ,

Et tu parus comme l'astre du jour ,

Qui de la sphere a fait le tour.

Tu fus sensible aux maux que causa ton ab-
sence

A ta bonne Cité : Touché de son malheur

Tu lui fis éprouver que ta seule présence

Peut fixer son bonheur.

Puissions-nous en ce jour , où chacun se rap-
pelle

Les vertus de Louis, la gloire des Bourbons ,

Obtenir par nos vœux que ta santé soit telle

Que nous la désirons.

Jourdan de Pelerin.



E P I T R E

*A M. l'Evêque de..... qui avoit engagé
l'auteur qu'il protégeoit à passer six mois
dans la pension de..... pour se former à
l'Ecriture.*

PAR votre ordre , illustre Prélat ,
Changeant d'exercice & d'Etat ,
Dans une solitude affreuse ,
Plus rigide qu'une Chartreuse ,
J'ai par anticipation ,
Pour mériter votre protection ,
Passé dans le jeûne & la peine
Beaucoup plus rude quarantaine ,
Que celle que l'Eglise impose tous les ans
Pour purifier ses enfans.
Des Peres du désert l'antique pénitence ,
De Cîteaux l'étroite observance
N'ont sur nos jeunes accablans
Que la préférence du tems.
Notre boisson n'est qu'une eau pure ,
A laquelle on joint par figure ,
Quelque peu de vin frêlaté ,
En si petite quantité
Qu'à la Trape le solitaire
Sans scrupule en feroit sa boisson ordinaire.

Le potage qui fait les trois quarts du repas ,
 N'est souvent ni maigre ni gras ,
 Et pour dire ce que j'en pense ,
 L'on peut en tout tems sans offense ,
 Réserver pour le vendredi
 La soupe qu'on sert le jeudi.

Encor si l'on passoit , exempt de toute affaire ,
 Le matin à dormir , le soir à ne rien faire.
 Pour surcroit de misere il faut le jour entier ,
 Sans cesse griffonner , barbouiller du papier.

Des maux qu'en ces lieux on endure ,
 Ce n'est là , Monseigneur , qu'une foible peinture.

Devenu par raison philosophe à quinze ans ,
 Pour passer une heure de tems ,
 J'allois dans la forêt prochaine ,
 A l'ombre d'un hêtre , ou d'un chêne ,
 Censurer , Moliere à la main ,
 Les travers de l'esprit humain.
 Illustre Prince de l'Eglise ,
 C'est là qu'un jour avec surprise ,
 Fait rimeur , sans sçavoir comment ,
 Je fis l'apologue suivant.

F A B L E.

LE *lierre avec le coudrier*

Vivoient ensemble à l'ombre d'un grand chêne.
Depuis long-tems , le premier sur l'arene
Tristement serpenoit , tandis que le dernier
Haut de dix pieds au plus , d'un air fat , pédan-
tesque.

Cent fois par jour à son voisin
Vantoit sa hauteur gigantesque.
Ton sort , lui disoit-il , ami , me paroît doux.
Tu peus , plus fortuné que nous ,
Le nez colé contre la terre ,
Braver & les vents furieux ,
Et le redoutable tonnerre
Que lance le maître des Dieux.
Sans craindre les revers de la prospérité ,
Dans une heureuse obscurité
Tu passes doucement la vie.
Ton état me fait presque envie ;
Et pour t'ouvrir en voisin familier ,
Ici mon ame toute entiere ,
Si je n'étois pas coudrier ,
Je voudrois au moins être lierre.
Peu sensible à ce compliment ,
Le pauvre arbusse cependant
Jusques au pied du chêne arrive en se traînant.
D'un air respectueux l'aborde , & le salue ,

Fait son compliment en deux mots ,
 Puis grimant le long de son dos ,
 Va bientôt avec lui se cacher dans la nue.
 Pour acquérir de l'honneur & des biens ,
 De ses talens une humble défiance ,
 D'un Mécène puissant l'efficace assistance ,
 Furent toujours d'infailibles moyens.

H. C. A. Senlis.

*Lettre de M. l'Abbé A. P. J. à M. l'Abbé
 de B***.*

Monsieur , vous avez beau regarder comme une plaisanterie le projet que j'ai conçu , d'engager les Prédicateurs à réciter leurs sermons, le papier en main ; plus je pense à cette nouvelle méthode , depuis que je vous en ai parlé pour la première fois , plus j'y découvre d'avantages. Je ne me cache point à moi même les obstacles qu'il faudra surmonter. L'habitude dans laquelle on est depuis longtemps de prêcher par mémoire , sera difficile à détruire , même chez une nation si portée d'ailleurs à changer de modes ; mais nous avons vu des révolutions plus considérables , soit dans les sciences , soit dans les mœurs , pour ne pas espérer celle-ci malgré les contradicteurs.

Cv

38 MERCURE DE FRANCE.

Je sçais qu'il ne sera jamais permis à aucun prédicateur de changer le fond & la matiere des instructions qu'ils doivent annoncer aux peuples. Comme la Religion est invariable , ses maximes doivent être inaltérables. Plût à Dieu qu'on eût conservé de nos jours , en annonçant l'Evangile , cette noble simplicité qui en faisoit autrefois & la force & la gloire ! mais quelle différence des discours des premiers Apôtres avec ceux de leurs derniers successeurs ! C'étoit autrefois aux pieds de la Croix , & dans la méditation des diverses Ecritures , que les ministres de la parole du Seigneur puisoient les réflexions pathétiques dont ils entretenoient souvent les fideles , réflexions que le zèle accompagnoit , que l'exemple soutenoit , & que la grâce du Tout-puissant faisoit fructifier. Comme ils n'avoient d'autre objet que celui d'étendre le royaume de Jesus-Christ , ils parloient selon que l'Esprit divin , dont ils étoient animés , les inspiroit ; & des milliers de Juifs , de Grecs , de Romains , & d'étrangers convertis devenoient le fruit de leurs conquêtes , & la récompense de leurs travaux évangéliques.

Présentement au contraire il semble que nos Prédicateurs, contens des anciens pro-

grès de la religion , ne cherchent plus qu'à faire admirer l'esprit & les graces de ses Ministres ; ce n'est plus , pour la plûpart , dans les sources sacrées qu'ils étudient les oracles qu'ils nous débitent ; & comment pourroient-ils se servir utilement de l'Ecriture & des Peres dans les discours qu'ils composent sur des ridicules de société ? Aussi quel est le fruit de ces portraits prophanes , sinon les vains applaudissemens de ces gens oisifs , que la célébrité d'un Prédicateur attire dans nos temples , & que l'amusement y retient ? Persuadés qu'il leur suffit de plaire à un peuple qu'ils devroient instruire , ces Ministres frivoles se sont eux-mêmes imposés un joug pesant , que des auditeurs délicats & critiques ont bientôt sçu aggraver. Si ces derniers les ont dispensé de jetter de la solidité & de l'onction dans leurs discours , que de talens n'en ont-ils pas exigé ? je veux dire les agrémens de la figure , les graces de la voix , la régularité des gestes , l'étendue de la mémoire , la délicatesse des expressions , la finesse des pensées , vains ornemens plus propres à éblouir qu'à toucher !

Or , dites - moi , Monsieur , comment voulez-vous qu'un Prédicateur continuellement occupé à composer son visage , à

Cvj

animer ses bras , à modifier agréablement les ressorts de sa langue , & à insérer dans une mémoire ingrate de magnifiques lambeaux auxquels il n'a souvent prêté qu'une brillante couture , soit propre à inspirer de l'horreur pour le vice contre lequel il doit tonner , ou à faire chérir la vertu qu'il doit canoniser ?

Quoique je sois le premier à soutenir qu'il ne sera jamais permis de toucher au fond de la doctrine & de la morale de l'Évangile , dois-je craindre de découvrir une nouvelle méthode pour en publier les préceptes & les maximes , sur-tout si cette nouvelle forme est plus facile & plus avantageuse ? Non , Monsieur ; & pour peu que vous vouliez faire attention aux raisons sur lesquelles je la fonde , vous conviendrez vous-même de son utilité. Ne vaudroit-il pas mieux qu'un Curé , occupé pendant la plus grande partie de la semaine à déservir une nombreuse paroisse , employât le peu de tems que la visite des malades , & les autres soins du gouvernement spirituel demandent de lui , à composer pour chaque Dimanche une solide & instructive homélie , que de le voir passer ce même tems à insérer dans son cerveau un prône de parade ? Quels fruits peuvent faire les instructions d'un pasteur

qui se borne à quelques points particuliers de la morale évangélique, & dont les discours sont par conséquent si souvent répétés, que certains paroissiens assidus seroient en état de les réciter à leur tour ?

Au contraire, en permettant aux Prédicateurs, & sur-tout à ceux qui sont à la tête des Paroisses, d'avoir dans la chaire le papier à la main, on leur laissera le tems de méditer les divines Ecritures, de s'instruire dans les ouvrages des Saints Peres, & par conséquent, de composer pour chaque semaine des homélies toujours nouvelles : ils pourront même par ce moyen enseigner successivement un corps de doctrine suivie, repasser toutes les vérités de la religion, & en exposer tous les devoirs. On se plaint tous les jours que le peuple n'est pas instruit ; & comment peut-il l'être, lorsque les Prédicateurs resserrés dans un cercle étroit de matières frappantes, négligent ces sujets essentiels sur lesquels le tems qu'ils perdent à apprendre leurs discours par mémoire, ne leur permet pas de travailler ? N'en doutez pas, Monsieur : Voilà une des principales causes de l'ignorance des fidèles ; & le seul moyen efficace pour y remédier, c'est de leur procurer un plus grand nom-

bre d'instructions , en diminuant le travail de ceux que le Seigneur a destiné pour les éclairer.

Je dis plus : outre l'utilité générale que produira la nouvelle méthode d'annoncer l'Evangile , elle aura encore l'avantage d'être plus agréable pour l'auditeur. Qu'un Prédicateur peu sûr de sa mémoire se trouble , & qu'il soit sur le point de rester court , que de tourmens , que d'embarras dans l'auditoire ! mais quels sont les Orateurs Chrétiens , à qui une mémoire ingrate ou volage , n'ait jamais joué de pareils tours ? Combien même de jeunes Prédicateurs , dégoûtés par un début peu flatteur de ce côté , ont abandonné un ministère dans lequel il se feroient cependant distingués ?

N'allez pas me dire ici, Monsieur, qu'on rira de voir un Ecclésiastique lire d'un ton modeste une solide instruction. Pourquoi riroit-on plutôt dans nos temples que dans nos barreaux ? Ne voyons-nous pas tous les jours dans ces dernières assemblées les plus célèbres Avocats, le mémoire en main, soutenir les droits de l'orphélin , & mettre la veuve à l'abri des usurpateurs ? On rira moins, Monsieur , à la lecture d'un sermon chrétiennement appuyé sur les preuves tirées de l'Ecriture & de la tradition ,

qu'on ne seroit en droit de le faire (si la majesté du lieu le permettoit) au récit par mémoire de ces pièces théatrales , faites pour nourrir en même tems , & l'amour propre du ministre , & la curiosité de l'auditeur.

J'exhorte donc les Prédicateurs à secouer le joug du préjugé & à sacrifier au bien général le petit talent d'hommes de mémoire. Vous appréhendez , dites-vous , qu'il n'en soit ici comme du conseil des rats. Tous les intéressés ne manqueront pas d'approuver l'avis ; mais qui attachera le grélot ? Qui ? les plus sages , & les plus zélés. Que des *Griffet* , par exemple , que des *Sanfarc* commencent à nous enseigner le papier à la main. Qui d'entre les auditeurs osera les tourner en ridicule ? Qui d'entre leurs confreres ne se fera pas gloire de marcher sur leurs traces ? Qui seroit même plus propre que vous , Monsieur , à faire réussir un projet , dans lequel je n'envisage que l'utilité publique ?

Je recommande enfin à ceux qui nous donnent des préceptes sur l'éloquence de la chaire , d'insister moins sur le brillant que sur la solidité. A quoi sert de se conformer aux règles prescrites dans l'éloquence

* *du corps* , tandis qu'on ignore l'éloquen-

* Ouvrage tout nouveau.

Ce 5 Juillet 1753.

LE PRIX DE LA CONSTANCE.

Cantatille. Par M. Jouin de Sausenil ,

Triste & cruelle indifférence ,
 Que vous allarmez mon repos !
 Quel outrage pour ma constance ?
 Quel triomphe pour mes rivaux !

Ainsi donc ma persévérance ,
 Mes feux & ma fidelle ardeur ,
 N'auront pour toute récompense
 Que la plus barbare rigueur !

Triste & cruelle , &c.

Accablé sous le poids des rigueurs de Lisette ,
 Le tendre & constant Céladon ,
 Sur ce triste & lugubre ton
 Faisoit ainsi raisonner sa musette ,
 Quand l'amour attendri par ses cris douloureux ,
 Voulut récompenser cet amant malheureux ;
 Aussi-tôt il choisit pour blesser la cruelle ,
 De ses traits le plus vif & le plus dangereux ,
 Et portant dans son sein la blessure mortelle ,
 Lui fit sentir ses ravages affreux.

De l'amour craignons la vengeance ,
 Elle suit de près la rigueur ;
 Rien ne résiste à sa puissance ,
 Quand il veut se soumettre un cœur.

Jeunes beautés , que l'amour guette ,
 En vain pour éviter ses coups ,
 Vous fuyez dans quelque retraite ,
 Tôt ou tard il s'y rit de vous.

De l'amour craignons la vengeance , &c.

*A Madame * * qui n'avoit qu'un fils , & qui
 s'affligeoit de n'avoir point de filles.*

Consolez-vous , charmante * * ,
 Vous mettrez des filles au jour ,
 Ne sçavez-vous pas que l'amour
 Ne marche jamais sans les graces.

Ce joli quatrain est de M. de Beuvry.

LES ŒUILLETS.

Bouquet à Mme la Comtesse de B

LA jeune Flore hier visitant son empire ,
 Apperçut des œuillets favoris de zéphire ,
 Qui par le vif éclat de leurs riches couleurs

66 MERCURE DE FRANCE.

Paroissoient l'emporter sur le reste des fleurs.
Elle les cueille , & veut de leur tige fleurie
En faire à quelque nymphe une galanterie.

Pour mériter pareil bouquet ,
Par plus d'un trait il falloit être aimable ,
'Avoir un esprit fin , un propos agréable ,
Vif enjouement , caractère parfait ,
Beaux yeux tels que les a la Reine de Cythere ,
Et ce je ne sçai quoi charmant ,
Ce souris gracieux , cet air plein d'agrément
Qui même à la beauté donne le droit de plaire.
Où rencontrer un si rare sujet ?
Flore n'a vû que vous , adorable Glycere ,
Qui fussiez digne en tout de ce nouveau bouquet,
Oui , ces heureux talens qui font votre appanage,
Vos graces , vos traits séducteurs
Engagent la Reine des fleurs
A vous rendre en ce jour le plus sincere hom-
mage.
C'est pour vous qu'elle a fait le brillant assem-
blage
De ces œuillots dont l'œil est enchanté ,
Vous avez droit d'en tirer avantage ,
C'est un présent qu'a mérité
Dans vous , B . . . l'esprit & la beauté.

Guidi.

Le mot de la première Enigme du *Mer-
cure de Septembre* est *Confessionnal*. Celui
du premier Logogryphe est *Monosyllabe*,
dans lequel on trouve *monos*, *syllabe*, *lila*
(arbrisseau) *lila* (couleur), *isle*, *loi*, *Abel*,
mille (sème) *Sône*, *Nil*, *masle*, *male*, *miel*,
noïse, *mole*, *lin*, *ema*, *ame*, *lie*, *moines*,
Siloé, *Lemnos*, *Ollone*, *Neailles*, *Ayen*, *li-
mon*, *son*, *Selon*, *Moïse*, *soleil*, *mile*, *Lyon*,
eye & *oïson*, *Io*, *soie*, *asne*, *lion*, *Noël*.

Le mot de la seconde Enigme est *Cornes*.
Celui du second Logogryphe est la *Pré-
vention*, dans lequel on trouve *pré*, *Ne-
ron*, *trope*, *vie*, *pere*, *or*, *vin*, *non*, *port*,
ver, *Peinture*, *vent*, *Pivert*, *bonne*, *vérité*,
porte, *ventre*, *pie*, *Roi*, *Pin*, *piété*, *toi*,
noir, *Piron*, *Porée*, *vitre*, *poëte*, *Orient*,
poivre, *trop* & *pen*.

E N I G M E.

Nous sommes deux jumeaux d'une même fi-
gure,
Et nous avons toujours une même couleur ;
Mais quoique nous ayons une noire teinture ,
Nous égalons pourtant le beau lys en blancheur.
Ràrement nous avons une même aventure.

68 MERCURE DE FRANCE.

Un même fort pourtant est notre gouverneur ;
Selon que chaque fois nous changeons de posture ,

Nous portons le regret , ou le plaisir au cœur.
Sans avoir des attraites pour inspirer des flammes ,
Nous nous voyons pourtant servis par plusieurs
Dames ,

Qui sans nos mouvemens ne sçauroient faire un
pas.

Les hommes tous les jours sont assis à nos tables ,
Où sans leur préparer jamais aucun repas ,
Souvent leur écôt monte à des sommes notables.

LOGOGYPHE.

JE tire mon relief du courage & de l'art :
J'ai brillé par Montluc , Gassion & Bayard.
Tu peux , ami Lecteur , trouver dans mon essence
Le redoutable Dieu , dont je tiens la naissance ;
Un profond politique & guerrier sans égal ;
Le plus juste attribut d'Ulysse & d'Annibal ;
Une ville , jadis puissante République ;
Un insecte ; une fleur ; ce fameux hérétique ,
Dont Zisca soutenant la trop fatale erreur ,
Remplit tout son pays de carnage & d'horreur ;
Un Poète Latin , que chacun veut entendre ;
Ce que fut Charles douze , aussi - bien qu'Alexandre ;

**THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY.**

**ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.**

Vaudeville.

*Une timide Bergere Mais sen-
sible au jeu d'Amour, Au fond d'un bois
solitaire, Chantoit ainsey l'autre
jour, Quel plaisir pour les Fillettes
Avec un tendre Berger & y l'on
pouvoit sans d'anger Se laisser
se laisser... conter fleurettes.*

Octobre 1755.

Un Belgique Ecrivain , estimé justement ;
Ce que nous prions Dieu , que puisse heureuse-
ment

Faire au gré de nos vœux , notre auguste Dau-
phine :

Je finis par ce trait : Cherche , Lecteur , devine.

*Par M. de Lanovero , ancien Mousque-
taire du Roi ; à Dax , le 16 Août 1755.*

VAUDEVILLE.

UN^e timide Bergere ,
Mais sensible au jeu d'amour ,
Au fond d'un bois solitaire ,
Chantoit ainsi l'autre jour :
Quel plaisir pour les fillettes ;
Avec un tendre Berger ,
Si l'on pouvoit sans danger ,
Se laisser , se laisser conter fleurettes.



Le jeune Colin s'exprime
D'un air qui flatte mon cœur ;
Pourquoi du feu qui l'anime ,
N'osai-je écouter l'ardeur ,
Quel plaisir pour les fillettes , &c.



70 MERCURE DE FRANCE.

Colin , sous un verd feuillage ,
Ecoutoit cette chanson ,
En entrant dans le bocage
Il répondit sur ce ton :
Quel plaisir pour les fillettes ,
Avec un prudent Berger
Elles peuvent sans danger ,
Se laisser conter , &c.



Hélas ! lui dit Célimène ,
L'amour est souvent trompeur .
Quand un aveugle nous mène ,
On doit toujours avoir peur .
Quel plaisir pour les fillettes ,
Avec un tendre Berger ;
Mais pourrai-je sans danger ,
Me laisser , me laisser conter fleurettes .



La Bergere plus sensible
Du Berger crut le serment ;
Colin paroît moins terrible
En paroissant plus charmant :
Quel plaisir pour les fillettes ,
Avec un tendre Berger ;
On croit bientôt sans danger ,
Se laisser , se laisser conter fleurettes .

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

L E T T R E

Au sujet du Discours de M. J. J. ROUSSEAU de Genève, sur l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les Hommes.

JE viens, Monsieur, de lire le Discours de M. JEAN-JACQUES ROUSSEAU de Genève, *sur l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les hommes*. J'ai admiré le coloris de cet étrange tableau ; mais je n'ai pu en admirer de même le dessein & la représentation. Je fais grand cas du mérite & des talens de M. ROUSSEAU, & je félicite Genève qui est aussi ma patrie, de le compter parmi les hommes célèbres auxquels elle a donné le jour : mais je regrette qu'il ait adopté des idées qui me paroissent si opposées au vrai, & si peu propres à faire des heureux.

On écrira sans doute beaucoup contre ce nouveau Discours, comme on a beaucoup écrit contre celui qui a remporté le

72 MERCURE DE FRANCE.

Prix de l'Académie de Dijon : & parce qu'on a beaucoup écrit & qu'on écrira beaucoup encore contre M. ROUSSEAU, on lui rendra plus cher un paradoxe qu'il n'a que trop caressé. Pour moi, qui n'ai nulle envie de faire un livre contre M. ROUSSEAU, & qui suis très-convaincu que la dispute est de tous les moyens celui qui peut le moins sur ce génie hardi & indépendant, je me borne à lui proposer d'approfondir un raisonnement tout simple, & qui me semble renfermer ce qu'il y a de plus essentiel dans la question.

Voici ce raisonnement.

Tout ce qui résulte immédiatement des *facultés* de l'homme ne doit-il pas être dit résulter de sa *nature* ? Or, je crois que l'on démontre fort bien que l'*état de société* résulte immédiatement des facultés de l'homme : je n'en veux point alléguer d'autres preuves à notre sçavant Auteur que ses propres idées sur l'établissement des sociétés ; idées ingénieuses & qu'il a si élégamment exprimées dans la seconde partie de son Discours. Si donc l'*état de société* découle des facultés de l'homme, il est *naturel* à l'homme. Il seroit donc aussi déraisonnable de se plaindre de ce que ces facultés en se développant ont donné naissance à cet état, qu'il le seroit de se plaindre de

ce que DIEU a donné à l'homme de telles facultés.

L'homme est tel que l'exigeoit la place qu'il devoit occuper dans l'Univers. Il y falloit apparemment des hommes qui bâtiſſent des villes, comme il y falloit des caſtors qui conſtruiffent des cabannes. Cette *perfectibilité* dans laquelle M. ROUSSEAU fait conſiſter le caractère qui diſtingue éternellement l'homme de la brute, devoit du propre aveu de l'Auteur, conduire l'homme au point où nous le voyons aujourd'hui. Vouloir que cela ne fut point, ce ſeroit vouloir que l'homme ne fut point homme. L'aigle qui ſe perd dans la nue, rampera-t-il dans la pouſſière comme le ſerpent ?

L'*Homme ſauvage* de M. ROUSSEAU, cet homme qu'il chérit avec tant de complaiſance, n'eſt point du tout l'homme que DIEU a voulu faire : mais DIEU a fait des *Orang-outangs* & des *ſinges* qui ne ſont pas hommes.

Quand donc M. ROUSSEAU déclame avec tant de véhémence & d'obſtination contre l'*état de ſociété*, il s'élève ſans y penſer contre la VOLONTÉ de CELUI qui a fait l'homme, & qui a ordonné cet étar. Les faits ſont-ils autre choſe que l'exprefſion de cette VOLONTÉ ADORABLE ?

Lorsqu'avec le pinceau d'un LE BRUN,

D

74 MERCURE DE FRANCE.

l'Auteur trace à nos yeux l'effroyable peinture des maux que l'*Etat civil* a enfantés, il oublie que la planète où l'on voit ces choses, fait partie d'un Tout immense que nous ne connoissons point ; mais que nous sçavons être l'ouvrage d'une SAGESSE PARFAITE.

Ainsi, reconçons pour toujours à la chimérique entreprise de prouver que l'homme seroit mieux s'il étoit autrement : l'abeille qui construit des cellules si régulières voudra-t-elle juger de la façade du Louvre ? Au nom du Bon-sens & de la Raison, prenons l'homme tel qu'il est, avec toutes ses dépendances : laissons aller le monde comme il va ; & soyons sûrs qu'il va aussi bien qu'il pouvoit aller.

S'il s'agissoit de justifier la PROVIDENCE aux yeux des hommes, *Leibnitz* & *Pope* l'ont fait ; & les ouvrages immortels de ces génies sublimes sont des monumens élevés à la gloire de la Raison. Le Discours de M. ROUSSEAU est un monument élevé à l'esprit, mais à l'esprit chagrin & mécontent de lui-même & des autres.

Lorsque notre Philosophe voudra consacrer ses lumières & ses talens à nous découvrir les origines des choses ; à nous montrer les développemens phis ou moins lents des biens & des maux ; en un mot ,

à suivre l'humanité dans la courbe tortueuse qu'elle décrit ; les tentatives de ce génie original & fécond , pourront nous valoir des connoissances précieuses sur ces sujets intéressans. Nous nous empresserons alors à recueillir ces connoissances ; & à offrir à l'Auteur le tribut de reconnoissance & d'éloges qu'elles lui auront mérité , & qui n'aura pas été , je m'assure , la principale fin de ses recherches.

Il y a lieu , Monsieur , de s'étonner , & je m'en étonnerois davantage , si j'avois moins été appelé à réfléchir sur les sources de la diversité des opinions des hommes ; il y a , dis-je , lieu de s'étonner qu'un écrivain qui a si bien connu les avantages d'un bon gouvernement , & qui les a si bien peints dans sa belle dédicace à notre République , où il a cru voir tous ces avantages réunis , les ait si-tôt & si parfaitement perdus de vûe dans son Discours. On fait des efforts inutiles pour se persuader qu'un écrivain qui seroit , sans doute, fâché que l'on ne le crut pas judicieux , préférât sérieusement d'aller passer sa vie dans les bois , si sa santé le lui permettoit , à vivre au milieu de concitoyens chéris & dignes de l'être. Eut-on jamais présumé qu'un écrivain qui pense avanceroit dans un siècle tel que le nôtre cet étrange para-

76 MERCURE DE FRANCE.

doxe qui renferme seul une si grande foule d'incontéquences , pour ne rien dire de plus fort ? Si la nature nous a destinés à être sains , j'ose presque assurer que l'état de *dépendance* est un état contre nature , & que l'homme qui medite est un animal dépravé. (Ibid. pag. 22.)

J'ai continué en commençant cette Lettre ; mon dessein n'est point de prouver à Monsieur ROUSSEAU par des arguments , qu'allez d'autres feront sans moi , & qu'il seroit peut être mieux que l'on ne fit point , la supériorité de l'état du *Citoyen* sur l'état de l'*homme sauvage* ; qui eût jamais imaginé que cela seroit mis en question ! mon but est uniquement d'essayer de faire sentir à notre Auteur combien ses plaintes continuelles sont superflues & déplacées : & combien il est évident que la *société* entroit dans la destination de notre être.

J'ai parlé à M. ROUSSEAU avec toute la franchise que la relation de compatriote autorise. J'ai une si grande idée des qualités de son cœur , que je n'ai pas songé un instant qu'il put ne pas prendre en bonne part ces réflexions. L'amour seul de la vérité me les a dictées. Si pourtant en les faisant , il m'étoit échappé quelque chose qui pût déplaire à M. ROUSSEAU , je le

prie de me le pardonner, & d'être persuadé de la pureté de mes intentions.

Je ne dis plus qu'un mot ; c'est sur la *pitié*, cette vertu si célébrée par notre Auteur, & qui fut selon lui, le plus bel appanage de l'homme dans l'enfance du monde. Je prie M. ROUSSEAU de vouloir bien réfléchir sur les questions suivantes.

Un homme, ou tout autre être *sensible*, qui n'auroit jamais connu la douleur, auroit-il de la *pitié*, & seroit-il ému à la vûe d'un enfant qu'on égorgeroit ?

Pourquoi la populace, à qui M. ROUSSEAU accorde une si grande dose de pitié, se repaît-elle avec tant d'avidité du spectacle d'un malheureux expirant sur la roue ?

L'*affection* que les femelles des animaux témoignent pour leurs petits, a-t-elle ces petits pour objet, ou la mere ? Si par hasard c'étoit celle-ci, le bien être des petits n'en auroit été que mieux assuré.

J'ai l'honneur d'être, &c.

PHILOPOLIS, Citoyen de Genève.

A Genève, le 25 Août 1755.

HISTOIRE DE SIMONIDE, & du siècle où il a vécu, avec des éclaircissemens chronologiques ; par M. de Boissy fils, un volume in-12, d'environ quatre cens pages. Chez *Duchefne*, rue Saint

D iij

Jacques , au Temple du Goût.

Nous avons promis de donner l'extrait de cet ouvrage , en l'annonçant dans les nouvelles du mois de Juillet. C'est ce que nous allons exécuter ici. Comme la préface qui se trouve à la tête comporte cent pages ; on s'attend bien qu'elle pourra rebuter le commun des lecteurs dont le dégoût pour les longs préambules est trop connu pour ne pas ménager leur délicatesse sur cet article ; mais on les prie de vouloir bien considérer que l'auteur ne s'est rien moins que proposé de traiter un sujet de pur agrément , où l'on court risque d'ennuyer , pour peu que l'on passe les bornes qu'il est nécessaire de s'y prescrire. Il n'en est pas ainsi de la préface dont il s'agit. Comme elle tient à un ouvrage qui est de la nature de ceux où il entre une infinité de discussions , elle suppose par cela même beaucoup de détails raisonnés , qui demandent une certaine étendue : de sorte qu'elle fait partie essentielle de l'ouvrage auquel elle sert d'introduction.

Quoi qu'il en soit , on y a pris soin d'avertir qu'on ne s'est pas uniquement attaché à écrire la vie de Simonide. L'étroite union que les circonstances relatives à ce Poète , ont avec la plupart des événements

remarquables de son tems , a été un motif suffisant pour engager l'auteur à en composer l'histoire.

C'est un avantage d'autant plus réel d'avoir joint leur détail au corps de la narration , qu'il a pour objet un siècle où la Grèce offre le tableau de fréquentes révolutions les plus propres à exciter notre curiosité. Outre que cet enchaînement de faits concourt à lier la relation des choses qui composent cet ouvrage : il tend encore à le rendre plus important par les accessoires qui entrent dans son plan ; en même tems qu'il y jette une variété capable d'intéresser davantage les amateurs de l'antiquité , qui recherchent leur instruction. On a cru devoir le diviser en deux parties pour mettre plus d'ordre dans la suite des événemens qu'on raconte. La première contient le récit de tout ce qui s'est passé de plus mémorable depuis que Simonide vint à Athènes pour y jouir des libéralités d'Hipparque , l'aîné des fils de Pisistrate , & son successeur , jusqu'au voyage qu'il fit à Syracuse , où les présens d'Hieron , premier du nom , qui y re-
gnoit alors , avoient sçu l'attirer. La seconde comprend tout ce qui est arrivé à ce poëte dans les dernières années de sa vie , qu'il a passées à la cour de ce Prince , où

Div

il a joué un rôle assez considérable. Comme l'auteur a eu particulièrement en vûe l'utilité que les Sçavans de profession pourroient tirer de son travail , il s'est proposé de répandre quelque jour sur certains événemens qui y trouvent leur place , lorsqu'ils lui ont paru n'avoir pas été débrouillés , ou suffisamment éclaircis. Toutes les fois qu'il s'est apperçu du peu d'accord qu'il y a entre les anciens dans la manière de les constater , il a pris à tâche de concilier la diversité de leurs rapports , autant que cela a pu se pratiquer sans nuire à la vérité historique. On sent bien que cette méthode qu'il a employée en traitant son sujet , est inséparable des discussions de critique & de chronologie qui en font la base. Elle exigeoit aussi qu'il indiquât les sources où il a puisé pour faciliter à ceux de ses lecteurs qui voudront les consulter les moyens d'y recourir. Il a donc eu la précaution de citer exactement au bas des pages tous les écrivains du témoignage desquels il s'est autorisé dans ce qu'il a rapporté & dans le cours de ses remarques. Nous allons extraire les principaux faits que cette histoire renferme , afin de donner une idée de la marche que l'on y a suivie , & de mettre à portée de juger des recherches dont elle est susceptible.

Simonide naquit 558 ans avant J. C. à Joulis, ville de l'isle de Cée, l'une des Cyclades, située dans le voisinage de l'Attique. Leoprépés étoit le nom de son pere. Il a fallu entrer dans un calcul chronologique pour déterminer la date de sa naissance, conformément à la supputation que fournissent les marbres d'Arondel. Il ne paroît pas que ce poëte ait beaucoup fait parler de lui avant son arrivée à Athènes, où il n'alla qu'après avoir passé ses premières années dans sa patrie. C'est là que la beauté de son génie & son talent pour les vers, commencerent à se produire au grand jour, & le firent connoître assez avantageusement à la Cour d'Hipparque pour avoir part à ses bonnes grâces. Ce Prince qui étoit l'aîné des fils de Pisistrate lui avoit succédé au trône d'Athènes. Comme le récit de Thucydide touchant Hipparque, differe de celui des autres Ecrivains, on examine les preuves sur lesquelles il l'appuie. On conclut qu'elles ne suffisent pas pour détruire la commune opinion. Le seul moyen d'accorder Thucydide avec les Ecrivains dont il combat le sentiment, est l'association d'Hippias à la Royauté. On se sert des raisons qu'apporte cet Historien pour confirmer la vérité de ce que l'on remarque à ce sujet. On s'attache ensuite à faire con-

82 MERCURE DE FRANCE.

noître le caractère d'Hipparque qui avoit hérité des vertus de son pere , & de son amour pour les Lettres. Il ne contribua pas peu à leur progrès par les récompenses qu'il sçavoit distribuer à propos. Sa générosité s'étendoit à toutes les personnes qui se distinguoient dans cette carrière. Il en donna des marques éclatantes à l'égard du poëte Anacréon , à qui il envoya une galere à cinquante rames , avec des lettres d'invitation pour venir à Athenes. Les poësies d'Homere méritèrent principalement ses soins ; & en cela il suivit l'exemple de Pisistrate son pere qui passe pour les avoir recueillis le premier en un corps , & en l'état que nous les avons aujourd'hui. Elles avoient couru par pieces détachées dans les différentes parties de la Grèce avant que Lycurgue les eût apportées complètes d'Ionie. Il introduisit la coutume de faire chanter alternativement par les Rhapsodes l'Iliade & l'Odyssée , à la fête des Panathénées. Platon nous apprend que cet usage subsistoit encore de son tems. On parle à cette occasion de la solemnité de cette fête qui se célébroit à Athènes , & qui avoit été instituée en l'honneur de Minerve protectrice de cette ville. On fixe le tems de sa premiere institution. On marque les changemens qu'y

fit dans la suite Thésée qui donna une nouvelle forme à la célébration de ces Panathénées. On spécifie les prix qu'on y proposoit pour toutes sortes d'exercices. On observe aussi qu'elles ont été confondues mal - à - propos avec les Jeux Eleusiens , dont la fondation est postérieure de près de deux cens ans à celle des Panathénées. Hipparque ne se borna point au titre de simple protecteur des Lettres , il les cultiva lui-même avec succès. C'est ce qui parut par des vers élégiaques de sa façon , qu'il composa en forme d'inscriptions qui renfermoient des sentences morales. Il eut soin de les faire graver au bas des statues de Mercure , qui avoient été érigées par son ordre dans tous les cantons de l'Attique , pour inspirer à quiconque les liroit des sentimens vertueux. Ses libéralités pour Simonide qui avoit un penchant singulier à l'avarice , attachèrent d'autant plus volontiers ce Poëte à sa Cour, qu'elles le mirent à portée de satisfaire son humeur intéressée. Il en jouit jusqu'à la mort de ce Prince qui fut assassiné par Aristogiton , & par Harmodius , Chefs d'une conjuration qu'ils avoient tramée contre lui. On en expose les circonstances dont on pourra lire le détail dans l'ouvrage même. Le meurtre d'Hipparque laissa Hippias son

D vj

84 MERCURE DE FRANCE.

frere seul en possession de l'autorité absolue qu'il partageoit avec lui.

Si les vertus de ce Prince lui furent communes pendant tout le tems qu'ils regnerent ensemble , elles s'éclipserent depuis sa mort , & furent remplacées par les pratiques odieuses & criminelles qu'emploient ordinairement ceux qui se persuadent qu'elles sont un moyen plus sûr que la voie de la douceur pour se maintenir sur le thrône qu'ils usurpent , & pour conserver leur vie. La douleur sensible que lui causa la perte de son frere , & la crainte qu'il eut d'éprouver le même sort , aigriront sans doute son caractère. Ces deux causes réunies concoururent à en faire un tyran dans toutes les formes. Aristogiton, l'un des meurtriers d'Hipparque , ayant été arrêté , fut conduit en présence d'Hippias qui le fit expirer au milieu des supplices , sans avoir pû le contraindre à avouer aucun de ses complices. Il n'y avoit rien que de naturel & de juste dans la punition du coupable ; mais il falloit qu'Hippias bornât là les effets de son ressentiment qui pour être poussé trop loin dégénéra en cruauté. Une Courtisane, maîtresse d'Aristogiton , nommée Léene fut une des premières victimes de ses soupçons. Elle souffrit la mort avec une conf.

tance admirable ; & ce qui montre la force de son courage au-dessus des personnes de son sexe , & qui plus est de son état , c'est qu'elle se coupa la langue avec les dents , & la cracha au visage du Tyrann , appréhendant que la rigueur des tourmens n'agit assez sur elle pour lui faire trahir le secret qu'on vouloit tirer de sa bouche. Quoique l'on soit généralement imbû de l'histoire de cette Courtisane , elle peut fort bien n'être pas connue dans toute l'étendue des particularités que l'on rapporte.

Archènes ayant changé de face par ces funestes révolutions qu'elle éprouva , Simonide qui n'avoit pas lieu de se promettre les mêmes avantages sous un regne où la tyrannie déployoit ses violences , abandonna vraisemblablement cette ville. Il se retira à la Cour d'Alevas , & de ses trois fils Rois de Thessalie , qui avoient déjà , sur le bruit de sa réputation , taché de l'attirer auprès d'eux par des présens considérables. C'est dans cette contrée que lui arriva une aventure très - singulière , pour ne rien dire de plus , qui nous a été transmise par différens auteurs , dans le récit desquels on remarque quelque variété. Pendant son séjour à Cranon , ville de la Thessalie , il fut invité à un superbe

festin chez Scopas , homme riche & puissant , qui sortoit d'une des nobles familles du pays. Il y récita des vers à la louange du Theffalien déclaré depuis peu vainqueur aux Jeux du Pugilat. Comme il avoit mêlé dans le poëme en question une digression en l'honneur de Castor & de Pollux , Scopas refusa de donner en entier la récompense qu'il avoit promise à Simonide, & alléqua pour prétexte qu'il étoit juste que les Tyndarides payassent la moitié , puisqu'ils partageoient avec lui la moitié de l'éloge. Un moment après on avertit notre Poëte que deux jeunes gens qui demandoient à l'entretenir étoient à la porte. Il se leva de table aussi-tôt , & sortit ; mais il ne trouva plus personne. Dans cet intervalle le plafond de l'appartement où l'on mangeoit alors étant tombé sur Scopas & les conviés , ils furent tous écrasés sous les ruines. On prétend que ces deux jeunes gens étoient Castor & Pollux eux-mêmes , qui pour lui témoigner leur reconnaissance , le sauverent de cette manière. On ne nie pas que le fait quant au fond ne puisse être vrai , mais il le faut dépouiller de ces dernières circonstances qui tiennent trop du merveilleux , pour n'être pas mises au rang des choses absurdes , dont la croyance grossière des Grecs

avoit coutume de se repaître. Il est certain que cette apparition des Tyndarides choque étrangement le sens commun ; jusques là que Quintilien ne balance point à la traiter de fable ; & la preuve qu'il produit pour appuyer le jugement qu'il en porte , est que Simonide n'en fait aucune mention dans ses ouvrages. Quoiqu'il en soit , on veut que Simonide ait laissé dans cette occasion des marques d'une mémoire excellente ; de sorte qu'il passe pour avoir inventé celle que l'on appelle locale , en montrant le premier l'usage qu'on en devoit faire. Scopas & les conviés avoient été défigurés au point d'être devenus entièrement méconnoissables. Heureusement Simonide se ressouvenant encore de la place que chacun d'eux avoit occupée , discerna parfaitement leur corps au milieu des débris de la maison , & les indiqua aux parens des conviés pour les enterrer. Ensuite réfléchissant sur la nécessité essentielle de l'ordre par rapport à l'entretien de la mémoire , il apperçut qu'on ne pouvoit mieux l'exercer qu'en marquant les lieux avec exactitude , & en se les imprimant si bien dans l'esprit qu'on sçut se rappeler les objets qui l'auroient déjà frappé. Il la conserva jusqu'à sa mort , & il nous apprend dans un distique de sa

composition qu'étant âgé de quatre-vingt ans , personne ne l'égalait pour la mémoire. Si l'on s'attachait à l'interprétation que Selden a donnée de l'un des divers passages des Marbres d'Arondel , où ils parlent de Simonide ; il s'ensuivrait que l'invention de la mémoire locale ne devrait point être attribuée à notre poète , mais à un autre Simonide , petit-fils de celui-ci par sa mere , & également poète , à qui ils donneroient Léoprépés pour pere : ce qui mettroit une différence sensible entre eux & ceux des Anciens , qui sont unanimement de ce Léoprépés le pere de l'ayeul lui-même. Cette contrariété manifeste qui résulteroit de leur témoignage , comparée avec le récit des Ecrivains que l'on cite , entraîneroit après elle des difficultés qu'il seroit d'autant plus difficile de résoudre , qu'il n'y auroit pas moyen de procéder aux voies de conciliation. Comme l'ancienneté de ce monument le rend le plus authentique qu'il y ait en ce genre , il n'y en a point qui puisse nous guider avec autant de certitude pour la chronologie grecque. Sa nature l'a garanti des fautes si communes aux Copistes , dont la négligence n'a été que trop préjudiciable aux ouvrages des Anciens : car c'est sur des marbres , & conséquemment c'est l'Autogra-

phe de l'Auteur anonyme, qui l'a dressé par autorité publique, pour servir d'archives à toute sa nation. Il est fâcheux que l'inscription grecque gravée sur ces marbres endommagés par le tems, offre des lacunes assez fréquentes dans la suite des LXXIX époques, ou l'espace d'environ 1300 ans qu'elle renferme. Ce qui nous prive de bien des éclaircissémens, qu'il y auroit eu lieu de répandre par leur moyen sur plusieurs points embrouillés de l'histoire grecque. Sa date capitale commence au regne de Cécrops, Roi d'Athènes, qu'elle fait concourir avec l'an 1318 de l'Ere Attique; & elle ne descend point plus bas que le tems de l'Archontat de Diognete, lequel tombe entre les années 264 & 263 avant Jesus - Christ. Le fameux Selden après l'avoir copiée, la publia sous le nom de *Marbres d'Aronde*, parce qu'ils appartenoient à Thomas Howard, Comte d'Aronde, qui les avoit fait venir du Levant à grands frais. Il en accompagna le texte d'une version latine, à laquelle il ajouta un Apparat chronologique, & des notes historiques. Comme Henri Howard, Duc de Norfolk, petit fils du Comte d'Aronde, fit présent de ces marbres à la célèbre Université d'Oxford, il en parut depuis une seconde édition, sous le titre de *Mari*

bres d'Oxford , par les soins du Docteur Prideaux , qui joignit ses commentaires & ceux de quelques autres Critiques aux remarques de Selden. Il est aisé de voir par là qu'on ne sçauroit négliger leur témoignage dans un fait de cette nature , sans donner atteinte à la vérité historique ; puisque si l'on refuse d'y déférer il n'y a point d'entière certitude à fonder sur le rapport des autres : cela a été un motif plus que suffisant pour engager à considérer de près le Texte Original dont on a rapproché les passages qui concernent le poète Simonide. On s'est apperçu par la combinaison approfondie qu'on en a faite , que cette contradiction apparente avoit uniquement sa cause dans une méprise de Selden , commune à M. Prideaux qui bien loin de relever l'erreur que ce premier Editeur a commise à ce sujet , l'a confirmée lui-même dans une de ses notes. Nos deux sçavans Anglois se sont imaginés mal-à-propos que les termes de l'Inscription désignoient deux Simonides différens l'un de l'autre : En conséquence de cette distinction , ils ont cru que le poète de ce nom dont il est question dans le premier passage , étoit l'ayeul de celui dont il s'agit dans le second , pour n'avoir pas vraisemblablement apporté un examen assez réflé-

chi dans la lecture des paroles du Texte. Il auroit servi à les convaincre que dans tous les endroits où ils faisoient mention de Simonide , ils avoient en vûe la même personne qui est celle dont on expose l'histoire , & ne disoient rien par conséquent qui ne fût conforme à ce que rapportent les autres Ecrivains. On s'est donc vû par là dans l'obligation de développer leur véritable sens , qu'on ne sçache point avoir été saisi par aucun de ceux qui les ont commentés , ou qui ont traité de la vie de Simonide. On a pour cet effet discuté les raisons , qui ont autorisé à leur donner cette explication absolument nécessaire. On se flate que les preuves qu'on a produites , afin d'en établir la solidité , paroîtront incontestables à quiconque voudra juger sans prévention. Le Docteur Bentlei avoit déjà senti que le sens dans lequel Selden & Prideaux ont entendu ce que les Marbres contiennent touchant Simonide , ne pouvoit avoir lieu ; c'est pourquoi il a proposé une autre interprétation dont il naîtroit de plus grands inconvéniens , si on venoit à l'admettre : de sorte qu'on a encore eu moins de peine à réfuter le paradoxe qu'il avance à ce sujet. Les aventures surprenantes n'interviennent pas pour une fois dans la vie de

92 MERCURE DE FRANCE.

notre poète : c'est ce qui paroît dans une autre conjoncture , où la protection des Dieux passe pour s'être manifestée en sa faveur d'une façon bien marquée. Il falloit assurément qu'ils prissent un intérêt tout particulier à sa personne , puisque les miracles étoient mis en usage presque coup sur coup pour conserver ses jours. Voici de quoi il s'agit ; ayant rencontré sur le rivage de la mer le cadavre d'un inconnu , il fut touché de compassion pour ce malheureux privé de sépulture ; & il l'inhuma. Les Dieux lui sçurent gré de cet acte d'humanité , qu'ils récompensèrent en permettant que le même homme à qui il avoit rendu ce bon office , l'avertit en songe de ne point s'embarquer le lendemain , comme c'étoit son dessein. Il suivit cet avis , & vit effectivement périr le même jour le vaisseau qui devoit le porter. Il consacra par un poème la mémoire de cet événement , & composa pour son libérateur une épitaphe qui consiste en deux vers rapportés par Tzetzes. *Ici repose la cendre d'un homme qui sauva les jours de Simonide , né dans l'isle de Cée , & qui, quoique mort , obligea un vivant.*

Dans cet intervalle Athènes changea de gouvernement. Ses habitans ne purent supporter davantage le joug de la tyrannie

qui s'aggravoit de plus en plus par les violences continuelles d'Hippias. Ils se souleverent contre lui, & parvinrent sous la conduite des Alcmeonides secourus des Lacédémoniens, à le chasser de leur Ville, au bout de trois ans de regne depuis la mort de son frere. Ils rétablirent alors la forme de leur République. Le tems qu'a duré la Monarchie des Pisistratides est une époque assez remarquable dans l'Histoire Grecque pour donner lieu à un calcul qui sert à la constater d'une maniere précise. On l'établit conformément aux dates que fournissent les Marbres sur lesquels on appuie l'ordre chronologique qui a dirigé dans l'arrangement des faits qui entrent dans la composition de cet ouvrage. On s'est surtout appliqué à montrer combien ils s'accordent dans la fixation de l'époque en question avec ceux des Anciens sur le récit de qui on se fonde pour la déterminer. On releve une faute de Meursius qui a prolongé la durée de cette monarchie au-delà du terme qui lui est propre ; & cela pour s'être fié à des Auteurs, qui ne sont rien moins qu'exacts dans leurs supputations chronologiques. Le retour de Simonide à Athenes fut marqué par tous les transports de joie qu'inspiroit au peuple le recouvrement de sa liberté. Notre Poëte vit hono-

rer de tous les témoignages de l'estime publique la mémoire d'Aristogiton & d'Harmodius, qui étoient regardés comme les deux premiers libérateurs de la tyrannie. Leur action fut consacrée par des monumens que les Athéniens éleverent dans le dessein de la transmettre à la postérité. On ne peut décider, s'il crut qu'il lui seroit honteux de ne point partager le bonheur de ses Concitoyens, ou bien s'il craignit que son silence dans une circonstance pareille, ne fut pris pour un effet de quelque attachement au parti de la tyrannie : ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il composa une inscription en vers à la louange des meurtriers d'Hipparque. Quelles qu'aient été les vûes qui l'aient poussé à agir de la sorte ; elles ne sont pas moins blamables, puisqu'il ne sçauroit avoir de raison qui ait pu le dispenser des devoirs de la reconnaissance pour la personne de son bienfaiteur. Hippias qui s'étoit retiré après son bannissement à Sigée ville de la Troade, tenta inutilement les moyens de rentrer dans Athenes. Comme il étoit parvenu à mettre dans ses intérêts Artapherne, gouverneur de Sardes ; il abusa des dispositions favorables où il le voyoit à son égard, pour perdre les Athéniens dans l'esprit de ce Satrape. Il y réussit contre l'attente de

ceux-ci qui furent instruits des mauvais services qu'il leur rendoit auprès d'Artapherne. Ils envoyèrent à Sardes des Ambassadeurs pour le prier de ne point écouter les discours desavantageux que leurs Proscrits tenoient sur leur compte. Artapherne leur répondit séchement que le rappel d'Hippias seroit ce qu'ils pourroient alléguer de mieux pour leur justification. Les Athéniens eurent lieu d'être indignés de la fierté avec laquelle on reçut leur ambassade, & encore plus de la condition qu'on leur imposoit. Aussi leur ressentiment ne manqua pas d'éclater : ils se déclarèrent de ce moment les ennemis des Perses. C'est à ce tems que doit se rapporter l'origine des guerres fréquentes que ces deux Nations se firent entr'elles avec beaucoup de chaleur, & qui se terminèrent enfin par la destruction entière de l'Empire des Perses. Les Athéniens fournirent vingt vaisseaux pour aller au secours des Ioniens qui avoient puissamment armé par terre & par mer contre Darius fils d'Hystaspe, Roi de Perse. Ils les aiderent à s'emparer de Sardes, & eurent part à l'incendie de cette ville. Il n'en fallut pas davantage pour irriter Darius contr'eux, & la maniere dont ils l'avoient offensé depuis peu dans la personne de ses héraux qu'ils avoient

fait mourir indignement, accrut cette animosité qui assura à Hippias le succès de ses intrigues. Darius voulut à quelque prix que ce fut, se venger des Athéniens. Il leva pour cet effet une armée de trois cens mille hommes, & équippa une flotte de six cens vaisseaux, dont il donna le commandement à Datis, Mede de nation, & à Artapherne, fils d'Artapherne son frere. Ces deux Généraux embarquerent leurs troupes, & firent voile vers Samos; de-là ils se rendirent à Naxe, où ils brûlerent la capitale & tous les temples. Ils soumirent toutes les autres isles de la mer Egée, aujourd'hui l'Archipel. Ils dirigerent ensuite leur route vers Eretrie ville méridionale de l'Eubée. Ils l'emporterent après un siège de sept jours, la réduisirent en cendres, & mirent aux fers tous les habitans qu'ils y trouverent. Ils passerent après cette expédition dans l'Attique où Hippias qui étoit leur conducteur les fit descendre dans la plaine de Marathon. C'est-là que se livra cette célèbre bataille dont les suites furent si malheureuses pour les Perses. Dix mille Athéniens commandés par des chefs, à la tête desquels étoit Miltiade, secourus d'un renfort de mille Platéens, soutinrent vigoureusement leurs attaques. Si l'inégalité du nombre se trou-

voit

voit du côté des Grecs, le courage suppléoit à ce défaut. On peut dire qu'ils firent des prodiges de valeur, puisqu'ils vinrent à bout de battre les Perses qu'ils contraignirent à abandonner leur camp, & à se retirer sur leurs vaisseaux pour chercher leur salut dans une prompte fuite. Cette défaite de leurs ennemis les couvroit de gloire autant qu'elle couvroit de honte les Perses qui combattoient dix contre un. On auroit même assez de peine à se persuader qu'une poignée de monde eût été seulement en état de faire tête aux troupes nombreuses qui rendoient l'armée de Darius formidable, si l'expérience ne nous apprenoit l'avantage réel qu'un petit nombre de gens bien agguéri & de plus animés par la défense de leur liberté, a sur une multitude mal disciplinée & énermée par la mollesse, comme l'étoient assurément les Perses. Il est à propos d'observer qu'il s'est glissé un *zéro* de trop dans les chiffres arabes employés pour désigner le nombre d'hommes dont le corps d'armée des Grecs étoit composé; car on lit cent dix;mille, au lieu de onze mille. Quoique cette faute d'impression ne soit pas marquée dans l'*Errata*, on se flatte qu'on voudra bien ne l'a pas imputer à l'Auteur. Il ne faut que réfléchir sur co

B

18 MERCURE DE FRANCE

qui précède , & sur ce qui suit , pour s'apercevoir qu'elle est de la nature de celles que commettent fréquemment les Imprimeurs à qui il arrive souvent de substituer un chiffre à l'autre , d'ajouter ou d'omettre en cette partie. D'ailleurs les Historiens que l'on cite pour garants du fait en question , fixent précisément l'armée des Grecs au nombre dont il s'agit : ce qui montre évidemment que la faute n'appartient pas à l'Auteur , à qui on ne sçauroit l'attribuer ; puisqu'il n'est pas vraisemblable , qu'il eût lui-même produit une citation qui contrediroit manifestement cet endroit de son texte , dont elle est ici le fondement : par bonheur elle sert à en rétablir l'altération. Quelques soins que l'on ait pris pour indiquer dans l'*Errata* , les fautes grossières d'impression qui se rencontrent dans cet ouvrage ; (car pour celles qui sont moins considérables , il sera facile aux Lecteurs de les corriger) elles s'étoient tellement multipliées par la négligence de l'Imprimeur , qu'il n'est pas étonnant qu'il y en ait encore quelques-unes d'importantes qui soient échappées à la vigilance de l'Auteur dont l'attention fatiguée a du succomber dans un travail aussi dégoûtant. Avant que de décider qu'il s'est trompé , il prie de distinguer les fautes qui peuvent lui être

propres , de celles qui lui sont étrangères. Il croit cet avertissement d'autant plus nécessaire , qu'il ne dissimule pas que l'édition de son livre est défigurée par beaucoup d'imperfections typographiques. Il est sans doute disgracieux pour lui de se voir réduit à la triste nécessité de la déprimer.

Hippias qui avoit été le principal auteur de cette guerre , y perdit la vie. Comme Simonide écrivit l'histoire du regne de Darius , il y a apparence que ce Poète y fit valoir la victoire que ses Concitoyens avoient remportée sur les Perses. Deux ans après la journée de Marathon , lorsque la tranquillité publique eut permis de recommencer l'exercice des Jeux publics, Simonide & Eschyle y disputèrent ensemble le prix de l'Élégie par un Poème que l'un & l'autre composèrent en l'honneur des Grecs qui avoient glorieusement succombé dans la mêlée. Simonide triompha de son concurrent qui ne paroissoit pas propre à traiter ce genre de poésie. La gloire que ses succès littéraires lui acquirent , ne manqua pas d'exciter la jalousie de quelques Poètes envieux qui ne laisserent échapper aucune occasion de le décrier dans leurs vers. S'il affecta de marquer du mépris pour leurs traits satyriques , il ne conserva pas moins de ressentiment contre

leur personne. C'est ce qui paroît par l'épigramme qu'il fit d'un Poète comique nommé Timocréon qui avoit été son plus violent ennemi. Voici la maniere dont celui-ci y est dépeint. *Ici repose la cendre de Timocréon de Rhodes, qui passa toute sa vie à boire, à manger, & à médire du genre humain.*

Le sçavoir de Simonide & la sagesse de ses mœurs contribuerent pour le moins autant que son mérite poétique à fonder sa grande réputation. C'est ce qui vraisemblablement a donné lieu à un Pere de l'Eglise de le mettre au nombre des sept Sages de la Grece : mais ce sentiment lui est particulier. Plutarque nous parle d'une circonstance où Simonide ne soutint pas assurément le caractère qu'on lui attribue. Il y auroit sans doute de la témérité à conclure de-là que ce Poète ressembloit à ceux qui démentent par leur conduite les sages maximes étalées dans leurs ouvrages, où ils se font un devoir de recommander la pratique de la vertu. Tout ce qu'on peut dire de plus plausible ; c'est qu'il paya dans cette occasion un tribut aux faiblesses qui ne sont que trop ordinaires à l'humanité.

Comme Thémistocle lui témoignoit beaucoup d'amitié, il s'autorisa du crédit

qu'elle lui procuroit auprès de ce grand Capitaine qui étoit alors Archonte , pour demander une injustice. Il s'attira cette réponse qui fait honneur à Thémistocle : *Tu ne serois pas bon Poëte , si tu faisois des vers contre les regles de la poésie ; ni moi bon Magistrat , si je t'accordois quelque chose contre les Loix.* Darius , fils d'Hystaspe , laissa en mourant pour successeur Xerxès , dont on constate l'avènement au trône de la Perse. La défaite de son armée n'avoit pas tellement abattu sa fierté , qu'il ne songeât aux moyens de réparer cet échec en renouvelant la guerre contre la Grece , qu'il vouloit absolument soumettre à ses armes. Mais la mort l'ayant surpris , avant que de pouvoir exécuter ce projet qu'il avoit formé , Xerxès son fils quelque tems après qu'il fut parvenu à la couronne résolut d'effectuer l'intention de son pere. Il travailla pendant trois ans aux préparatifs nécessaires pour la guerre qu'il fit en personne contre les Grecs. L'expédition de ce Monarque étant sans contredit un des principaux événemens qui appartiennent à l'histoire ancienne ; on produit quelques calculs dont la combinaison sert à en fixer l'époque précise. On montre que le temps qui lui est assigné par les Historiens de l'Antiquité les plus exacts

concourt justement avec l'année de l'Ere Attique, sous laquelle les Marbres rangent le passage de Xerxès dans la Grece. Comme le P. Petau a jugé à propos de le placer un an plus tard qu'on ne le marque, on examine le fondement sur lequel ce sçavant Chronologiste appuie la supputation qu'il a suivie. On la combat par des preuves qui suffisent pour la ruiner. Cela engage conséquemment dans une discussion qui pourra fournir des éclaircissemens sur cette époque. Personne n'ignore le mauvais succès qu'eut l'expédition de Xerxès qui repassa tout couvert de honte & de confusion, l'Hellespont, après la déroute entière de sa flotte. Le nombre prodigieux des troupes qui l'accompagnèrent, n'empêcha pas que les Grecs n'eussent toujours l'avantage dans les combats consécutifs qu'ils soutinrent contre les Perses qu'ils taillèrent en pièces. On ne s'arrêtera point au détail de ces choses assez généralement connues : on en peut lire la description dans l'ouvrage où elles trouvent place ; parce que leur récit entre naturellement dans son plan. Car Simonide ayant célébré dans des Poèmes particuliers les victoires remportées par les Grecs dans toutes ces occasions, ou composé des Epitaphes en l'honneur de ceux de sa nation, qui y

périssent les armes à la main ; on ne pouvoit guere se dispenser d'en parler. Il falloit bien donner une idée de ce qui s'est passé de mémorable dans cet intervalle du siècle où il écrivoit, pour lier plus aisément les parties de l'histoire de sa vie. Au reste, on ne s'y est étendu qu'autant que cette liaison a paru nécessaire pour entretenir le fil de la narration ; on s'est même attaché à décrire certaines particularités que ceux d'entre les modernes, qui ont fait l'histoire de ce tems-là, n'ont pas rapportées. On insistera seulement ici sur le résultat d'une conversation que Simonide eut avec Pausanias Roi de Lacédémone, dans un voyage qu'il fit à Sparte quelque tems après la bataille de Platée. Ce Prince qui avoit commandé en chef l'armée des Grecs dans cette journée si glorieuse pour eux, s'étant trouvé un jour à un repas avec ce Poëte, le pria de lui débiter quelque sentence qui confirmât l'opinion qu'on avoit de sa profonde sagesse. Simonide lui répondit en souriant, *Souviens-toi que tu es homme*. Pausanias ne fut point touché du grand sens renfermé dans cette réponse qui venoit fort à propos dans la circonstance où Pausanias faisoit cette demande. Car l'orgueil l'aveugloit, & les projets ambitieux qu'il rouloit alors dans sa tête, furent

E iv

la cause de sa perte. Ils ne tendoient rien moins qu'à asservir la Grece sa Patrie, qu'il s'étoit engagé à livrer en la puissance de Xerxès, à condition qu'il épouserait une des filles de ce Monarque, dont il s'attendoit vraisemblablement par cette alliance à partager la grandeur. Xerxès n'eut point de peine à consentir à un traité qui lui étoit aussi avantageux. Quelques sours que fussent les moyens que Pausanias employa pour exécuter l'engagement qu'il avoit contracté avec les Perses, ils percerent assez pour rendre sa conduite suspecte aux Ephores de Lacédémone, qui épierent toutes ses démarches. Son complot fut découvert par celui qu'il avoit chargé de porter une lettre à Artabaze Gouverneur de la Propontide, avec qui il entretenoit des correspondances secrètes ; & son imprudence aida encore à le déceler. Comme il s'aperçut qu'on vouloit l'arrêter, il se réfugia dans le Temple de Minerve, dont l'asyle passoit pour être inviolable : ainsi on ne pouvoit l'en arracher de force sans manquer de respect pour ce lieu. Mais il n'évita pas pour cela la peine de son crime. Les Ephores trouverent un expédient pour mettre à mort le coupable sans recourir à la violence. Ils firent murer les portes du Temple pour l'empêcher de sortir, & fi-

rent en même-tems démolir le toit, afin qu'il mourût plutôt, étant exposé aux injures de l'air. Ce fut là que luttant avec la faim, il se ressouvint des paroles de Simonide, & les accompagna de cette réflexion tardive, en s'écriant par trois fois : *C'est en ce moment illustre Poëte de Céc, que je sens la vérité de ton discours, qu'un imprudent orgueil m'a fait dédaigner !* Ce retour de Pausanias sur lui-même témoigne assez qu'il étoit du nombre de ces personnes qui sentent la solidité des bons avis qu'ils ont reçus, lorsqu'il n'est plus temps d'en profiter. Le grand âge de Simonide n'avoit point affoibli la force de son esprit que l'expérience des années avoit servi à mûrir, parce qu'elle apprend à juger des choses selon leur juste valeur. Il n'est pas étonnant que sa conversation aussi instructive qu'agréable, le fit rechercher des Princes de son temps qui aimoient les Sçavans. Hieron Tyran de Siracuse, assez connu par le goût qu'il avoit pour eux, ne marqua pas peu d'empressement de posséder à sa Cour un personnage de cette célébrité. Il l'invita à s'y rendre pour y jouir de tous les honneurs, & des récompenses que son mérite devoit lui faire espérer. Cette invitation de la part de ce Prince, étoit d'une nature à déterminer ce Poëte, que sa pas-

E. v

sion dominante pour l'acquisition des richesses rendoit fort attentif à ses intérêts. Elle avoit assurément de quoi être flattée par les avantages que Simonide avoit lieu de se promettre de l'humeur libérale d'Hieron qui l'appelloit auprès de lui. Aussi ne balancerent-ils point les considérations qui auroient pû l'empêcher d'entreprendre un voyage dont son extrême vieillesse suffisoit sans doute pour le détourner ; si l'on observe qu'il étoit âgé alors de quatre-vingt-sept ans. Il passa le reste de ses jours à la Cour d'Hieron , où il joua un rôle des plus importans ; on peut même dire qu'elle fut le théâtre de sa gloire : car il y brilla non-seulement comme Bel-esprit , mais encore comme Philosophe , & comme Politique. La connexion que les dernières années de sa vie ont avec l'histoire de ce Prince, a obligé de détailler les circonstances qui y sont relatives. Pour en avoir une parfaite connoissance , il a fallu reprendre les choses d'un peu plus haut , en offrant un récit succinct de ce qui appartient à l'histoire de Gelon son frere , & son prédécesseur au trône de Syracuse , à laquelle la sienne est liée trop intimement pour pouvoir en être séparée. C'est par le détail des particularités qui en dépendent , que commence la seconde partie , dont nous

entretiendrons une autrefois nos Lecteurs, parce que nous ne fçaurions nous permettre la même étendue dans l'Analyse des faits qu'elle renferme, sans occuper ici trop de place. Cela nous met dans l'obligation de renvoyer la suite de cet Extrait au mois prochain.

MÉMOIRE SUR LA PEINTURE à l'encaustique & sur la peinture à la cire ; par M. le Comte de Caylus , de l'Académie des Belles - Lettres ; & M. Majault , Docteur de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris , & ancien Médecin des armées du Roi. *A Genève ; & se vend à Paris , chez Pissot , à la Croix d'or , Quai de Conty. 1755.*

L'avis de l'Imprimeur nous apprend que le 29 Juillet 1755 , M. le Comte de Caylus lut à l'Académie des Belles-Lettres son mémoire sur la peinture à l'encaustique , & la première partie de cet ouvrage , qui contient les procédés de cette peinture. L'Académie a permis que l'on tirât ces deux ouvrages de ses registres , & qu'on les imprimât , parce qu'elle a cru qu'ils pouvoient être utiles aux artistes. On y a joint les procédés de la peinture de la cire, qui font la seconde partie : ce sont les propres termes de l'avis. Voilà le mystère

E vj

enfin dévoilé ; & graces à M. le Comte de Caylus , la peinture voit étendre sa carrière , & vient d'acquérir de nouveaux trésors. On voit déjà six tableaux peints à l'encaustique , par M. Vien. Ils sont exposés au salon.

E S S A I sur la police générale des grains , sur leur prix & sur les effets de l'agriculture. *Qui operatur terram suam , saturabitur panibus.* Prov. cap. 12. v. 15. *A Berlin ; & se trouve à Paris , chez Pissot , quai de Conty.*

Cet ouvrage qui est dédié à M. de Maupertuis , de l'Académie Française , & Président de celle de Berlin , nous paroît aussi utile que bien fait.

EXAMEN des avantages & des disadvantages de la prohibition des toiles peintes. On trouve cette brochure in-12 , de 127 pages , chez *Guerin & Delatour* , rue S. Jacques , à S. Thomas d'Aquin ; & chez *Lambert* , rue de la Comédie Française. Elle nous paroît l'ouvrage d'un citoyen impartial , qui veut le bien de l'Etat & d'un Négociant instruit , qui sçait écrire.

HISTOIRE DE FRANCE , depuis l'établissement de la Monarchie Française ,

OCTOBRE. 1755. 109

dans les Gaules ; par le P. Daniel , de la Compagnie de Jesus. Nouvelle Edition , augmentée de notes , de dissertations critiques & historiques , de l'histoire du regne de Louis XIII , & d'un journal , de celui de Louis XIV , 16 vol. in-4° , proposés par souscriptions.

Le prix de seize volumes en feuilles , fera , pour ceux qui n'auront pas souscrit , de deux cens livres en petit papier , & de deux cens soixante livres en grand papier. Mais pour favoriser ceux qui voudront dès - à - présent en assurer un exemplaire , les Libraires ci-après nommés ont fixé le prix desdits seize volumes en petit papier , à 162 livres , & en grand papier à 204 liv. qu'on payera selon l'ordre qui suit :

Petit papier. On payera à présent 48 liv.

En retirant les tomes I , II , III ,
IV , V , en Septembre 1755 . 42

En retirant les tomes VI , VII ,
VIII , IX , X , en Janvier 1756 . 36

En retirant les tomes XI , XII ,
XIII , XIV , XV , en Juin 1756 . 36

En retirant le tome XVI & der-
nier , en Novembre 1756 0

Total 162 liv.

116 MERCURE DE FRANCE.

Grand papier. Les Souscrip-	
teurs payeront d'avance	72 liv.
En retirant les tomes I, II, III,	
IV, V, en Septembre 1755 . . .	48
En retirant les tomes VI, VII,	
VIII, IX, X, en Janvier . . .	42
En retirant les tomes XI, XII,	
XIII, XIV, XV, en Juin 1756 . .	42
En retirant le tome XVI & der-	
nier, en Novembre 1756	0

Total 204

On ne recevra des assurances pour ces seize volumes que jusqu'au mois de Septembre 1755 inclusivement.

Les Souscripteurs sont priés de faire retirer leurs exemplaires dans le courant de 1757, passé lequel tems les avances seront perdues pour eux. Sans cette condition on n'auroit pas proposé l'avantage de la souscription.

On pourra souscrire à Paris,

Chez Le Mercier, Desaint & Saillant,
De Hanfy, Jean-Th. Herissant, Boudet,
Bauche, Durand, Claude-J. B. Herissant,
d'Houry fils, Desprez, & Le Prieur.

ANACRÉON vengé, ou Lettres au
sujet de la nouvelle traduction d'Ana-

créon , annoncée dans l'année littéraire , qui contient 117 pages.

On trouve cette brochure chez *Duchefne* , rue S. Jacques ; au Palais , chez *Knapen* , *Morel & Le Gras* ; & chez l'auteur , rue de la Perle , au Matais , au coin de la Vieille rue du Temple. Elle est de *M^{me}. de la Mansliere David*.

NOUVEAU TRAITÉ de la Sphere, où l'on explique d'une maniere claire & simple tout ce qui a rapport à cette science , avec un discours sur les éclipses , tant du soleil & de la lune , que des autres astres. *A Paris* , chez *Debure l'aîné* , quai des Augustins , à l'image S. Paul 1755.

LES Commentaires de César , traduction nouvelle , avec le latin à côté , 2 vol. in-12. *A Paris* , chez *Joseph Barbon* , rue S. Jacques aux Cicognes. 1755.

RELATION de la vie & de la mort de quelques Religieux de l'Abbaye de la Trappe , nouvelle édition , augmentée de plusieurs vies qui n'avoient pas encore paru , avec une dissertation abrégée de cette Abbaye. 5 vol. *A Paris* , chez *Guillaume Desprez* , Imprimeur du Roi & du Clergé de France , rue S. Jacques à S. Prosper , & aux trois vertus.

ESSAI sur la nature du commerce en général , traduit de l'Anglois.

Cet ouvrage qui n'est pas une traduction, mais qui au contraire a été traduit du François en Anglois , est un des meilleurs qui aient été faits sur le commerce , peut-être même est-il le premier , puisqu'il y a plus de vingt ans qu'il a été composé par M. Cantillon , lors Banquier à Paris , & lié particulièrement avec Milord Bolingbroke. Il est surprenant qu'on ait attendu si tard à le mettre au jour. Nous sommes toujours très-obligés à ceux qui nous le donnent aujourd'hui. C'est un vrai présent fait au public. Il est divisé en trois parties , & chaque partie en plusieurs chapitres. Il se trouve chez *Barrois* , quai des Augustins.

MÉLANGES de Poësie , de Littérature & d'Histoire , par l'Académie des Belles-Lettres de Montauban , pour les années 1747 , 1748 , 1749 & 1750. *À Montauban* , chez J. F. Tenlières , Imprimeur du Roi & de l'Académie. On le trouve à *Paris* , chez *Chaubert* , quai des Augustins , à la Renommée.

Voici une table ou notice des différens écrits qui composent ces mélanges.

Histoire de l'Académie.

Eloge historique de feu M. l'Abbé Le Franc, premier Président de la Cour des Aides par M. l'Abbé Bellet.

Examen de la tragédie de Didon, de M. Le Franc, avec des réflexions sur la tragédie en général, par M. Enlart de Grandval, Conseiller au Conseil d'Artois.

Observations de M. Le Franc sur les réflexions précédentes.

Voyage de Claudius Rutilius Numatianus, Gaulois de naissance, homme consulaire, Gouverneur de Rome, Tribun d'une légion, Préfet du Prétoire; traduit du Latin en François, avec des remarques. Par M. Le Franc.

Cette élégante traduction doit nous faire regretter ce qui nous manque du poëme de Rutilius. Si nous avions Horace & Virgile aussi-bien rendus dans notre langue, nous n'aurions plus de plaintes à faire, ni de vœux à former sur ce sujet. M. Le Franc, à l'exemple de Despreaux, ne se borne point à faire de bons vers, il traduit encore si heureusement les écrits des anciens, que leur poësie même ne perd rien dans sa prose. Peut-être y gagne-t-elle. Chez lui l'érudition tourne au profit du talent, & sert à nourrir le génie. Tels étoient avant lui l'auteur de Phédre, dont il a si bien imité l'élégance dans sa Didon, & le tra-

ducteur de Longin, que nous venons de nommer.

Voyage d'Horace de Rome à Brindes, traduit en vers François ; par le même.

Discours sur les passions. Par M. Dubreuil, Trésorier de France.

Leçons aux meres pour l'instruction des enfans. Par M. de la Mothe, Doyen de la Cour des Aides & de l'Académie. Ce discours utile est mêlé de prose & de vers. L'auteur conserve encore de la verve au sein de la vieillesse : on en peut juger par ces vers qui terminent l'ouvrage, & que ne desavoueroit pas une Muse de vingt-cinq ans, s'ils pouvoient convenir à cet âge.

Vous nous pardonnez, tendres meres,
Si, pour vos enfans précieux,
Nous osons offrir à vos yeux
Quelques remontrances légères ;
Le devoir m'en fait une loi.
Nous cherchons ; il faut vous le dire ;
Moins à plaire qu'à vous instruire :
De nos Musés, voilà l'emploi.
Trop proche de notre naissance,
Nous avons besoin des secours
Que vous prêterez tous les jours
À la foiblesse de l'enfance.
Dans l'âge de maturité
Nos leçons auront plus de grâces

Plus fort alors , notre Parnasse
Imitera l'antiquité.

Mais puis-je au bout de ma carrière ;
À ces jours heureux aspirer ?
Les neuf sœurs viennent m'éclairer ,
Quand je vais perdre la lumière.
Le triste déclin de mes ans
Devroit arrêter mon audace ,
L'hyver ne laisse point de trace ,
Des beaux jours que fit le printems.

Compliment au nom de l'Académie à M.
Le Franc , lorsqu'il fut reçu premier Prési-
dent de la Cour des Aides ; par M. de Saint-
Bear.

Essai sur les Combats littéraires. Par M.
l'Abbé Bellet.

Stances à Messieurs de la Société Litté-
raire , le jour que l'auteur fut admis à leurs
Séances , 9 Juillet 1730. Par M. de Ber-
noy.

Les désagrémens de la campagne. Discours
en vers par le même.

Observations sur le reproche de foiblesse
& de stérilité , que l'on a cru pouvoir
faire à la langue Française pour le poëme
épique ; par M. l'Abbé Bellet.

L'Art de la Guerre. Poëme , par M. E.
M. D. M. L'auteur s'annonce si bien qu'il

116 MERCURE DE FRANCE.

ne doit pas s'en tenir à son premier chant.
Nous osons l'inviter à continuer comme
il a commencé. L'art de la Guerre ne peut
être mieux célébré que par un favori de
Mars, qui l'est aussi d'Apollon. Qu'on juge
par les vers suivans du talent de l'auteur ,
& du ton de l'ouvrage.

Rois , qui pour les humains montrez un cœur de
pere ,

Rois , que le ciel fit naître au jour de sa colere ;
Mon devoir est de vaincre & de vous obéir ,
Mon courage m'entraîne , & ne peut me trahir.
Mais , vous qui m'ordonnez de ravager la terre ,
Qui mettez dans mes mains les torches de la
guerre ,

Je serø aveuglément votre pouvoir jaloux ,
Et vous répondez seuls de l'effet de mes coups.
La honte suit de près une gloire coupable ,
Aux mains d'un roi cruel , d'un maître inexorable ,
La palme perd bientôt son éclat le plus beau ,
Et des filles d'Enfer n'est plus que le flambeau.
Un tyran exécration , entouré de victimes ,
Trace en lignes de sang la liste de ses crimes ,
Et la haine & la rage en parcourent les traits :
Chaque jour qu'il voit naître ajoute à ses forfaits ;
Il porte en cent climats la mort & l'esclavage.
La disette , la faim , le désespoir , la rage ,
Se voilant sous ses pas de lambeaux déchirés ,
Foulent des corps sanglans à demi dévorés .

Tel est d'un conquérant le cortège effroyable.
Mais, Printes, l'autre excès n'est pas moins, con-
damnable :

Un roi foible & sans soins sous la pourpre en-
dormi ,

Un Roi gêné de l'être , est son propre ennemi.

Sans conseils, sans desseins, & sans expérience ,

En de serviles mains il remet sa puissance ,

Et bientôt de la fraude elle devient l'appui.

Le favori d'un lâche est lâche comme lui ,

Le traître en le flattant par un honteux hommage,

De son maître trompé prolonge l'esclavage.

Tout homme ami du vrai, loin du Prince est
chassé :

Bientôt un peuple esclave autour de lui placé ,

Pour le précipiter au sein de la mollesse ,

Des bras de la vertu l'arrache avec adresse.

Sous ses pas égarés, semant partout des fleurs ,

Du peuple gémissant on lui cache les pleurs.

Un roi qui sçait régner suivant d'autres ma-
ximes ,

Connoît de son pouvoir les bornes légitimes.

De ses derniers sujets, il écoute les vœux ,

Et ne se croit puissant que pour les rendre heu-
reux.

Le fer est dans ses mains, mais c'est pour les dé-
fendre.

L'imposteur les redoute, & n'ose les surprendre.

Tout mérite ses dons dispensés avec choix ,

xi^e MERCURE DE FRANCE.

Et ses soldats vainqueurs ne craignent que les loix.

Eloge historique d'Antoine d'Hauteserre
par M. de Cathalacoture.

Eloge historique d'Antoine d'Hauteserre
par le même.

Discours en vers à la fortune par M. de
Claris, Président de la Chambre des Comptes,
Cour des aydes & finances de Montpellier.

Réflexions sur le goût, par M. l'abbé
Beller.

Les Graces, Ode imitée de la quatorzième
Olympique de Pindare, par M. le Franc.
Ode trente-quatrième du premier livre
des Odes d'Horace, & *Retour* à Dieu,
par le même.

Conjectures sur le tems, où une partie
du pays appelée aujourd'hui le Rouergue,
fut unie & incorporée à la Province Narbonnoise,
par le même.

Ce Recueil fait honneur à l'Académie
de Montauban, & prouve que de toutes
les Sociétés littéraires de Province nouvellement
établies, elle est celle qui travaille dans sa
partie, avec le plus de goût & de distinction.
On trouve aussi chez *Chaubert*, le Recueil de
1744, 1745, 1746, & publié en 1750.

MÉMOIRES de Michel de Marolles, abbé de Villeloin , avec des notes historiques & critiques , trois volumes in-12.

On les trouve chez *Nyon & Guillyn*, quay des Augustins. C'est le seul ouvrage qu'on puisse lire de cet auteur abondant. Les notes sont de M. l'abbé Goujet, auteur de la Bibliothèque françoise.

ESSAI sur les grandes opérations de la guerre , ou Recueil des observations des différens auteurs sur la maniere de les perfectionner , par M. le Baron d'Espagnac , Brigadier des armées du Roi , 4 vol. A Paris , chez *Ganeau* , rue S. Severin , aux armes de Dombes , 1755.

C'est une suite de l'Essai sur la guerre que l'auteur a fait paroître il y a trois ans , chez le même Libraire , & dont le *Mercur* a parlé avec tout l'éloge qu'il mérite. Cette seconde partie n'est pas moins instructive , ni moins intéressante. M. le Baron d'Espagnac se propose d'y joindre dans la suite un supplément qui traitera de tout ce qui a rapport aux sièges , avec un extrait des réglemens pour le service de campagne & pour les évolutions ; ce qui rendra son ouvrage complet.

DISCOURS sur l'origine & les fondemens

de l'inégalité parmi les hommes, par Jean-Jacques Rousseau de Genève. *Non in depravatis, sed in his qua bene secundum naturam se habere, considerandum est quid sit naturale.* Aristot. Polit. Lib. 2. A Amsterdam, chez Marie-Michel Key, & se trouve à Paris, chez Pissot, quay de Contry.

Cet ouvrage est aussi bien imprimé qu'il est bien écrit. Il est dédié à la République de Genève. L'Epître que l'Auteur lui adresse, nous a paru de la plus grande beauté. Après avoir loué la constitution & la sagesse du gouvernement de cette République, il passe à l'éloge de son pere, & le peint avec des traits qui sont trop remarquables & trop dignes d'estime pour ne pas les citer ici. Je ne me rappelle point, dit l'auteur, sans la plus douce émotion, la mémoire du vertueux citoyen de qui j'ai reçu le jour, & qui souvent entretint mon enfance du respect qui vous étoit dû. Je le vois encore vivant du travail de ses mains, & nourrissant son ame des vérités les plus sublimes. Je vois Tacite, Plutarque & Grotius mêlés devant lui avec les instrumens de son métier : je vois à ses côtés un fils chéri, recevant avec trop peu de fruit les tendres instructions du meilleur des peres..... Tels sont, magnifiques & très-honorés Seigneurs, les Citoyens & même les

les simples habitans nés dans l'Etat que vous gouvernez. Tels sont ces hommes instruits & sensés, dont, sous le nom d'ouvriers & de peuple, on a chez les autres Nations des idées si basses & si fausses. Mon pere, je l'avoue avec joie, n'étoit point distingué parmi ses concitoyens; il n'étoit que ce qu'ils sont tous, & tel qu'il étoit, il n'y a point de pays où sa société n'eût été recherchée, cultivée, & même avec fruit par les plus honnêtes gens.

La peinture qu'il fait ensuite des femmes de Genève n'est pas moins intéressante. Quelle touche! quel coloris! c'est l'Eve de Milton dans l'état de pure innocence. Pourrois-je oublier, s'écrie-t-il affectueusement, cette précieuse moitié de la République qui fait le bonheur de l'autre, & dont la douceur & la sagesse y maintiennent les bonnes mœurs! Aimables & vertueuses citoyennes, le sort de votre sexe sera toujours de gouverner le nôtre! Heureux, quand votre chaste pouvoir exercé seulement dans l'union conjugale, ne se fait sentir que pour la gloire de l'état & le bonheur public! C'est ainsi que les femmes commandoient à Sparte, & c'est ainsi que vous méritez de commander à Genève. Quel homme barbare pouroit résister à la voix de l'honneur & de la raison dans la

bouché d'une tendre épouse , & qui ne mépriseroit un vain luxe , en voyant votre simple & modeste parure qui , par l'éclat qu'elle tient de vous , semble être la plus favorable à la beauté ? c'est donc à vous de maintenir toujours , par votre aimable & innocent empire , & par votre esprit insinuant l'amour des loix dans l'état , & la concorde parmi les citoyens ; de réunir par d'heureux mariages les familles divisées ; & sur-tout de corriger par la persuasive douceur de vos leçons & par les graces modestes de votre entretien , les travers que nos jeunes gens vont prendre en d'autres pays , d'où , au lieu de tant de choses utiles dont ils pourroient profiter , ils ne rapportent avec un ton puérile , & des airs ridicules pris parmi des femmes perdues , que l'admiration de je ne sçai quelles prétendues grandeurs , frivoles dédommagemens de la servitude qui ne vaudront jamais l'auguste liberté. Soyez donc toujours ce que vous êtes, les chastes gardiennes des mœurs & les doux liens de la paix, & continuez de faire valoir en toute occasion les droits du cœur & de la nature au profit du devoir & de la vertu.

Qu'une jeunesse dissolue , ajoute-t-il , aille chercher ailleurs des plaisirs faciles & de longs repentirs. Que les prétendus gens

Le goût admirent en d'autres lieux la grandeur des palais , la beauté des équipages , les superbes ameublemens , la pompe des spectacles , & tous les raffinemens de la mollesse & du luxe. A Genève on ne trouvera que des hommes , mais pourtant un tel spectacle a bien son prix , & ceux qui le rechercheront , vaudront bien les admirateurs du reste.

Les bornes que nous nous prescrivons , & les différentes matieres dont nous sommes pressés , ne nous permettent pas de nous étendre sur la préface & sur le discours qu'a fait naître la question proposée par l'Académie de Dijon. *Quelle est l'origine de l'inégalité parmi les hommes , & si elle est autorisée par la loi naturelle?* M. Rousseau a saisi le côté paradoxal. Il eût été à désirer qu'il eût préféré le sens contraire , & qu'il eût employé , pour prouver les avantages de l'état de Société , cette éloquence mâle & persuasive , cette chaleur de style , & cette force de logique dont il s'est servi pour en montrer les défauts ou les abus. Un de ses compatriotes (a) a tâché de le combattre. Son zele est d'autant plus louable , qu'il est accompagné de lumieres & de politesse. Mais quelque soit le mérite de ce défenseur , il a besoin d'être

(a) Dans la lettre qui commence cette partie.

F ij

secondé contre un adversaire si fort. Pour fortifier le bon parti, nous allons joindre ici une lettre que M. de Voltaire a écrite à M. Rousseau sur ce sujet, & qui est datée du 30 Août 1755. Son badinage est souvent plus philosophique & fait plus d'effet que le ton sérieux des autres.

Lettre de M. de Voltaire à M. Rousseau.

J'Ai reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain : je vous remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, & vous ne les corrigerez pas. Vous peignez avec des couleurs bien vraies les horreurs de la société humaine, dont l'ignorance & la foiblesse se promettent tant de douceurs. On n'a jamais employé tant d'esprit à nous rendre bêtes.

Il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage, cependant comme il y a soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre, & je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous & moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les sauvages du Canada, premièrement, parce que les maladies auxquelles je suis condamné, me rendent un

médecin d'Europe nécessaire. Secondement , parce que les exemples de nos nations ont rendu les sauvages presque aussi méchans que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie , où vous devriez être.

J'avoue que les Belles-Lettres & les Sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du Tasse firent de sa vie un tissu de malheurs ; ceux de Galilée le firent gémir dans les prisons à 70 ans , pour avoir connu le mouvement de la terre ; & ce qu'il y a de plus honteux , c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter.

Dès que vos amis eurent commencé le Dictionnaire Encyclopédique , ceux qui osèrent être leurs rivaux , les traitèrent de Déistes , d'Athées & même de J..... Si j'osois me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense , je vous ferois voir une troupe de misérables acharnés à me perdre , du jour que je donnai la Tragédie d'Œdipe , une bibliothèque de calomnies ridicules contre moi : un Prêtre ex-Jésuite que j'avois sauvé du dernier supplice , me payant par des libelles diffamatoires , du service que je lui avois rendu ; un homme plus coupable encore , faisant imprimer mon propre ou-

vrage du siècle de Louis XIV. avec des notes où la plus crasse ignorance débite les impostures les plus effrontées ; un autre qui vend à un Libraire une prétendue Histoire universelle sous mon nom , & le Libraire assez avide & assez sot , pour imprimer ce tissu informe de bêtises , de fausses dates , de faits & de noms estropiés , & enfin des hommes assez lâches & assez méchans pour m'imputer cette rapsodie. Je vous ferois voir la société infectée de ce nouveau genre d'hommes incennus à toute l'antiquité , qui ne pouvant embrasser une profession honnête , soit de laquais , soit de manœuvre , & sçachant malheureusement écrire , se font des courtiers de la littérature , volent des manuscrits , les défigurent & les vendent.

Je pourrois me plaindre qu'une plaisanterie faite il y a plus de trente ans sur le même sujet , que Chapelain eut la bêtise de traiter sérieusement , court aujourd'hui le monde par l'infidélité de l'infame avarice de ces malheureux qui l'ont défigurée avec autant de sottise que de malice , & qui au bout de trente ans vendent partout cet ouvrage , lequel certainement n'est plus le mien , & qui est devenu le leur. J'ajouterois qu'en dernier lieu , on a osé feuilleter dans les archives les plus respectables.

& y voler une partie des mémoires que j'y avois mis en dépôt , lorsque j'étois Histroiographe de France , & qu'on a vendu à un Libraire de Paris le fruit de mes travaux. Je vous peindrois l'ingratitude , l'imposture & la rapine , me poursuivant jusqu'aux pieds des Alpes , & jusqu'au bord de mon tombeau.

Mais , Monsieur , avouez aussi que ces épines attachées à la littérature & à la réputation , ne sont que des fleurs en comparaison des maux qui de tous les tems ont inondé la terre. Avouez que ni Cicéron , ni Lucrece , ni Virgile , ni Horace , ne furent les Auteurs des proscriptions de Marius , de Silla , de ce débauché d'Antoine , de cet imbécile Lépide , de ce tyran sans courage Octave , surnommé si lâchement Auguste.

Avouez que le badinage de Marot n'a pas produit la saint Barthelemy , & que la Tragédie du Cid ne causa pas les guerres de la fronde. Les grands crimes n'ont été commis que par de célèbres ignorans. Ce qui fait & ce qui fera toujours de ce monde une vallée de larmes , c'est l'insatiable cupidité , & l'indomptable orgueil des hommes , depuis Thamas Kouli-Kan , qui ne sçavoit pas lire , jusqu'à un Commis de la Douane qui ne sçait que chiffrer.

F iv

Les Lettres nourrissent l'ame, la rectifient, la consolent, & elles font même votre gloire dans le tems que vous écrivez contr'elles. Vous êtes comme Achille qui s'emportoit contre la gloire, & le P. Mallebranche dont l'imagination brillante écrivoit contre l'imagination.

M. Chappuis m'apprend que votre santé est bien mauvaise; il faudroit venir la rétablir dans l'air natal, jouir de la liberté, boire avec moi du lait de mes vaches & brouter des herbes.

Je suis très-philosophiquement, &c.

LES ŒUVRES de M. Coffin ancien Recteur de l'Université, & Principal du College de Dormans - Beauvais, 2. vol. A Paris, chez *Desaint & Saillant*, rue saint Jean de Beauvais, & Thomas *Hérissant*, rue saint Jacques, 1755.

Un homme zélé pour la gloire des Lettres, & pour la mémoire de M. Coffin, vient de faire présent au public de ce Recueil, à la tête duquel il a mis l'éloge historique de l'Auteur par M. Langlet Avocat au Parlement. Ce Recueil fait connoître M. Coffin comme Auteur. On y voit ses talens oratoires & poétiques; l'éloge historique acheve, pour ainsi dire, cet homme illustre, en présentant le Rec-

teur & le Principal. Cet éloge en mérite lui-même de très-grands par l'élégance & la vérité qui le caractérisent. Ce n'est pas un vain panégyrique appuyé sur des mots vagues qui vont à tout, & qui ne prouvent rien. C'est une louange propre fondée sur des faits qui la constatent. Voilà la meilleure façon de louer, & peut être la seule convenable. A l'égard du Recueil, nous en rendrons compte incessamment, il est trop précieux à la littérature pour n'être qu'annoncé.

CHYMIE MÉDICINALE, contenant la manière de préparer les remèdes les plus usités, & la méthode de les employer pour la guérison des maladies, 2 vol. in-12. nouvelle édition *; par M. Malouin, Médecin ordinaire de Sa Majesté la Reine, ancien Professeur de Pharmacie en la Faculté de Médecine de Paris, de l'Académie royale des Sciences, de la Société royale de Londres, Censeur royal des livres, & nous osons ajouter grand guérisseur de profession, qui, selon nous, n'est pas la moins recommandable de ses

* Nous l'avons annoncée d'avance dans le *Mercur*e d'Avril 1755, pag. 99. Ceux de Septembre & d'Octobre 1750, ont fait mention de la première édition, pag. 135, & pag. 129.

F v

130 MERCURE DE FRANCE.

qualités. Nous le sçavons par notre propre expérience , & nous avons pour garand la Cour ainsi que la Ville.

Ce livre utile se vend chez d'*Houry* pere , rue de la Vieille Bouclerie. Il est de pure pratique , & fait pour être consulté de tout le monde. Il est approuvé de la Faculté & de l'Académie. Nous en parlerons incessamment plus au long , & avec tout l'éloge que l'ouvrage & l'auteur méritent. Nous nous contenterons de dire aujourd'hui qu'aucun Médecin n'est plus pénétré de la vérité de son art , ne l'a plus approfondi , & ne l'exerce avec plus de sagesse & de succès que M. Malouin. Il compte les siens par les guérisons qu'il opere , plus encore que par le nombre des malades qu'il voit , & ce sont là les vrais succès.

Séance publique de l'Académie Française.

LE 25 Août , Fête de S. Louis , l'Académie Française tint l'après-midi sa séance publique , dans laquelle elle distribua le prix d'Eloquence & le prix de Poésie. Le P. Guenard , Jésuite , demeurant à Pont-à-Mousson , a remporté le premier prix. Le second a été adjugé à M. le Miere , qui a été couronné pour la troisième fois.

L'Académie ayant arrêté avec l'agrément du Roi , de ne former qu'un prix des trois fondations de M. de Balzac , de M. de Clermont - Tonnerre , Evêque de Noyon , & de M. Gaudron , ne donnera chaque année qu'un prix qui sera alternativement d'éloquence & de poésie.

Voici le programme pour l'année prochaine.

Le 25 du mois d'Août 1756 , fête de S. Louis , l'Académie Française donnera un prix d'éloquence , qui sera une médaille d'or de la valeur de six cens livres.

Elle propose pour sujet : *Jusqu'à quel point il convient de multiplier les Sociétés littéraires.*

Il faudra que le discours ne soit que d'environ une demi - heure de lecture.

On ne recevra aucun discours sans une approbation signée de deux Docteurs de la Faculté de Théologie de Paris , & y résidans actuellement.

Toutes personnes , excepté les quarante de l'Académie , seront reçues à composer pour ce prix.

Les auteurs ne mettront point leur nom à leurs ouvrages , mais ils y mettront un paraphe , avec une sentence ou devise telle qu'il leur plaira.

Ceux qui prétendent aux prix , sont :

E vj,

132 MERCURE DE FRANCE.

avertis que les pièces des auteurs qui se feront fait connoître , soit par eux-mêmes , soit par leurs amis , ne concourront point ; & que Messieurs les Académiciens ont promis de ne point opiner sur les pièces dont les auteurs leur seront connus.

Les auteurs seront obligés de faire remettre leurs ouvrages avant le premier jour du mois de Juiller prochain à M. Brunet , Imprimeur de l'Académie Françoisse , rue S. Jacques , & d'en affranchir le port : autrement ils ne seront point retirés.

HISTOIRE générale & particuliere de l'Astronomie , par M. Estève , de la Société royale des Sciences , de Montpellier. 3 vol. in-12. Prix 8 liv. *A Paris* , chez *Jombert* , rue Dauphine , à l'image Notre-Dame , 1755. Nous en rendrons compte au plutôt.



ARTICLE III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

HISTOIRE.

Suite de l'abrégé historique de la ville de Paris ; par M. Ponce de la Grave , Avocat au Parlement.

SOUVERAINS.

Interregne.

593-4-5 & 6.

CHildebert II , Roi d'Austrasie , se rend maître de Paris , & des autres villes qui avoient appartenues au (*a*) Roi Sigebert son pere ; mais il ne jouit pas long-tems de ses conquêtes. Une mort précipitée l'enleve à la fleur de son âge.

Frédégonde se rend à son tour maîtresse de Paris , (*b*) brûle & saccage tout ce qui se trouve sur son passage ; fait marcher des troupes contre Théodebert, Roi d'Austrasie , & Thieri Roi de Bourgogne , en-

(*a*) *Frédégon. chronol. c. 14. (b) Idem , c.*

134 MERCURE DE FRANCE.

core jeunes. La bataille s'engage en présence des trois Rois. (c) Clothaire demeure victorieux, & s'affermir sur le trône de Paris.

Ordonnance de Childebert concernant le Guet à pied, qui rend responsables les soldats des vols ou assassinats faits dans le quartier où ils font de garde, & qui fait un règlement à ce sujet. Il seroit à souhaiter que cette (d) Ordonnance fut actuellement en vigueur.

Respectivement à Paris.

597 & 8.

La Reine Frédégonde au plus haut point de ses prospérités, meurt à Paris, & son corps est inhumé dans l'Eglise de S. Vincent à côté de celui du Roi Chilperic son mari : on voit encore son tombeau dans S. Germain des Prez, monument de la reconnaissance de Clothaire II son fils.

Interregne.

599 & 603.

Les affaires de Clothaire changent de face. Il est attaqué par Théodebert, & Thieri unis ensemble près d'un village, nommé Ormeille en Gatinois. Il perd la bataille (e), se réfugie dans Paris, en est

(c) *Idem.* c. 17. (d) Capit. Reg. Fr. to. 1. p. 20. Hist. de l'Apolog. to. 1. pag. 236. (e) Gest. Reg. Fr. c. 37.

chassé par les vainqueurs, & forcé de demander la paix, qui ne lui fut accordée qu'en perdant une partie de ses Etats.

604 & 612.

Clothaire (f) voulant réparer ses pertes, met deux armées sur pied, donne le commandement de l'une à Landri, Maire du Palais, & marche à la tête de l'autre. Landri est battu près d'Etampes par Thierri, qui rentre victorieux dans Paris; & Clothaire obligé de prendre la fuite, demande la paix pour la seconde fois.

Clothaire II.

613 & 14.

Clothaire réunit dans sa personne toute la Monarchie Française.

615 - 16 & 17

Sixième (g) Concile de Paris, composé d'Evêques & de Seigneurs. Il s'en est tenu souvent de pareils depuis Charlemagne & les Rois suivans, où l'on fit des Ordonnances pour tout le royaume, qui portent le nom de Capitulaires, comme ayant été faites dans les assemblées de la nation.

618 & 21.

(h) La Reine Gertrude meurt, & est enterrée dans l'Abbaye S. Vincent, aujourd'hui S. Germain des Prez.

(f) Fredeg. c. 26. (g) Conc. to. 5. p. 1649.

(h) Fredeg. c. 46.

622 & 27.

Clothaire fait sa résidence ordinaire à Paris.

628 & 29.

Il meurt âgé de 45 ans, & est enterré à Paris dans l'Eglise S. Germain des Prez.

Dagobert I.

Dagobert, Roi d'Austrasie, lui succede, fixe son séjour à Paris, s'abandonne à toutes sortes d'excès, pille le bien de ses sujets, & ne respecte même pas les choses saintes.

Pour racheter en quelque façon ses péchés, il fonde de nouveau, & dote la célèbre Abbaye de S. Denis.

630 & 37.

S. Eloi, depuis Evêque de Paris, Garde des Sceaux, engage Judicaël, Prince des Bretons, à faire au (i) Roi satisfaction des courses qu'il avoit faites sur les frontières, & à le reconnoître pour son Seigneur.

638-39-40 & 50.

Fondation d'un couvent de Filles par S. Eloi, dont S^{te} Aure est la premiere Abbessse. (k) Le circuit de cet ancien monastere, autrefois entouré de murailles, s'appelle

(i) Préf. Henault, pag. 25. (k) Curios. & antiq. fr. 35.

encore aujourd'hui la ceinture de S. Eloi , & comprend les rues de la Cité , où sont à présent Ste Croix , S. Pierre des Arcis & S. Martial.

S. Eloi (1) fonde l'Eglise de S. Paul , autrefois appelée des Champs , & S. Martial dans la Cité fait chasser de Paris un Apostat qui séduisoit le peuple , & bannir de France un autre fourbe , qui se disoit Evêque.

Paris souffre un incendie considérable , qui consume la plûpart des maisons.

Dagobert malade à Epinai-sur-Seine , se fait transporter à S. Denis , pour implorer la protection de ce saint martyr; (m) il y meurt quelques jours après , âgé de 36 ans , & y est enterré. On célèbre tous les ans l'anniversaire de sa mort à S. Denis , le 19 Janvier.

Clovis II.

Clovis II. monte sur le trône , & fait sa résidence ordinaire à Paris.

Les Maires du Palais absorbent l'autorité royale.

651 & 59.

La famine qui désoloit tout le Royaume , se fait sentir dans la capitale. Il pa-

(1) Vita Sancti Eligii , l. 1. c. 12. (m) Fredeg. chron. c. 79.

138 MERCURE DE FRANCE.

roit qu'elle fut extrême , puisque pour subvenir aux besoins des pauvres , le Roi fut obligé de dépouiller le tombeau de S. Denis des richesses dont (*n*) Dagobert l'avoit enrichi , S. Landri , alors Evêque de Paris , vendit sa vaisselle & ses meubles pour soulager la misère publique. Les vases sacrés ne furent même pas épargnés.

Fondation (*o*) de l'Hôtel-Dieu par S. Landri. Erchinoald , Maire & Comte de Paris , donna le terrain sur lequel il est bâti , & contribua à son établissement par d'autres largesses.

S. Landri meurt , (*p*) & est enterré dans l'Eglise S. Germain-l'Auxerrois.

Clothaïre III.

660 & 65.

Clovis II. meurt la dix-neuvième année de son regne , & la vingt-troisième de son âge. Il est inhumé à S. Denis.

Clothaïre III. commence à regner sous la Régence de Balthilde sa mere. Le Conseil est composé de S. Ouen , de S. Eloi , & de quelques autres Evêques.

Abolition d'un tribut par tête , qui réduisoit souvent les chefs d'une nombreuse famille au désespoir.

(*n*) Dubois , Hist. Eccl. Par. tom. 1. p. 179.

(*o*) Le Maire , Par. anc. & nouv. to. 3. pag. 127.

(*p*) Malingue.

Baltilde se retire dans le Monastere de Chelles qu'elle avoit fondé, & laisse le royaume, & le Roi âgé de quatorze ans, à la merci d'Ebroin, Maire du Palais, dont elle avoit jusques-là réprimé les violences.

665-6-7 & 8.

Sigobrand, Evêque de Paris, massacré par les Grands, malgré les défenses de la Reine.

Elle meurt à Chelles vers l'an 680, Le 30 Janvier.

La peste (9) dépeuple une partie de la ville de Paris, & la contagion se fait sentir jusques dans les maisons religieuses.

Clothaire III. meurt, & Thieri son frere lui succede par les soins d'Ebroin, Maire du Palais; mais la haine qu'on avoit pour ce Ministre, réjaillit sur le Roi même, & Thieri est enfermé dans l'Abbaye de S. Denis.

Childeric II.

669 & 680.

Childeric II. se voit maître de toute la France par la mort de Clothaire III, & par la retraite forcée de Thieri.

Il est massacré avec la Reine Blichilde & Dagobert son fils, dans la forêt de Li-

(9). *Vita S. Eligii*, l. 2.

vri par Bodille. Il est enterré dans l'église de S. Germain des Prez , où l'on voit encore son tombeau.

Thieri I.

Thieri sort de l'Abbaye S. Denis , & commence à regner. Ebroin , le même qui avoit été Maire du Palais sous Clothaire III , contraint par les armes Thieri à le recevoir de nouveau pour son Maire du Palais.

681 & 90.

Ebrouin est tué d'un coup d'épée un Dimanche matin avant le jour , lorsqu'il alloit à Matines , selon l'usage de ce tems-là.

A Ebrouin succede Warathon , qui est Maire du Palais , de Neustrie & de Bourgogne. Pepin le fut de l'Austrasie , s'en fit nommer Duc & Gouverneur.

La discorde s'allume entre les deux Maires , & les François mécontents se retirent en Austrasie Berthier succede à Warathon , & épouse sa haine contre Pepin. Ce dernier leve des troupes , & s'avance vers Péronne. Berthier va au-devant de lui avec le Roi Thieri. On en vient aux mains , & Thieri vaincu se retire à la hâte dans Paris. Pepin s'avance vers cette capitale , rue Berthier échappé au carnage , fait le siège

de Paris , s'en rend le maître , s'empare de la personne de Thieri & de tous ses thrésors ; il lui laisse le nom de Roi , & sous celui de Maire du Palais, a toute l'autorité , rend la paix à la France , & fait fleurir le commerce.

691 & 710.

Thieri meurt , âgé de trente-neuf ans , après en avoir regné dix-sept. (r) Sa mort ne fait pas plus de bruit que celle d'un particulier.

Un Seigneur , nommé Vandemir , fait de grandes largesses à plusieurs églises de Paris , de concert avec sa femme Ercamberte.

Clovis III.

Clovis III succède à Thieri , & Pepin continue de regner sous le nom de ce Roi.

S. Meri ou Mederic vient à Paris , se loge dans un Monastere contigu à la Chapelle de S. Pierre. (f) Il y meurt le 29 Août. Deux ans & neuf mois après il est enterré dans la Chapelle voisine , connue aujourd'hui sous le nom de S. Meri , église paroissiale & collégiale soumise à la Jurisdiction du chapitre de Notre Dame.

Son corps est levé de terre pour la pre-

(r) Pref. Henault. (f) Inventaire du thrésor.
Hist. eccl. par. 10. 1. p. 570.

142 MERCURE DE FRANCE.

miere fois en 884, par Gozlin, Evêque de Paris. Il est conservé dans une magnifique châsse, élevée sur le maître autel, par les soins de M. l'Abbé Artaud, Curé actuel, dont la piété & le zèle pour la maison du Seigneur sont connus de tout le monde.

L'église qui subsiste, fut fondée sous François I. On voit au milieu du chœur cette inscription.

*Hic jacet bona memoria Odo Falconarius ,
fundator hujus Ecclesie. (1)*

On conserve dans la même église le corps de S. Frou, disciple de S. Meri.

Clovis III meurt. après cinq ans de regne.

Childebert II.

711-12-13 & 14.

Childebert II, frere de Clovis III, monte sur le thrône. Pepin continue de regner, & fait son fils aîné, Duc de Bourgogne, & son cadet Maire du Palais.

Dagobert II.

Childebert meurt. Dagobert II lui succede. Pepin qui a toujours toute l'autorité, fait son petit-fils Théodebalde Maire du Palais.

(1) Du Breuil, antiq. l. 3.

714.

Pepin meurt après avoir joui de toute l'autorité sous quatre Rois , qui n'eurent qu'un vain nom. (*) Ces Princes au reste ne demeurèrent guere à Paris. Les maisons de plaisance qu'ils avoient aux environs , furent leur séjour ordinaire.

La mere de Théodebalde , Maire du Palais , ambitieuse le commandement , & fait arrêter Charles Martel , fils naturel de Pepin. Le peuple se révolte contre le gouvernement injuste de cette femme ; Théodebalde se sauve , & Rainfroi le remplace.

Charles Martel s'évade de la prison dans laquelle il étoit retenu , va en Neustrie , & en est reconnu Duc.

Chilperic II.

715 & 20.

Dagobert II meurt. Daniel fils de Childeric II lui succede sous le nom de Chilperic II.

Clothaire IV.

Il porte la guerre en Austrasie , est défait par Charles Martel , & se réfugie dans Paris. Il tente une seconde fois de s'opposer aux entreprises de ce Duc , lui livre une bataille près de Soissons , & la perd ; il

(*) Gest. Reg. Fr. cap. 49.

144 MERCURE DE FRANCE.

rentre dans Paris, enleve tous les thrésors , & se réfugie en Aquitaine. Charles Martel arrive à Paris avec un Roi postiche , qu'il fait nommer (x) Clothaire , & qui mourut la même année. On rappelle Chilperic , qui mourut deux ans après.

Thieri II.

721 & 36.

Thieri II , dit de Chelles , monte sur le trône , & Charles Martel , Maire du Palais , a toute l'autorité. (y) Ce dernier séjourne peu à Paris , toujours en course contre les ennemis de l'Etat ; il n'y revient qu'en 732 , chargé de riches dépouilles prises sur les Sarrazins. Thieri meurt, & sa mort est suivie d'un interregne de dix-sept ans.

Interregne.

737 & 41.

Charles Martel va à l'Abbaye S. Denis, revient ensuite à Paris, & partage le royaume de France entre ses deux fils Carloman & Pepin , se fait ensuite transporter à Quierci-sur-Oise où il meurt le 22 Octobre 741. Il fut enterré à S. Denis , dans le tombeau des Rois , quoiqu'il n'en eût jamais porté le titre.

(x) Gest. Reg. Fr. (y) Gest. Reg. Fr. cap. ult. annal Fuld. &c.

742.

742.

Carloman & Pepin unis gouvernent le royaume , pacifient les désordres , assemblent des Conciles (2) , & font plusieurs réglemens pour la réformation des mœurs.

Childeric III.

743-4 & 5.

Pepin croit qu'il est plus avantageux de faire cesser l'interregne ; il fait proclamer Roi Childeric III dans la Neustrie , la Bourgogne , & la Provence. Carloman gouverne l'Austrasie.

746-7-8 & 9.

Carloman quitte le gouvernement de l'Austrasie , & se retire à Rome , où il embrasse la vie religieuse. Pepin devient seul maître en France.

750.

Childeric III est détrôné , rasé & enfermé dans un monastere.

Pepin le Bref. Seconde race.

751-2 & 3.

Pepin fils de Charles Martel , est proclamé Roi de France. Ce changement ne cause aucun trouble à Paris , parce que le peuple accoutumé à son gouvernement

(2) Concil. to. 1. p. 1534-37 & 52.

G

146 MERCURE DE FRANCE.

n'avoit aucun attachement pour son Prince légitime.

754-5-6 & 7.

Translation du corps de S. Germain , le 25 Juillet 754 , par Lanfroï , Abbé de S. Vincent. Pepin assiste à la cérémonie avec ses deux fils , un grand nombre d'Evêques & Seigneurs. On peut fixer à cette époque le changement du nom de cette Abbaye , dite de S. Vincent en celui de S. Germain des Prez.

758 & 769.

(a) Taffilon , Duc de Baviere , après avoir fait serment de fidelité au Roi à Compiègne , vient le renouveler à Paris sur le tombeau de S. Germain.

(b) Pepin tombe malade à Poitiers , se fait transporter à Paris , & ensuite au tombeau de S. Denis ; il partage la France entre ses deux fils Charles & Carloman , & meurt le 24 Septembre 768 , âgé de cinquante-quatre ans.

Charlemagne.

Charles , dit Charlemagne , & Carloman son frere , partagent le Royaume. Paris demeure à Charles.

770 , & *inclusivement* 778.

- La mort de Carloman rend Charlema-

(a) Annal. nor. (b) Hist. de S. Denis , p. 54.

gne maître de toute la Monarchie Française. Il vient rarement à Paris.

(c) En 775 il assiste à la dédicace de l'église de l'Abbaye S. Denis.

779.

Charlemagne établit une école publique à Paris dans son propre Palais. Etablissement qui lui mérita le surnom de restaurateur des Lettres en France.

800.

Il vient à Paris au mois de Juillet , & en part peu de jours après pour Aix-la-Chapelle.

802 & *inclusivement* 812.

Ordonnances ajoutées à la loi salique , publiées à Paris.

813.

(d) Ordonnance de l'an 813 , insérée dans les capitulaires pour la sûreté des Bourgeois de Paris pendant la nuit.

814 & *inclusivement* 823.

Charlemagne meurt d'une pleurésie le 28 Janvier 814 dans la soixante - onzième année de son âge. Le Palais & le Châtelet vaquent tous les ans ce jour-là.

(c) Hist. de S. Denis , l. 2. n. 10. (d) Capit. 20. 2. pag. 514

G ij

Louis I lui succede , & confirme la Jurisdiction de l'Evêque de Paris sur la terre de Ste Marie dans l'Isle , sur la rue S. Germain-l'Auxerrois & autres , avec défense à tous autres Officiers qu'à ceux de l'Evêque , de lever ni cens ni droits dans l'étendue de sa jurisdiction.

824-5-6-7 & 8.

(e) Septieme Concile de Paris , convoqué par Louis I , pour délibérer concernant le culte des images.

Il fut décidé qu'il ne falloit pas les briser ni les adorer , mais les conserver pour l'instruction des fideles , sur-tout des ignorans.

829.

(f) Le huitieme Concile de Paris fut ouvert le 6 de Juin de l'an 829 dans l'église de S. Etienne le vieux , qui étoit à côté de la cathédrale, auquel assistèrent 25 Evêques. Les actes de ce Concile sont divisés en trois livres : Le premier contient cinquante-quatre articles sur la dignité & le devoir des Evêques & Pasteurs,

Le second en treize articles , traite des principaux devoirs des Rois. Le troisième

(e) Concil. to. 7. p. 1548. (f) Conc. to. 7. p. 1598.

composé de vingt-sept articles , traite des conciles & des écoles publiques. On y fit aussi un règlement pour le partage des biens ecclésiastiques.

(g) Institution d'un chapitre de Chanoines de l'église de Paris. On fait pour eux une règle par ordre du Roi.

Partage des biens de l'Abbaye S. Germain des Prez , entre l'Abbé & les Moines , par Hilduin Archichapelain du palais de l'Empereur , & Abbé de Saint Germain.

830 & *inclusivement* 839. •

L'Empereur se sentant infirme , fait un nouveau partage entre ses enfans. Paris avec toute la France occidentale , tombe à Charles.

840.

Louis I , dit le Débonnaire , meurt dans une isle du Rhin , près de Mayence, le 23 Juin 840 , après quarante jours de maladie. Charles II , dit le Chauve , lui succede.

Charles II.

La ville de Paris devient le centre des guerres civiles. Lothaire frere du Roi , paroît sur la Seine avec une puissante armée. Gerard , Comte de Paris , va au-de-

(g) Hist. eccl. Par. to. 2. p. 561.

G iiij

vant de lui au mépris de l'autorité royale. Charles ayant appris cette nouvelle , remonte la Seine , de Rouen à Paris , avec trente-huit barques chargées de troupes , & défait Gerard , Comte de Paris , qui vouloit s'opposer à son passage.

841-2-3 & 4

Charles-le-Chauve va faire sa priere à S. Germain des Prez , d'où il part incon-
rinent pour aller à Troyes, delà à Châlons-
fur-Saone , où ayant reçu un renfort de
troupes il gagne avec Louis de Baviè-
re sur Lothaire & Pepin son neveu , la
fameuse bataille de Fontenai , un samedi
25 Juin 841.

(b) La nouvelle en parvient jusqu'à
Paris , & le peuple croit le Roi Charles
mort. Pour détromper les Parisiens & sou-
mettre le Comte Gerard , il vient lui-mê-
me à Paris , & delà se rend à l'assemblée
de Langres. Il revient à Paris joindre Louis
de Baviere son frere avec ses troupes. Lo-
thaire en est instruit , & arrive à S. De-
nis avec une puissante armée. D'un autre
côté Charles-le-Chauve campe à S. Cloud.
Les pluies surviennent ; on parle d'accom-
dement sans rien conclure. L'hyver sépare
les deux armées. Lothaire se retire à Sens.

(b) Nit. to. 3.

& désolé tous les environs. Charles quitte Paris , & va à Châlons-sur-Saône.

845-6 & 7.

Les Normans entrés en France (i) depuis environ quatre ans à la faveur des guerres civiles , remontent la Seine avec six vingts bâtimens , s'approchent de Paris & y entrent sans résistance. Les Parisiens à leur arrivée abandonnent la ville , & les Religieux leurs monasteres ; chargés des reliques qu'ils possédoient , ils vont chercher un asyle dans les villes voisines.

Charles accourt pour secourir Paris. Il arrive à S. Denis , où les chefs des Normans vont le trouver. La paix y est conclue au moyen d'une somme de 7000 livres qu'on leur donne. Ils quittent Paris , & emportent avec eux un riche butin. Les Religieux de Saint Germain rapportent le corps de ce Saint , & le déposent sur l'autel de l'Abbaye S. Vincent.

Nouveau Concile (k) tenu à Paris le 14 Février 846.

Ebbon , Archevêque de Reims , déposé depuis quelques années , y est cité , ne comparût pas , & sa déposition est confirmée.

• (i) Chron. Fontenel , apud Duch. tom. 2. p. 388. (k) Concil. to. 7. p. 1212.

848 & *inclusivement* 860.

Autre Concile (*l*) tenu à Paris au mois de Novembre 848 , composé de vingt-deux Evêques.

Les Normans entrent dans Paris pour la seconde fois , & y mettent le feu. L'incendie fut si général , que toute la ville fut réduite en cendres , les églises même ne furent pas épargnées ; il n'y eut que S. Etienne (*m*) , aujourd'hui Notre Dame , & S. Germain des Prez. qui furent conservées , parce que les Moines les racheterent à force d'argent.

Un de leurs partis revient à la charge , & pille l'Abbaye S. Germain des Prez. Les Religieux effrayés se sauvent, quelques-uns sont tués avec plusieurs domestiques. Les Normans mettent le feu au monastere.

Les Normans (*n*) continuent leurs courses , & enlèvent le Chancelier Louis , Abbé de S. Denis , & Gozlin son frere Abbé de S. Germain des Prez. Il en coute des sommes considérables pour les racheter.

861-2-3 & 4

Nouvelle irruption des Normans dans Paris. Ils brûlent l'église S. Germain des

(*l*) Duch. to. 2. pag. 388. (*m*) Gesta Normand. Duch. to. 2. pag. 525. (*n*) Mabill. ann. Bened. l. 25. n°. 33.

- O C T O B R E. 1755. 153

Prez qu'ils avoient jusqu'alors respectée. Charles les poursuit, & les défait enfin près de Meaux. Cette victoire rend la tranquillité à Paris.

Pour (o) arrêter les incursions des Normans, Charles le Chauve fait construire un grand pont, & le soumet à la juridiction de l'Evêque de Paris; c'est aujourd'hui le pont au Change.

Le corps de S. Germain est rapporté à Paris, & déposé dans la chapelle S. Symphorien, lieu de sa première sépulture.

865-6-7 & 8.

Par une chartre du Roi Charles(p), du 22 Avril 867, il donne à l'église de Notre Dame l'isle de Notre Dame, aujourd'hui appelée de S. Louis, qui lui avoit été usurpée par les Comtes de Paris.

869 & 70.

L'église de S. Germain des Prez ruinée par les Normans est entièrement réparée, & le corps de ce Saint y est transporté avec beaucoup de pompe. Charles le Chauve, la Reine Richilde & S. Ingelrin assistent à cette cérémonie.

(o) Baluz. opp. ad capitul. p. 1491, ex parvocartul. ecclesie Paris. (p) Hist. eccles. Paris. to. 1. p. 461. l. 2. n. 34.

G v

871 & *inclusivement* 877.

Le Roi donne l'Abbaye de S. Eloi (g) en propriété à l'Evêque de Paris & à son église, aux conditions portées dans la donation.

Nouveau partage des biens (x) de l'abbaye S. Germain des Prez, entre l'Abbé & les Religieux.

Les Normans reparoissent aux environs de Paris, entrent dans S. Denis, dont les Religieux étoient sortis; mais ils n'y font aucun mal, parce que le Roi traita avec eux, & les renvoya en leur donnant une somme d'argent.

Le Pape envoie des Légats à Charles le Chauve, pour le solliciter de secourir Rome contre les Sarrafins. Charles part pour l'Italie, & laisse l'administration du royaume à son fils Louis, déjà âgé de plus de trente-trois ans. Il lui recommande de faire continuer les fortifications (f) de Paris, de S. Denis, & autres nécessaires pour arrêter les incursions des Normans.

Institution de la foire du Landi. Charles le Chauve (i) meurt; & Louis II, dit le Bègue, lui succede.

(g) Baluz. opp. ad capit. p. 149.

(x) Debouil. hist. de l'Abb. S. Germ. des Prez, p. 46. n°. 22. (f) Ann. Bened. (i) Chron. Nang.

Louis II , dit le Begue.

878 & *inclusivement* 884.

Louis (*u*) confirme la donation de l'abbaye de S. Eloi faite par son pere à l'Evêque de Paris & à son église.

Mort de Louis II ; Louis III & Carloman lui succèdent.

Translation du corps de S. Meri (*x*) dans l'église de son nom , le 29 Août 884. Tout le Clergé de Paris assista à cette cérémonie.

Louis III , & Carloman.

Hildebrand , Evêque de Séez , se réfugie à Paris avec partie de son Clergé. Le Roi (*y*) lui donne l'hermitage de Notre-Dame des Bois , situé dans une forêt près Paris. Il y fait transporter les Reliques de Sainte Opportune , Abbessé d'Almenesche. Elles sont d'abord déposées dans la maison d'un particulier ; mais la dévotion des fideles la convertit bientôt en une église collégiale , où partie de ses reliques sont conservées.

Fondation de l'Hôpital Sainte Catherine , rue St Denis.

(*u*) Baluz. opp. ad cap. p. 1501. (*x*) Hist. eccl. Par. to. 1. p. 502. (*y*) Gossiet , vie de Sainte Opportune , sec. 3. Benedict. part. 2. pag. 220, hist. eccl. to. 1. p. 514.

G vj

156 MERCURE DE FRANCE.

Louis III meurt sans enfans. Carloman le suit de près.

Charles le Gras.

Charles le Gras Empereur leur succede , & donne le Gouvernement de Paris à Eudes Comte de Paris , & à Gozlin Evêque de la même ville.

885.

Sigefroi , l'un des Rois Normans , se montre devant Paris avec une armée de quarante mille hommes (2) , & une flotte composée de sept cens voiles , sans y comprendre les petites barques. Il entre dans Paris avec une escorte, va trouver l'Evêque Gozlin , & lui demande le passage à travers la ville , lui promettant de ne rien entreprendre contre les habitans. L'Evêque le refuse. Sigefroi insiste , & irrité de sa résistance menace de saccager Paris.

En effet il vient l'attaquer le lendemain. Eudes & Robert qui furent depuis Rois de France , défendoient la ville. L'attaque commença au Pont-au - Change , appelé alors le grand Pont. Les assiégés firent une sortie , & repoussèrent les ennemis. La nuit survint , & servit à réparer les pertes du jour. Les Parisiens rehaussèrent la tour du pont de plusieurs étages en bois , pour y

(2 Abb. de bello Par. l. 1. ,

placer plus de soldats pour la défendre.

Le lendemain l'attaque recommença. Les Normans parvinrent même, malgré l'huile bouillante qu'on leur jettoit du haut de la tour, à faire une brèche, mais ils furent repoussés pour la seconde fois, avec perte de trois cens hommes.

Sigefroi surpris de tant de résistance, emploie deux mois à fortifier son camp placé autour de St Germain - l'Auxerrois. Il fait ravager avec des cruautés inouïes pendant tout ce tems-là les environs de Paris.

886.

Pendant que tout cédoit à l'impétuosité des Normans (a), la seule ville de Paris leur résistoit. Exposés à une nouvelle attaque mieux conçue & soutenue avec plus de force que les autres, les Parisiens se défendirent avec une valeur extraordinaire. Les Normans irrités forment un nouveau siège ; ils partagent leurs forces, & attaquent le pont & la tour en même tems.

Toutes les machines de guerre sont mises en usage. Ils font pleuvoir une grêle de pierres & de flèches, mais rien ne ralentit l'ardeur des Parisiens.

(a) Frod. l. 4.

Le Comte Eudes & Robert son frere se multiplient pour sa défense. En vain trois mille Normans attaquent-ils la tour, leurs efforts sont inutiles, ils sont contraints de se retirer avec perte.

Ils reviennent le lendemain à la charge, battent la tour avec des beliers, ont la cruauté d'égorger les prisonniers pour combler les fossés; mais voyant leurs tentatives inutiles, ils remplissent trois bateaux de matieres combustibles, & les approchent de la tour & du pont qui n'étoit que de bois. Les Parisiens effrayés ont recours aux reliques de St Germain, & par l'intercession de ce Saint, les barques déjà enflammées donnent contre une pile du pont, & sont coulées à fond.

Les Normans rebutés se retirent le 31 Janvier 886, & se contentent de tenir la place bloquée. Quelques-uns entrent dans St Germain, en profanant l'église, & sont punis de Dieu par une mort subite.

Le 6 Février la Seine déborde, & l'impétuosité (*b*) des eaux renverse le petit pont. Les normans tentent de profiter de cette occasion pour se saisir de la tour défendue par douze hommes seulement. Ces derniers font une vigoureuse résistance.

(*b*) Chron. S. Vedasti.

OCTOBRE. 1755. 157

en vain les Normans leur crient-ils de se rendre , une défense opiniâtre est leur réponse. On les presse de nouveau , & on leur promet la vie. Réduits à l'extrémité ils se soumettent sur la parole des Normans ; mais ces Barbares sans respect pour d'aussi braves soldats , faussent leur parole , & les égorgent tous à l'exception d'un seul nommé Ervé , qu'ils conserverent à cause de sa bonne mine.

La ville demeure bloquée , & les Normans donnent de nouveaux assauts. L'Empereur envoie Henri, Duc de Saxe , (c) au secours des Parisiens , les Normans reçoivent un échec dans leur camp.

Eudes , Comte de Paris , fait une sortie qui manque à lui coûter la vie , mais sa valeur & celle de ses gens le sauvent. Il rentre dans Paris , & Sigefroi admire son courage , veut persuader aux Normans de lever le siège , ils le refusent , donnent un nouvel assaut à la ville , & sont repoussés avec perte de deux de leurs Rois. Sigefroi se moque d'eux , accepte une somme de soixante livres d'argent que Gozlin , évêque de Paris , lui donne , & se retire. Gozlin meurt quelques jours après.

Les Normans qui ne suivirent pas Sigefroi , continuent le siège , la ville se trou-

(c) Abb. l. 2. Chron. S. Vedasti.

ve réduite à l'extrémité : assiégée au-dehors, la peste ravageoit le dedans. Les Parisiens ont recours aux prières publiques ; on fait des processions , & la châsse de S. Germain est portée dans les rues.

D'un autre côté, le Comte Eudes va demander du secours au Roi Charles, Empereur. L'Abbé Eblé commande en son absence (d), & fait des forties glorieuses. Le Comte Eudes revient avec trois corps de cavalerie ; il paroît sur la montagne de Mars ou Montmartre. Les ennemis veulent s'opposer à son passage , ils sont repoussés , & le Comte entre dans Paris.

(e) Henri , Duc de Saxe , vient pour la seconde fois au secours des Parisiens , est attiré au combat par les Normans , & périt misérablement dans un piège qu'ils lui avoient tendu ; après sa mort , ses troupes ne songerent plus qu'à la retraite.

Les Normans fiers de cet avantage , donnent un assaut général à la ville , les Parisiens effrayés , courent à la défense , on porte le corps de sainte Genevieve à la pointe de l'Isle derriere Notre-Dame , & la victoire se déclare pour les assiégés ; il n'en est pas de même des autres attaques , les Normans ont partout l'avantage ; la terreur commence à se répandre dans la

(d) Chron. S. Tedafti. (e) Abb. Ann. met,

OCTOBRE. 1755. 161
ville , la consternation devient générale ,
le clergé & le peuple reclament la protec-
tion de S. Germain. On apporte son corps ,
& sa seule présence ranime les Parisiens ,
donne de la terreur aux ennemis , & la
victoire n'est plus douteuse , les assiégeans
sont partout repoussés , ils mettent le feu à
la tour & se retirent.

L'Empereur vient au secours de Paris ,
& fait un traité honneur avec les Nor-
mans auxquels il accorde le passage de la
Seine , & sept cens livres d'argent : il se
retire ensuite en Allemagne.

887 & 88.

Les Normans reparoissent devant Paris ,
l'Abbé Eblé les attaque vigoureusement ,
leur tue cinq cens hommes , & les force
de se retirer.

Charles le Begue , Roi de France & Em-
pereur , meurt , & Eudes , Comte de Pa-
ris , est proclamé Roi dans l'assemblée de
Compiègne.

Eudes.

Les Normans honteux d'avoir levé le
siège de Paris , après avoir été deux ans
devant cette place , reparoissent aux envi-
rons. Le Roi Eudes , secondé de l'Evêque
Anschrie , successeur du brave Gozlin , bat

162 MERCURE DE FRANCE.

les Normans , en fait plusieurs prisonniers ; & les renvoie ensuite sur leur parole.

Anschrie défait six cens Normans & rentre triomphant dans Paris.

Le Roi Eudes gagne une victoire signalée sur les Normans le jour de la saint Jean de l'an 888 , près du Montfaucon , petite butte à présent à un quart de lieue de Paris.

889 & *inclusivement* 891.

La ville de Paris est encore assiégée deux fois en 889. Les Parisiens se défendent avec valeur & les Normans se retirent.

(f) Les Parisiens qui avoient eu seuls l'avantage de résister aux Normans , en attribuent toute la gloire à sainte Genevieve & à saint Germain : ils rapportent leurs reliques dans leurs églises à l'exception d'un bras de saint Germain qui fut laissé à saint Germain le vieux au Marché-neuf , en reconnaissance de l'hospitalité accordée à ses reliques pendant le siège.

892 & *inclusiv.* 897.

L'Abbé Eblé , grand Chancelier du Roi , qui avoit défendu la ville de Paris avec tant de valeur , meurt le 10 Octobre 886.

(f) Chron. S. Vedasti.

Le Roi Eudes quitte la Neustrie, revient à Paris où il fait son séjour ordinaire, fait un voyage à la Fere sur Oise, & y meurt le 13 Janvier 898. âgé de quarante ans. Charles le simple, déjà proclamé Roi en 893, lui succede.

La suite de cette Histoire pour le mois prochain.

CHIRURGIE.

Suite de la Séance publique de l'Académie de Chirurgie.

M. Pipelet fit la lecture d'une observation sur la cure d'une hernie ou descente d'intestins avec gangrène. La malade, âgée de quarante-deux ans, fit en 1726 un effort considérable qui lui occasionna une hernie crurale; la tumeur devint en quinze jours de tems du volume d'un œuf de poule, mais elle rentroit avec facilité. La malade cacha son état dont elle ne connoissoit pas le danger. Sa négligence donna lieu à l'augmentation de la tumeur qui souffroit en 1738 un étranglement, avec tous les symptomes qui l'accompa-

gnent , & les accidens qui en font les suites ordinaires. Les secours que M. Pipelet donna alors , suivant les règles de l'art , dispenserent de l'opération. Il réduisit les parties , & ordonna l'usage continuel d'un bandage pour les contenir. Au mois d'Octobre 1740 l'hernie se trouva étranglée de nouveau. Les moyens les plus convénables pour en procurer la réduction , ayant été infructueux , la tension du ventre , la petitesse du poulx , & le vomissement des matieres stercorales , exigeoient qu'on fît promptement l'opération. M. Pipelet qui n'étoit point encore membre du Collège de Chirurgie , fit appeller en consultation M. Guerin , & celui-ci fut choisi par les personnes de qui la malade dépendoit , pour faire l'opération. L'intestin étoit gangréné. L'épiploon & le sac herniaire étoient dans une disposition gangréneuse , & toutes ces parties étoient confondues par des adhérences intimes qu'il n'avoit pas été possible de détruire , quand on en auroit eu l'intention. Aussi se contenta-t-on de débrider l'arcade crurale pour faire cesser l'étranglement , & mettre les parties à l'aise. Il n'étoit ni possible ni convenable d'en faire la réduction. Le mauvais état de la malade fit craindre pendant quelques jours pour sa vie ; on la soutint par l'usage

OCTOBRE. 1755. 165

d'une portion cordiale animée : enfin le ventre se relâcha , les escarres gangréneuses dont on avoit emporté une partie , se détachèrent , & l'onzième jour de l'opération la portion d'intestin qui faisoit l'ance sous l'arcade crurale , se détacha , elle avoit environ cinq poulces de longueur. Depuis ce moment , les matieres stercorales qui avoient coulé en partie par l'ouverture de l'intestin , & plus encore par le rectum , cessèrent tout - à - coup de passer par cette dernière voie , & prirent absolument leur route par la plaie que M. Pipelet étoit obligé de panser dans le commencement jusqu'à cinq & six fois dans les vingt-quatre heures. La plaie devint simple , & au bout de quatre mois ses parois furent rapprochées au point de ne laisser qu'une ouverture large comme l'extrémité du petit doigt. Il y avoit tout lieu de présumer qu'après un si long espace de tems les matieres fécales continueroient de sortir par cet anus artificiel ; on ne pouvoit rien espérer ni prévoir de plus avantageux pour le malade : mais les choses changerent subitement de face d'une maniere inopinée. Cette femme qu'on avoit tenu à un régime assez sévère , mangea indiscretement des alimens qui lui donnerent la colique & la fièvre. M. Pipelet ayant jugé à pro-

pos de la purger avec un verre d'eau de casse & de manne , fut le témoin d'un événement aussi singulier qu'avantageux pour la malade. Les matieres fécales , qui depuis long-tems ne passaient plus que par la plaie , prirent dès ce jour leur route vers le rectum , elles occasionnerent d'abord des épreintes qui furent aisément calmées par des lavemens adoucissans. On observa ce phénomène pendant quelques jours , l'indication de travailler à la parfaite consolidation de la plaie ne présentait plus aucun inconvénient , & on y réussit en douze ou quinze jours. La malade qui a actuellement soixante-onze ans , jouit depuis quinze ans d'une bonne santé. M. Pipelet n'a eu pour le présent d'autre objet que de communiquer un fait aussi curieux à l'Académie. Il remet à une autre occasion les réflexions que la cure de cette maladie lui a suggérées. Son attention à observer promet qu'elles seront judicieuses & utiles.

M. Houstet lut un mémoire sur les exostoses bénignes des os cylindriques. On entend par exostose une tuméfaction contre nature , ou une excroissance des os. Cette maladie est souvent occasionnée par le vice du sang. Le virus vénérien , le

scorbutique , le scrophuleux , le cancéreux , sont capables de gonfler les os dans toute leur étendue , ou d'élever quelques-unes de leurs parties au-dessus de la surface naturelle. L'exostose peut aussi être produite par des causes extérieures. Un effort , un coup , une chute , par lesquels le cours de la lymphe & du suc nourricier sera interrompu dans le corps de l'os , & la simple contusion du périoste peuvent donner lieu à l'extravasation des sucs qui occasionnent des protubérances capables d'accroissement au point de devenir monstrueuses.

M. Houstet distingue avec précision les différens genres d'exostoses par rapport à leurs causes , & les différentes especes que chaque genre renferme. Les différences accidentelles des exostoses , ou ce qui en constitue l'espece particuliere , se tire de la diverse modification contre nature du tissu de l'os. Quand les sucs osseux s'amasent dans la grande cavité intérieure des os cylindriques , ils étendent la substance osseuse qui en forme les parois , lesquelles deviennent minces , à proportion de l'extension qu'elles ont souffert. Ces sortes d'exostoses sont susceptibles d'acquies un volume considérable , leur intérieur est toujours rempli des sucs épanchés , & on observe communément qu'elles sont bor-

nées à une certaine étendue de l'os. Le reste du canal qui n'a point de part à la maladie conserve l'état naturel. M. Houstet rapporte au sujet de cette espece d'exostoses plusieurs observations particulieres qu'il compare à celles que nous ont fourni les grands maîtres. Ces faits rapprochés servent à déterminer ce premier caractère d'exostose.

Quand l'engorgement des suc's se fait entre les lames qui composent la substance de l'os, elle se gonfle : de compacte qu'elle étoit naturellement, elle devient spongieuse & cellulaire. M. Houstet a trouvé ces cellules remplies de suc's blancs médiocrement épais. Lorsque ces suc's ne sont point viciés, & qu'ils ne contractent aucune altération acrimonieuse dans le tissu de l'os qu'ils distendent, ils peuvent passer de l'état de fluidité à celui d'une induration parfaite. C'est précisément le cas de ce tibia sans cavité que Ruiskck avoit rangé parmi ses curiosités anatomiques, & dont il fit fabriquer des manches de couteaux & de fourchettes. M. Houstet, dont les observations sur la formation de ces sortes de tumeurs sont très-suivies, remarque que des circonstances accidentelles peuvent changer la terminaison de ces exostoses ; car leur solidité vient de l'endurcissement

durcissement des suc's qui s'épanchoient peu-à-peu , & par une espece de suintement entre les lames osseuses. Un épanchement plus copieux , le mélange d'autres liqueurs avec le suc nourricier , une nouvelle cause d'épanchement , telle qu'un coup , une chute , &c. qui rassembleroit de nouveaux suc's encore fluides avec des suc's durcis & épanchés depuis long-tems feroit prendre à cette maladie une terminaison différente.

Enfin il y a des exostoses qui n'affectent que l'extérieur de l'os ; elles sont produites par l'épaississement du périoste tumefié, ou par les suc's nourriciers qui se répandent sur la surface de l'os. Elles sont ordinairement d'un volume médiocre , & leur masse est solide. M. Houstet a fait connoître une nouvelle espece d'exostoses différentes de toutes celles dont on avoit parlé jusqu'à présent , en ce qu'elle est d'un volume considérable & creuse , appliquée seulement sur le corps de l'os qui étoit à peu de chose près dans l'état naturel , & représentant en quelque sorte un crâne vuide qui seroit appliqué par sa base sur le cylindre de l'os. La description de toutes les particularités de cette exostose singuliere seroit déplacée dans un extrait.

M. Houstet l'a fait d'une maniere sa-

H

tisfaisante, & la démonstration des parties n'a rien laissé à désirer sur ce cas. L'exostose dont il s'agit étoit à la cuisse. M. Houstet donnoit ses soins à la personne qui en étoit attaquée. C'étoit M. le Chevalier de . . . Le commencement & le progrès de la tumeur , les différens remèdes qui furent administrés , tant par les personnes de l'art que par des empiriques , & surtout la différence des opinions qu'on a eues sur cette maladie , rendent fort intéressante la relation que l'auteur en a donné. L'examen judicieux des signes qui caractérisent les maladies avec lesquelles on auroit pû confondre celle-ci , seront des règles pour éviter de pareilles méprises. M. Houstet établissant d'après plusieurs observations de nouveaux signes capables de se conduire sûrement en pareil cas dans la pratique , cette doctrine sera , dit-il , le fruit des travaux de l'Académie , si le goût de la bonne observation , & l'esprit d'émulation , & de recherche continuent d'y subsister. M. Houstet a l'avantage de donner en même-tems le conseil & l'exemple.

M. Ruffet second a fait part de deux observations sur l'utilité des cauterés dans la cure de l'épilepsie. Une Demoiselle de dix-huit ans , qui avoit bien régulière-

ment ses évacuations périodiques , eut une attaque d'épilepsie. Les saignées , les purgations , les bains , les eaux de Balaruc , n'empêcherent point une seconde attaque environ un mois après la première , & la malade en eut de mois en mois pendant deux ans, malgré tous les remèdes que l'on mit en usage. M. Ruffet proposa un cautere à la nuque. La malade consentit à le porter au bras. Le premier accès reculé de quatre mois fut moins violent que ceux qui avoient précédé, & il ne se forma point d'écume autour de la bouche. Un effet si marqué fit demander l'application d'un second cautere à l'autre bras , & la malade a passé neuf mois sans le moindre ressentiment de son mal. Surprise enfin par une nouvelle attaque , plus légère encore que les autres , elle fut soumise à un troisième cautere , qu'on mit à une jambe , & depuis ce tems il n'y a plus eu d'accès d'épilepsie. Le bon effet des cauteres multipliés est prouvé par cette observation. M. Ruffet en rapporte une autre qui montre le danger de les supprimer. Un homme de soixante ans eut une violente attaque d'épilepsie , qui fut suivie d'une autre quinze jours après , malgré les remèdes généraux dont on fit usage dans cet intervalle. L'application d'un

172 MERCURE DE FRANCE.

cautere retarda le troisième accès , & en diminua les symptômes. L'établissement d'un second cautere ôta toute inquiétude sur la récédive. Au bout de huit mois , le malade se croyant radicalement guéri, laissa fermer un de ces ulceres. Cette imprudence fut marquée par le retour de l'épilepsie. Dès le lendemain de cette dernière attaque , M. Ruffet rétablit l'égoût dont la suppression avoit été nuisible ; & le malade a vécu depuis sept années sans aucune rechûte.

M. Louis fit ensuite la lecture d'un mémoire sur les pierres urinaires formées hors des voies naturelles de l'urine. Ce cas présente des circonstances assez variées, dont il est important d'être instruit. Pour la formation de ces pierres , il faut que l'urine s'infilte d'une manière particulière dans les cellules du tissu graisseux qui avoisine les réservoirs & les conduits naturels de cette liqueur. Un enfant de dix ans avoit une tumeur douloureuse au périnée, M. Louis dans l'examen qu'il en fit , trouva qu'elle étoit située sous une cicatrice solide , vestige de l'opération de la taille que cet enfant avoit soufferte deux ans auparavant pour une pierre dans la vessie. Cette tumeur se termina par une

ouverture à la peau , dans laquelle se présentoit une concrétion pierreuse , & qui permettoit la sortie de l'urine. M. Louis fit l'extraction de cette pierre , qui étoit du volume d'une grosse aveline. Il sentit avec l'extrémité boutonnée d'une sonde , que toute la circonférence de l'espace qu'avoit occupé cette pierre , étoit fort dure , & dans un des points la sonde portoit à nud sur une concrétion calculeuse ; il fit en conséquence mettre le malade en situation convenable. Il fit une incision longitudinale sur toute l'étendue de la tumeur jusqu'au corps étranger , & il tira successivement six petites pierres , dont la réunion formeroit un corps du volume d'un noyau de pêche. La cure ne fut point longue , les pansemens étoient très-simples , & ne tendoient qu'à obtenir promptement la consolidation de cette plaie. Il s'offrit cependant quelques difficultés toutes les fois que le malade rendoit ses urines , il en passoit une partie par la plaie. M. Louis étoit bien sûr de n'avoir pas intéressé le canal de l'uretère dans son opération ; & la connoissance de la cause de la maladie monroit assez que l'uretère étoit percé , l'infiltration de l'urine pour la formation de ces pierres n'auroit pas eu lieu , s'il n'étoit resté une fistule intérieure au canal

H üj

de l'urètre. A la suite de l'opération de la taille faite deux ans auparavant , les bougies avec les emplâtres fondans exciterent de la suppuration à l'orifice de cette fistule , par la fonte des callosités , & procurerent la consolidation intérieure.

Cette observation montre une maladie nouvelle facile à prévenir , & contre laquelle on n'a pris jusqu'ici aucune mesure : l'on a toujours craint que les plaies faites à l'urètre pour l'extraction de la pierre ne restassent fistuleuses , & cet accident n'est que trop commun dans la méthode ancienne du grand appareil. M. Louis en donne les raisons ; mais voici une espece particuliere de fistule, une fistule incomplète , qu'on pourroit appeller *borgne & interne* , en se servant de la dénomination usitée pour les fistules de l'anüs , qui ont une ouverture dans le rectum sans issue extérieure. Cette observation est de conséquence dans la pratique , puisqu'elle prouve évidemment que la parfaite consolidation de la plaie des tégumens , après l'opération de la taille , n'est point une marque certaine que l'intérieur de l'urètre soit bien cicatrisé. On pourroit obtenir facilement cette cicatrice parfaite par le moyen des bougies , leur usage en assurant une guérison solide empêcheroit cette infiltra-

tion lente de l'urine, qui pénètre en petite quantité à la fois dans le tissu cellulaire, & qui en se décomposant y produit par la réunion de ses parties terrestres & salines des concrétions pierreuses, susceptibles d'un accroissement considérable.

Quoique les Auteurs n'ayent pas fait une mention expresse de ces sortes de cas, on trouve dans leurs écrits des faits isolés, qui peuvent y être rapportés, & qui sont manifestement de la même espèce. M. Louis n'a pas négligé d'en faire la recherche, & d'en faire usage à propos dans son mémoire, pour prouver d'une manière convaincante que la formation des pierres dans le tissu cellulaire est un accident consécutif de l'opération de la taille. Une observation communiquée à l'Académie, par M. le Gaigneau, Chirurgien à Coulanges-la-Vineuse, près d'Auxerre, montre qu'une pierre formée dans le tissu cellulaire a pu acquérir un volume monstrueux & le poids de dix onces & demie. Le malade l'a portée plus de trente ans, & elle est sortie d'elle-même, après avoir usé par son poids les tégumens qui la recouvraient.

Après avoir levé par des faits incontestables tous les doutes qu'on pourroit avoir

sur la fistule incomplète & interne , que M. Louis établit pour la cause de l'infiltration de l'urine , il recherche comment cette fistule peut se former , & il en trouve la cause dans la manière dont se fait l'incision dans le grand appareil ; il est même surprenant , dit-il , que cette fistule intérieure n'arrive pas plus souvent , ou du moins que les faits qui la prouvent ne soient pas plus connus. En effet , suivant la pratique reçue , l'incision dans le grand appareil , est perpendiculaire , & se fait à côté du raphé parallèlement. Cette incision ne peut être prolongée autant qu'on le désireroit par rapport au rectum : il faut donc pour pouvoir procurer la sortie d'une pierre même médiocre , gagner par en-haut pour la coupe des tégumens & de l'urètre ; la peau du périnée est tendue & tirée vers l'os pubis par l'aide qui soutient le scrotum. Lorsque cette action cesse , l'angle supérieur de l'incision des tégumens se rabbat , & couvre une partie de l'incision de l'urètre ; delà un accident primitif assez commun , c'est l'échymose du scrotum. Il est donc démontré que dans cette manière d'opérer l'angle supérieur de l'incision des tégumens ne correspond point à la partie supérieure de l'incision de l'urètre ; celle-ci est tou-

jours plus haute ; c'est pourquoi la cicatrice du haut de la plaie des tégumens ne consolide point l'angle supérieur de l'incision faite à l'urethre : Ainsi , lorsqu'on croit la plaie parfaitement guérie , il reste une solution de continuité intérieure. Voilà , dit M. Louis , le point par où l'urine s'insinue dans les cellules du tissu qui avoisine l'urètre ; c'est là la cause de la fistule intérieure & des concrétions calculeuses , qui se forment consécutivement hors des voies naturelles de l'urine. Pour prévenir cet accident , il suffiroit , dit l'auteur , d'avoir recours aux bougies après la guérison apparente des taillés , afin de la rendre radicale par la parfaite consolidation de la plaie intérieure.

Après avoir expliqué comment la méthode du grand appareil donne lieu aux fistules complètes , M. Louis dit que cette opération devoit être entièrement abandonnée , ses réflexions découvrent dans cette manière d'opérer des inconvéniens , lesquels mis en parallèle avec les avantages de la taille latérale , donnent à celle-ci la prééminence qu'elle mérite.

Quoique l'objet principal de l'auteur ait été de parler des pierres formées hors des voies naturelles de l'urine , comme accident consécutif de l'opération de la

H. v

178 MERCURE DE FRANCE.

taille, il traite de la production de pareilles pierres en des personnes qui n'avoient point été soumises à la lithotomie. On sçait que l'urine peut se frayer des routes extraordinaires par différentes causes, & que par-tout où elle peut séjourner, elle est très-disposée à former des concrétions, sur-tout lorsqu'elle charrie des parties graveleuses : cela se voit dans les fistules urinaires. M. Louis en rapporte plusieurs exemples, & il en tire des conséquences utiles pour la pratique. Les pierres sont des corps étrangers dont il faut faire l'extraction ; c'est un principe général, mais dans un cas où il y a des fistules, M. Louis pense que ce n'est pas cette indication qu'il importe de suivre en premier lieu. Il lui paroît plus avantageux de procurer d'abord un cours libre à l'urine par une seule issue, soit en rétablissant le conduit naturel dans ses fonctions par l'usage méthodique des bougies appropriées au cas, soit en faisant une incision au périnée pour porter une canulle dans la vessie, afin que l'urine sorte directement & cesse de se porter dans tous les sinus fistuleux. Le premier parti est le plus doux, & par conséquent il est préférable, s'il peut avoir du succès. Quelque parti qu'on prenne, ce ne sera qu'après avoir procuré une

voie unique pour la sortie de l'urine qu'on doit penser à faire l'extraction des concrétions calculeuses. Leur situation peut exiger beaucoup d'habileté de la part du Chirurgien , & une grande présence des connoissances anatomiques pour pénétrer dans le fond de ces fistules à travers des parties délicates qu'il faut ménager : c'est dans ces cas que l'habitude ne peut conduire la main. Les opérations qui y conviennent n'ont aucune place ni aucune étendue fixée par les préceptes. Les secours de la main doivent être déterminés par la nécessité des circonstances dont on ne peut exprimer les variations. On peut conclure de tout ceci que dans l'exercice de la Chirurgie il ne suffit pas d'avoir des hommes qui ne sçavent marcher que dans les routes qui leur ont été frayées. On voit aussi combien s'abusent ceux qui , sans avoir égard à la diversité presque infinie des circonstances , s'arrêtent dans leurs recherches par la confiance qu'ils ont en un instrument ou invention particulière , par laquelle ils croient que toutes les difficultés d'une opération sont applanies ; comme s'il étoit possible de se persuader qu'on peut à si peu de frais rendre court & facile un art que les plus grands génies ont trouvé long & difficile.

M. Dubertrand a terminé la séance par la lecture d'une observation sur un coup d'épée qui a percé le diaphragme & l'estomach. Tout le monde connoît le danger des blessures des parties intérieures ; celles de l'estomach ont toujours été mises au nombre des plaies mortelles , quoiqu'elles ne le soient pas nécessairement. Les soins d'un habile Chirurgien peuvent être efficaces pour combattre les symptomes de ces sortes de plaies , & prévenir les accidens fâcheux qui pourroient en résulter.

Un homme de quarante ans, échauffé par le vin , reçut un coup d'épée entre la dernière des vraies côtes & la première des fausses près de leurs portions cartilagineuses du côté gauche ; il fit environ deux cens pas à la poursuite de son ennemi & tomba sans connoissance. Transporté chez lui , il eut des convulsions violentes qui ne cessèrent qu'après lui avoir serré le ventre avec une serviette , secours qu'il avoit demandé de lui-même avec instance. M. Dubertrand qui vit le malade une heure après l'accident , le trouva couvert d'une sueur froide avec un pouls petit , concentré & intermittent. La respiration étoit laborieuse ; un hoquet assez fréquent , le visage tiré & les yeux éteints menaçoient d'une mort prochaine. Le ventre étoit extraordi-

nairement dur & élevé. Pour visiter la plaie, on ôta la serviette qui comprimoit le ventre. Les mouvemens convulsifs se renouvellerent avec force. M. Dubertrand fit prendre au malade quelques grains de tartre émétique. Le vomissement que ce remède procura, fit rendre avec des alimens non digérés plusieurs caillots de sang, dont on estima le poids de vingt onces, & le malade en rendit environ dix onces par en bas. La convulsion cessa après cette évacuation. La situation de la plaie, sa direction & les divers symptômes qui se manifestoient, firent juger que le diaphragme avoit été blessé aussi-bien que l'estomach. Le pouls s'étant un peu relevé, le malade fut saigné quatorze fois pendant les deux premiers jours : chaque saignée n'étoit que de deux palettes. La prudence ne permettoit pas de plus grandes évacuations, parce que le malade tomboit en syncope. Les fomentations émollientes sur le bas-ventre, en relâcherent les parties. Une boisson rendue aigrelette par l'essence de Rabel appaisoit la soif du blessé, qui ne prenoit par la bouche que quelques cueillérées de cette tisane & d'une eau de poulet très-légère. Le troisième jour après la seizième saignée le malade tomba en foiblesse, & rendit par les selles une gran-

182 MERCURE DE FRANCE.

de quantité de matieres sereuses & fœtides. Quelques gouttes de *Lilium* dans de l'eau de plantain, soutenoient artificiellement les forces du malade, qu'on tâchoit de réparer en même tems par des lavemens nourrissans. La nuit du 9 au 10 le malade, sans consulter personne, mangea une petite soupe dont il fut fort incommodé, & qu'il vomit avec un peu de sang. Le lendemain matin la fièvre revint, ce qui fit recourir encore à la saignée. Cet orage étant calmé, on mit le malade par degrés aux bouillons nourrissans, à la gelée de viande, & à la crème de ris. Il prenoit sensiblement des forces, lorsque sans cause manifeste, il lui survint le 17^e une fièvre considérable, des hoquets fréquens, une toux violente & une espee de phrénésie. Deux saignées & des potions antispasmodiques calmerent ces accidens. Depuis, le malade parut chaque jour se rétablir; il prit des alimens solides par degrés, & le 33^e jour il vacqua à ses exercices ordinaires sans aucune incommodité.



ARTICLE IV.

BEAUX ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

PEINTURE.

Vous destinez, Monsieur, dans votre Ouvrage périodique, une place aux Beaux-arts ; & entr'autres à la Peinture. Voici le récit simple d'un spectacle intéressant dont j'ai été le témoin, & qui peut mériter sa place dans l'article dont je viens de parler.

Le concours, que le goût généralement répandu occasionne au salon du Louvre, qui renferme les ouvrages des habiles Artistes, en tous genres, loin de se refroidir, semble tous les jours devenir plus vif. L'intérêt que le public prend à tout ce qui regarde les Beaux-arts, s'est fait sentir encore par l'empressement avec lequel il a cherché à s'introduire dans l'assemblée tenue le 10 du mois dernier à l'Académie Royale de Peinture : cette assemblée étoit

134 MERCURE DE FRANCE.

destinée à distribuer les prix remportés par les Eleves , pendant le cours de l'année. M. le Marquis de Marigny y distribua les médailles d'or & d'argent (signes plus précieux que les métaux dont elles sont formées , puisqu'elles sont la marque des succès mérités). M. Watelet , Associé libre de cette Académie , fit la lecture d'un Poëme en quatre chants , intitulé l'*Art de peindre* ; depuis trois années consécutives , il avoit contribué à l'émulation qu'occasionne cette distribution annuelle , par la lecture d'un chant de son ouvrage : il a fini par le soumettre tout entier au jugement des Artistes , des Amateurs , & d'une Assemblée brillante & nombreuse , qui par leurs applaudissemens ont rendu justice à la difficulté vaincue , & aux soins qu'a pris le Poëte de renfermer dans un plan suivi , & de lier , par d'heureuses transitions , les préceptes d'un art profond & les agrémens de la Poésie.

J'ai l'honneur d'être , &c.

Nous ne pouvons rendre compte que le mois prochain des tableaux qui ont été exposés cette année au salon du Louvre , où tout Paris a couru les voir en foule , & d'où il est sorti enchanté. Cependant tout brillant qu'il a paru , on peut dire en quel-

OCTOBRE. 1755. 185
que façon qu'il est resté imparfait. On n'y
a rien vu de M. Boucher, ni de M. Pierre.

*Discours sur la Peinture par M. Nonnotte ;
Peintre du Roi , de l'Académie Royale de
Peinture & Sculpture , & de la Société
Royale de Lyon.*

MESSIEURS , la Peinture , dont je dois
avoir l'honneur de vous entretenir
aujourd'hui pour mon premier tribut aca-
démique , est connue pour être au rang
des Arts qui , dans tous les tems éclairés ,
ont mérité les empressements des personnes
d'esprit & de goût.

Dispensez-moi , je vous prie , de re-
monter à la sombre recherche de son ori-
gine , de même que de vous informer du
tems précis où elle a pris naissance ; cette
découverte me paroît être aussi inutile
qu'incertaine. En effet , qu'importe à cette
Académie dans le but qu'elle se propose ,
que ce soit les Egyptiens ou les Grecs qui
en soient les premiers inventeurs , ou que
l'amour , plutôt qu'une curiosité raisonna-
ble , y ait donné lieu. J'aime à m'entretre-
nir des connoissances & des faits certains ,
& quoique l'Ecriture Sainte soit celle qui
répand le plus de clarté sur l'ancienneté
de la Peinture & de la Sculpture , je crois

en trouver encore d'avantage dans le goût naturel de l'homme pour les Beaux Arts. Leur utilité, leurs agrémens ne pouvoient que nous engager à les cultiver ; le degré de leur perfection, est ce qui doit attirer toute notre attention & notre estime.

Je ne m'arrêterai donc point, Messieurs, à une ennuyeuse chronologie des progrès de la Peinture, encore moins à vous en faire l'éloge ; jusqu'ici on en a dit assez à ce sujet, & ce qu'on en a dit vous est connu. Je ne rappellerai point non plus la préférence qu'elle a pu recevoir sur plusieurs des autres Arts ; j'agirois contre l'esprit qui m'anime & qui est la base de cette illustre société, dont l'établissement en réunissant les Arts & les Sciences, ne doit pas moins réunir les sentimens & les cœurs.

J'examinerai simplement, ce que la Peinture est en elle-même, les parties qu'elle renferme, & le goût qui en fait le beau & l'agréable. Je chercherai à me retracer les entretiens que j'ai eus à ce sujet, avec feu M. le Moine, premier Peintre du Roi, sous lequel j'ai été assez heureux pour étudier les six dernières années de sa vie ; c'est le tems, où ce grand Artiste a mis au jour les ouvrages les plus dignes de l'immortaliser, & les plus propres à instruire un Eleve. La coupole de la chapelle de

OCTOBRE. 1755. 187

la Vierge de S. Sulpice , & le plafond du salon d'Hercule à Versailles, font actuellement l'admiration des connoisseurs , & feront sûrement celle de la postérité. C'est à ces ouvrages , & à l'emploi que M. le Moine daigna m'y donner , que je dois le peu de connoissance que j'ai de la Peinture.

Pour mettre quelque ordre à ce Discours , je diviserai la Peinture en trois parties principales ; le dessein , la composition , & le coloris. La première qui est le dessein , sera le sujet de cet entretien.

On me demandera peut-être ce que c'est que le dessein ? Dans ce cas , Messieurs , je dois répondre que c'est un composé de différentes lignes , qui étant réunies , doivent nous présenter au premier coup d'œil , l'objet que nous nous sommes proposé de rendre. Tout ce que nous voyons porte par la forme , au quarré , au rond , ou à un mélange agréable de l'un & de l'autre ; il faut donc , lorsque nous avons l'une de ces formes à jeter sur le papier ou sur la toile , la saisir par le contour ; & si du quarré plus ou moins sensible , elle porte ensuite à quelques rondeurs , faire fléchir son trait , pour parvenir à la justesse & à la vérité du mélange des formes.

L'imitation de tout ce qui est créé fut réservé à l'homme seul ; aussi l'homme y

est-il porté naturellement ; & quand il le fait avec choix , il séduit , il enchante. Nulle imitation ne fut plus digne de lui que celle du corps humain ; c'est celle qu'il devoit étudier par préférence , & qui fait notre principal sujet. Passons à l'examen.

J'ai dit que tout ce que nous voyons , porte par la forme au quarré , au rond , ou à un mélange agréable de l'un & de l'autre. C'est dans l'extérieur du corps humain , qu'on peut mieux remarquer les effets de ce mélange ; c'est-là qu'il se montre avec plus de grace. Les formes qui tendent au quarré , sont sensibles partout où les os sont plus près de la peau , ainsi que dans l'étendue des muscles plats. Les rondes paroissent aux parties charnues ou chargées par la graisse. En sorte que quand on prend des ensembles , toujours par les contours , soit généraux , soit particuliers , il faut d'abord les saisir quarrément pour la distribution , & les arrondir ensuite imperceptiblement selon leur besoin.

Les formes quarrées plus ou moins sensibles , dont je parle au sujet du corps humain , je ne prétens point , Messieurs , leur donner aucun angle vif , les angles y ont toujours quelques arrondissemens. Le terme de quarré est expressif pour l'usage des Peintres : il est connu dans toutes les écoles.

Faut-il en prenant le trait d'une figure , le rendre également sensible ? Comme le Peintre doit donner de l'intelligence à ce qu'il fait , & qu'elle ne peut trop-tôt paroître , il doit procurer au premier trait , plus de fermeté partout où paroissent les os , qui sont d'une nature plus dure ; & passer légèrement sur les parties rondes qui sont les plus tendres. Excepté les côtés destinés pour les ombres , ainsi que les insertions des muscles qui s'approchant les uns des autres , pour former leurs liaisons, demandent alors une plus forte expression. Mais il faut remarquer , que cette expression ne doit être plus vive , que dans ce qui caractérise l'ensemble des grandes parties ; celles qui sont plus petites voulant être moins sensibles à mesure qu'elles diminuent de volume ; si ce n'est dans le cas , où ces petites parties auront aussi des os ; car alors elles demandent la première fermeté , sans vouloir rien perdre de leur détail. C'est de cette façon qu'il faut traiter les pieds , les mains , & les têtes.

Je laisse quant-à-présent les réflexions à faire sur les masses d'ombres & sur le clair-obscur. Ces parties dépendent de la composition , qui est la seconde de mon plan général.

Le dessein est le point principal de la

Peinture , & l'écueil où il est le plus dangereux d'échouer. C'est lui qui sépare les masses informes , qui distribue les parties des différens corps que l'on veut représenter , qui les lie , & forme le tout de chaque chose dans ce qu'elle doit être. Sans lui point d'ensemble & point de forme ; sans forme point de grace , point de noblesse & nulle expression ; sans expression point d'ame ; & sans ame , que devient le Prométhée de la Peinture & ses illusions. C'est le dessein qui fait distinguer dans le corps humain , les différens âges & les différentes conditions , les différens sexes , & ce que leurs saisons peuvent y donner de variété. Il désigne les caractères en tous genres , ainsi que toutes les passions. Enfin sans lui , un tableau ne seroit , à proprement parler , qu'une palette chargée de couleurs , qui ne dit mot , par conséquent ne ressemble à rien.

Voyons , Messieurs , ce que le dessein doit être par rapport aux âges ; tâchons à en développer les différens caractères : commençons par l'âge le plus tendre.

Les enfans naissent avec la distribution complète de toutes les parties , qui dans un autre âge forment un grand corps , soit par les os , soit par les muscles. Mais comme les os & les muscles , n'ont point en-

core dans celui-ci , leur force , ni leur étendue , & que d'ailleurs les chairs sont d'ordinaire , plus enveloppées par la graisse ; les formes extérieures se trouvent être différentes , dans le plus grand nombre des parties , & dans d'autres absolument opposées à ce qu'elles sont dans un âge plus avancé.

Dans tous les âges , les attaches des diverses parties du corps humain , ne sont point , ou sont peu susceptibles d'être chargées par la graisse. Elles ne le sont que par ce qui est décidément nécessaire pour lier les chairs ; en sorte que la peau qui les couvre , se trouve alors beaucoup plus près des os , qu'elle ne peut l'être dans les parties charnues , & nourries par la graisse. Il en résulte pour les enfans , que telle attache qui fait une élévation dans un corps entièrement formé , ainsi que nous l'appercevons , aux épaules , aux coudes , aux poignets , aux falanges des doigts & toutes autres attaches , ne sont point aux enfans des élévations , mais des creux ; la peau , comme nous l'avons dit , demeurant près des os , pour faire à cet âge , la distinction de s'élever ensuite avec complaisance , & se prêter aux muscles encore tendres & à la graisse qui y est adhérente. Le Peintre doit donc observer toutes ces cho-

les, & sans outrer la matiere, comme la nature l'est elle-même quelquefois, il doit ménager la mollesse & la rondeur, par de légers méplats, & laisser paroître imperceptiblement les masses générales des principaux muscles; c'est ainsi que l'ont pratiqué admirablement bien tous ceux qui ont excellés dans ce genre, comme l'Albane, Paul-Véronese, Rubens, Pietre-Teste, & en sculpture, François Flamand & Puget.

Le terme de méplat, que j'ai employé il y a un moment, Messieurs, est un terme de l'Art, usité, pour exprimer des parties rondes un peu applaties; nous admettons pour principe, qu'il n'y a rien de parfaitement rond dans l'extérieur du corps humain, comme rien de parfaitement quarré. L'office des muscles & leurs liaisons mutuelles empêchent cette régularité de forme. Venons au second âge.

La diversité des contours dépend de la diversité des formes, & c'est peut-être dans cet âge qu'elles different davantage. Toutes les parties du corps dans le premier âge, sont raccourcies, & comme soufflées par les suc & le lait qui doivent leur servir de nourriture: Dans le second, toutes les parties se développent, & semblent ne travailler que pour se procurer
les

les longueurs proportionnées , auxquelles elles doivent naturellement arriver. C'est pourquoi nous voyons les jeunes gens de l'âge de douze à quatorze ans , être d'une proportion svelte & légère. Les os dans leur attache ne montrent point encore toute leur grosseur , & les muscles dans leur largeur montrent encore moins leur nourriture. Ceci doit attirer toute l'attention du Peintre , & c'est aussi ce qui produit en cette rencontre de si grandes difficultés à bien rendre la vérité. Tout y est fin & délicat dans l'expression , on ne peut s'y sauver par rien de bien sensible. Les attaches n'y forment point de creux comme à celles des enfans ; ni des élévations marquées comme dans l'âge fait. Les contours par cette raison y sont coulans , gracieux , étendus ; & comme ils sont peu chargés , ils exigent d'être peu ressentis , c'est-à-dire peu marqués dans leur insertion. Semblable d'ailleurs à des jeunes plantes , la nature à cet âge , sans avoir rien de dur dans le caractère , doit se soutenir ; & comme elle n'est point encore assujettie à la violence des passions , elle doit conserver une aimable tranquillité. Les figures antiques de Castor & de Pollux peuvent servir de règles pour celles dont je parle , & la manière de dessiner de Raphaël me paroît être

celle qui y convient le mieux. Ceux de nos modernes qui ont suivi de plus près nos premiers Maîtres dans cette route, sont à mon gré le Sueur , & le Moine premier Peintre du Roi.

Toutes les perfections du corps humain , sa beauté , & toute sa vigueur se montre dans le troisième âge auquel je passe maintenant. L'ame qui soutient & anime ce corps , y commande en souveraine , & toutes ses facultés y agissent avec d'autant plus de force & de liberté , que les ressorts qui le font mouvoir en sont plus déliés. Jusqu'ici la nature n'a rien fait voir de resolu , ni rien de décidé dans les formes extérieures ; mais arrivée à son but , elle s'exprime avec netteté , & avec la noblesse dont son auteur a daigné la décorer. Examinons , Messieurs , comment on peut réduire en pratique toutes ces choses & les représenter sur la toile. La vraie théorie de l'art doit accompagner le peintre dans toutes ses opérations , & une étude constante de l'anatomie doit être son guide. Il jugera alors que les attaches de toutes les parties du corps humain arrivé à sa perfection , doivent être expliquées avec fermeté sans sécheresse , & que les os qui s'y font sentir , quoique quarrément, doivent donner l'idée de leur forme sans aucune

durété de travail. Les muscles principaux ne peuvent laisser aucun doute sur leur caractère & leur office, & ceux d'une moindre étendue paroîtront relativement aux fonctions des premiers. C'est pour ces raisons que dans cet âge les contours sont moins coulans, ou pour mieux dire plus chargés & plus caractérisés que dans le précédent, & que les insertions des muscles, ainsi que toutes les jointures, sont plus ressenties. Comme l'ame commande absolument au corps, de même les principales parties du corps commandent par leur grosseur & leur élévation à celles qui sont moindres. Les extrémités de chaque membre doivent donc être légères & dénouées, afin de montrer par là qu'ils n'en sont que plus disposés à obéir promptement à la volonté. La sûreté de ces principes peut se voir bien expliquée dans la figure du Gladiateur, qui est regardée comme la plus parfaite de l'antiquité dans le genre que je viens de rapporter. Le goût de dessin du Carrache, & de presque toute son école, est aussi celui qui le rend mieux : on le préfère pour cette étude à la plupart des autres maîtres.

Le dernier âge, Messieurs, nous présente la nature dans son déclin : ce n'est plus cette fraîcheur, ce soutien, cette

fermeté , & cette vigueur de ceux qui ont précédés. Les esprits se dissipent dans celui-ci , les chairs s'amollissent , la peau se vuide & se sèche , & le corps ne présente plus que des formes & des contours incertains. Les os, premier fondement de toute la machine, semblent succomber par l'affaiblissement des parties qui les lient , & nous ne voyons plus que tremblement & crainte dans tous les mouvemens de ce corps si soutenu dans la jeunesse. L'intelligence du Peintre, en remontant toujours aux principes , lui fera sentir aisément la conduite qu'il doit tenir en pareille rencontre ; & qu'avec la variété des formes qui suivent les âges , il doit varier les caractères du dessin autant que la nature le lui indique. Ici les formes du corps humain ayant dégénéré , on ne doit plus leur donner cette prononciation ni ce développement actif du troisième âge. Les os sont plus découverts ; mais les muscles refroidis & desséchés ne présentent plus que beaucoup d'égalité dans les contours. La peau moins soutenue qu'auparavant , augmente par ses plis le travail extérieur , & montre en tout , de concert avec les os , une espèce d'aridité générale à laquelle l'artiste doit porter attention. Il faut donc , lorsqu'on aime la vérité , donner moins

de moëlleux & moins d'arrondissement à ces sortes de parties , & cependant ne pas outrer la matiere. La peinture doit plaire aux yeux , comme la musique doit plaire aux oreilles ; & tel sujet qu'on puisse avoir à traiter , il en faut bannir le défectueux & le répugnant. Il n'est rien que l'art ne puisse embellir , & c'est la seule délicatesse dans le choix , & le goût agréable à rendre les choses , qui peut acquérir , à juste titre , de la distinction à un Peintre , quelque sçavant qu'il soit d'ailleurs. Ici la nature suffit pour prouver ce que j'ai dit du dernier âge.

Ce que je viens d'avancer sur les âges , par rapport aux desseins , Messieurs , n'est qu'un précis , ainsi que je l'ai promis au commencement de ce discours , des entretiens que j'ai eus à ce sujet avec feu M. le Moine : je l'ai appuyé de l'exemple de quelques antiques , de celui de plusieurs de nos meilleurs maîtres , & j'ai cru y devoir joindre les lumieres que la nature m'a pu fournir. Personne ne doute que nous ne devions recevoir d'un habile homme les premieres leçons dont nous avons besoin pour l'étude de la peinture. Le bel antique doit être notre second guide , & nous instruire sur les belles formes qu'il réunit. Mais l'ame & la vie font le pre-

198 MERCURE DE FRANCE.

mier mérite d'un tableau, & nous ne pouvons les tenir que de ce feu divin qui caractérise la nature vivante. Le froid des marbres antiques a passé dans les veines de quelques-uns de ses adorateurs. Il n'y a que ceux qui par leur capacité à en faire un bon choix, ont su y joindre le sentiment que la seule vérité inspire, qui en aient tiré un parti avantageux. On peut voir à ce sujet dans M. de Piles, le jugement que Rubens en a porté, où il dit qu'il y a des Peintres à qui l'imitation des statues antiques est très-utile, & à d'autres dangereuse, même jusqu'à la destruction de leur art. De Piles ajoute qu'on doit convenir que l'antique n'a de vraies beautés qu'autant qu'elles sont d'accord avec la belle nature, dans la convenance de chaque objet. On ne peut donc raisonnablement disputer que ce sont les seules beautés réunies de la nature, qui ont fait mettre au jour ce que nous admirons avec justice dans les plus fameux chefs-d'œuvres de la Grèce. Ces mêmes beautés seules ont aussi formé des Peintres du premier ordre; mais l'étude des plus belles statues antiques, sans celle de la nature, n'a jamais fait ce miracle. Je conclus delà, avec un très-bon écrivain de nos jours, que le vrai est la source

où l'art doit aller puiser : c'est-là qu'il peut s'enrichir. La multitude des objets créés & leurs perfections y sont à l'infini ; chacun d'eux ont leurs graces particulieres ; aucun n'en renferme comme celui duquel il me reste à vous entretenir.

C'est par le dessein , Messieurs , que se trouve marquée dans la peinture la distinction des âges ; c'est également par lui qu'on y fait celle des sexes. Toutes les créatures sont ornées des dons de la nature , la femme l'est supérieurement. Née pour fixer l'attention & le goût de l'homme , son empire sur lui ne pouvoit être mieux soutenu que par les graces. Ce sont ces graces charmantes qui doivent entièrement diriger le Peintre dans la représentation du corps d'une femme , & l'aider à transmettre sur la toile les impressions du beau naturel. Je conviens que la chose n'est point aisée pour l'artiste , quelque habile qu'il soit ; mais s'il y a des moyens d'y réussir , ce ne peut être encore qu'avec le concours du dessein. Ce que j'ai avancé ci-devant au sujet des âges , a eu presque tout son rapport au corps de l'homme. Examinons les distinctions qu'on peut faire pour celui dont j'entreprends de donner une idée.

Un travail tendre & arrondi , des con-

tours aisés & simples , une touche naïve sont ici des articles très-essentiels. Les attaches , quoique délicates , ne peuvent annoncer que très-peu , ou presque point les os ; les parties dominantes , sans être trop chargées , seront soutenues & nourries , afin de montrer une fermeté convenable aux chairs de la femme ; le repos qui lui est naturel , & les passions douces s'exprimeront par des mouvemens gracieux & tranquilles , & par des contours peu ressentis. Sa vivacité sera seulement dans les yeux , ils sont les miroirs de l'ame ; & comme elle n'est point assujettie à aucun travail pénible , les pieds , les mains , & plus encore les bouts des doigts , seront délicats & menus. Les principaux muscles , ou les parties dominantes dans le corps d'une femme formée , doivent être plus sensibles en expression que dans le corps du second âge ; mais cette expression ne doit point atteindre à la fermeté de travail dont j'ai parlé touchant les hommes faits. Enfin , plus le Peintre pourra réduire en pratique ces observations sur le caractère du dessein relativement à la femme , plus il donnera de noblesse & de graces à celle qui naturellement les réunit. On trouvera dans la Vénus de Médicis , & dans tous les ouvrages de Raphaël qui sont de ce gen-

re , les preuves certaines de ceux que je viens de dire.

Dans le foible essai que je viens d'avoir l'honneur de vous exposer , Messieurs , sur les principales parties du dessein ; j'ai cru , après en avoir retranché les recherches inutiles & rebattues de son origine, devoir le présenter par la variété de ses caracteres. J'ai tâché de montrer d'abord ce qu'il est en lui-même , & je l'ai suivi dans ses différences par rapport aux âges , & par rapport aux sexes. Cette route m'a paru , quoique moins frayée , plus simple & plus propre à lier intimément la théorie avec la pratique, que l'on a souvent trop séparées, en se livrant par préférence presque entièrement à l'une ou à l'autre. La seule théorie ne formera pas un bon Peintre , mais sans elle les ouvrages du meilleur praticien toucheront peu l'homme de goût. Eloigné de toute prévention , j'ai dit ce que je pense de l'étude de l'antique , mise en comparaison avec celle qu'on doit faire de la nature. En prenant la première pour guide , ne doit-on pas regarder l'autre comme le but principal ? Ce sentiment , Messieurs , me paroîtroit d'autant plus juste qu'il est appuyé de celui de plusieurs de nos plus grands Maîtres ; néanmoins , comme je trouverai toujours un

avantage certain à être aidé de vos lumières , j'y défère , & soumets le tout à votre jugement.

Lu à la société royale de Lyon , le 29 Novembre 1754 , & à l'Académie royale de Peinture & Sculpture , le 5 Avril suivant.

G R A V U R E.

Plan géométral de la ville de Bordeaux , levé par ordre de M. de Tourny Intendant de la généralité , dédié & présenté au Roi par Messieurs les Maire , Sous-Maire , Jurats , Procureur , Syndic & Secrétaire de cette ville : les élévations de ses principaux édifices , forment une bordure autour de ce plan ; une vue des promenades de la même ville du côté du château Trompette , une autre de la Porte & Place de Bourgogne du côté du Port. A Paris , chez Lattré , Graveur , rue saint Jacques , où l'on trouve aussi les Plans de Malte , la Carte géosphérique du Globe terrestre , le Plan de Nancy , les Campagnes du Roi représentées par des figures allégoriques , & le projet d'une Place de Louis XV , sur l'esplanade des Tuileries , présenté à la Ville de Paris en 1752 , par M. d'Aquinot architecte.

LA DOUZIEME planche de M. de Marce-
 nay vient de paroître, elle est gravée d'a-
 près un tableau de Rembrandt, (large de
 six pieds sur quatre de haut, du cabinet de
 M. le Comte de Vence,) où vraisembla-
 blement il a peint les portraits de deux
 personnes de grande distinction à en juger
 par la magnificence de leurs habillemens
 qui pour lors n'étoient point équivoques,
 le luxe n'ayant point encore confondu les
 conditions ni suggéré l'idée d'en imposer à
 la postérité.

On y voit une femme vêtue de ~~fatin~~
 blanc, son manteau de pareille étoffe,
 doublé d'hermine, est attaché par une
 agrafe de pierreries. Le voile qu'elle a
 sur la tête négligemment rejeté en ar-
 rière, les perles dont elle est ornée, & plus
 encore son chapeau de fleurs, dénotent
 assez que c'est une victime de l'Hyménée.
 Son époux la conduit par la main, & ne
 lui cede point en magnificence; sur une
 veste de satin brodée, il porte un manteau
 de velours ponceau, enrichi d'une brode-
 rie en or, parsemée de diamans; sur l'é-
 paule est attachée une toile d'or pliée en
 forme de nœud d'épaule, & sa tête est
 couverte d'une toque de velours noir, re-
 levée par une plume blanche & un cordon
 de diamans; son hausse-col désigne assez

que c'est un guerrier, peut-être seroit-il de l'illustre maison de Nassau, ce que Messieurs les amateurs Hollandois pourrout fort aisément sçavoir à la vue de l'estampe, par la connoissance exacte qu'ils ont des ouvrages de cet habile Peintre qui fait tant d'honneur à leur patrie.

Un détail plus étendu ennuieroit plutôt qu'il ne rendroit raison de la maniere excellente dont Rembrant s'est tiré de ce pompeux étalage qui est pour l'ordinaire l'écueil du pinceau. Rien ne trouble l'unité de vision, s'il est permis de hasarder cette expression, bien loin de-là : diamans, étoffes, paysage, tout, en un mot, par un merveilleux assemblage, soumis à ce moteur puissant de l'harmonie, le clair-obscur, répand sur les chairs cet éclat séduisant si nécessaire aux portraits où le vrai ne peut exister sans le relief. On trouve cette estampe chez l'Auteur, rue des Vieux Augustins, près l'Egoût, vis-à-vis la 2^e. lanterne, & chez M. Lutton, Commis au recouvrement du Mercure, rue sainte Anne, butte S. Roch, entre deux Selliers.

LE S^r ALIAMET, habile Graveur, vient de donner au Public deux estampes qu'il a gravées d'après Teniers. Elles ont pour titre,

l'une le départ pour le Sabbat , & l'autre l'arrivée au Sabbat. Les deux tableaux tirés du cabinet de M. le Comte de Vence , passent pour les plus ingénieux que ce Peintre Flamand ait composés. Comme tout y est fiction , il y a donné l'essor à son génie , il en a fait deux sujets de nuit , parce que les scènes magiques qui y sont dépeintes , s'assortissent mieux avec les ténèbres qu'avec la trop grande lumière.

Dans le premier , on voit une Magicienne occupée à préparer des onguents pour frotter ceux qu'elle envoie au Sabbat. Autour d'elle sont sous les formes les plus grotésques , les suppôts du royaume Infernal , qui applaudissent à son travail. L'un d'eux tient une espece de flute à bec pour sonner le départ , d'autres paroissent l'accompagner de leurs cris lugubres. Sur le devant du sujet sont tous les attributs de l'art de la divination. Têtes & ossemens de morts , caracteres écrits en cercle sur le carreau , cartes dispersées , couteau fiché en terre , &c. Dans le fond est une femme qui tient le livre des paroles magiques , & fait partir par la cheminée à l'aide de la fumée d'un grand feu , ceux qui sont prêts , & qui ont en main le balet chargé d'une torche ardente qui doit les éclairer dans leur route.

Le second sujet représente l'arrivée au Sabbat. On y voit la forciere & sa servante accompagnées de toute la cohorte ténébreuse, occupées à chercher des trésors à la lueur du flambeau déjà décrit. L'une fouille la terre, l'autre apporte des herbes & des racines magiques parmi lesquelles est une mandragore : la Scene est en pleine campagne au pied d'un gibet en ruine, dont il ne reste qu'un poteau. Les oiseaux de nuit voltigeant çà & là, accompagnent de leurs cris les instrumens de musique qui annoncent d'une façon comique la joie de toute la troupe.

Ces deux estampes expriment parfaitement les beautés & les finesses des deux tableaux & rendent très-bien les effets du clair-obscur. Elles se vendent chez l'Auteur rue des Mathurins, la quatrième porte cochère à gauche en entrant par la rue de la Harpe, à Paris, 1755.

MANUFACTURES.

RÉFLEXIONS sur la Critique d'un Mémoire sur les Laines, adressées à l'Auteur du Mercure.

MON SIEUR, le jugement favorable que vous avez porté d'un *Mémoire sur les*

Laines, m'engage à vous adresser quelques réflexions sur une critique dans laquelle on semble prendre à tâche de le décrier. La critique que j'examine se trouve à la page 289. lettre 13 de l'*Année littéraire*.

Si le mémoire couronné par l'Académie d'Amiens, est dans sa totalité tel qu'on le représente, il falloit, ce semble, omettre à la tête de la critique & le nom de l'Académie & le nom du protecteur; puisque c'est supposer qu'ils ont autorisé de leurs suffrages un écrit qu'on entreprend de fronder.

Pag. 291. Le premier reproche qu'on fait à cet ouvrage, c'est qu'on n'y explique pas comment les laines d'Espagne & d'Angleterre, qui du tems des Romains étoient si inférieures aux nôtres, ont à la fin pris le dessus. L'Annaliste n'avoit sûrement pas lu tout le mémoire quand il a hasardé ce reproche. On trouve dès le commencement de la troisième partie, l'histoire de ce changement & les détails qu'on suppose omis par l'Auteur. Voyez le mémoire depuis la pag. 59 jusqu'à la pag. 71.

Ann. litt. p. 292. On avance à la fin de cette page que la première partie de ce mémoire n'est que l'*abrégé des détails* qu'on lit dans la maison rustique & dans le dictionnaire de Savary. Cet aveu est un peu opposé au jugement que l'on porte ailleurs

de la totalité de l'ouvrage, en disant qu'il pêche d'un bout à l'autre par un défaut de précision. Il faut apparemment excepter les cinquante pages qui forment cet *Abrégé des détails* qu'on trouve dans deux livres estimés.

Par cette remarque on veut sans doute, donner à entendre qu'on s'est ici paré des dépouilles d'autrui : c'est pourtant ce que n'a point fait l'auteur du mémoire. Il avertit qu'il s'est aidé de ces deux ouvrages, & il auroit pu avancer, sans crainte d'être dédit, qu'il y a dans cette première partie plusieurs choses qui viennent de son fond. J'ai remarqué entr'autres particularités ce qu'on trouve pag. 12. touchant la formation de la laine, pag 15. sur l'abus des pelades, pag 32. sur la cause physique de la diversité des laines, pag. 42. sur la différence des climats de la France où la laine croît abondamment.

Ibid. Peut-être est ce de ma part manque de jugement ou défaut de critique ; mais je ne trouve aucune contradiction dans ce que l'auteur du mémoire expose touchant les causes physiques qui influent sur la mauvaise qualité des laines du Levant & du Nord. Voici le raisonnement du critique dans tout son jour. Le chaud excessif dessèche les laines du Levant ; le

froid qu'on éprouve dans les régions septentrionales les plus reculées, occasionne la dureté des laines qui y croissent : or l'Espagne étant un pays plus chaud que la France, & l'Angleterre un pays plus froid, il suit que nous devons dépouiller en France des laines plus parfaites qu'en Angleterre & qu'en Espagne qui sont deux pays moins tempérés que le nôtre.

J'entrevois trois réponses à cette difficulté. 1°. L'Auteur du mémoire que l'on combat, se fait à lui-même cette objection à la page 111 de son écrit, il la nomme un argument banal qu'il réfute assez bien,

2°. Cette difficulté auroit quelque vraisemblance, si l'on attribuoit à la seule influence du climat la perfection des laines d'Espagne & d'Angleterre ; mais on assure encore ici que le degré de bonté de ces laines a aussi sa source dans la qualité des pâturages & dans l'importation d'une race étrangère. La page 293 des Feuilles porte expressément cette remarque ; on y trouve d'après le mémoire attaqué, les expressions suivantes : *Trois choses ont concouru à donner aux laines d'Espagne & d'Angleterre la supériorité qu'elles ont sur les nôtres, la race, le climat & les pâturages.*

3°. Je suis étonné qu'une personne répandue comme l'auteur des Feuilles ait

tardé jusqu'ici à sçavoir que le climat en Angleterre est beaucoup plus doux & plus tempéré que le nôtre ; qu'il lise Savary au mot *Laine* : cet Auteur remarque que l'hiver en Angleterre n'a point de rigueurs qui obligent de renfermer les troupeaux de bêtes blanches. On a fort bien démontré dans le mémoire que la Castille n'est pas un pays si chaud qu'on l'imagine communément , la position de la Castille étant à celle de notre Languedoc , à peu près comme la situation respective d'Orléans & d'Amiens. Je tiens d'un Négociant espagnol fort instruit que dans les montagnes de Grenade & de Léon , & sur la plûpart des côtaux où l'on mene les bêtes blanches pour pâture , les chaleurs les plus vives de l'été sont beaucoup tempérées tant par les abris que par les exhalaisons des vallées.

Ann. Litt. p. 298. Nous ne trouvons pas que les préambules contenus dans cet écrit, soient ou inutiles ou déplacés ; ils sont communément courts & bien écrits. Il est vrai que celui sur lequel on tâche de jeter un ridicule auroit pu être abrégé : mais ce n'est pas un hors-d'œuvre diffus , comme on semble l'insinuer. Il contient environ trente-cinq lignes. Sur quoi il nous semble qu'il si l'Auteur du mémoire vouloit aller un jour en récriminant , il pourroit

prendre son adversaire en défaut , & le forcer à reconnoître qu'il est quelquefois concis , s'il est vrai qu'il ait eu le secret de faire l'histoire des habits de tout le genre humain depuis la création jusqu'à présent dans l'espace d'environ trente-cinq lignes.

Ann. Litt. p. 295. Mais le point qui paroît mériter l'attention de tout bon citoyen , c'est l'endroit où l'auteur , sans en apporter de raison , taxe d'insuffisans & d'impossibles les moyens par lesquels on démontre qu'il seroit très-avantageux à notre commerce d'importer en France une race étrangere. Si l'adversaire a raison ; nos maîtres les plus habiles sont dans le tort , ou s'il n'entend pas la question , pourquoi s'ingere-t-il à prononcer sans examen sur une matiere aussi importante ? Voici un raisonnement qu'on qualifie de sophisme.

Trois choses ont concouru à l'amélioration des laines d'Espagne & d'Angleterre ; l'importation d'une race étrangere , le climat , les pâturages choisis : imitons nos voisins , s'il est possible ; mais pour le faire avec fruit , quelle race transporterons-nous ? Avons-nous dans quelque lieu de notre France une température qui favorise l'importation d'une race plus parfaite ? avons-nous des pâturages où placer ces bêtes ?

On prouve ainsi que nous pouvons imi-

211 MERCURE DE FRANCE.

ter les Espagnols : car, dit-on, l'exportation projetée a été heureusement tentée dans l'une des extrémités méridionales de notre France. Des bêtes espagnoles placées en Languedoc vers la fin du siècle passé, y portent présentement des laines plus fines, & du double plus abondantes que les laines du pays. L'on ne s'en tient pas à des témoignages vagues : l'on cite pour garant l'auteur de la Maison rustique ; on indique la page & l'édition ; l'on transcrit le texte ; on raisonne sur ce texte, on le corrige & l'on conclut. Voyez le mém. pag. 106.

A l'égard de l'exportation des bêtes blanches hors du Royaume d'Angleterre pour notre profit, l'on convient ici qu'elle n'a pas encore eu lieu, mais on croit qu'en plaçant cette race dans le territoire de Valogne, & vers le bout de sa presqu'île, elle ne peut manquer d'y fructifier ; l'air & les pâturages y sont les mêmes qu'en Angleterre. Quel risque peut-on courir en hasardant ce transport ?

Ann. Litt. pag. 297. Je n'ai trouvé en aucun endroit du mémoire qu'il faut que nos laboureurs soient des philosophes. On parle de laboureurs à deux reprises différentes. A la pag. 127 du Mémoire, l'on conseille l'établissement d'une Académie

économique , & l'on dit qu'il seroit à propos d'agréger à cette compagnie des laboureurs intelligens. Cet expédient nous paroît bien imaginé. Pourquoi nos plus beaux projets manquent-ils le plus souvent de réussite ? c'est qu'on néglige l'artisan , c'est qu'on ne consulte pas assez la nature & qu'on veut la plûpart du tems l'asservir à des regles imaginées dans le cabinet. Qu'on place à la tête d'une métairie le plus célèbre Géomètre , il s'appercvra bientôt qu'il est moins philosophe en fait de culture que le dernier de ses gens. Sans être versé dans la littérature , on peut devenir philosophe : un métayer qui possède bien son art , peut facilement le devenir dans sa partie. Il est encore parlé de laboureurs à la pag. 156. mais on y considère les choses dans l'état présent & le mot de *philosophe* ne se trouve pas une seule fois dans tout l'article. On conclut en disant , qu'il faut laisser aux plus intelligens le soin de leurs troupeaux , & éclairer sur leurs propres intérêts ceux qui ne sont pas assez clairs-voyans ; qu'y a-t-il de répréhensible dans cet avis ?

Pag. 298 & 299. Ce qu'on débite en finissant , touchant la ressemblance des deux éditions qu'on a données presque à la fois , nous a paru susceptible de quelque excep-

tion. Dès l'instant que j'appris qu'il y avoit à Amiens une édition de ce mémoire, l'envie ne me vint pas de l'acquérir par la raison qu'une édition donnée postérieurement par son auteur est toujours censée préférable à l'autre, n'y eût-il même aucune différence effective. Mais m'étant avisé de confronter ce double ouvrage, je me suis apperçu que sans parler du style qui est plus correct dans l'édition postérieure, il y a quant au fond des différences très-remarquables. Voici les plus essentielles.

Dans l'édition de Paris, on emploie trois pages à faire l'histoire de l'amélioration des laines d'Espagne. On voit avec plaisir paroître successivement dans ce récit Columelle, Dom Pedre IV, Ximenès; rien de tout cela dans l'édition d'Amiens. Il y a même ici quelque chose que l'Auteur a soigneusement corrigé dans l'édition de Paris. Il qualifie de vertueux prince Dom Pedre *le cruel*, dont le regne fut signalé par tant d'inhumanités. On ne parle dans la première édition ni des négociations d'Edouard IV, pour parvenir à avoir en Angleterre des bêtes blanches pareilles à celles de Castille, non plus que des soins d'Henri VIII & d'Elisabeth, relatifs à cet objet.

L'Article II est totalement changé dans

l'édition postérieure, & on insinue dans celle-ci des points de vue directement opposés à ceux qui sont exposés dans la première. En voici un exemple : dans l'édition d'Amiens, on loue l'ordonnance de 1699 comme une loi avantageuse à notre commerce, & l'on emploie dans l'édition de Paris deux pages à prouver qu'une telle loi est absolument mal entendue & tout-à-fait destructive du commerce des laines. Telles sont les différences qui m'ont le plus frappé.

Tout ceci n'empêche pas que le mémoire ne fut très-digne du prix, indépendamment de ces changemens ; mais la réforme en question ne peut que faire honneur à l'exactitude & au désintéressement de l'Auteur qui, quoique récompensé, n'a pas laissé de travailler sur nouveaux frais.

Concluons de ce que j'ai dit jusqu'ici, que la critique énoncée dans l'Année littéraire n'est pas assez fondée. Ce n'est pas que je veuille attribuer au mémoire que je défends, un degré d'irrépréhensibilité qu'il n'a pas. Le style quoique bon en général, pourroit être purgé de quelques négligences qui sont en petit nombre. Quant au fond, nous jugeons qu'on pouvoit abréger certains détails ; mais tout bien examiné, la réforme ne

216 MERCURE DE FRANCE.

peut aller à guere plus de deux pages sur la totalité du mémoire. D'ailleurs, comme on l'a judicieusement remarqué dans le Journal de Trévoux, Juin. pag. 1432: *Dans une affaire économique, il vaut mieux expliquer les choses en détail que de se rendre obscur par un laconisme mal entendu.* Inférons encore de tout ceci qu'au lieu de décourager le zele de l'Auteur, il seroit à desirer qu'il nous instruisît un jour plus à fond sur les détails qui concernent les Artistes.



ARTICLE V.

ARTICLE V. SPECTACLES.

COMEDIE FRANÇOISE.

LES Comédiens François ont continué avec la même affluence & le même succès les représentations de l'*Orphelin de la Chine*, jusqu'à la neuvième qui a été interrompue par la maladie du Sr. Le Kain. La piece ne sera redonnée qu'au retour du voyage de Fontainebleau. Loin de souffrir de cette éclipse, nous sommes persuadés qu'elle y gagnera par l'impatience que le public aura de la revoir, & qu'elle ne reparoîtra qu'avec plus d'éclat.

COMEDIE ITALIENNE.

LES Comédiens Italiens ont donné quatorze représentations de la *Bobémiennne* qui a toujours fait autant de plaisir que le premier jour. L'Auteur l'a retirée pour la faire remettre cet hyver. En quelque saison qu'on la revoie, elle sera toujours sûre de plaire, ainsi que l'actrice qui la représente. Nous réservons l'extrait

K

que nous en avons promis pour le temps de sa reprise.

Le Prix de la Beauté , ou le Jugement de Paris, Comédie-Ballet en un acte en vers, par M. Mailhol, se vend chez *Duchefne*, rue S. Jacques, au Temple du Goût. Un Berger choisi par Jupiter pour adjuger la pomme jetée par la Discorde, à la plus belle des trois Déeses qui se la disputent, ne fournit tout au plus que la matière de deux ou trois scènes. On ne peut même se sauver que par de l'esprit, par des portraits, ou des tirades. C'est ce que l'auteur a tâché de faire. Nous croyons devoir lui conseiller de faire choix à l'avenir d'un sujet plus théâtral. Celui-ci l'est si peu, qu'il n'a jamais réussi à aucun spectacle, pas même à l'Opera, qui est le théâtre des Dieux. Ces personnages sont si froids qu'ils ne sont bons qu'à y figurer quelques instans dans un prologue. Comme ce drame à la rigueur n'est susceptible que d'un court programme, nous nous y bornons. Il tiendra lieu d'extrait.

Le 15 Septembre, les mêmes Comédiens ont joué pour la première fois le *Derviche*, Comédie en un acte, qui a reçu de grands applaudissemens, & qui les mérite. Elle est de Monsieur de Saint-Foix; elle est écrite & dialoguée avec

tout le feu , toutes les graces , la légèreté & la précision qui caractérisent ses ouvrages. L'auteur a l'art aimable , mais difficile , de faire tout passer à la faveur d'une gaze délicate , de rendre la volupté décente , & d'oser tout dire sans jamais révolter. Toujours créateur , il donne de l'existence aux choses les plus légères ; toujours neuf , toujours varié , il ne se copie jamais , & ne peut être imité. Nous rendrons un compte plus détaillé de sa piece le mois prochain.

OPERA COMIQUE.

L'Opera Comique a toujours continué les *Réjouissances Flamandes* avec le *Confident Heureux*. *Folette* ou *l'Enfant Gâté* est la seule nouveauté qu'il ait donnée depuis un mois jusqu'à ce jour. C'est une parodie du *Carnaval* & la *Folie*. Elle est de M. Vadé. Ce genre si condamné , & pourtant si couru autrefois , passe d'autant plus de mode , qu'il ne travestit plus que des Opéra surannés , encore souvent mal remis. L'original n'offre plus que d'antiques beautés qui ont perdu les graces du chant , & qui pour comble d'infortune se présentent aujourd'hui en public assez mal habillées ,

K ij

220 MERCURE DE FRANCE:

& sont même dénuées du secours de la danse. * Le moyen que la parodie amuse le public ?

CONCERT SPIRITUEL.

LE 8 Septembre, jour de la Nativité de la Vierge, le Concert commença par *In convertendo*, motet à grand chœur, de M. Berthon, lequel fut très-goûté & très-applaudi. Ensuite Mme Vestris de Giardini chanta un air italien extrêmement agréable par lui-même, & par la manière dont il fut rendu. Mlle Sixte chanta pour la seconde fois *Quàm dilecta*, petit motet de M. Naudé, & reçut de nouveaux applaudissemens. M. Romain joua un concerto de violon. Mlle Fel chanta *Laudate, pueri*, petit motet de M. Fioco avec cette précision que tout le monde admire, & que personne n'imité. M. Balbâtre joua sur l'orgue l'*Ouverture des Fêtes de Polymnie*, & confirma le public dans la juste opinion qu'il a de son talent; le Concert finit par *Exaltabo te*, motet à grand chœur de M. de Lalande.

* *L'Europe galante* qu'on donne actuellement, brille en vain par la beauté du Poème & par des détails de musique; elle languit faute de ballets qui la soutiennent.

ARTICLE SIXIEME.

NOUVELLES ÉTRANGERES.

DU LEVANT.

DE CONSTANTINOPLE, le 30 Juillet.

LE 10 de ce mois, le feu prit dans le quartier de Cumpi Capi, qui a été totalement réduit en cendres. Près de deux cens personnes ont eu le malheur de périr dans les flammes.

Iahia Pacha, Beglerbey de Romelie, vient d'être rappelé de son Gouvernement. Le Seliétar Aga, ou Porte-Epée du Grand Seigneur, & le Spahilar Kiaiafi, (Commandant des Spahis,) ont été privés aussi de leurs emplois, ainsi que le Chiaoux Bachi, le Janissar Effendi, ou Secrétaire des Janissaires, le Jersana Emini, ou premier Commissaire de l'artillerie, & le Cadilesker de Romelie. Sady Aga, grand Ecuyer de Sa Hautesse, a été nommé Commandant des Spahis.

Sous le dernier regne on avoit coutume de donner des fêtes & des spectacles au peuple pendant la célébration du Baïram. Le nouveau Sultan a jugé à propos de supprimer cet usage.

DU NORD.

DE PETERSBOURG, le 15 Août.

L'Impératrice, toujours attentive à soulager les malheureux, a fait remettre cent mille roubles au Gouverneur de Moscou, pour être distribués.

K iij

222 MERCURE DE FRANCE.

bués aux habitans de cette ville , qui ont le plus souffert par les derniers incendies.

Les lettres de Belogorodsked marquent que des sauterelles , d'une espece qui n'est connue en Russie que depuis quelques années , ont ravagé une grande étendue de pays dans le district de Nowoskolski , & qu'ensuite elles ont été presque toutes dévorées par des sauterelles d'une autre espece.

DU GRAND VARADIN , le 22 Août.

Des ouvriers en creusant la terre , ont trouvé un tombeau de brique , couvert de trois pierres de taille , dans lequel étoient un globe de vermeil , une couronne à fleurons aussi d'argent doré , garnie de rubis & d'émeraudes , un manteau d'une riche étoffe , & une agrafe d'or massif. Ces différens indices font juger que ce Monument est un tombeau royal. En effet , l'histoire nous apprend que dans l'endroit où il a été découvert , Saint Ladislas Roi de Hongrie , a bâti une église , & que ce Prince qui est mort en 1095 , y a été inhumé , ainsi que le Roi André , mort en 1235 ; & la Reine Marie , morte en 1392. Les ossemens qu'on a tirés de ce monument étant petits & grêles , on présume que ce tombeau est celui de la Reine Marie. On a demandé à l'Impératrice la permission de fouiller dans les environs pour chercher les tombeaux de S. Ladislas & du Roi André.

DE DRESDE , le 31 Août.

Un particulier a découvert dans cet électorat , une terre minérale , dont on compose un borax , qui s'emploie avec succès pour fondre l'or & l'argent , ainsi que pour la soudure. Les Commis-

faïres que le Gouvernement a chargés d'en faire l'examen , ont jugé que ce borax avoit toutes les propriétés que celui de Venise.

On a arrêté dans la Lusace une voiture , qui conduisoit en pays étranger plusieurs quintaux de la terre , dont on se sert pour fabriquer la porcelaine de Saxe. Les lettres de Grœfenhain font mention d'un cruel accident. Un essain étranger s'étant introduit dans une ruche du Juge du lieu , les abeilles domestiques sont entrées en fureur. Elles se sont jetées sur tout ce qu'elles ont rencontré dans la cour de la maison , entr'autres sur un cocher qui y rentroit avec ses chevaux , & elles ne l'ont point quitté qu'elles ne l'aient laissé mort sur la place.

DE COLOGNE , le 25 Août.

M. Jean-Pierre de Herwegh étant mort le 15 de ce mois , après avoir été trente-quatre ans à la tête de la Régence , le Sénat s'assembla le 21 pour lui donner un successeur. Tous les suffrages se sont réunis en faveur de M. Jean-Gaspard-Joseph Zum de Purz.

ESPAGNE.

DE LISBONNE , le 31 Juillet.

La flotte qui avoit fait voile le 21 Décembre de l'année dernière de Fernambouc , est de retour ici depuis le 24 de ce mois. Elle est composée de onze navires marchands , & indépendamment des marchandises dont elle est chargée , elle a apporté deux cens cinq mille quatre cens cruzades. Deux bâtimens de la Capitainerie de Paraíba sont venus de conserve avec cette flotte.

K i v

224 MERCURE DE FRANCE.

DE MADRID , le 2 Septembre.

On a appris par un courier extraordinaire de Don Etienne-Joseph d'Abaria, Président du Tribunal de la Contractation des Indes, que le vaisseau *la Nueva Señora de Begogna* étoit entré le 22 du mois dernier dans le port de Cadix. Ce bâtiment qui revient de Callao de Lima, avoit à bord la valeur de quatre cens cinquante-trois mille deux cens vingt-neuf piastras, tant en lingots d'or qu'en vaisselle d'argent, outre huit cens sept quintaux d'étain, cinq cens quarante-cinq de cuivre, deux cens cinquante livres de baume, une grande quantité de cascarille & de laine de Vigogne, & plusieurs autres marchandises.

DE MALAGA , le 14 Août.

Deux chabecs françois envoyés en course contre les Saletins, ont amené dans ce port une barque de Tetuan, dont ils se sont rendus maîtres, & sur laquelle ils ont fait seize esclaves.

D'ALICANTE , le 31 Août.

Un navire venant de Portugal, a rapporté que M. Clastrier, Commandant d'un bâtiment de Marseille, armé pour donner la chasse aux Barbaresques, s'étoit emparé d'une galiotte de Salé, sur laquelle il y avoit quatre-vingt Maures. Quelques jours auparavant cette galiotte avoit enlevé deux navires espagnols & une tartane françoise. Le Capitaine du bâtiment par lequel on a reçu ces avis, a ajouté que sans le secours de M. Clastrier, il auroit été pris par la même galiotte.

OCTOBRE. 1755. 225.

ITALIE.

DE NAPLES, le 9 Août.

Deux barques armées en course ont pris à la hauteur de Tremiti un chabec algérien, qui s'étoit emparé d'une tartane chargée de grains pour cette capitale. On a recouvré la tartane avec sa cargaison, & l'on a fait cinquante esclaves à bord du bâtiment ennemi. Le Roi a déclaré qu'il choisiroit le Prince de San Nicandro, ci-devant son Ambassadeur à la Cour de Madrid, pour être Gouverneur du Duc de Calabre & du Prince de Tarente. Le Marquis Isastia qui a été Ministre de Sa Majesté auprès du Roi de Pologne Electeur de Saxe, & M. Smet, Brigadier des armées du Roi, seront sous-Gouverneurs de ces deux Princes.

DE ROME, le 16 Août.

Le 9, le Cardinal Alexandre Albani remit dans sa chapelle aux représentans du Cardinal de Cordoue & de l'Archevêque de Chieti, avec les cérémonies accoutumées, le *Pallium* destiné pour ce Cardinal & pour cet Archevêque. En vertu du dernier decret fait par la Faculté de Théologie, M. Lupi, Modenois, a reçu *gratis* le bonnet de Docteur, comme ayant été jugé le plus capable entre les Licenciés qui se sont présentés au concours.

DE GÈNES, le 19 Août.

On a reçu avis que les rebelles de Corse avoient élu pour Capitaine Général M. Pascal de Paoli de Rostino, ci-devant Officier dans les troupes Napolitaines, & qu'ils lui avoient donné pour Lieutenans les sieurs Matura & Venturini.

K 7.

DE TURIN , le 5 Septembre.

Le Comte de Noailles , Grand d'Espagne de la première classe , & Ambassadeur extraordinaire du Roi de France , est arrivé hier au soir en cette ville. Le Chevalier Chauvelin , Ambassadeur ordinaire de Sa Majesté Très-Chrétienne , étoit allé au-devant de lui à Rivoli.

GRANDE-BRETAGNE.

DE LONDRES , le 11 Septembre.

Le vaisseau *le Cheval Marin* arrivé de la Virginie le 23 d'Août , a apporté la nouvelle d'un combat qui s'est donné le 9 Juillet entre les François & les Anglois , près de l'Ohio , & dans lequel les premiers ont remporté l'avantage. La relation que la Gazette de la Cour a publiée de cette action contient les particularités suivantes. Le Major général Braddock , à la tête de deux mille hommes , s'est porté à Wills's-Creek. Y ayant laissé ses bagages & ses provisions sous la garde d'un détachement de huit cens hommes , commandé par le Colonel Dunbar ; il s'est avancé vers le fort du Quesne avec douze cens hommes & dix piéces de canon ; & le 8 Juillet il campa à dix milles de ce fort. Le 9 , tandis qu'il s'en approchoit à travers les bois , il fut attaqué par un corps de François & d'Indiens. La vivacité de leur feu jeta le désordre parmi les Anglois qui , malgré tous les efforts que le Général & les Officiers firent pour les rallier , prirent la fuite. M. Braddock , après avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre de son courage , & après avoir eu cinq chevaux tués sous lui , fut obligé de se retirer précipitamment à Wills's-

Creek avec les débris de ses troupes. Quatre jours après il y est mort de deux blessures qu'il avoit reçues, l'une au bras, l'autre dans la poitrine. Les Anglois ont perdu dans cette action vingt-cinq Officiers, & en ont eu trente-huit blessés. Entre les derniers sont M. Jean de Saint Clair, Quartier-Maitre général, M.M. Robert Orme & Roger Morris, Adjudans généraux de M. Braddock ; les Lieutenans Colonels Gage & Burton. On compte entre les premiers le Colonel Halket & le fils de M. Shirley, Gouverneur de la Virginie. Le nombre des soldats tués monte à deux cens hommes, & ce'ui des bleffés au double.

Il s'est tenu à l'occasion de cet événement plusieurs Conseils de Régence. On assure que les François ont marché à Wills's-Creek pour attaquer le détachement du Colonel Dunbar. Il y a apparence que le Général Oglethorpe aura le commandement en chef des troupes du Roi dans l'Amérique septentrionale, à la place du feu Major Général Braddock.

On écrit de la nouvelle Ecosse, que l'Amiral Boscawen étoit encore le 15 du mois de Juillet dans le port d'Halifax avec douze vaisseaux de guerre. Selon les mêmes lettres, l'Amiral Holbourne croisoit avec cinq vaisseaux à la hauteur de Louisbourg. Les nouvelles d'Irlande portent qu'on a mis un *embargo* sur tous les bâtimens qui se trouvent dans le port de Cork.



F R A N C E.

Nouvelles de la Cour , de Paris , &c.

IL a paru successivement plusieurs Ecrits , qui ont pour objet la grande question agitée entre la France & l'Angleterre , sur les anciennes limites de l'Acadie. Le premier est une *Lettre de M. ... à M. de ...* & ne contient que onze pages. Celui qui est intitulé *Histoire Géographique de la nouvelle Ecosse, &c.* contient la description du Pays auquel les Anglois donnent ce nom , & on y expose les avantages proposés par la Nation à ceux qui voudront y former des établissemens. C'est une traduction à laquelle on a seulement joint quelques notes dans lesquelles le système anglois est réfuté.

La conduite des François par rapport à la nouvelle Ecosse, depuis le premier établissement de cette Colonie jusqu'à nos jours , &c. est aussi traduite de l'Anglois , & il est aisé de le reconnoître. Ce n'est qu'un ouvrage polémique dans lequel l'Auteur a marqué peu de retenue & même de politesse dans les expressions dont il se sert , en parlant tant de la France , que de quelques François en particulier. Les argumens qu'il employe n'ont pas paru assez redoutables pour les déguiser , & l'Auteur François n'a pu mieux défendre la cause de sa patrie , qu'en exposant par une traduction fidelle les objections de son adversaire , & en rétablissant seulement le véritable état de la question par des notes succinctes.

La discussion sommaire sur les anciennes limites de l'Acadie , & sur les stipulations du Traité d'Utrecht qui y sont relatives , est un ouvrage fran-

çois. C'est proprement l'extrait des Mémoires respectifs des Commissaires des deux Nations : l'Auteur, après y avoir examiné la question, suivans les principes de droit & la teneur des Traités, ajoute quelques réflexions sur la politique des Anglois en général, & sur l'équilibre des puissances en Amérique. Comme ces réflexions sont très-courtes, & que l'objet en est différent de celui du reste de la dissertation, nous croyons qu'il sera plus aisé de les transcrire, que de les extraire.

Toutes les raisons & les considérations que l'on vient d'exposer, peuvent servir à dévoiler les raisons qui doivent engager la France à ne se point déshériter des stipulations du Traité d'Utrecht qui bornent la cession de l'Acadie, à celle de l'ancienne Acadie ; qui n'ajoutent à cette cession que celle de Port-Royal & nullement celle de la Baye-Françoise, ni de la côte des Etchemins ; qui par le gisement des côtes, déterminent l'étendue des mers de l'Acadie, depuis le Sable jusqu'à la hauteur du Cap Fourchu ; qui déclarent que toutes les Isles quelconques situées dans l'embouchure & le Golfe S. Laurent appartiennent à la France ; qui par-là excluent les Anglois de rien prétendre sur les côtes de ce même Golfe, & en même tems supposent évidemment, que le Golfe appartient en entier à la France.

On ne craint point de dire que l'objet des Anglois ne se borne pas aux Pays qu'ils réclament sous le nom d'Acadie, & qui la plupart sont ingrats, stériles & sans commerce. Leur objet est d'envahir le Canada en entier, & de se préparer par-là le chemin à l'empire universel de l'Amérique, & des richesses dont elle est la source la plus abondante.

Leurs prétentions d'une part, annoncées par

230 MERCURE DE FRANCE.

leurs Livres & leurs Cartes ; de l'autre, les entreprises projetées dans leurs colonies de l'Amérique, & qui viennent d'éclorre, pour attaquer en même tems le Canada de tous les côtés, avec des forces très-supérieures (ce qui ne justifie que trop la sagesse des mesures qui ont déterminé la France à y faire passer des Troupes) ces mêmes entreprises autorisées & fomentées par le Gouvernement d'Angleterre, dans le tems qu'il assuroit la France des dispositions les plus pacifiques, & qu'il auroit voulu l'amuser par de vaines négociations : toutes ces circonstances prouvent le projet formé de s'emparer du Canada, & s'ils parvenoient à y réussir, rien ne seroit plus capable de mettre un frein à leur cupidité.

Actuellement leurs prétentions sur les possessions des Espagnols en Amérique, dorment : il ne seroit pas de leur prudence de provoquer en même tems la France & l'Espagne ; mais leurs vues sur une partie de la Floride, sur la Baye de Campeche, & sur le pays des Mosquitoes, ne sont ignorées de personne ; & leur maniere de soutenir leurs prétentions fait connoître qu'ils ne manqueront jamais de prétexte pour envahir ce que leur cupidité pourra leur faire désirer. Quelles en seront les bornes ? En connoît-elle ?

Il suffit de lire la Relation du voyage de l'Amiral Anson, pour connoître que leurs vastes projets embrassent toute l'Amérique Espagnole, & que leur esprit ne cesse de travailler sur les moyens de dépouiller toutes les autres Nations de ce qui est à leur convenance. Ils ne leur font grâce que de ce dont ils ne se soucient point, ou de ce qui ne pourroit pas contribuer à l'augmentation de leurs richesses ; & encore même dans ce cas, nulle Nation n'est assurée de ne point

ressentir les effets de leur hauteur & de leur despotisme. La Cour de Vienne en a plus d'une fois fait l'épreuve, lorsqu'il lui est arrivé seulement de balancer à entrer dans leurs vues.

Quant aux Hollandois, les entreprises faites en dernier lieu par les Anglois, pour leur enlever la Pêche & le commerce du Harang; les infractions qu'ils ont faites dans tous les tems à la neutralité du pavillon Hollandois, contre les stipulations les plus formelles & les plus précises des Traités, suivant lesquels le pavillon doit couvrir la marchandise; leurs interprétations arbitraires des principes du droit des Gens, concernant la visite des navires en mer, suivant que leurs intérêts & les circonstances les ont déterminés à étendre ou à restreindre ces principes; tout prouve qu'il n'y a ni alliance, ni amitié, ni Traités, ni principes qui puissent contenir leur cupidité. Heureux les Hollandois, s'ils sçavoient se méfier des alliances Angloises; si convaincus de la chimere & du danger d'une barriere éloignée & étrangere, ils s'enveloppoient dans leurs eaux, comme les Suisses aimés & respectés de toute l'Europe, le sont dans leurs montagnes; si ne s'intéressant au système des autres Puissances, que relativement à la conservation de leur République & à celle de leur commerce, ils n'avoient fait usage de leurs forces & de leurs richesses, que pour assurer leur liberté & leur indépendance, & faire respecter leur neutralité & leur Pavillon; leur nation riche, puissante & accréditée, ne se trouveroit pas vraisemblablement dans un épuisement, dont elle ne parviendra peut-être à se relever qu'en recourant aux principes par lesquels elle auroit pu s'en garantir.

Il faudroit s'aveugler volontairement, pour ne

pas appercevoir que dans les troubles que les Anglois viennent d'exciter , ils ne cherchent d'abord qu'à se débarrasser des obstacles que la France peut leur opposer ; & qu'ensuite & successivement viendra le tour de l'Espagne & de toutes les autres Nations qui ont des possessions en Amérique , & qui refuseront de baisser la tête sous le joug. C'est par la destruction de la liberté & de l'indépendance de l'Amérique , qu'ils se proposent de parvenir au projet de dicter la Loi à toute l'Europe.

Cette dernière brochure se trouve chez Prault fils, quay de Conty, ainsi que *l'Histoire géographique*.

Le 27 Août, le Roi donna , pour proroger les Séances du Parlement , une Déclaration dont voici la teneur. « LOUIS , par la grace de Dieu , &c.
 » Notre Cour de Parlement nous ayant fait représenter qu'il seroit nécessaire , pour l'avantage
 » de nos Sujets , de continuer pendant les Vacations de la présente année ses Séances ordinaires ; Nous avons reçu les Supplications qu'elle
 » nous a fait faire à ce sujet , avec autant plus de
 » satisfaction , que notre intention sera toujours
 » de contribuer par notre autorité à tout ce qui
 » peut accélérer la justice que nous devons à nos
 » peuples. A CES CAUSES , Nous avons continué , & continuons les Séances ordinaires de
 » notre Cour de Parlement , nonobstant l'époque
 » de la cessation desdites Séances. Voulons que
 » toutes les affaires , dont notredite Cour a droit
 » de connoître, y soient valablement traitées & décidées , comme elles le seroient pendant le cours
 » de ses Séances ordinaires, dérogeant à cet effet
 » à toutes Loix à ce contraires. SI DONNONS , &c.

Madame se réveilla le 30 Août au matin avec de violentes douleurs de colique. On donna à cette Princesse quelque secours , qui parurent la

soulager, & elle s'assoupit. Mais bientôt on eut de nouveaux sujets d'inquiétude. A un sommeil d'une heure & demie succéda une agitation extraordinaire de poulx. La fièvre augmenta considérablement le 31. Pendant la journée du premier Septembre, la maladie devint de plus en plus dangereuse, & Madame mourut à minuit. Cette Princesse étoit âgée de cinq ans & six jours, étant née le 26 Août 1750. Quelques instans avant sa mort, l'Abbé de Chabannes, Aumônier du Roi en Quartier, lui a suppléé les cérémonies du Baptême. Elle a eu pour Maraine la Comtesse de Marfan, Gouvernante des Enfans de France; pour Parein, le Prince Ferdinand de Rohan; & elle a été nommée *Marie-Zéphirine*.

Le Roi, ayant appris la mort de Madame, revint à Versailles le 2 Septembre.

Le 3, le Roi, la Reine, Monseigneur le Dauphin, Madame la Dauphine, Monseigneur le Duc de Bourgogne, Monseigneur le Duc de Berry, & Mesdames de France, ainsi que le Roi de Pologne Duc de Lorraine & de Bar, reçurent, à l'occasion de cette mort, les complimens des Princes & Princesses du Sang.

On célébra le premier Septembre dans l'Eglise de l'Abbaye Royale de saint Denis le Service solennel qui s'y fait tous les ans pour le repos de l'ame de Louis XIV; & l'Evêque de Rieux y officia pontificalement. Le Comte d'Eu & le Duc de Penthièvre y assistèrent, ainsi que plusieurs personnes de distinction.

Le Roi de Pologne a repris le 4 la route de Lunéville.

Le 2 Septembre, le Corps de feu Madame, fut apporté de Versailles au Palais des Tuilleries. Après y avoir été exposé à visage découvert, il a

234 MERCURE DE FRANCE.

été embaumé, & mis dans le cercueil. Le 5, jour fixé pour le conduire à l'Abbaye Royale de saint Denis, le Convoi se mit en marche sur les sept heures du soir, dans l'ordre suivant. Deux carrosses du Roi, remplis par les femmes de chambre de la Princesse; un troisième carrosse de Sa Majesté, dans lequel étoient les huit Gentilshommes ordinaires destinés à porter le cercueil & les quatre coins du poêle qui le couvroit; un détachement de chacune des deux Compagnies des Mousquetaires; un détachement de celle des Chevaux-légers; plusieurs Pages de la Reine & de Madame la Dauphine; vingt-quatre Pages de la Grande & de la Petite Ecurie du Roi. Les Officiers des cérémonies étoient à cheval devant le carrosse où étoit le corps de Madame. Plusieurs valets de pied de Leurs Majestés entouroient ce carrosse, après lequel marchaient le détachement des Gardes du Corps & le détachement des Gendarmes. L'Abbé de la Châteigneraye, Aumônier du Roi, étoit dans le carrosse à la droite, & il portoit le cœur de la Princesse. La Princesse Douairière de Conty, nommée par le Roi pour accompagner le corps, étoit à la gauche, ayant avec elle la Princesse de Chimay. La Comtesse de Marfan, Gouvernante des Enfants de France, étoit vis-a-vis du corps. La Dame de Butler, Sous-Gouvernante, & l'Abbé de Barral, Aumônier du Roi, étoient aux portières. Les carrosses de la Princesse de Conty & ceux de la Comtesse de Marfan fermoient la marche. Le Convoi étant arrivé à l'Abbaye de saint Denis vers les dix heures du soir, l'Abbé de la Châteigneraye présenta le corps au Prieur de l'Abbaye, & l'on fit l'inhumation avec les cérémonies accoutumées. On porta ensuite le cœur avec le même cortège à l'Abbaye Royale du Val de Grace.

Les Fermiers Généraux ont offert cent dix millions au Roi pour le bail prochain, ce qui fait une augmentation de plus de sept millions par an. Ils s'engagent de faire à Sa Majesté, à commencer du premier Octobre prochain, une avance de soixante millions, dont l'intérêt leur sera payé à quatre pour cent. La proposition a été acceptée par Sa Majesté. En conséquence, le Bail des Fermes générales vient d'être renouvelé, sans augmentation de nouveaux droits ou impôts. Le Roi a réuni toutes les Sous-Fermes à la Ferme générale, laissant les Fermiers Généraux les maîtres d'en faire la régie pour leur plus grand avantage, & de disposer pleinement & entièrement de tous les emplois. Sa Majesté a jugé à propos d'augmenter le nombre de ses fermiers Généraux, & l'a fixé à soixante pour le nouveau Bail.

L'Escadre commandée par le Comte du Guay, est rentrée le 3 Septembre à Brest. Le Roi ayant été informé qu'une des Frégates de cette Escadre avoit arrêté, en revenant de Cadix, la Frégate Angloise *le Blandfort*; Sa Majesté a envoyé sur le champ ordre de relâcher cette Frégate, & de renvoyer en même tems le sieur Lidleton, Gouverneur de la Caroline, qui s'y étoit embarqué en Angleterre, pour passer à son gouvernement.

La Demoiselle Marie-Anne Androl est morte à Paris le 3 Septembre, âgée de quatre-vingt-dix-huit ans, cinq mois & quinze jours. Depuis l'année 1751, elle jouissoit de vingt-six mille sept cents soixante-quinze livres de rente, pour le montant de la neuvième classe de la seconde Tontine, établie par Edit du mois de Février 1696, dans laquelle elle avoit deux Actions produisant originairement cinquante livres de rente.

La nuit du 4 au 5 Septembre, le feu prit chez

236 MERCURE DE FRANCE:

un Brasseur dans le village de Homblieres, situé à une lieue de Saint Quentin; & dix-huit maisons, en trois quarts d'heure, furent embrasées de façon à ne pouvoir recevoir de secours. Un des premiers Laboureurs du lieu a perdu, avec tous ses bâtimens, la plus riche moisson qu'il eût faite depuis un grand nombre d'années. Plusieurs autres habitans sont de même totalement ruinés, & il ne leur reste de ressource, que dans la commisération publique.

Le 8, M. le Comte de Saint-Florentin, Ministre & Secrétaire d'Etat, présenta au Roi une Députation du Clergé. Elle étoit composée du Cardinal de la Rochefoucauld, de l'Archevêque de Narbonne, de deux Evêques, de quatre Députés du second Ordre, & des deux Agens Généraux.

Le 15, le Maréchal Duc de Duras prêta serment entre les mains de Sa Majesté, pour le Gouvernement de Franche-Comté, que le Roi lui a accordé. Ce Maréchal s'étant démis du Gouvernement de Château-Trompette, le Roi en a disposé en faveur du Duc de Duras, Lieutenant-Général des Armées de Sa Majesté, & son Ambassadeur extraordinaire auprès du Roi d'Espagne. Sa Majesté a érigé en Pairie le Duché de Duras, qui n'étoit qu'héréditaire.

Le Roi a nommé l'Abbé Comte de Bernis, son Ambassadeur extraordinaire auprès du Roi d'Espagne, & le Marquis de Durfort son Ambassadeur ordinaire auprès de la République de Venise.

Sa Majesté a accordé le Régiment d'Infanterie de Monseigneur le Dauphin, vacant par la démission du Comte de Grammont, au Marquis de Boufflers, Lieutenant des Gardes du Corps du Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar.

Il paroît un Arrêt du Conseil d'Etat, qui pro-

roge jusqu'au premier Juillet 1760 la surseance accordée au Clergé , pour rendre les foi & hommage , & fournir les déclarations du temporel des Bénéfices, tenant lieu d'aveux & dénombremens.

Le 18 Septembre , les Actions de la Compagnie des Indes étoient à treize cens quatre-vingt-quinze livres. Les billets de la premiere Lotterie royale , & ceux de la seconde Lotterie n'avoient point de prix fixe.

A V I S.

La Sr Rochefort, Maître Perruquier , a fait pour la perfection des perruques une découverte qui mérite d'être publiée. Après avoir reconnu par une longue expérience que les mesures des perruques prises sur les têtes à la maniere ordinaire ne suffisoient pas pour faire une monture solide , qui pût toujours conserver sa façon , & convenir de tout point à la tête pour laquelle elle est faite , il a cherché des règles plus sûres & plus communes au public , dans une étude réfléchie des contours & des proportions ; & après de grandes recherches pendant plusieurs années , ce travail l'a conduit à inventer & fabriquer seul des têtes d'une construction singuliere , & modelées d'après nature. Ces têtes d'une ingénieuse invention , divisées par lignes précises , selon toutes les parties de l'extérieur des différentes grosseurs de tête , suivent exactement le trait & le contour extérieur des têtes naturelles , par là il est parvenu à monter si parfaitement les perruques nouées , les bonnets & les perruques à bourle , qu'elles prennent naturellement le tour du visage avec toute la précision possible , & s'y ajustent si bien d'elles-mêmes

238 MERCURE DE FRANCE.

mes , que les cheveux semblent avoir pris racine. Pour être assujetties & collées , elles n'ont besoin ni de boucles , ni de cordons , ni de ressorts , ni même d'accommodage. Les Prévôt , Syndic & Gardes de la Communauté des Perruquiers de Paris assemblés en leur bureau , après avoir examiné ces têtes artificielles , & convaincus des avantages de ces nouvelles montures , les ont approuvées , & en ont délivré à l'Auteur un certificat en bonne forme , qui nous autorise à les annoncer.

Le Sr. Rochefort demeure rue de la Verrerie , près de la rue des Billettes.

ERRATA.

PAGE 121 , ligne 29. pourroit résister , *lisez* pourroit.

Pag. 124 , lig. 10. je vous remercie , *lis.* je vous en remercie.

Pag. 126 , lig. 23. par l'infidélité de l'infâme avarice , *lis.* par l'infidélité & l'avarice.

Ibid , lig. 29 , on a osé feuiller , *lis.* fouiller.

Pag. 129 , lig. 13. Chymie médicinale , *lis.* Chimie.

APPROBATION.

J'ai lu , par ordre de Monseigneur le Chancelier , le Mercure d'Octobre , & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris , ce 30 Septembre 1755.

GUIROY.

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

E pître présentée à M. le Prince de Soubise ; par le Sr Baratte , soldat au Régiment de Penthievre Infanterie ,	page 5
Suite du Moi ,	8
Epître à M. B. par M. M.	31
Impromptu fait à table ,	33
Suite des pensées diverses insérées dans le Mercu- re de Septembre ,	34
Vers pour être mis au bas du portrait de Mlle R.	39
Portraits de quatre fameux Peintres d'Italie ,	40
Vers de M. de Voltaire à M. Vanharen ,	41
Epître du même à Mad. la Comtesse de Fontaines ,	42
Lettre à un ami , sur la suite d'une discussion sur la nature du goût , imprimée dans le Mercure de Juillet 1755 ,	44
Lettre à l'Auteur du Mercure , au sujet d'une ré- ponse de M. l'Abbé Prévot ,	48
Vers pour le Roi le jour de S. Louis 1755 ,	52
Epître à M. l'Evêque de . . .	54
Lettre de M. l'Abbé A. P. J. à M. l'Abbé de B*** au sujet des Prédicateurs ,	57
Le prix de la Constance, Cantatille ,	64
Vers à Madame** qui n'avoit qu'un fils , & qui s'affigeoit de n'avoir point de filles ,	65
Les Œuillets. Bouquet à Mme la Comtesse de B. . .	<i>ibid.</i>
Mots des Enigmes & des Logogryphes du Mercu- re de Septembre ,	67

Enigme & Logogryphe ;

72

Chanson ,

69

ART. II. NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Lettre au fujer du Discours de M. J. J. Rousseau
de Genève , sur l'origine & les fondemens de
l'inégalité parmi les hommes ,

71

Extraits.

77

Précis , ou indications des livres nouveaux ,

107

Lettre de M. de Voltaire à M. Rousseau ,

124

Séance publique de l'Académie Française .

130

ART. III. SCIENCES ET BELLES LETTRES.

Histoire. Suite de l'abrégé historique de la ville
de Paris ,

135

Chirurgie. Suite de la séance publique de l'Académie
de Chirurgie ,

163

ART. IV. BEAUX ARTS.

Peinture.

183

Gravure.

202

Manufactures. Réflexions sur la critique d'un
mémoire sur les laines , adressées à l'Auteur du
Mercure ,

206

ART. V. SPECTACLES.

Comédie Française ,

217

Comédie Italienne ,

ibid.

Opéra comique ,

219

Concert spirituel ,

220

ARTICLE VI.

Nouvelles étrangères ,

221

Nouvelles de la Cour , de Paris , &c.

228

Avis.

237

La Chanson notée doit regarder la page 69.

De l'Imprimerie de Ch. A. JOMBART,

MERCURE DE FRANCE, DÉDIÉ AU ROI. NOVEMBRE 1755.

Diversité, c'est ma devise. La Fontaine.



A PARIS,

Chez { CHAUBERT, rue du Hurepoix.
JEAN DENULLY, au Palais.
PISSOT, quai de Conti.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT.

LE Bureau du *Mercur*e est chez M. LUTTON, Avocat, & Greffier-Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du *Mercur*e, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, entre deux Selliers.

C'est à lui qu'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. de Boissy, Auteur du *Mercur*e.

Le prix est de 36 sols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 21 livres pour l'année, à raison de quatorze volumes. Les volumes d'extraordinaire seront également de 30 sols pour les Abonnés, & se payeront avec l'année qui les suivra.

Les personnes de province auxquelles on l'enverra par la poste, payeront 31 livres 10 sols d'avance en s'abonnant, & elles le recevront franc de port.

Celles qui auront des occasions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port sur leur compte, ne payeront qu'à raison de 30 sols par volume, c'est-à-dire 21 livres d'avance, en s'abonnant pour l'année, sans les extraordinaires.

Les Libraires des provinces ou des pays

Aij

étrangers, qui voudront faire venir le Mercure, écriront à l'adresse ci-dessus.

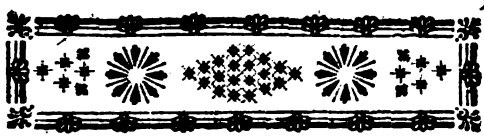
On supplie les personnes des provinces d'envoyer par la poste, en payant le droit, le prix de leur abonnement, ou de donner leurs ordres, afin que le paiement en soit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis, resteront au rebut.

L'on trouvera toujours quelqu'un en état de répondre chez le sieur Lutton ; & il observera de rester à son Bureau les Mardi, Mercredi & Jeudi de chaque semaine, après-midi.

On peut se procurer par la voie du Mercure, les autres Journaux, ainsi que les Livres, Estampes & Musique qu'ils annoncent.





MERCURE
DE FRANCE.
NOVEMBRE. 1755.

ARTICLE PREMIER.
PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

L'EMBARRAS DES RICHESSES,
CANTATELLE.

Nous possédons , Dieux de la terre !
Vous , les trésors , moi , les plaisirs :
A l'abondance je préfère
L'attente qui naît des désirs.

Plus vous nagez dans la richesse ,
Moins vous goûtez la volupté ;
Vous êtes plongés dans l'ivresse ,
J'en ai la pointe & la gaieté.

A iij

6 MERCURE DE FRANCE:

De loin votre bonheur nous séduit, nous étonne ;
Il disparoît de près ; sitôt qu'on peut vous voir ;
L'ennui vous suit partout , l'effroi vous environne :
Semblables à la feuille à la fin de l'Automne ,
Du faite des grandeurs un vent vous fait décheoir :
Mon partage est plus doux ; quand Iris me couronne
Des fleurs que dans nos prés sans choix sa main
moissonne ,
Je suis Roi le matin , sûr de l'être le soir.

Au bord d'un ruisseau qui murmure ,
J'éprouve un tranquille sommeil.
Je ne crains point qu'à mon réveil
Contre moi s'arme la nature.

D'elle & d'Iris je suis la loi ,
Sur leurs dons mon bonheur se fonde :
Le soleil luit pour tout le monde ,
Mon Iris ne vit que pour moi.

F A B L E

*A un Ami qui veut se reléguer en Province ;
& prendre le parti du Couvent.*

L' A R B R I S S E A U.

TU vas quitter Paris , cher D*** , & le cloître
A pour toi des appas que je ne puis connoître :

Oui, pour t'en détourner mes soins sont superflus.
 Mais tu te flattes donc qu'en ton couvent reclus,
 Tu goûteras en paix les douceurs de la vie;
 Qu'un bonheur sans mélange, exempt de toute
 envie,

Contentera tes vœux, remplira tes desseins,
 Et fera sur toi seul lever des jours sereins?
 Cependant on le dit : la raison d'ordinaire
 N'habite pas longtems chez la gent solitaire.

Tel qui trop tôt du monde veut sortir,
 Souvent trop tard pourra s'en repentir.

J'avance pour preuve une fable,
 Rends-là pour toi moins applicable.

Un arbrisseau planté par la nature,
 Déjà fort, & riche en verdure,

Voyoit dans un jardin d'autres arbres rangés;
 Elagués avec art, très-bien symétrisés :

Pourquoi, dit-il, sous les yeux d'un bon maître,
 D'être soigné comme eux, n'ai-je pas le bonheur ?
 Profiterois-je moins ? que sçait-on ? mieux peut-
 être.

Hélas ! un tronc touffu, des branches sans hon-
 neur,

De la seve qui m'a fait naître

Vont épuiser tout le meilleur.

En lieu bien clos, à l'abri des tempêtes,

Sans crainte ils élèvent leurs têtes.

Sont-ils trop altérés ; on leur rend la fraîcheur :

Bref, à chaque maladie

A iv

8 MERCURE DE FRANCE.

En tout tems on remédie.

Pour moi , je languis de maigreur ;

Les saisons , les vents , les chaleurs ,

Cent & cent maux me sont à craindre ;

Oui , toujours le pauvre arbre alloit encor se
plaindre ,

Des pores de l'écorce il couloit quelques pleurs :

Le sort trompa bien son attente.

Chemin faisant , le voisin jardinier

Le voit , l'admire , & le transplante ,

L'arrose , comme il faut , l'engraisse de fumier.

Quinze jours écoulés , notre arbre avoit pris terre ,

S'estimant fort heureux. Il fallut le tailler.

De ses rameaux fourchus il se voit dépouiller ;

Et pour le redresser , on lui livre la guerre :

Bientôt ce n'est plus qu'un tronc nu.

Il avoit désiré de tous ses maux le pire ;

Plein de regret il gémit , il soupire ,

Et maudit un bonheur qu'il n'avoit point connu.

Ami , tu sçais à quoi mon récit se termine.

Le Monastere est ce verger charmant ,

Où , sous la sage discipline ,

Un béat vit tranquillement.

Il est content , dis-tu : certes , je le veux croire ;

Dans sa condition on a mille agrémens.

Mais s'il l'a pris sans choix , la robe blanche ou
noire

Ne change point les sentimens.

Le tendre arbrisseau , c'est toi-même ;

Tu hais le monde , & tu fais ses plaisirs :

Le froc te semble un bien suprême.

Ah ! je t'arrête trop ; cours , vole à tes désirs.

Mais quand sous un dur esclavage

Tu sentiras enfin gémir ta liberté ;

Quand une obéissance aveugle & sans partage ,

Condamnera ta moindre volonté ;

Alors mais je veux taire un triste & vain pré-
sage ;

Suis ta vocation : c'est l'avis le plus sage.

Si Dieu te parle , il veut être écouté ;

Mais il ne parle pas , s'il n'est bien consulté.

L'Abbé BOUCHÉ.

LES CHARMES DU CARACTERE.

HISTOIRE VRAISEMBLABLE.

SUITE DE LA PROMENADE DE PROVINCE.

Par Mademoiselle Plisson , de Chartres.

Montvilliers (c'est ainsi que s'appelle le Philosophe que voici) est un riche Gentilhomme du voisinage , le plus heureux & le plus digne de l'être. Un esprit juste, cultivé, solide ; une raison supérieure , éclairée ; un cœur noble , généreux , délicat , sensible ; une humeur douce , bienfaisante ; un extérieur ouvert , sont des qualités naturelles qui le font adorer de

A v

tous ceux qui le connoissent. Tranquille possesseur d'un bien considérable , d'une épouse digne de lui , d'un ami véritable , il sent d'autant mieux les agrémens de sa situation qu'elle a été précédée des plus tristes revers.

La perte de sa mère , qui mourut peu de tems après sa naissance , a été la première & la source de toutes ses infortunes. Son pere , qui se nommoit Dorneville , après avoir donné une année à sa douleur , ou plutôt à la bienséance , se remaria à la fille d'un de ses amis. Elle étoit aimable , mais peu avantagée de la fortune. L'unique fruit de ce mariage fut un fils. Sa naissance , qui avoit été longtemps désirée , combla de joie les deux époux. Montvilliers , qui avoit alors quatre à cinq ans , devint bientôt indifférent , & peu après incommode. Il étoit naturellement doux & timide. Sa belle-mère qui ne cherchoit qu'à donner à son pete de l'éloignement pour lui , fit passer sa douceur pour stupidité. Elle decouvroit dans toutes les actions le germe d'un caractère bas , & même dangereux. Tantôt elle avoit remarqué un trait de méchanceté noire , tantôt un discours qui prouvoit un mauvais cœur. Elle avoit un soin particulier de le renvoyer avec les domestiques. Un d'eux à qui il fit pitié

lui apprit à lire & à écrire assez passablement. Mais le pauvre garçon fut chassé, pour avoir osé dire que Montvilliers n'étoit pas si stupide qu'on vouloit le faire croire, & qu'il apprenoit fort bien tout ce qu'on vouloit lui montrer.

Saraïson qui se développoit, une noble fierté que la naissance inspire, lui rendirent bientôt insupportables les mépris des valets qui vouloient plaire à Madame Dorneville. La maison paternelle lui devint odieuse. Il passoit les jours entiers dans les bois, livré à la mélancolie & au découragement. Accoutumé dès sa plus tendre jeunesse à se regarder comme un objet à charge, il se haïssoit presque autant que le faisoit sa belle-mère. Tous ses souhaits se bornoient au simple nécessaire. Il ne désiroit que les moyens de couler une vie paisible dans quelque lieu solitaire, & loin du commerce des hommes dont il se croyoit incapable.

Ce fut ainsi que ce malheureux jeune homme passa les quinze premières années de sa vie, lorsqu'un jour, il fut rencontré dans le bois où il avoit coutume de se retirer, par un militaire respectable, plein de candeur, de bon sens, & de probité. Après avoir servi honorablement sa patrie pendant vingt-ans, ce digne guerrier s'é-

A vj

12 MERCURE DE FRANCE.

toit retiré dans une de ses terres pour vivre avec lui-même , & chercher le bonheur , qu'il n'avoit pu trouver dans le tumulte des armes & des passions. L'étude de son propre cœur , la recherche de la sagesse , étoient ses occupations ; la physique expérimentale ses amusemens ; & le soulagement des misérables ses plaisirs.

M. de Madinville (c'est le nom du militaire devenu philosophe) après avoir considéré quelque tems Montvilliers qui pleuroit , s'avança vers lui , & le pria avec beaucoup de douceur de lui apprendre le sujet de son affliction , en l'assurant que s'il pouvoit le soulager , il le feroit de tout son cœur.

Le jeune homme qui croyoit être seul , fut effrayé de voir quelqu'un si près de lui. Son premier mouvement fut de fuir. Mais M. de Madinville le retint & le pressa encore plus fort de l'instruire de la cause de ses larmes. Mes malheurs sont sans remède , répondit enfin Montvilliers : je suis un enfant disgracié de la nature ; elle m'a refusé ce qu'elle accorde à tous les autres hommes. Eh ! que vous a-t-elle refusé , reprit l'officier , d'un air plein de bonté ? loin de vous plaindre d'elle , je ne vois en vous que des sujets de la louer. Quoi , Monsieur , repartit le jeune homme avec

naïveté, ne voyez-vous pas que je manque absolument d'esprit ? mon air ... ma figure, mes façons ... tout en moi ne vous l'annonce-t-il pas ? Je vous assure, répondit le Philosophe, que votre figure n'a rien que de fort agréable. Mais, mon ami, qui êtes-vous, & comment avez-vous été élevé ? Montvilliers lui fit le récit que je viens de vous faire. J'ai entendu parler de vous & de votre prétendue imbécillité, lui dit alors le militaire, mais vous avez de l'intelligence, & vous me paroissez être d'un fort bon caractère. Je veux cultiver ces qualités naturelles, vous consoler, en un mot vous rendre service. Je ne demeure qu'à une lieue d'ici ; si vous ne connoissez pas Madinville, vous n'aurez qu'à le demander, tout le monde vous l'enseignera.

Il faut avoir été aussi abandonné que l'étoit Montvilliers, pour concevoir tout le plaisir que lui fit cette rencontre. Il se leva le lendemain dès que le jour parut, & ne pouvant commander à son impatience, il vole vers le seul homme qu'il eût jamais trouvé sensible à ses maux. Il le trouva occupé à considérer les beautés d'un parterre enrichi de fleurs, dont la variété & le parfum satisfaisoient également la vue & l'odorat. M. de Madinville fut charmé de l'empressement de Montvilliers, conversa

14 MERCURE DE FRANCE.

beaucoup avec lui , fut content de sa pénétration , & de sa docilité , & lui fit promettre qu'il viendrait dîner chez lui deux fois la semaine.

Je n'entreprendrai point , continua la Silphide , de vous répéter tous les sages discours que notre philosophe tint à ce jeune homme : il lui fit connoître que pour être heureux , trois choses sont nécessaires ; régler son imagination , modérer ses passions , & cultiver ses goûts. Que la paix de l'ame & la liberté d'esprit répandent un vernis agréable sur tous les objets qui nous environnent. Que la vertu favorite du véritable philosophe , est une bienveillance universelle pour les semblables , un sentiment de tendresse & de compassion , qui parle continuellement en leur faveur , & qui nous presse de leur faire du bien. Que cette aimable vertu est la source des vrais plaisirs. Qu'on trouve en l'exerçant , cette volupté spirituelle , dont les cœurs généreux & sensibles savent seuls connoître le prix. Montvilliers comprit fort bien toutes ces vérités. Il fit plus, il les aima. Son esprit semblable à une fleur que les froids aquilons ont tenu longtems fermée , & qu'un rayon de soleil fait épanouir , se développa. Les sentimens vertueux que la nature avoit mis dans son cœur généreux ,

promirent une abondante moisson.

Le changement qui s'étoit fait en lui, vint bientôt aux oreilles de son pere. Il voulut en juger par lui-même. Accoutumé à le craindre, Montvilliers répondit à ses questions d'un air timide & embarrassé. Sa belle-mere toujours attentive à le desservir, fit passer son embarras pour aversion & M. Dorneville le crut d'autant plus facilement, qu'il ne lui avoit pas donné sujet de l'aimer. Il se contenta de le traiter avec un peu plus d'égards, mais sans ces manieres ouvertes que produisent l'amitié & la confiance. Sa belle-mere changea aussi de conduite; elle le combla de politesses extérieures, comme si elle eût voulu réparer par ces marques de considération le mépris qu'elle avoit fait de lui jusqu'alors. Mais au fond elle ne pouvoit penser sans un extrême chagrin, qu'étant l'aîné, il devoit hériter de la plus considérable partie des biens de M. Dorneville, tandis que son cher fils, l'unique objet de ses complaisances, ne seroit jamais qu'un gentilhomme malaisé.

Cinq ou six ans se passerent de cette sorte. Montvilliers qui recevoit tous les jours de nouvelles preuves de la tendresse de M. de Madinville, ne mettoit point de bornes à sa reconnoissance. Ce sentiment accompagné de l'amitié est toujours suivi du plaisir. Ce jeune homme n'en trouvoit point de

16 MERCURE DE FRANCE.

plus grand que de donner des marques de sa sensibilité à son bienfaiteur. Tranquille en apparence, il ne l'étoit cependant pas dans la réalité. Son cœur, excessivement sensible, ne pouvoit être rempli par l'amitié, il lui falloit un sentiment d'une autre espèce. Il sentoit depuis quelque tems en lui-même un desir pressant, un vif besoin d'aimer, qui n'est pas la moins pénible de toutes les situations. L'amour lui demandoit son hommage; mais trop éclairé sur ses véritables intérêts pour se livrer à ce petit tyran sans réserve, il vouloit faire ses conditions. Il comprit que les qualités du cœur & de l'esprit, le rapport d'humeur & de façon de penser, étoient absolument nécessaires pour contracter un attachement sérieux & durable. Son imagination vive travaillant sur cette idée, lui eut bientôt fabriqué une maîtresse imaginaire, qu'il chercha vainement à réaliser. Il étudia avec soin toutes les jeunes personnes de R.... Cette étude ne servit qu'à lui faire connoître l'impossibilité de trouver une personne si parfaite. Cependant, le croiriez-vous? il s'attacha à cette chimere même en la reconnoissant pour telle : son plus grand plaisir étoit de s'en occuper; il quittoit souvent la lecture & les conversations les plus solides, pour s'entretenir avec elle.

Quelque confiance qu'il eût en M. de Madinville , il n'avoit pas osé lui faire l'aveu de ces nouvelles dispositions. Il connoissoit sa maladie ; mais en même tems il la chérissoit , il lui trouvoit mille charmes, & ç'auroit été le desobliger que d'en entreprendre la guérison. C'est ce que son ami n'auroit pas manqué de faire. Un jour qu'il se promenoit seul , en faisant ces réflexions ; M. de Madinville vint l'aborder. J'ai sur vous , mon cher Montvilliers , lui dit-il , après avoir parlé quelque tems de choses indifférentes, des vues que j'espère que vous approuverez. Rien n'est comparable à l'amitié que j'ai pour vous , mais je veux que des liens plus étroits nous unissent. Je n'ai qu'une niece ; j'ose dire qu'elle est digne de vous par la solidité de son esprit , la supériorité de sa raison , la douceur de son caractère , enfin mille qualités estimables dont vous êtes en état de sentir tout le prix.

Montvilliers , qui n'avoit jamais entendu parler que son ami eût une niece , & qui ne lui croyoit pas même ni de frere ni de sœur , fut un peu surpris de ce discours. Sa réponse cependant fut courte , polie & satisfaisante. Il lui demanda pourquoi il ne lui avoit jamais parlé d'une personne qui devoit si fort l'intéresser , les raisons

qui m'en ont empêché , lui répondit son ami , m'obligent encore de vous cacher son nom & sa demeure. Mais avant que d'en venir à l'accomplissement de ce projet , ajouta-t-il , mon dessein est de vous envoyer passer quelque tems à Paris. Avec beaucoup de bon sens & d'esprit , il vous manque une certaine politesse de manieres, une façon de vous présenter qui prévient en faveur d'un honnête homme. Parlez-en à votre pere. Je me charge de faire la dépense nécessaire pour ce voyage.

Enchanté de ce nouveau témoignage d'affection & de générosité , Montvilliers remercia dans les termes les plus vifs son bienfaicteur. Il n'étoit pourtant pas absolument satisfait de la premiere partie de son discours. Ce choix qu'il paroissoit lui faire d'une épouse sans son aveu , lui sembla tyrannique. Il ne put souffrir de se voir privé de la liberté de chercher une personne qui approchât de son idée. Il imaginoit dans cette recherche mille plaisirs dont il falloit se détacher. Son cœur murmura de cette contrainte ; elle lui parut insupportable : mais la raison prenant enfin le dessus , condamna ces mouvemens. Elle lui représenta combien il étoit flatteur & avantageux pour lui d'entrer dans la famille d'un homme à qui il devoit tout , & le fit

convenir qu'en jugeant de l'avenir par le passé , son bonheur dépendoit de sa docilité pour les conseils de son ami.

Ces réflexions le calmerent. Il ne songea plus qu'à s'occuper des préparatifs de son voyage ; ils ne furent pas longs. Les quinze premiers jours de son arrivée dans la capitale furent employés à visiter les édifices publics , & à voir les personnes à qui il étoit recommandé. Il fut à l'Académie pour apprendre à monter à cheval & à faire des armes ; il se fit des connoissances de plusieurs jeunes gens de considération , qui étoient ses compagnons d'exercices , & s'introduisit par leur moyen dans des cercles distingués. Avidé de tout connoître , de tout voir , il eut bientôt tout épuisé. Son esprit solide ne s'accommoda pas de la frivolité qui regne dans ce qu'on appelle bonne compagnie, Il se contenta dans ses momens de loisir , de fréquenter les spectacles , les promenades , & de cultiver la connoissance de quelques gens de lettres que M. de Madinville lui avoit procurée.

La diversité & la nouveauté de tous ces objets n'avoient pu guérir son cœur. Il avoit toujours le même goût pour sa maîtresse imaginaire , & les promenades solitaires étoient son amusement favori. Un

jour qu'il se promenoit dans les Tuilleries, sa rêverie ne l'empêcha pas de remarquer une jeune demoiselle, dont la physionomie étoit un agréable mélange de douceur, de franchise, de modestie, & de raison. Quel attrait pour Montvilliers ! il ne pouvoit se lasser de la considérer. Sa présence faisoit passer jusqu'au fond de son cœur une douceur secrète & inconnue. Elle sortit de la promenade, il la suivit, & la vit monter dans un carrosse bourgeois avec toute sa compagnie. Alors songeant qu'elle alloit lui échapper, il eut recours à un de ces officieux messagers dont le Pont-neuf fourmille : il lui donna ordre de suivre ce carrosse, & de venir lui redire en quel endroit il se seroit arrêté. Environ une demi-heure après, le courrier revint hors d'haleine, & lui apprit que toute cette compagnie étoit descendue à une maison de campagne située à B....

Montvilliers, qui connoissoit une personne dans ce lieu, se promit d'y aller dès le lendemain, espérant revoir cette demoiselle, peut-être venir à bout de lui parler, ou du moins apprendre qui elle étoit. Rempli de ce projet, il alloit l'exécuter, quand un jeune homme de ses amis entra dans sa chambre, & lui proposa de l'accompagner, pour aller voir une de ses pa-

rentes , chez laquelle il y avoit bonne compagnie. Il chercha d'abord quelque prétexte pour se défendre , mais quand il eut appris que cette parente demouroit à B... il ne fit plus difficulté de suivre son ami. Il ne s'en repentit pas ; car la premiere personne qu'il apperçut en entrant dans une fort beile salle , fut cette jeune demoiselle qu'il avoit vu la veille aux Tuilleries. Cette rencontre qui lui parut être d'un favorable augure , le mit dans une situation d'esprit délicateuse. On servit le dîner, & Montvilliers fit si bien qu'il se trouva placé auprès de celle qui possédoit déjà toutes ses affections. Il n'épargna ni galanteries , ni politesses , ni prévenances pour lui faire connoître la satisfaction qu'il en ressentait ; & il ne tint qu'à elle de reconnoître dans ses manieres une vivacité qui ne va point sans passion. Aussi ne fut-elle pas la derniere à s'en appercevoir : elle avoit remarqué son attention de la veille, & sa figure dès ce moment ne lui avoit pas déplu. Elle lui apprit qu'elle étoit alors chez une dame de ses amies , qu'elle devoit y rester encore quinze jours , qu'elle demouroit ordinairement à Paris avec son pere & sa mere , qu'elle aimoit beaucoup la campagne , & qu'elle étoit charmée de ce que son pere venoit d'acquérir une terre

22 MERCURE DE FRANCE.

assez considérable , proche de R.... où ils comptoient aller bientôt demeurer. Quoi , Mademoiselle , lui dit-il , seroit-il bien possible que nous devinssions voisins ? Comment vous êtes de R... lui demanda-t-elle à son tour ? Je n'en suis pas directement , répondit-il , mais la demeure de mon pere , qui s'appelle Dorneville , n'en est éloignée que d'une lieue. Eh bien , reprit-elle , notre terre est entre Dorneville & Madinville ; connoissez-vous le Seigneur de cette dernière paroisse ? Grand Dieu ! Si je le connois , répondit-il avec vivacité , c'est l'homme du monde à qui j'ai le plus d'obligation. Mademoiselle d'Arvieux , c'est ainsi que s'appelloit cette jeune personne , contente de cette déclaration , ne s'ouvrit pas davantage. Cependant le soleil prêt à se coucher , obligea les deux amis de reprendre la route de Paris. Montvilliers n'avoit jamais vu de journée passer avec tant de rapidité : avant que de partir , il demanda la permission de revenir , qu'on lui accorda fort poliment.

Il ne fut pas plutôt sorti d'auprès de Mlle d'Arvieux , que rentrant en lui-même , & faisant réflexion sur tous ses mouvemens , il sentit qu'il aimoit. Le souvenir de ce qu'il avoit promis à son bienfaiteur , vint aussi-tôt le troubler. Il se fit

des reproches de son peu de courage ; mais peut-être je m'allarme mal-à-propos , continua-t-il en lui-même ; c'est un caprice , un goût passager que Mlle d'Arvieux m'aidera elle-même à détruire. Si je pouvois connoître le fond de son cœur , sa façon de penser , sans doute je cesserois de l'aimer. Il s'en seroit peut-être dit davantage , si son ami n'avoit interrompu sa rêverie , en la lui reprochant. » Tu es sûrement » amoureux , lui dit-il d'un ton badin. Je » t'ai vu un air bien animé auprès de Mlle » d'Arvieux ; conviens-en de bonne foi. Il n'est pas bien difficile d'arracher un secret de cette nature. Montvilliers qui connoissoit la discrétion de son ami , lui avoua sans beaucoup de peine un sentiment dont il étoit trop rempli , pour n'avoir pas besoin d'un confident : mais en convenant que les charmes de cette Demoiselle l'avoient touché , il ajouta que comme il craignoit que le caractère ne répondît pas aux graces extérieures , il songeoit aux moyens de connoître le fond de son cœur. Si ce n'est que cela qui te fait rêver , lui dit son ami , il est aisé de te satisfaire. Je connois une personne qui est amie particuliere de Mlle d'Arvieux ; je sçais qu'elles s'écrivent quand elles ne peuvent se voir , & tu n'ignores pas qu'on

24 MERCURE DE FRANCE.

se peint dans ses lettres sans même le vouloir & sans croire le faire ; il ne s'agit que d'avoir celles de Mlle d'Arvieux , & je les possède ; c'est un larcin que j'ai fait à cette amie , qui est aussi la mienne. Les voici , je te les confie.

Montvilliers , après avoir remercié son ami que ses affaires appelloient ailleurs , se rendit chez lui chargé de ces importantes pieces. Il lut plusieurs de ces lettres qui étoient autant de preuves de la délicatesse & de la justesse d'esprit de Mlle d'Arvieux. C'étoit un agréable variété de raison & de badinage. Le style en étoit pur , aisé , naturel , simple , élégant , & toujours convenable au sujet : mais quel plaisir pour Montvilliers de voir le sentiment regner dans toutes ces lettres , & de lire dans une d'elles , qu'un amant pour lui plaire devoit bien moins chercher à acquérir des graces que des vertus ; qu'elle lui demandoit un fond de droiture inaltérable , un amour de l'ordre & de l'humanité , une délicatesse de probité , une solidité du jugement , une bonté de cœur naturelle , une élévation de sentimens , un amour éclairé pour la religion , un humeur douce , indulgente , bienfaisante.

De pareilles découvertes ne servirent point à guérir Montvilliers de sa passion.

Toutes

Toutes les vertus & les qualités que Mlle d'Arvieux exigeoit d'un amant, étoient directement les traits qui caractérisoient sa maîtresse idéale. Cette conformité d'idées l'enchantait. Voilà donc ; dit-il avec transport , ce trésor précieux que je cherchois sans espérance de le trouver ; cette personne si parfaite que je regardois comme une belle chimere , ouvrage de mon imagination. Que ne puis-je voler dès ce moment à ses pieds , lui découvrir mes sentimens , ma façon de penser , lui jurer que l'ayant aimée sans la connoître, je continuerai de l'adorer toute ma vie avec la plus exacte fidélité.

Huit jours se passèrent sans que Montvilliers qui voyoit souvent sa maîtresse , pût trouver le moyen de l'entretenir en particulier , quelque désir qu'il en eût : mais le neuvième lui fut plus favorable. Dispensez-moi , je vous prie , continua la Silphide , de vous redire les discours que ces deux amans se tinrent ; il vous suffira de sçavoir qu'ils furent très-contens l'un de l'autre , & que cet entretien redoubla une passion qui n'étoit déjà que trop vive pour leur repos.

Un jour que Montvilliers conduit par le plaisir & le sentiment , étoit allé voir Mlle d'Arvieux , il fut surpris de trouver auprès d'elle un homme âgé qu'il ne con-

B

noissoit point. Il comprit bientôt aux discours qu'on tenoit , que ce vieillard étoit le pere de sa maîtresse , & qu'il venoit dans le dessein de la remmener avec lui. Ils se leverent un instant après pour sortir , & notre amant resté seul avec la maîtresse du logis , apprit d'elle que M. d'Arvieux venoit annoncer à sa fille qu'un jeune homme fort riche , nommé Frienvall , l'avoit demandée en mariage ; que ce parti paroissoit être du goût du pere. Montvilliers interdit à cette nouvelle , pria celle qui la lui apprenoit , de vouloir bien l'aider de ses conseils. Il faut vous proposer , lui dit-elle , vous faire connoître. Hé ! Madame , voudra-t-on m'écouter , répondit-il ? M. d'Arvieux ne m'a jamais vu ; vous êtes amie de sa femme , rendez-moi ce service. Elle y consentit , & lui promit que dès le lendemain elle iroit demander à déjeuner à Mme d'Arvieux : Au reste , ajouta-t-elle , vous pouvez être tranquille du côté de votre maîtresse ; quand elle seroit capable de vous faire une infidélité , ce ne seroit point en faveur de ce rival , elle le connoît trop bien ; & pour vous rassurer davantage , je vais vous rendre son portrait tel qu'elle me le faisoit encore hier en nous promenant. Frienvall , continua cette Dame , est un de-

ces hommes frivoles dont Paris est inondé. Amateur des plaisirs , sans être voluptueux , esclave de la mode en raillant ceux qui la suivent avec trop de régularité , il agit au hazard. Ses principes varient suivant les occasions , ou plutôt il n'en a aucun. Aussi ses démarches sont-elles toujours inconséquentes. S'il est exempt de vices essentiels , il le doit à son tempérament. Futile dans ses goûts , dans ses recherches , dans ses travaux , son occupation journalière est de courir les spectacles , les cafés , les promenades , & de se mêler quelquefois parmi des gens qui pour mieux trouver le bon ton , ont banni le bon sens de leurs sociétés. Ses plus sérieuses démarches n'ont d'autre but qu'un amusemeut passager , & son état peut s'appeller une enfance continuée. Il y a fort long-temps qu'il connoît Mlle d'Arvieux , & qu'il en est amoureux , comme tous les gens de son espèce , c'est-à-dire sans se gêner. Mais loin de le payer d'aucun retour elle n'a pas daigné faire la moindre attention à ses galanteries. Trop occupé pour réfléchir , sa légèreté lui a sauvé mille conséquences peu flatteuses , qu'il devoit naturellement tirer. Il se croit aimé avec la même bonne foi qu'il se étoit aimable ; son mérite lui semble une

chose , démontrée , & qu'on ne peut lui disputer raisonnablement.

Le lendemain fut un jour heureux pour Montvilliers. Son Ambassadrice lui rapporta qu'on vouloit bien suspendre la conclusion du mariage proposé , afin de le connoître , & qu'en lui permettoit de se présenter. Il ne se le fit pas dire deux fois : il courut chez M. d'Arvieux qui le reçut assez bien pour lui faire espérer de l'être encore mieux dans la suite. Sa maîtresse lui apprit qu'ils partoient dès le lendemain pour cette terre dont elle lui avoit parlé ; il promit qu'il les suivroit de près : en effet il prit la route de sa patrie deux jours après leur départ.

Depuis trois semaines que sa passion avoit commencé , il en avoit été si occupé qu'il avoit oublié d'écrire à M. de Madinville. Il étoit déjà à moitié chemin qu'il se demanda comment il alloit excuser auprès de lui ce retour précipité. Il comprit alors qu'il lui avoit manqué essentiellement de plusieurs façons , & que sa conduite lui méritoit l'odieux titre d'ingrat. Mais si ces réflexions lui firent craindre le moment d'aborder son bienfaiteur , des mouvemens de tendresse & de reconnaissance que rien ne pouvoit altérer , lui firent désirer de l'embrasser. Ces différens

sentimens lui donnerent un air confus, embarrassé, mêlé d'attendrissement.

M. de Madinville qui avoit pour lui l'affection la plus sincere, n'avoit point supporté son absence sans beaucoup de peine & d'ennui. Charmé de son retour dont il fut instruit par une autre voie, s'il avoit suivi les mouvemens de son cœur, mille caresses auroient été la punition de la faute que Montvilliers commettoit en revenant sans lui demander son agrément; mais il voulut éprouver si l'absence ne l'avoit point changé, & si comblé des bienfaits de l'amour, il seroit sensible aux pertes de l'amitié: il se proposa donc de le recevoir avec un air sérieux & mécontent.

Montvilliers arrive, descend de cheval, vole à la chambre de son ami, qui en le voyant joua fort bien la surprise. Quoi! c'est vous, Montvilliers, lui dit-il, en reculant quelques pas: oserois-je vous demander la cause de ce prompt retour, & pourquoi vous ne m'en avez point averti? J'espérois cependant que vous me feriez cette grace. Montvilliers déconcerté par cette réception ne put répondre une seule parole. Mais ses yeux interpretes de son ame, exprimoient assez son trouble. M. de Madinville sans faire semblant de s'en apercevoir, ajouta: Au reste, je ne suis

30 MERCURE DE FRANCE.

pas fâché de vous revoir ; vous avez prêté
venu mon dessein ; j'allois vous écrire pour
vous engager à revenir , l'affaire dont je
vous ai parlé avant votre départ est fort
avancée , il ne manque pour la conclure
que votre consentement. Ma niece sur le
bon témoignage que je lui ai rendu de
votre caractère , vous aime autant & plus
que moi-même. Mais je ne pense pas ,
continua-t-il , que vous avez besoin de
repos & de rafraîchissement ; allez - en
prendre , nous nous expliquerons après.

Pénétré de l'air froid & sec dont M.
de Madinville l'avoit reçu , qui lui avoit
ôté la liberté de lui témoigner la joie qu'il
avoit de le revoir , Montvilliers avoit be-
soin de solitude pour mettre quelque
ordre à ses idées. Il sortit sans trop sça-
voir où il alloit , & s'arrêtant dans ce
bois où il avoit vu son ami pour la pre-
mière fois , il se représenta plus vivement
que jamais les obligations qu'il lui avoit.
Son ame , son cœur , son esprit , ses qua-
lités extérieures étoient le fruit de ses
soins ; son amitié avoit toujours fait les
charmes de sa vie , il falloit y renoncer ,
ou se résoudre à ne jamais posséder Mlle
d'Arvieux : quelle cruelle alternative ! Il
falloit pourtant se décider. Un fort hon-
nête homme de R..... qu'il avoit vu sou-

Vint chez M. de Madinville , interrompit ces réflexions accablantes. Après les premiers complimens , il lui demanda ce qui pouvoit causer l'agitation où il le voyoit. Montvilliers ne fit point de difficulté de lui confier son embarras. Il lui raconta le projet de son ami qu'il lui avoit communiqué avant son voyage , la naissance & la violence d'une passion qu'il n'avoit pas été le maître de ne point prendre , l'impossibilité où il se trouvoit de la vaincre , la crainte excessive de perdre un ami dont il connoissoit tout le prix , & sans lequel il ne pouvoit espérer d'être heureux.

Ce récit que Montvilliers ne put faire sans répandre des larmes , attendrit celui qui l'écoutoit. Votre situation est très-embarrassante ; lui dit-il. Pour moi ; je ne vois pas d'autre parti que de déclarer naïvement à M. de Madinville ce que vous souffrez. Il est généreux , il vous aime , & ne voudra point vous désespérer. Ah ! songez-vous , répondit-il , que cette déclaration détruit un projet qui est devenu l'objet de sa complaisance ? Faites - vous attention qu'il a parlé de moi à sa niece , qu'il a fait naître dans son ame une passion innocente ? Non , je n'aurai jamais la hardiesse de la lui faire moi-même. Hé bien ! voulez-vous que je lui en parle ;

B iv

demanda son confident : Je vais passer l'après-midi avec lui ; nous serons seuls , je tâcherai de démêler ce qu'il pense à votre sujet.

Montvilliers ayant fait connoître qu'il lui rendroit un grand service , le quitta , & prit le chemin qui conduisoit à Dornerville. Il trouva son pere en deuil de sa belle mere ; il le reçut assez bien , & l'engagea à souper avec lui , & à occuper son ancien appartement.

Son Ambassadeur eut sa visite le lendemain de fort bon matin. Il lui dit qu'il n'avoit pas tiré de sa commission tout le fruit qu'il en esperoit : que M. de Madinville lui avoit dit qu'il n'avoit jamais prétendu contraindre les inclinations de personne : au reste , ajouta-t-il , allez-le voir , expliquez-vous ensemble.

Montvilliers qui vouloit s'éclaircir à quelque prix que ce fût , partit aussi-tôt ; mais plus il approchoit de Madinville & plus son courage diminueoit. Il entre cependant ; on lui dit que son ami étoit à se promener. Il va pour le joindre , il l'aperçoit au bout d'une allée , le salue profondément , cherche dans ses yeux ce qu'il doit craindre ou esperer ; mais M. de Madinville qui le vit , loin de continuer , affecta de passer d'un autre côté ,

pour éviter de le rencontrer.

Ce mouvement étoit plus expressif que tous les discours du monde. Montvilliers qui comprit ce qu'il vouloit dire, fut pénétré de l'affliction la plus vive. Il se jeta dans un bosquet voisin où il se mit à verser des larmes ameres. Alors considérant ce qu'il avoit perdu, il prit la résolution de faire tout son possible pour le recouvrer. M. de Madinville qui se douta de l'effet que son dedain affecté auroit produit, & qui ne vouloit pas abandonner long-tems Montvilliers à son désespoir, vint comme par hasard dans l'endroit où il étoit pour lui donner occasion de s'expliquer, & feignit encore de vouloir se retirer. Cette nouvelle marque d'indifférence outrageant la tendresse de Montvilliers, il se leva avec un emportement de douleur ; arrêtez, Monsieur, lui dit-il d'une voix altérée : il est cruel dans l'état où vous me voyez, de m'accabler par de nouveaux mépris. Ma présence vous est odieuse ; vous me fuyez avec soin, tandis que pressé par le sentiment, je vous cherche pour vous dire que je suis prêt de tout sacrifier à l'amitié. Oui, ajouta-t-il en redoublant ses larmes, disposez de ma main, de mes sentimens, de mon cœur, & rendez-moi la place que j'occupois dans le vôtre.

Bv

M. de Madinville charmé , cessa de se contraindre , & ne craignit plus de laisser voir sa joie & son attendrissement. Il embrasse Montvilliers , l'assure qu'il n'a pas cessé un instant de l'aimer ; qu'il étoit vrai que l'indifférence qu'il sembloit avoir pour son alliance , lui avoit fait beaucoup de peine , parce qu'il la regardoit comme une marque de la diminution de son amitié ; que la sienne n'étant point bornée il vouloit aussi être aimé sans réserve ; qu'au reste il n'abuseroit point du pouvoir absolu qu'il venoit de lui donner sur sa personne ; que la seule chose qu'il exigeoit de sa complaisance , étoit de voir sa niece ; que si après cette entrevue il continuoit à penser de la même façon , il pourroit le dire avec franchise , & suivre son penchant.

Il finissoit à peine de parler , qu'on vint lui annoncer la visite de sa niece. Représentez - vous quel fut l'étonnement & la joie de Montvilliers , lorsqu'entrant dans une sale où l'on avoit coutume de recevoir la compagnie , il apperçut Mlle d'Arvieux qui étoit elle-même la niece de M. de Madinville.

M. d'Arvieux , frere aîné de cet aimable Philosophe , étoit un homme haut , emporté , violent ; ils avoient eu quelques

différends ensemble , & M. de Madinville sans conserver aucun ressentiment de ses mauvais procédés , avoit jugé qu'il étoit de sa prudence d'éviter tout commerce avec un homme si peu raisonnable. Comme M. d'Arvieux étoit sorti fort jeune de la province sans y être revenu depuis , à peine y connoissoit - on son nom ; Montvilliers n'en avoit jamais entendu parler. Mlle d'Arvieux avoit eu occasion de voir son oncle dans un voyage qu'il avoit fait à Paris , & depuis ce tems elle entretenoit avec lui un commerce de lettres à l'insçu de son pere. Comme elle se sentoit du penchant à aimer Montvilliers , elle fut bien-aïse avant que de s'engager plus avant, de demander l'avis de son oncle , & ce qu'elle devoit penser de son caractère. L'étude des hommes lui avoit appris combien il est difficile de les connoître , & l'étude d'elle-même combien on doit se défier de ses propres lumieres. Elle écrivit donc dès le même jour , & reçut trois jours après une réponse qui passoit ses espérances , quoiqu'elles fussent des plus flatteuses. Après lui avoir peint le cœur & l'esprit de Montvilliers des plus belles couleurs , M. de Madinville recommanda à sa niece de continuer à lui faire un mystere de leur parenté & de leur liaison , afin

B vj

de voir comment il se comporteroit dans une conjoncture si délicate.

Tout le monde fut bientôt d'accord. On badina sur la singularité de cette aventure , & l'on finit par conclure que Montvilliers demanderoit l'agrément de son pere. Il y courut aussi-tôt , & l'ayant trouvé seul dans son cabinet , il alloit lui déclarer le sujet de sa visite : mais M. Dorneville ne lui en laissa pas le loisir. J'ai jugé , lui dit-il , qu'il étoit tems de vous établir , & j'ai pour cela jetté les yeux sur Mlle de F... Vous allez peut-être m'alléguer pour vous en défendre , ajouta-t-il , je ne sçais quelle passion romanesque que vous avez prise à Paris pour une certaine personne que je ne connois point. Mais si vous voulez que nous vivions bien ensemble , ne m'en parlez jamais. Ne pourrai-je point , Monsieur , dit Montvilliers , sçavoir la raison ? Je n'ai de compte à rendre à qui que ce soit , reprit le pere avec emportement ; en un mot , je sçais ce qu'il vous faut. Mlle d'Arvieux n'est point votre fait , & je ne consentirai jamais à cette alliance : faites votre plan là-dessus. Il sortit en disant ces mots. Montvilliers consterné resta immobile : il ne pouvoit s'imaginer pourquoi il paroissoit avoir tant d'éloignement pour un mariage convenable , & mê-

me avantageux. Sa maîtresse étoit fille unique , & M. d'Arvieux du côté de la fortune & de la noblesse ne le cédoit point à M. Dorneville.

Driancourt , frere de Montvilliers , dont j'ai rapporté la naissance au commencement de cette histoire , avoit pour lors dix-huit à dix-neuf ans. Double, artificieux, adroit, flatteur, il pensoit que le grand art de vivre dans le monde étoit de faire des dupes sans jamais le devenir , & de tout sacrifier à son utilité. Son esprit élevé au-dessus des préjugés vulgaires ne reconnoissoit aucunes vertus , & tout ce que les hommes appellent ainsi n'étoit , selon lui , que des modifications de l'amour-propre , qui est dans le monde moral , ce qu'est l'attraction dans le monde physique , c'est-à-dire la cause de tout. Toutes les actions , disoit-il , sont indifférentes , puisqu'elles partent du même principe.

Il n'y a pas plus de mal à tromper son ami , à nier un dépôt , à inventer une calomnie , qu'à rendre service à son voisin , à combattre pour la défense de sa patrie , à soulager un homme dans sa misere , ou à faire toute autre action.

Driancourt avec ce joli système , ne perdoit point de vue le projet de se délivrer de son frere , dont sa mere lui avoit fait

38 MERCURE DE FRANCE.

sentir mille fois la nécessité. Il crut que le moment de l'exécuter étoit arrivé. C'étoit lui qui avoit instruit M. Dorneville de la passion de Montvilliers pour Mlle d'Arvieux , & qui en même tems avoit peint cette Demoiselle de couleurs peu avantageuses. Depuis ce moment il ne cessa de rapporter à son pere , dont il avoit toute la confiance & la tendresse , mille discours peu respectueux , accompagnés de menaces qu'il faisoit tenir à Montvilliers : enfin il tourna si bien l'esprit de ce vieillard foible & crédule , qu'il le fit déterminer au plus étrange parti.

L'on parloit beaucoup dans ce tems là de ces colonies que l'on envoie en Amérique , & qui servent à purger l'Etat. Driancourt ayant obtenu , non pourtant sans quelque peine , le consentement de son pere , part pour D. . . . trouve un vaisseau prêt à mettre à la voile chargé de plusieurs misérables qui , sans être assez coupables pour mériter la mort l'étoient cependant assez pour faire souhaiter à la société d'en être délivrée. Il parle au Capitaine qui lui promet de le défaire de son frere , pourvu qu'il pût le lui livrer dans deux jours. Il revint en diligence , & dès la nuit suivante , quatre hommes entrent dans la chambre de Montvilliers, qui avoit

continué de coucher chez son pere depuis son retour de Paris , se faisoient de lui , le contraignent de se lever , le conduisent à une chaise de poste , l'obligent d'y monter , d'où ils ne le firent descendre que pour le faire entrer dans le vaisseau qui partit peu de tems après. -

Montyilliers qui avoit pris tout ce qui venoit de lui arriver pour un rêve , ne douta plus alors de la vérité. Enchaîné avec plusieurs autres misérables , que devint-il quand il se représenta l'indignité & la cruauté de son pere , ce qu'il perdoit , ce qu'il alloit devenir ? Ces idées agirent avec tant de violence sur son esprit, qu'elles y mirent un désordre inconcevable. Il jugea qu'il n'avoit point d'autre ressource dans cette extrémité que la mort , & résolut de se laisser mourir de faim. Il avoit déjà passé deux jours sans prendre aucune nourriture , mais le jeune Anglois que voici , qui étoit pour lors compagnon de son infortune , comprit à son extrême abattement qu'il étoit plus malheureux que coupable. Il entreprit de le consoler , il lui présenta quelque rafraîchissemens qui furent d'abord refusés ; il le pressa , il le pria. Je ne doute pas , lui dit-il , que vous ne soyez excessivement à plaindre ; je veux même croire que vous l'êtes autant que

40 MERCURE DE FRANCE

moi : cependant il est des maux encore plus redoutables que tous ceux que nous éprouvons dans cette vie , & dont on se rend digne en entreprenant d'en borner soi-même le cours. Peut-être le ciel qui ne veut que vous éprouver pendant que vous vous révoltez contre ses décrets , vous prépare des secours qui vous sont inconnus. Acceptez , je vous en conjure , ces alimens que vous présente un homme qui s'intéresse à votre vie.

Montvilliers qui n'avoit fait aucune attention à tout ce qui l'environnoit , examina celui qui lui parloit ainsi , remarqua dans son air quelque chose de distingué & de prévenant ; il trouva quelque douceur à l'entretenir. Il se laissa persuader , il lui raconta son histoire ; & quand il eut fini son récit , il le pressa d'imiter sa franchise , ce que le jeune Anglois fit en ces termes :

La suite au prochain Mercure.



T R A D U C T I O N

De l'Eté de M. l'Abbé Métafaze.

DEs pleurs précieux de l'Aurore
 Nos champs ne sont plus pénétrés ;
 Les brillantes couleurs de Elore,
 Nos jardins ne sont plus parés.



L'Eté, qu'un blond épïc couronne,
 Amene déjà la moisson :
 Et la chaleur qui l'environne,
 A terni l'éclat du gazon.



L'air appésanti nous accable,
 Sitôt que le soleil s'enfuit :
 Son feu déposé dans le sable,
 S'élève & réchauffe la nuit.



Ces prez voisins d'une fontaine
 N'ont plus de ruisseau bienfaiteurs.
 L'autan, sous sa brulante haleine,
 Voit plier la tige des fleurs.



42 MERCURE DE FRANCE

Des nuages , la terre aride
Ne reçoit aucun aliment :
De leurs dons sa surface avide
Partout se sillonne & se fend.



L'arbre que le printems décore ,
N'a plus sa première verdure :
Et le rayon qui le dévore
Paroît y laisser sa couleur.



Le saule ingrat sur le rivage ;
A ce ruisseau qui le nourrit
Cessant de porter son ombrage ;
Le livre au chaud qui le tarit.



On voit , sans en craindre l'outrage ,
Le moissonneur , sous le soleil ,
Accablé du poids de l'ouvrage ,
Gouter la douceur du sommeil.



Près de lui la Bergere aimable ;
Courant d'un pas rapide & prompt ,
Ote d'une main secourable
La sueur qui baigne son front.



Nos guêrets couverts de poussière ,
Du timide gibier qui fuit
N'offrent plus la piste légère
A l'ennemi qui le poursuit.



Vainement le chasseur tourmente
Le chien bientôt las d'aboyer ;
Son haleine courte & fréquente
Passe & repasse à son gosier.



Ce taureau bondissant sur l'herbe ,
Dont le Berger a vu l'ardeur ,
Et qui furieux & superbe
Porta sa flamme dans son cœur ,



Cédant au chaud qui l'extenne ,
Mugit , se couche lentement ,
Tandis que la génisse émue
Répond à son mugissement.



Du rossignol , que rien n'égale ,
Quand ses accens charment nos bois ,
Le son aigu de la cigale
A remplacé la douce voix.



44 MERCURE DE FRANCE.

Le serpent qui se renouvelle ,
Siffle , épouvanté les pasteurs ;
Fier , au rayon qui le décele ,
Il oppose mille couleurs.



Au fond de l'élément humide
Qu'attédie la chaleur du jour ,
Sous l'algue le poisson timide ,
Cherche à tempérer son séjour.



D'une saison aussi terrible
Je supporterois la rigueur ;
Si Life à mes soupirs sensible ,
S'attendrissoit en ma faveur.



Qu'Amour aux déserts de Lybie ,
Ou dans les climats les plus froids ,
Me mene au gré de son envie ,
J'y suis heureux , si je t'y vois.



Quoique la cime en soit brulée ;
Ce mont , par son dos recourbé ,
Par cette ombrageuse vallée
A la chaleur est déroché.



De ce côteau coule une source ,
Dont la chute épure ses eaux ,
Et qui partagée en sa course ,
Se répand en mille ruisseaux.



Jamais la Bergere n'y mene
L'importun troupeau qui la suit ;
La lune y paroît incertaine ,
Foiblement le soleil y luit.



Qu'en ces beaux lieux la nuit nous trompe ;
Qu'elle nous presse de jouir ;
Et qu'aucun souci n'intetrompe
Le moment heureux du plaisir.



Pourquoi chercher dans le vuage
Du sombre & douloureux avenir ;
Il n'est qu'un tems pour le bel âge ,
Lise , l'amour doit le remplir,



Si le Dieu du Pinde m'inspire ,
Si l'amour m'assure sa foi ,
Que le sort contre moi conspire ,
Je l'attends sans aucun effroi.



Ni le luxe de la richesse ,
 Ni le faux éclat de l'honneur ,
 Ni les glaces de la vieillesse
 Ne changeront jamais mon cœur.



Tout courbé , la tête choue ,
 Mon luth fléchira sous mes doigts ;
 A sa corde alors mal tendue
 J'accorderai ma foible voix.



Je chercherai l'amour encore
 Dans ces beaux yeux moins empressés ;
 Et sur cette main que j'adore ,
 Mes froids baisers seront tracés.



Grands Dieux , qu'aucun trouble n'altère ;
 De nos maux , paisibles témoins ,
 Souffrez que mon luth , ma Bergère ,
 Soient toujours l'objet de mes soins.



Que pour nous la Parque moins dure ,
 D'un long fil couvre son fuseau ,
 Life , d'une flamme aussi pure
 Je brûlerai jusqu'au tombeau.

Pallu , de Poitiers.

 PORTRAIT DE M^{lle} D...

O U

L'AMOUR GRAVEUR.

L'Amour est un enfant, mais l'amour sçait tout faire.

Je suis, dit-il un jour excellent Orateur ,

Bon Musicien , bon Peintre , bon rimeur ;

Un seul talent me manque , & c'est une misere ;

Je n'ai jamais gravé : je veux être graveur.

L'Artiste ingénieux prend une flèche , un cœur ,

Et d'une main délicate & légère ,

Il y dessine un front où regne la candeur ,

Un œil vif & charmant où brille la douceur ,

Une bouche semblable à celle de sa mere.

L'amour dans ce qu'il fait ignore la lenteur.

L'ouvrage en peu de tems fut tel qu'il devoit

être ,

Et le petit dessinateur

Dit en s'applaudissant : j'ai fait un coup de ma-

tre !

Voilà le plus joli minois ,

L'air le plus fin , les plus beaux traits du monde ;

Mais seroit-ce une erreur ? & qu'est-ce que je vois ?

C'est le portrait de Lise , & le cœur de L... ois !

Le pauvre cœur en tient ; la gravure est profonde ;

Le mauvais livre bien payé.

LE fait enfin n'est plus douteux ;
Par fois une mauvaise plante
Porte du fruit délicieux.
J'en ai la preuve sous les yeux ,
Puisque l'ouvrage de Dorante
A produit cent écus de rente.

V E R S

*A Madame A * * * Par M. Fromage ,
qui lui donnoit un Bal.*

DEs plus grands Rois j'estime peu la gloire ,
Ma royauté m'offre un sort plus charmant :
Belle Iris , avec vous ne regner qu'un moment ,
Vaut mieux que ces grandeurs d'éternelle mé-
moire.



LETTRE

L E T T R E

A L'AUTEUR DU MERCURE,

Au sujet du projet d'un nouveau Dictionnaire plus utile que tous les autres, inséré dans le Mercure du mois de Juillet de cette année.

MONSIEUR , il est bien douloureux pour toute la Nation Françoisse qui fait à votre livre l'accueil le plus flatteur , de voir que vous y insériez journellement une critique de ses mœurs , de ses goûts , de ses usages , & de ses plaisirs ; la reconnaissance devoit au moins agir autant sur vous , Monsieur , que l'amour de la patrie le fait sur moi ; je vais donc attaquer sans ménagement l'homme de Province qui s'avise de donner des projets de nouveaux dictionnaires , & de s'ériger en Aristarque de ce qu'il y a de plus aimable dans Paris. L'Auteur de la Lettre devoit être regardé comme perturbateur des amusemens publics , & comme contraire à la circulation générale des especes , d'où naît l'abondance dans un Etat.

Un Etranger , qui n'auroit pas de Paris une idée juste , croiroit avec raison qu'il n'y a pas deux personnes du monde en état de parler bon sens ; il est à croire ,

C

Monsieur, que l'Auteur étoit lui-même un élégant Provincial auquel il ne manquoit plus que le poli de Paris, & qui étoit venu pour le prendre dans les cercles des gens *comme il faut*, c'est-à-dire, chez ceux, qu'il critique avec tant d'animosité.

Je conviendrais avec lui que notre manière de vivre diffère en tout de celle de nos pères, mais j'observerai que nos pères vivoient aussi différemment de nos ayeux; ces variations sont l'ouvrage du tems, les siècles à venir en éprouveront de semblables.

Il me paroît tout simple qu'une jeune femme s'occupe de ses diamans, de sa parure, d'une partie de campagne, des spectacles. Veut-on que depuis 15 jusqu'à 25 ans, elle soit occupée des affaires de sa maison pour se donner des ridicules, ou qu'elle paroisse aimer son mari pour le faire montrer au doigt? Non; il faut suivre le torrent, l'usage est de s'amuser de ponpons, il faut le faire; le bon ton veut qu'elles aient des amans, elles font très-bien d'en avoir; il est reçu de faire du jour la nuit, & de la nuit le jour, en dépit de la santé, il faut encore en passer par-là.

L'Auteur de la critique veut-il donc réformer des choses que l'usage cimente encore tous les jours? imagine-t-il qu'après la lecture de sa lettre, tout va prendre une

nouvelle forme ? veut-il , dis-je , qu'un jeune abbé se prive des amusemens d'un homme de qualité ? croit-il que le jeune magistrat réformera une heure de toilette , fuira les spectacles & les promenades ? a-t-il pu se persuader que le jeune seigneur négligera la tenue de ses chevaux , l'élégance de ses habits , la gloire d'en avoir un d'un goût nouveau , & celle d'enlever une actrice au meilleur de ses amis en apparence ? Non ; c'est perdre son tems que de travailler à la métamorphose de tous ces Messieurs.

On pourroit croire que je m'érige moi-même en critique ; il n'en est rien. Le goût changeant du François me paroît aussi naturel que la constance du Hollandois à fumer sa pipe & à boire sa bière. Je ne trouve pas plus extraordinaire que l'on coure une parodie , que de voir tout Londres s'assembler pour un combat de coqs , ou pour une course de chevaux ; j'aime autant voir un jeune homme , afficher une femme en la suivant partout , qu'un Espagnol passer toutes les nuits , la guittare à la main , sous les fenêtres de sa maîtresse , & je préfère l'humeur docile des maris François , à la noire jalousie des Italiens. * Le goût changeant de la Nation ne trouble en

* Les Italiens se francisent tous les jours sur ce point.

52 MERCURE DE FRANCE.

fien la tranquillité de l'État ; on ne voit pas les partisans des culs de singes s'assembler & recourir à l'autorité suprême pour demander le bannissement des cabriolets ; chacun se fait voiturier suivant son goût. Le Philosophe préfère la désobligeante à la diligence pour n'être pas dans la nécessité de placer un ennuyeux à ses côtés : l'homme à bonnes fortunes fait usage du vis-à-vis, la voiture seule le caractérise.

Pourquoi donc faire un crime à l'industrie des jolis riens qu'elle met au jour, s'il se trouve des gens de goût pour les payer ? Est-on en droit de trouver mauvais qu'un homme sensé fasse mettre sur sa voiture un vernis de Martin, pendant qu'une simple peinture suffiroit pour le voiturier aussi commodément.

Je suis convaincu, Monsieur, que l'Auteur que je fronde, a été payé par les habitants du Palais Royal, par le Suisse ou la Cofferiere des Tuilleries, pour tourner les partisans du boulevard en ridicule, N'y a-t-il pas de l'équité à laisser jouir ceux qui ont des maisons & des jardins sur cette promenade, d'un avantage aussi inattendu ? cette même inconstance de la Nation ne leur cause-t-elle pas les plus vives alarmes, par la certitude où ils sont d'être délaissés avant peu, puisque la nouvelle place que

l'on fait aujourd'hui , assure au Cours un regne plus brillant qu'aucun qu'il ait déjà eu ?

C'est à tort que l'Auteur attaque le boulevard sur son irrégularité ; il s'ensuivroit donc de-là qu'on ne devroit jamais quitter les Tuilleries ; l'on voit cependant tous les jours préférer une promenade champêtre , qui doit tous ses agrémens à la seule nature , aux jardins délicieux de Versailles.

Je pourrois , Monsieur , entreprendre l'apologie des bourgeois du Marais , en disant que l'Auteur les connoît mal , s'il attribue le reproche qu'il leur fait de rester jusqu'à la nuit fermée , à la vanité de ne vouloir pas paroître s'en retourner à pied : il n'est pas du tout ridicule en province , d'aller à la promenade de cette manière , & d'en revenir de même ; & ce n'est pas une nécessité que les habitans du Marais suivent les usages , & se modelent sur Paris.

L'Auteur paroît avoir d'assez heureuses dispositions pour être nommé contrôleur des modes & usages, des habits & coëffures tant d'hommes que de femmes , des voitures grandes , petites , & de toute espee , tombereaux , &c. Les fonctions de cette place ne sont pas plus difficiles à remplir , que celle du *Fâcheux* de Moliere qui solli-

54 MERCURE DE FRANCE.

citait l'inspection de toutes les enseignes ,
& le projet de son nouveau dictionnaire ,
équivalait bien à celui de mettre toutes les
côtes du Royaume en ports de mer.

Je ne crains pas , Monsieur , que vous
refusiez d'insérer cette lettre dans votre
Mercure , c'est le moyen de vous discuter
auprès des gens *comme il faut* , de faire
connoître la pureté de vos intentions , &
de vous attirer les remerciemens du public
élégant.

Quant à moi , dont la modestie auroit
trop à souffrir , si mon nom étoit connu ,
je veux , en le taisant , m'éviter l'importu-
nité de la reconnoissance générale.

J'ai l'honneur d'être , &c.

C. D.

L'ÉLOGE IMPARFAIT.

Par M. de Beauvry.

Que vous êtes belle , parfaite !
Disoit l'enfant Amour à sa mere Cypris ,
Avec un gracieux souris ,
Un jour qu'il vint à sa toilette :
Quels yeux ! quelle bouche ! quel sein !
Que d'appas touchans ! le beau sein
Arrêtez , dit Vénus , mon fils , soyez modeste ;
C'est à Mars de louer le reste.

COUPLETS.

Air: Loin de la Cour , loin de la guerre.

AH ! que l'Amour est agréable ,
 Quand Bacchus en dicte les loix !
 Il n'est point d'esclaves à table ,
 Tous les buveurs y sont des Rois.
 L'amant , de son cruel martyre ,
 Y perd le fâcheux souvenir ;
 Et si son cœur encor soupire ,
 C'est de tendresse & de plaisir.



Lorsque, la coupe en main , Fatime
 Porte à la ronde une fanté ,
 Sur son front que la joie anime ,
 Se peint la douce volupté ;
 Son geste est tendre & moins timide ,
 Son sourire est plus gracieux ,
 Et des desirs le feu rapide
 S'allume au feu de ses beaux yeux.



Jadis , au sein de l'onde amere ,
 Près des bords heureux de Paphos ,
 L'aimable Reine de Cythere
 Naquit de l'écume des flots ;

Civ

Mais de cette mousse légère ,
 Que forme un fumeux champenois ,
 Nous voyons , Iris , dans ton verre ,
 Naître l'amour lorsque tu bois.

Lemarié.

Nous insérons une seconde fois la lettre de M. de Voltaire à M. Rousseau de Genève : trois raisons nous y déterminent. 1°. Pour la donner plus correcte. 2°. Pour l'accompagner de notes , où l'on trouvera les corrections & les additions qui ont été faites à cette même lettre , telle qu'elle paroît imprimée à la suite de l'Orphelin. On sera par là plus à portée de comparer les deux leçons , & de juger quelle est la meilleure. 3°. Nous la redonnons pour la commodité du Lecteur , qui pourra la parcourir sans changer de volume , avant que de lire la réponse de M. Rousseau , que nous allons y joindre , afin de ne rien laisser à désirer sur ce sujet à la curiosité du public.

COPIE d'une lettre écrite par M. de Voltaire à M. Rousseau , de Genève , datée du 30 Août , 1755.

J'Ai reçu , Monsieur , votre nouveau livre contre le genre humain : je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités , & vous ne

les corrigerez pas. Vous peignez avec des couleurs bien vraies les horreurs de la société humaine, dont l'ignorance & la foiblesse se promettent tant de douceurs, On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes.

Il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage; cependant comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre, & je laisse ceste allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous & moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les sauvages du Canada, premierement, parce que les maladies auxquelles je suis condamné, me rendent un médecin (a) d'Europe nécessaire; Secondement, parce que la guerre est portée dans ce pais-là; & que les exemples de nos nations ont rendu ces sauvages presque aussi méchans que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie, où vous devriez être. (b).

(a) Il y a dans la copie imprimée chez Lamy; me retiennent auprès du plus grand Médecin de l'Europe, & que je ne trouverois pas les mêmes secours chez les Missouris.

(b) Qu'vous êtes tant défini.

C v

58 MERCURE DE FRANCE.

J'avoue avec vous que les Belles-Lettres & les Sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du Tasse firent de sa vie un tissu de malheurs. Ceux de Galilée le firent gémir dans les prisons à 70 ans, pour avoir connu le mouvement de la terre; & ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter.

Dès que vos amis eurent commencé le Dictionnaire Encyclopédique, ceux qui osèrent être leurs rivaux, les traitèrent de Déistes, d'Athées & même de Jansénistes. Si j'osois me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense, je vous ferois voir une troupe de misérables acharnés à me perdre, du jour que je donnai la Tragédie d'Œdipe, une bibliothèque de calomnies ridicules imprimées contre moi (c), un Prêtre ex-

(r) Un homme, qui m'avoit des obligations assez connues, me payant de mon service par vingt libelles; un autre beaucoup plus coupable encore, faisant imprimer mon propre ouvrage du siècle de Louis XIV. avec des notes dans lesquelles l'ignorance la plus crasse vomit les plus infâmes impostures: un autre qui vend à un Libraire quelques chapitres d'une prétendue histoire universelle sous mon nom, le Libraire assez avide pour imprimer ce tissu informe de bévues, de fausses dates, de faits & de noms estropiés; & enfin des hommes assez injustes pour m'imputer la publication de cette rapsodie.

Jésuite que j'avois sauvé du dernier supplice , me payant par des libelles diffamatoires , du service que je lui avois rendu ; un homme plus coupable encore , faisant imprimer mon propre ouvrage du siècle de Louis XIV. avec des notes où la plus crasse ignorance débite les impostures les plus effrontées , un autre qui vend à un Libraire une prétendue histoire universelle sous mon nom , & le Libraire assez avide & assez sot pour imprimer ce tissu informe de bévues , de fausses dates , de faits & de noms estropiés ; & enfin des hommes assez lâches & assez méchans pour m'imputer cette rapsodie ; je vous ferois voir la société infectée de ce nouveau genre d'hommes inconnus à toute l'antiquité , qui ne pouvant embrasser une profession honnête , soit de laquais , soit de manœuvre , & sachant malheureusement lire & écrire , se font courtiers de littérature , volent des manuscrits , les défigurent & les vendent.

(d) Je pourrois me plaindre qu'une plaisanterie faite il y a près de trente ans

(d) Je pourrois me plaindre que des fragmens d'une plaisanterie faite il y a près de trente ans sur le même sujet , que Chapelain eut la bêtise de traiter sérieusement , courent aujourd'hui le monde par l'infidélité & l'avarice de ces malheureux ,

C vj

60 MERCURE DE FRANCE.

ans sur le même sujet , que Chapelain eut la bêtise de traiter sérieusement , court aujourd'hui le monde par l'infidélité & l'avarice de ces malheureux qui l'ont défigurée avec autant de sottise que de malice , & qui , au bout de trente ans , vendent partout cet ouvrage , lequel , certainement , n'est plus le mien , & qui est devenu le leur. J'ajouterois qu'en dernier lieu , on a osé fouiller dans les archives les plus respectables , & y voler une partie des mémoires que j'y avois mis en dépôt , lorsque j'étois historiographe de France , & qu'on a vendu à un Libraire de Paris le fruit de mes travaux. Je vous peindrois l'ingratitude , l'imposture & la rapine me poursuivant jusqu'aux pieds des Alpes , & jusqu'au bord de mon tombeau (e).

qui ont mêlé leurs grossieretés à ce badinage , qui en ont rempli les vuides avec autant de sottise que de malice , & qui enfin au bout de trente ans , vendent partout en manuscrit ce qui n'appartient qu'à eux , & qui n'est digne que d'eux. J'ajouterai qu'en dernier lieu on a volé une partie des matériaux que j'avois rassemblés dans les archives publiques , pour servir à l'histoire de la guerre de 1741. lorsque j'étois historiographe de France ; qu'on a vendu à un Libraire ce fruit de mon travail ; qu'on se saisit à l'envi de mon bien , comme si j'étois déjà mort , & qu'on le dénature pour le mettre à l'encan.

(e) Mais que conclurai-je de toutes ces tribu-

Mais, Monsieur, avouez aussi que ces épines attachées à la littérature & à la réputation, ne sont que des fleurs en comparaison des maux qui, de tout tems, ont inondé la terre.

Avouez que ni Cicéron, ni Lucrece, ni Virgile, ni Horace, ne furent les Au-

lations ? Que je ne dois pas me plaindre. Que Pope, Descartes, Bayle, le Camoëns, & cent autres ont essuié les mêmes injustices, & de plus grandes ; que cette destinée est celle de presque tous ceux que l'amour des lettres a trop séduits. Avouez, en effet, que ce sont là de ces petits malheurs particuliers, dont à peine la société s'aperçoit. Qu'importe au genre humain que quelques frelons pillent le miel de quelques abeilles. Les gens de lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles : le reste du monde les ignore, ou en rit. De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature & à un peu de réputation, ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux, qui de tout tems ont inondé la terre. Avouez que ni Cicéron, ni Varron, ni Lucrece, ni Virgile, ni Horace, n'eurent la moindre part aux proscriptions. Marius étoit un ignorant, le barbare Sylla, le crapuleux Antoine, l'imbécile Lépide, lisoient peu Platon & Sophocle ; & pour ce tyran sans courage, Octave Céphas, surnommé si lâchement Auguste, il ne fut un détestable assassin, que dans le tems où il fut privé de la société des gens de lettres. Avouez que Pétrarque & Bocace ne firent pas naître les troubles d'Italie. Avouez que le badinage de Marot, &c.

62 MERCURE DE FRANCE.

teurs des proscriptions de Silla , de ce débauché d'Antoine , de cet imbécile Lépidé , de ce tyran sans courage , Octave Cépius surnommé si lâchement Auguste.

Avouez que le badinage de Marot n'a pas produit la saint Barthelemi , & que la tragédie du Cid ne causa pas les guerres de la fronde. Les grands crimes n'ont été commis que par de célèbres ignorans. Ce qui fait & ce qui fera toujours de ce monde une vallée de larmes , c'est l'insatiable cupidité de l'indomptable orgueil des hommes , depuis Thamas - Koulikan qui ne sçavoit pas lire , jusqu'à un commis de la Douanne , qui ne sçait que chiffrer. Les Lettres nourrissent l'ame , la rectifient , la consolent , & elles font même votre gloire dans le tems que vous écrivez contr'elles. Vous êtes comme Achille , qui s'emporte contre la gloire , & comme le P. Mallebranche dont l'imagination brillante écrivoit contre l'imagination (f).

M. Chappuis m'apprend que votre san-

(f) Si quelqu'un doit se plaindre des lettres , c'est moi , puisque dans tous les tems & dans tous les lieux ; elles ont servi à me persécuter. Mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait , comme il faut aimer la société , dont tant d'hommes méchans corrompent les douceurs ; comme il faut aimer sa patrie , quelques injustices qu'on y essuye.

NOVEMBRE. 1755. 63

est bien mauvaise ; il faudroit la venir rétablir dans l'air natal , jouir de la liberté , boire avec moi du lait de nos vaches & brouter nos herbes.

Je fais très-philosophiquement , & avec la plus tendre estime. &c.

Réponse de M. Rousseau à M. de Voltaire
Septembre 1755.

C'Est à moi , Monsieur , de vous remercier à tous égards. En vous offrant l'ébauche de mes tristes rêveries , je n'ai point cru vous faire un présent digne de vous , mais m'acquitter d'un devoir , & vous rendre un hommage que nous vous devons tous comme à notre chef. Sensible d'ailleurs à l'honneur que vous faites à ma patrie , je partage la reconnoissance de mes citoyens , & j'espère qu'elle ne fera qu'augmenter encore , lorsqu'ils auront profité des instructions que vous pouvez leur donner. Embellissez l'asyle que vous avez choisi : éclairez un peuple digne de vos leçons ; & vous qui sçavez si bien peindre les vertus & la liberté , apprenez-nous à les chérir dans nos mœurs comme dans vos écrits. Tout ce qui vous approche doit apprendre de vous le chemin de la gloire

64 MERCURE DE FRANCE.

& de l'immortalité. Vous voyez que je n'aspire pas à nous rétablir dans notre bêtise, quoique je regrette beaucoup pour ma part, le peu que j'en ai perdu. A votre égard, Monsieur, ce retour seroit un miracle si grand, qu'il n'appartient qu'à Dieu de le faire, & si pernicieux qu'il n'appartient qu'au diable de le vouloir. Ne tentez donc pas de retomber à quatre pattes; personne au monde n'y réussiroit moins que vous. Vous nous redressez trop bien sur nos deux pieds pour cesser de vous tenir sur les vôtres. Je conviens de toutes les disgraces qui poursuivent les hommes célèbres dans la littérature. Je conviens même de tous ces maux attachés à l'humanité qui paroissent indépendans de nos vaines connoissances. Les hommes ont ouvert sur eux-mêmes tant de sources de misères, que quand le hazard en détourne quelqu'une, ils n'en sentent guère plus heureux. D'ailleurs, il y a dans le progrès des choses des liaisons cachées que le vulgaire n'apperçoit pas, mais qui n'échapperont point à l'œil du Philosophe, quand il y voudra réfléchir. Ce n'est ni Terence, ni Cicéron, ni Virgile, ni Sénèque, ni Tacite, qui ont produit les crimes des Romains & les malheurs de Rome; mais sans le poison lent & secret

qui corrompoit insensiblement le plus vigoureux gouvernement dont l'Histoire ait fait mention , Cicéron , ni Lucrèce , ni Salluste , ni tous les autres , n'eussent point existé ou n'eussent point écrit. Le siècle aimable de Lælius & de Térence amenoit de loin le siècle brillant d'Auguste & d'Horace , & enfin les siècles horribles de Senéque & de Néron , de Tacite & de Domitien. Le goût des sciences & des arts naît chez un peuple d'un vice intérieur qu'il augmente bientôt à son tour ; & s'il est vrai que tous les progrès humains sont pernicioeux à l'espece , ceux de l'esprit & des connoissances qui augmentent notre orgueil , & multiplient nos égaremens , accélèrent bientôt nos malheurs : mais il vient un tems où elles sont nécessaires pour l'empêcher d'augmenter. C'est le fer qu'il faut laisser dans la plaie , de peur que le blessé n'expire en l'arrachant. Quant à moi , si j'avois suivi ma première vocation , & que je n'eusse ni lu ni écrit , j'en aurois été sans doute plus heureux : cependant , si les lettres étoient maintenant anéanties , je serois privé de l'unique plaisir qui me reste. C'est dans leur sein que je me console de tous mes maux. C'est parmi leurs illustres enfans que je goûte les douceurs de l'amitié ,

que j'apprens à jouir de la vie , & à mépriser la mort. Je leur dois le peu que je suis , je leur dois même l'honneur d'être connu de vous. Mais consultons l'intérêt dans nos affaires , & la vérité dans nos écrits ; quoiqu'il faille des Philosophes , des Historiens & des vrais Sçavans pour éclairer le monde & conduire ses aveugles habitans. Si le sage Memnon m'a dit vrai , je ne connois rien de si fou qu'un peuple de Sages ; convenez-en , Monsieur. S'il est bon que de grands génies instruisent les hommes , il faut que le vulgaire reçoive leurs instructions ; si chacun se mêle d'en donner , où seront ceux qui les voudront recevoir ? Les boiteux , dit Montagne , sont mal-propres aux exercices du corps ; & aux exercices de l'esprit , les ames boiteuses ; mais en ce siècle sçavant on ne voit que boiteux vouloir apprendre à marcher aux autres. Le peuple reçoit les écrits des Sages pour les juger & non pour s'instruire. Jamais on ne vit tant de Dandins : le théâtre en fourmille , les caffés rétentissent de leurs sentences , les quais regorgent de leurs écrits , & j'entens critiquer l'*Orphelin* , parce qu'on l'applaudit , à tel grimaud si peu capable d'en voir les défauts , qu'à peine en sent-il les beautés. Recherchons la première source de tous

les désordres de la société , nous trouverons que tous les maux des hommes leur viennent plus de l'erreur que de l'ignorance , & que ce que nous ne sçavons point nous nuit beaucoup moins que ce que nous croyons sçavoir. Or quel plus sûr moyen de courir d'erreurs en erreurs , que la fureur de sçavoir tout ? Si l'on n'eût pas prétendu sçavoir que la terre ne tournoit pas , on n'eût point puni Galilée pour avoir dit qu'elle tournoit. Si les seuls Philosophes en eussent réclamé le titre , l'Encyclopédie n'eût point eu de persécuteurs. Si cent mirmidons n'aspiroient point à la gloire , vous jouiriez paisiblement de la vôtre , ou du moins vous n'auriez que des adversaires dignes de vous. Ne soyez donc point surpris de sentir quelques épines inséparables des fleurs qui couronnent les grands talens. Les injures de vos ennemis sont les *corièges* de votre gloire , comme les acclamations satyriques étoient ceux dont on accabloit les Triomphateurs. C'est l'empressement que le public a pour tous vos écrits , qui produit les vols dont vous vous plaignez : mais les falsifications n'y sont pas faciles ; car ni le fer ni le plomb ne s'allient pas avec l'or. Permettez-moi de vous le dire , par l'intérêt que je prends à votre repos & à notre instruction : mé-

68 MERCURE DE FRANCE.

prenez de vaines clameurs , par lesquelles on cherche moins à vous faire du mal qu'à vous détourner de bien faire. Plus on vous critiquera , plus vous devez vous faire admirer ; un bon livre est une terrible réponse à de mauvaises injures. Eh ! qui oseroit vous attribuer des écrits que vous n'aurez point faits , tant que vous ne continuerez qu'à en faire d'inimitables ? Je suis sensible à votre invitation ; & si cet hyver me laisse en état d'aller au printemps habiter ma patrie , j'y profiterai de vos bontés : mais j'aime encore mieux boire de l'eau de votre fontaine que du lait de vos vaches ; & quant aux herbes de votre verger, je crains bien de n'y trouver que le *lotos* qui n'est que la pâture des bêtes , ou le *moli* qui empêche les hommes de le devenir.

Je suis de tout mon cœur , avec respect ,
&c.



VERS DE M. DE ***

*Sur la mort de M. de Montesquieu ,
à M. de Secondat.*

Digne fils d'un illustre pere ,
Je viens avec toi le pleurer :
Les Dieux ont voulu retirer
Cette ame accordée à la terre
Pour l'embellir & l'éclairer.
Couronné par la main d'Astrée ,
Dont il releva les autels ,
Montesquieu vit dans l'empirée.
Il voit sous ses pas immortels
Gronder , éclater sur nos têtes
Les vents, la foudre & les tempêtes ,
Effroi révéré des mortels.
Ses yeux contemplent l'harmonie
De ces globes prodigieux ,
Flottans sans nombre sous les cieux ;
Tandis qu'au prix de notre vie ,
Barbares ridiculement ,
Sur cette triste fourmillière ,
Nous disputons superbement
Un peu de bouë & de poussière.
Hélas ! nous perdons la lumière ,
Par qui nos yeux pouvoient s'ouvrir :
Ce siècle de fer & de fange

70 MERCURE DE FRANCE.

N'étoit pas fait pour en jouir ;
Le ciel nous l'enleve & se venge !
Montesquieu vit l'opinion
Déchirer & bruler son livre ;
Et la vaine & foible raison
Vanter ses leçons sans les suivre.
Il porta jusques dans ses mœurs
Le sublime de ses idées ;
Forcé d'écraser des Pygmées ;
Qui réunissoient leur fureur ,
Par l'éclat de son feu rapide
Il confond leurs traits imposteurs :
Sur les bords célèbres du Xante ,
Les Dieux que la fable nous vante ,
Combattirent moins noblement.
O peuple brillant & barbare ,
Quelle inconséquence bizarre
Signale ton aveuglement !
Ce Législateur , ce grand homme ,
Que l'univers nous envia ,
Eût été *Salon* ou *Numa* ,
Jadis dans *Athènes* ou dans *Rome* ;
En France simple citoyen
Digne de tout , il ne fut rien.
Des colonnes & des statues
Autrefois l'auroient illustré ;
Ses cendres restent confondues
Dans celles d'un peuple ignoré.
Nos ayeux , leurs nobles exemples

N'ont plus aujourd'hui de rivaux ;
 La vertu chez eux eut des temples ,
 Et n'a pas chez nous des tombeaux.
 Mais les plus nobles sépultures
 De marbre & d'airain périront ;
 Des humains les races futures
 Mille fois se succéderont ;
 Toujours nouveaux dans tous les âges
 Montesquieu jamais ne mourra ;
 Avec eux son nom renaitra ,
 Et ses temples sont ses ouvrages.

On a attribué ces vers à M. de Voltaire , mais nous n'avons osé les mettre sous son nom , sans être sûrs qu'ils fussent de lui.

LES RÊVES, FABLE.

Sultan Leopard., grand rêveur ,
 Vouloit qu'en son empire on respectât les songes ;
 Et si quelque indiscret les traitoit de mensonges ,
 Il l'envoyoit là-bas faire le raisonneur.
 Ivre de son pouvoir , rêvoit-il que la lune
 A son commandement avoit quitté les cieux ;
 Sa vision d'abord publiée en tous lieux ,
 Devenoit une erreur commune.
 Si le sommeil troublant cet animal si vain ,
 Lui peignoit Jupiter , comme lui sanguinaire ,

72 MERCURE DE FRANCE.

A ses sens , comme lui , ne mettant aucun frein ;
Dieu forcené , barbare pere ,

Toujours prêt d'accabler des éclats du tonnerre
Les êtres sortis de sa main ;

Chaque animal devoit soudain
Trouver des crimes à la terre ,

Et sans comprendre en rien la divine colere ,
Trembler pour tout le genre humain.

Un jour qu'il goûta trop le nectar d'Idalie ,
Dans l'agitation d'une triste insomnie ;
Morphée , en traits hideux , lui peignit le plaisir ,
Ce doux contre-poison des peines de la vie.

Le lendemain , par son Vifir ,
Il fut à ses sujets ordonné de haïr
Cet heureux don des Dieux , sur peine d'infamie ,
Et parce qu'il troubla sa Hauteſſe endormie ,
D'en étouffer jusqu'au deſir.

La nature irritée en vain prit ſa déſenſe :

Ce Monſeigneur Leopard-là ,
Certes dans l'Alcoran n'avoit pas lu cela.

On ne crut tant d'erreurs d'abord qu'en appa-
rence ;

La peur dans les eſprits glaçoit la vérité :
Mais enfin chaque jour quelque rêve adopté
Servant d'inſtruction à la crédule enfance ,
Fut dans tous les cerveaux par le tems cimenté.
Bientôt ceux qu'on avoit bercés de ces chime-
res ,

Les croyant par reſpect ſur la foi de leurs peres ,
Prirent

Prirent les rêves creux d'un tyran redouté

Pour de vénérables myſteres :

Malheur à qui ſe rit de leur ſimplicité !

Ainſi dans l'univers l'erreur ſ'impatroniſe.

La force la fait recevoir ,

L'habitude accroit ſon pouvoir ,

L'imbécillité l'éterniſe.

BOUQUET.

*A Monſieur le Duc de Gefvres , le jour
de ſaint François , le 4 Octobre , 1755.*

SEigneur , qui par bonté, voulûtes qu'à mon fils,

Votre auguſte nom fût transmis ,

Souffrez que, par mes mains , le jour de votre fête,

Il vous offre un bouquet avec un air ſoumis.

La choſe ſera plus plus honnête ,

Que ſ'il venoit lui-même , & d'un ton enfantin

Bégayoit quelques mots à ſon digne parrein.

Saint François que chacun révere ,

Nourrit un grand nombre d'enſans :

Votre bienfaifant caractère

Fait preſque vivre autant de gens.

Par Mme Bourette , du Caffé Allemand.



LE mot de l'Enigme du Mercure d'Octobre est les *Dez*. Celui du Logogryphe, *Escarmonche* dans lequel on trouve *Mars*, *César*, *rusé*, *Rome*, *monche*, *rose*, *Hus* (Jean), *Horace*, *Héros*, *Erasme*, *accoucher*.

ENIGME.

Ses pieds, ami Lecteur, composent tout mon être,
 Je fers à ton amusement,
 Tu me cherches avidement,
 Et souvent tu me vois longtems sans me con-
 noître.

Par J. Rou . . . fils aîné , de Rouen.

LOGOGRYPHE.

Sans moi, Lecteur, nul agrément,
 Nul plaisir, nul contentement,
 Adieu faste pompeux, éclat, magnificence,
 Traits enchanteurs,
 Appas vainqueurs
 Qui décorez l'aimable Hortense,

Privés de mon secours , vous êtes sans pouvoir.

Pour vous connoître il faut me voir.

Mais c'est trop préluder. Parlons certain langage ;

Qu'entre Logogrypheurs on sçait être d'usage :

De mes sept pieds mainte combinaison

Va te produire , ami , richesses à foison.

Deux notes de musique ;

Un élément fongueux ;

Le fond d'un grand vaisseau bachique ;

Un cardinal fameux.

Une plante qui croit souvent sur les murailles :

Certain oiseau parleur ;

Ce qu'après le bon sens cherche tout bon rimeur.

Ce qui mord , ronge acier , fer & fêrailles,

— Un insecte ; un pronom ;

L'appui de ta maison ;

Une ville en Asie ,

Une autre en Normandie,

Du grand Romulus , le cadet.

La femme d'un mulet ;

Un mot latin qui veut dire homme ;

Celle qui nous a tous perdus pour une pomme,

Ce fruit tout noir , jadis tout blanc ,

Que Pyrame & Thisbé teignirent de leur sang.

Un parfum arabe ;

Ce mal pire que la colique ,

Dont les rudes efforts

Disloquent tout le corps.

D ij

76 MERCURE DE FRANCE.

Ce qui Mais alte-là. Tu me connois , sans
doute ?

Non ; non ! Oh , pour le coup , ami , tu ne vois
goutte.

*Par M. L. E. à Pontoise , ce 13 Juillet
1755.*

A I R A B O I R E.

Récit de Basse-Taille.

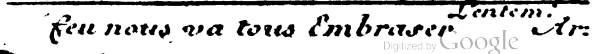
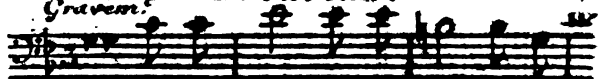
DE quel bruit effrayant retentissent les airs ;
Et quel affreux désordre étonne la nature ?
Allez-vous , dieux cruels ! par une loi trop dure ,
Dans son premier cahos replonger l'Univers ?
Le Ciel gronde , les Vents nous déclarent la
guerre ;
L'éclair brille , son feu nous va tous embraser.
Arrête , Dieu vengeur , arrête ton tonnerre :
Suspends le coup qui doit nous écraser ;
Philis en ce moment me cede la victoire ,
Sa main verse ce jus divin :
Accorde-moi le temps de boire.
On boit.
Tonne , frappe : j'ai bu mon vin ;

De Marcouville.

Recit de Baïe Taille

Nouveau.

Gravem.



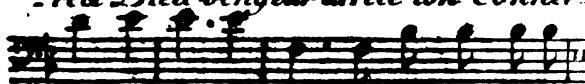
feu nous va tous embraser

Lentem.

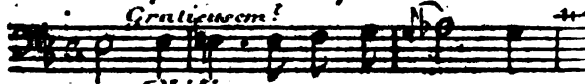
Ar:



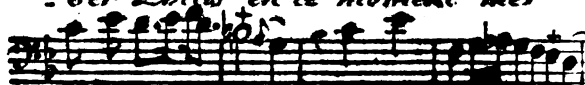
Arête Dieu vengeance arrête ton Tonner.



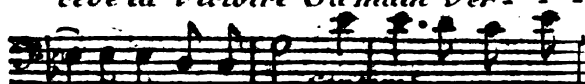
Arête Sarpens le Cour qui va nous Cora :
Gratieuem!



Arête Philis en ce moment me,



cede la Victoire Sa main Ver -



de ce jus divin Accorde moy le



tems de Boi - - - res



Con - - - - - nez

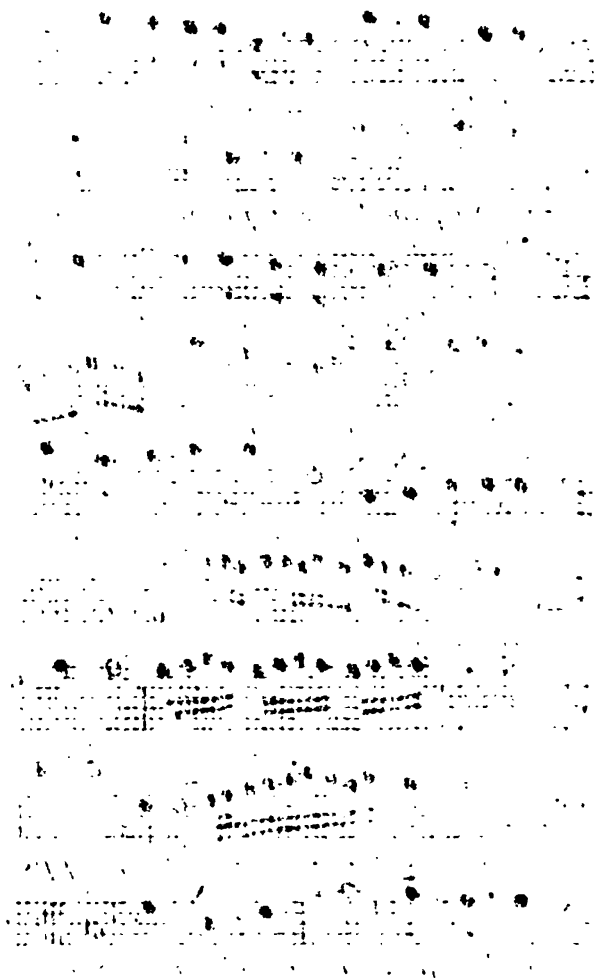


frappe Con - - - - - ne frappe



j'ai Bû mon vin j'ai Bû mon vin.

par M. de la Ruette



ARTICLE II.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Nous ne pouvons mieux ouvrir cet article que par l'annonce du cinquième volume de *l'Encyclopédie*. Qui se distribue depuis quelques jours chez *Briasson*, *David l'aîné*, *le Breton*, & *Durand*. Il doit être d'autant plus intéressant que M. de Voltaire y a travaillé les mots, esprit, éloquence, élégance. Qui pouvoit mieux en parler? Le morceau qui paroît à la tête du même volume, achève de le rendre précieux. C'est l'éloge de M. de Montesquieu par M. d'Alembert. On peut dire sans fadeur que le Panégyriste est digne du héros. Cet éloge nous a paru d'une si grande beauté, que nous croyons obliger le Lecteur de l'insérer ici dans son entier. Quant à la note qui se trouve à la page huit, comme elle contient elle-seule une excellente analyse de l'Esprit des Loix, nous avons craint de prodiguer à la fois tant de richesses, & par une juste économie, nous l'avons réservée pour en décorer le premier Mercure de Décembre. Ceux

Dij

78 MERCURE DE FRANCE.

qui n'auront pas le Dictionnaire , seront charmés de trouver cette piece complète dans mon Journal , où ils pourront même la lire plus commodément , puisqu'il est portatif.

Eloge de M. le Président de Montesquieu.

L'intérêt que les bons citoyens prennent à l'*Encyclopédie*, & le grand nombre de gens de Lettres qui lui consacrent leurs travaux , semblent nous permettre de la regarder comme un des monumens les plus propres à être dépositaires des sentimens de la patrie , & des hommages qu'elle doit aux hommes célèbres qui l'ont honorée. Persuadés néanmoins que M. de Montesquieu étoit en droit d'attendre d'autres Panégyristes que nous , & que la douleur publique eût mérité des interprètes plus éloquens , nous eussions renfermé au-dedans de nous-mêmes nos justes regrets & notre respect pour sa mémoire ; mais l'aveu de ce que nous lui devons , nous est trop précieux pour en laisser le soin à d'autres. Bienfaiteur de l'humanité par ses écrits , il a daigné l'être aussi de cet ouvrage , & notre reconnoissance ne veut que tracer quelques lignes au pied de sa statue.

Charles de Secondat , Baron de La Brède

de Montesquieu, ancien Président à Mortier au Parlement de Bordeaux, de l'Académie Française, de l'Académie royale des Sciences & des Belles - Lettres de Prusse, & de la Société de Londres, naquit au Château de la Brede, près de Bordeaux, le 18 Janvier 1689, d'une famille noble de Guyenne. Son trisayeul, Jean de Secondat, Maître d'Hôtel de Henri II, Roi de Navarre, & ensuite de Jeanne, fille de ce Roi, qui épousa Antoine de Bourbon, acquit la terre de Montesquieu d'une somme de 10000 livres que cette Princesse lui donna par un acte authentique, en récompense de sa probité & de ses services. Henri III, Roi de Navarre, depuis Henri IV, Roi de France, érigea en Baronie la terre de Montesquieu, en faveur de Jacob de Secondat, fils de Jean, d'abord Gentilhomme ordinaire de la Chambre de ce Prince, & ensuite Mestre de camp du Régiment de Châtillon. Jean Gaston de Secondat, son second fils, ayant épousé la fille du Premier Président du Parlement de Bordeaux, acquit dans cette Compagnie une charge de Président à Mortier. Il eut plusieurs enfans, dont un entra dans le service, s'y distingua, & le quitta de fort bonne heure. Ce fut le pere de Charles de Secondat, auteur

D iv

de l'Esprit des Loix. Ces détails paroîtront peut-être déplacés à la tête de l'éloge d'un philosophe dont le nom a si peu besoin d'ancêtres ; mais n'envions point à leur mémoire l'éclat que ce nom répand sur elle.

Les succès de l'enfance présage quelquefois si trompeur , ne le furent point dans Charles de Secondat : il annonça de bonne heure ce qu'il devoit être ; & son pere donna tous ses soins à cultiver ce génie naissant , objet de son espérance & de sa tendresse. Dès l'âge de vingt ans , le jeune Montesquieu préparoit déjà les matériaux de l'Esprit des Loix , par un extrait raisonné des immenses volumes qui composent le corps du Droit civil ; ainsi autrefois Newton avoit jetté dès sa première jeunesse les fondemens des ouvrages qui l'ont rendu immortel. Cependant l'étude de la Jurisprudence , quoique moins aride pour M. de Montesquieu que pour la plupart de ceux qui s'y livrent , parce qu'il la cultivoit en philosophe , ne suffisoit pas à l'étendue & à l'activité de son génie ; il approfondissoit dans le même temps des matieres encore plus importantes & plus délicates , & les discutoit dans le silence avec la sagesse , la décence , & l'équité qu'il a depuis montrées dans ses ouvrages.

Un oncle paternel , Président à Mortier au Parlement de Bordeaux, Juge éclairé & citoyen vertueux, l'oracle de sa compagnie & de sa province , ayant perdu un fils unique , & voulant conserver dans son Corps l'esprit d'élevation qu'il avoit tâché d'y répandre , laissa ses biens & sa charge à M. de Montesquieu ; il étoit Conseiller au Parlement de Bordeaux , depuis le 24 Février 1714 , & fut reçu Président à Mortier le 13 Juillet 1716. Quelques années après , en 1722 , pendant la minorité du Roi , sa Compagnie le chargea de présenter des remontrances à l'occasion d'un nouvel impôt. Placé entre le trône & le peuple , il remplit en sujet respectueux & en Magistrat plein de courage , l'emploi si noble & si peu envié , de faire parvenir au Souverain le cri des malheureux ; & la misère publique représentée avec autant d'habileté que de force , obtint la justice qu'elle demandoit. Ce succès , il est vrai , par malheur pour l'Etat bien plus que pour lui , fut aussi passager que s'il eût été injuste ; à peine la voix des peuples eût-elle cessé de se faire entendre , que l'impôt supprimé fut remplacé par un autre ; mais le citoyen avoit fait son devoir.

Il fut reçu le 3 Avril 1716 dans l'Académie de Bordeaux , qui ne faisoit que de

D v

82 MERCURE DE FRANCE.

naître. Le gout pour la Musique & pour les ouvrages de pur agrément , avoit d'abord rassemblé les membres qui la formoient. M. de Montesquieu crut avec raison que l'ardeur naissante & les talens de ses confreres pourroient s'exercer avec encore plus d'avantage sur les objets de la Physique. Il étoit persuadé que la nature , digne d'être observée par-tout , trouvoit aussi par-tout des yeux dignes de la voir ; qu'au contraire les ouvrages de goût ne souffrant point de médiocrité , & la Capitale étant en ce genre le centre des lumieres & des secours , il étoit trop difficile de rassembler loin d'elle un assez grand nombre d'écrivains distingués ; il regardoit les Sociétés de bel esprit , si étrangement multipliées dans nos provinces , comme une espece , ou plutôt comme une ombre de luxe littéraire qui nuit à l'opulence réelle sans même en offrir l'apparence. Heureusement M. le Duc de la Force, par un prix qu'il venoit de fonder à Bordeaux , avoit secondé des vues si éclairées & si justes. On jugea qu'une expérience bien faite seroit préférable à un discours foible , ou à un mauvais poëme ; & Bordeaux eut une Académie des Sciences.

M. de Montesquieu nullement empressé de se montrer au public , sembloit atten-

dre , selon l'expression d'un grand génie ,
un âge mur pour écrire ; ce ne fut qu'en
 1721 , c'est-à-dire âgé de trente-deux ans,
 qu'il mit au jour les *Lettres Persannes*. Le
Siamois des amusemens sérieux & comiques
 pouvoit lui en avoir fourni l'idée ; mais
 il surpassa son modele. La peinture des
 mœurs orientales réelles ou supposées , de
 l'orgueil & du flegme de l'amour asiati-
 que , n'est que le moindre objet de ces
 Lettres ; elle n'y sert , pour ainsi dire , que
 de prétexte à une satire fine de nos mœurs,
 & à des matieres importantes que l'Au-
 teur approfondit en paroissant glisser sur
 elles. Dans cette espece de tableau mou-
 vant , Usbek expose sur-tout avec autant
 de légereté que d'énergie ce qui a le plus
 frappé parmi nous ses yeux pénétrants ;
 notre habitude de traiter sérieusement les
 choses les plus futiles , & de tourner les
 plus importantes en plaisanterie ; nos con-
 versations si bruyantes & si frivoles ; no-
 tre ennui dans le sein du plaisir même ;
 nos préjugés & nos actions en contradic-
 tion continuelle avec nos lumieres ; tant
 d'amour pour la gloire joint à tant de
 respect pour l'idole de la faveur ; nos
 Courtisans si rampans & si vains ; notre
 politesse extérieure & notre mépris réel
 pour les étrangers , ou notre prédilection

84 MERCURE DE FRANCE.

affectée pour eux ; la bisarrerie de nos goûts , qui n'a rien au-dessous d'elle que l'empressement de toute l'Europe à les adopter ; notre dédain barbare pour deux des plus respectables occupations d'un citoyen , le commerce & la magistrature ; nos disputes littéraires si vives & si inutiles ; notre fureur d'écrire avant que de penser , & de juger avant que de connaître. A cette peinture vive , mais sans fiel , il oppose dans l'apologue des Troglodites , le tableau d'un peuple vertueux , devenu sage par le malheur , morceau digne du Portique : ailleurs il montre la philosophie long-tems étouffée , reparoissant tout-à-coup , regagnant par ses progrès le tems qu'elle a perdu , pénétrant jusques chez les Russes à la voix d'un génie qui l'appelle , tandis que chez d'autres peuples de l'Europe , la superstition , semblable à une atmosphère épaisse , empêche la lumière qui les environne de toutes parts d'arriver jusqu'à eux. Enfin , par les principes qu'il établit sur la nature des gouvernemens anciens & modernes , il présente le germe de ces idées lumineuses développées depuis par l'Auteur dans son grand ouvrage.

Ces différens sujets , privés aujourd'hui des graces de la nouveauté qu'ils avoient

N O V E M B R E. 1755. 85

dans la naissance des Lettres Persannes, y conserveront toujours le mérite du caractère original qu'on a sçu leur donner; mérite d'autant plus réel, qu'il vient ici du génie seul de l'écrivain, & non du voile étranger dont il s'est couvert; car Usbek a pris durant son séjour en France, non seulement une connoissance si parfaite de nos mœurs, mais une si forte teinture de nos manieres mêmes, que son style fait souvent oublier son pays. Ce léger défaut de vraisemblance peut n'être pas sans dessein & sans adresse: en relevant nos ridicules & nos vices, il a voulu sans doute aussi rendre justice à nos avantages; il a senti toute la fadeur d'un éloge direct: & il s'en est plus finement acquitté, en prenant si souvent notre ton pour médire plus agréablement de nous.

Malgré le succès de cet ouvrage, M. de Montesquieu ne s'en étoit point déclaré ouvertement l'auteur. Peut-être croyoit-il échapper plus aisément par ce moyen à la satire littéraire, qui épargne plus volontiers les écrits anonymes, parce que c'est toujours la personne & non l'ouvrage qui est le but de ses traits; peut-être craignoit-il d'être attaqué sur le prétendu contraste des Lettres Persannes avec l'austérité de sa place; espece de reproche,

disoit il , que les critiques ne manquent jamais, parce qu'il ne demande aucun effort d'esprit. Mais son secret étoit découvert , & déjà le public le montrait à l'Académie Françoisse. L'événement fit voir combien le silence de M. de Montesquieu avoit été sage. Usbek s'exprime quelquefois assez librement , non sur le fonds du Christianisme , mais sur des matieres que trop de personnes affectent de confondre avec le Christianisme même , sur l'esprit de persécution dont tant de Chrétiens ont été animés ; sur les usurpations temporelles de la puissance ecclésiastique ; sur la multiplication excessive des monasteres , qui enleve des sujets à l'Etat , sans donner à Dieu des adorateurs ; sur quelques opinions qu'on a vainement tenté d'ériger en dogmes ; sur nos disputes de religion , toujours violentes , & souvent funestes. S'il paroît toucher ailleurs à des questions plus délicates , & qui intéressent de plus près la religion chrétienne , ses réflexions appréciées avec justice , sont en effet très-favorables à la révélation , puisqu'il se borne à montrer combien la raison humaine , abandonnée à elle-même , est peu éclairée sur ces objets. Enfin , parmi les véritables lettres de M. de Montesquieu , l'Imprimeur étranger en avoit inséré quel-

ques-unes d'une autre main , & il eût fallu du moins , avant que de condamner l'auteur , démêler ce qui lui appartenoit en propre. Sans égard à ces considérations , d'un côté la haine sous le rom de zèle , de l'autre le zèle sans discernement ou sans lumieres , se souleverent & se réunirent contre les *Lettres Persannes*. Des délateurs , espece d'hommes dangereuse & lâche , que même dans un gouvernement sage on a quelquefois le malheur d'écouter , allarmerent par un extrait infidele la piété du ministère. M. de Montesquieu , par le conseil de ses amis , soutenu de la voix publique , s'étant présenté pour la place de l'Académie Françoisse vacante par la mort de M. de Sacy , le Ministre écrivit à cette Compagnie que S. M. ne donneroit jamais son agrément à l'auteur des *Lettres Persannes* ; qu'il n'avoit point lu ce livre , mais que des personnes en qui il avoit confiance , lui en avoient fait connoître le poison & le danger. M. de Montesquieu sentit le coup qu'une pareille accusation pouvoit porter à sa personne , à sa famille , à la tranquillité de sa vie. Il n'attachoit pas assez de prix aux honneurs littéraires , ni pour les rechercher avec avidité , ni pour affecter de les dédaigner quand ils se présentoient à lui ,

88 MERCURE DE FRANCE.

ni enfin pour en regarder la simple privation comme un malheur ; mais l'exclusion perpétuelle , & sur-tout les motifs de l'exclusion lui paroissoient une injure. Il vit le Ministre , lui déclara que par des raisons particulières il n'avoit point les Lettres Persannes , mais qu'il étoit encore plus éloigné de desavouer un ouvrage dont il croyoit n'avoir point à rougir , & qu'il devoit être jugé d'après une lecture , & non sur une délation : le Ministre prit enfin le parti par où il auroit dû commencer ; il lut le livre , aima l'Auteur , & apprit à mieux placer sa confiance ; l'Académie Françoisé ne fut point privée d'un de ses plus beaux ornemens , & la France eut le bonheur de conserver un sujet que la superstition ou la calomnie étoient prêtes à lui faire perdre : car M. de Montesquieu avoit déclaré au Gouvernement qu'après l'espece d'outrage qu'on alloit lui faire , il iroit chercher chez les étrangers qui lui rendoient les bras , la sûreté , le repos , & peut-être les récompenses qu'il auroit dû espérer dans son pays. La nation eût déploré cette perte , & la honte en fut pourtant retombée sur elle.

Feu M. le Maréchal d'Estrées , alors Directeur de l'Académie Françoisé , se conduisit dans cette circonstance en courtisan

vertueux , & d'une ame vraiment élevée ; il ne craignit ni d'abuser de son crédit ni de le compromettre ; il soutint son ami & justifia Socrate. Ce trait de courage si précieux aux Lettres , si digne d'avoir aujourd'hui des imitateurs , & si honorable à la mémoire de M. le-Maréchal d'Estrées , n'auroit pas dû être oublié dans son éloge.

M. de Montesquieu fut reçu le 24 Janvier 1728. Son discours est un des meilleurs qu'on ait prononcés dans une pareille occasion ; le mérite en est d'autant plus grand , que les Récipiendaires gênés jusqu'alors par ces formules & ces éloges d'usage auxquels une espece de prescription les assujettit , n'avoient encore osé franchir ce cercle pour traiter d'autres sujets , ou n'avoient point pensé du moins à les y renfermer ; dans cet état même de contrainte il eut l'avantage de réussir. Entre plusieurs traits dont brille son discours, on reconnoîtroit l'écrivain qui pense , au seul portrait du Cardinal de Richelieu , *qui apprit à la France le secret de ses forces , & à l'Espagne celui de sa foiblesse , qui ôta à l'Allemagne ses chaînes , & lui en donna de nouvelles.* Il faut admirer M. de Montesquieu d'avoir sçu vaincre la difficulté de son sujet, & pardonner à ceux qui n'ont pas eu le même succès.

90 MERCURE DE FRANCE.

Le nouvel Académicien étoit d'autant plus digne de ce titre , qu'il avoit peu de tems auparavant renoncé à tout autre travail , pour se livrer entierement à son génie & à son goût. Quelque importante que fût la place qu'il occupoit , avec quelques lumieres & quelque intégrité qu'il en eût rempli les devoirs , il sentoit qu'il y avoit des objets plus dignes d'occuper ses talens ; qu'un citoyen est redevable à sa nation & à l'humanité de tout le bien qu'il peut leur faire ; & qu'il seroit plus utile à l'une & à l'autre , en les éclairant par ses écrits , qu'il ne pouvoit l'être en discutant quelques contestations particulières dans l'obscurité. Toutes ces réflexions le déterminèrent à vendre sa charge ; il cessa d'être Magistrat , & ne fut plus qu'homme de Lettres.

Mais pour se rendre utile par ses ouvrages aux différentes nations , il étoit nécessaire qu'il les connût ; ce fut dans cette vue qu'il entreprit de voyager. Son but étoit d'examiner partout le physique & le moral , d'étudier les loix & la constitution de chaque pays , de visiter les sçavans , les écrivains , les artistes célèbres , de chercher sur-tout ces hommes rares & singuliers dont le commerce supplée quelquefois à plusieurs années d'observations & de sç-

jour. M. de Montesquieu eût pu dire comme Démocrite. « Je n'ai rien oublié pour » m'instruire; j'ai quitté mon pays, & par- » couru l'univers pour mieux connoître » la vérité : j'ai vu tous les personnages » illustres de mon tems » ; mais il y eût cette différence entre le Démocrite François & celui d'Abdere , que le premier voyageoit pour instruire les hommes , & le second pour s'en moquer,

Il alla d'abord à Vienne , où il vit souvent le célèbre Prince Eugene ; ce Héros si funeste à la France (à laquelle il aurois pû être si utile), après avoir balancé la fortune de Louis XIV. & humilié la fierté Ottomane , vivoit sans faste durant la paix, aimant & cultivant les Lettres dans une Cour où elles sont peu en honneur , & donnant à ses maîtres l'exemple de les protéger. M. de Montesquieu crut entrevoir dans ses discours quelques restes d'intérêt pour son ancienne patrie ; le Prince Eugene en laissoit voir surtout , autant que le peut faire un ennemi , sur les suites funestes de cette division intestine qui trouble depuis si longtems l'Eglise de France : l'Homme d'Etat en prévoyoit la durée & les effets , & les prédit au Philosophe.

M. de Montesquieu partit de Vienne pour voir la Hongrie , contrée opulente &

92 MERCURE DE FRANCE.

fertile, habitée par une nation fiere & généreuse, le fléau de ses Tyrans & l'appui de ses Souverains. Comme peu de personnes connoissent bien ce pays, il a écrit avec soin cette partie de ses voyages.

D'Allemagne, il passa en Italie; il vit à Venise le fameux Law, à qui il ne restoit de sa grandeur passée que des projets heureusement destinés à mourir dans sa tête, & un diamant qu'il engageoit pour jouer aux jeux de hasard. Un jour la conversation rouloit sur le fameux système que Law avoit inventé; époque de tant de malheurs & de fortunes, & surtout d'une dépravation remarquable dans nos mœurs. Comme le Parlement de Paris, dépositaire immédiat des Loix dans les tems de minorité, avoit fait éprouver au Ministre Ecoissois quelque résistance dans cette occasion, M. de Montesquieu lui demanda pourquoi on n'avoit pas essayé de vaincre cette résistance par un moyen presque toujours infaillible en Angleterre, par le grand mobile des actions des hommes, en un mot par l'argent : *Ce ne sont pas*, répondit Law, *des génies aussi ardens & aussi dangereux que mes compatriotes, mais ils sont beaucoup plus incorruptibles.* Nous ajouterons sans aucun préjugé de vanité nationale, qu'un Corps libre pour quelques instans, doit mieux

résister à la corruption que celui qui l'est toujours ; le premier , en vendant sa liberté , la perd ; le second ne fait , pour ainsi dire , que la prêter , & l'exerce même en l'engageant ; ainsi les circonstances & la nature du Gouvernement font les vices & les vertus des Nations.

Un autre personnage non moins fameux que M. de Montesquieu vit encore plus souvent à Venise , fut le Comte de Bonnevall. Cet homme si connu par ses aventures , qui n'étoient pas encore à leur terme , & flatté de converser avec un juge digne de l'entendre , lui faisoit avec plaisir le détail singulier de sa vie , le récit des actions militaires où il s'étoit trouvé , le portrait des Généraux & des Ministres qu'il avoit connus. M. de Montesquieu se rappelloit souvent ces conversations & en racontoit différens traits à ses amis.

Il alla de Venise à Rome : dans cette ancienne Capitale du monde , qui l'est encore à certains égards , il s'appliqua surtout à examiner ce qui la distingue aujourd'hui le plus , les ouvrages des Raphaëls , des Titiens , & des Michel-Anges : il n'avoit point fait une étude particulière des beaux arts ; mais l'expression dont brillent les chef-d'œuvres en ce genre , faisoit infailiblement tout homme de génie. Accoutu-

94 MERCURE DE FRANCE.

mé à étudier la nature, il la reconnoît quand elle est imitée, comme un portrait ressemblant frappe tous ceux à qui l'original est familier : malheur aux productions de l'art dont toute la beauté n'est que pour les Artistes.

Après avoir parcouru l'Italie, M. de Montesquieu vint en Suisse ; il examina soigneusement les vastes pays arrosés par le Rhin ; & il ne lui resta plus rien à voir en Allemagne ; car *Frédéric* ne regnoit pas encore. Il s'arrêta ensuite quelque tems dans les Provinces-Unies, monument admirable de ce que peut l'industrie humaine animée par l'amour de la liberté. Enfin il se rendit en Angleterre où il demeura deux ans : digne de voir & d'entretenir les plus grands hommes, il n'eut à regretter que de n'avoir pas fait plutôt ce voyage : Locke & Newton étoient morts. Mais il eut souvent l'honneur de faire sa cour à leur protectrice, la célèbre Reine d'Angleterre, qui cultivoit la Philosophie sur le trône, & qui goûta, comme elle devoit, M. de Montesquieu. Il ne fut pas moins accueilli par la Nation, qui n'avoit pas besoin sur cela de prendre le ton de ses maîtres. Il forma à Londres des liaisons intimes avec des hommes exercés à méditer, & à se préparer aux grandes choses par des études

profondes ; il s'instruisit avec eux de la nature du Gouvernement , & parvint à le bien connoître. Nous parlons ici d'après les témoignages publics que lui en ont rendu les Anglois eux-mêmes , si jaloux de nos avantages , & si peu disposés à reconnoître en nous aucune supériorité.

Comme il n'avoit rien examiné ni avec la prévention d'un enthousiaste , ni avec l'austérité d'un Cynique , il n'avoit rapporté de ses voyages ni un dédain outrageant pour les étrangers , ni un mépris encore plus déplacé pour son propre pays. Il résultoit de ses observations que l'Allemagne étoit faite pour y voyager , l'Italie pour y séjourner , l'Angleterre pour y penser , & la France pour y vivre.

De retour enfin dans sa Patrie , M de Montesquieu se retira pendant deux ans à sa terre de la Brede : il y jouit en paix de cette solitude que le spectacle & le tumulte du monde sert à rendre plus agréable ; il vécut avec lui-même , après en être sorti si long-tems ; & ce qui nous intéresse le plus , il mit la dernière main à son ouvrage *sur la cause de la grandeur & de la décadence des Romains* , qui parut en 1734.

Les Empires , ainsi que les hommes , doivent croître , dépérir & s'éteindre ; mais cette révolution nécessaire a souvent des

causes cachées que la nuit des tems nous dérobe , & que le mystere où leur petitesse apparente a même quelquefois voilées aux yeux des contemporains ; rien ne ressemble plus sur ce point à l'Histoire moderne que l'Histoire ancienne. Celle des Romains mérite néanmoins à cet égard quelque exception ; elle présente une politique raisonnée , un système suivi d'aggrandissement , qui ne permet pas d'attribuer la fortune de ce peuple à des ressorts obscurs & subalternes. Les causes de la grandeur Romaine se trouvent donc dans l'Histoire , & c'est au Philosophe à les y découvrir. D'ailleurs il n'en est pas des systèmes dans cette étude comme dans celle de la Physique ; ceux-ci sont presque toujours précipités , parce qu'une observation nouvelle & imprévûe peut les renverser en un instant ; au contraire , quand on recueille avec soin les faits que nous transmet l'Histoire ancienne d'un pays , si on ne rassemble pas toujours tous les matériaux qu'on peut désirer , on ne sçauroit du moins espérer d'en avoir un jour davantage. L'étude réfléchie de l'Histoire , étude si importante & si difficile , consiste à combiner , de la maniere la plus parfaite , ces matériaux défectueux : tel seroit le mériter d'un Architecte , qui , sur des ruines sçavantes , traceroit ,

traceroit , de la maniere la plus vraisemblable , le plan d'un édifice antique , en suppléant , par le génie & par d'heureuses conjectures , à des restes informes & tronqués.

C'est sous ce point de vue qu'il faut envisager l'ouvrage de M. de Montesquieu : il trouve les causes de la grandeur des Romains dans l'amour de la liberté , du travail & de la patrie , qu'on leur inspiroit dès l'enfance ; dans la sévérité de la discipline militaire ; dans ces dissensions intestines qui donnoient du ressort aux esprits , & qui cessoient tout-à-coup à la vue de l'ennemi ; dans cette constance après le malheur qui ne désespéroit jamais de la république ; dans le principe où ils furent toujours de ne faire jamais la paix qu'après des victoires ; dans l'honneur du triomphe , sujet d'émulation pour les Généraux ; dans la protection qu'ils accordoient aux peuples révoltés contre leurs Rois ; dans l'excellente politique de laisser aux vaincus leurs Dieux & leurs coutumes ; dans celle de n'avoir jamais deux puissans ennemis sur les bras , & de tout souffrir de l'un jusqu'à ce qu'ils eussent anéanti l'autre. Il trouve les causes de leur décadence dans l'agrandissement même de l'Etat , qui changea en guerres civiles les tumultes populaires ;

E

98 MERCURE DE FRANCE.

dans les guerres éloignées qui forçant les citoyens à une trop longue absence , leur faisoient perdre insensiblement l'esprit républicain ; dans le droit de Bourgeoisie accordé à tant de Nations , & qui ne fit plus du peuple Romain qu'une espèce de monstre à plusieurs têtes ; dans la corruption introduite par le luxe de l'Asie ; dans les proscriptions de Sylla qui avilirent l'esprit de la Nation , & la préparèrent à l'esclavage ; dans la nécessité où les Romains se trouverent de souffrir des maîtres , lorsque leur liberté leur fut devenue à charge ; dans l'obligation où ils furent de changer de maximes , en changeant de gouvernement ; dans cette suite de monstres qui régnerent , presque sans interruption , depuis Tibere jusqu'à Nerva , & depuis Commode jusqu'à Constantin ; enfin , dans la translation & le partage de l'Empire , qui périt d'abord en Occident par la puissance des Barbares , & qui après avoir languï plusieurs siècles en Orient sous des Empereurs imbéciles ou féroces , s'ancantit insensiblement comme ces fleuves qui disparoissent dans des sables.

Un assez petit volume a suffi à M. de Montesquieu pour développer un tableau si intéressant & si vaste. Comme l'Auteur ne s'appesantit point sur les détails , & ne

faist que les branches fécondes de son sujet , il a sçu renfermer en très-peu d'espace un grand nombre d'objets distinctement apperçus & rapidement présentés sans fatigue pour le Lecteur ; en laissant beaucoup voir , il laisse encore plus à penser , & il auroit pu intituler son Livre , *Histoire Romaine à l'usage des Hommes d'Etat & des Philosophes.*

Quelque réputation que M. de Montesquieu se fût acquise par ce dernier ouvrage & par ceux qui l'avoient précédé , il n'avoit fait que se frayer le chemin à une plus grande entreprise , à celle qui doit immortaliser son nom & le rendre respectable aux siècles futurs. Il en avoit dès longtems formé le dessein , il en méditoit pendant vingt ans l'exécution ; ou , pour parler plus exactement , toute sa vie en avoit été la méditation continuelle. D'abord il s'étoit fait en quelque façon étranger dans son propre pays , afin de le mieux connoître ; il avoit ensuite parcouru toute l'Europe , & profondément étudié les différens peuples qui l'habitent. L'Isle fameuse qui se glorifie tant de ses loix , & qui en profite si mal , avoit été pour lui dans ce long voyage , ce que l'isle de Crete fut autrefois pour Lycurgue , une école où il avoit sçu s'instruire sans tout approu-

ver ; enfin , il avoit , si on peut parler ainsi , interrogé & jugé les nations & les hommes célèbres qui n'existent plus aujourd'hui que dans les annales du monde. Ce fut ainsi qu'il s'éleva par degrés au plus beau titre qu'un sage puisse mériter , celui de Législateur des Nations.

S'il étoit animé par l'importance de la matiere , il étoit effrayé en même tems par son étendue : il l'abandonna , & y revint à plusieurs reprises ; il sentit plus d'une fois , comme il l'avoue lui-même , tomber les mains paternelles. Encouragé enfin par ses amis , il ramassa toutes ses forces , & donna l'*Esprit des Loix*.

Dans cet important ouvrage , M. de Montesquieu , sans s'appesantir , à l'exemple de ceux qui l'ont précédé , sur des discussions métaphysiques relatives à l'homme supposé dans un état d'abstraction , sans se borner , comme d'autres , à considérer certains peuples dans quelques relations ou circonstances particulières , envisage les habitans de l'univers dans l'état réel où ils sont , & dans tous les rapports qu'ils peuvent avoir entr'eux. La plupart des autres Ecrivains en ce genre sont presque toujours ou de simples Moralistes , ou de simples Jurisconsultes , ou même quelquefois de simples Théologiens ; pour lui , l'hom-

me de tous les Pays & de toutes les Nations, il s'occupe moins de ce que le devoir exige de nous, que des moyens par lesquels on peut nous obliger de le remplir, de la perfection métaphysique des loix, que de celle dont la nature humaine les rend susceptibles, des loix qu'on a faites que de celles qu'on a dû faire, des loix d'un peuple particulier que de celles de tous les peuples. Ainsi en se comparant lui-même à ceux qui ont couru avant lui cette grande & noble carrière, il a pu dire comme le Corrége, quand il eut vu les ouvrages de ses rivaux, *O moi aussi je suis Peintre.*

Rempli & pénétré de son objet, l'Auteur de l'Esprit des Loix y embrasse un si grand nombre de matieres, & les traite avec tant de brieveté & de profondeur, qu'une lecture assidue & méditée peut seule faire sentir le mérite ce livre. Elle servira sur-tout, nous osons le dire, à faire disparoître le prétendu défaut de méthode dont quelques lecteurs ont accusé M. de Montesquieu; avantage qu'ils n'auroient pas dû le taxer légèrement d'avoir négligé dans une matiere philosophique & dans un ouvrage de vingt années. Il faut distinguer le désordre réel de celui qui n'est qu'apparent. Le désordre est réel, quand l'analogie & la suite des idées n'est point

observée ; quand les conclusions sont érigées en principes , ou les précédent ; quand le lecteur , après des détours sans nombre , se retrouve au point d'où il est parti. Le désordre n'est qu'apparent , quand l'Auteur mettant à leur véritable place les idées dont il fait usage , laisse à suppléer aux lecteurs les idées intermédiaires : & c'est ainsi que M. de Montesquieu a cru pouvoir & devoir en user dans un livre destiné à des hommes qui pensent , dont le génie doit suppléer à des omissions volontaires & raisonnées.

L'ordre qui se fait appercevoir dans les grandes parties de l'Esprit des Loix , ne regne pas moins dans les détails : nous croyons que plus on approfondira l'ouvrage , plus on en sera convaincu. Fidèle à ses divisions générales , l'Auteur rapporte à chacune les objets qui lui appartiennent exclusivement ; & à l'égard de ceux qui par différentes branches appartiennent à plusieurs divisions à la fois , il a placé sous chaque division la branche qui lui appartient en propre ; par-là on apperçoit aisément & sans confusion , l'influence que les différentes parties du sujet ont les unes sur les autres , comme dans un arbre ou système bien entendu des connoissances humaines , on peut voir le rapport mutuel

des Sciences & des Arts. Cette comparaison d'ailleurs est d'autant plus juste , qu'il en est du plan qu'on peut se faire dans l'examen philosophique des Loix , comme de l'ordre qu'on peut observer dans un arbre Encyclopédique des Sciences : il y restera toujours de l'arbitraire ; & tout ce qu'on peut exiger de l'Auteur , c'est qu'il suive sans détour & sans écart le système qu'il s'est une fois formé.

Nous dirons de l'obscurité qu'on peut se permettre dans un tel ouvrage , la même chose que du défaut d'ordre ; ce qui seroit obscur pour les lecteurs vulgaires , ne l'est pas pour ceux que l'Auteur a eu en vue. D'ailleurs l'obscurité volontaire n'en est point une : M. de Montesquieu ayant à présenter quelquefois des vérités importantes , dont l'énoncé absolu & direct auroit pu blesser sans fruit , a eu la prudence louable de les envelopper , & par cet innocent artifice , les a voilées à ceux à qui elles seroient nuisibles , sans qu'elles fussent perdues pour les sages.

Parmi les ouvrages qui lui ont fourni des secours , & quelquefois des vues pour le sien , on voit qu'il a surtout profité des deux historiens qui ont pensé le plus , Tacite & Plutarque ; mais quoiqu'un Philosophe qui a fait ces deux lectures , soit

dispensé de beaucoup d'autres , il n'avoit pas cru devoir en ce genre rien négliger ni dédaigner de ce qui pouvoit être utile à son objet. La lecture que suppose l'Esprit des Loix , est immense ; & l'usage raisonné que l'Auteur a fait de cette multitude prodigieuse de matériaux , paroîtra encore plus surprenant , quand on sçaura qu'il étoit presque entièrement privé de la vue , & obligé d'avoir recours à des yeux étrangers. Cette vaste lecture contribue non-seulement à l'utilité , mais à l'agrément de l'ouvrage : sans déroger à la majesté de son sujet. M. de Montesquieu sçait en tempérer l'austérité , & procurer aux lecteurs des momens de repos , soit par des faits singuliers & peu connus , soit par des allusions délicates , soit par ces coups de pinceau énergiques & brillans , qui peignent d'un seul trait les peuples & les hommes.

Enfin , car nous ne voulons pas jouer ici le rôle des Commentateurs d'Homere , il y a sans doute des fautes dans l'esprit des Loix , comme il y en a dans tout ouvrage de génie , dont l'Auteur a le premier osé se frayer des routes nouvelles. M. de Montesquieu a été parmi nous , pour l'étude des loix , ce que Descartes a été pour la Philosophie ; il éclaire souvent , & se trompe quelquefois , & en se trompant même ,

il instruit ceux qui savent lire. La nouvelle édition qu'on prépare , montrera par les additions & corrections qu'il y a faites, que s'il est tombé de tems en tems , il a su le reconnoître & se relever ; par-là , il acquerra du moins le droit à un nouvel examen , dans les endroits où il n'aura pas été de l'avis de ses censeurs ; peut-être même ce qu'il aura jugé le plus digne de correction , leur a-t-il absolument échappé , tant l'envie de nuire est ordinairement aveugle.

Mais ce qui est à la portée de tout le monde dans l'Esprit des Loix , ce qui doit rendre l'Auteur cher à toutes les Nations , ce qui serviroit même à couvrir des fautes plus grandes que les siennes , c'est l'esprit de citoyen qui l'a dicté. L'amour du bien public , le desir de voir les hommes heureux s'y montrent de toutes parts ; & n'eût-il que ce mérite si rare & si précieux , il seroit digne par cet endroit seul , d'être la lecture des peuples & des Rois. Nous voyons déjà , par une heureuse expérience, que les fruits de cet ouvrage ne se bornent pas dans ses lecteurs à des sentimens stériles. Quoique M. de Montesquieu ait survécu à la publication de l'Esprit des Loix , il a eu la satisfaction d'entrevoir les effets qu'il commence à produire parmi

E v

nous ; l'amour naturel des François pour leur patrie , tourné vers son véritable objet ; ce goût pour le Commerce , pour l'Agriculture , & pour les Arts utiles , qui se répand insensiblement dans notre Nation ; cette lumière générale sur les principes du gouvernement , qui rend les peuples plus attachés à ce qu'ils doivent aimer. Ceux qui ont si indécemment attaqué cet ouvrage , lui doivent peut-être plus qu'ils ne s'imaginent : l'ingratitude , au reste , est le moindre reproche qu'on ait à leur faire. Ce n'est pas sans regret , & sans honte pour notre siècle , que nous allons les dévoiler ; mais cette histoire importe trop à la gloire de M. de Montesquieu , & à l'avantage de la Philosophie , pour être passée sous silence. Puisse l'opprobre qui couvre enfin ses ennemis , leur devenir salutaire !

A peine l'Esprit des Loix parut-il , qu'il fut recherché avec empressement , sur la réputation de l'Auteur ; mais quoique M. de Montesquieu eût écrit pour le bien du peuple , il ne devoit pas avoir le peuple pour juge ; la profondeur de l'objet étoit une suite de son importance même. Cependant les traits qui étoient répandus dans l'ouvrage , & qui auroient été déplacés s'ils n'étoient pas nés du fond du su-

jet , persuaderent à trop de personnes qu'il étoit écrit pour elles : on cherchoit un Livre agréable , & on ne trouvoit qu'un Livre utile , dont on ne pouvoit d'ailleurs sans quelque attention saisir l'ensemble & les détails. On traita légèrement l'Esprit des Loix ; le titre même fut un sujet de plaisanterie : enfin l'un des plus beaux monumens littéraires qui soient sortis de notre Nation, fut regardé d'abord par elle avec assez d'indifférence. Il fallut que les véritables juges eussent eu le tems de lire : bientôt ils ramenerent la multitude toujours prompte à changer d'avis ; la partie du Public qui enseigne , dicta à la partie qui écoute ce qu'elle devoit penser & dire ; & le suffrage des hommes éclairés , joint aux échos qui le répéterent , ne forma plus qu'une voix dans toute l'Europe.

Ce fut alors que les ennemis publics & secrets des Lettres & de la Philosophie (car elles en ont de ces deux especes) réunirent leurs traits contre l'ouvrage. De-là cette foule de brochures qui lui furent lancées de toutes parts , & que nous ne tirerons pas de l'oubli où elles sont déjà plongées. Si leurs auteurs n'avoient pas pris de bonnes mesures pour être inconnus à la postérité , elle croiroit que l'Esprit des Loix a été écrit au milieu d'un peuple de barbares.

E vj

M. de Montesquieu méprisa sans peine les Critiques ténébreuses de ces auteurs sans talent, qui soit par une jalousie qu'ils n'ont pas droit d'avoir, soit pour satisfaire la malignité du Public qui aime la satire & la méprise, outragent ce qu'ils ne peuvent atteindre; & plus odieux par le mal qu'ils veulent faire, que redoutables par celui qu'ils font, ne réussissent pas même dans un genre d'écriture que sa facilité & son objet rendent également vil. Il mettoit les ouvrages de cette espèce sur la même ligne que ces Nouvelles hebdomadaires de l'Europe, dont les éloges sont sans autorité & les traits sans effet, que des Lecteurs oisifs parcourent sans y ajouter foi, & dans lesquelles les Souverains sont insultés sans le sçavoir, ou sans daigner se venger. Il ne fut pas aussi indifférent sur les principes d'irréligion qu'on l'accusa d'avoir semé dans l'Esprit des Loix. En méprisant de pareils reproches, il auroit cru les mériter, & l'importance de l'objet lui ferma les yeux sur la valeur de ses adversaires. Ces hommes également dépourvus de zèle & également empressés d'en faire paroître, également effrayés de la lumière que les Lettres répandent, non au préjudice de la Religion, mais à leur désavantage, avoient pris différentes for-

mes pour lui porter atteinte. Les uns, par un stratagème aussi puérile que pusillanime, s'étoient écrit à eux-mêmes; les autres, après l'avoir déchiré sous le masque de l'Anonyme, s'étoient ensuite déchirés entr'eux à son occasion. M. de Montesquieu, quoique jaloux de les confondre, ne jugea pas à propos de perdre un tems précieux à les combattre les uns après les autres: il se contenta de faire un exemple sur celui qui s'étoit le plus signalé par ses excès.

C'étoit l'auteur d'une feuille anonyme & périodique, qui croit avoir succédé à Pascal, parce qu'il a succédé à ses opinions; panégyriste d'ouvrages que personne ne lit, & apologiste de miracles que l'autorité séculière a fait cesser dès qu'elle l'a voulu; qui appelle impiété & scandale le peu d'intérêt que les gens de Lettres prennent à ses querelles, & s'est aliéné, par une adresse digne de lui, la partie de la Nation qu'il avoit le plus d'intérêt de ménager. Les coups de ce redoutable athlète furent dignes des vues qui l'inspirerent; il accusa M. de Montesquieu & de Spinosisme & de Déisme (deux imputations incompatibles); d'avoir suivi le système de Pope (dont il n'y avoit pas un mot dans l'ouvrage); d'avoir cité Plutarque qui n'est pas un Auteur Chrétien; de n'avoir point

parlé du péché originel & de la Grace. Il prétendit enfin que l'Esprit des Loix étoit une production de la Constitution *Unigenitus*; idée qu'on nous soupçonnera peut-être de prêter par dérision au critique. Ceux qui ont connu M. de Montesquieu, l'ouvrage de Clément XI & le sien, peuvent juger par cette accusation de toutes les autres.

Le malheur de cet écrivain dut bien le décourager : il vouloit perdre un sage par l'endroit le plus sensible à tout citoyen, il ne fit que lui procurer une nouvelle gloire comme homme de Lettres ; la *Défense de l'Esprit des Loix* parut. Cet ouvrage, par la modération, la vérité, la finesse de plaisanterie qui y regnent, doit être regardé comme un modèle en ce genre. M. de Montesquieu, chargé par son adversaire d'imputations atroces, pouvoit le rendre odieux sans peine ; il fit mieux, il le rendit ridicule. S'il faut tenir compte à l'agresseur d'un bien qu'il a fait sans le vouloir, nous lui devons une éternelle reconnoissance de nous avoir procuré ce chef-d'œuvre : Mais ce qui ajoute encore au mérite de ce morceau précieux, c'est que l'auteur s'y est peint lui-même sans y penser ; ceux qui l'ont connu, croient l'entendre, & la postérité s'assurera, en

lisant sa *Défense*, que sa conversation n'étoit pas inférieure à ses écrits ; éloge que bien peu de grands hommes ont mérité.

Une autre circonstance lui assure pleinement l'avantage dans cette dispute : le critique qui , pour preuve de son attachement à la religion , en déchire les Ministres , accusoit hautement le Clergé de France , & sur-tout la Faculté de Théologie , d'indifférence pour la cause de Dieu , en ce qu'ils ne proscrivoient pas authentiquement un si pernicieux ouvrage. La Faculté étoit en droit de mépriser le reproche d'un écrivain sans aveu ; mais il s'agissoit de la religion ; une délicatesse louable lui a fait prendre le parti d'examiner l'Esprit des Loix. Quoiqu'elle s'en occupe depuis plusieurs années , elle n'a rien prononcé jusqu'ici ; & fût-il échappé à M. de Montesquieu quelques inadvertences légères , presque inevitables dans une carrière si vaste , l'attention longue & scrupuleuse qu'elles auroient demandée de la part du Corps le plus éclairé de l'Eglise , prouveroit au moins combien elles seroient excusables. Mais ce Corps , plein de prudence , ne précipitera rien dans une si importante matière : il connoit les bornes de la raison & de la foi ; il sçait que l'ouvrage d'un homme de lettres ne doit point

être examiné comme celui d'un Théologien ; que les mauvaises conséquences auxquelles une proposition peut donner lieu par des interprétations odieuses , ne rendent point blamable la proposition en elle-même ; que d'ailleurs nous vivons dans un siècle malheureux , où les intérêts de la religion ont besoin d'être ménagés ; & qu'on peut lui nuire auprès des simples, en répandant mal-à-propos sur des génies du premier ordre le soupçon d'incrédulité ; qu'enfin , malgré cette accusation injuste , M. de Montesquieu fut toujours estimé , recherché & accueilli par tout ce que l'Eglise a de plus respectable & de plus grand ; eût-il conservé auprès des gens de bien la considération dont il jouissoit , s'ils l'eussent regardé comme un écrivain dangereux ?

Pendant que des insectes le tourmentoient dans son propre pays , l'Angleterre élevoit un monument à sa gloire. En 1752, M. Daffier , célèbre par les médailles qu'il a frappées à l'honneur de plusieurs hommes illustres , vint de Londres à Paris pour frapper la sienne. M. de la Tour , cet artiste si supérieur par son talent , & si estimable par son désintéressement & l'élévation de son ame , avoit ardemment désiré de donner un nouveau lustre à son pin-

teau , en transmettant à la postérité le portrait de l'auteur de l'Esprit des Loix ; il ne vouloit que la satisfaction de le peindre , & il méritoit , comme Apelle , que cet honneur lui fût réservé ; mais M. de Montesquieu , d'autant plus avare du tems de M. de la Tour que celui-ci en étoit plus prodigue , se refusa constamment & poliment à ses pressantes sollicitations. M. Daffier essuya d'abord des difficultés semblables : » Croyez-vous , dit-il enfin à M. de Montesquieu , » qu'il n'y ait pas autant » d'orgueil à refuser ma proposition qu'à » l'accepter » ? Désarmé par cette plaisanterie , il laissa faire à M. Daffier tout ce qu'il voulut.

L'auteur de l'Esprit des Loix jouissoit enfin paisiblement de sa gloire , lorsqu'il tomba malade au commencement de Février. Sa santé , naturellement délicate , commençoit à s'altérer depuis long-tems par l'effet lent & presque infallible des études profondes , par les chagrins qu'on avoit cherché à lui susciter sur son ouvrage ; enfin par le genre de vie qu'on le forçoit de mener à Paris , & qu'il sentoît lui être funeste. Mais l'empressement avec lequel on recherchoit sa société , étoit trop vif pour n'être pas quelquefois indiscret ; on vouloit , sans s'en appercevoir , jouir

de lui aux dépens de lui-même. A peine la nouvelle du danger où il étoit se fût-elle répandue , qu'elle devint l'objet des conversations & de l'inquiétude publique ; sa maison ne désemplissoit point de personnes de tout rang qui venoient s'informer de son état , les unes par un intérêt véritable , les autres pour s'en donner l'apparence , ou pour suivre la foule. Sa Majesté , pénétrée de la perte que son royaume alloit faire , en demanda plusieurs fois des nouvelles ; témoignage de bonté & de justice qui n'honore pas moins le Monarque que le sujet. La fin de M. de Montesquieu ne fut point indigne de sa vie. Accablé de douleurs cruelles , éloigné d'une famille à qui il étoit cher , & qui n'a pas eu la consolation de lui fermer les yeux , entouré de quelque amis & d'un plus grand nombre de spectateurs , il conserva jusqu'au dernier moment la paix & l'égalité de son ame. Enfin , après avoir satisfait avec décence à tous ses devoirs , plein de confiance en l'Etre éternel auquel il alloit se rejoindre , il mourut avec la tranquillité d'un homme de bien , qui n'avoit jamais consacré ses talens qu'à l'avantage de la vertu & de l'humanité. La France & l'Europe le perdirent le 10 Février 1755 , à l'âge de soixante-six ans révolus.

Toutes les nouvelles publiques ont annoncé cet événement comme une calamité. On pourroit appliquer à M. de Montesquieu ce qui a été dit autrefois d'un illustre Romain ; que personne en apprenant sa mort n'en témoigna de joie , que personne même ne l'oublia dès qu'il ne fut plus. Les étrangers s'empressèrent de faire éclater leurs regrets ; & Milord Chesterfield , qu'il suffit de nommer , fit imprimer dans un des papiers publics de Londres un article à son honneur , article digne de l'un & de l'autre ; c'est le portrait d'Anaxagore tracé par Périclès. L'Académie royale des Sciences & des Belles-Lettres de Prusse , quoiqu'on n'y soit point dans l'usage de prononcer l'éloge des associés étrangers , a cru devoir lui faire cet honneur , qu'elle n'a fait encore qu'à l'illustre Jean Bernouilli ; M. de Maupertuis , tout malade qu'il étoit , a rendu lui-même à son ami ce dernier devoir , & n'a voulu se reposer sur personne d'un soin si cher & si triste. A tant de suffrages éclatans en faveur de M. de Montesquieu , nous croyons pouvoir joindre sans indiscretion les éloges que lui a donné , en présence de l'un de nous , le Monarque même auquel cette Académie célèbre doit son lustre , Prince fait pour sentir les pertes de la Philoso-

116 MERCURE DE FRANCE.
phie , & pour l'en consoler.

Le 17 Février , l'Académie Françoisé lui fit , selon l'usage , un service solemnel , auquel , malgré la rigueur de la saison , presque tous les gens de Lettres de ce Corps , qui n'étoient point absens de Paris , se firent un devoir d'assister. On auroit dû dans cette triste cérémonie placer l'Esprit des Loix sur son cercueil , comme on exposa autrefois vis-à-vis le cercueil de Raphaël son dernier tableau de la Transfiguration. Cet appareil simple & touchant eût été une belle oraison funèbre.

Jusqu'ici nous n'avons considéré M. de Montesquieu que comme écrivain & philosophe ; ce seroit lui dérober la moitié de sa gloire que de passer sous silence ses agrémens & ses qualités personnelles.

Il étoit dans le commerce d'une douceur & d'une gaieté toujours égale. Sa conversation étoit légère , agréable , & instructive par le grand nombre d'hommes & de peuples qu'il avoit connus. Elle étoit coupée comme son style , pleine de sel & de saillies , sans amertume & sans satire ; personne ne racontoit plus vivement , plus promptement , avec plus de grace & moins d'apprêt. Il sçavoit que la fin d'une histoire plaisante en est toujours le but ;

il se hâtoit donc d'y arriver , & produisoit l'effet sans l'avoir promis.

Ses fréquentes distractions ne le rendoient que plus aimable ; il en sortoit toujours par quelque trait inattendu qui réveilleoit la conversation languissante ; d'ailleurs elles n'étoient jamais , ni jouées, ni choquantes , ni importunes : le feu de son esprit , le grand nombre d'idées dont il étoit plein , les faisoient naître , mais il n'y tomboit jamais au milieu d'un entretien intéressant ou sérieux ; le desir de plaire à ceux avec qui il se trouvoit , le rendoit alors à eux sans affectation & sans effort.

Les agrémens de son commerce renoient non seulement à son caractère & à son esprit , mais à l'espece de régime qu'il observoit dans l'étude. Quoique capable d'une méditation profonde & long-tems soutenue , il n'épuisoit jamais ses forces , il quittoit toujours le travail avant que d'en ressentir la moindre impression de fatigue.

Il étoit sensible à la gloire , mais il ne vouloit y parvenir qu'en la méritant ; jamais il n'a cherché à augmenter la sienne par ces manœuvres sourdes , par ces voyes obscures & honteuses , qui deshonnorent la personne sans ajouter au nom de l'auteur.

Digne de toutes les distinctions & de

118 MERCURE DE FRANCE.

toutes les récompenses , il ne demandoit rien , & ne s'étonnoit point d'être oublié ; mais il a osé , même dans des circonstances délicates , protéger à la Cour des hommes de Lettres persécutés , célèbres & malheureux , & leur a obtenu des graces.

Quoiqu'il vecût avec les grands , soit par nécessité , soit par convenance , soit par gout , leur société n'étoit pas nécessaire à son bonheur. Il fuyoit dès qu'il le pouvoit à sa terre ; il y retrouvoit avec joie sa philosophie , ses livres & le repos. Entouré de gens de la campagne dans ses heures de loisir , après avoir étudié l'homme dans le commerce du monde & dans l'histoire des nations , il l'étudioit encore dans ces ames simples que la nature seule a instruites , & il y trouvoit à apprendre ; il conversoit gayement avec eux ; il leur cherchoit de l'esprit comme Socrate ; il paroïssoit se plaire autant dans leur entretien que dans les sociétés les plus brillantes , surtout quand il terminoit leurs différends , & soulageoit leurs peines par ses bienfaits.

Rien n'honore plus sa mémoire que l'économie avec laquelle il vivoit , & qu'on a osé trouver excessive dans un monde avare & fastueux , peu fait pour en pénétrer les motifs , & encore moins

pour les sentir. Bienfaisant , & par conséquent juste, M. de Montesquieu ne vouloit rien prendre sur sa famille , ni des secours qu'il donnoit aux malheureux , ni des dépenses considérables auxquels ses longs voyages , la foiblesse de sa vue & l'impression de ses ouvrages l'avoient obligé. Il a transmis à ses enfans , sans diminution ni augmentation , l'héritage qu'il avoit reçu de ses peres ; il n'y a rien ajouté que la gloire de son nom & l'exemple de sa vie.

Il avoit épousé en 1715 Demoiselle Jeanne de Lartigue, fille de Pierre de Lartigue , Lieutenant Colonel au Régiment de Maulévrier ; il en a eu deux filles & un fils , qui par son caractère , ses mœurs & ses ouvrages s'est montré digne d'un tel pere.

Ceux qui aiment la vérité & la patrie, ne seront pas fâchés de trouver ici quelques-unes de ses maximes : il pensoit ,

Que chaque portion de l'Etat doit être également soumise aux loix , mais que les privileges de chaque portion de l'Etat doivent être respectés , lorsque leurs effets n'ont rien de contraire au droit naturel , qui oblige tous les citoyens à concourir également au bien public ; que la possession ancienne étoit en ce genre le

premier des titres & le plus inviolable des droits , qu'il étoit toujours injuste & quelquefois dangereux de vouloir ébranler ;

Que les Magistrats , dans quelque circonstance & pour quelque grand intérêt de corps que ce puisse être , ne doivent jamais être que Magistrats , sans parti & sans passion , comme les Loix , qui absolvent & punissent sans aimer ni haïr.

Il disoit enfin à l'occasion des disputes ecclésiastiques qui ont tant occupé les Empereurs & les Chrétiens Grecs , que les querelles théologiques, lorsqu'elles cessent d'être renfermées dans les écoles , dishonorent infailliblement une nation aux yeux des autres : en effet , le mépris même des sages pour ces querelles ne la justifie pas , parce que les sages faisant partout le moins de bruit & le plus petit nombre , ce n'est jamais sur eux qu'une nation est jugée.

L'importance des ouvrages dont nous avons eu à parler dans cet éloge , nous en a fait passer sous silence de moins considérables , qui servoient à l'auteur comme de délassement , & qui auroient suffi pour l'éloge d'un autre ; le plus remarquable est le *Temple de Gnide* , qui suivit d'assez près les Lettres Persannes. M. de Montesquieu , après avoir été dans celle-ci Ho-
race ,

race , Théophraste & Lucien , fut Ovide & Anacréon dans ce nouvel essai : ce n'est plus l'amour despotique de l'Orient qu'il se propose de peindre , c'est la délicatesse & la naïveté de l'amour pastoral , tel qu'il est dans une ame neuve, que le commerce des hommes n'a point encore corrompue. L'Auteur craignant peut-être qu'un tableau si étranger à nos mœurs ne parût trop languissant & trop uniforme , a cherché à l'animer par les peintures les plus riantes ; il transporte le lecteur dans des lieux enchantés , dont à la vérité le spectacle intéresse peu l'amant heureux , mais dont la description flatte encore l'imagination quand les desirs sont satisfaits. Emporté par son sujet , il a répandu dans sa prose ce style animé , figuré & poétique , dont le roman de Thélemaque a fourni parmi nous le premier modele. Nous ignorons pourquoi quelques censeurs du temple de Gnide ont dit à cette occasion, qu'il auroit eu besoin d'être en vers. Le style poétique , si on entend , comme on le doit , par ce mot , un style plein de chaleur & d'images , n'a pas besoin , pour être agréable , de la marche uniforme & cadencée de la versification ; mais si on ne fait consister ce style que dans une diction chargée d'épithètes oisives , dans les pein-

tures froides & triviales des aîles & du carquois de l'amour , & de semblables objets , la versification n'ajoutera presque aucun mérite à ces ornemens usés ; on y cherchera toujours en vain l'ame & la vie. Quoiqu'il en soit , le Temple de Gnide étant une espece de poëme en prose , c'est à nos écrivains les plus célèbres en ce genre à fixer le rang qu'il doit occuper : il mérite de pareils juges ; nous croyons du moins que les peintures de cet ouvrage soutiendroient avec succès une des principales épreuves des descriptions poétiques , celle de les représenter sur la toile. Mais ce qu'on doit sur-tout remarquer dans le Temple de Gnide , c'est qu'Anacréon même y est toujours observateur & philosophe. Dans le quatrième chant , il paroît décrire les mœurs des Sibarites , & on s'apperçoit aisément que ces mœurs sont les nôtres. La préface porte sur-tout l'empreinte de l'auteur des Lettres Persanes. En présentant le Temple de Gnide comme la traduction d'un manuscrit grec , plaisanterie défigurée depuis par tant de mauvais copistes , il en prend occasion de peindre d'un trait de plume l'ineptie des critiques & le pédantisme des traducteurs , & finit par ces paroles dignes d'être rapportées : « Si les gens graves desiroient

« de moi quelque ouvrage moins frivole,
 » je suis en état de les satisfaire : il y a
 » trente ans que je travaille à un livre de
 » douze pages , qui doit contenir tout ce
 » que nous sçavons sur la Métaphysique ,
 » la Politique & la Morale , & tout ce
 » que de très - grands auteurs ont oublié
 » dans les volumes qu'ils ont publiés sur
 » ces matieres ».

Nous regardons comme une des plus honorables récompenses de notre travail l'intérêt particulier que M. de Montesquieu prenoit à ce dictionnaire , dont toutes les ressources ont été jusqu'à présent dans le courage & l'émulation de ses auteurs. Tous les gens de Lettres , selon lui , devoient s'empressez de concourir à l'exécution de cette entreprise utile ; il en a donné l'exemple avec M. de Voltaire , & plusieurs autres écrivains célèbres. Peut-être les traverses que cet ouvrage a essuyées , & qui lui rappelloient les siennes propres , l'intéressoient-elles en notre faveur. Peut-être étoit-il sensible , sans s'en appercevoir , à la justice que nous avons osé lui rendre dans le premier volume de l'Encyclopédie , lorsque personne n'osoit encore élever sa voix pour le défendre. Il nous destinoit un article sur *le Goût*, qui a été trouvé imparfait dans ses papiers ;

F ij

124 MERCURE DE FRANCE.

nous le donnerons en cet état au public , & nous le traiterons avec le même respect que l'antiquité témoigna autrefois pour les dernières paroles de Sénèque. La mort l'a empêché d'étendre plus loin ses bienfaits à notre égard ; & en joignant nos propres regrets à ceux de l'Europe entière, nous pourrions écrire sur son tombeau :

Finis vite ejus nobis luctuosus , Patriæ tristis , extraneis etiam ignotisque non sine curâ fuit.

Tacit. in *Agricol.* c. 43.

LA CHIMIE MÉDICINALE que nous avons annoncée en Octobre , est , comme nous l'avons dit , à la portée & à l'usage de tout le monde : nous devons ajouter à l'avantage de ce livre , qu'on le lit avec plaisir , non seulement parce qu'il est écrit avec une grande clarté & correctement , mais aussi parce qu'il est rempli de différentes réflexions sur les erreurs du public envers les Médecins , & sur celles des Médecins envers le public ; erreurs que M. Malouin ne relève qu'en bonne intention , par zèle pour l'amour des hommes en général , & pour l'honneur de sa profession en particulier. On ne trouvera pas mauvais , dit-il , tome 1 , page 6 » , que j'aye

» essayé ici de détruire un préjugé si pré-
 » judiciable au bien public , & à l'art que
 » j'exerce. Il est du devoir d'un citoyen de
 » faire tous ses efforts pour arracher les
 » hommes à une prévention qui expose
 » souvent leur vie , en les privant des se-
 » cours que la science & le travail des
 » Médecins pourroient leur donner. Com-
 » bien d'hommes ont été dans tous les
 » tems , & sont encore tous les jours les
 » victimes de ces préjugés ! &c.

Notre Auteur combat de même ce qui
 pourroit être préjudiciable au public
 dans les Médecins. » Les Médecins de ca-
 » binet , lorsqu'ils ne joignent pas à la
 » théorie une grande expérience , sont ,
 » dit-il , page 233 , » sujets à nier ce dont
 » ils ne voyent pas la cause , parce qu'ils
 » veulent ordinairement soumettre tout
 » dans leur art à leur raisonnement. C'est
 » ce qui fait des incrédules ; car il y a des
 » incrédules en Médecine parmi les Méde-
 » cins même. Rien n'est si dangereux pour
 » sa vie, que d'avoir confiance en ces Méde-
 » cins qui n'en ont pas eux-mêmes en leur
 » art. Ils sont accoutumés à traiter aussi lége-
 » rement la vie des hommes, qu'ils ont cou-
 » tume de badiner sur l'art de la conserver.

» C'est abuser de la confiance , que de
 » faire une profession publique , à laquelle

126 MERCURE DE FRANCE.

» on ne croit pas soi-même. Un homme
» qui fait un métier auquel il n'a pas de
» croyance, ne travaille pas de bonne foi,
» n'est pas un honnête homme : de même
» ceux qui pratiquent la Médecine, & n'y
» croient point, sont des hommes sans
» foi, indignes de la confiance de leurs
» concitoyens, & plus méprisables que les
» Charlatans même, qui communément
» croient à leurs remèdes.

Il y a peu de livres de science, qui
ayent eu autant de cours que cette Chi-
mie médicinale. La précédente édition en
a été épuisée fort promptement, & on a
long-tems désiré celle-ci qui est d'un tiers
plus considérable. Les objets y sont si uti-
les & si abondans, que nous donnerons
pour en faire l'extrait un nouvel article
dans le Mercure suivant.

DISSERTATIONS sur les effets que
produit le taux de l'intérêt de l'argent
sur le commerce & l'agriculture, qui a
remporté le prix, au jugement de l'Aca-
démie des Sciences, Belles-Lettres & Arts
d'Amiens en 1755; par M. Chicquot Bler-
vache, de Reims. *Sic vos non vobis mellifi-
catis apes.* A Amiens, chez la veuve Go-
dard; & se vend à Paris, chez Ganeau,
rue S. Severin; Chaubert, quai des August.

& *Lambert* ; rue de la Comédie Française.

ESSAI sur les colonies Françaises, ou discours politiques sur la nature du gouvernement, de la population & du commerce de S. D. Se vend à *Paris*, chez *Lambert*, à côté de la Comédie Française.

MÉMOIRE CRITIQUE sur un des plus considérables articles de l'Armorial général de M. d'Ozier de Serigny, dont on a rendu compte dans presque tous les ouvrages périodiques, se trouve chez le même Libraire.

MÉMOIRES de Mathématique & de Physique, rédigés à l'Observatoire de Marseille, année 1755, première partie. *Vires acquies exundo. A Avignon*, chez la veuve *Girard*, Imprimeur & Libraire à la place Saint Didier. Ces mémoires doivent former un recueil de pièces détachées & non un corps d'ouvrage lié. La fin seule qu'on s'est proposée, ainsi que l'annonce la préface, est de ne rien publier que d'utile, d'instructif, ou rien au moins qui ne soit digne d'intéresser les sçavans. Les auteurs sont trois Jésuites, dont le plus ancien & le chef s'est distingué dans la place de Professeur royal d'Hydrographie. C'est le Pere Pezenas, très-connu par plusieurs ouvrages généralement estimés des vrais

F iv

connoisseurs , & qui ont mérité en particulier l'approbation de l'Académie royale des Sciences.

TRAITÉ des animaux , où après avoir fait des observations critiques sur le sentiment de Descartes , & sur celui de M. de Buffon , on entreprend d'expliquer leurs principales Facultés ; par Monsieur l'Abbé de Condillac de l'Académie royale de Berlin. On a joint à cet ouvrage un extrait raisonné du traité des sensations. *A Amsterdam* , & se vend à *Paris* , chez *Debure* l'aîné , quai des Augustins ; & *Jombert* , rue Dauphine. 1755. 1 vol. in-12.

MÉMOIRES de l'Académie des Belles-Lettres de Caën , se vendent à *Caën* , chez *Jaques Manoury* , Libraire de l'Académie , grande rue S. Étienne ; & se trouvent à *Paris* , chez *Didot* , quai des Augustins , à la Bible d'or. 1754. Ce recueil mérite que nous en parlions une autrefois plus au long.

LA VIE du Chancelier François Bacon , traduite de l'Anglois, 1 vol. in-12. Analyse de la Philosophie du Chancelier François Bacon , 2 vol. in-12. *A Amsterdam* , chez *Arkstée & Merkus* , & se trouve chez *Dessaint & Saillant* , rue S. Jean de Beau-

NOVEMBRE. 1755. 129
vais & Prault fils aîné, quay de Conty.
Cet ouvrage exige au moins un précis.
Nous le donnerons le plutôt qu'il nous
sera possible.

INDICULUS UNIVERSALIS, ou l'Univers
en abrégé, du P. S. Pomey de la Compa-
gnie de Jesus, nouvelle édition, corrigée,
augmentée & mise dans un nouvel ordre,
par M. l'abbé Dinouart. *A Paris*, chez
J. Barbon, rue S. Jacques, aux Cicognes,
1755.

PHYSIQUE des corps animés in-12. 1 vol.
A Paris, chez Aug. Martin *Lottin*, rue saint
Jacques, au Coq.

TRAITÉ d'Horlogerie contenant tout ce
qui est nécessaire pour bien connoître &
pour régler les pendules & les montres ; la
description des pieces d'Horlogerie les
plus utiles & les plus nouvelles ; des pen-
dules à répétition, à une roue, à équar-
tion ; des échappemens, &c. par M. le
Paute, Horloger du Roi, au Luxembourg ;
chez *Chardon* pere & fils, rue S. Jacques.

Cet article est déjà si plein que nous
sommes obligés, malgré nous de remettre
au prochain *Mercur*e les autres annonces,
indications & précis de livres.

F v

S E A N C E P U B L I Q U E
de l'Académie d'Amiens.

L'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts d'Amiens, célébra le 25 Août la fête de S. Louis, dont le Panégyrique fut prononcé par M. l'Abbé Morel.

M. Biset, Directeur, ouvrit la séance publique par un Discours dans lequel il établit combien il seroit avantageux que la littérature partageât l'Empire qu'elle a sur le goût avec les autres sciences qui ont un rapport plus prochain au bien de la société.

M. Baron, Secrétaire perpétuel fit l'éloge de M. de Montesquieu, Académicien honoraire, mort pendant l'année.

Les autres ouvrages qui remplirent la séance, furent un discours préliminaire pour servir à un ouvrage sur l'Histoire naturelle, par M. d'Emery : une dissertation sur Urfin, auteur de la Vie de S. Leger, par M. l'Abbé Roulleau : un mémoire physique sur la nourriture des Plantes, par M. Biset : une épître en vers sur l'Homme raisonnable, par M. le Picart.

Le Prix proposé à une dissertation ayant pour objet, *Quel est l'effet de l'intérêt de l'ar-*

gent sur l'Agriculture & sur le Commerce, a été donné à M. Clicquot, de Rheims.

L'Académie propose pour sujets des deux Prix qu'elle distribuera le 25 Août 1756, & qui sont pour chacun, une médaille d'or de la valeur de trois cens livres, *Quel a été en France l'Etat du Commerce depuis Hugues Capet jusqu'à François I ?*

L'Economie des matieres combustibles dans l'usage des fourneaux, des foyers, & des poëles, sans diminuer ni ralentir les effets du feu ?

Les ouvrages ne seront reçus que jusqu'au premier Juin exclusivement : ils seront affranchis de port, & adressés à M. Baron, Secrétaire perpétuel de l'Académie.

L'Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Bordeaux, tint le 25 du mois d'Août, jour de S. Louis, sa séance publique, dans la salle des RR. PP. Récollets.

M. le Président Loret, Directeur, ouvrit la séance par une Dissertation sur le sujet que l'Académie avoit proposé pour le Prix de cette année ; *Quelle est l'influence de l'Air sur les Végétaux ?* Et l'on lut après le Programme suivant, où cette Compagnie attentive à ne proposer aux

132 MERCURE DE FRANCE.

ſçavans que des ſujets qui puiſſent tourner au bien public , annonce qu'elle n'a point jugé à propos d'adjuger cette année le prix , & le réſerve pour l'année 1757.

M. l'Abbé Peix , Profefſeur de Philoſophie à Périgueux & correfpondant de l'Académie , fit enfuite lecture de quelques obſervations ſur les eaux d'un Lac nouvellement creuſé aux environs de Périgueux , qui s'enflamment à l'approche d'une torche allumée.

Cette lecture fut ſuivie de celle d'une diſſertation de M. Caſter , Docteur en Médecine & Bibliothécaire de l'Académie , ſur l'Hydrocéphale , à l'occafion d'une petite fille , atteinte de cette maladie , née au mois d'Avril de cette année, dans la paroiſſe de Bégles auprès de Bordeaux.

M. de Lamontaigne , Conſeiller au Parlement , termina la ſéance par l'éloge de l'illuſtre M. de Montesquieu. M. de L. annonça , en commençant cet éloge , que l'intérêt que devoient prendre particulièrement la Province & l'Académie , au ſujet qu'il alloit traiter , ayant exigé de lui qu'il lui donnât toute ſon étendue , il ſ'étoit vu forcé de diviſer ſon ouvrage en deux parties , dont il déclara réſerver la ſeconde pour une autre ſéance.

M. le Directeur , en répondant à cette

N O V E M B R E. 1755. 133
derniere pièce , ainsi qu'il avoit fait aux
autres , jetta encore de nouvelles fleurs sur
le tombeau de ce grand homme.

P R O G R A M M E.

L'ACADÉMIE de Bordeaux distribue toutes les années un Prix de Physique , fondé par feu M. le Duc de la Force. C'est une Médaille d'Or de la valeur de trois cents livres.

Elle avoit proposé pour le sujet du Prix de cette année 1755. *Quelle est l'influence de l'air sur les Végétaux ?* Elle desiroit surtout des Expériences nouvelles. Peut-être le sujet a-t-il paru trop étendu pour être traité d'une manière qui répondît à ses vues.

Ainsi l'Académie qui a jugé à propos de réserver ce Prix pour l'année 1757. demande que , soit par les Expériences déjà faites , soit principalement par de nouvelles ; l'on tâche de déterminer *Le cours & la transpiration de la Seve relativement aux différentes qualités de l'air & aux différens aspects du Soleil & de la Lune.*

Elle a déjà proposé pour la même année 1757. de déterminer *Les meilleurs principes de la Taille de la Vigne , par rapport à la différence des especes de vignes & à la diversité des terroirs :* pour le Prix réservé en 1754.

134 MERCURE DE FRANCE.

Elle propose pour sujet du Prix de l'année 1758. *Quels sont les meilleurs moyens de faire des Prairies dans les lieux secs, & quelles Plantes y sont les plus propres à y nourrir le gros & le menu Bétail.*

Le sujet proposé pour l'année 1756, est de déterminer *La meilleure maniere de faire les Vins, de les clarifier, & de les conserver ? & l'Académie a annoncé qu'Elle desiroit que l'on trouvât un moyen de les clarifier sans œufs, équivalant à celui des œufs, ou meilleur.*

Les Dissertations sur ce dernier sujet, ne seront reçues que jusqu'au premier Mai 1756. Elles peuvent être en François, ou en Latin. On demande qu'elles soient écrites en caractères bien lisibles.

Au bas des Dissertations, il y aura une Sentence, & l'Auteur mettra dans un billet séparé & cacheté, la même Sentence, avec son nom, son adresse & ses qualités.

Les Paquets seront affranchis de Port, & adressés à M. le Président BARBOT, Secrétaire de l'Académie, sur les Fossés du Chapeau-rouge; ou à la Veuve de P. BRUN, Imprimeur Aggrégé de ladite Académie, rue Saint Jâmes.

A Bordeaux, ce 25 Août 1755.

ARTICLE III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

PHYSIQUE.

Mémoire sur le principe physique de la régénération des Etres , du mouvement , de la gravité , & de l'attraction.

I.

IL vient de paroître un ouvrage , qui a pour titre *Idée de l'homme physique & moral*. On y propose , au sujet de la génération , une conjecture appuyée sur de grandes probabilités ; cette conjecture est que la fécondation de la liqueur séminale des animaux pourroit bien n'être que l'esquisse active qui y est imprimée par le fluide éthérien réfléchi de toutes les parties du corps vers les organes de la génération , au moment même de l'excrétion de cette liqueur , & par le même mécanisme qui sert à déterminer cette excrétion , l'auteur paroît desirer qu'on remarque avec une particuliere attention que ces organes deviennent en ce moment le centre de presque tout le mouvement & le sentiment du

corps , ce qui , selon lui , fournit de très-grandes inductions pour la validité de sa conjecture.

Il a assuré d'avance que l'idée qui substitue l'action du fluide éthérien à celle des prétendus esprits animaux , est presque unanimement reçue , & qu'en effet cette idée s'accorde parfaitement avec tout ce qu'il y a à observer sur l'action des nerfs , même sur celle de la végétation , & avec toutes les expériences faites jusqu'à présent sur le fluide qu'on nomme électrique ; au lieu que l'idée qui fait admettre des esprits animaux , est non seulement dénuée de preuves , mais encore de vraisemblance : d'ailleurs il paroît porté à croire que la théorie qu'il propose sur la fécondation , est applicable à tous les êtres qui se régénèrent ; & en effet , après la manière dont il rend raison des phénomènes les plus remarquables de la génération , de la plupart desquels à peine imaginoit-on de pouvoir jamais acquérir quelque intelligence , on ne sçauroit raisonnablement se défendre d'adhérer à son sentiment , au moins jusqu'à ce qu'on soit parvenu à d'autres connoissances sur cette matière.

L'objet de ce mémoire est de fournir un nouvel appui à cette théorie , & de justifier de nouveau l'étendue qu'elle paroît

avoir ; on se propose de remplir cet objet en ramenant simplement le mécanisme de la fécondation , de la communication du mouvement , de la gravité & de l'attraction à une cause commune , en montrant autant qu'il est possible , les rapports de ce mécanisme avec les propriétés reconnues de cette cause , & ensuite en les généralisant l'un par l'autre au moyen des applications qu'on en fera.

Mais avant que d'entrer en matière , il est à propos de remarquer avec l'auteur de l'idée de l'homme physique & moral que toutes les expériences qu'on fait pour connoître les phénomènes de l'électricité , dérangent nécessairement les loix naturelles de l'action du fluide qui la produit ; & qu'ainsi il reste à se former des divers résultats de ces expériences un point de vue sous lequel on puisse considérer plus généralement l'ordre naturel de l'action de ce fluide , & delà les plus essentielles de ses loix & de ses propriétés.

Ce n'est que par cette manière de considérer la matière électrique qu'on peut se flatter de la connoître autant qu'il nous est donné d'y réussir ; & en effet c'est par là qu'on parvient à écarter les plus précieuses difficultés qu'on puisse opposer à la conjecture dont il s'agit ici ; on objec-

138 MERCURE DE FRANCE

teroit , par exemple , que tous les corps , sans en excepter aucun , sont doués de gravité & d'attraction , & qu'il y en a qui ne sont pas susceptibles de l'électricité ; il est aisé de répondre à cette objection par la remarque qu'on vient de faire ; qui est que les phénomènes de l'électricité rendue sensible par les expériences usitées , ne sont que des modifications particulières du fluide éthérien , au mécanisme desquels certains corps résistent par leur constitution , c'est à-dire par les loix que le fluide qui agit sur ces corps est contraint de suivre ; ce qui n'empêche pas que le mouvement qu'ils reçoivent par des moyens plus effectifs ne soit simplement une révolution arrivée à ce fluide éthérien qui les pénètre & les environne ; il n'est pas difficile de trouver dans cette solution de quoi répondre d'une manière satisfaisante à toutes les difficultés qu'on pourroit faire ; delà on peut présumer que ce fluide a été improprement nommé électrique ; & en effet il n'a été ainsi désigné que par une de ses propriétés qui encore n'étoit point assez connue : ainsi en employant les mots d'*électricité* ou de *fluide électrique* nous n'entendrons que des modifications particulières du fluide éthérien , presque toujours contraires aux loix générales de l'action de ce fluide.

II.

On ne ſçauroit nier que la régénération des êtres ; au moins quant à leur organisation , ne ſoit produite par une cauſe phyſique , & que cette cauſe ne doive avoir un mécaniſme propre à ſes effets ; il ne ſera donc pas permis de méconnoître cette cauſe , ſi elle ſe préſente avec les propriétés néceſſaires pour opérer le mécaniſme que nous cherchons à découvrir, ſur-tout ſi ces propriétés ſe trouvent manquer à toutes les autres cauſes qu'il ſeroit poſſible de ſe repréſenter.

Après avoir mûrement conſidéré les diverſes conjectures qui ont été formées ſur la première cauſe phyſique de la régénération des êtres , de la communication du mouvement , de la gravité & de l'attraction , & après avoir peſé avec beaucoup d'attention les difficultés qu'on a oppoſées à ces conjectures , nous avons cru pouvoir inferer de cet examen que tous ces grands phénomènes de la nature devoient dépendre d'une même cauſe , qui ſeroit néceſſairement un agent général , au moins dans notre orbe planétaire , ſi ce n'eſt dans tout l'univers.

Il ſ'agit d'examiner à préſent , ſi le fluide nommé électrique , tel que des expé-

riences certaines l'ont fait connoître , & d'ailleurs admis presque unanimement pour la première cause physique de l'action des nerfs , ne pourroit pas passer pour cet agent général que nous cherchons à connoître , & si on ne lui trouveroit pas les propriétés nécessaires pour en déduire les phénomènes que nous croyons pouvoir lui attribuer.

III.

Il n'est guere permis de douter d'après l'ouvrage que nous avons cité , que le fluide éthérien ne soit le principe de toute fécondation , & il n'est pas difficile de concevoir comment l'action constante de ce fluide sur tout corps quelconque, feroit, selon les divers foyers où il trouve à se concentrer , & selon les diverses masses qu'il rencontre , la cause de la gravité & de l'attraction , ainsi que de la différente activité des corps , quels qu'ils soient , élémentaires ou composés ; on verroit en même tems comment ce même fluide dont tout corps est environné , & plus ou moins pénétré selon sa nature , opéreroit par les diverses déterminations qui lui seroient données , la communication du mouvement ; il n'est pas nécessaire de faire appercevoir que le mouvement communiqué

cesseroit, lors même qu'il ne rencontreroit point d'autre obstacle, à mesure que les déterminations particulières qui auroient produit ce nouveau mouvement, viendroient à se perdre dans la détermination générale du fluide environnant.

Mais, dira-t-on, n'est-il pas plus sage de suspendre son opinion sur des matieres physiques, lorsque cette opinion ne peut être solidement déterminée : nous sommes bien éloignés de penser qu'en général ce ne soit là une maxime sage, mais on ne sçauroit disconvenir qu'elle ne souffre des exceptions ; car il est certain que cette maxime observée trop rigoureusement, sur-tout dans la recherche des vérités aussi importantes & aussi inconnues que celles dont il est ici question, borneroit excessivement les progrès qu'on peut espérer de faire sur les plus grands objets des connoissances physiques.

D'ailleurs, nous avons en quelque maniere l'exemple de Newton pour nous ; on sçait que lorsqu'il trouva le moyen de soumettre l'univers aux loix de la gravité & de l'attraction, il n'eut pour base de cette grande découverte qu'une simple analogie qui étoit, comme personne ne l'ignore, la comparaison qu'il fit de la cause de la chute d'un fruit qui tomba auprès de lui,

avec la cause qu'il imagina dans ce moment pouvoir entretenir l'harmonie ou l'action réciproque du monde planétaire : ayant fait le plan des principaux effets que ces causes devoient produire , il regarda ces effets comme autant de résultats qu'il s'agissoit de vérifier , & c'est par une profondeur de calculs , qui a immortalisé ce grand homme , qu'il parvint à démontrer la solidité des loix qu'il venoit de trouver.

C'est en suivant une pareille méthode , qui ici ne paroît guere susceptible de calculs , que nous allons chercher à établir le fluide étherien , comme cause de la gravité & de l'attraction. Newton moins instruit qu'on ne l'est aujourd'hui sur l'existence des loix & des propriétés du fluide qu'on a appelé électrique , s'est sagement abstenu d'expliquer cette cause , mais il paroît qu'il avoit de la répugnance à laisser croire qu'il regardât ces propriétés comme inherentes à la matiere , puisqu'il a déclaré à la fin de son optique qu'il soupçonnoit que l'attraction étoit l'effet de l'action de quelque fluide très-délié & très-élastique. Ce soupçon doit nous faire présumer que s'il eût été instruit comme on l'est aujourd'hui sur l'existence , les loix & les propriétés du fluide étherien ,

il ne seroit point resté dans cette incertitude sur la cause de ce grand phénomène.

Newton a fait voir aussi dans son traité d'optique, qu'il n'étoit pas possible que les rayons de lumière fussent immédiatement réfléchis de la surface des corps, & il a prouvé en même tems que cette réflexion étoit l'effet des propriétés & des loix de la force de gravité & d'attraction qu'il paroïssoit supposer être inhérente à tous les corps. Or s'il n'est pas permis de regarder comme suspectes les preuves alleguées sur ce fait par Newton, & si d'après les solides connoissances qu'on a acquises sur l'existence & les propriétés du fluide étherien, il est plus que probable que ce fluide est un agent universel, au moins dans notre orbe planétaire, il nous paroît difficile de former des difficultés raisonnables contre l'idée de substituer son action à la supposition qui a fait regarder la gravité & l'attraction comme des qualités propres & inhérentes à tout corps.

Cela posé, les phénomènes du mouvement ne dépendroient que des diverses déterminations de l'action du fluide étherien, & ces déterminations se communiqueroient par la voie du choc, de l'impulsion, de l'explosion, de la fermentation, même du plus léger contact, comme on l'observe

dans les expériences connues sur l'électricité : ainsi toute augmentation ou diminution de mouvement ne seroit que des changemens produits dans les loix naturelles de l'action de ce fluide ; & par cet ordre on ne seroit plus en peine de sçavoir comment un corps vivant , & même les corps élastiques , peuvent donner de l'action à des corps qui n'en ont point , ou augmenter celle qu'ils ont ; en un mot , on verroit que tous les phénomènes de la nature ne sont dans le fonds que les diverses manieres dont l'agent général , plus ou moins concentré dans les différens corps , ou rassemblé sur leurs surfaces , obéit aux loix qu'il doit suivre , & aux diverses déterminations qu'il reçoit.

M. Franklin a presque démontré que le tonnerre n'est qu'un phénomène d'électricité , & on en peut aisément conclure que les trombes qui ne paroissent être qu'un prodigieux tourbillon d'air , d'eau & de fluide étherien devenu électrique par les causes qui préparent ou excitent l'orage , ne sont en effet produites que par la même revolution qui dispose & détermine les coups de tonnerre ; ce qui est assez prouvé par les trombes qu'on a quelquefois vu se former au même instant de ces coups de tonnerre : nous ne parlerons pas

pas d'une infinité d'autres observations qu'on n'ignore point , & que personne ne conteste. Or , s'il n'y a point de phénomènes extraordinaires de la nature qui paroissent s'opérer par une plus grande quantité & une plus grande vivacité d'action que les coups de tonnerre & les trombes , & s'il est vrai qu'en fait de recherches physiques on doive principalement chercher à simplifier tout , autant qu'on le peut , sur-tout les principes , il faut donc bien loin de vouloir séparer l'idée de la cause & du mécanisme de l'électricité, de celle d'une cause générale du mouvement , s'attacher plutôt à considérer les phénomènes de l'électricité , comme des divers modes de cette cause générale.

Alors on comprendroit , par exemple , que la force qui reste à un boulet de canon , dont le mouvement paroît prêt à s'éteindre , & qui a de si funestes effets pour ceux qui entreprennent imprudemment de le fixer , même de le toucher avec le pied , n'est que la prodigieuse quantité de fluide étherien , dont il se trouve encore chargé au moyen du mouvement de rotation qui lui reste , & que la force de l'explosion & ce mouvement de rotation y avoient accumulé ; le mécanisme de ces funestes effets se présente sensible-

ment par la prodigieuse disproportion qu'il y a entre la quantité, la rapidité, & la détermination du fluide rassemblé sur ce boulet, & l'état ordinaire du fluide qui entoure, & pénétre un corps vivant, & notamment la partie de ce corps approchée du boulet jusqu'au point de contact.

I V.

Il est reçu qu'en chargeant un corps d'électricité, on ne fait que rassembler sur sa surface plus de matiere électrique qu'il n'y en a naturellement, augmenter à cette proportion le degré d'activité de ce fluide, & changer l'ordre naturel de sa détermination; c'est ainsi qu'est produit un torrent de matiere électrique qui n'agit principalement que sur la surface des corps sur lesquels il est formé, ou de ceux vers lesquels il est dirigé; ce qui est bien prouvé par le petit éclat qui se fait entendre au moment de la communication de l'électricité d'un corps à un autre; car cet éclat suppose nécessairement la rencontre de deux forces qui sont opposées.

Il est démontré que tous les corps sont naturellement doués d'une force d'attraction, & il est probable que l'intensité de cette force ne dépend que de la nature des par-

ties primitives dont ces corps sont formés, & que la différence de ces parties élémentaires ne consiste que dans le plus ou moins de fluide éthérien qui a pu originaiement s'y concentrer. C'est de-là, en effet, qu'on peut le mieux déduire les propriétés qui différencient essentiellement tous les corps, même par rapport à leur état de solidité ou de liquidité; ce qui est manifestement prouvé par l'observation des phénomènes des congellations artificielles, surtout de celui qu'on a nommé le saut de la congellation, qui est la vive explosion qui se fait au moment que la liqueur va se congeler.

Il faut donc considérer ces parties élémentaires comme autant de petits foyers fort accessibles à l'action du fluide environnant, & c'est ainsi que se forment nécessairement autour d'eux des petites sphères d'activité, qui s'animent & s'électrifient en quelque manière par leur proximité & leurs frottemens; voilà donc une espèce d'électricité à peu près déterminée par les loix naturelles de l'action de ce fluide; il est probable que c'est-là le mécanisme des premiers rapports que ces parties primitives acquièrent entr'elles, & en même tems l'origine de leurs propriétés

148 MERCURE DE FRANCE:

générales & particulieres ; ces premiers phenomenes d'attraction ne paroissent point assujettis aux loix d'électricité qu'on connoît par les expériences faites sur des masses desquelles par conséquent on ne sçauroit conclure aux loix de cette action entre les parties élémentaires ; considération qu'il ne faut point perdre de vue , & qui fixe la juste valeur des connoissances acquises sur les propriétés du fluide éthérien par les expériences usitées sur l'électricité.

On peut croire que c'est de ces premieres loix d'attraction que dépendent principalement la constitution & l'activité de toutes les parties élémentaires ; ces parties auroient donc entr'elles plus ou moins d'affinité , selon qu'elles seroient propres par leur nature à former des tourbillons de matiere éthérée plus ou moins égaux ; & par cet ordre celles qui se trouveroient être à peu près de même nature , auroient une maniere presque égale d'obéir à l'action du fluide environnant , bien entendu qu'elles fussent également exposées à l'action libre de ce fluide ; on voit par-là assez clairement comment tous les corps doivent avoir naturellement plus ou moins d'activité , & être plus ou moins

électriques, selon qu'ils sont formés de parties primitives plus ou moins chargées de fluide éthérien, ou plus ou moins disposées à obéir à son action.

V.

Cela posé, le mécanisme des diverses especes de crySTALLISATION, & des diverses affinités chimiques, ne dépendroit-il pas de certaines dispositions constantes de masse & de surface par lesquelles les parties élémentaires de même genre obéiroient de la même maniere aux loix naturelles de l'action de ce fluide; chacune de ces parties seroit donc par sa nature un foyer presque égal pour l'activité de ce même fluide, & cette activité produiroit dans toutes ces parties, lorsqu'elle pourroit s'y exercer librement, le même degré & les mêmes phénomènes d'attraction, ou du moins il n'y auroit d'autre différence que celle qui résulteroit des torrens plus ou moins considérables qui se seroient faits sur ces foyers, selon qu'ils auroient été plus ou moins exposés à l'action libre du fluide environnant; il arriveroit de cette maniere que lorsque plusieurs de ces petits foyers seroient livrés à l'action de ce fluide, il se feroit des torrens plus considérables

sur ceux où cette action se seroit exercée plus librement, & par conséquent qu'il se feroit de moindres torrens sur les foyers qui s'y trouveroient moins exposés.

Il résulte de-là que l'action produite dans les premiers foyers, seroit de beaucoup supérieure en force & en étendue à celle des autres foyers, & que par cette raison ceux-ci seroient, lorsqu'il n'y auroit point d'obstacles, entraînés plus ou moins promptement vers les premiers, selon la force & l'étendue de l'atmosphère de leur activité.

Cette explication prouveroit que les petites atmosphères de fluide éthérien formées dans les foyers les moins développés, seroient nécessairement absorbées par les atmosphères plus considérables, lorsqu'elles en seroient assez près pour pouvoir y être comprises; de manière donc que tout foyer qui ne se trouveroit pas assez voisin de celui qui attire plus puissamment, pour être compris dans sa sphère d'activité, seroit lui-même un foyer central propre à attirer les foyers voisins plus foibles que lui.

Mais comme on observe en plusieurs cristallisations que les cristaux qui ont acquis un certain volume, ne continuent pas de s'accroître, il en faudroit conclure

que le premier foyer parvenu à se charger d'une certaine quantité de parties analogues n'auroit plus les mêmes rapports avec le fluide environnant , & que par conséquent son activité devoit s'affoiblir au point de ne pouvoir plus entraîner de nouvelles parties.

V I.

Ne seroit-ce pas dans cette théorie des cristallisations qu'on pourroit trouver à se former une idée claire & simple de l'ordre d'action qui détermine & maintient les orbes planétaires dans les espaces qu'ils parcourent ; le soleil seroit le foyer principal , & les planètes , comme foyers beaucoup moindres , seroient comprises dans sa sphere d'activité ; il en résulteroit que ces masses planétaires obéiroient plus ou moins au grand foyer selon qu'elles seroient elles-mêmes un foyer plus ou moins considérable , & que par-là elles seroient en état d'opposer plus de résistance aux déterminations produites par le grand foyer.

On peut croire que ces planètes , qui ont leur tourbillon particulier de matiere éthérée , doivent en obéissant à la supériorité de celui du grand foyer , s'électrifier elles-mêmes de plus en plus , soit par

G iv

les frottemens continuels de leurs tourbillons, soit par la vive action du grand foyer qui les entraîne, & prendre ainsi, plus ou moins à proportion de leur constitution, sur la supériorité de l'attraction de ce grand foyer; ce qui est assez conforme aux loix générales de l'attraction connue par les expériences usitées, ainsi qu'aux observations faites sur l'électricité; de cette maniere les planetes parviendroient à ce point de distance du grand foyer, & en même tems d'équilibre avec sa sphere d'activité, dont elles ne pourroient plus être approchées ni éloignées; à ce point-là elles prendroient donc nécessairement une détermination nouvelle, qui seroit la détermination de leur cours particulier, c'est-à-dire, leur mouvement projectile; & c'est à raison de la constitution naturelle, dont nous avons parlé, qui fait que certains corps sont moins propres que d'autres à un accroissement d'électricité, ainsi qu'à raison de leur masse & de leur volume, qu'elles se trouveroient plus ou moins capables de gravitation & d'attraction, & c'est par-là que leur cours ordinaire seroit déterminé à de plus ou moins grandes distances du grand foyer.

On peut présumer que les loix de cette détermination particuliere ne seroient pas

constantes au point que par la suite du tems les planetes ne pussent acquérir des forces centrifuges ; on connoît les loix suivant lesquelles les corps sont repoussés après avoir été attirés pendant un certain tems , ce qui n'arrive probablement que parce que ces corps s'électrifient davantage à proportion qu'ils sont plus attirés , & que par-là ils parviennent à un complément d'électricité qui les rend supérieurs au moins accessibles à l'activité du foyer principal ; c'est par ces loix que les planetes pourroient enfin échapper totalement à la sphere d'activité du soleil , & par là devenir des cometes ; comme il pourroit arriver aussi qu'il se trouveroit des cometes moins disposées par leur nature à s'électrifier , ou à contracter un certain degré d'activité , qui attirées à un certain point vers le principal foyer , bien loin de tendre alors à s'en éloigner , y seroient au contraire rapidement précipitées.

Ce mémoire n'a été fait dans d'autre vue que d'exciter sur les fondemens de la conjecture qu'on y propose , l'attention des personnes versées dans ces connoissances , & de mettre ces mêmes personnes à portée de critiquer facilement cette conjecture ou de l'appuyer plus solidement.

HISTOIRE.

Suite de l'abrégé historique de la ville de Paris ; par M. Poncez de la Grave , Avocat au Parlement.

SOUVERAINS.

Charles le Simple.

899 & 906.

Les Religieux de S. Leufroi au Diocèse d'Evreux, viennent se réfugier avec leurs reliques dans l'abbaye S. Germain des Prez, pour éviter la fureur des Normans^(a). Ils s'unissent aux Religieux de cette abbaye, & ne font qu'un même corps. Le Roi Charles le simple, confirme cette union par une chartre datée de Compiègne : cependant après la paix, les Moines de S. Leufroi retournerent dans leur monastere, & remporterent les corps de S. Ouen & de S. Agosfroï, frere de S. Leufroi, qu'ils avoient mis en dépôt dans l'église de l'abbaye S. Germain des Prez, & laisserent à cette abbaye les reliques de S. Leufroi & de S. Thuriau, en reconnoissance de la retraite qu'on leur avoit accordée.

(a) Sec. 3. Bened. part. 1. p. 193.

NOVEMBRE. 1755: 155

Le Comte Robert , abbé de S. Germain des Prez & de S. Denis , fut le premier qui joignit ces deux qualités si opposées d'abbé & d'homme marié (b). Il fit confirmer par Charles le simple le partage des biens de la première abbaye entre l'abbé & les religieux.

907 & 908.

Réunion de l'abbaye de Rebaix , anciennement nommée Jérusalem , à l'évêché de Paris , le 22 Mai 907 (c). Elle en a été séparée à la fin du dixième siècle.

909.

Charles le simple confirme la donation du grand Pont (d), (c'est aujourd'hui le Pont au Change,) & des moulins contigus, faite aux Chanoines de Notre-Dame par Charles le chauve.

910.

Rollon , un des plus fameux chefs des Normans , remonte la Seine ; saccage les environs de Paris , & en fait trois fois le siège avec toutes ses forces , mais il ne peut

(b) Mab. ann. Bened. l. 41. n. 18. (c) Hist. Eccl. Paris. to. 1. p. 116. (d) Traité des Ecoles. p. 205.

réussir à s'en rendre le maître (e). Il leve le siege, passe en Angleterre, & après son expédition, il revient pour la quatrième fois assiéger Paris.

911.

Il accorde une treve de trois mois aux Parisiens, mais à peine est-elle expirée que ces derniers recommencent eux-mêmes la guerre à la sollicitation de Richard, Duc de Bourgogne, & d'Eble Comte de Poitiers. Rollon de son côté, continue ses ravages & désole les environs; enfin les Parisiens demandent une seconde treve pendant laquelle Charles le simple ayant eu une entrevue avec Rollon à S. Clair sur Epte, il conclut la paix avec lui, & fit ce fameux traité (f) par lequel, en lui cédant une partie de la Neustrie en fief de la couronne de France, il lui donna sa fille Gizelle en mariage.

912 & 917.

Rollon embrasse la Religion chrétienne avec un nombre considérable de ses sujets. Il est baptisé à Paris par l'archevêque François, tenu sur les fonts par Robert, comte

(e) Dudo. de Act. Norm. (f) Anselme, Hist. des grands Offic. de la couronne.

N O V E M B R E. 1755. 157
de Paris , & appelé Robert ; il est connu
depuis sous le nom de Robert , Comte ou
Duc de Normandie.

918.

Gerard , seigneur de Brogne , vient à
Paris en qualité d'envoie du comte de Na-
mur auprès du comte Robert (g). Il passe à
S. Denis. Edifié de la vie des Religieux.
Il forme le dessein d'en prendre l'habit , ce
qu'il exécute peu de tems après.

919-20 & 21.

Le roi donne Surefne & plusieurs autres
héritages à l'abbaye S. Germain des Prez.

923 & *inclus.* 935.

Charles le simple donne trop d'autorité
à Haganon son favori. Les seigneurs de sa
cour en sont jaloux & se révoltent contre
leur Prince. Charles se sauve en Allema-
gne & de-là chez Herbert , Comte de Ver-
mandois , qui l'enferme au château de
Péronne , où il mourut quelques années
après. L'an 929 , Raoul , Duc de Bour-
gogne , est élu roi à sa place. Epoque de
l'établissement des fiefs.

(g) Sec. 5. Bened. p. 248.

Raoul.

La femme de Charles le simple se sauve en Angleterre & y mene son fils Louis qui a été surnommé d'Outremer.

936-37 & *inclus.* 942.

Raoul decede sans enfans le 15 Janvier 936 (b), & Hugues le grand, Comte de Paris, fils de Robert (i), de concert avec les autres seigneurs du royaume, rappelle Louis d'Outremer, le fait sacrer à Laon & couronner à Reims; il le conduit ensuite à Paris.

Louis d'Outremer.

Hugues a toute l'autorité. Le Roi Louis lui donne plusieurs villes avec le titre de Duc de France.

Le comté de Paris est rendu héréditaire. Hugues nomme Grimaldus pour être Vicomte de cette ville (k), titre jusqu'alors inconnu. Fin des Vicomtes de Paris en 1032. Salco fut le dernier qui eut cette qualité, celle de Comte avoit fini quelque tems auparavant.

Le Prevôt de Paris occupe aujourd'hui

(b) Chro. Frod. (i) *Item*, Hist. Rem. L. 4. c. 26;

(k) Tr. de la Pol. 19..5. p. 224

NOVEMBRE 1755. 157
sous ce nom les deux places, & en fait
toutes les fonctions.

943.

Louis d'Outremer séjourne à Paris, & il
y est malade pendant tout l'Été.

944.

Un orage des plus furieux ravage toute
la campagne, & notamment le mont Mar-
tre (1), où l'église avec une maison fort
ancienne furent renversées.

945 & 953.

Il y eut cette année une mortalité con-
sidérable dans Paris & aux environs ; c'é-
toit un feu qui prenoit & qui consumoit le
malade avec des douleurs très-aigues. On
remarqua que ceux qui furent atteints de
ce mal, & qui purent aller à Notre-Dame,
furent guéris (m). Hugues le grand donna
dans cette occasion une preuve non équi-
voque de sa charité, en entretenant à ses
dépens un nombre considérable de pau-
vres.

954 & 955.

Lothaire.

Louis d'Outremer meurt à Reims d'une
(1) Chron. frod. (m). *Ibid.*

chute de cheval, le 10 Septembre 954. Lothaire son fils lui succede & vient incontinent se montrer à Paris avec la reine Gerberge sa mere. Le Comte Hugues à qui le Roi venoit de donner les duchés de Bourgogne & d'Aquitaine, leur fit une réception des plus magnifiques. Le Roi passa les fêtes de Pâques dans cette ville, & partit ensuite avec Hugues pour l'Aquitaine.

956 & 64.

Hugues le Grand meurt, & est enterré à S. Denis dans le tombeau des Rois (n). Il laisse trois fils, Othon, Hugues, & Henri. Hugues, dit Capet, est fait Comte de Paris, & Duc de France.

965 & 977.

Salvator, Evêque d'Aleth, qu'on nomme aujourd'hui S. Malo, plusieurs Moines des Evêchés de Dal, de Bayeux & de Léon, près de Dinan, effrayés par les Normans appelés en France par le Duc de Normandie, se réfugient dans Paris avec les Reliques de S. Magloire, S. Samson, S. Malo, S. Sénateur ou Sinier, de S. Leonard, de S. Levier, & autres, au nombre de dix-neuf. Ces saintes Reliques

(*) Ord. Vital. aim. &c.

NOVEMBRE. 1755. 161

furent reçues par les Parisiens avec beaucoup de respect, & déposées du consentement de Hugues, dans l'Eglise de S. Barthelemi dans la Cité, où ce Comte porta lui-même le Corps de S. Magloire sur ses épaules. Cette cérémonie fut faite avec beaucoup d'appareil le 16 Octobre.

Après la paix, ces Religieux voulurent retourner dans leur monastere. Hugues le leur permit, mais il retint le corps de S. Magloire avec une portion des Reliques de S. Samson, S. Malo, S. Sinier & autres.

Hugues fait rebâtir l'église de S. Barthelemi, & la dedie à saint Barthelemi & à Saint Magloire, l'érige en Abbaye, & y établit une Communauté de Religieux de l'Ordre de S. Benoît, lui donne de grands biens, & fait confirmer la donation (o) par le Roi Lothaire.

La Chapelle S. George, autrefois donnée aux Chanoines de S. Barthelemi (p), est unie à l'Abbaye. Elle étoit située du côté de S. Laurent, dans l'endroit où est à présent le Couvent de S. Magloire, dit des Filles Pénitentes, rue S. Denis, dans lequel les Religieux Bénédictins, trop resserrés dans la Maison de S. Magloire & S. Barthelemi dans la Cité, furent loger

(o) Opp. ann. bened. to. 3. n. 63. p. 719.

(p) Martenne, aned. to. 1, p. 344, 371.

en 1138, & y apportèrent le corps de S. Magloire.

A l'occasion de ce changement, l'église de S. Barthelemi reprit son ancien nom, & devint paroissiale. Il y demeura seulement un Moine, avec le titre de Prieur, sous la dépendance de saint Magloire. La maison qu'il occupoit sert encore de logement aux Sœurs de la Charité de cette paroisse.

Le Comte Hugues qui jouissoit des Abbayes (q) de S. Denis & de S. Germain des Prez, comme d'un bien héréditaire dans sa famille, les abandonna aux Religieux qui les remirent dans la regle ordinaire, c'est-à-dire qu'ils choisirent entr'eux des Abbés réguliers. (r) Galon fut le premier Abbé de S. Germain que nous connoissons. Il rétablit la discipline dans ce Monastere, qui étoit dans un état déplorable.

978 & 79.

Hugues Capet (s), successeur de son oncle dans la dignité de Comte de Paris, eut occasion de marcher sur ses traces, en défendant les Parisiens assiégés dans leur ville par l'Empereur Othon II.

(q) Concil. to. 9. p. 520. (r) De Bouillard ; hist. de S. Germ. p. 69-70. (s) Duch. to. 7. p. 626. Babder Lambert, &c.

Louis V.

980 & 86.

Mort de Lothaire , âgé de quarante-cinq ans , après trente-un de regne. Le Roi Louis V , couronné de son vivant , lui succede , & meurt quinze mois après lui , le 22 Juin 987 , sans enfans. Hugues Capet , Comte de Paris , fils de Hugues le Grand , est élu Roi de France , au préjudice de Charles Duc de Lorraine , frere puîné de Lothaire & oncle de Louis V. En lui commença la troisieme race de nos Rois , dont les descendants occupent les deux plus puissans trônes de l'Europe , la France & l'Espagne.

Hugues Capet.

988 & 994.

Guillaume Abbé , de S. Germain des Prez , y rétablit la règle (1) degenerée en une vanité toute mondaine , & obtient du Roi l'exemption de certaines charges fort onereuses , auxquelles on vouloit assujettir la plupart des terres de l'Abbaye.

(1) D. Bouill. hist. S. Germ. p. 73. &c. Du Bois, to, 1. p. 628.

995.

Les Religieux de Marmontier viennent s'établir à Paris dans le Prieuré de Notre Dame des Champs (*), occupé aujourd'hui par les Religieuses Carmelites de la reforme de Ste Therese. Ils y demeurent jusques en 1604, tems auquel leur ordre a été éteint. L'histoire nous apprend que l'église qui subsiste, est très-ancienne, & est du moins du tems de Robert fils d'Hugues Capet. Charles Patin, Ecrivain moderne, prétend qu'une figure placée au haut du pignon de cette église est celle de Cerès, qui étoit honorée dans ce lieu; mais il est dans l'erreur, puisqu'il est certain que la figure (x) dont il est question, est un S. Michel qui pèse les ames dans une balance.

996 & 97.

Mort de Hugues Capet, après neuf années de regne, le 23 Octobre 997. Robert son fils qu'il avoit déjà fait couronner, lui succede.

Robert

998 & 1003.

Robert (γ) fait sa residence ordinaire

(*) Ann. Bened. l. 50. n. 92. (x) Moreau de Mautour, Observations. (γ) Dipl. p. 578.

NOVEMBRE. 1755. 165
à Paris , & confirme les donations faites
par son pere au couvent de S. Magloire ,
par une lettre donnée à Paris , le 19 Avril
998.

Il fait aussi augmenter le palais où le
Parlement tient ses seances , appelé alors
le Palais royal , & y fait construire une
chapelle sous l'invocation de S. Nicolas.

1008 & 1031.

Le Roi Robert confirme la donation de
quelques terres faite par Ansold & Rei-
trude à l'église de S. Denis de la Chartre
dont ils étoient fondateurs. Il donna aussi
à cette église une prébende dans la cathé-
drale de Notre Dame , comme il paroît
par une chartre d'Estienne , Evêque de Pa-
ris , de l'an 1133 , par laquelle on voit
aussi que S. Denis de la Chartre tomba
d'abord dans les mains des laïques , delà
dans celles du Roi , & enfin fut donné à
S. Martin des Champs.

1031 & 32.

Mort du Roi Robert le 20 Juillet 1031 ;
âgé de soixante ans , Henri I son fils cou-
ronné quatre ans auparavant , lui succede.

La suite au prochain Mercure,

*Les embellissemens de la ville de Paris en
deux volumes in-12 du même auteur paroî-
tront incessamment.*

C H I R U R G I E.

L'Ouverture des Ecoles des Maîtres en Chirurgie de Bordeaux , qui avoit été annoncée dans les nouvelles publiques pour le commencement de Mai , n'a pu se faire que dans le mois de Juin. Ils ont célébré cette fête avec beaucoup d'éclat pendant trois jours consécutifs. Le 18 ils firent chanter une grand'Messe solennelle du S. Esprit , après laquelle le Célébrant fit la bénédiction de l'amphithéâtre , & en fit la dédicace à S. Cosme. Le 19 , on fit depuis six heures du matin jusqu'au soir , plusieurs décharges des canons qu'on avoit placés dans la Cour. A trois heures de l'après-midi , les Maîtres en Chirurgie se rendirent dans l'amphithéâtre pour entendre prononcer par le sieur Balai , lieutenant de Monsieur le premier Chirurgien du Roi , un discours très-éloquent , relatif au sujet , & qui fut du goût de tout le monde. Le Parlement , le Corps de Ville , l'Université , l'Académie Royale des Sciences , & un très-grand nombre de personnes de distinction , honorèrent l'assemblée de leur présence , & témoignèrent par un applaudissement général , la satisfaction

NOVEMBRE 1755. 167

qu'ils avoient d'un établissement aussi précieux pour la conservation des citoyens. Après le discours les Officiers de la compagnie firent servir toutes sortes de rafraîchissemens qu'ils avoient eu la précaution de faire préparer dans une salle à cause de la chaleur excessive de la saison. Le soir, il y eut un grand repas pendant lequel on décora l'Ecole d'une brillante illumination : la principale entrée étoit ornée de plusieurs pilastres & panneaux formant un ordre Ionique ; on avoit posé au-dessus plusieurs vases entre lesquels étoit un fronton d'un beau dessein, qui couronnoit toute la façade & en faisoit le principal ornement ; le tout étoit garni de lampions & de pots de feu. Dans l'intérieur de la cour, on voyoit le pleinthe de l'architrave de l'amphithéâtre garni de terrines de feu ; les pilastres de son entrée imitant un ordre Dorique étoient parsemés d'une infinité de lampions, & ornés de guirlandes, de pampres & de lauriers, ce qui offroit le spectacle le plus gracieux & le plus amusant qu'on ait vu depuis longtems dans cette ville. Vers les onze heures du soir, il y eut un feu d'artifice très-bien exécuté, avant & après lequel on jeta une très-grande quantité de fusées jusqu'à une heure après minuit. La sérénité de la nuit

ne contribua pas peu à embellir la décoration. Beaucoup de personnes & plusieurs dames attirées par la curiosité de voir le feu d'artifice, furent régalingées de plusieurs rafraîchissemens qu'on eut l'honneur de leur présenter : le peuple participa aussi à la joie générale ; on fit couler sans interruption pendant l'après-midi, deux fontaines de vin ; tout se passa dans le plus grand ordre, malgré l'affluence & le concours prodigieux du peuple qui venoit de toutes parts.

Quelque eclatante que fût cette fête, elle n'auroit fait dans les esprits qu'une légère sensation, si les Maîtres en Chirurgie ne s'étoient attachés à en perpétuer le souvenir par des exercices plus durables ; ils avoient assigné au lendemain une fête plus intéressante pour les Elèves en Chirurgie ; en effet, le 20 ils assistèrent en foule dans l'amphithéâtre, à la première démonstration de l'Ostéologie qui leur fut faite par le sieur Dubruel, & qu'il continue avec toute l'efficacité possible. Ce n'est pas le seul cours que cette compagnie s'est proposé de faire : elle a nommé quatre démonstrateurs * pour remplir ses intentions. Le sieur Lafourcade fils, traitera des principes de Chirur-

*Les quatre Démonstrateurs sont Maîtres-ès-arts.
gie,

gie , le sieur Larrieu fils démontrera l'anatomie , le sieur Dupuy fera les opérations de Chirurgie ; & le sieur Dubruel , après avoir fait la démonstration des os , traitera des maladies qui les affectent. On a cru devoir commencer par ce dernier cours afin de faciliter aux élèves en Chirurgie les moyens les plus sûrs de faire de plus grands progrès , & pour les mettre en état d'acquiescer plus promptement les connoissances que doivent leur donner les autres Démonstrateurs. Le grand nombre des curieux qui assistent aux leçons , & l'assiduité des élèves qui s'y rendent , plutôt par émulation que par bienfaisance , sont des sûrs garans du succès & des avantages qu'on doit se promettre de cet établissement ordonné par le Roi , (conformément aux lettres patentes du 8 Septembre 1752) construit par la générosité des Maîtres en Chirurgie , & soutenu par la protection & les bienfaits de M. de la Martinière , premier Chirurgien de Sa Majesté , qui en a donné des preuves à cette compagnie dans bien des occasions , notamment l'année dernière , en lui obtenant des statuts sollicités depuis plusieurs années , par lesquels les Maîtres en Chirurgie lettrés jouiront dorénavant de prérogatives honorables , ainsi que ceux qui exerceront ou feront exercer

H

176 MERCURE DE FRANCE.
par leurs élèves la Chirurgie , sans aucun
mélange de barbarie.

Lettre à l'Auteur du Mercure.

Monsieur , si le Public éclairé n'eût
sçu depuis longtems apprécier tout
ce qui lui vient de la part d'un Anonyme ,
j'aurois pu le désabuser , & répliquer au
Mémoire inséré dans votre Journal du
mois de Juin (a) pour repousser les traits
de l'imposture avec le bouclier de la ve-
rité ; mais je sçais , comme ce sage public ,
mépriser ce qui est méprisable. *Qui male
agit , odit lucem* ; & cela seul m'auroit im-
posé silence , si je ne devois rendre justice
à M. Ravaton , qu'on pourroit peut-être
suspçonner auteur du memoire.

Mais ce Chirurgien-major regardant la
verité comme un principe de vertu chez
toutes les nations , souffre toujours de la
voir altérée , & il désapprouve fort la
hardiesse de son élève : il assure même
dans une de ses lettres datée du 16 de ce
mois , qu'il n'a *eu aucune part à ce même
mémoire , & que c'est lui faire un tort infini
que de le penser*. Je crois , Monsieur , que
cet aveu fait par un homme aussi respec-

(a) Second vol.

NOVEMBRE. 1755. 171

table & aussi intéressé à la gloire que lui attribue le mémoire, ne doit laisser aucun doute sur le faux témoignage de l'anonyme, qui veut contre toute apparence me rendre témoin de l'amputation à lambeaux de M. Ravaton, & constater l'impossibilité de la mienne; mais pour en prouver la possibilité & en convaincre les incrédules, je vous prie de vouloir bien placer les lettres ci jointes dans quelque volume de votre Journal; le bien public doit vous y exciter.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Vermale.

Le 20 Septembre 1755

Lettre de M. Ledran, membre de l'Académie royale de Chirurgie, à M. Remon de Vermale, Conseiller, premier Chirurgien de l'Electeur Palatin, & associé de cette même Académie.

MONSIEUR, j'apprends avec plaisir que vous faites fleurir la Chirurgie françoise en Allemagne, & que vous soutenez ainsi l'honneur de la nation. J'espère que vous voudrez bien continuer de faire part à notre Académie de ce qui vous passera par les mains de curieux ou d'instructif.

Je vous félicite du succès de votre am-

H ij

172 MERGURE DE FRANCE.

putation à deux lambeaux ; il faudroit qu'il y eût des choses bien extraordinaires si elle ne réussissoit pas. Mais comme vous me demandez , Monsieur , mon avis sur les trois manieres que vous proposez , je crois devoir préférer celle qui porte perpendiculairement un bistouri long , étroit & très-pointu jusqu'à l'os , & de le glisser à côté de sa circonférence pour percer au-dessous de la cuisse les muscles & la peau de dedans en dehors , comme il les a d'abord percés de dehors en dedans , & pour former ensuite à droite & à gauche les deux lambeaux projetés.

C'est du moins comme *je l'ai faite sur les deux cadavres* depuis que vous m'avez fait part de ces perfections , & c'est ainsi que je l'enseigne dans le traité d'opérations que je vais donner au public, en vous rendant , Monsieur , tout l'honneur qui vous est dû.

L'opération faite de cette maniere est très-prompte & *praticable à tous les membres*. Le point essentiel est de bien diriger le tranchant du bistouri en faisant les lambeaux , pour déterminer leur figure & leur longueur relativement au volume du membre.

Je ne sçais si M. Ravaton sera content de la préférence que je donne publiquement à votre méthode.

NOVEMBRE. 1755. 173

On imprime actuellement les mémoires de notre Academie , & M. de Lapeyronie m'a assuré que vous y seriez à la tête des Medecins & Chirurgiens célèbres que nous avons agregés.

Aimez-nous toujours un peu , & soyez persuadé de l'amitié la plus sincere , avec laquelle je serai toute ma vie & sans réserve , votre , &c.

A Paris , ce 31 Mars 1742.

Ledran.

Lettre de M. Dankers , Médecin de S. A. S. le Landgrave de Darmstad , à M. Remon de Vermale , &c.

MONSIEUR, le malade en question est déjà très-satisfait des bons conseils que vous nous avez donnés sur son état ; mais il se flatte que vous voudrez bien prendre la poste pour venir ici en juger par vous-même.

M. le Baron & Madame la Barone de Scherautenbach espèrent que vous voudrez bien prendre votre quartier chez eux , & m'ont chargé de vous faire en attendant mille complimens de leur part. M. le Conseiller de Schade est dans un état si bon qu'il ne peut assez divulguer les obligations qu'il vous a. Il dit partout que

H iij

c'est à tort qu'on taxe les Chirurgiens François de vouloir toujours couper & sans nécessité ; il se donne pour exemple avouant que sans les grandes incisions que vous lui avez faites , il auroit certainement perdu sa jambe. Ne communiquerez - vous pas son accident à l'Academie ?

Mais à propos de vos malades , j'ai vu ces jours derniers la pauvre Görling qui a passé ici avec ses parens pour aller chercher fortune à Philadelphie. J'ai examiné le reste du bras que vous lui aviez amputé par votre nouvelle méthode , & j'ai admiré la réunion des deux lambeaux.

On n'y voit aux endroits de la cicatrice qu'une espece de ride ou de petit sillon peu profond , & qui s'efface à mesure qu'il s'approche de l'extrémité du moignon , où on apperçoit à peine une ligne blanche dans le centre , fort étroite & très-superficielle ; la cicatrice inférieure est la plus apparente , parce qu'elle est un peu plus creuse vers son milieu. Je ne puis assez applaudir à la bonté de cette méthode , qui vous fait un honneur infini.

J'ai l'honneur d'être , &c.

Dankers , D. M.

A. Dermsted , le 12 Mai 1742.

Extrait d'une lettre de M. Hoffmann, Chirurgien-major de la ville & de l'hôpital de Mastreich, à M. de Vermate, &c.

Il y a long-tems, Monsieur, que je me fais gloire de me dire votre disciple, en pratiquant avec succès votre méthode d'amputer à deux lambeaux. J'ai eu plusieurs fois l'occasion de l'employer depuis 1746, & même à la jambe sur deux malades, dont l'un sortit de l'hôpital parfaitement guéri le vingtième jour, & l'autre le vingt-troisième après l'opération. Il paroît que M. Ravaton n'avoit pas bien réfléchi sur votre méthode, lorsqu'il fit imprimer son traité des plaies d'armes à feu; car je lui crois trop de droiture dans son procédé & trop de zèle pour la Chirurgie, pour ne pas accorder à votre façon d'amputer la supériorité qui lui est due sur la sienne, que j'ai aussi pratiquée avec assez de succès. Je me réserve, Monsieur, de vous en dire davantage lorsque vous me permettrez de vous faire part des changemens que j'y ai faits. Recevez en attendant les sentimens de la vénération que m'inspire votre mérite distingué, & du profond respect avec lequel je ne cesserai d'être votre très-humble, &c.

Hoffmann.

A Mastreich, le 18 Mai 1755.

H iv

Après la lecture de ces lettres, on peut certainement conclure que si l'anonyme, doué de lumières supérieures à celles qu'ont les plus respectables Chirurgiens de Paris, n'a jamais pu, comme il nous en assure, former deux lambeaux sur le cadavre, en suivant la méthode de M. de Vermeil, ce n'est qu'à lui seul qu'il doit s'en prendre.



ARTICLE IV.

BEAUX-ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

P E I N T U R E.

*Réflexions sommaires sur les ouvrages exposés
au Louvre cette année.*

C'EST à l'émulation que les artistes doivent leurs succès, mais c'est des connoisseurs qu'ils en attendent la récompense. Peu flattés des éloges que leur prodigue l'ignorance, parce qu'elle admire tout sans choix, & qu'elle confond dans le tribut injurieux qu'elle offre aux talens, le beau & le médiocre, peu touchés des efforts de la malignité & de l'envie, qui suscitent contre eux des écrivains plus indigens qu'éclairés, ils méprisent également les louanges immodérées des panégyristes, & la licence effrénée de leurs Zoïles. Trop grands pour être agités par ces petites passions qui ne caractérisent que les hommes

H v

médiocres , ils n'emploient point un temps entièrement dévoué aux arts , à écouter ces rumeurs inutiles , ou à y répondre : le génie , le gout enfante leurs travaux ; c'est du génie , c'est du gout qu'ils s'efforcent de mériter l'hommage. L'encens dont ils les honorent est précieux , la critique épargnée à ces rayons est utile à la perfection de leur art. L'un leur sert à marcher avec encore plus de succès dans la route heureuse qu'ils se sont tracée , l'autre leur fait éviter dans la suite les écueils où ils sont tombés. Ainsi tout jusqu'à leurs fautes même leur devient utile. C'est dans cette vue que se fait l'exposition des peintures , sculptures & gravures. Dans les éloges que l'on donne ici aux chefs-d'œuvre en tout genre qui s'y sont faits remarquer , on a le bonheur d'être à la fois l'interprète du public & l'organe de la vérité.

On a vu avec plaisir dans les tableaux de M. Restout ce même feu qui distingue si bien tous ses ouvrages ; cette chaleur dans la composition digne de l'illustre Jouvener son oncle , cette grande ordonnance , cette belle disposition se sont admirer dans un grand tableau de cet auteur , représentant Jésus-Christ qui lave les pieds aux Apôtres. Tout y est digne de la grandeur du sujet.

M. *Carlo-Vanloo*, déjà si connu par la beauté de son pinceau, & la vigueur de son coloris, est digne des plus grands éloges. Qu'on trouve de dignité dans ses deux grands tableaux ; dont l'un représente le Baptême de S. Augustin, celui d'Alipe son ami, & d'Adcodat son fils ; l'autre le même Docteur prêchant devant Valere, Evêque d'Hyppone ! Le caractère de noblesse qui paroît sur le front des deux Evêques qui sont dans ce tableau, est tel qu'on se sent pénétré de respect & de vénération à leur vue. Dans le premier de ces tableaux on a reconnu facilement l'auteur sous la figure d'un Acolyte, tenant un livre à la main. Le public, quoiqu'accoutumé depuis long-tems à ne rien voir que d'admirable sortir des mains de ce maître, n'a vu cependant qu'avec surprise un tableau de chevalet, représentant une conversation. Il n'est pas possible de faire un tableau mieux peint, plus galant & plus gracieusement traité. Ce tableau auroit fait honneur à Wandenk pour la couleur, & à Netscher pour le fini. On peut donner les mêmes éloges à deux dessus de porte du même auteur, dont l'un représente deux Sultanes travaillant à la tapisserie, & l'autre une Sultane prenant du café.

MM. *Collin de Vermont* & *Natpiz* sou-

H vj

tiennent dignement la réputation qu'ils se sont acquise par la noblesse de leur composition , & par l'élégance & la précision de leur dessein.

On ne peut donner que des applaudissemens à M. *Jeaurat*. Semblable aux grands Poètes tragiques, qui ne dédaignent point de prendre le brodequin après avoir long-tems chaussé le Cothurne , on l'a vu avec plaisir remporter la palme dans un genre moins élevé que le sien , mais qui n'a cependant pas moins de difficultés. Il a rendu avec vérité ces petits événemens qui se multiplient si souvent dans la vie populaire. Dans l'un de ses tableaux on voit un Commissaire vengeur de l'honnêteté publique violée ; dans l'autre , un demenagement troublé par des créanciers importuns ; l'atelier du Peintre n'a pas été moins applaudi.

M. *Hallé* parcourt sa carrière avec gloire. Il soutient avec succès un nom déjà cher aux amateurs. Le tableau de cet auteur représentant les Disciples d'Emmaüs est bien composé , & fait un bel effet.

Le mérite de M. *Vien* a peut-être été encore plutôt connu que sa personne. A peine ses premiers ouvrages ont-ils paru que le succès les a couronnés. La repu-

ration de cet artiste est déjà faite dans un âge , où il est beau de l'avoir commencée. Chacun de ses tableaux a réuni les suffrages. On a rendu justice à la beauté du dessein , & à la sagesse de la composition dans le tableau représentant S. Germain & S. Vincent. Sa maniere de traiter l'histoire nous paroît la meilleure : elle est vraie & simple.

L'illusion ne se dissipe qu'à peine en touchant le tableau de M. *Chardin* , imitant un bas-relief de bronze.

Dans la foule des portraits dont le salon étoit décoré , celui de M. Elvetius , par M. *Louis-Michel Vanloo* , m'a frappé ainsi que la multitude. Il a le mérite de la ressemblance ; on peut dire qu'il est bien portrait. On apperçoit d'ailleurs dans le dessein une justesse qui décele aux yeux des connoisseurs le peintre d'histoire. Le portrait de feu Madame Henriette de France est aussi parfaitement ressemblant , & fait honneur au pinceau de M. *Nattier*. M. *Tocqué* a soutenu sa grande réputation par le portrait de M. le Duc de Chartres & par celui de M. le Marquis de Marigny. L'un est d'une vérité exacte , & l'autre d'une force de pinceau singulière. M. *Jellyotte* peint en Apollon , ajoute un nouveau rayon à la gloire de ce Maître. M.

de la *Tour* dans le portrait de Madame de Pompadour , a montré la supériorité de ses talens déjà tant de fois applaudis. Il a égalé son sujet par la manière habile dont il l'a traité. Plus on a vu ce portrait, plus on l'a estimé. Il forme un tableau de la plus grande beauté , & qui gagne à l'examen. Tous les détails & les ornemens en sont finis.

M. *Aved* ne s'est pas moins distingué. On a trouvé l'ordonnance & la composition du portrait de M. l'Evêque de Meaux noble & belle , l'exécution heureuse , le coloris vigoureux & la ressemblance parfaite. Les regards du public se sont aussi arrêtés sur ses autres tableaux auxquels on a rendu la justice qu'ils méritoient.

Un grand tableau peint en cire , suivant la découverte ou procédé de M. *Bachelier* , qu'il appelle *inustion* , c'est-à-dire cire brûlée , a recueilli toutes les voix. Déjà connu par des talens précieux , mais moins grands, moins développés que ceux qu'il présente aujourd'hui , il rend la perte de M. Oudry moins amère ; & la peinture desolée d'avoir perdu son la Fontaine sèche ses pleurs en trouvant son successeur dans M. Bachelier. Ce tableau représente la fable du cheval & du loup.

L'œil s'est fixé avec bien de la satisfac-

tion sur cinq tableaux de M. *Vernet*. Deux d'entr'eux representent deux différentes vues du port du Marseille ; le troisieme une vue du port neuf , ou de l'arsenal de Toulon ; le quatrieme une pêche du thon ; & le dernier une tempête. Que de beautés dans tous ces tableaux , & qu'ils sont ingénieusement variés ! Ce n'est point une peinture , ce n'est plus une représentation d'objets , c'est l'existence , c'est la réalité même. Vous y voyez ces ouvrages admirables si utiles au commerce de la nation. Vous y voyez les habitans des quatre parries du monde reunis par l'interêt & le bien public agir , commercer ensemble. Le dessein de l'auteur est digne du Poussin. Le spectateur est effrayé à la vue de la tempête & du naufrage. Les vagues irritées engloutissent les débris d'un vaisseau dont quelques hommes s'échappent à peine. Les figures de ce tableau paroissent être de la main de Salvator Roze.

L'art de la miniature s'embellit , & devient un grand talent dans celles de M. *Venevault*.

M. de *La Grenée* , jeune peintre d'histoire , expose dans une âge où l'on ne donne guere que de grandes esperances , des ouvrages qui sont deja les fruits de la maturité du genie.

MM. *Roslin & Dronais* le fils , tiennent un rang distingué dans leur genre.

Dans ses paysages M. *Juliard* rend bien les effets de la nature.

M. *Antoine Le Bel* a aussi son mérite. M. *de la Rue* marche sur les pas du fameux Parrocel , dont les connoisseurs regretteront long-tems la perte. M. *Greuze* nourri par l'étude des Peintres Flamans , ces hommes si habiles à saisir la nature , & si propres à arracher de la bouche du spectateur ce cri d'admiration , qu'on ne peut refuser à la vérité de l'expression & de l'imitation , n'est point inférieur à ces grands Maîtres. Il est tout-à-la fois imitateur heureux , & créateur aimable.

La Sculpture n'a montré que peu d'ouvrages. Le buste de M. le Marechal de Coigny nous a paru d'une grande vérité , & digne de M. *Constatin*.

Dans le Milon Crotoniate de M. *Falconnet* , on a admiré la beauté du dessein , la justesse des contours & la force du ciseau. Ce morceau de sculpture représente un lion devorant l'athlete. Il remplit à la fois de terreur & de compassion. M. *Michel-Ange Slodtz* a exposé l'esquisse d'un groupe de la victoire qui ramene la paix , d'une très-belle composition , ainsi que le projet d'une chaire de Prédicateur pour S.

Sulpice , qui en fait souhaiter l'exécution. Par quelle fatalité les *Boucardons* , les *Pigalles* se refusent-ils à nos applaudissemens ? Faits pour les obtenir tous , nous priveront-ils encore long-tems des fruits de leurs ciseaux ? *

* Nous sommes également fondés à former cette plainte à l'égard de la peinture. M. Boucher nous a tenu rigueur à ce salon , de même que M. Pierre. La plus belle moitié du public a soupiré de n'y rien voir de ce Peintre aimable , qui est le sien , puisqu'il est celui des graces & de la beauté. On soupçonne que ces petits écrits furtifs , que l'envie ou le besoin produisent contre le talent à chaque exposition , en sont la cause secrète. On craint même que les autres artistes du premier ordre comme lui , ne suivent son exemple. Tous se plaignent , dit-on , que ces satyres , quelques méprisables qu'elles soient , font impression dans la province , & y nuisent à leur gloire , comme à leur intérêt. On voit bien que les Peintres ne sont pas aguerris ainsi que les auteurs. Il est vrai qu'ils disent pour leurs raisons que les ouvrages de ces derniers vont partout en même tems que leurs critiques , & leur servent de contre-poison ; au lieu que leurs tableaux restent dans les cabinets de la capitale , & que les libelles qui les déchirent , courent seuls la province. La crainte que j'ai de nous voir privés par là des nouveaux trésors dont ces grands Maîtres peuvent nous enrichir , m'oblige à leur répondre , pour les rassurer , que la gravure vient à leur secours. Elle devient chaque jour si parfaite , qu'on peut l'appeller une traduction aussi fidelle qu'élégante de leurs ta-

Le genie de M. *Cochin* fait pour les délices de la nation , l'enchanter sans l'étonner. L'imagination & l'agrément animent à la fois son crayon & son burin.

MM. *Cars, Surugue, Le Bas, Tardieu, Dupuis*, & autres artistes aussi distingués par leurs talens , ne laissent rien à désirer que de nouvelles productions de leur part. M. *Gnay* fait revivre le gout antique dont ses ouvrages ont toute la beauté. Il excelle dans un art négligé depuis long-tems, mais cultivé auparavant avec succès par ces

bleaux. Elle en rend l'esprit avec les traits ; les estampes que son burin met au jour d'après leur pinceau , se répandent dans toute la France , & sont partout leur apologie. Ces Messieurs m'objecteront peut-être que leurs grands tableaux ne sont pas traduits , & que d'ailleurs il reste toujours une partie essentielle sur laquelle ils ne sont pas justifiés , qui est la couleur que la gravure ne peut jamais rendre. Mais pour y suppléer les Journaux publics avertissent les provinces & même les pays étrangers où ils parviennent , du mépris qu'on doit faire de ces critiques informes, & du discrédit où elles sont à Paris. Tous ces petits faiseurs de brochures peuvent inquiéter un moment nos Appelles françois , ou leur faire tout au plus une piquette passagere ; mais ces insectes n'existent qu'un Automne. Le premier froid de l'hiver les tue heureusement & nous en délivre , tandis que les chefs-d'œuvres qu'ils attaquent sont consacrés par les années , & durent éternellement.

hommes rares qui consacroient leurs travaux à immortaliser les traits d'un Cesar, d'un Trajan. Il en fait un aussi bel usage qu'eux. Il les consacre à retracer à la posterité ceux d'un Monarque aussi grand que ces heros. Siecle heureux, où tout concourt à la gloire des arts, où il se trouve des hommes qui les cultivent, des connoisseurs qui les aiment, un Mecene qui les encourage, & un Prince qui les recompense !

M. GAUTIER nous assure qu'il est l'inventeur de l'art d'imprimer les tableaux à quatre cuivres. Les tentatives infructueuses qui ont été faites pour y parvenir depuis plus de soixante ans, prouvent les difficultés qu'il y a de réussir dans ce nouveau genre de gravure. Son origine comme celle de toutes les autres inventions, est prise dans les sources les plus anciennes; c'est des Manufactures d'indiennes de Marseille que M. Gautier a conçu l'idée de frapper des tableaux, comme on frappe des fleurs sur ces sortes de toiles peintes, & il prétend avoir réussi par la raison qu'il possède la théorie des couleurs. Ces sortes de tableaux peuvent servir à l'Histoire naturelle, à l'Anatomie, ainsi qu'à l'ornement des cabinets. *Jean-Baptiste-André*

Gautier son fils aîné , tient déjà le burin , & va le seconder dans ses entreprises. Il annonce au public , sous la direction & la touche de son pere , deux tableaux dans ce genre , dont l'un représente *la Toilette du soir* , d'après *Arnoldus Boonen* ; & l'autre *le Magister Hollandois & sa jeune Ecoliere* , d'après *Therbourg* , tous deux tirés du cabinet de M. le Comte de Vence , & présentés à M. le Marquis de Marigny , avec l'approbation de plusieurs Académiciens.

M. Gautier nous promet après la seconde édition de son cours d'Anatomie auquel il est scrupuleusement attaché , de donner des suites de tableaux de plusieurs genres , & les suites d'Histoire naturelle , qu'il ne discontinue point.

Les deux tableaux que nous venons d'annoncer sont sur toile de huit , c'est-à-dire de quinze pouces de haut sur douze de large. Le prix est de trois livres en feuilles, & quatre livres collés sur toile & vernis.

M. Gautier avertit les amateurs d'Anatomie , que l'homme en cire n'est plus chez lui. Ce morceau a été moulé sur un sujet disséqué aux Invalides de Paris , & représentant exactement les visceres , les muscles , les vaisseaux & les nerfs , comme la nature même ; il est beaucoup estimé des connoisseurs dans ce genre , & a été vu

N O V E M B R E. 1755. 189.

de bien des personnes qui en ont loué le travail & l'exactitude. C'est afin que l'on ne se donne plus la peine de l'aller voir chez lui qu'il donne cet avis; cependant les personnes de distinction auxquelles on ne peut rien refuser, apprendront chez M. Gautier où il est actuellement, & le nom de l'amateur qui en a fait l'acquisition; & si quelque Seigneur veut avoir une pareille figure, les moules étant encore entiers, il aura la bonté d'avertir un an d'avance. Le prix est de six mille livres, avec la suite des parties détachées, en creux également.

G R A V U R E.

L'Académie Royale de peinture & de sculpture, agréa au mois de Septembre dernier le sieur Jean-George Will, Graveur.

Les progrès rapides qu'il a faits dans cet art difficile, justifient de plus en plus l'estime & l'amitié dont feu M. Rigaud l'avoit honoré.

Ce grand Peintre jugeoit par les soins qu'il lui voyoit prendre à son ouvrage, qu'il parviendrait un jour au degré de perfection dont il vient de nous donner des preuves dans les trois morceaux qui lui

ont mérité le suffrage unanime de l'Académie & les applaudissemens du public , lors de leur exposition au salon.

Les véritables amateurs en ce genre ont remarqué avec plaisir que par la coupe hardie de son burin , ses estampes n'ont rien qui sente la fatigue , que les travaux en sont purs & variés , & qu'ils rendent avec fidélité les caractères particuliers des tableaux qu'il a représentés ; ce qui est un point des plus essentiels de la gravure.

On croit voir dans la *Cléopâtre de Netscher* , la vigueur , la richesse & surtout le séduisant des satins où ce peintre excelloit.

Par le magnifique portrait de M. le Comte de Saint-Florentin , on reconnoit dans les objets principaux , comme dans les accessoires , tout le sçavoir & toute l'intelligence qui distinguent avec tant d'avantage l'illustre *Tocqué*.

Dans celui du sieur Massé que ce Graveur vient de finir d'après le même Peintre, les travaux sont plus larges , plus fermes & plus convenables à la simplicité du sujet , qui n'a d'autres richesses que la beauté de l'ordonnance , & celle des tons que le graveur a parfaitement rendus. Ces sortes de beautés naïves , méritent aux yeux des connoisseurs une distinction particulière. Le célèbre M. Piron , par six vers

N O V E M B R E. 1755. 191

qu'il a mis au bas du portrait de M. Massé, n'a pas voulu qu'on pût voir cet Artiste , sans se ressouvenir que c'est à ses soins & à son intelligence que nous devons la superbe collection de la Galerie de Versailles.

Le sieur Will vient d'achever aussi dans le même tems & avec le même succès , une planche d'après un tableau de Gerard Dow, représentant la mere de ce Peintre en vieillesse (1) : les qualités éminentes du simple , du vrai & du beau fini , qui distinguent ce maître fameux, ne pouvoient jamais être rendues avec plus d'art & plus de précision. C'est sur la vérité de cet exposé que nous annonçons au Public avec confiance , que le sieur Will vient de mettre au jour ces deux dernieres Planches.

Sa demeure est sur le quai des Augustins , à côté de l'Hôtel d'Anvergne.

(1) Ce tableau est du cabinet de M. le Comte de Vence , ainsi que la Cléopâtre de Netscher.

A Monsieur le Comte de V.... sur l'Estantpe gravée d'après Gerard Dow, par M. Will.

H U I T A I N.

JE déairois & Marot & Rousseau ,
En un dixain , s'ils étoient en ma place ,

De vous payer , Comte , le beau morceau
 Que je possède en bordure & sous glace.
 Moi , pauvre , donc , que veut-on que je fasse ?
 Je n'y sçais rien , fors d'avouer tout net ,
 Qu'au grand jamais le clinquant du Parnasse
 Ne vaudra l'or de votre cabinet.

D I X A I N.

Honneur du petit cabinet
 D'un Poète qui vous encense ,
 Maillon, Edelinck , & Drevet ,
 Vous m'allez bien gronder , je pense.

Grace au magnifique de V...
 Qui n'a pas de plaisir plus doux
 Que de partager avec tous
 Ce que le sien a d'admirable ,
 Je vais placer Will entre vous ,
 C'est un voisin bien redoutable.

Piron , 1755.

*Vers qui sont au bas du Portrait de M. Massé ,
 gravé par M. Vill.*

DU célèbre le Brun , sous ses riches lambris ,
 Versailles renfermoit les chefs-d'œuvres sans prix ,
 Qui de Louis le Grand nous ont tracé l'histoire.
 Secondé du burin Massé durant trente ans ,

Par

NOVEMBRE. 1755. 193

Par des travaux d'un genre à triompher des tems ,
De la France & du Peintre étend partout la
gloire.

Piron, 1755.

Le sieur Surugue , Graveur du Roi ,
vient de mettre au jour deux jolies Estam-
pes d'après les tableaux originaux de David
Teniers ; l'une sous le titre des *Paysans
Hollandois* revenans des champs ; & l'au-
tre sous celui de la *Glaneuse Flamande*. On
les vend chez l'Auteur , rue des Noyers ,
vis-à-vis S. Yves. On y trouve aussi le
portrait de Mlle Silvia , gravé par Suru-
gue fils , d'après M. de la Tour. On lit
ces vers au bas de l'Estampe.

Du jeu de Silvia , la naïve éloquence
Sçait instruire , égayer , attendrir tous les cœurs ;
A l'art de plaire unissant la décence ,
Elle annoblit son état par ses mœurs.

La suite d'Odieuvre paroît ; elle con-
siste en huit nouveaux portraits. On la
trouve chez lui , cul-de-sac des vignes ,
à Paris. Le troisieme volume de l'*Europe
Illustre* doit se distribuer incessamment.

Les huit nouvelles planches du *Lutrin* ,
se vendent à Paris , chez Gaillard , Gra-
veur , rue S. Jacques , au-dessus des Jaco-
bins , entre un Perruquier & une Lingere.

I

194 · MERCURE DE FRANCE.

LE SR LE ROUGE, Ingénieur, Géographe du Roi , rue des Augustins , près la rue S. André , vient de publier un recueil , contenant les plans des principales villes & forts de l'Amérique septentrionale; sçavoir, Quebec , vue de Quebec , Louisbourg , Ville-Marie , Cayene , Nouvelle Orleans , Fort Dauphin projeté , Fort S. Frédéric , Ville de Hallifax , Fort de Hallifax , Fort Western , Fort Francfort , Charles Toun , Port Royal de Jamaïque , Kingston , Port de Plaisance , Annapolis Royal , S. Domingo , Veracruz , Havanne , & le fameux saut de Niagara , in-4°. broché , 3 liv.

On trouve aussi chez le même une collection des côtes d'Angleterre, qu'on nomme le Pilote Côtier, par Collins, *Impression de Londres.* prix 48 livres.

Plus , une carte Topographique de l'isthme de l'Acadie avec les Forts de Beauséjour , Gaspereau , &c. levée sur les lieux en Juin.

Plus , une très-belle carte de la partie orientale du Canada , contenant l'Acadie & le fleuve S. Laurent jusques à Quebec , terres que les Anglois nomment *la nouvelle Ecosse* , traduite d'une carte angloise , publiée en Juin dernier par Jeffery.

Plus , toutes les cartes concernant les affaires présentes de l'Amérique.

ARTICLE V. SPECTACLES.

COMEDIE FRANÇOISE.

Nous commencerons cet article par l'éloge de Mlle Clairon. Quelque grand qu'il soit, il nous paroît juste.

E P I T R E

A Mademoiselle Clairon, par M. Marmontel.

ENfin te voilà parvenue
A ce haut point de vérité,
Où l'art, dans sa sublimité,
N'est que la peinture ingénue
De la nature toute nue,
Belle de sa seule beauté.
Que sous tes traits elle est touchante!
Le cœur à ses charmes livré,
Dans l'illusion qui l'enchanté,
Entraîne l'esprit enivré.
Sois *Phedre, Camille, Ariane,*

I ij

Alzire, Agripine, ou Roxane ;

Tu n'as rien de la fiction.

De l'éloquente passion ;

Ta bouche est le fidele organe ,

Et ton geste en est l'action.

Ce n'est point d'un art symétrique

La servile affectation ;

Du trouble & de l'émotion

C'est le langage pathétique :

C'est ce génie imitateur

Qui pénètre, saisit, embrasse

Le plan du génie inventeur ,

L'égale, souvent le surpasse ,

Et fait placer l'actrice à côté de l'auteur.

Des Corneilles & des Racines ,

On croit voir les ames divines ,

Comme dans leurs écrits , respirer dans ton cœur :

Du haut des cieux ils t'applaudissent :

A la table des dieux tu fais leur entretien ;

Et de leur triomphe & du tien ,

Les célestes lambris chaque jour retentissent.

» Dans mes vers , dit Corneille , elle a tout anobli :

» La veuve de *Pompée* effaçoit *Cléopâtre* ;

» Clairon lui rend son lustre , & venge son oubli.

» Dans mes vers , dit Racine , elle a tout embelli :

» Quand *Phedre* , sous ses traits , languit sur un
théâtre ,

Moi-même interdit & confus ,

Je me reproche les refus
 Dont le fier *Hippolyte* accable sa marâtre.
 Quand *Eriphile*, avec ses pleurs,
 Peint sa flâme jalouse & ses vives douleurs,
 Surpris que mon héros ne l'ait pas consolée,
 Je m'intéresse à ses malheurs,
 Et j'accuse *Calcas* de l'avoir im molée.
 Tandis qu'à ces récits tout l'Olympe est charmé,
 Ici bas le rival d'Homere & de Corneille,
 Au bruit de tes succès, qui frappent son oreille,
 Sent d'un feu créateur son génie enflammé :
 Tu l'inspires toi seule ; il croit voir (1) ton image ;
 Et pour te rendre un digne hommage,
 Son pinceau rajeuni fait éclore *Idamé*.
 De ce Titon nouvelle Aurore,
 Pour sa gloire & pour tes succès,
 Puisse-t-il ne mourir jamais,
 Et rajeunir cent fois encore !
 Ton talent désormais en regle est érigé.
 De la scène à ton gré réforme les usages :
 Ton exemple fait loi. Tous les rangs, tous les
 âges,
 Et le nouveau caprice, & le vieux préjugé,
 Et Paris, & la cour, & le peuple, & les sages ;
 De ton parti tout est rangé.
 Le chemin qui conduit au temple de mémoire ;

(1) *En composant son rôle, (écrit l'auteur à un de ses amis) je la voyois sans cesse au bout de ma table.*

198 MERCURE DE FRANCE.

Ce chemin si pénible , est applani pour toi.

Le ciel en ta faveur semble changer la loi

Qui vend cher aux talens une tardive gloire.

Le Jeudi 9 Octobre , la Comédie Françoisise qui a été cette année à Fontainebleau, le seul spectacle de la Cour , y représenta *l'Orphelin de la Chine*. Mlle Clairon justifia l'éloge qu'on vient de lire dans le rôle d'I-damé , qu'elle joua avec le même succès qu'à la ville. Elle n'a pas été ici moins supérieure pendant l'absence dans ceux de *Phedre* & de *Roxane*.

COMEDIE ITALIENNE.

LES Comédiens Italiens ont donné neuf représentations du *Derviche* , après lesquelles l'Auteur l'a retiré pour le faire remettre cet hiver. M. Dehesse y a parfaitement rendu son rôle , & nous ne doutons pas que la piece & l'Acteur ne reçoivent toujours les mêmes applaudissemens. Nous donnerons l'extrait de cette Comédie , dès qu'elle sera imprimée.

Les mêmes Comédiens ont repris la *Bohémienne* qui n'a rien perdu des graces de la nouveauté ; en voici l'extrait que nous avions annoncé.

Extrait de la Bobémienne.

Dans le premier Acte , le théâtre représente une place publique. Nise & Brigani son frere , ouvrent la premiere scene gaie-
ment par ce duo.

Duo. Colla spe me del goder.

Dans l'espérance

Du plaisir ,

On peut d'avance

Se réjouir ;

Mais les soucis de l'avenir

Sont des tourmens qu'il faut bannir.

Brigani se plaint que la faim le presse , & qu'on ne vit pas d'espoir. Sa sœur le console en l'assurant qu'ils vont être incessamment riches. Tu connois bien , dit-elle , Calcante , ce gros Marchand que tu viens de voir à la foire de Bologne , il sera notre ressource. *Je veux quitter l'état de fourberies* : Mais , lui répond Brigani ,

Si nous sommes adroits , nous sommes indigens.

Comment veux-tu changer de vie ?

Avons-nous le moyen d'être d'honnêtes gens.

Nise.

Mon frere , nous l'aurons par un bon mariage ,

Lorsque l'on a des attrait en partage ,

I iv

Et qu'on a l'art de s'en servir,
Tous les cœurs sont à nous, on n'a plus qu'à
choisir.

Brigani lui dit que les vieillards ne sont pas soumis à son pouvoir ; Nise le défabuse par cette tirade , où il y a une comparaison qui paroît hasardée , mais qui est excusable dans la bouche d'une Bohémienne.

Quand nous voulons , ils sont à nos genoux ,
Et nous sçavons les rendre doux :

Leurs cœurs plus tendres , plus sensibles ,
Desséchés par les ans , en sont plus combustibles ,
Et comme l'amadoue , un seul regard coquet
Leur fait prendre feu : crac ; c'est un coup de
briquet.

Notre homme est dans le cas , & sitôt qu'il m'a
vue ,

J'ai porté dans son ame une atteinte imprévue ;
Il avoit sous son bras un sac rempli d'argent
Qu'il a serré bien vite ,

Il faut de cet argent que ta main le délivre.

Calcante vient , ajoute-t-elle , *je l'entends à sa toux*. Songe à jouer ton rôle. Préparons-nous. Ils se retirent au fond duthéâtre , où Brigani va se déguiser en ours.

Calcante paroît , & après avoir renvoyé un valet muet qui le suit , il dit qu'il vient chercher la jeune personne , dont la taille & les yeux fripons l'ont frappé. Nise , qui l'entend , s'approche , suivie de son frere travesti en ours , & demande à Calcante s'il veut sçavoir sa bonne aventure , qu'elle la lui dira. Oui-dà , répond-t'il galamment : *C'en est une déjà , quand on vous voit* Montrez-moi vos deux mains , lui réplique-t-elle. Tandis qu'il les présente , Brigani s'avance , & tâche de lui voler son argent. Le bon homme qui l'aperçoit , & qui croit voir un ours , fait un cri de peur. Nise le rassure , en lui disant que cet ours est aussi privé que lui , qu'il saute , qu'il danse comme une personne. Calcante redonne les mains à Nise , qui s'écrie en les examinant ,

Ariete. Ella può credermi.

Ah ! cette ligne
désigne

Longues années ,

Et fortunées ;

Cent ans au-delà ;

Oui , oui , mon beau Monsieur vivra..

Calcante.

Oh ! sans grimoire

I v

On peut vous croire :

Cela sera.

2^e Couplet. *Nise.*

Certaine fille ,

gentille ,

Pour vous soupire.

De son martyre ,

Qui la guérira ?

Hem ? hem ? Monsieur la guérira.

Calcanie.

Oh ! sans grimoire , &c.

3^e Couplet. *Nise.*

Ah ! ... je vois une

fortune

Que rien ne borne

Au Capricorne ,

Est écrit cela !

Oui , oui , Monsieur se marira.

Calcanie.

Oh vraiment voire ,

On ne peut croire

Ce conte-là.

Nise insiste que Calcanie deviendra l'époux d'une jeune beauté , mais il élude le discours & dit que l'argent vaut mieux.

Nise alors fait sauter son ours. Il paroît charmé de ses lazzis , & propose à la Bohémienne de s'en défaire en sa faveur : elle répond qu'elle le donnera pour trente ducats , & fait danser l'ours en même tems qu'elle chante l'Ariete suivante.

Ariete. Tre giorni.

Examinez sa grace ;

C'est un petit amour ,

Aussi beau que le jour.

(*à l'ours.*) Regardez-nous en face ,

Et faites , mon mignon ,

Un pas de Rigodon.

Eh ! sautez donc , sautez donc ,

Brunet , sautez pour Javote ,

Tournez pour Charlote ,

Et faites serviteur ,

Comme un joli Monsieur.

Donnez-moi la menotte ,

La menotte ,

Et faites serviteur.

Calcante en donne vingt ducats , elle lui dit que c'est bien peu. Il lui répond que son or est de l'or ; elle lui réplique que son ours est un ours. Il ajoute quatre ducats à la somme. Elle les reçoit , en lui protestant que si elle n'étoit pas dans l'indigence , elle le lui donneroit pour rien ,

tant elle a d'attachement pour lui. Il l'assure que de son côté, il l'aime aussi à la folie, ajoutant qu'elle vienne le voir quelquefois, & qu'il lui donnera... des conseils. Nise après avoir dit tout bas, le vieux vilain ! chante tout haut cette Ariete :

Si caro ben farete.

Oui, vous ferez sans cesse

L'objet de ma tendresse :

Déjà pour vous, mon cœur s'empresse,

Et je le sens sauter,

Palpiter.

à part. Voyez qu'il est aimable !

Agréable !

Pour enflâmer mon cœur !

Pour être mon vainqueur !

Elle s'en va.

Pendant l'Ariete, le faux ours vole la bourse de Calcante, défait son collier s'enfuit, & laisse la chaîne dans la main du vieux Marchand qui, voulant faire sauter l'ours, s'apperçoit trop tard de sa fuite, & court de tous côtés en chantant :

Ariete. Maledetti, quanti siete.

Ah ! mon ours a pris la fuite !

Courons vite, courons vite.

Misérable !

L'ai-je pu laisser sauver ?

Mais où diable

Le trouver , &c.

Nise revient , & lui demande ce qui l'oblige à crier , il répond que c'est son ours qui s'est échappé. Elle lui dit de ne songer qu'à Nise , qu'elle vaut bien un ours. Il réplique que ce n'est pas le tems de rire. Elle dit à part que ce sera bien une autre crise , quand il s'appercevra qu'on a volé sa bourse ; elle ajoute tout haut , en le regardant tendrement , qu'elle comptoit sur son amour. Calcante lui répond par cette Ariete charmante :

Madam' lasciate mi in libertà.

Oh ! laissez donc mon cœur par charité ,

Oh ! laissez donc mon cœur en liberté.

(à part.) Qu'elle est pouponne !

Mon cœur se donne

Malgré ma volonté.

(haut) Oh ! laissez donc , &c.

Peste de mine

Qui me lutine !

Peste de mine

Qui m'assassine !

Fut-on jamais plus tourmenté ?

Oh ! laissez donc , &c.

Quel martyre !

J'expire ,

En vérité.

Oh ! morbleu , c'en est trop ; prends donc ma liberté.

Nise s'écrie qu'il a la sienne en échange,
& qu'elle le préfère aux jeunes gens les plus aimables. Oui , ajoute-elle :

Je les déteste tous. Si vous sçaviez combien
Tous ces Messieurs m'ont attrapée.

Calcante & Nise terminent le premier
Acte par cet agréable duo.

Nise.

Mon cœur , ô cher Calcante ,
Dans une forge ardente
Est battu nuit & jour.
Tous les marteaux d'amour
Le battent nuit & jour.

Calcante.

O Dieux ! qu'elle est ma gloire !
En signe de victoire ,
L'Amour bat du tambour.
Mon cœur est le tambour ,
Est le tambour d'amour.

Nise.

Tiens , tiens , mets ta main là ;

Sens-tu ? tipeti , tipeta.

Calcante.

Ah ! comme ton cœur va ;

Et toi , ma belle enfant ,

Sens-tu ? patapan.

Ensemble.

Tipe , tape ,

Comme il frappe.

Calcante. { Dis-moi , pour qui l'amour
Bat-il sur mon cœur le tambour.

Nise. { Dis-moi , pour qui l'amour
Bat-il sur mon cœur nuit & jour.

Nise.

Dis toi-même.

Calcante & Nise.

C'est que j'aime.

Qui ? sans que j'en dise rien ,

Tu le devines bien.

Dans le second Acte le théâtre représente des ruines & des masures abandonnées.

208 MERCURE DE FRANCE.

Nise & Brigani en habit de Bohémien, ouvrent cet Acte. Elle chante l'Ariete suivante en éclatant de rire si naturellement, que tous les spectateurs rient avec elle.

Si raviva.

Je n'en puis plus, laisse-moi rire....

Rien n'est égal à son martyre ;

Il vient, il va, depuis une heure ;

Il jure, il pleure,

Il en mourra.

Ah ! ah ! ah !

Brigani lui fait entendre que l'argent est la seule idole du vieillard, & qu'il va renoncer à l'amour. Non, lui répond Nise.

L'avarice a beau se défendre,,

L'Amour est le tyran des autres passions.

Elle le presse en même tems d'aller changer de figure pour la seconder avec leurs camarades dans le rôle de Magicienne qu'elle va jouer. Nise reste seule. Calcan-te paroît désespéré & chante l'Ariete suivante, sans voir Nise.

Che Orror ! che spavento !

Je perds sans ressource

Ma bourse, ma bourse ;

Vivrai-je sans elle !

Fortune cruelle !

Est-ce assez m'accabler ?

Puis-je , cruelle ,

Vivre sans elle ?

Fortune cruelle ,

Je vais m'étrangler.

O perte funeste !

La faim , la soif , & la rage , & la peste ,

Ont moins de rigueur que mon sort.

L'espoir qui te reste ,

Calcante , c'est la mort.

Dès qu'il apperçoit Nise , il l'implore pour retrouver sa bourse. Elle lui dit qu'elle va tâcher de le servir , mais qu'elle a besoin de sa présence , & qu'elle craint qu'il n'ait peur. Il proteste qu'il affronteroit le diable pour r'avoir son argent. Nise alors conjure l'enfer & particulièrement Griffifer qui en est le caissier. Brigani paroît en longue robe noire , avec une grande perruque armée de cornes , une barbe touffue , & des griffes aux pieds & aux mains. Nise lui demande s'il a la bourse , il répond qu'oui. Calcante prie le faux diable de la lui rendre ; celui-ci lui réplique que sa bourse lui appartient , que c'est un argent mal acquis , & lui propose un aecommodement , c'est que

Calcante épouse Nise, & que sa bourse lui servira de dot. Le vieux Marchand ne veut pas y consentir. Griffifer appelle ses camarades pour punir ce refus. Des Bohémiens déguisés en diables, beaux, viennent épouvanter Calcante, qui exprime son effroi mortel par l'Ariete qui suit :

Perfidi perfidi.

Au secours ! Ah ! je tremble !

Ici l'enfer s'assemble !

O Dieux ! c'est fait de moi.

Ah ! je meurs d'effroi

De grace

Mon sang se glace.

A l'aide, je trépasse.

à Nise. Daignez me secourir,

Je me sens mourir.

Au secours, &c.

Nise lui dit avec douceur, m'épousez-vous ? Je goûte assez la chose, répart le bonhomme : que ces Messieurs se retirent ; fais-moi voir ma bourse, & tu seras contente. Elle fait éloigner les Bohémiens, & commande à Griffifer de faire briller à leurs yeux la bourse, de Calcante. Il accourt, & montre la bourse, en disant :

Lucifer vous ordonne

D'être époux , & dans le moment ,
Ou redoutez le plus dur châtiment.

Le Diable faire un mariage , se récrie
Calcante , il devroit l'empêcher. Brigani
répond plaisamment :

Il sçait ses intérêts.

C'est lui qui préside au ménage ,
Et ce n'est pas à toi de sonder ses decrets.

Nise alors joue la tendresse , en disant
qu'elle ne veut pas que Calcante l'épouse
malgré lui ; qu'elle l'aime trop pour cau-
ser son malheur , & qu'elle va lui ren-
dre la bourse. Brigani lui déclare , que si
elle n'est épousée , il faut qu'elle périsse ;
qu'elle peut rendre la bourse à ce prix.
Elle la donne à Calcante , & feint de s'é-
vanouir entre ses bras. Le barbon atten-
dri, s'écrie : voilà ma main ! Je ne souffri-
rai pas que tu perdes le jour. Nise revient
de sa fausse pâmoison , & le bonhomme
dit :

Allons , figurons-nous que la bourse est la dor.

On n'a du moins rien ôté de la somme ?

Ce dernier vers prouve que l'avarice ne
veut rien perdre , & qu'elle est toujours la
passion dominante. Brigani répond que

212 MERCURE DE FRANCE.

la somme est entiere , & qu'il est un
diable honnête homme. Et l'ours , deman-
de Calcante ? *Vous le voyez en moi* , répart
le frere de Nise , en se démasquant , je
suis le diable , l'ours & Brigani. Vous
m'avez attrapé , s'écrie le vieillard :

Mais Nise est si jolie ,
Qu'en la voyant , il n'est rien qu'on n'oublie :

Ils s'embrassent & terminent la piece
par ce joli Trio.

Calcante.

Toujours preste ,
Toujours leste ,
Près de toi l'on me verra ,
La , la , la , mon amour s'augmentera.

Nise à Calcante.

Ma chere ame ,
Je me pâme
Du plaisir d'être ta femme ;
Ah ! que Nise t'aimera ,
La , la , la , la , la.

Brigani à part.

Le bonhomme ! je l'admire ;
Et de rire
J'étouffe , en voyant cela.
La , la , la.

Nise.

Vive l'allégresse ,
Tu peux croire que sans cesse ,
Ma tendresse
Durera.

Ensemble.

Que l'on chante , que l'on fête

Nise. Les douceurs qu'Hymen apprête :

Le bonhomme que j'ai-là !

Calante. Quel trésor je trouve-là !

Le bonhomme que voilà.

Brigani. Ta la , la , la ,

Nise. Ta femme t'adorera ,
à part. T'endormira.

Calante. Ma flâme s'augmentera ,

Brigani. Madame t'adorera ,

Te menera.

Cette fin respire une joie folle qui se
communiqua à tous les spectateurs. On
ne peut la bien rendre qu'au théâtre , ni
la bien sentir qu'à la représentation.



 OPERA COMIQUE.

LE Lundi 6 Octobre, l'Opera Comique a fermé son Théâtre par la *Fontaine de Jouvence*, précédée du *Confident Heureux* & de *Jérôme & Fanchonnette*, sans oublier le *Compliment poissard*, assorti au ton de cette Parodie, & qui a été très-applaudi, ainsi qu'il est d'usage.

CONCERT D'AMIENS.

L E T T R E

A L'AUTEUR DU MERCURE.

Monsieur, c'est pour vous rendre un bien qui vous est dû, que je vous fais part d'un phénomène aussi rare qu'honorable pour notre patrie : c'est l'Opera de *Daphnis & d'Amalthée*, qu'on a exécuté dans notre Concert; Opéra dont la musique est de la composition d'une Demoiselle de cette ville, nommée Mlle Guerin. Ce qui vous paroîtra sans doute surprenant, Monsieur, c'est que cette Demoiselle n'a que seize ans, & que ce coup d'essai est un coup de maître. Jugez par là de la no-

ble carrière que promet un astre , dont le lever est aussi brillant. Tous les connoisseurs en musique , même les moins intéressés à louer Mlle Guenin , conviennent que ce morceau est excellent , & qu'il renferme en particulier des endroits parfaits : On y admire sur-tout une chaconne , qu'il faut avoir entendue pour pouvoir sentir le dessein , la précision & la beauté de son harmonie , mais qu'il ne suffit pas d'avoir entendue pour pouvoir exprimer le charme qu'elle produit sur des âmes délicatement organisées. On ne loue ordinairement les jeunes personnes qui commencent à se distinguer , que pour les encourager & pour piquer leur émulation ; il n'en est pas de même , Monsieur , des éloges dont notre patrie retentit à la gloire de la nouvelle Muse. Ce sont des actes de justice dont elle ne pourroit se dispenser que par la plus indigne jalousie. Mlle Guenin ne se borne pas , au reste , au seul goût pour la musique. Outre des graces naturelles , on retrouve en elle mille talens pour les Belles-Lettres , & en particulier pour l'Histoire & la Poësie , talens infiniment estimables dans une jeune personne , sur-tout quand une modestie , simple & aisée y met le prix. Je vous prie , Monsieur , de remarquer que cette Demoiselle n'a ja-

216 MERCURE DE FRANCE.

mais quitté la maison paternelle , & que les voyages qu'elle a faits à Paris avec ses parens , lui ont à peine laissé le tems de contenter sa curiosité. Vous voyez par là que la province est susceptible d'une éducation solide & brillante , lorsque des parens sages & éclairés veulent se donner la peine de présider aux exercices de leurs enfans : Enfin , Monsieur , ce qui établit la gloire de Mlle Guenin , en faisant en même tems le plus parfait éloge des personnes qui composent notre Concert (qui n'est qu'une assemblée choisie de nos concitoyens de l'un & l'autre sexe , distingués par le mérite & les talens , & dans laquelle il n'y a aucun gagiste) c'est le zèle avec lequel chaque membre de cette illustre compagnie a concouru à faire réussir cet Opéra. La jalousie est un poison qui infecte presque toutes les provinces. Il n'y a qu'un mérite supérieur qui puisse la forcer de rendre justice à la vérité.

J'ai l'honneur d'être , &c.

A Amiens ce 8 Août 1755.



ARTICLE

ARTICLE SIXIÈME.

NOUVELLES ÉTRANGERES.

DU LEVANT.

DE CONSTANTINOPLE, le 2 Septembre.

LE Kiaïa Bey , ou Lieutenant de l'Aga des Janissaires , a été déposé , & relegué à Broussa.

Le Grand Visir & le Reis Effendi furent aussi déposés le 24 Août. Ils ont le choix du lieu de leur exil , pourvu qu'ils se tiennent à cinquante lieues de cette capitale. Sa Hauteſſe a nommé premier Ministre Ali Pacha , ci-devant Selistar Aga. Elle a conféré à Hekim Oglou le gouvernement de Romelie.

DU NORD.

DE PETERSBOURG, le 5 Septembre.

Une troupe de voleurs commettoit depuis quelque tems beaucoup de brigandages dans les environs de Moscou. On a découvert qu'elle avoit pour chef un ancien Officier d'Artillerie , qui pour quelques malversations avoit été privé de son emploi. Il a été arrêté , ainsi que plusieurs de ses complices. Ayant prouvé qu'il étoit Gentilhomme , au lieu de recevoir le *Knout* en public ; il l'a reçu dans une chambre de la Citadelle ; & au lieu de le marquer sur le front & sur les joues , on s'est contenté de le marquer sur une épaule. Ensuite il a été conduit à Rogerwik , pour y être employé aux travaux.

K

218 MERCURE DE FRANCE.

DE STOCKHOLM , le 1^{er} Septembre.

Deux navires chargés de bled étant arrivés de Dantzick , & ayant fait baisser considérablement le prix de cette denrée , un riche négociant, nommé Bjorno Stafelgraan, qui en avoit fait de grands amas , dans l'espérance de profiter de la disette , s'est pendu de désespoir. Les Magistrats ont fait attacher son cadavre à une potence , & ont confisqué son magasin , dont ils ont envoyé les grains aux Hôpitaux. Sa femme a été condamnée à une amende de quatorze cens écus.

DE DRONTHEIM , le 2 Septembre.

On essuya le 26 du mois dernier dans le Comté de Jalsberg une tempête si terrible , que des personnes âgées de quatre-vingt-dix ans , ne se souviennent point d'en avoir vu une pareille. Vers les dix heures du matin , il se forma à l'ouest , au nord & à l'est , d'épais nuages qui se rassemblèrent au milieu de l'horison , & obscurcirent le ciel de tous côtés , excepté au sud. Entre midi & une heure , l'orage commença par une pluie violente , accompagnée d'affreux coups de tonnerre. A cette pluie succéda une grêle d'une grosseur prodigieuse. Les fruits de la terre de plus de quarante métairies , ont été totalement détruits. Toutes les vitres qui regardoient le couchant , le septentrion & le levant , ont été brisées. Plusieurs personnes , dans la campagne , ont été tuées ou blessées. Le feu du ciel a réduit en cendres cinq ou six maisons.

A L L E M A G N E.

DE VIENNE, le 1 Septembre.

Lorsque l'Envoyé de la Porte fit le 30 Août sa visite d'adieu au Comte de Colloredo, les présens que leurs Majestés Impériales avoient destinés pour ce Ministre, étoient posés sur deux tables dans la salle d'audience. Ils consistoient en une chaîne & une médaille d'or, deux chandeliers & deux étriers de même métal, & un harnois de cheval, relevé d'une riche broderie. Un moment après que l'Envoyé fut sorti, on porta chez lui ces présens. Ce Ministre a repris aujourd'hui la route de Constantinople.

L'Impératrice Reine travaille tous les jours avec beaucoup d'assiduité aux affaires d'Etat. Le 9 de ce mois, le S. Keith, Envoyé du Roi de la Grande-Bretagne, communiqua aux Ministres de Sa Majesté quelques dépêches qu'il avoit reçues de Hanovre par un courier extraordinaire.

DE BERLIN, le 13 Septembre.

L'Académie royale des Sciences & Belles-Lettres, dans l'Assemblée qu'elle tint le 4 de ce mois, élut pour associés étrangers le Sr Remond de Sainte Albine, connu par différens ouvrages, & le S. de Castillon, Professeur de Mathématiques dans l'Université d'Utrecht. Les gazettes étrangères disent que le Sr Remond de Sainte Albine a composé pendant plusieurs années la gazette de France. On peut ajouter qu'il a repris ce travail depuis le premier Juin 1751. Il l'avoit quitté le 18 Mai 1749, après en avoir été chargé depuis le commencement de l'année 1733.

K ij

E S P A G N E.

DE LISBONNE, le 2 Août.

Le Roi, pour augmenter la population dans ses Etats en Amérique, vient de donner une déclaration, par laquelle il est dit qu'à l'avenir les Portugais qui épouseront des Indiennes, ou les Portugaises qui prendront des Indiens pour maris, non seulement n'encoureront aucun deshonneur, mais même éprouveront les effets de la bienveillance de Sa Majesté; que les enfans nés de ces mariages seront admis à tous emplois, honneurs & dignités, sans avoir besoin d'aucune dispense; que cette grace aura même un effet rétroactif pour les mariages de cette nature, contractés avant la publication de la présente déclaration: & que toute personne assez hardie pour les reprocher à celles qui les auront contractés, ou à celles qui en seront provenues, sera condamnée au bannissement.

DE MADRID, le 30 Septembre.

Le 21 de ce mois, le Sr Jérôme Spinola, Archevêque de Laodicée, Nonce du Pape auprès du Roi, fit son entrée publique en cette ville.

Avant-hier, le Cardinal de Cordoue, Archevêque de Tolède, fut sacré dans l'Eglise des Hieronymites par l'Archevêque de Pharsale, Inquisiteur Général, assisté des Evêques de Maxolea & de Tricomie. Le Roi ayant fait l'honneur à ce Cardinal de vouloir être son parrain, le Duc d'Albe a représenté Sa Majesté, dans cette cérémonie.

I T A L I E.

DE NAPLES, le 16 Septembre.

Selon les avis reçus de Sicile , les deux galeres du Roi *la Saint-Antoine* & *la Saint-Janvier* ayant débarqué le 16 du mois dernier à Trapani le Régiment qu'elles y ont conduit , la plupart des Matelots des deux équipages descendirent à terre. On avoit ôté les chaînes aux Turcs de la galere *la Saint-Antoine*, parce qu'ils devoient charrier de l'eau. Ils assommerent les soldats qui les gardoient , & ils se rendirent maîtres du bâtiment. L'équipage de la Galere *la Saint-Jean* accourut pour les remettre aux fers. Aussi-tôt les Forçats de cette seconde galere suivirent l'exemple que leur avoit donné la chiourme de la galere *la Saint-Antoine*. Ces esclaves révoltés ont pris la fuite sur ces deux bâtimens , & il n'a pas été possible de les atteindre

Un navire Maltois a apporté la nouvelle , que les Forçats qui se sont emparés de ces deux galeres du Roi , les ont conduites à Porto-Farina dans le Royaume de Tunis. Sur cet avis , le Commandeur Martinez a mis à la voile avec deux vaisseaux de guerre & quatre chabecs , dans la résolution , s'il ne peut reprendre ces deux bâtimens , de les bruler , ou de les couler à fond.

Les Baillis de Fleury , de Combreux & d'Uhegnas , Ambassadeurs extraordinaires de l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem , eurent le 7 de ce mois leur premiere audience publique du Roi , & ensuite de la Reine. Ils furent accompagnés à ces audiences par vingt Chevaliers de l'Ordre , arrivés avec eux de Malte ; par quarante autres Che-

K iij

222 MERCURE DE FRANCE.

valiers établis en cette Capitale , & par les équipages des deux vaisseaux de guerre & des quatre galeres de la Religion. Le Roi a fait remettre à chaque Ambassadeur une Croix de Malte , enrichie de diamans. En sortant du palais , ils trouverent deux cens trente esclaves , dont Sa Majesté fait présent au Grand Maître de l'Ordre.

DE ROME, le 27 Septembre.

L'Electeur de Cologne arriva le 24 en cette capitale avec une nombreuse suite. Il est descendu au palais Nunez , que le Baron Scarlati , Ministre de Baviere , avoit fait préparer pour le logement de ce Prince.

Sa Sainteté a approuvé l'Institut & la Regle de la nouvelle Congrégation de Saint Jean-Baptiste , dont les Prêtres se destinent à la conversion des infidèles. La récolte du bled ayant été fort abondante dans tout l'Erat Ecclésiastique , le Gouvernement a permis la sortie des grains.

DE GENES, le 15 Septembre.

Pendant un ouragan violent qui s'éleva ces jours derniers , on s'apperçut qu'un bâtiment Anglois couroit quelque risque dans le milieu de ce port. On lui envoya les bateaux de secours pour le tirer de péril. Le Capitaine refusa leur assistance , & voulut forcer le vent ; mais le navire alla se briser contre les écueils , qui sont près de l'Arcenal. Heureusement l'équipage se sauva. Deux barques Napolitaines ont beaucoup souffert du même ouragan.

DE LA BASTIE, le 19 Septembre.

Mattra n'a point vu sans jalousie l'élévation

de Pascal de Paoli au poste de Général en chef des Rebelles. Il s'étoit flatté de partager du moins avec lui la principale autorité. Déchu de ses espérances , il a résolu la perte de ce rival. Cotonni , Paganelli & les deux Santucci , sont entrés dans les vues de Mattra , & plusieurs Pieves se sont déclarées pour lui. Avec leur secours il s'est mis en campagne , faisant entendre à la plupart de ses adhérens , qu'il n'agissoit que pour s'opposer à certains projets dangereux de la faction de Paoli. Ce dernier qui avoit des forces supérieures à celles de son adversaire , l'a défait près d'Aleria , & l'a contraint de s'y réfugier avec les débris de ses troupes. Mattra a réclamé la protection du Marquis Joseph Doria , offrant de rentrer lui & ses partisans dans l'obéissance , & de défendre Aleria pour la République. Afin d'ôter toute défiance , il a fait conduire ici dans une barque sa femme & ses enfans pour gages de sa soumission & de sa fidélité. On lui a envoyé des munitions de guerre & de bouche. Selon les dernières nouvelles , Paoli marche avec un fort détachement pour l'attaquer. Les Rebelles , voulant intimider ceux que l'exemple de Mattra pourroit entraîner , l'ont déclaré traître à la patrie , ainsi que Cotonni , Paganelli & les Santucci. Les Maisons de ces cinq chefs viennent d'être brûlées , leurs biens ont été abandonnés au pillage , & leurs têtes sont mises à prix. Paoli a fait en même tems publier une amnistie pour tous les autres Corfes qui ont pris les armes contre lui , & qui iront le rejoindre dans un tems marqué.

DE TURIN, le 20 Septembre.

Le Comte de Noailles , Ambassadeur extraor-

K iv

dinaire du Roi de France , eut le 6 de ce mois son audience du Roi. Il y fut conduit dans un des carrosses de Sa Majesté par le Comte de la Roque , Chevalier de l'Ordre de l'Annonciade. Le carrosse du Roi fut précédé d'un carrosse du Comte de la Roque , où le Grand Maître des cérémonies étoit avec deux Gentilshommes , & suivi d'un carrosse du Chevalier Chauvelin ; Ambassadeur ordinaire de Sa Majesté Très-Chrétienne , où étoient deux Gentilshommes du Comte de Noailles. En arrivant au palais , le Comte de Noailles trouva la garde sous les armes , qui rappella. Les Gardes de la porte , les Cent Suisses , & dans les appartemens les Gardes du Corps , étoient pareillement sous les armes. A la descente du carrosse on conduisit le Comte de Noailles à la Salle des Ambassadeurs. Quelques minutes après on vint l'y prendre pour le faire monter chez le Roi. Il y fut introduit par le Comte de la Roque & par le Grand Maître des cérémonies , qui se retirèrent aussi-tôt après qu'il fut entré. Le Roi étoit seul avec le Chevalier Ossorio , Ministre chargé du département des affaires étrangères. Après cette audience , le Comte de Noailles fut conduit à celles du Duc de Savoye & de toute la Famille royale. Il fut ensuite reconduit chez lui avec les mêmes cérémonies.

Aujourd'hui le Comte de Noailles a eu ses audiences de congé du Roi & de la Famille royale. Ce Seigneur emporte avec lui l'estime générale. Il part après-demain pour se rendre à Parme. En repassant ici , il fera encore sa cour à Sa Majesté.

NOVEMBRE. 1755. 225
GRANDE-BRETAGNE.
DE LONDRES, le 9 Octobre.

Il n'y aura rien de décidé avant l'ouverture du Parlement sur le parti que le Gouvernement prendra par rapport à ses différends avec la France.

Le Chevalier Robinson s'étant démis de la charge de Secrétaire d'Etat, le Roi en a disposé en faveur du sieur Fox, Secrétaire de la guerre. Ces jours-ci, le Comte de Colloredo & le Knés Galliczin, Envoyés extraordinaires des Cours de Vienne & de Peterbourg, ont eu quelques conférences avec les Ministres de Sa Majesté.

Tous les Officiers des Régimens qui sont en Angleterre, ont ordre de rejoindre au plutôt leurs Corps. Les pensionnaires externes de l'hôpital de Chelsea en état de servir, seront envoyés en garnison dans les places le long des côtes. On y fera marcher aussi quelques nouvelles troupes. Le Gouvernement se propose d'augmenter de deux Compagnies plusieurs des Régimens d'Infanterie, & d'ajouter quinze hommes à chaque Escadron des Régimens de Dragons.

Selon des avis reçus d'Afrique, le Prince héréditaire de Maroc marchoit à la tête de quarante mille hommes pour réduire sous son obéissance les villes de Salé, de Tétuan & de Tanger. Ce Prince paroît être dans le dessein de chasser les Anglois de tout le pays où il commande. Il a fait expirer sous la bastonnade un Gentilhomme de cette nation, nommé Montenai. Dès que le chef d'Escadre Edgcombe en a été informé, il a envoyé un vaisseau de guerre à Tétuan, pour en retirer le sieur Pettigrew qui y réside en qualité de Consul de la Grande-Bretagne.

K v.

FRANCE.

Nouvelles de la Cour , de Paris , &c.

LE Comte Dubois de la Mothe , chef d'Escadre des armées navales , parti du fleuve Saint Laurent le 25 d'Août avec les vaisseaux *l'Entrepreneur* , *l'Algonkin* , *l'Actif* , *l'Illustre* , *l'Opiniâtre* , *le Léopard* & *l'Apollon* , est entré avec quatre de ces vaisseaux le 21 Septembre à Brest , les trois autres y sont arrivés quelques jours après.

Le Roi a nommé le Chevalier de Cresnay Vice-Amiral de France , le Marquis de la Galissonniere & le Comte Dubois de la Mothe Lieutenans-Généraux de ses armées navales ; & M. de la Cluë , le Chevalier de Beaufremont & le Marquis du Quesne , chefs d'Escadre.

Sa Majesté a aussi donné la grande Croix de l'Ordre de Saint Louis au Chevalier de Cresnay , & a fait Commandeur de cet Ordre M. Perrien l'aîné , chef d'Escadre des armées navales.

Depuis le premier Septembre , il est ordonné aux Directeurs des Monnoies , par un Arrêt du Conseil d'Etat , de payer , tant aux changeurs qu'aux commerçans , huit deniers pour livre au-delà du prix fixé par les tarifs , sur toutes les espèces & matieres d'or & d'argent qu'on portera aux Hôtels des Monnoies , à quelques sommes que puissent monter lesdites espèces & matieres.

M. Moreau de Sechelles , Ministre d'Etat , & Contrôleur Général des Finances , a été nommé honoraire de l'Académie royale des Sciences.

Le 22 Septembre , l'Académie Française élu l'Abbé de Boismonst pour remplir la place vacante

dans cette Compagnie par la mort de l'ancien Evêque de Mirepoix.

Le nommé Jacques Bats, dit Moncrabeau, est mort dans la Paroisse de Laussignan, Sénéchaussée de Nerac, âgé de cent douze ans.

Monseigneur le Dauphin arriva à Fontainebleau, de Versailles le 26 Septembre sur les sept heures du soir.

Le même jour, les Députés du Parlement eurent audience du Roi. Ils furent présentés à Sa Majesté par le Comte d'Argenson, Ministre & Secrétaire d'Etat. La députation étoit composée de M. de Manpeou, premier Président, qui porta la parole, & des Présidens Molé & de Novion.

Louis-Auguste de Bourbon, Prince Souverain de Dombes, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant-Général de ses armées, Colonel-Général des Suisses & Grisons, Général des Carabiniers, Gouverneur & Lieutenant-Général pour Sa Majesté dans les provinces de haut & bas Languedoc, mourut à Fontainebleau la nuit du trente Septembre au premier Octobre entre minuit & une heure du matin. Ce Prince étoit âgé de cinquante-cinq ans six mois & vingt-six jours, étant né le 4 Mars 1700. Il étoit fils de Louis-Auguste de Bourbon, Duc du Maine, Prince légitimé de France, Prince Souverain de Dombes, Comte d'Eu, Duc d'Aumale, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant-Général des Armées de Sa Majesté, Gouverneur des provinces de haut & bas Languedoc, Grand Maître de l'Artillerie de France, Colonel-Général des Suisses & Grisons, & Général des Carabiniers, mort le 14 Mai 1736; & de Louise-Bénédicté de Bourbon-Condé, Princesse du Sang, morte le 23 Janvier 1753.

La nommée Hyppolise le Tullier, veuve de

Kvj

228 MERCURE DE FRANCE:

Guillaume du Hamel qu'elle avoit épousé en secondes nœces, est morte le 19 Septembre, dans la Paroisse de Riville, Diocèse de Rouen, âgée de cent huit ans. Elle n'avoit eu pendant le cours de sa vie aucune infirmité. Son second mari étoit dans la cent deuxième année de son âge, lorsque la mort l'enleva. Ils avoient vécu ensemble soixante ans.

La Reine & Mesdames de France arriverent de Fontainebleau à Versailles le 13 Octobre au soir. Le Roi revint le 17.

Par Edit du mois de Décembre 1743, Sa Majesté avoit fixé à cent dix mille livres la finance de chacun des Offices des Conseillers-Secrétaires du Roi, Maison & Couronne de France, de la grande Chancellerie. Mais le prix auquel les attributions attachées à ces Offices les font monter de jour en jour, faisant connoître que ladite finance n'est nullement proportionnée à leur valeur. Sa Majesté a résolu de l'augmenter de quarante mille livres, pour, avec la somme ci-dessus de cent dix mille livres, former la somme de cinquante mille écus.

A l'égard des Offices des Chancelleries près les Parlemens & les Conseils Supérieurs des Provinces du Royaume, le Roi fixe la finance des Gardes des Sceaux, des Audienciers, des Contrôleurs & des Payeurs des Gages, à soixante-cinq mille livres; & celle des Conseillers-Secrétaires, à cinquante-cinq mille.

BENEFICES DONNÉS.

SA Majesté a accordé l'Abbaye Sécularisée de Saint Gilles, Diocèse de Nîmes, à l'Abbé de Coriolis, ancien Agent général du Clergé; celle

de Mores , Ordre de Cîteaux , Diocèse de Langres , à l'Abbé d'Hélyot , Chapelain ordinaire de Madame la Dauphine ; l'Abbaye Régulière & Elective de Saint Augustin , Ordre de Prémontré , à Dom Charles Marche ; & celle de Saint Airy , Ordre de Saint Benoît , Diocèse de Verdun , à Dom Urbain Seguin.

MARIAGES ET MORTS.

Louis-Hubert , Comte de Champagne & de la Roussière, veuf de Dame Bonne-Judith de Lopriac de Donges , épousa le 24 Juin Dlle Louise-Julie-Sylvie de Maridort, fille de Messire Charles-Louis-Auguste , Comte de Maridort , Baron du Bourg-le-Roi , Grand Sénéchal de la Province du Maine ; & de Dame Julie-Hortense Colbert de Linieres, fille de Louis Comte de Linieres , & de Marie-Louise du Bouchet de Sourches.

La Maison du Comte de Champagne est con-
tée à juste titre parmi les plus illustres du Royaume , tant par l'ancienneté de son origine que par le lustre de ses alliances & de ses dignités. Elle est sortie de la Maison de Mathefelon , connue dès le onzième siècle , auquel vivoit Hubert , Seigneur de Mathefelon & de Duretal. Il reçut cette dernière Seigneurie l'an 1059 , de la libéralité de Geoffroi Martel , Comte d'Anjou , qui dans l'Acte de donation le qualifie son cousin. Hugues , Seigneur de Mathefelon & de Duretal , son fils épousa Jeanne de Sablé , & fut pere de Thibaud & de Brandelis de Mathefelon. Thibaud continua la branche de Mathefelon , & Brandelis ayant eu en partage la Seigneurie de Champagne de Parcé au Maine, il prit ce dernier nom , & le

230 MERCURE DE FRANCE.

transmit à la postérité. De Brandelis qui vivoit sous le regne de S. Louis , descendoit au septième degré , Baudouin de Champagne , Seigneur de la Suze au Maine , Conseiller-Chambellan des Rois Louis XII & François I , pere de Nicolas de Champagne , créé Comte de la Suze en 1566 , tué à la bataille de S. Denis l'année suivante. Il avoit épousé Françoisé de Laval-Loué ; & de ce mariage sortirent Louis de Champagne , Comte de la Suze , & Brandelis , Marquis de Villaines , qui furent tous deux Chevaliers des ordres du Roi , & formerent les deux branches de la Suze & de Villaines.

Louis de Champagne , Comte de la Suze , fut Conseiller d'Etat , Capitaine de cinquante hommes d'armes , reçu Chevalier des ordres du Roi dans la promotion de 1585 , & mourut à la bataille de Coutras en 1587. Il avoit épousé , par contrat du 2 Mars 1572 , Magdeleine de Melun , fille de Charles , Seigneur de Normanville , de laquelle il laissa Louis de Champagne , II du nom , Comte de la Suze , Maréchal de camp des armées du Roi , mort en 1636 , laissant de sa femme Charlotte de Roye de la Rochefoucauld , fille de Charles Comte de Rouci , entr'autres enfans Gaspard de Champagne , Comte de la Suze , allié 1°. à Henriette de Coligny , de laquelle il fut séparé. 2°. A Louise de Clermont-Gallerande. De ce cernier mariage nâquit Thibaut de Champagne , Comte de la Suze , mort sans postérité ; & trois filles dont la cadette Magdeleine-Françoisé de Champagne la Suze , étoit mere de Louis-Hubert Comte de Champagne.

Brandelis de Champagne , Marquis de Villaines , second fils de Nicolas Comte de la Suze , fut Conseiller d'Etat , & Capitaine de cinquante

hommes d'armes des Ordonnances du Roi, & honoré en 1599 du collier des Ordres de Sa Majesté. Il épousa Anne de Feschal, Dame de Tucé, de laquelle il eut Hubert de Champagne, Marquis de Villaines, marié 1°. à Louise d'Arconna. 2°. Par contrat du 29 Décembre 1644 à Catherine Fouquet de la Varenne, fille de René, Marquis de la Varenne, & de Jeanne de Girard de la Rouffiere. Du premier lit vint Louise-Marie de Champagne, femme de Claude de Talaru, Marquis de Chalmazel, dont descend le Chevalier des Ordres. Du second lit il laissa deux garçons, René-Brandelis, & Hubert-Jérôme de Champagne.

René-Brandelis de Champagne, Marquis de Villaines & de la Varenne, mort le 5 Avril 1723, n'ayant laissé de son mariage avec Catherine-Thérèse le Royer que deux filles, dont la seconde nommée Catherine de Champagne qui avoit été mariée en 1739 à Louis-César (le Tellier) Comte d'Estrées, est morte sans enfans le 19 Juillet 1742. Sa sœur aînée, Marie de Champagne, a épousé le 30 Avril 1732, César-Gabriel de Choiseul, Comte de Chevigni & de la Riviere, dont sont nés un fils & une fille.

Hubert-Jérôme de Champagne, Comte de Villaines, frere cadet de René-Brandelis, avoit épousé en 1700, Magdeleine-Françoise de Champagne-la-Suze, fille de Gaspard de Champagne, Comte de la Suze, & de Louise de Clermont-Gallerande. Il est pere de Louis-Hubert, Comte de Champagne, qui donne lieu à cet article.

Quant à la famille du Comte de Maridort qui porte pour armes d'azur, à 3 gerbes d'or, elle est connue dans le Maine parmi les plus nobles de cette province depuis près de 400 ans. Jacques de Maridor qui vivoit au commencement du quin-

232 MERCURE DE FRANCE.

zieme siecle, fut seigneur des terres des Epinays & de la Freslonniere, du chef de sa femme François *Bocquet*. Son fils Jacques de Maridort II. du nom, seigneur de la Freslonniere, fut pere de Jacques III. seigneur de la Freslonniere, allié avec Laurette de Coainon, dame de S. Ouen, fille du seigneur de la Roche-Coainon. De ce mariage sortit Jean de Maridort, Seigneur de la Freslonniere, de S. Ouen & de Château-Sénéchal, marié en 1510 à Marguerite de Maulay, dame de Bretesin en Anjou, & de l'Artuzier, fille unique de Foulques de Maulay & de Jeanne Lenfant de Varennes. Il en eut Jacqueline de Maridort, alliée à Guy d'Assé, seigneur de Montfaucon & de l'Espinau, & deux fils qui eurent postérité: sçavoir, Guillaume & Hercules. L'aîné, seigneur châtelain de Vaulx, épousa Renée de Mauny, dame de Verrom, de Vaulx, Courchardie dans le Maine & l'Anjou, fille de Pierre de Mauny, seigneur de S. Aignan, & de François de Beaumanoir. Il eut de ce mariage trois enfans: 1°. Olivier, qui suit; 2°. Radegonde, mariée à Louis Fresneau, seigneur d'Aviré & de Créance; 3°. Magdeleine de Maridort, alliée en 1561. à Joachim de Caradieux, Vicomte de Neuville, sire de Chastenay. Olivier de Maridort, seigneur de la Freslonniere & de Vaulx, épousa en 1552, Anne de Matignon, Dame d'honneur de Jeanne d'Albret, Reine de Navarre, sœur du Maréchal de Matignon, & fille de Jacques, Comte de Matignon, & de François de Sillery. De cette alliance il n'eut que trois filles: sçavoir, 1°. François de Maridort, Dame de la Freslonniere, mariée en premieres nœces à Jean de Coesme, Baron de Lucé-Bonnestable; duquel elle n'eut point d'enfans, & en secondes nœces à Charles de Chambes, Comte de Montforeau, Marquis d'Avoir. 2°. An-

ne de Maridort , qui épousa Antoine de Longueval , seigneur de Haraucourt. 3°. Philippe de Maridort alliée à Yves de Liscouet , seigneur de Liscouet & du Bois de la Roche.

Hercules de Maridort , par lequel la postérité s'est continuée jusqu'à présent , fut seigneur de S. Ouen , Bourg-le-Roi , Doucet , du Breuil , de Mésangé & les Garnisons , du chef de sa femme , Guillemine de Mauny , qu'il avoit épousée le dernier Février 1532. Elle étoit nièce de Renée de Mauny , femme de son frere , & fille de François de Mauny & d'Hélène de Villeblanche. Leur fils Jean de Maridort , seigneur de S. Ouen , Bourg-le-Roi , Doucet , &c. fut marié par contrat du 19 Octobre 1566. à Claude de Tillon , Dame de Grossé , fille d'Urbain de Tillon , seigneur de Sacé , & de Charlotte de Villeblanche. Il en eut David , qui suit , & Jean de Maridort , seigneur du Bourg-le-Roi , Gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi , & Conseiller d'Etat , mort sans enfans de ses deux femmes Hélène le Grand , & Barbe de S. Denis.

David de Maridort , seigneur de S. Ouen , &c. décédé le 27 Septembre 1606. avoit épousé le 5 Juin 1583 , Germaine de Riant , fille de Gilles de Riant , Président du Parlement de Paris & de Magdeleine Fornel. Leur fils , Gilles de Maridor , seigneur châtelain de S. Ouen , &c fut Centilhomme ordinaire de la chambre du Roi , & marié le 13 Octobre 1613 , à François de Vignolles , fille de Pompée de Vignolles , Ecuyer , Seigneur de la Roche & du Boudin , & de Louise de Lude. De ce mariage , sortirent , 1°. Louis , qui suit. 2°. Pompée qui a laissé postérité , & Marie de Maridort , femme de Charles des Guets , seigneur de la Pinardiere.

Louis de Maridort , seigneur châtelain de Saint-Ouen , du Bourg-le-Roi , &c. se maria en 1663 à

234 MERCURE DE FRANCE.

Susanne de Crocelai, fille de Michel, seigneur de Crocelai en Bretagne, & d'Anne Bitaud. De ce mariage sortit, Louis-Charles de Maridor, seigneur du Bourg-le-Roi, qui n'ayant point eu d'enfans de sa femme N. de Riant, se remaria en 1703. à Elisabeth-Louise-Charlotte de Perochelle, fille de Charles-François de Perochelle, seigneur de Grandchamp, & de Marie-Françoise de Fontenay, il est pere de Charles-Louis-Auguste, Comte de Maridort, & ayeul de Louise-Julie-Sylvie de Maridort, Comtesse de Champagne.

René-Mans, Sire de Froullay, Comte de Tessé, Marquis de Lavardin, Baron d'Ambrière, Comte de Verny, de Froullay, &c, Grand d'Espagne, de la première classe, Lieutenant-Général pour le Roi dans les provinces du Maine & du Perche, ainsi que dans le Comté de Laval, premier Ecuyer de la Reine, & Colonel du régiment des Cravates, fut marié le 26 Juin, dans l'Eglise paroissiale de S. Roch, à Adrienne-Catherine de Noailles, fille de Louis de Noailles, Duc d'Ayen, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant-Général des armées de Sa Majesté, Capitaine de la Compagnie Ecossoise des Gardes du Corps; Gouverneur de la province de Roussillon en survivance du Maréchal Duc de Noailles, Gouverneur & Capitaine des Chasses de Saint Germain-en-Laye; & de Catherine-Françoise-Charlotte de Coëssé-Brissac. La bénédiction nuptiale leur a été donnée par le Curé de la paroisse. Leur contrat de mariage avoit été signé le 22 du même mois par leurs Majestés & par la Famille royale. Le Comte de Tessé est fils de feu René-Mans, Sire de Froullay, Marquis de Tessé, Grand d'Espagne, de la première classe, Brigadier, Colonel

Lieutenant du Régiment de la Reine - Infanterie ;
& son premier Ecuyer ; & de Marie - Charlotte
de Bethune-Charost.

Le 16 Octobre fut célébré par l'Evêque de
Lescars , dans la Chapelle de l'hôtel de Rothelin ,
rue du Cherche - midi , le mariage entre Messire
Pons - Frédéric de Pierre Chevalier , Seigneur
des Ports en Languedoc , Comte de Bernis , aîné
de la Maison de Pierre (en latin *Petri*) connue
dès le onzieme siecle ; fils de feu Messire André de
Pierre, Chevalier, Seigneur des Ports, & de Dame
Anne-Therese de Nigry , issue d'une ancienne &
illustre race.

Et Damoiselle-Marie-Helene-Elizabeth-Hya-
cinthe de Narbonne-Pelet , fille de Messire Clau-
de de Narbonne-Pelet , Chevalier , Seigneur de
Verbron , Salgas , Rouffes , la Carriere , Mon-
taigu , & autres places ; chef de la quatrieme bran-
che de la Maison de Narbonne-Pelet , laquelle
rapporte son origine aux anciens Vicomtes de
Narbonne ; & de Dame Françoise-Helene de Pier-
re de Bernis , sœur du Marquis de ce nom , & de
l'Abbé de Bernis , Comte de Lyon , Ambassadeur
extraordinaire , & Ministre Plénipotentiaire du
Roi à la Cour d'Espagne.

En faveur de ce mariage , le Roi a accordé au
Comte de Bernis un bon pour avoir un Régiment
à son tour.

Messire César-Antoine de la Luzerne , Comte
de Beuzeville , Maréchal des camps & armées du
Roi , & ci-devant Mestre de camp - Lieutenant
du Régiment des Cuirassiers , mourut à Paris le
17 Juin , âgé de soixante-quatre ans.

Messire Louis-Antoine de la Roche-Fontenille,
Marquis de Rambures , aussi Maréchal de camp ,

236 MERCURE DE FRANCE.

est mort à Paris dans le même mois , dans sa cinquante-neuvième année

Messire Claude Bouhier , Evêque de Dijon , Abbé de l'Abbaye de Fontaine-Daniel , Ordre de Cîteaux , Diocèse du Mans , & Prieur de Pontarlier , Ordre du Val des Ecoliers , Diocèse de Langres , mourut à Dijon le 21 Juin , dans sa soixante-onzième année.

A V I S.

LE sieur le Lievre , Apoticaire , Distillateur ; Ordinaire du Roi , rue de Seine , fauxbourg S. Germain , à Paris , fait & vend le véritable Baume de vie , qui est le même que celui de M. Lefselter. On assure qu'il guérit les maux d'estomac , les indigestions , les coliques , les fleurs blanches , les hémorroïdes , &c. Nous parlerons une autrefois plus au long de ce remède dont plusieurs personnes de notre connoissance ont éprouvé l'efficacité.

A U T R E.

LA Dame Mouton , Marchande Apoticaire de Paris , continue avec succès le débit de son Bechique Souverain ou Syrop pectoral , approuvé par brevet du 24 Aout 1750. pour les maladies de poitrine , comme rhume , toux invétérés , oppression , foiblesse de poitrine , & asthme humide. Ce Syrop Bechique ayant la propriété de fondre & d'atténuer les humeurs engorgées dans le poulmon , d'adoucir l'acrimonie de la lymphe comme Balsamique , & de rétablir les forces abbatues , comme parfait restaurant.

Il ne se débite que chez elle. Elle demeure rue S. Denis , entre la rue Thevenot & la rue des

N O V E M B R E. 1755. 237

Filles-Dieu , vis-à-vis le Roi François , à Paris.
Les personnes qui écriront sont priées d'affranchir leurs lettres.

A U T R E.

Petit , successeur du feu sieur Guérard , à l'Image Notre-Dame , rue du Petit-Pont , vis-à-vis un Marchand de Draps ; tient magasin de Papier, & d'Ecrans des plus beaux & des plus à la mode avec cabriolets ; il vend seul les Ecrans Historiques pour rafraîchir la mémoire des Lecteurs.

A U T R E.

Monsieur Gallonde , Horloger du Roi qui a fait une Lotterie d'une Pendule singulière dans son genre , & dont les billets sont de six livres , avertit qu'il ne lui en reste plus qu'environ une centaine. Comme plusieurs personnes souhaitent assister au Tirage de ladite Lotterie , on ne la tirera qu'après les vacances : on donnera avis du Tirage par le Mercure suivant. Son adresse est rue Quincampoix , vis-à-vis le Bureau des Merciers.

A U T R E.

Le sieur Peromet fait une cire épilatoire pour dé-garnir les sourcils qui sont trop couverts , & pour dé-garnir le front , les joues , les bras & les mains , qui sont chargées de poil.

Il a établi son Bureau chez le sieur Malivoire , Marchand Parfumeur , rue Bardubec , près la rue S. Mery , & chez Madame Legende , Marchande Parfumeuse , rue Galande ; au coin de la rue des Anglois , Place Maubert. Le prix est de trois &

fix livres la douzaine. Il donne par écrit la façon de s'en servir.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu , par ordre de Monseigneur le Chancelier , le *Mercur* de Novembre , & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris , ce 30 Octobre 1755.

GUIROY.

T A B L E D E S A R T I C L E S.

A R T I C L E P R E M I E R.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

L' Embarras des richesses , cantarille ,	page 5
Fable , à un ami qui veut prendre le parti du couvent ,	7
Les charmes du caractère , histoire vraisemblable , suite de la Promenade de province ,	9
Traduction de l'E'té de M. l'Abbé Metastaze ,	41
Portrait de Mlle D . . . ou l'Amour Graveur ,	47
Le mauvais livre bien payé ,	48
Vers à Madame A *** par M. Fromage qui lui donnoit un Bal ,	ibid.
Lettre à l'Auteur du <i>Mercur</i> , au sujet du projet d'un nouveau Dictionnaire , inséré dans le <i>Mercur</i> de Juillet ,	49
L'éloge imparfait , par M. de Beuvry ,	54
Couplets ,	55
Lettre de M. de Voltaire à M. Rousseau de Geneve ,	65

Réponse de M. Rouffean à M. de Voltaire,	63
Vers de M. de *** , sur la mort de M. de Montesquieu ,	69
Les rêves , fable ,	71
Bouquet à M. le Duc de Gesvres ,	73
Mots de l'Enigme & du Logogryphe du Mercure d'Octobre ,	74
Enigme & Logogryphe ,	<i>ibid.</i>
Air à boire ,	76

ART. II. NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Eloge de M. le Président de Montesquieu , par M. Dalember ,	77
Extraits , précis , ou indications des livres nouveaux ,	124
Séances publiques des Académies d'Amiens & de Bordeaux ,	130

ART. III. SCIENCES ET BELLES LETTRES.

<i>Physique.</i> Mémoire sur le principe physique de la régénération des êtres , du mouvement , de la gravité & de l'attraction ,	131
<i>Histoire.</i> Suite de l'abrégé historique de la ville de Paris ,	154
<i>Chirurgie.</i> Ouverture des Ecoles de Chirurgie de Bordeaux ,	166
Lettre de M. de Vermeil à l'Auteur du Mercure , sur l'amputation à deux lambeaux ,	170

ART. IV. BEAUX ARTS.

<i>Peinture.</i> Réflexions sommaires sur les ouvrages exposés au Louvre cette année ,	177
<i>Gravure.</i>	189

ART. V. SPECTACLES.

Comédie Française ,	197
Epître à Mlle Clairon , par M. Marmontel ,	<i>ibid.</i>
Comédie Italienne ,	198
Extrait de la <i>Bohémienne</i> ,	199
Opéra comique ,	214
Concert d'Amiens ,	<i>ibid.</i>

ARTICLE VI.

Nouvelles étrangères ,	217
Nouvelles de la Cour , de Paris , &c.	216
Bénéfices donnés ,	228
Mariages & morts ,	229
Avis.	236

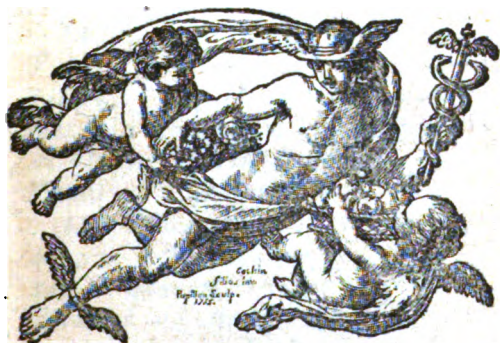
On délivrera le 10 Novembre chez le Chevalier de Beaurain , Géographe du Roi, quai des Augustins ; & chez Poirion & Jombert , Libraires , les deux premières campagnes de M. de Luxembourg , que l'on imprime sous le titre d'*Histoire militaire de Flandre*.

La Chanson notée doit regarder la page 76.

De l'Imprimerie de Ch. A. JOMBERT.

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
DECEMBRE 1755.
PREMIER VOLUME.

Diversité, c'est ma devise. La Fontaine.



A PARIS,
Chez { CHAUBERT, rue du Hurepoix.
JEAN DENULLY, au Palais.
PISSOT, quai de Conti.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT.

LE Bureau du *Mercur*e est chez M. LUTTON, Avocat, & Greffier-Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du *Mercur*e, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, entre deux Selliers.

C'est à lui qu'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. de Boissy, Auteur du *Mercur*e.

Le prix est de 36 sols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 21 livres pour l'année, à raison de quatorze volumes. Les volumes d'extraordinaire seront également de 30 sols pour les Abonnés, & se payeront avec l'année qui les suivra.

Les personnes de province auxquelles on enverra le *Mercur*e par la poste, payeront pour les quatorze volumes 31 livres 10 sols d'avance en s'abonnant, & les extraordinaires à proportion, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront des occasions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port sur leur compte, ne payeront qu'à raison de 30 sols par volume, c'est-à-dire 21 livres d'avance, en s'abonnant pour l'année, sans les extraordinaires.

Aij

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers, qui voudront faire venir le Mercure, écriront à l'adresse ci-dessus.

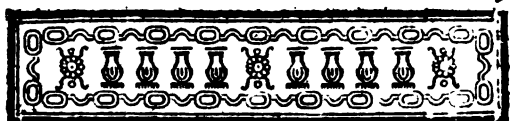
On supplie les personnes des provinces d'envoyer par la poste, en payant le droit, le prix de leur abonnement, ou de donner leurs ordres, afin que le payement en soit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis, resteront au rebut.

L'on trouvera toujours quelqu'un en état de répondre chez le sieur Lutton; & il observera de rester à son Bureau les Mardi, Mercredi & Jeudi de chaque semaine, après-midi.

On peut se procurer par la voie du Mercure, les autres Journaux, ainsi que les Livres, Estampes & Musique qu'ils annoncent.





MERCURE DE FRANCE.

DECEMBRE. 1755.
PREMIER VOLUME.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

EPI TRE

A M. DE VOLTAIRE,

En lui envoyant un Poëme sur la Graco

TOi, qui fais des yeux d'Emilie
Passer dans tes écrits les feux & la douceur ;

Toi, l'Apollon de la patrie ,
Du gout & du talent , juste appréciateur :

L. Vol.

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

Voltaire, en le lisant, fais grace à cet ouvrage
Fruit de quelques momens dérobés à Themis.
Respectant mon sujet, j'y parle le langage,
Non d'un Docteur subtil, mais d'un Chrétien sou-
mis.

De la Grace en mes vers scrutateur téméraire,
Suivant de la raison le faux jour qui nous luit,

De ce redoutable Mystère

Oserois-je percer la nuit ?

Loin d'avoir cette vaine audace,

Sur le voile mystérieux

Dont l'Eternel voulut envelopper la grace,

Je ne porterai pas mes regards curieux.

Mais au maître des vers nobles, harmonieux,

Au rival de Milton, de Virgile & d'Homère,

Présenter un poëme, & tenter de lui plaire,

Est-ce être moins audacieux ?

Toutefois si je dis le motif qui m'inspire,

Tu cesseras d'être surpris.

Richelieu l'a voulu, ce mot doit te suffire.

Eh ! qui sçait mieux que toi combien il a d'em-
pire

Sur les cœurs & sur les esprits !

C'est un pouvoir secret que toi seul peux décrire ;

Chacun le retrouve en ce lieu

Tel que ta Muse le renomme.

On l'adore ici comme un Dieu,

Parce qu'il y vit comme un homme.

Par M. Closter, de Montpellier.

Réponse de M. de Voltaire.

Lorsque vous me parlez des graces naturelles
Du héros votre commandant ,
Et de la Déesse qu'on adore à Bruxelles ,
C'est un langage qu'on entend.
La grace du Seigneur est bien d'une autre espece :
Moins vous me l'expliquez , plus vous en parlez
bien.

Je l'adore , & n'y comprends rien.
L'attendre & l'ignorer , voilà notre sagesse.
Tout Docteur , il est vrai , sçait le secret de Dieu ;
Elus de l'autre monde ils sont dignes d'envie.
Mais qui vit auprès d'Emilie ,
Ou bien auprès de Richelieu ,
Est un élu de cette vie.

S U I T E

*De la Promenade de Province , & des
charmes du Caractere.*

L'Angleterre est ma patrie , & mon nom
est Tumbfirk. Mon pere qui s'appel-
loit Milord K.... devenu veuf & mécon-
tent de la Cour , se retira dans ses terres
qui sont dans le Comté de Devonshire.

A iv

8 MERCURE DE FRANCE.

Ce fut là qu'il devint amoureur de la fille d'un simple Gentilhomme réduit à la dernière nécessité. Elle étoit belle. Si sa misère le toucha, sa vertu excita son admiration. Il prit le parti de l'épouser, avec toutes les formalités nécessaires, mais le plus secrettement qu'il lui fut possible, parce qu'il craignoit les enfans de son premier lit, qui étoient au nombre de trois. Je suis le seul fruit de ce mariage, ma mere étant morte en me mettant au monde. Mon enfance n'a rien eu d'extraordinaire. J'ai été élevé dans un college jusqu'à l'âge de seize ans. J'allois souvent voir Milord K.... que je regardois comme un ami qui vouloit bien prendre soin de moi, du reste j'ignorois à qui je devois la naissance.

Je fus surpris un jour de ce qu'on vint me chercher de sa part avec précipitation. J'arrivai, & je le trouvai à l'extrémité. Il fit sortir tout le monde de sa chambre, & m'ayant fait approcher de son lit, je me meurs, me dit-il, d'une voix foible; mais écoutez bien ce que je vais vous dire. Vous êtes mon fils. Voici, ajoûta-t'il, en me présentant des papiers, les pieces qui le justifieront. Vous avez des freres puissans qui refuseront peut-être de vous reconnoître. Défiez-vous surtout de votre aîné, &

agissez-en avec lui comme avec un homme
 de qui vous avez tout à craindre. Voici
 pour le Baron de W... le plus jeune de vos
 frères , une lettre qui pourra l'attendrir
 en votre faveur. En voilà une autre pour
 votre sœur qui est mariée au Duc de M...
 Embrassez-moi , mon fils , poursuivit-il ,
 en s'attendrissant ; puisse le ciel , protec-
 teur de l'innocence , vous tenir lieu de
 pere ! Je reçus sa bénédiction , en pleurant
 amèrement , il mourut une heure après
 entre mes bras. Sa perte me causa une vive
 douleur , je l'aimois véritablement , & la
 considération de l'état où il me laissoit , ne
 servit pas à me consoler. Je n'avois du
 côté de ma mere que des parens éloignés ,
 que je ne connoissois point. Je me regar-
 dai comme un homme isolé , qui ne te-
 noit à rien , & qui avoit tout à craindre.
 Mourir , c'est un sort inévitable , me dis-
 je , il faudra toujours en venir-là , après
 avoir essuyé bien des traverses , je puis me
 les épargner en finissant ma triste vie ,
 mais je veux que ma mort soit utile à ma
 patrie ; c'est au milieu des hasards que je
 dois la chercher. Nous étions alors en
 guerre avec la France , je m'engageai dans
 un vieux corps de cavalerie , bien résolu
 de vendre cherement ma vie. Je me rendis
 au lieu où l'armée étoit assemblée : j'avois

A v.

10 MERCURE DE FRANCE.

toujours dans mon porte-feuille les papiers que mon pere m'avoit donnés. A peine fus-je arrivé que j'appris que l'officier qui commandoit étoit le Comte de Y..... frere unique de feu mon pere. Je ne l'avois jamais vu parce qu'ils étoient mal ensemble depuis longtems ; cela ne me donna aucune envie de lui découvrir mon secret.

Cependant le Capitaine de la compagnie où j'étois enrôlé, étoit un homme violent, emporté, brutal & généralement haï : j'avoue que je ne cédois à personne ma part de cette aversion. Il me rencontra un jour avec quelques officiers qu'il n'aimoit pas. Il voulut me dire quelque chose, sa vue seule étoit capable de m'émouvoir, je lui répondis avec hauteur. Il se mit en devoir de punir ma témérité par quelques coups de plat d'épée : voyons, lui dis-je, en tirant la mienne, si tu as autant de cœur que de brutalité. Je le poussai vivement, mais on nous sépara. Mon crime étoit irrémissible ; aussi fus-je condamné à avoir la tête cassée dès le même jour.

Quelque indifférence que j'eusse pour la vie, je ne pus me défendre d'un violent frissonnement, en songeant que je n'avois plus que quelques heures à vivre. Une ressource me restoit, c'étoit de me faire connoître au Comte de Y... Mais comment

y parvenir. A qui m'adresser ? Plusieurs de mes amis vinrent pour me voir , mais on ne voulut pas leur permettre de me parler. Un officier de considération qui m'aimoit , demanda cette grace , qu'on ne put pas lui refuser. Le ciel , lui dis-je , en l'apercevant , vous envoie sans doute ici pour me sauver la vie , mais il n'y a point de tems à perdre. Je suis le neveu du Comte de Y... j'ai sur moi de quoi le prouver : l'officier ne pouvant se figurer que cela fût vrai , demanda à voir mes papiers , je ne fis aucune difficulté de les lui montrer ; il y reconnut la vérité , & courut avec empressement à la tente du Comte de Y..... après avoir donné ordre à ceux qui me gardoient de différer l'exécution jusqu'à son retour.

Cependant l'heure de me conduire au supplice approchoit , le régiment étoit déjà assemblé , & mon lâche Capitaine , qui se douta qu'on travailloit à me sauver , éloigna sous divers prétextes , ceux qui me gardoient , & qui avoient reçu l'ordre de différer , & me fit aussitôt conduire au lieu où je devois perdre la vie. Je vis bien alors qu'il n'y avoit plus de salut à espérer : on me banda les yeux ; quels funestes apprêts , & qu'elle horrible situation ! Tout mon sang se retira autour de mon cœur , mon esprit ne m'offroit plus que des pensées

A vj

12 MERCURE DE FRANCE.

confuses , je crus sentir le coup qui devoit faire sortir mon ame de sa triste prison. Mais un moment après la vue me fut rendue , & je vis auprès de moi cet officier qui paroïssoit fort en colere du mépris que l'on avoit fait de ses ordres. Un rayon d'espérance coula dans mon sein , & me rendit la respiration que j'avois perdue. Je n'étois pas encore parfaitement revenu à moi-même , lorsque je me trouvai devant le Comte de Y... Je me laissai tomber à ses genoux , & ne pouvant trouver de langue ni de voix , je lui présentai les pieces justificatives de ma naissance , sans en excepter la lettre de mon pere adressée au Baron de W... Il lut le tout avec émotion , & venant à moi , il m'embrassa en me disant , vous êtes le fils de mon frere , je ne puis en douter , mais je veux que vous soyez le mien. Oui , mon cher enfant , continuait-il , en m'obligeant de me relever , vous ferez la consolation de ma vieillesse. J'avois un fils , il seroit de votre âge , vous lui ressemblez , je croirai le voir en vous voyant. Vous pensez bien que je lui rendis ses caresses avec usure. Je lui jurai un éternel attachement. Je lui racontai ce que m'avoit dit mon pere avant que de mourir , ma douleur , mes craintes , mon indifférence pour la vie ; il m'apprit que

l'aîné de mes freres étoit mort depuis environ un mois ; que le Baron de W... étoit un de ses principaux officiers ; qu'il étoit d'un esprit bien plus doux. Il n'est point actuellement ici , ajouta-t'il , mais il y sera dans quelques jours. Laissez-moi ménager votre premiere entrevue. Je veux le préparer à vous reconnoître. Tout ce que je vous recommande , c'est de garder le secret sur tout ce qui vient de se passer entre nous.

La premiere marque de bienveillance que me donna le Comte de Y... fut de me faire changer d'habit , il m'en fit donner de très riches. Jugez quel plaisir pour un jeune homme de mon âge. Je me trouvois à ravir , & je me figurai avec une vive émotion de vanité , la surprise de mes camarades , & particulièrement le dépit & la confusion de mon Capitaine. Il soutint ma présence d'un air embarrassé & humilié, Tous les pas que je faisois , étoient autant de triomphes. Aucuns des agrémens de ma nouvelle situation ne m'échappoient , je sentoie toute l'étendue de mon bonheur. Ingénieux à faire naître les occasions de témoigner ma reconnoissance au Comte de Y... je passois auprès de lui les plus gracieux momens. Chacun raisonnoit diversement à mon sujet , chacun faisoit des

14 MERCURE DE FRANCE.

conjectures , mais tous ceux qui me voyoient , convenoient que si je n'étois pas d'une illustre naissance , le sort m'avoit fait une injustice.

Nous étions en présence des ennemis , & toujours à la veille de combattre. Le Baron de W... arriva enfin , nous en fumes avertis , un moment avant qu'il parût. Il vint rendre ses devoirs au Comte de Y... qui m'avoit fait mettre dans un endroit d'où je pouvois tout entendre sans être vu. Ils étoient seuls. Après qu'ils se furent entretenus quelque tems de l'état de l'armée & de la disposition des ennemis : il est arrivé ici depuis votre départ , dit le Comte de Y... une histoire bien singulière. Il lui fit alors , sans nommer les personnes , le récit que je viens de vous faire , continua Tumbfirk , voilà , ajouta le Comte , les papiers que cet infortuné jeune homme m'a présentés. Le Baron de W... les prit & lut ce qu'ils contenoient avec une surprise inexprimable. Le Comte de Y... sans lui donner le tems de se remettre , lui remit la lettre de mon pere : elle étoit touchante ; aussi ce ne fut point sans répandre des larmes , qu'il en acheva la lecture. Ah ! c'en est trop , dit-il , d'une voix attendrie , après avoir fini : je chéris trop , ô mon pere , votre mémoire pour ne pas aimer

ce qui vous a été cher. Milord , permettez-moi d'embrasser mon frere , & de lui jurer devant vous une amitié éternelle. Je jugeai qu'il étoit tems de paroître. Le voilà qui s'offre à vos desirs , lui dit le Comte de Y... satisfaites votre juste empressement. Il me regarda un moment avec attention. Je voulus embrasser ses genoux , mais il m'en empêcha en me serrant entre ses bras. Mon bonheur me sembla alors affermi d'une façon inébranlable, hélas ! il devoit aussi peu durer qu'il étoit inopiné.

Dès le même jour , il vint un bruit que les ennemis avoient le dessein de nous attaquer. Cette nouvelle causa un mouvement général dans le camp. On se prépara pour les recevoir. Le lendemain à la pointe du jour , le combat s'engagea : il fut meurtrier de part & d'autre. J'étois auprès du Comte de Y... un fatal boulet de canon vint à mes yeux le frapper dans la poitrine, & le fit tomber roide mort. La chaleur où j'étois ne m'empêcha pas de sentir toute l'horreur de cette perte. Je courus vers mon frere , mais il sembloit que le sort attendît mon arrivée pour le frapper à la tête d'une balle qui le fit tomber de dessus son cheval. On le tira de la foule , on l'appuya contre un arbre , il me reconnut ,

me tendit la main , en me disant , adieu ; mon cher Tumbfirk , j'aurois été votre appui , le ciel en a disposé autrement , le Comte de Y... à mon défaut... Il ne put en dire davantage. Ses yeux éteints se fermerent pour toujours , & sa tête qu'il ne pouvoit plus soutenir , tomba sur sa poitrine. Plusieurs de mes amis instruits de mon double malheur , m'arracherent d'auprès de ce lugubre spectacle. Toute mon occupation pendant huit jours fut de pleurer amèrement les pertes que je venois de faire , sans vouloir recevoir de consolation. Mais à ce découragement succéderent des inquiétudes sur mon sort. Je ne me voyois pas plus avancé qu'à mon arrivée dans le camp. Encouragé par l'épreuve que j'avois faite du bon naturel de mon oncle & de mon frere , je pris la résolution d'aller trouver ma sœur. Elle demouroit à Londres : je me fis conduire à son hôtel. Elle étoit seule dans son appartement , je lui présentai les preuves de ma naissance avec la lettre de mon pere qui lui étoit adressée ; je suis sûr qu'elle alloit me donner des marques de sa tendresse , lorsque le Duc de M... son époux entra. Elle changea de couleur en le voyant. Je le remarquai avec effroi. Il prit les papiers des mains de son épouse , & les parcourut avec une surprise

D E C E M B R E. 1755. 17
mêlée de chagrin. Je félicite Madame , me
dit-il, en affectant un air plus doux, d'avoir
pour frere un aussi aimable cavalier que
vous. L'avantage n'est pas grand , lui ré-
pondis-je , mais , Monsieur , ajoutai-je ,
en voyant qu'il ferroit mes papiers , per-
mettez-moi de vous redemander ces pieces,
elles me sont nécessaires. Soyez tranquille,
me répondit-il d'un ton railleur , elles sont
en sûreté , je vous les rendrai , mais il faut
auparavant que je les examine à loisir.
Je compris alors mon imprudence. Je re-
tournai à mon auberge avec beaucoup d'in-
quiétude : j'étois fatigué , je me couchai
de fort bonne heure. Mais je fus réveillé
dans mon premier sommeil par un bruit
qui ne me parut pas éloigné. Je prêtai l'o-
reille avec émotion , & j'entendis qu'on
vouloit forcer la porte de ma chambre.
Dans le même instant je vis , à la lueur
d'une lumière que j'avois laissée , trois
hommes qui se jetterent sur moi , m'arra-
cherent mon épée , me banderent la bou-
che d'un mouchoir pour m'empêcher de
crier , me conduisirent à une chaise de
poste qui me mena à Douvres , où ils me
firent embarquer. Nous sommes descendus
à Calais , & là , mes conducteurs m'ont
fait reprendre la poste jusqu'à D... d'où
nous venons de partir.

Tel fut le récit du malheureux Tumbfirk. Montvilliers trouva quelque soulagement en se représentant qu'il n'étoit pas le seul à plaindre. Les vents leur furent assez favorables , pendant toute la navigation. Mais comme le vaisseau qu'ils montoient étoit lourd , ils en rencontrèrent plusieurs qui les devancèrent. Tumbfirk apprit des matelots qu'on devoit faire eau à la petite isle de S... Une nuit que tout le monde dormoit , il dit à Montvilliers, vous sentez-vous le courage de tout risquer pour la liberté ? Certainement , répondit-il sans balancer. Eh bien , reprit Tumbfirk , si vous voulez me seconder , j'ai formé le dessein de nous révolter quand nous serons arrivés à l'isle de S... Quelqu'un qui fit du bruit les obligea de cesser cette conversation. L'Anglois trouva cependant le moyen de communiquer ce dessein à tous ses compagnons qui l'approuverent. Quelques jours après , ils apperçurent l'isle ; à peine y furent-ils arrivés , qu'ils demandèrent avec empressement à descendre pour se promener quelques heures , parce qu'ils se trouvoient très-mal de l'air de la mer. Le Capitaine qui ne se doutoit point de leur entreprise y consentit. On leur ôta même leurs chaînes qui les incommodoient beaucoup , & on se contenta de

leur donner quelques matelots pour les garder. Quand ils se virent éloignés du rivage, Tumbſirk donna un coup d'œil à ses compagnons qui l'obſervoient. Ils ſe jetterent tous ſur les matelots qu'ils déſarmèrent, & qu'ils attachèrent à des arbres. Ils entrèrent dans quelques maiſons, obligèrent les Inſulaires qui y demeuroient de leur donner quelques armes, & marchèrent en bon ordre vers le vaiſſeau, dans l'eſpérance de ſ'en rendre maîtres : mais le Capitaine qui avoit été averti de leur révolte les attendoit à la tête du reſte de l'équipage. Le nombre ni la contenance des ennemis ne les effraya point. Ils ſe précipiterent comme des furieux, & en tuerent quelques-uns ; mais il fallut céder au nombre. Plusieurs d'entr'eux furent bleſſés, Tumbſirk & Montvilliers furent terraiſſés & faits priſonniers. On les ſépara, & on les conduiſit dans les priſons de l'iſle. Ils crurent qu'ils n'en ſortiroient que pour aller au ſupplice. Cette idée ne leur ſembloit point ſi affreuſe. Ils trouverent l'un & l'autre une eſpèce de douceur en penſant qu'ils alloient bientôt être délivrés des maux inſupportables qui les accabloient.

Montvilliers ſ'enconrageoit par ces réflexions, lorsqu'il vit ouvrir la porte du lieu où il étoit : par une fervente prière,

il recommanda son ame à celui qui l'avoit créée. Deux hommes assez bien mis , lui dirent de les suivre. Ils le firent passer par différentes rues , & le firent à la fin entrer dans une fort belle maison. Ils traversèrent plusieurs appartemens bien meublés , & parvinrent à une chambre où ils trouverent un homme pour qui tous les autres paroissoient avoir du respect. Il regarda Montvilliers avec une extrême attention , & considérant ensuite un papier qu'il tenoit , il parla à ceux qui étoient auprès de lui , qui parurent convenir de ce qu'il disoit. D'où êtes-vous , mon ami , dit-il à Montvilliers , & par quelle aventure vous trouvez-vous avec des gens où vous paroissez déplacé ? Montvilliers raconta brièvement son histoire. Connoissez-vous cette écriture , lui demanda le Gouverneur , en lui présentant une lettre à son adresse ? O ciel ! s'écria-t'il , que vois-je ? c'est M. de Madinville. Il l'ouvrit avec empressement. Son ami lui marquoit qu'ayant appris dès le lendemain , la triste nouvelle de son enlèvement , par un domestique de son pere , qui en avoit été témoin , & qui paroissoit outré de cette barbarie , il étoit promptement couru à D... mais que quelque diligence qu'il eût faite , il avoit trouvé le vaisseau parti. Qu'il s'étoit informé

avec soin du nom du Capitaine qui le montoit ; de la forme & de la cargaison de son vaisseau ; qu'étant ensuite allé en Cour, il avoit obtenu un ordre pour tous les Gouverneurs des lieux où il pourroit arrêter, ou aborder, de le relâcher, & de retenir le Capitaine. Qu'il avoit joint à cet ordre son signalement, avec un court récit de la façon dont il avoit été pris ; que sans perdre de tems il étoit ensuite parti pour aller à Brest, où il avoit trouvé un vaisseau marchand, bon voilier, qui partoît pour le Nouveau Monde ; qu'il lui avoit donné plusieurs paquets qui tous renfermoient le même ordre, qu'il lui avoit expliqué ce qu'ils contenoient, & qu'il lui avoit fait promettre de les distribuer sur la route, après s'être informé s'il n'étoit pas passé un vaisseau de telle & telle façon, moné par un tel Capitaine.

Je vous dois assurément beaucoup, dit Montvilliers au Gouverneur : mais il manquera quelque chose à mon bonheur, si vous ne me rendez un ami qui m'est plus cher que je ne puis vous l'exprimer. Il lui raconta en même tems l'histoire de Tumb-firk ; on le fit relâcher aussi-tôt. Le Capitaine fut conduit dans la prison qu'ils venoient de quitter. Le vaisseau repartit sous la conduite du Lieutenant. Il ne fut plus

22 MERCURE DE FRANCE.

question ni de rébellion ni de punition. Les deux amis restèrent chez le Gouverneur pour attendre l'arrivée d'un vaisseau qui retournoit en France. Il leur procura tous les divertissemens qui pouvoient se prendre dans son isle pendant le court séjour qu'ils y firent. Il leur offrit généreusement de l'argent pour faire leur voyage , & ne les vit partir qu'à regret. Ils ont depuis ce tems entretenu avec lui un commerce de lettre autant que l'éloignement peut le permettre , & ils se font une fête de le recevoir bientôt avec tous les témoignages d'affection & de reconnoissance que mérite son procédé.

Après une heureuse navigation , ils débarquerent à Brest , & arriverent chez M. de Madinville à l'heure qu'il s'y attendoit le moins. Il les reçut avec transport , mais la joye de Mlle d'Arvieux ne peut être comparée qu'à celle de Montvilliers. On pria M. & M^{me} d'Arvieux qui pour lors vivoient fort bien avec M. de Madinville , de venir la partager. La satisfaction fut générale. On soupa , & les deux voyageurs raconterent à la fin du repas leurs aventures. Il est arrivé ici bien du changement depuis votre départ , dit M. de Madinville , en s'adressant à Montvilliers , quand on fut sorti de table. A

peine vous fûtes parti que votre pere sentit élever du fond de son cœur des remords qui le poursuivoient partout. La compassion succéda à la colere, quand celle-ci fut satisfaite. On n'est point pere impunément ; le vôtre vous aimoit sans le sçavoir. Dès qu'il vous eut sacrifié à son emportement, vous cessâtes de lui paroître coupable. La violence de votre passion vous excusoit. Votre désespoir se présentoit à toute heure à son esprit. Il vous voyoit la nuit pâle & défiguré, vous lui reprochiez son inhumanité. D'autre fois, prosterné à ses pieds, vous lui disiez, en versant un torrent de larmes : Mon pere, de quoi suis-je coupable ? quel crime ai-je commis pour me livrer à un sort aussi barbare ? Si je vous suis odieux, reprenez cette vie que vous m'avez donnée. Votre frere qui cessa de se contraindre, lui fit connoître par ses procédés son mauvais caractère. Il jugea qu'il avoit été capable d'inventer mille choses qui l'avoient irrité contre vous. Je ne doute point qu'il n'eût pris des mesures pour vous retirer, mais il étoit continuellement obsédé par Driancourt qu'il craignoit alors autant qu'il l'avoit aimé. Enfin il devint farouche, mélancolique ; il ne cherchoit que la solitude : la vue de ses

24 MERCURE DE FRANCE.

plus intimes amis lui étoit insupportable. Bientôt il tomba malade ; je fus instruit de la cause de sa maladie , & la compassion m'engagea à le consoler. Je pris le tems que Driancourt étoit parti pour la chasse. Je me fis introduire auprès de lui ; il me parut extrêmement abbattu , & me témoigna une si vive douleur , & un repentir si pressant de l'indignité avec laquelle il vous avoit traité , que je ne pus m'empêcher de lui communiquer les mesures que j'avois prises pour vous ravoir. Ah ! Monsieur, me dit-il , quand cela reussiroit , mon fils pourra-t'il jamais oublier ma cruauté ? N'en doutez nullement , lui répondis-je. Je connois Montvilliers : il y a des ressources infinies dans un cœur tel que le sien. J'ai bien des graces à vous rendre , reprit-il , du soin que vous avez bien voulu prendre ; cette espérance adoucira mes derniers momens , mais je n'en mourrai pas moins ; mon jeune fils a creusé mon tombeau. Il est affamé de ma succession , il desiré ma mort avec impatience , il sera satisfait. Le ciel équitable punit toujours l'injuste préférence que les peres ont pour un de leurs enfans au préjudice des autres par l'indignité de leur choix. Je voulus l'encourager. Vivez , Monsieur , lui dis-je , vivez pour embras-

ser

ser ce cher fils que vous n'avez jamais vu
 qu'à travers le voile de l'imposture. Vivez
 pour réparer par votre tendresse le mal
 que vous lui avez fait , pour être témoin
 de la joie qu'il aura de vous voir rendre
 justice à ses sentimens. Quel agréable ave-
 nir vous me présentez , s'écria votre pere
 en pleurant ! Non , Monsieur , je ne mé-
 rite pas ces plaisirs. J'ai été cruellement
 trompé ; mais mon aveugle affection pour
 un fils qui n'en étoit pas digne , m'a em-
 pêché de faire le moindre effort pour ne
 l'être pas. Il ne me reste que très-peu de
 tems à vivre , je le sens ; assurez , je vous
 prie , Montvilliers de mes regrets. Grand
 Dieu ! que j'aurois de plaisir à l'en assurer
 moi-même , à le revoir , à l'embrasser ! en
 effet , continua M. de Madinville , cet in-
 fortuné vieillard mourut le surlendemain.
 Votre frere n'a pas joui long-tems du fruit
 de son crime , il est mort quinze jours
 après d'une fièvre maligne , qui couroit
 beaucoup alors.

Montvilliers ne put entendre ce récit
 sans être touché jusqu'aux larmes ; il plai-
 gnit son pere , il se plaignit lui-même.
 Pourquoi fant-il qu'il manque toujours
 quelque chose au bonheur le plus parfait ,
 disoit-il ? Nous vivrions heureux , je lui
 adoucirois par mes soins les infirmités de

I. Vol. B

la vieillesse. Quelle satisfaction pour moi de le voir revenu de son erreur , prendre en ma faveur des sentimens de pere , bénir le jour qui nous auroit rassemblés , & détester son injustice !

La cérémonie qui devoit unir Mlle d'Arvieux & Montvilliers , ne fut retardée qu'autant qu'il le falloit pour faire les préparatifs nécessaires : Enfin cet heureux jour arriva. Tumbfirk prit beaucoup de part à leur commun bonheur. Il aimoit sincèrement Montvilliers , qui le payant d'un parfait retour , avoit une extrême envie de le fixer auprès de lui. Un jour que Tumbfirk se promenoit , Montvilliers fut le joindre : voilà , lui dit ce premier , une lettre d'Angleterre qui me confirme mon malheur. Elle est d'un jeune homme de mes amis. Il me marque que le Ministre de la Paroisse où je suis né est mort ; que le Duc de M a fait soustraire des registres de cette Paroisse tout ce qui pouvoit servir de preuve à ma naissance. Puis-je vous demander , lui dit Montvilliers , quel parti vous comptez prendre ? Je n'en vois point d'autre , répondit-il , que de chercher une mort prompte dans la profession des armes. Vous n'avez pas de bons yeux , reprit Montvilliers , il vous en reste encore un autre par lequel vous mettrez

le comble à la félicité d'un homme que vous aimez & qui le mérite. C'est , mon cher Tumbfirk , de vouloir bien partager avec moi les biens que le ciel m'a donnés , ajouta-t-il en l'embrassant. Trop généreux ami , repartit Tumbfirk , je n'ai garde d'accepter votre proposition , & d'abuser de l'excès de votre générosité ; non , laissez-moi en proie à mon malheureux sort , & ne croyez point que je puisse jamais me résoudre à vous être à charge. Songez-vous , Tumbfirk , reprit Montvilliers , qu'un pareil discours outrage ma façon de penser ? Quel étrange raisonnement ! Vous craignez , dites-vous , de m'être à charge , & vous ne craignez pas de me désespérer en me ravissant un ami qui m'est plus cher que moi-même. Vous trouvez peut-être humiliant de recevoir des secours étrangers ; mais pensez-vous que c'est l'amitié qui vous les offre , & que loin d'exiger de la reconnoissance , c'est moi qui vous aurai une obligation éternelle , si vous me procurez le plaisir inexprimable de vous être utile ? Si vous m'aimez véritablement , vous partagerez ce plaisir avec moi , loin de vouloir m'en priver par une fausse délicatesse. Parlez , mon cher ami , rendez-moi le plus heureux de tous les hommes , servez-moi de frere ; mon épouse pense de

28 MERCURE DE FRANCE.

la même façon que moi , & souhaite bien sincèrement vous voir accepter ma proposition. Tumbfirk ne put résister à des sollicitations si pressantes. Vous l'emportez sur l'amour propre , s'écria - t - il en embrassant Montvilliers avec ardeur : oui , mon cher Montvilliers , je n'ai point d'armes pour me défendre contre les sentimens que vous me faites paroître. Vous me faites bénir mes infortunes. Tous les avantages que j'aurois pu trouver dans le monde , valent-ils un ami tel que vous ? & tous les plaisirs qui suivent la grandeur & la fortune , sont-ils comparables à ceux que je goute dans votre commerce ?

M. de Madinville qui survint , après avoir fait compliment à Montvilliers de sa victoire , dit en s'adressant à Tumbfirk , il ne tient qu'à vous de trouver le bonheur dans ce séjour champêtre , du moins pouvez-vous être persuadé qu'il ne se trouve point ailleurs. Il faut d'abord vous figurer que les passions sont un labyrinthe , où plus on marche & moins on se retrouve ; que les Grands sont livrés par état à ces cruels tyrans. Jouets de l'ambition , de la vanité , des folles espérances , des vains desirs , de la haine , de l'envie , tous les agrémens de leur situation leur échappent. Ils n'ont jamais l'esprit assez

libre pour les sentir.) Leur grandeur est souvent un poids qui les accable , & les plus raisonnables prêts à finir une vie agitée sans avoir vécu un instant, cherchent dans un séjour champêtre le repos dont vous pouvez jouir dès aujourd'hui. Les douceurs de l'amitié , la paix de l'ame , l'étude de la nature , les charmes variés de la lecture , voilà les plaisirs que nous vous offrons. Ils n'ont point de lendemain , & peuvent se goûter à toute heure.

Tumbsirk , à qui ses infortunes avoient donné de la solidité d'esprit plus que l'on n'en a ordinairement à son âge , & qui d'ailleurs avoit un goût décidé pour une vie sérieuse & solitaire , sentit tous les avantages de celle qu'on lui offroit. Il s'est appliqué aux mathématiques , & a fait dans cette science des progrès surprenans. Montvilliers l'a forcé d'accepter une terre assez considérable pour lui donner les moyens de vivre avec aisance, mais à condition qu'il ne le quitteroit point.

La maison de Montvilliers devint bientôt le rendez-vous de tous les gens d'esprit & de goût de R ils ne sont pas en petit nombre ; ce concours perpétuel le fatigua ainsi que son épouse. Ils prirent le parti de se former une société de personnes aimables , vertueuses & sensées , qui sçussent

30 MERCURE DE FRANCE.

unir aux dons brillans de l'esprit les qualités solides du cœur. L'amour de la religion & de l'humanité, voilà ce qui caractérise les membres de cette société respectable. On s'assemble deux fois la semaine pour s'entretenir de matières utiles & intéressantes. La Physique, la Morale, les Belles-Lettres, remplissent tour à tour la séance. Ceux qui s'amuse de la Poésie s'efforcent de monter leur lyre sur ce ton philosophique, qui n'est point ennemi des graces. Les amis de Montvilliers qui veulent passer quelque tems à la campagne, sont reçus chez lui fort agréablement. Sa maison est grande, commode, & la liberté qui y regne la rend délicieuse. Chacun peut s'amuser suivant son goût, on n'a point la simplicité de s'ennuyer l'un l'autre par politesse. Celui-ci prend un livre, & va s'égarer dans des allées où le soleil ne pénètre jamais, & s'assied au bord d'un ruisseau dont l'onde errante & toujours fraîche, fait mille tours dans le bois. Cet autre, la tête remplie d'un ouvrage qu'il veut mettre au jour, va se renfermer dans la bibliothèque. Celui-là occupé de quelque problème, court au cabinet de mathématique; & l'autre, un microscope à la main, examine toutes les parties d'un insecte dont il vient de faire la découverte. On se rassem-

ble à l'heure des repas, une gaieté douce & modérée regne à table : on converse , on badine sans malignité ; mais nos deux époux ne se sont pas contentés de ces plaisirs innocens , ils en trouvent de plus vifs & de plus nobles dans leur humeur bienfaisante. Leurs vassaux sont les objets de leur compassion & de leurs bienfaits. Toujours touchés de leur misère, ils s'occupent sans cesse à la soulager. Ils donnent à l'un de quoi réparer la perte de ses troupeaux , à l'autre de quoi nourrir & habiller une nombreuse famille ; à celui-ci de quoi passer un hyver rigoureux, à celui-là de quoi payer un créancier inexorable. Ils accordent leurs différends , font cesser leurs inimitiés , établissent leurs enfans. Ils ont fait venir un maître & une maîtresse intelligens pour instruire la jeunesse , & leur développer les plus importans principes de morale & de religion. Ils ne dédaignent point d'aller quelquefois visiter ces écoles , & d'y faire naître l'émulation par des petites libéralités. Ils ont fixé chez eux un homme habile dans la profession de la médecine pour les secourir dans leurs maladies. Enfin ils sont actuellement à faire bâtir un hôpital pour retirer les infirmes & les vieilles gens hors d'état de travailler.

Voilà en vérité des gens bien aimables

B iv

32 MERCURE DE FRANCE.

& bien heureux , dit le philosophe cabaliste , quand la Silphide eut fini son récit. J'aime sur-tout , continua-t'il , ce dernier établissement. N'est-il pas honteux en effet pour la société, que ceux qui en sont le soutien, qui menent la vie la plus dure & la plus laborieuse pour procurer aux autres les choses nécessaires & agréables , n'ayent pas un asyle , quand l'âge & les infirmités les ont mis hors d'état de pourvoir eux-mêmes à leur subsistance ? Ce que vous dites est vrai , répondit la Silphide ; les riches ne font point assez d'attention à cela : mais la promenade commence à s'éclaircir ; remettons nos observations à un autre jour. Oromasis y consentit , & la Silphide le reporta dans son magnifique jardin , où nous le laisserons quelque tems avec la permission du Lecteur.



LA LIBERTÉ,

OU

LA PARFAITE INDIFFÉRENCE.

*Imitation d'une Ode Italienne , de M. l'Abbé
Métastase.*

GRACE à ta perfidie , un amour malheureux
Ne livre plus mon ame au plus cruel martyre.
Les Dieux ont pris pitié de mon fort rigoureux :
Tes charmes pour mon cœur ne sont plus dan-
gereux ;
Et libre de ton joug , à la fin je respire.



Non , ce n'est pas un songe ; un dépit insensé
Ne me déguise point une ardeur mal éteinte :
Vainement devant moi ton nom est prononcé ;
Je l'entends sans allarme ; & ton aspect , Nicé ,
A ma tranquillité ne porte plus d'atteinte.



Je dors , & le sommeil ne m'offre point tes
traits :
Tu n'es plus cet objet qui m'occupoit sans cesse ;
Ton absence à mon cœur ne coute nuls regrets :
Je ne désire point de revoir tes attraits ;
Je les revois sans joie , ainsi que sans tristesse.

B v

34 MERCURE DE FRANCE.

D'aucun trouble , à tes yeux , les miens ne sont
émus :

J'oppose à tes dédains une froideur extrême.
Tu t'approches de moi , sans me rendre confus :
Je puis , de ta beauté qui ne me touche plus ,
M'entretenir sans risque avec mon rival même.



Parle-moi fièrement & d'un ton plein d'aigreur ;

Ou daigne m'honorer d'un regard , d'un sourire :
Tout est égal pour moi , ta haine ou ta douceur.
Tes yeux ne savent plus le chemin de mon cœur ;
Ta bouche sur mes sens n'a plus aucun empire.



Que je sois satisfait , ou triste désormais ,
Ma joie ou mes ennuis ne sont point ton ouvrage.

Je ne suis plus tes pas dans le fond des forêts ;
Sur un côteau riant , loin de toi je me plais :
Je m'ennuie avec toi dans un séjour sauvage.



Je suis pourtant sincère. Oui , toujours tu
verras

Ta beauté justement attirer mon suffrage :
Mais j'en sçais dont les yeux brillent de plus
d'appas ;

Et même (que le vrai ne te révolte pas)
Je vois quelques défauts sur ton charmant visage.



D'abord il m'en conta , je l'avoue ; & la mort
Me parut , en brisant une chaîne aussi rude ,
Devoir être le fruit d'un si pénible effort ;
Mais pour redevenir le maître de son sort ,
Que ne fait point un cœur las de sa servitude !



Pour se débarrasser , l'oiseau pris au filet
De quelques plumes fait l'utile sacrifice :
Bientôt il les recouvre , & rendu plus discret
Il sçait se garantir des pièges , qu'en secret
Lui tend de l'Oïseleur l'impuissant artifice.



Je jure si souvent que je ne t'aime plus ,
Que peut-être , Nicé , tu crois que je t'adore :
Non , ne t'en flate pas , mes liens sont rompus ;
Mais après les dangers que le cœur a courus ,
L'esprit avec plaisir se les retrace encore.



Ainsi par le guerrier ses faits sont racontés ;
Des coups qu'il a reçus toujours il fait l'histoire ;
Et cite les périls par sa valeur domptés :

Bvj

36 MERCURE DE FRANCE.

Tel l'affranchi, des fers qu'il a long-tems portés,
Se plaît à rappeler sans cesse la mémoire.



Si je te parle donc, de ma flamme vainqueur,
Ce n'est plus pour te rendre un hommage servile;
C'est pour me contenter, pour braver ta rigueur,
Et même sans daigner m'informer si ton cœur
Est, en songeant au mien, inquiet ou tranquille.



En comparant ma perte à celle que tu fais,
Ignore qui des deux, Nicé, perd davantage :
Mais je sçais bien au moins, quelques soient tes
attraits,
Qu'un amant tel que moi ne se trouve jamais,
Et qu'on trouve aisément une amante volage.

Par M . . . G . . . Dourx . . .



*Lettre à Madame * * *.*

Vous voulez une lettre de moi , Madame , je dois vous obéir ; mais je crains que vous ne vous repentiez bientôt de me l'avoir demandée. Je me trouve dans un moment de raison porté à vous parler morale , & je sens que je vais succomber à mon penchant singulier. Au pis aller , j'écris sur du papier , & votre bougie vous vengera de mes sages impertinences. Je prends pour sujet de mon petit sermon les chagrins , l'impatience & l'humeur. Commençons.

Diminuer les peines , augmenter les plaisirs , se rendre le plus heureux , ou le moins malheureux qu'il est possible , tel est mon système. Si vous l'adoptez , Madame , il faut d'abord vous résoudre à réduire les chagrins à leur juste valeur , à étudier leurs causes & leurs effets , à soumettre le sentiment à la réflexion , & le cœur à l'esprit.

Un verre cassé , une porcelaine brisée , un meuble détruit , une impolitesse , un trait de calomnie , voilà quels sont ordinairement les motifs de vos plaintes. Voici ce qu'ils deviennent aux yeux de la raison. Avec la dixième partie de la somme que

38 MERCURE DE FRANCE.

vous employez tous les ans à des superfluités agréables, ou au soulagement des malheureux, vous réparerez les effets de la maladresse de tous ceux que vous querellez. Cette réflexion seule doit assurément vous consoler sur cet objet, pour le passé, le présent & l'avenir. Si elle ne suffit pas, imaginez que vos yeux éblouissent ceux qui les voyent, & sont l'excuse de nos distractions : or un distrait est toujours maladroit.

Le mauvais procédé d'un fat, le propos déplacé d'un méchant, l'air dédaigneux d'une coquette doivent vous affliger encore moins. Ce sont pour ces originaux des agrémens d'état auxquels il faut se faire dans le monde, qui, sans vous nuire, les caractérisent, & prouvent tout au plus leur existence. Toute femme jeune, belle & sage doit être persécutée par le desir, l'envie & la méchanceté : Après cela osez vous plaindre.

Vous m'attendez à l'article des calomnies, dont vous êtes quelquefois la victime. J'aurois tort d'étouffer votre sensibilité à cet égard, si mille femmes qui ne vous valent pas, ne partageoient votre infortune, si les imputations des gens mésestimables étoient de quelque poids, si elles n'étoient au contraire de véritables

éloges , & si enfin on devoit être surpris de voir des calomniateurs dans une espèce où l'on trouve des Corsaires , des Antropophages , & des Tyrans.

L'impatience est encore un petit défaut, dont je voudrois corriger une personne que vous connoissez mieux que moi. L'impatience , me direz-vous , est un effet de la vivacité , & la vivacité est un agrément : mais je pense bien autrement sur cette qualité vantée , & c'est sans admiration que j'entends tous les jours des femmes m'assurer qu'elles la possèdent. Il est vrai que leur ton nonchalant les dément & les justifie.

La vivacité cesse d'être agréable dès qu'elle passe les bornes étroites que lui ont imposé la politesse & les convenances ; dès-lors elle commence à nuire au bonheur. Imaginez ce qu'on peut dire de l'impatience qui , toujours mécontente d'elle-même , blâme & tourmente tout ce qui l'environne. Pour en guérir la meilleure de vos amies , je la condamne à lire tout entiers trois Commentateurs de l'autre siècle , & deux Romanciers de celui-ci.

L'impatience que je traite si mal , cessera d'être condamnable , & paroîtra presque une vertu , si nous la comparons à l'humeur , dont il me reste à vous parler.

40 MERCURE DE FRANCE.

L'humeur plus constante , plus acariâtre que le caprice , est par conséquent encore plus insupportable. Ses motifs sont toujours de petits mécontentemens grossis par notre amour-propre , par notre vanité , & par l'envie trop naturelle de contrarier & d'affliger nos semblables ; elle ferme l'esprit à la gaieté & le cœur aux plaisirs. De tous ceux que nous pourrions goûter , elle ne nous laisse que celui de faire du mal.

La seule définition de cette qualité que nos jolies femmes ont mise à la mode , va vous rendre son ennemie , & doit sans doute vous effrayer. Si jamais vous en ressentiez les atteintes , je vais tâcher de vous fournir un contre-poison.

Quand de petits malheurs vous rendront trop sensible , jetez les yeux sur l'espèce humaine : comptez , si vous le pouvez , tous ceux qui sont plus malheureux que vous. Songez aussi que votre sensibilité corrompt vos plaisirs : Soyez enfin certaine que les âmes , qui se laissent affecter par de petits objets , sont bien petites elles-mêmes ; & qu'en un mot une femme qui a de l'humeur , est une femme sans esprit.

Si mon sentiment est vrai , s'il devient un principe , on n'entendra plus dire aux

femmes du bel air : *J'ai de l'humeur comme un dogue* ; elles s'écrieront au contraire : *Je n'ai jamais d'humeur !* & elles en seront bien plus aimables , si toutefois elles sont sinceres.

J'ai l'honneur d'être , &c.

FABLES.

FABLE PREMIERE.

Le Coq & la Cigale.

UN coq chantoit , puis il gattoit la terre.

Une cigale dit : *Passé encor de chanter ;*

Mais un grand , tel que vous , n'est pas né pour gratter.

Ainsi parle un sot , mais il erre ,

Répond l'animal enplumé.

Eh ! que ferois-je donc si j'étois enrhumé ?

Le plus vil des métiers n'a rien qui deshonore ,

Et ne pas s'occuper est cent fois pis encore.

FABLE II.

Les deux Chiens.

Rien n'est plus dangereux qu'une vive dispute ;

L'inimitié la suit de près :

41 MERCURE DE FRANCE.

Rarement on finit ainsi que l'on débute.

Je cite cet exemple entr'autres que je tais.

Soliman & Pluton , chiens de la même espece ,

De plus amis dès leur tendre jeunesse ,

Dans un commun chénil un jour se disputoient

Pour quel sujet ? je ne sçaurois le dire ,

Peut-être pour un os , peut-être encor pour pire :

Bien est-il vrai que l'un & l'autre étoient

Fort échauffés. On se plaint , on murmure :

Aigres propos , hauts tons , maniere dure

Sont employés dans leurs débats.

Je vous laisse à penser quel fut alors le cas.

Chacun prétend tirer vengeance

De l'affront fait à son honneur.

Soliman se pique de cœur ,

Pluton ne veut survivre à son offense :

Leurs poils sont hérissés , leurs yeux étincelans

Sont animés d'une fureur mortelle ;

Tous les deux de leur queue ils se battaient les
flancs :

De tous côtés le sang ruisselle.

N'importe , rien ne peut apaiser leur courroux :

Le vaincu terrassé ne cède point aux coups :

Il se relève , il écume de rage.

Vit-il encor ? il n'est pas satisfait.

Je n'outre rien dans ce portrait.

Vous y connoissez - vous , François ? c'est votre
image.

L E S S A U V A G E S .

Pièce de Clavecin , de M. Rameau.

P A R O D I E .

Oui ,

L'or est aujourd'hui

Le seul appui :

Sans lui la vertu

N'est qu'un fétu.

L'esprit , les talens ,

Les sentimens ,

Les agrémens

Les plus brillans

Ne sont plus sur les rangs.

C'est

Du vil intérêt

Qu'on suit l'arrêter ,

Qui remplit le cœur

D'un sot honneur ,

Dont le résultat

Est de tenir un grand état ,

Souvent l'origine d'un fat.

Dieux !

Sans jeter ses yeux

Sur leurs ayeux ,

Verra-t-on toujours

Aller au cours ,

En cabriolets ,

44 MERCURE DE FRANCE.

Mille sujets
Qui sont des vrais
Colifichets ,
Nous morguer à l'excès ,
Faire florès ,
Et de six laquais ,
Bien vêtus , bien faits ,
Montrer l'éralage.
Quoi ! le sage
Peut-il voir
S'écarter ainsi du devoir ;
Sans un chagrin inoui
Oui ,
L'or est aujourd'hui
Le seul appui ; &c.

Quand
Le maudit clinquant
Ne sera-t-il plus si fréquent ?
Jamais la raison
Ne sera-t-elle
De saison ?
Imitera-t-on
Toujours le ton
De Phaëton ?
Chut ! qu'on rappelle.
Sors ,
Pour le vrai quittez le faux.
Foux ,
Qu'on ne parle plus de vous.

Grands ,

Sçachez contenir vos sens ,
 Servez d'exemple en tout tems ;
 Mais sans fracas quel ennui !

Oui ,

L'or est aujourd'hui
 Le seul appui , &c.

*Par M. Fuzillier.**A Amiens.*

Cette parodie nous paroît d'autant mieux faite, qu'on ne s'apperçoit pas de la difficulté vaincue , & que la quantité y est parfaitement bien observée. L'Auteur avoit autrefois décoré ce Journal de plusieurs parodies de sa composition , qui avoient été justement goûtées ; entr'autres celle de l'ouverture des *Indes Galantes* , en 1736. Nous le prions de nous continuer ses bienfaits , & nous lui promettons d'être exact à les rendre publics,



Portrait d'un honnête homme.

C'Est moi-même qui me dépeins ici , non pas par ostentation , mais par franchise : aussi ce n'est pas l'esprit , mais le cœur seul , qui a part à ce portrait. Je commence , où j'ai commencé à être homme.

Nous apportons tous en naissant une espèce de vertu , les uns plus , les autres moins , suivant les occurrences. Cette vertu est sauvage ; il faut la rectifier par le goût , & la plier aux mœurs du siècle , si on veut faire membre dans la société. La vertu que le ciel m'a donné en partage , est un fonds de bonté inaltérable. Si j'avois eu une éducation telle que je me sens en état de la donner , j'aurois connu ce caractère , & je ne me serois pas égaré dans ma philosophie. J'ai eu des passions que je prenois sans doute pour des goûts , & des caprices que j'appellois peut-être vivacité d'esprit ; ajoutons à ces défauts une inconstance invincible , un dégoût pour ce que j'avois le plus aimé. Avec de telles imperfections , je n'étois guere bon à rien de solide , ni d'agréable : avec de la vertu de la bonté , du génie & de l'esprit , n'être d'aucun

avantage pour la société ni pour soi, on trouvera cela singulier : aussi mon caractère est-il un vrai paradoxe.

Ce que j'avois de bon est resté en friche : le mauvais a pris le dessus, & m'a entraîné. Les sciences ont eu de l'attrait pour mon esprit. Je m'y suis livré sans jugement, Je les dévorais. Je les ai effleurées presque toutes. Mais enfin j'en ai connu le vuide. Ma raison a paru, & a dissipé ce goût prématuré. A présent, c'est dans le fond de mon cœur que je cherche la nature : c'est-là où se place le vrai bonheur. J'ai pros crit mes livres de sciences ; je ne lis que ceux qui peuvent me former le cœur & l'esprit.

Je me suis fait un système de bonheur : *aimer & être aimé*. J'ai cru qu'il étoit facile de se faire aimer, quand on aimoit facilement. J'agissois en conséquence. J'aimois dans toute la franchise de mon cœur, & je n'étois pas aimé, parce que j'aimois trop. C'est quelquefois un défaut de laisser voir le fond de son cœur, quand il pèche par un excès de bonté.

Comme je n'ai ni ambition, ni prudence, ni politique, on me tourne comme l'on veut. On me trompe sans que je m'en apperçoive. Je ne sçais pas primer ; je n'ai jamais pu attraper ce ton d'import-

rance , ces airs suffisans , enfans de la sublime vanité , cet art délicat de se faire craindre & désirer tout à la fois.

: Cependant ces petits défauts galans , ce *mérite ridicule* est essentiel pour la société. (La belle société s'entend ce qu'on appelle le grand monde.) J'eusse brillé , si j'avois voulu cesser d'être bon , & acquérir un peu de fausseté & d'amour-propre ; mais ce ne pouvoit être qu'aux dépens des biens que la nature a mis dans mon cœur. Que le ciel me punisse , si jamais je sacrifie ces trésors précieux ! On m'appellera bizarre , misantrope , sauvage , j'aurai toujours quelques amis qui penseront comme moi , & à qui je m'ouvrirai sans paroître ridicule. Je négligerai ma fortune , il est vrai. Hé ! n'est-on pas assez riche , quand on sçait se contenter ? Je n'ai point l'art de donner , ni de recevoir , ni de demander ; cela empêche-t'il que je ne sois libéral , reconnoissant ? &c.

Avec un cœur si tendre , on pense bien que j'ai senti quelquefois les impressions de l'amour ; mais on pense aussi que je ne suis pas un homme à bonnes fortunes. Ce n'est plus l'amour qui fait les intrigues amoureuses. Je pense trop , pour être aimé des femmes , & je suis trop digne d'en être aimé pour en être haï. Avare de mon tems ,
je

je néglige l'art des mines , & j'avoue tout net que je ne suis pas galant. Je ne laisse pourtant pas que d'essayer la galanterie avec succès , surtout quand l'humeur m'y porte. Ce n'est pas par goût , mais le devoir social l'exige : il m'est sacré. Ainsi je sçais me conformer aux usages les plus frivoles , sans les adopter.

Je ne suis pas pédant , mais j'ai du bon sens ; je ne suis pas fat , mais je sçais le copier ; je ne suis pas bel esprit , mais j'ai des faillies heureuses. Tout ce que je dis est utile : je ne sçais pas employer les termes inutilement ; je m'en apperçois , lorsque je suis obligé de flatter une femme , & de lui faire une déclaration d'amour sans l'aimer.

Ma conversation avec les petits maîtres, tarit tout de suite , parce que je ne sçais pas médire & saisir les ridicules : mon caractère est un emblème pour eux ; ils y voyent une bonté qu'ils ne connoissent pas. Au contraire , je me plais avec le Philosophe , & il se plaît avec moi : c'est ce qui m'a fait voir que je l'étois moi-même.

Je parle également à l'homme de lettres comme au fat , au riche comme au pauvre , à l'heureux comme au malheureux : il n'y a que le sot vraiment sot , & le fou

vraiment fou, que j'évite soigneusement.

Je ne me flatte jamais; au contraire, il m'en coûte, pour convenir de mon mérite. Ce n'est pas par modestie, mais par défaut d'amour-propre. Que sçai-je? Peut-être que je vauds bien des gens qui valent quelque chose. A l'âge de vingt-deux ans, on ne s'est point encore assez connu, on n'a pas appris tout ce qu'on doit sçavoir, la raison n'a pas atteint son degré de vigueur, on n'a pas encore formé son caractère. La trop grande fougue des passions, le desir trop violent d'avoir du plaisir, font qu'on néglige la science de la raison, & qu'on court après la perte de tems. On cherche à s'enlivelir dans la volupté, non pas dans les réflexions. Ce n'est pas à mon âge que Platon réfléchissoit si bien. Il fut peintre & poète, & sans doute voluptueux, avant que d'être philosophe. Je l'imite peut-être, sans m'en appercevoir. Quand on a des semences de bonté, qu'on desiré la vertu, & qu'on suce de bons principes, la sagesse se glisse insensiblement dans le cœur, & l'on est tout surpris de se sentir embrasé de ce feu divin.

Cependant je ne suis pas en-tout point l'homme que j'ai nommé. Le bonheur qu'il propose, me paroît équivoque, à

moins que certains plaisirs , que je me permets , ne soient les grades requis pour parvenir à son bonheur. En vain je m'abîme dans l'étude , en vain j'approfondis mon cœur , & je tâche d'y déchirer le voile qui m'en dérobe la connoissance , ce cœur se refuse toujours à mes réflexions : je me trouve caché à moi-même dans la profondeur que j'y creuse. On connoît la matière dont la nature se sert , pour créer les différens êtres , on apperçoit cette sage mere, jusques dans l'insecte le plus abject; on découvre tous les jours des portions de notre globe , on découvre des nouveaux globes dans le ciel ; notre cœur seul nous est inconnu , & le sera toujours , selon toute apparence , à moins que la bonté souveraine ne prenne pitié de notre misère.

La morale que j'avois embrassée , m'entraînoit dans une mélancolie trop funeste , pour ne pas m'en dégager. Mais en sortant de ce labyrinthe , il falloit craindre un contraire. Le pas est glissant , comme on sçait. L'homme en quittant un extrême , tombe dans un autre extrême. La raison qui l'avoit guidé pour se débarrasser d'une vertu trop austère , le quitte dans le beau chemin ; il craint , s'égare , chancelle , tombe dans le tolérantisme.

Peut-être fais-je là le récit de moi

crime. Je puis protester du moins que j'ai fait mon possible pour m'assurer dans ce sentier étroit , qui se trouve entre les deux gouffres. Les amis de la vertu pourront m'avertir si j'ai failli : il leur importe autant qu'à moi que je sois parfait ; à eux , pour avoir en moi un modele de sagesse ; à moi , pour mon bonheur. Fasse le monarque de nos amis , qu'on puisse dire de moi , qu'il a existé un sage en France comme à Athenes.

Dorénavant je suivrai volontiers Montagne. Ce sage voluptueux pénètre mon âme d'une rosée qui me rend toujours content. Je puise chez lui , (du moins je le crois) des sentimens élevés ; dont le progrès m'étonne. Voici la maniere d'être heureux , qu'il m'a comme insinuée : ni Stoïcien , ni parfait Epicurien , je regarde le malheur d'un œil stoïque , & le bonheur d'un œil épicurien. Plus sensible au plaisir qu'à la peine , & plus à la pitié qu'au plaisir , je sçais jouir de ce dernier , mais jamais aux dépens de la vertu : je sçais m'en arracher quand mon devoir l'exige. Je suis la peine & cherche le plaisir : mais pour moi , la privation du plaisir n'est pas une peine , & l'exemption de la peine est un plaisir. Je ne conn~~ois~~ que les plaisirs du cœur & de l'esprit ; je suis assez Epicu-

rien pour les préparer , les composer , les étudier , les raffiner. Quelquefois le sens s'y mêle , mais ce n'est que comme l'agent de l'ame : je ne cherche que la tranquillité de la mienne , & je crois que le plaisir en est la compagne inséparable ; il faut en calculer les degrés de vivacité , suivant sa propre sensibilité. Quoiqu'extrême , par rapport à l'imagination , un petit plaisir varié à propos & avec goût , me tient dans la douce sérénité qui me convient. Pour rendre un peuple parfaitement heureux , il devroit y avoir dans l'Etat une constitution fondamentale , qui commît des Philosophes pour combiner ce rapport du climat au plaisir , & en dispenser au peuple une qualité gratuite. Je sçais par ma propre expérience , que ce plaisir au lieu d'énerver l'ame , l'élève au contraire , & la rend plus propre à ses devoirs. Suivant ce plan , je suis à l'abri des traits de la fortune. Sans m'assujettir à la méthode des voluptueux du siècle , je trouve le moyen de diminuer mes peines , & de doubler mes plaisirs ; & par-là , je me rapproche de la pureté de la nature. Enfin je respecte la vertu , la patrie , la société ; j'adore la justice , l'égalité , la liberté ; j'aime la santé , les plaisirs , mes amis ; je ne hais que le vice.

O D E

Tirée du Pseaume 99.

Foibles enfans de la poussière !
 Que celui qui vous fit de rien ,
 Dans cette pénible carrière
 Soit votre infallible soutien.



Saisis d'une unanime joie ;
 Adorez tous le Roi des Rois ;
 Goutez les biens qu'il vous envoie ;
 Et n'enfreignez jamais ses loix.



Il nous a fait à son image ;
 Il est notre vrai Créateur ;
 Nous sommes son plus cher ouvrage :
 Lui seul a droit sur notre cœur.



Arrachez, d'une sainte force ,
 Les vices en vous combattus :
 Du plaisir ils n'ont que l'écorce ;
 La tige en est dans les vertus.



- » Des Cieux contemplez la structure !
- » Voyez tous ces êtres divers :
- » Ah ! je reconnois la nature ,
- » C'est la mere de l'univers.



- » Nous sommes les Dieux de la terre :
- » Nous ne dépendons que de nous.
- » Mortels ! d'un maître du tonnerre
- » Ne craignez point le vain courroux,



- » Montre pieux ! sagesse affreuse !
- » Tu rendrois nos jours languissans.
- » Viens , volupté délicieuse !
- » Sois la Déesse de nos sens.



Homme ingrat , qui d'un front impie
 Etale ces honteux discours ,
 Bientôt d'une exécration vie
 La mort interrompra le cours,



Déjà ce corps réduit en poudre !
 Par l'ordre d'un Dieu ranimé ,
 Se leve , & frappé de la foudre ,
 Brule sans être consumé.



Rebelle enfant , connois un pere !
Parle , pécheur ! est-il un Dieu ?
Oui ! ce juge intégrè & sévère
Sçait punir le feu par le feu.



Vous , qui d'une coupable flamme ,
Fuyant l'éclat trop séducteur ,
Pour ne point égarer votre ame ,
Marchez sous le sacré pasteur.



Restez donc les brébis chéries ;
Et du loup bravant les fureurs ,
Païssez dans les saintes prairies ;
Vous n'y trouverez que des fleurs.



Le chagrin , le mépris , l'outrage ,
Viennent troubler votre repos ?
Souffrez , Chrétiens , avec courage :
Ce sont de vrais biens que vos maux.



Chantez le Seigneur dans vos fêtes ;
Les hommes droits sont ses amis :
Doux soldats , bornez vos conquêtes
A lui gagner ses ennemis.



Que l'or décore les portiques
De vos temples majestueux ;
Et joignez vos divins cantiques
Aux concerts immortels des Cieux.



Seigneur , que tu nous es propice !
Loin par toi d'être rejetés ,
Tu vois croître notre malice ,
Et nous conserves tes bontés.



Adorable père , à toute heure
Tu veilles sur tes chers enfans ;
Et dans la céleste demeure
Tu les fais entrer triomphans.



Toi , qui partout laisse des traces ;
Et dont Dieu seul est respecté ,
Tems , porte de races en races
Son immuable vérité.

Ad d'Arp



C v

V E R S

Sur la mort de M. le Marquis de Bauffremont, Lieutenant-Général des armées du Roi, & Chevalier de la Toison d'or ; par M. le Ch. de Saint-Germain-Matinel.

EH quoi ! tu ne vis plus , & je respire encore !
 On peut donc résister aux plus grandes douleurs !
 Cher Bauffremont , chere ombre que j'adore ,
 Reçois au moins le tribut de mes pleurs !
 Dans le fatal moment où tu cessas de vivre ,
 Je crus voir de mes jours s'éteindre le flambeau ;
 Frappé du même coup j'étois prêt à te suivre ,
 Trop heureux avec toi de descendre au tombeau.
 Mais , non ; celui qui fit nos destinées ,
 Un Dieu puissant , maître du sort ,
 N'a point voulu réunir nos années ,
 Et me laisse à pleurer ta mort.
 J'en fus témoin , grand Dieu ! sur ses lèvres éteintes ,
 Je cueillis son dernier soupir ;
 Je le vis succomber aux cruelles atteintes
 Des frissons de la mort , tomber & s'assoupir.
 Ses yeux étoient déjà fermés à la lumière ,
 Que son bras chancelant cherchant encor ma
 main ,
 Cher ami , me dit-il , j'ai rempli ma carrière ,

J'ai besoin maintenant d'un secours plus qu'humain :

Alors la charité rallumant son courage ,
Il rappelle un instant ses esprits confondus ;
Et par trois fois du Christ il embrasse l'image ,
Et dispaçoit enfin à mes sens éperdus .

O mort trop rigoureuse ! ô mort impitoyable !
Rien n'a pu détourner l'effet de ton courroux ,
Et ta fureur insatiable

Etoit lassé déjà de suspendre ses coups !
En vain pour le sauver , ce guerrier magnanime,
De MELAMPHE on usa tout l'art & le sçavoir ;
A tes loix est sujet le Roi le plus sublime ,
Contre ta barbarie il n'est point de pouvoir.
Quel homme cependant , quelle grande victime ,
Sur ton sanglant autel tu te viens d'immoler ;

Tu pouvois t'épargner un crime :
Ah ! pour lui tout mon sang demandoit à couler ;
Dans son cœur palpitant , dans ses tremblantes
veines

Je brûlois du desir de le faire passer ,
Moins ému , s'il se peut , moins touché de ses
peines

Que de voir sa constance encor les surpasser.

MM. Andouillé & Lene , Chirurgiens , ont eu l'étonnant secret de prolonger ses jours de plus de trois mois. On croit devoir à leur habileté & à leurs soins pleins d'affection , ce témoignage de justice & de reconnaissance.

C vj

60 MERCURE DE FRANCE.

Pendant six mois & plus qu'il a sçu se contraindre ;

Au milieu des douleurs , ferme comme un rocher,
A peine on l'entendit se plaindre ;

Tranquille sous la main qui craint de l'approcher,
Hélas ! il ne reprend , ne semble reprocher

Que le sujet qu'on a de craindre.

La patience au mal opposoit ses efforts ;

Et lorsqu'un feu secret , une brulante flamme

De son corps épuisé consumoient les ressorts ,

Le visage serein , on eût dit que son ame

Se faisoit un plaisir des souffrances du corps.

Mais d'où lui venoit donc ce courage paisible ;

Qui le rendoit si grand sous le poids de ses maux ?

Etoit-ce un reste encor de la force invincible

Qui l'avoit distingué parmi les fiers rivaux ?

Non ; & quelques vertus qu'alors il fit paroître ,

L'honneur de la patrie , & l'amour de son Roi ,

Etoient l'unique objet & la suprême loi

Que dans ses passions il semblât reconnoître.

Un appui plus solide , & plus noble à la fois ,

Affermissoit son cœur dans ce péril extrême ;

Il n'avoit d'autre loi que la vérité même ,

D'autre objet que le Roi des Rois ;

Et jusques à son trône élevant ses pensées ,

Ses maux lui paroissoient un trop doux châtiment ;

Le repentir amer de ses fautes passées

Etrouffoit dans son sein tout autre sentiment.

Que dis-je , hélas ! que dis-je , & quel sombre
génie

Reveille dans mon ame un cruel souvenir ?
Je l'ai vu , n'ayant plus que l'ombre de la vie ,
Répondre à tous mes soins , même les prévenir ;
Et par des traits marqués de tendresse infinie ,
Me rendre cent fois plus qu'il n'en pouvoit tenir.
Oui , sans doute , il portoit un cœur sensible &
tendre :

Combien de malheureux se jettoient dans ses bras ?
Obligéant à l'excès , & sans en rien attendre ,
Il ignoroit comment on faisoit des ingrats.
Ainsi réunissant au ferme caractère

D'honnête homme & de citoyen

La piété la plus sincère ,
Au génie élevé , l'humble foi pour soutien ;
Qui lui fit des grandeurs connoître la misère ;
Il vécut en héros , & mourut en chrétien.

Si jadis emporté par l'ardeur d'un faux zèle ,

J'ai chanté mille objets divers ;

Si le gout des plaisirs dicta mes premiers vers ;

J'ignorois les doux nœuds d'une amitié fidelle.

O toi ! qui t'es couvert des plus nobles lauriers ;

Ainsi que ta vertu , ma douleur immortelle

A tes sombres cyprès attache mes derniers.



Portrait de M. Jean-Baptiste Bosc, Conseiller d'Etat, ancien Procureur-Général de la Cour des Aides, Chancelier - Garde des Sceaux de l'Ordre de S. Lazare, né le 29 Mars 1673, & mort le ... Août 1755.

CET illustre Magistrat avoit une physionomie qui annonçoit toutes les vertus de son ame, & qui inspiroit à la fois le respect & la confiance.

La dignité de son maintien n'avoit jamais rien pris sur l'affabilité : sa politesse obligeoit & honoroit. Il avoit le langage de la bonté & de la haute naissance.

Quoiqu'il fût né avec beaucoup d'élevation dans le caractère, l'orgueil n'avoit jamais pu trouver entrée dans son cœur ni dans ses manieres.

Un profond respect pour la religion, une équité réglée sur une parfaite connoissance des Loix, & un amour violent pour le travail en ont fait pendant près de cinquante ans un modele accompli pour ceux qui voudront entrer dans la Magistrature ; & toutes les actions de sa vie privée pourront servir d'exemple à l'humanité.

Cet accord parfait des plus grandes qua-

ligés lui mérita à juste titre l'estime & l'amitié de M. le Duc d'Orleans , Régent du Royaume , & du Prince son fils , dont le zele & la piété seront à jamais l'édification de toute l'Europe Chrétienne. Son esprit & ses talens lui attirerent la confiance du premier , & ses vertus la considération du second.

Compatissant , libéral , bon pere , bon mari , incomparable ami , croiroit-on qu'avec de si rares qualités il avoit cependant éprouvé l'ingratitude ?

La fortune lui avoit fait aussi essuyer ses caprices ; mais ses faveurs comme ses disgraces n'ont servi qu'à mettre ses vertus dans un plus beau jour.

A l'âge de quatre - vingt - deux ans il montrait encore tout le feu de sa premiere jeunesse ; & dans les occasions où il s'agissoit d'obliger , il employoit tout son crédit pour le soulagement des malheureux.

Sa conversation étoit délicate , ses lettres charmantes ; il y peignoit la gaieté naturelle de son esprit , & la candeur de ses mœurs.

Sa bonne santé & le vœu public faisoient espérer qu'avec la sagesse de Nestor il en verroit les années.

Par une Dame de ses amies.

O D E

A Mlle . . . sur son goût pour la Philosophie.

IRis, que les graces formerent
 Sur des modeles si parfaits ,
 Vous , qu'en naissant , elles parerent
 De leurs plus solides attraits ,
 Quel nouveau penchant vous inspire ?
 N'est-ce point assez de l'empire
 Qu'ont acquis vos yeux sur les cœurs ?
 Le mérite d'être sçavante ,
 A la gloire d'être charmante ,
 Peut-il ajouter des honneurs ?



Du sexe l'ouvrage est de plaire
 Et de cultiver l'art d'aimer :
 Les fleurs de l'isle de Cythere
 Seules ont droit de le charmer.
 La science est trop épineuse ,
 Et l'étude trop ennuyeuse ,
 Pour qu'il y donne ses momens.
 Broder avec délicatesse ,
 Dessiner , peindre avec finesse ,
 Doivent être ses passe-tems.



Que dis-je ? Iris est indignée
 Des limites qu'on lui prescrit ;
 L'étude la plus relevée
 Est au-dessous de son esprit.
 Capable des hautes sciences ,
 Les plus sublimes connoissances
 Pour elle ont des appas flatteurs.
 Tout cede à son heureux génie ,
 Et l'abstraite philosophie
 Ne lui présente que des fleurs.



Venez Dilèmes , Sillogismes ;
 Votre nom n'effarouche pas ;
 Epichérèmes & Sophismes ,
 On ne vous croit plus sans appas.
 Iris de vos regles instruite ,
 Des préjugés & de leur suite,
 Aime à voir la futilité.
 Au milieu de votre air sauvage ,
 Elle démêle votre usage ,
 Et toute votre utilité.



Décider sur une parure
 De Cloris c'est le grand talent.
 Louer , blâmer une coëffure
 D'Agnès c'est le goût dominant.
 Angélique , non moins frivole ,

46. MERCURE DE FRANCE.

De ses bijoux fait son idole ,
Et ne parle que vanité,
Iris, avec plus d'avantage ,
Du ciel vout-eûtes en partage ,
Le goût seul de la vérité.



D'une (1) sçavante incomparable
Imitant les nobles efforts ,
Comme elle , vous joignez l'aimable
Aux plus héroïques transports.
Avec zèle , suivant ses traces ,
Vous passez de la cour des grâces
A l'auditoire de Platon ,
Et faites une égale estime
De l'agréable & du sublime ,
Du Dieu des cœurs & de Newton.



Souvent de ses foibles lumières
Votre guide se défiant ,
A craint de laisser aux matières
Un air obscur & rebutant ;
Mais grace à votre intelligence ,
Le défaut de son éloquence
N'a point fait tort à vos progrès ;
A vous seule en revient la gloire.

(1) *Madame la Marquise du Châtelot.*

DECEMBRE. 1755. 67

Il n'osera jamais se croire
Que le témoin de vos succès.

Par D. M.

*COPIE de la Lettre écrite le 12 Août
1755. par M. Voisin, Avocat au Parle-
ment à M. le Prince de Chevalier de
la Toison d'or.*

MONSIEUR ;

La simple idée par écrit , que vous me demandez du Livre (1) , dont , avant votre départ de Paris , j'ai eu l'honneur de vous entretenir , & auquel je travaille depuis plusieurs années , exige elle-même un assez grand détail par la multitude des objets. Je crois , Monsieur , ne pouvoir mieux satisfaire à ce que vous désirez de moi à cet égard , qu'en vous communiquant ; par forme de lettres , le discours que je projette de mettre à la tête de l'ouvrage pour y servir d'introduction.

(1) Ce Livre a pour titre , *Le Conseil familial & économique des Princes & des grands Seigneurs ; ou Moyens de conserver , d'augmenter & de perpétuer les richesses , la magnificence & la véritable gloire de leurs Maisons.*

PREMIERE LETTRE.

Que les Princes & les grands Seigneurs soient dans l'opulence , c'est un attribut naturel de leur condition : mais ils ne doivent pas se flatter de conserver , d'augmenter , ni de perpétuer leurs richesses , sans une heureuse intelligence , soutenue de cette économie libérale , qui ne prodigue rien , pour donner sans cesse avec discernement.

Que les Princes & les grands Seigneurs aient en général le désir de la magnificence , faut-il s'en étonner ? Ils naissent dans son sein ; on en recrée leur enfance : hommes formés , ils en ajoutent l'habitude au goût naturel ; ils y meurent. Mais étoit-ce une véritable magnificence que l'éclat qui leur fit illusion pendant leur vie ? ou n'étoit-ce au contraire , qu'un faux brillant qui , en deshonorant la mémoire de ceux qu'il séduit , ne laisse souvent dans leurs successions que l'indigence & l'insolvabilité.

La véritable magnificence trouve dans la sagesse qui la dirige , les moyens de se conserver , de s'augmenter & de se perpétuer. Un esprit d'arrangement sans contrainte , blâme ou avoue les motifs & les occasions de la magnificence. Si la riche

économie qui prend soin , quand il le faut , que rien ne manque au spectacle , lui prescrit cependant quelquefois des bornes , c'est pour faire , en évitant le défaut d'une confusion inutile & choquante , subsister cette magnificence même avec plus de solidité , & pour assurer par-là à celui qui en supporte la dépense , le suffrage des personnes dont le goût & la raison sont les guides éclairés.

Que les Princes & les grands Seigneurs considèrent la gloire de leurs Maisons comme leur principal objet , & le plus digne de les occuper , l'antiquité & la noblesse de leur origine semblent , à leur naissance , en graver le sentiment dans leurs cœurs : il seroit à souhaiter qu'au soin qu'on se donne de leur en présenter sans cesse la perspective dans le cours de leur éducation , on joignît l'attention de leur développer les caractères essentiels de la véritable gloire , & de leur en inspirer cet amour raisonné qui , ennemi d'un aveugle orgueil , reçoit de l'esprit même du Christianisme , la permission d'aiguillonner les gens d'honneur.

Penser , comme on croit sincèrement le devoir ; s'instruire , pour penser mieux encore ; faire ce qu'on peut & ce qu'on doit par inclination pour le bon ordre ,

voilà en général la base inébranlable de la véritable gloire des Princes & des grands Seigneurs. C'est, en un mot, le fondement de la gloire solide dans tous les états.

Ce principe annonce donc que, pour conserver, augmenter & perpétuer la véritable gloire des Grands, il faut,

Premièrement, qu'ils soyent convaincus de l'indispensable nécessité de remplir les devoirs de leur état.

Secondement, qu'ils travaillent solidement à les connoître dans la vérité, parcequ'il est impossible de bien faire ce dont on ignore les principes.

Enfin il est nécessaire que les Grands surmontent avec courage les dégoûts & les contradictions que des passions tumultueuses élèvent quelquefois contre le regne tranquille de l'ordre & de la raison.

Que la réunion de ces ennemis intérieurs n'effraye pas le combattant ; je ferai voir dans son lieu que l'idée du combat est plus terrible que le combat même. Le Combattant doit craindre d'autant moins d'essayer ses forces, que son courage le rend sûr d'une victoire, dont les suites sont la paix du cœur & la gayerie de l'esprit.

Les Princes & les Grands ont donc des

devoirs d'état à remplir, & ce n'est que par leur exactitude à s'en acquitter, qu'ils peuvent conserver, augmenter & perpétuer la véritable gloire de leurs Maisons.

Mais pour sçavoir quelle est l'étendue des devoirs d'état des Princes & des Grands, il faut déterminer quel est leur état même.

Parce qu'ils sont grands, ne sont-ils qu'hommes de Cour, & ne se croient-ils assujettis à des devoirs qu'envers la Cour? Je les considère dans trois positions différentes, dont chacune exige des connoissances qui lui sont immédiatement nécessaires.

Le Prince ou le grand Seigneur, comme particulier dans l'intérieur de sa maison & de ses terres: Première Partie.

Le Prince ou le grand Seigneur père de famille: Seconde Partie.

Le Prince ou le grand Seigneur membre de la Société, & homme d'Etat; Troisième Partie.

C'est en proposant mes réflexions sur chacune de ces trois conditions, que je mets sous les yeux des Princes & des grands Seigneurs, les moyens de conserver, d'augmenter & de perpétuer les richesses, la magnificence & la véritable gloire de leurs Maisons.

72 MERCURE DE FRANCE.

Ces trois points de vue sous lesquels les Princes & les grands Seigneurs peuvent être envisagés, font aussi la division naturelle de ce discours, dont les trois parties réunies renferment le plan général de l'Ouvrage.

LE mot de l'Enigme du Mercure de Novembre est *Enigme* même ; celui du Logogryphe est *Lumiere*, dans lequel on trouve : *re*, *mi*, *mer*, *lie*, *Jule*, *liere*, *merle*, *rime*, *lime*, *ver*, *lui*, *mur*, *Mire*, *Vire*, *Reme*, *mule*, *vir*, *Eve*, *mure*, *mire*, *rume*.

E N I G M E.

Sous tes yeux, cher Lecteur, je commence à
parôître,

Au caprice je dois & mon nom & mon être.

Je suis utile aux Grands, aux Empereurs, aux
Rois,

La République même est soumise à mes loix.

Impossible en Asie, ordinaire en Afrique,

Dans l'Europe je regne ainsi qu'en Amérique.

Alexandre sans moi n'eût jamais existé.

Du mensonge ennemi, j'aime la vérité.

J'abandonne le Peuple & l'Eglise & le Pape ;

J'aime

J'aime les Cordeliers , je protege la Trappe ;
On me voit chez les Grecs , les Hébreux , les
François :

En servant le repos , je me prête aux procès.
Je méprise la Fable , & protege l'Histoire :
Je suis toujours de près le meurtre & la victoire.
Je me trouve partout , au milieu des revers ,
Dans le sein du bonheur , & même dans ces vers.

*Par Madame Ourseau , chez Madame la
Duchesse d'Ollone , à Paris.*

LOGOGYPHE.

L'Usage veut qu'en un triangle
Mon corps , tout rond qu'il est , devienne trans-
formé.
Soit caprice ou raison , comme un âne on me
fangle :
Alors sur un pivot monté ,
En Hyver , en Eté ,
Dans les champs , à la ville ,
L'honnête homme & le fat , le pauvre & l'opu-
lent ,
Le philosophe & l'imbécile ,
Les bergers & les rois , le sage & l'imprudent ,
Tous , en un mot , me trouvent fort utile.
Aux uns je suis un ornement ,
I. Vol. D

74 MERCURE DE FRANCE.

Aux autres mais c'est trop , & tu dois me com-
noître ,

Lecteur : si toutefois tu ne me comprends pas ,
Difféque les sept pieds qui composent mon être ,
Et sans peine tu trouveras

Le réduit où tu mets les fruits de la vendange :

Le nom qu'on donne à sept cens-vingt de-
niers :

Un manteau féminin d'une figure étrange :

Ce qu'on échalasse à milliers

Dans la Champagne & la Bourgogne :

Une riviere en Portugal :

Un des quatre élémens : une ville en Gascogne :

Ce qu'on ne peut ôter sans souffrir un grand mal :

Le lieu qui donna la naissance

Au quatrième des Henris :

Ce qu'on bat sans cesse à Paris :

Un terrain éminent qui dans la mer s'avance :

Enfin , pour exciter tes curieux desirs ,

Dans la presqu'île Orientale

Cherche , Lecteur , la ville capitale

D'où nos Marchands rapportent les (1) Sa-
phirs :

De mon individu fais bien l'anatomie ,

Tu verras dans la Normandie

Certaine ville ; en outre , une interjection :

Plus une préposition

A quelque objet toujours unie :

(1) *Pierre précieuse.*

**THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY.**

**ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.**

Air.



Non, Venus n'est pas compa-rable
A la Beauté dont je porte les fers, Eut-il ie
mais dans l'Univers Un objet plus di-ma
ble ? Viens l'endre, l'mour, viens l'en-gla :
me, le retarde plus sa dé-par-te; C'est à
toy, Dieu charmant, de rendre l'ris par
faite, en sou-mettant l'en sou-met :
tant son cœur au doux plaisir d'Al :
mer, au doux plaisir d'imer.

à la fin.

L'opposé de l'excès : un article : un pronom ;
Je sens que ces derniers ne sont pas de saison ;
Qu'importe ? encor deux mots , & je finis ta
crise.

Certains-espèce de persil :

Ce que porte dans une Église,....

Alte-là, c'est trop de babil:

L. M. Typographe.

Bromins en Brie , ce 22 Juillet 1755

A I R.

N On , Venus n'est pas comparable

• A la beauté dont je porte les fers :

Fut-il jamais dans l'univers

Un objet plus aimable ?

• Viens , rendre amour , viens l'enflammer ,

Ne retarde plus la défaite :

C'est à toi de rendre Iris parfaite ,

• En soumettant son cœur au doux plaisir d'aimer.



D ij

NOUS avons eu raison de ne pas mettre dans le Mercure précédent , sous le nom de M. de Voltaire , les vers sur la mort de M. de Montesquieu. Nous venons d'apprendre qu'ils sont de M. Bordes , de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Lyon.

Nous n'avons pu mettre dans le Mercure de Novembre la Lettre qui nous est adressée sur les Mémoires de Madame de Staal, ne l'ayant reçue que le 30 Octobre , qui étoit précisément le premier jour de la distribution de ce Journal. Il ne nous a pas même été possible de l'insérer dans celui-ci. Le premier article où elle doit être placée , étoit déjà imprimé , quand elle nous est parvenue. Pour réparer ce contretems , autant qu'il dépend de nous , nous commencerons par elle la partie fugitive du second Mercure de ce mois , qui paroîtra le 15. Ce ne sera qu'un retard de deux semaines. Ce court intervalle ne fera rien perdre de son prix à l'ouvrage , & ne doit pas empêcher l'Auteur d'enrichir notre recueil des autres morceaux qu'il nous promet. Il peut compter sur notre exactitude.

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTERAIRES.

Analyse de l'Esprit des Loix , contenue dans la note qui accompagne l'Eloge de M. de Montesquieu par M. d'Alembert. Nous l'avions annoncée pour le premier Mercure de ce mois , & nous acquitions notre parole.

LA plûpart des gens de Lettres qui ont parlé de l'*Esprit des Loix* , s'étant plus attachés à le critiquer qu'à en donner une idée juste , nous allons tâcher de suppléer à ce qu'ils auroient dû faire , & d'en développer le plan , le caractère & l'objet. Ceux qui en trouveront l'analyse trop longue , jugeront peut être, après l'avoir lue , qu'il n'y avoit que ce seul moyen de bien faire saisir la méthode de l'Auteur. On doit se souvenir d'ailleurs que l'histoire des écrivains célèbres n'est que celle de leurs pensées & de leurs travaux , & que cette partie de leur éloge en est la plus essentielle & la plus utile , sur-tout à la tête d'un ouvrage tel que l'Encyclopédie.

Les homme dans l'état de nature , abs-

D iij

traction faite de toute religion , ne connoissant dans les différends qu'ils peuvent avoir , d'autre loi que celle des animaux , le droit du plus fort, on doit regarder l'établissement des sociétés comme une espèce de traité contre ce droit injuste ; traité destiné à établir entre les différentes parties du genre humain une sorte de balance. Mais il en est de l'équilibre moral comme du physique : il est rare qu'il soit parfait & durable ; & les traités du genre humain sont , comme les traités entre nos Princes , une semence continuelle de division. L'intérêt , le besoin & le plaisir , ont rapproché les hommes ; mais ces mêmes motifs les poussent sans cesse à vouloir jouir des avantages de la société sans en porter les charges ; & c'est en ce sens qu'on peut dire avec l'Auteur , que les hommes , dès qu'ils sont en société , sont en état de guerre. Car la guerre suppose dans ceux qui se la font , sinon l'égalité de force , au moins l'opinion de cette égalité , d'où naît le desir & l'espoir mutuel de se vaincre. Or dans l'état de société , si la balance n'est jamais parfaite entre les hommes , elle n'est pas non plus trop inégale : au contraire , ou ils n'auroient rien à se disputer dans l'état de nature , ou si la nécessité les y obligeoit , on ne verroit que la foiblesse

fuyant devant la force , des oppresseurs sans combat, & des opprimés sans résistance.

Voilà donc les hommes réunis & armés tout-à-la-fois , s'embrassant d'un côté , si on peut parler ainsi , & cherchant de l'autre à se blesser mutuellement : les loix sont le lien plus ou moins efficace , destiné à suspendre ou à retenir leurs coups. Mais l'étendue prodigieuse du globe que nous habitons , la nature différente des régions de la terre & des peuples qui la couvrent , ne permettant pas que tous les hommes vivent sous un seul & même gouvernement , le genre humain a dû se partager en un certain nombre d'Etats , distingués par la différence des loix auxquelles ils obéissent. Un seul gouvernement n'auroit fait du genre humain qu'un corps exténué & languissant , étendu sans vigueur sur la surface de la terre. Les différens Etats sont autant de corps agiles & robustes , qui en se donnant la main les uns aux autres , n'en forment qu'un , & dont l'action réciproque entretient partout le mouvement & la vie.

On peut distinguer trois sortes de gouvernemens ; le Républicain , le Monarchique , le Despotique. Dans le Républicain , le peuple en corps a la souveraine puissance ; dans le Monarchique , un seul

D iv

gouverne par des loix fondamentales ; dans le Despotique , on ne connoît d'autre loi que la volonté du maître , ou plutôt du tyran. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait dans l'univers que ces trois especes d'Etats , ce n'est pas à dire même qu'il y ait des Etats qui appartiennent uniquement & rigoureusement à quelque-une de ces formes : la plûpart sont , pour ainsi dire , mi-partis ou nuancés les uns des autres. Ici la Monarchie incline au Despotisme ; là le gouvernement monarchique est combiné avec le Républicain ; ailleurs ce n'est pas le peuple entier , c'est seulement une partie du peuple qui fait les loix. Mais la division précédente n'en est pas moins exacte & moins juste : les trois especes de gouvernement qu'elle renferme sont tellement distingués , qu'elles n'ont proprement rien de commun ; & d'ailleurs tous les Etats que nous connoissons , participent de l'une ou de l'autre. Il étoit donc nécessaire de former de ces trois especes des classes particulieres , & de s'appliquer à déterminer les loix qui leur sont propres ; il sera facile ensuite de modifier ces loix dans l'application à quelque gouvernement que ce soit , selon qu'il appartiendra plus ou moins à ces différentes formes.

Dans les divers Etats , les loix doivent être relatives à leur *nature* , c'est-à-dire à ce qui les constitue , & à leur *principe* , c'est-à-dire à ce qui les soutient & les fait agir ; distinction importante , la clef d'une infinité de loix , & dont l'Auteur tire bien des conséquences.

Les principales loix relatives à la *nature* de la Démocratie sont , que le peuple y soit à certains égards le Monarque , à d'autres le Sujet ; qu'il élise & juge ses Magistrats , & que les Magistrats en certaines occasions décident. La nature de la Monarchie demande qu'il y ait entre le Monarque & le peuple beaucoup de pouvoirs & de rangs intermédiaires , & un corps , dépositaire des loix , médiateur entre les sujets & le Prince. La nature du Despotisme exige que le tyran exerce son autorité , ou par lui seul , ou par un seul qui le représente.

Quant au *principe* des trois gouvernemens , celui de la Démocratie est l'amour de la République , c'est-à-dire de l'égalité : dans les Monarchies où un seul est le dispensateur des distinctions & des récompenses , & où l'on s'accoutume à confondre l'Etat avec ce seul homme , le principe est l'honneur , c'est-à-dire l'ambition & l'amour de l'estime : sous le Des-

D v

82 MERCURE DE FRANCE.

potisme enfin , c'est la crainte. Plus ces principes sont en vigueur , plus le gouvernement est stable ; plus ils s'altèrent & se corrompent , plus il incline à sa destruction. Quand l'Auteur parle de l'égalité dans les Démocraties , il n'entend pas une égalité extrême , absolue , & par conséquent chimérique ; il entend cet heureux équilibre qui rend tous les citoyens également soumis aux loix , & également intéressés à les observer.

Dans chaque gouvernement les loix de l'éducation doivent être relatives au *principe* ; on entend ici par *éducation* celle qu'on reçoit en entrant dans le monde , & non celle des parens & des maîtres , qui souvent y est contraire , sur-tout dans certains Etats. Dans les Monarchies , l'éducation doit avoir pour objet l'urbanité & les égards réciproques : dans les Etats despotiques , la terreur & l'avilissement des esprits : dans les Républiques on a besoin de toute la puissance de l'éducation : elle doit inspirer un sentiment noble , mais pénible , le renoncement à soi-même , d'où naît l'amour de la patrie.

Les loix que le Législateur donne , doivent être conformes au *principe* de chaque gouvernement ; dans la République , entretenir l'égalité & la frugalité ; dans

la Monarchie , soutenir la noblesse sans écraser le peuple ; sous le gouvernement despotique , tenir également tous les Etats dans le silence. On ne doit point accuser M. de Montesquieu d'avoir ici tracé aux Souverains les principes du pouvoir arbitraire , dont le nom seul est si odieux aux Princes justes , & à plus forte raison au citoyen sage & vertueux. C'est travailler à l'anéantir que de montrer ce qu'il faut faire pour le conserver : la perfection de ce gouvernement en est la ruine ; & le code exact de la tyrannie , tel que l'Auteur le donne , est en même tems la satire & le fléau le plus redoutable des tyrans. A l'égard des autres gouvernemens, ils ont chacun leurs avantages ; le républicain est plus propre aux petits Etats ; le monarchique , aux grands ; le républicain plus sujet aux excès, le monarchique, aux abus ; le républicain apporte plus de maturité dans l'exécution des loix , le monarchique plus de promptitude.

La différence des principes des trois gouvernemens doit en produire dans le nombre & l'objet des loix , dans la forme des jugemens & la nature des peines. La constitution des Monarchies étant invariable & fondamentale , exige plus de loix civiles & de tribunaux , afin que la justice

84 MERCURE DE FRANCE.

soit rendue d'une manière plus uniforme & moins arbitraire ; dans les Etats modérés , soit Monarchies , soit Républiques , on ne sçauroit apporter trop de formalités aux loix criminelles. Les peines doivent non seulement être en proportion avec le crime , mais encore les plus douces qu'il est possible , sur-tout dans la Démocratie ; l'opinion attachée aux peines fera souvent plus d'effet que leur grandeur même. Dans les Républiques , il faut juger selon la loi , parce qu'aucun particulier n'est le maître de l'altérer. Dans les Monarchies , la clémence du Souverain peut quelquefois l'adoucir ; mais les crimes ne doivent jamais y être jugés que par les Magistrats expressément chargés d'en connoître. Enfin c'est principalement dans les Démocraties que les loix doivent être sévères contre le luxe, le relâchement des mœurs & la séduction des femmes. Leur douceur & leur foiblesse même les rend assez propres à gouverner dans les Monarchies , & l'Histoire prouve que souvent elles ont porté la couronne avec gloire.

M. de Montesquieu ayant ainsi parcouru chaque gouvernement en particulier , les examine ensuite dans le rapport qu'ils peuvent avoir les uns aux autres , mais seulement sous le point de vue le plus

général, c'est-à-dire sous celui qui est uniquement relatif à leur nature & à leur principe. Envisagés de cette manière, les Etats ne peuvent avoir d'autres rapports que celui de se défendre, ou d'attaquer. Les Républiques devant, par leur nature, renfermer un petit Etat, elles ne peuvent se défendre sans alliance; mais c'est avec des Républiques qu'elles doivent s'allier. La force défensive de la Monarchie consiste principalement à avoir des frontières hors d'insulte. Les Etats ont, comme les hommes, le droit d'attaquer pour leur propre conservation. Du droit de la guerre dérive celui de conquête; droit nécessaire, légitime & malheureux, *qui laisse toujours à payer une dette immense pour s'acquitter envers la nature humaine*, & dont la loi générale est de faire aux vaincus le moins de mal qu'il est possible. Les Républiques peuvent moins conquérir que les Monarchies; des conquêtes immenses supposent le despotisme ou l'assurent. Un des grands principes de l'esprit de conquête doit être de rendre meilleure, autant qu'il est possible, la condition du peuple conquis: c'est satisfaire tout-à-la-fois la loi naturelle & la maxime d'Etat. Rien n'est plus beau que le traité de paix de Gelon avec les Carthaginois, par lequel il leur défen-

dit d'immoler à l'avenir leurs propres enfans. Les Espagnols , en conquérant le Pérou , auroient dû obliger de même les habitans à ne plus immoler des hommes à leurs Dieux ; mais ils crurent plus avantageux d'immoler ces peuples mêmes. Ils n'eurent plus pour conquête qu'un vaste désert : ils furent forcés à dépeupler leur pays , & s'affoiblirent pour toujours par leur propre victoire. On peut être obligé quelquefois de changer les loix du peuple vaincu ; rien ne peut jamais obliger de lui ôter ses mœurs ou même ses coutumes , qui sont souvent toutes ses mœurs. Mais le moyen le plus sûr de conserver une conquête , c'est de mettre , s'il est possible , le peuple vaincu au niveau du peuple conquérant ; de lui accorder les mêmes droits & les mêmes privilèges : c'est ainsi qu'en ont souvent usé les Romains ; c'est ainsi sur-tout qu'en usa César à l'égard des Gaulois.

Jusqu'ici , en considérant chaque gouvernement , tant en lui-même , que dans son rapport aux autres , nous n'avons eu égard ni à ce qui doit leur être commun , ni aux circonstances particulières tirées ou de la nature du pays , ou du génie des peuples : c'est ce qu'il faut maintenant développer.

La loi commune de tous les gouvernemens , du moins des gouvernemens modérés , & par conséquent justes , est la liberté politique dont chaque citoyen doit jouir. Cette liberté n'est point la licence absurde de faire tout ce qu'on veut , mais le pouvoir de faire tout ce que les loix permettent. Elle peut être envisagée , ou dans son rapport à la constitution , ou dans son rapport au citoyen.

Il y a dans la constitution de chaque Etat deux sortes de pouvoirs , la puissance législative & l'exécutrice ; & cette dernière a deux objets , l'intérieur de l'Etat & le dehors. C'est de la distribution légitime & de la répartition convenable de ces différentes especes de pouvoirs que dépend la plus grande perfection de la liberté politique par rapport à la constitution. M. de Montesquieu en apporte pour preuve la constitution de la République Romaine & celle de l'Angleterre. Il trouve le principe de celle-ci dans cette loi fondamentale du gouvernement des anciens Germains , que les affaires peu importantes y étoient décidées par les chefs , & que les grandes étoient portées au tribunal de la nation , après avoir auparavant été agitées par les chefs. M. de Montesquieu n'examine point si les Anglois

jouissent ou non de cette extrême liberté politique que leur constitution leur donne , il lui suffit qu'elle soit établie par leurs loix : il est encore plus éloigné de vouloir faire la satire des autres Etats. Il croit au contraire que l'excès , même dans le bien , n'est pas toujours désirable ; que la liberté extrême a ses inconveniens , comme l'extrême servitude ; & qu'en général la nature humaine s'accommode mieux d'un état moyen.

La liberté politique considérée par rapport au citoyen , consiste dans la sûreté où il est à l'abri des loix , ou du moins dans l'opinion de cette sûreté , qui fait qu'un citoyen n'en craint point un autre. C'est principalement par la nature & la proportion des peines , que cette liberté s'établit ou se détruit. Les crimes contre la Religion doivent être punis par la privation des biens que la Religion procure ; les crimes contre les mœurs , par la honte ; les crimes contre la tranquillité publique , par la prison ou l'exil ; les crimes contre la sûreté , par les supplices. Les écrits doivent être moins punis que les actions , jamais les simples pensées ne doivent l'être : accusations non juridiques , espions , lettres anonymes , toutes ces ressources de la tyrannie , également honteuses à ceux qui

en font l'instrument, & à ceux qui s'en servent, doivent être prosrites dans un bon gouvernement monarchique. Il n'est permis d'accuser qu'en face de la loi, qui punit toujours ou l'accusé, ou le calomniateur. Dans tout autre cas, ceux qui gouvernent doivent dire avec l'Empereur Constance : *Nous ne sçaurions soupçonner celui à qui il a manqué un accusateur, lorsqu'il ne lui manquoit pas un ennemi.* C'est une très-bonne institution que celle d'une partie publique qui se charge, au nom de l'Etat, de poursuivre les crimes, & qui ait toute l'utilité des délateurs, sans en avoir les vils intérêts, les inconvéniens, & l'infamie.

La grandeur des impôts doit être en proportion directe avec la liberté. Ainsi dans les Démocraties ils peuvent être plus grands qu'ailleurs, sans être onéreux, parce que chaque citoyen les regarde comme un tribut qu'il se paye à lui-même, & qui assure la tranquillité & le sort de chaque membre. De plus, dans un Etat démocratique, l'emploi infidèle des deniers publics est plus difficile, parce qu'il est plus aisé de le connoître & de le punir, le dépositaire en devant compte, pour ainsi dire, au premier citoyen qui l'exige.

Dans quelque gouvernement que ce soit,

l'espèce de tributs la moins onéreuse , est celle qui est établie sur les marchandises ; parce que le citoyen paye sans s'en appercevoir. La quantité excessive de troupes , en tems de paix , n'est qu'un prétexte pour charger le peuple d'impôts , un moyen d'énervier l'État , & un instrument de servitude. La régie des tributs qui en fait rentrer le produit en entier dans le fisc public , est sans comparaison moins à charge au peuple , & par conséquent plus avantageuse , lorsqu'elle peut avoir lieu , que la ferme de ces mêmes tributs , qui laisse toujours entre les mains de quelques particuliers une partie des revenus de l'État. Tout est perdu sur-tout (ce sont ici les termes de l'Auteur) lorsque la profession de traitant devient honorable ; & elle le devient dès que le luxe est en vigueur. Laisser quelques hommes se nourrir de la substance publique , pour les déponiller à leur tour , comme on l'a autrefois pratiqué dans certains États , c'est réparer une injustice par une autre , & faire deux maux au lieu d'un.

Venons maintenant , avec M. de Montesquieu , aux circonstances particulières indépendantes de la nature du gouvernement , & qui doivent en modifier les loix. Les circonstances qui viennent de la na-

ture du pays sont de deux sortes ; les unes ont rapport au climat , les autres au terrain. Personne ne doute que le climat n'influe sur la disposition habituelle des corps , & par conséquent sur les caractères. C'est pourquoi les loix doivent se conformer au physique du climat dans les choses indifférentes , & au contraire le combattre dans les effets vicieux : ainsi dans les pays où l'usage du vin est nuisible , c'est une très-bonne loi que celle qui l'interdit. Dans les pays où la chaleur du climat porte à la paresse , c'est une très-bonne loi que celle qui encourage au travail. Le gouvernement peut donc corriger les effets du climat , & cela suffit pour mettre l'Esprit des Loix à couvert du reproche très-injuste qu'on lui a fait d'attribuer tout au froid & à la chaleur : car outre que la chaleur & le froid ne sont pas la seule chose par laquelle les climats soient distingués , il seroit aussi absurde de nier certains effets du climat que de vouloir lui attribuer tout.

L'usage des Esclaves établi dans les Pays chauds de l'Asie & de l'Amérique , & réprouvé dans les climats tempérés de l'Europe , donne sujet à l'Auteur de traiter de l'Esclavage civil. Les hommes n'ayant pas plus de droit sur la liberté que sur la vie

les uns des autres , il s'ensuit que l'esclavage , généralement parlant , est contre la loi naturelle. En effet , le droit d'esclavage ne peut venir ni de la guerre , puisqu'il ne pourroit être alors fondé que sur le rachat de la vie , & qu'il n'y a plus de droit sur la vie de ceux qui n'attaquent plus ; ni de la vente qu'un homme fait de lui-même à un autre , puisque tout citoyen étant redevable de sa vie à l'Etat , lui est à plus forte raison redevable de sa liberté , & par conséquent n'est pas le maître de la vendre. D'ailleurs quel seroit le prix de cette vente ? Ce ne peut être l'argent donné au vendeur , puisqu'au moment qu'on se rend esclave , toutes les possessions appartiennent au maître : or une vente sans prix est aussi chimérique qu'un contrat sans condition. Il n'y a peut-être jamais eu qu'une loi juste en faveur de l'esclavage , c'étoit la loi Romaine qui rendoit le débiteur esclave du créancier ; encore cette loi , pour être équitable , devoit borner la servitude quant au degré & quant au tems. L'esclavage peut tout au plus être toléré dans les Etats despotiques , où les hommes libres , trop foibles contre le gouvernement , cherchent à devenir , pour leur propre utilité , les esclaves de ceux qui tyrannisent l'Etat ; ou bien dans les climats dont la chaleur

énervé si fort le corps , & affoiblit tellement le courage , que les hommes n'y sont portés à un devoir pénible , que par la crainte du châtiment.

A côté de l'esclavage civil on peut placer la servitude domestique , c'est-à-dire ; celle où les femmes sont dans certains climats : elle peut avoir lieu dans ces contrées de l'Asie où elles sont en état d'habiter avec les hommes avant que de pouvoir faire usage de leur raison ; nubiles par la loi du climat , enfans par celle de la nature. Cette sujétion devient encore plus nécessaire dans les Pays où la polygamie est établie ; usage que M. de Montesquieu ne prétend pas justifier dans ce qu'il a de contraire à la Religion , mais qui dans les lieux où il est reçu (& à ne parler que politiquement) peut être fondé jusqu'à un certain point , ou sur la nature du Pays , ou sur le rapport du nombre des femmes au nombre des hommes. M. de Montesquieu parle à cette occasion de la Répudiation & du Divorce ; & il établit sur de bonnes raisons , que la répudiation une fois admise , devroit être permise aux femmes comme aux hommes.

Si le climat a tant d'influence sur la servitude domestique & civile , il n'en a pas moins sur la servitude politique , c'est-à-

dire sur celle qui soumet un peuple à un autre. Les peuples du Nord sont plus forts & plus courageux que ceux du Midi ; ceux-ci doivent donc en général être subjugués , ceux-là conquérans ; ceux-ci esclaves , ceux-là libres : c'est aussi ce que l'Histoire confirme. L'Asie a été conquise onze fois par les peuples du Nord ; l'Europe a souffert beaucoup moins de révolutions.

A l'égard des loix relatives à la nature du terrain , il est clair que la Démocratie convient mieux que la Monarchie aux Pays stériles , où la terre a besoin de toute l'industrie des hommes. La liberté d'ailleurs est en ce cas une espèce de dédommagement de la dureté du travail. Il faut plus de loix pour un peuple agriculteur que pour un peuple qui nourrit des troupeaux, pour celui-ci que pour un peuple chasseur, pour un peuple qui fait usage de la monnoie , que pour celui qui l'ignore.

Enfin on doit avoir égard au génie particulier de la Nation. La vanité qui grossit les objets , est un bon ressort pour le gouvernement ; l'orgueil qui les déprisse est un ressort dangereux. Le Législateur doit respecter jusqu'à un certain point les préjugés , les passions , les abus. Il doit imiter Solon , qui avoit donné aux Athéniens , non les meilleures loix en elles-mêmes ,

mais les meilleures qu'ils pussent avoir. Le caractère gai de ces peuples demandoit des loix plus faciles ; le caractère dur des Lacédémoniens, des loix plus sévères. Les loix sont un mauvais moyen pour changer les manieres & les usages ; c'est par les récompenses & l'exemple qu'il faut tâcher d'y parvenir. Il est pourtant vrai en même-temps, que les loix d'un peuple, quand on n'affecte pas d'y choquer grossièrement & directement ses mœurs, doivent influencer insensiblement sur elles, soit pour les affermir, soit pour les changer.

Après avoir approfondi de cette maniere la nature & l'esprit des Loix par rapport aux différentes especes de Pays & de peuples, l'Auteur revient de nouveau à considérer les Etats les uns par rapport aux autres. D'abord en les comparant entre eux d'une maniere générale, il n'avoit pu les envisager que par rapport au mal qu'ils peuvent se faire. Ici il les envisage par rapport aux secours mutuels qu'ils peuvent se donner : or ces secours sont principalement fondés sur le Commerce. Si l'esprit de Commerce produit naturellement un esprit d'intérêt opposé à la sublimité des vertus morales, il rend aussi un peuple naturellement juste, & en éloigne l'oisiveté & le brigandage.

Les Nations libres qui vivent sous des gouvernemens modérés, doivent s'y livrer plus que les Nations esclaves. Jamais une Nation ne doit exclure de son commerce une autre Nation, sans de grandes raisons. Au reste la liberté en ce genre n'est pas une faculté absolue accordée aux Négocians de faire ce qu'ils veulent ; faculté qui leur seroit souvent préjudiciable : elle consiste à ne gêner les Négocians qu'en faveur du Commerce. Dans la Monarchie la Noblesse ne doit point s'y adonner, encore moins le Prince. Enfin il est des Nations auxquelles le Commerce est désavantageux ; ce ne sont pas celles qui n'ont besoin de rien, mais celles qui ont besoin de tout : paradoxe que l'Auteur rend sensible par l'exemple de la Pologne, qui manque de tout, excepté de bled, & qui, par le commerce qu'elle en fait, prive les payfans de leur nourriture, pour satisfaire au luxe des Seigneurs. M. de Montesquieu, à l'occasion des loix que le Commerce exige, fait l'histoire de ses différentes révolutions ; & cette partie de son livre n'est ni la moins intéressante, ni la moins curieuse. Il compare l'appauvrissement de l'Espagne, par la découverte de l'Amérique, au sort de ce Prince imbécille de la Fable, prêt à mourir de faim, pour avoir demandé

demandé aux Dieux que tout ce qu'il toucheroit se convertît en or. L'usage de la monnoie étant une partie considérable de l'objet du Commerce , & son principal instrument , il a cru devoir , en conséquence , traiter des opérations sur la monnoie , du change , du payement des dettes publiques , du prêt à intérêt dont il fixe les loix & les limites , & qu'il ne confond nullement avec les excès si justement condamnés de l'usure.

La population & le nombre des habitans ont avec le Commerce un rapport immédiat ; & les mariages ayant pour objet la population , M. de Montesquieu approfondit ici cette importante matiere. Ce qui favorise le plus la propagation est la continence publique ; l'expérience prouve que les conjonctions illicites y contribuent peu , & même y nuisent. On a établi avec justice , pour les mariages , le consentement des peres ; cependant on y doit mettre des restrictions : car la loi doit en général favoriser les mariages. La loi qui défend le mariage des meres avec les fils , est (indépendamment des préceptes de la Religion) une très-bonne loi civile ; car sans parler de plusieurs autres raisons , les contractans étant d'âge très-différent , ces sortes de mariages peuvent rarement avoir

la propagation pour objet. La loi qui défend le mariage du pere avec la fille , est fondée sur les mêmes motifs : cependant (à ne parler que civilement) elle n'est pas si indispensablement nécessaire que l'autre à l'objet de la population , puisque la vertu d'engendrer finit beaucoup plus tard dans les hommes ; aussi l'usage contraire a-t'il eu lieu chez certains peuples que la lumiere du Christianisme n'a point éclairés. Comme la nature porte d'elle-même au mariage , c'est un mauvais gouvernement que celui où on aura besoin d'y encourager. La liberté , la sûreté , la modération des impôts , la proscription du luxe , sont les vrais principes & les vrais soutiens de la population : cependant on peut avec succès faire des loix pour encourager les mariages , quand , malgré la corruption , il reste encore des ressorts dans le peuple qui l'attachent à sa patrie. Rien n'est plus beau que les loix d'Auguste pour favoriser la propagation de l'espece : par malheur il fit ces loix dans la décadence , ou plutôt dans la chute de la République ; & les citoyens découragés devoient prévoir qu'ils ne mettroient plus au monde que des esclaves : aussi l'exécution de ces loix fut elle bien foible durant tout le tems des Empereurs payens. Constantin

enfin les abolit en se faisant Chrétien , comme si le Christianisme avoit pour but de dépeupler la société , en conseillant à un petit nombre la perfection du célibat.

L'établissement des hôpitaux , selon l'esprit dans lequel il est fait , peut nuire à la population , ou la favoriser. Il peut &c. il doit même y avoir des hôpitaux dans un Etat dont la plupart des citoyens n'ont que leur industrie pour ressource , parce que cette industrie peut quelquefois être malheureuse ; mais les secours que ces hôpitaux donnent , ne doivent être que passagers , pour ne point encourager la mendicité & la fainéantise. Il faut commencer par rendre le peuple riche , & bâtir ensuite des hôpitaux pour les besoins imprévus & pressans. Malheureux les Pays où la multitude des hôpitaux & des monastères , qui ne sont que des hôpitaux perpétuels , fait que tout le monde est à son aise , excepté ceux qui travaillent.

M. de Montesquieu n'a encore parlé que des loix humaines. Il passe maintenant à celles de la Religion , qui dans presque tous les Etats font un objet si essentiel du gouvernement. Par-tout il fait l'éloge du Christianisme ; il en montre les avantages & la grandeur ; il cherche à le faire aimer. Il soutient qu'il n'est pas impossi-

E ij

ble, comme Bayle l'a prétendu, qu'une société de parfaits Chrétiens forme un Etat subsistant & durable. Mais il s'est cru permis aussi d'examiner ce que les différentes Religions (humainement parlant) peuvent avoir de conforme ou de contraire au génie & à la situation des peuples qui les professent. C'est dans ce point de vue qu'il faut lire tout ce qu'il a écrit sur cette matière, & qui a été l'objet de tant de déclamations injustes. Il est surprenant surtout que dans un siècle qui en appelle tant d'autres barbares, on lui ait fait un crime de ce qu'il dit de la tolérance; comme si c'étoit approuver une religion que de la tolérer; comme si enfin l'Évangile même ne proscrivoit pas tout autre moyen de le répandre, que la douceur & la persuasion. Ceux en qui la superstition n'a pas éteint tout sentiment de compassion & de justice, ne pourront lire, sans être attendris, la remontrance aux Inquisiteurs, ce tribunal odieux, qui outrage la Religion en paroissant la venger.

Enfin après avoir traité en particulier des différentes especes de loix que les hommes peuvent avoir, il ne reste plus qu'à les comparer toutes ensemble, & à les examiner dans leur rapport avec les choses sur lesquelles elles statuent. Les

hommes sont gouvernés par différentes especes de loix ; par le droit naturel , commun à chaque individu ; par le droit divin , qui est celui de la Religion ; par le droit ecclésiastique , qui est celui de la police de la Religion ; par le droit civil , qui est celui des membres d'une même société ; par le droit politique , qui est celui du gouvernement de cette société ; par le droit des gens , qui est celui des sociétés les unes par rapport aux autres. Ces droits ont chacun leurs objets distingués , qu'il faut bien se garder de confondre. On ne doit jamais régler par l'un ce qui appartient à l'autre , pour ne point mettre de désordre ni d'injustice dans les principes qui gouvernent les hommes. Il faut enfin que les principes qui prescrivent le genre des loix , & qui en circonscrivent l'objet , regnent aussi dans la maniere de les composer. L'esprit de modération doit, autant qu'il est possible , en dicter toutes les dispositions. Des loix bien faites seront conformes à l'esprit du Législateur , même en paroissant s'y opposer. Telle étoit la fameuse loi de Solon , par laquelle tous ceux qui ne prenoient point de part dans les séditions , étoient déclarés infâmes. Elle prévenoit les séditions , ou les rendoit utiles en forçant tous les membres de la Répu-

blique à s'occuper de ses vrais intérêts. L'Ostracisme même étoit une très-bonne loi ; car d'un côté elle étoit honorable au citoyen qui en étoit l'objet , & prévenoit de l'autre les effets de l'ambition ; il falloit d'ailleurs un très-grand nombre de suffrages , & on ne pouvoit bannir que tous les cinq ans. Souvent les loix qui paroissent les mêmes, n'ont ni le même motif, ni le même effet, ni la même équité : la forme du gouvernement , les conjonctures & le génie du peuple changent tout. Enfin le style des loix doit être simple & grave : elles peuvent se dispenser de motiver , parce que le motif est supposé exister dans l'esprit du Législateur ; mais quand elles motivent , ce doit être sur des principes évidens : elles ne doivent pas ressembler à cette loi qui , défendant aux aveugles de plaider , apporte pour raison qu'ils ne peuvent pas voir les ornemens de la Magistrature.

M. de Montesquieu , pour montrer par des exemples l'application de ses principes , a choisi deux différens peuples , le plus célèbre de la terre , & celui dont l'Histoire nous intéresse le plus , les Romains & les François. Il ne s'attache qu'à une partie de la Jurisprudence du premier ; celle qui regarde les successions. A l'égard

des François , il entre dans le plus grand détail sur l'origine & les révolutions de leurs loix civiles , & sur les différens usages abolis ou subsistans , qui en ont été la suite : il s'étend principalement sur les loix féodales , cette espece de gouvernement inconnu à toute l'antiquité , qui le sera peut-être pour toujours aux siècles futurs , & qui a fait tant de biens & tant de maux. Il discute sur-tout ces loix dans le rapport qu'elles ont à l'établissement & aux révolutions de la Monarchie Française ; il prouve , contre M. l'Abbé du Bos , que les Francs sont réellement entrés en conquérans dans les Gaules , & qu'il n'est pas vrai , comme cet Auteur le prétend , qu'ils ayent été appelés par les peuples pour succéder aux droits des Empereurs Romains qui les opprimoient : détail profond , exact & curieux , mais dans lequel il nous est impossible de le suivre , & dont les points principaux se trouveront d'ailleurs répandus dans différens endroits de ce Dictionnaire , aux articles qui s'y rapportent.

Telle est l'analyse générale , mais très-informe & très-imparfaite , de l'ouvrage de M. de Montesquieu : nous l'avons séparée du reste de son éloge , pour ne pas trop interrompre la suite de notre récit.

E iv

M. Dalember nous permettra de combattre ici sa modestie. Nous osons dire , d'après la voix publique , que cette analyse est un modele, qu'elle met l'Esprit des Loix dans tout son jour , & qu'il n'est pas possible d'en faire une meilleure. Heureux le texte , quelque mérite qu'il ait en soi , qui est ainsi commenté !

ELOGE funebre de M. le Président de Montesquieu. *Monumenta doloris exigua ingentis.* Virg. *Æneid.* lib. 9. 1755. M. le Fevre de Beauvrai en est l'Auteur. Nous allons extraire ici deux ou trois endroits de ce petit poëme, qui mettront le Lecteur à portée de juger de son mérite. Nous commencerons par le début qui nous a paru annoncer très-bien son héros.

O France, prends le deuil ! il n'est plus ce grand
homme ,
Par qui tu surpassois Athenes , Londre & Rome ;
Cet Oracle du gout & de la vérité ,
Ce pere , cet ami de la société ;
Ce héros , citoyen , ce respectacle Sage ,
Qui seul peut-être a sçu, par un rare assemblage ,
Pour instruire à la fois , & charmer l'univers ,
Joindre à mille vertus mille talens divers !
Il n'est plus ! mais le sort qui termina sa vie ,
Au moins, en desarmant l'impitoyable envie ;

Permet à ton amour , pour calmer tes douleurs ,
D'honorer son tombeau , de le joncher de fleurs ;
Et dans le juste accès du zèle qui t'enflamme ,
D'oser enfin tout haut célébrer sa grande ame.

Voici un portrait des François digne
d'être cité.

Loin des antres du Nord , séjour des noirs
frimats ,

Loin d'arides déserts & de brulans climats ,
Au sein d'une contrée , où regne l'abondance ,
Sous le ciel le plus doux habite un peuple im-
mense ,

Capricieux , sensé , vif à la fois & lent ,
Son caractère est prompt , moîéré , pétulant.
Sémillant , enjoué , tendre , aimable & volage ,
C'est l'enfant de l'amour , c'est la brillante image
Réfléchi , dissipé , solide , inconséquent ,
Il pense par instinct , & par accès il sent.

Fier à la fois & doux , prévenant , intraitable ,
Son esprit est changeant , son cœur invariable.

Propre à tous les talens , & né pour tous les arts ,
Prudent & courageux , bravant tous les hazards ;
Avide de plaisirs , de gloire & de fatigues ,

Il cherche le repos , la guerre & les intrigues ,
Des fortes passions n'éprouvant point l'accès ,
Des vices , des vertus , il ignore l'excès.

Trop altier pour descendre à d'indignes bassesses ,
n'a que des défauts , ou plutôt des foiblesses.

E v

106 MERCURE DE FRANCE.

Essentiel , frivole , & plein d'humanité ,

La nature le fit pour la société.

Le voilà cependant ce peuple respectable ,

Que l'étranger décrie , & nous peint si coupable.

Usbek , qui ne songeoit qu'à le rendre meilleur ,

Sçut mieux apprécier son esprit & son cœur.

Dans cette peinture que nous trouvons
aussi juste qu'ingénieuse dans tous ses
contrastes , il s'offre un trait ou un vers
qui nous semble d'une vérité moins exacte :
c'est celui-ci :

Son esprit est changeant , son cœur invariable.

Nous croyons que les sentimens du
Français ne varient pas moins que ses idées.

Montagne , Auteur charmant , bonheur de ta
patrie ,

Accours de l'Elysée en ces terrestres lieux :

Viens voir , à la faveur d'un masque ingénieux ,

Egayant , comme toi , sa morale profonde ,

L'un de tes descendans , sage au sein du grand
monde ,

Du Français qu'il amuse , & peint de ses couleurs ,

Honnir le ridicule , & corriger les mœurs.

Je suis encore fâché que ces derniers
vers , par lesquels je finirai , & qui sont
d'un ton noble , soient , pour ainsi dire ,
tachés par cette expression basse *honnir* le
ridicule. Il ne faut qu'un mot ignoble

Nous avons annoncé au mois de Septembre la *nouvelle Collection académique*, &c. avec promesse d'en parler plus expressément une autre fois. Nous allons la remplir. La seule inspection de son titre a dû déjà faire connoître l'étendue du projet de l'Editeur.

Cet ouvrage est précédé d'un beau discours préliminaire qui présente des vues très-philosophiques. Elles font juger avantageusement du mérite de M. Gueneau qui en est l'Auteur. Comme il sent vivement l'importance des vérités physiques que cette collection a pour objet, il s'exprime de même. Les matieres les plus abstraites deviennent intéressantes sous une main aussi habile que la sienne. Il joint à la profondeur du raisonnement l'éloquence du style ; deux qualités d'autant plus dignes d'éloges, qu'elles ne vont pas toujours ensemble.

On n'entend pas ici cette éloquence qui cherche à surprendre par de fausses lueurs, & qui fait disparaître la vérité sous des ornemens qui lui sont étrangers. Tout homme qui pense en philosophe, est bien éloigné de l'employer à un pareil usage. Ce feroit prendre l'abus de l'éloquence

E vj

pour l'éloquence elle-même , qui a pour base la solidité du jugement. On entend donc par là cette énergie d'expression qui communique , pour ainsi dire , la vie aux idées dont elle rend la force plus sensible , en leur prêtant un nouvel éclat. M. Gueneau débute par des réflexions générales sur la marche de l'esprit humain dans le développement des connoissances qui appartiennent à l'étude de la nature. Il en marque les progrès , & saisit avec art tous les rapports qui en dépendent. Il insiste particulièrement sur la nécessité de l'observation , dont il analyse les principes. Il approfondit la méthode qui doit servir de guide aux Observateurs dans leurs recherches , pour arriver à la certitude physique.

» Le premier objet (dit-il) qui se préten-
 » te à observer , celui qu'il nous importe le
 » plus de bien connoître , c'est nous-mê-
 » mes. Cette espèce d'observation inté-
 » rieure doit précéder toute autre obser-
 » vation , & peut seule nous rendre capa-
 » bles de juger sainement des êtres qui
 » sont hors de nous. En effet nous ne con-
 » noissons point immédiatement ces êtres ;
 » nous ne pourrions jamais pénétrer leur
 » nature intime , & leur essence réelle ; les
 » idées que nous en avons , se terminent
 » à leur surface , & même à parler rigou-

» reusement , nous n'appercevons point
 » ces surfaces , mais seulement les impres-
 » sions qu'elles font sur nos organes. Tou-
 » tes ces vérités sont certaines pour qui-
 » conque sçait réfléchir ; & s'il est absurde à
 » l'*Egoïste* d'en conclure qu'il existe seul ;
 » de supposer que ce qu'on appelle les ob-
 » jets extérieurs , ne sont autre chose que
 » ses différentes manieres de voir , & n'ont
 » aucune réalité hors de lui ; de se persua-
 » der que les limites de son être sont celles
 » de la nature ; & de vouloir ainsi réduire
 » l'univers aux dimensions d'un atome ,
 » il est raisonnable aussi d'avouer que la
 » maniere dont nous connoissons notre
 » existence , est très-différente de celle
 » dont nous connoissons toute autre exis-
 » tence : la premiere est une conscience
 » intime , un sentiment profond ; la se-
 » conde est une conséquence déduite de
 » cette vérité premiere : la certitude est
 » égale des deux côtés ; mais la preuve
 » n'est pas la même. Dans le premier cas ,
 » c'est une lumiere directe immédiate-
 » ment présente à notre ame ; dans le se-
 » cond , c'est une lumiere réfléchie par des
 » objets extérieurs , & modifiée par nos
 » sens. Car nos sens sont la seule voye
 » par laquelle nous puissions communi-
 » quer avec la nature : c'est un milieu

» interposé entre notre ame & le monde
 » physique ; milieu à travers lequel pas-
 » sent nécessairement les images des cho-
 » ses , ou plutôt les ombres projetées sur
 » notre sens intérieur. Il faut donc avant
 » tout travailler à épurer ce milieu , & à
 » écarter tout ce qui pourroit altérer ces
 » images primitives , & les teindre de
 » couleurs étrangères ; ou du moins il faut
 » se mettre en état de reconnoître , & mê-
 » me de rectifier les altérations qu'elles
 » subissent à leur passage. »

Ce que nous venons de rapporter du Discours de M. Gueneau , montre qu'il emploie heureusement les notions métaphysiques dans la définition des choses dont il traite , & suffit en même-temps , pour donner une idée de sa manière d'écrire , analogue à sa façon de penser. Nous ajouterons un autre morceau qui nous paroît frappé au même coin. Il s'agit de représenter les effets que le préjugé a coutume de produire , & les funestes suites qu'il entraîne après lui : Voici comme s'explique l'Auteur. » Le préjugé est le plus
 » grand ennemi de la vérité , & par con-
 » séquent de l'homme , puisque l'hom-
 » me ne peut se rendre heureux que par
 » la connoissance de la vérité. Cet enne-
 » mi nous obsède dès notre naissance ,

« ou plutôt il semble être né avec nous :
 « à peine notre paupière commence à s'ou-
 « vrir , qu'il nous enveloppe de ses om-
 « bres : son murmure confus est le pre-
 « mier bruit qui frappe nos oreilles ; &
 « nos premiers regards sont souillés par
 « l'erreur. A mesure que nos facultés se
 « développent , le préjugé se les assujettit ,
 « & se fortifie avec elles : non-seulement
 « il falsifie le témoignage de nos sens ,
 « il obscurcit encore les foibles lueurs de
 « notre raison. L'éducation , l'exemple ,
 « toute communication avec les autres
 « hommes , lui servent souvent de moyen
 « pour accroître & perpétuer sa conta-
 « gion : quelquefois il se fait la guerre à
 « lui-même , pour triompher de nous plus
 « sûrement ; il n'est point de formes qu'il
 « ne prenne pour nous subjuguier , ou pour
 « nous séduire , & jamais il n'est plus ter-
 « rible , que lorsqu'il se produit sous des
 « dehors respectés. Cependant il nuit en-
 « core moins à la vérité par les mensonges
 « qu'il accrédite , que par le vice qu'il
 « introduit dans la méthode de raisonner. »
 M. Gueneau propose ensuite le remède
 qu'il faut appliquer au mal , & il qualifie
 ce remède de *doute méthodique*. » C'est
 « (continue-t-il) cette ignorance de con-
 « vention , par laquelle un Philosophe s'é-

112 MERCURE DE FRANCE.

» leve au-dessus de ses opinions , que le
» vulgaire appelle ses connoissances , afin
» de les juger toutes avec une fermeté
» éclairée , d'assigner à chacune son dé-
» gré précis de probabilité , de rejeter
» toutes celles qui ne sont point fondées ,
» & de s'attacher inviolablement à la vé-
» rité mieux connue. Ce doute est appelé
» méthodique , parce qu'il suppose une
» méthode sûre de distinguer l'obscur de
» l'évident , le faux du vrai , & même le
» vrai du vraisemblable. Il ne suspend no-
» tre jugement , que lorsque la lumière
» vient à nous manquer : il differe essen-
» tiellement du Pyrrhonisme , qui n'est
» autre chose que le désespoir d'un esprit
» foible , qui a sçu se défabuser de ses pré-
» jugés , mais qui n'ayant pas le courage
» de chercher la vérité , fait de vains ef-
» forts pour l'anéantir. Le doute philoso-
» phique est aucontraire le premier effort
» d'une ame généreuse , qui veut secouer
» le joug de l'erreur : c'est le premier pas
» qu'il faut faire pour arriver à la cer-
» titude , & il n'est pas moins opposé à
» l'aveugle indécision du Pyrrhonien , qu'à
» l'aveugle témérité du Dogmatique. C'est
» moins un doute réel , qu'un examen
» après coup , par lequel la raison rentre
» dans ses droits , & se prépare à la vérité ,

» en se dégageant des entraves de l'opinion. »

Il ne faudroit pas moins que copier le Discours d'un bout à l'autre , pour mettre à portée de juger de la justesse des remarques de M. Gueneau , & en même-temps faire appercevoir l'enchaînement de ses idées , avec leur dépendance mutuelle.

C'est pourquoi nous ne pouvons trop en recommander la lecture , qui servira à confirmer la bonne opinion que nous avons conçue du travail de l'Auteur. L'époque de la révolution que la Philosophie a éprouvée dans ces derniers siècles , fixe toute son attention. Elle doit se rapporter à la naissance de ces Grands hommes , qui ont dissipé les ténèbres que la Scholastique avoit répandues sur les Sciences. On voit ici paroître tour à tour le Chancelier Bacon , Galilée , Descartes , Mallebranche , Leibnitz & Newton , qu'il suffit de nommer pour faire leur éloge. M. Gueneau puise dans le vrai les traits que sa plume lui fournit , pour caractériser la trempe de leur esprit. L'équité dirige par-tout les jugemens , lorsqu'il est question d'apprécier le mérite de leurs découvertes. Il procède à l'examen des hypothèses qu'il sçait réduire à leur juste valeur. Descartes ne trouve dans l'Auteur qu'un Censeur

éclairé qui témoigne son estime pour lui , dans le temps même qu'il appuie le plus fortement sur les erreurs qui sont particulières à ce Philosophe. Elles apprennent à se tenir en garde contre les écarts de l'imagination , à laquelle Descartes semble avoir donné trop d'effor dans la manière d'établir son système Physique. Il y a moyen de les rectifier par les propres principes de sa Méthode qui a tracé la route qui conduit à la vérité. L'Auteur reconnoît avec plaisir les obligations infinies que l'on a à ce grand homme , dont le génie vaste & profond embrassoit les objets les plus sublimes , comme il est aisé de s'en convaincre par ses Méditations. S'il n'a pas toujours réussi dans l'explication des loix de la nature , ce n'est pas une raison pour lui refuser un talent supérieur , & encore moins pour le traiter avec mépris. C'est ce que font pourtant certains Modernes , dont une prévention outrée régle tous les sentimens. Sa réputation ne sera pas moins en sureré , pour être uniquement attaquée par des gens que les préjugés subjuguent.

.. On ne sera sans doute pas fâché de savoir comment M. Gueneau a saisi le caractère de la Philosophie du célèbre Anglois , de qui les opinions sont à présent

dominantes. Voici ce qu'il dit à ce sujet.

» Enfin Newton parut , étonna l'Univers ,
 » & l'éclaira d'un nouveau jour : il pur-
 » gea la Philosophie de tout ce que le Car-
 » tésianisme y avoit laissé ou mis d'erreur
 » & d'incertitude : il la ramena de la spé-
 » culation des causes possibles à l'obser-
 » vation des effets réels : il pensa que si
 » l'on connoissoit bien l'enchaînement &
 » la loi de tous les phénomènes , on con-
 » noîtroit assez la nature : il regarda les
 » hypothèses comme ces nuages volti-
 » geans , qu'amene un tourbillon qu'un
 » souffle dissipe , & qui interceptent la
 » lumière, ou qui l'alterent en la réfléchis-
 » sant. Ces principes joints à de grandes
 » vues , à une sagacité prodigieuse , & à
 » un travail infatigable , le conduisirent à
 » des découvertes également hautes & so-
 » lides.

M. Gueneau entre ensuite dans le détail
 du plan sur lequel *la Collection Acadé-
 mique* a été exécutée , & nous instruit du
 but que l'on s'y est proposé. Cet Ouvra-
 ge porte de lui-même sa recommandation ,
 sans qu'il soit besoin de s'étendre sur les
 avantages incontestables qui lui sont pro-
 pres. C'est une tâche que l'Editeur a
 très-bien remplie. Il fait honneur de la
 première idée de *cette Collection* , à feu M.

Berryat, Docteur en Médecine, & Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris. Il ne doute pas que ce projet n'eût reçu sous les mains de cet habile homme toute l'étendue & toute la perfection qu'il comportoit, si sa mort n'eût mis un obstacle invincible à l'exécution de ses vues sur cet article. M. Gueneau s'est donc à son défaut chargé de l'entreprise, dont l'importance a engagé plusieurs Gens de Lettres à s'associer à ses travaux, pour concourir avec lui par leurs soins, à la publication de ce vaste Recueil. Il observe que le nombre des Académies qui se multiplient tous les jours, rend cette Collection absolument nécessaire: elle offre tout ce que les compilations peuvent avoir d'avantageux, & est exempte des défauts qui leur sont ordinaires. Nous osons dire de plus que le discernement qu'on remarque dans le choix des sujets qui constituent ce Recueil, la rend très-estimable. Son objet est de renfermer les observations & les découvertes faites depuis le renouvellement de la Philosophie, par les plus fameux Physiciens de l'Europe, sur l'*Histoire Naturelle & la Botanique*, la *Physique expérimentale & la Chimie*, la *Médecine & l'Anatomie*. Les *Mémoires des Académies célèbres*, & les

bons Ouvrages périodiques de France, d'Angleterre, d'Italie & d'Allemagne, doivent fournir les matériaux de cette Collection. On se propose de rassembler avec soin en moins de quarante Volumes, tous les faits relatifs à ces trois parties de la Philosophie naturelle; ce qui épargnera la peine de les chercher dans plus de huit cents Volumes originaux écrits en différentes langues, où ils sont répandus. On s'est attaché dans leur arrangement à l'ordre des temps, parce qu'il est le plus propre à l'instruction des Lecteurs. Il n'y a qu'une circonstance où l'on a cru devoir s'en écarter; c'est lorsqu'il a fallu rapprocher certains faits, qui n'empruntent leur évidence que de leur réunion. On aura dans cette Collection, une suite d'expériences & d'observations comme enchaînées les unes aux autres: les voies de la comparaison, qu'elle facilitera, rendront par ce moyen leur utilité plus sensible. Elle a d'autant plus de droit de s'attendre à un accueil favorable de la part des personnes qui s'occupent de l'étude de la nature; que le succès des diverses pièces qu'elle met sous leurs yeux, est confirmé depuis long temps par le sceau de l'approbation publique. Il ne paroît encore que trois Volumes; on en promet un quatrième pour Pâques 1756.

148 MERCURE DE FRANCE.

& on s'engage à donner les autres successivement de six mois en six mois. Nous allons exposer un précis des matieres qu'ils contiennent, selon la division qui leur appartient.

C'est tout ce que nous pouvons faire pour un Ouvrage, qui par sa nature n'est guere susceptible d'extrait. Les trois parties différentes qui entrent dans sa composition, peuvent être détachées; de sorte qu'il sera facile d'en former trois suites séparées, dont chacune sera complete en son genre. En ce cas, ceux qui voudront se borner à l'acquisition de l'une des trois, auront la liberté de se satisfaire. Cependant nous croyons que toutes les trois présentent des choses capables d'intéresser la curiosité des Sçavans, & de les déterminer par conséquent, à acquérir la Collection entiere. Le premier Volume comprend, outre le Discours préliminaire dont nous avons déjà parlé, tout ce que l'*Académie del Cimento de Florence* a mis au jour sous le titre d'*Essais d'Expériences Physiques*, avec les additions du Docteur Musschenbroek, qui sont en notes. Elles roulent sur les observations postérieures, comparées avec celles des Physiciens de Florence, & traitent de quantité de découvertes du Docteur Musschenbroek lui-même, sur toutes son-

ces de matieres ; mais particulièrement sur la formation de la glace , sur l'expansion des solides causés par l'action de la chaleur , sur l'effervescence résultant des différens mélanges , &c. Le nouvel Editeur a joint un extrait des vingt premières années du *Journal des Sçavans* , où l'on a réuni toutes les pièces de ce Journal , qui ont rapport à l'objet de la Collection Académique.

Le second Volume contient les quatorze premières années des *Transactions Philosophiques de la Société Royale de Londres* , & la Collection Philosophique publiée par le Docteur Hook , pour remplir une lacune de près de cinq années , qui se trouve dans la suite des *Transactions* , depuis 1678. jusqu'en 1683.

La première Décurie des *Ephémérides de l'Académie des Curieux de la Nature d'Allemagne* , & la moitié de la seconde Décurie , qui va jusqu'en 1686. font la matiere du troisième Volume.

Il est juste que nous fassions connoître les noms des Gens de Lettres à qui le Public est redevable de la traduction des pièces qui composent les Recueils Originaux , d'où ont été tirés ces premiers Volumes de la Collection Académique.

On ne les sçauroit trop louer d'avoir tra-

vaillé à transmettre dans notre Langue, les grandes découvertes qu'elles renferment. Le Traducteur *des Essais de l'Académie del Cimento*, a voulu garder l'Anonyme, & cela par des motifs qu'on ne spécifie point. On nous apprend que M. Lavirotte, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Censeur Royal, & l'un des Auteurs du Journal des Sçavans, a pris sur lui le soin de revoir la traduction de ce Morceau.

Ce qui paroît des *Transactions Philosophiques*, a été traduit par M. Roux, Docteur en Médecine, par M. Larcher, par M. le Chevalier de Buffon, & par M. Daubenton, frere aîné de l'Académicien du même nom, & l'un des Auteurs de l'Encyclopedie.

Les articles qui concernent l'Agriculture, ont été confiés à M. Daubenton; & il étoit mal aisé de choisir quelqu'un qui fût plus en état que lui de se bien acquitter de cette partie qu'il possède à fonds.

Les Ephémérides d'Allemagne ont été traduites par M. Nadaut, Avocat Général Honoraire de la Chambre des Comptes de Dijon, & Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris, & par M. Daubenton le jeune, proche parent de ceux du même nom, que nous venons de citer.

M.

M. Barberet , Docteur en Médecine à Dijon , a dressé les *Tables Alphabétiques raisonnées* , qui sont à la fin de chaque Volume. Il est aisé de sentir les avantages attachés à cette Collection , par ce détail qui indique le fonds de l'Ouvrage. Nous ajouterons qu'elle est enrichie de plus de 150 figures , sur près de 80 planches en taille-douce. Il faut dire à la louange des *Libraires associés* , qu'il n'ont rien épargné de tout ce qui dépend de l'Art Typographique , dont l'exécution répond parfaitement à la beauté de l'entreprise.

Nous n'appuierons pas davantage sur les éloges que méritent les vues de l'Editeur , & les travaux de ses collègues. Ce sont autant de moyens qui concourent à rendre la nouvelle Collection infiniment précieuse aux connoisseurs , & à leur faire désirer avec empressement les volumes suivans.

GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE composée en latin par Bernard Varenius , revue par Isaac Newton , augmentée par Jacques Jurin , traduite en anglois d'après les éditions latines données par ces auteurs , avec des additions sur les nouvelles découvertes , & présentement traduite de l'anglois en François avec des figures en taille-

I. Vol

F

douce. *A Paris*, chez *Vincent*, rue S. Severin, à l'Ange; & *Lottin*, rue S. Jacques, au Coq, 1755. 4. vol. in-12.

Le titre seul déclare assez l'importance de cet Ouvrage dont l'auteur est Varenus qui l'a écrit en latin. Les fréquentes éditions de ce livre, qui se sont, pour ainsi dire, succédées les unes aux autres, sont une preuve de sa bonté, & sont son plus bel éloge. Le suffrage d'un aussi grand homme que M. Newton, ajoute le dernier trait à sa louange. Cet illustre philosophe le jugea digne de son attention, puisqu'il voulut lui-même prendre soin de l'édition qui parut en 1672 à Cambridge : il occupoit alors une chaire de Mathématiques dans la fameuse Université de cette ville. Il commenta Varenus qui a traité son sujet en Géomètre & en Physicien ; il trouva sa *Géographie* très-propre à être mise entre les mains de ses élèves à qui il faisoit des leçons publiques sur la même matière. Il la corrigea dans les choses où Varenus avoit pu se tromper ; il éclaircit celles que celui ci n'avoit point assez développées, & l'augmenta en beaucoup d'endroits pour suppléer à ce qui manquoit pour la perfection de l'Ouvrage. Il suffisoit qu'un livre eût été revu par M. Newton avec autant d'exactitude de sa part,

pour accélérer le débit de l'édition qui s'épuisa malgré la quantité d'exemplaires. qui s'étoient distribuées à Cambridge. C'est ce qui engagea dans la suite du tems, le Docteur Jurin à donner une nouvelle édition de cette *Géographie*, qu'il accompagna d'un très-bon supplément qui renferme les découvertes les plus modernes pour l'instruction des jeunes étudians. Il la dédia au Docteur Bentlei, à la sollicitation duquel il l'avoit entreprise. C'est d'après cette dernière édition latine, qu'a été composée la Traduction angloise qui paroît être fort estimée; & la Traduction françoise que nous annonçons; a été faite sur cette Edition Angloise, supérieure à toutes les Editions Latines qui l'ont précédée. Au moins, c'est ce que nous assure M. de Puisieux qui est le Traducteur françois, & qui ne se fera sans doute déterminé à porter un pareil jugement, qu'après les avoir comparées ensemble. On doit lui sçavoir gré d'avoir rendu public en notre langue un ouvrage aussi essentiel pour perfectionner les connoissances relatives à la Géographie. Ce livre est trop connu parmi les Sçavans pour nous arrêter ici à en apprécier le mérite; & la réputation décidée dont il jouit nous dispense d'en faire l'extrait.

F ij

RÉFLEXIONS sur les connoissances préliminaires au Christianisme, pour servir à l'instruction des jeunes gens. *A Paris*, chez *Vincent*, rue S. Severin, à l'Ange, 1 vol. in-12. 1755.

L'objet de ces réflexions est l'exposition des preuves qui établissent l'existence de Dieu, de la connoissance duquel émane la Religion qui, envisagée dans son état naturel, oblige l'homme sa créature, à des devoirs envers lui. Ces considérations préliminaires conduisent à la nécessité d'admettre une révélation ; & c'est d'elle que le Christianisme tire toute sa force & l'excellence de sa morale. L'Auteur a pour cet effet retracé toutes les vérités qu'il enseigne dans une courte analyse qui est une suite de ces Réflexions. Elle servira à donner une teinture des notions Théologiques à ceux qui ne sçavent tout au plus que ce que leur catéchisme a pu leur apprendre. On nous dit dans un avertissement, que l'instruction des jeunes gens est l'unique but que l'Auteur s'est proposé dans l'ouvrage qu'il publie. On ajoute que le seul fruit qu'il cherche à recueillir de ses soins, est celui de former la jeunesse aux vertus dont la pratique est recommandée par les préceptes de l'Evangile. Cet aveu fait

D E C E M B R E. 1755. 125
voir que ses vues sont aussi louables que
son travail est édifiant.

PARAPHRASE & Explication des Pseaumes, avec le texte de la Vulgate ajouté à la suite selon l'ordre de cette Version, & selon les Variantes Hébraïques. *A Paris*, chez *Vincent*, rue saint Severin, à l'Ange, 1755. gros volume in-12. Le même Libraire vient de donner une nouvelle édition d'un ouvrage intitulé, *Consolations chrétiennes avec des Réflexions sur les huit béatitudes, & la Paraphrase des trois Cantiques du Dante*. Il a imprimé les *Elémens de Géométrie*, traduits de l'anglois de M. Thomas Simpson de la Société Royale de Londres, & Professeur de Mathématiques à Wolwich, auxquels sont ajoutés deux petits ouvrages du même Auteur; le premier est un essai sur les *Maximis & Minimis*, des lignes, des angles & des surfaces. Le second est une suite de problèmes compliqués, dont il donne la construction géométrique.

DISSERTATION ANATOMIQUE & pratique sur une maladie de la peau d'une espèce fort singulière, adressée en forme de lettre à M. l'Abbé Nolet, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, &c. par
F iij

126 MERCURE DE FRANCE.

M. Cusio , Médecin de Naples , traduite de l'italien , par M. V*** , Médecin de la Faculté de Paris. *A Paris* , chez *Vincent* , rue saint Severin , *à l'Ange , 1755. Le même Libraire vend le vingt-unieme & dernier volume des Mémoires de Rouffet, *in-8°*. *A Amsterdam*. On trouve aussi chez lui la Bible de le Cene , *in-fol.* 2. vol.

Nous annonçons la nouvelle édition du *nouvel abrégé chronologique de l'Histoire de France* , ensemble le *supplément* de cette édition ; c'est la cinquieme *in-12.* donnée par l'Auteur , depuis 1744 que parut cet ouvrage pour la premiere fois : nous ne parlons point des deux éditions *in-4°.* aussi imprimées sous ses yeux , ni des éditions contrefaites dans les pays étrangers.

JOURNAL en vers de ce qui s'est passé au camp de Richemont , commandé par M. de Chevert , Lieutenant Général des armées du Roi ; commencé le 26 Août 1755 , & fini le 25 Septembre suivant. *A Paris* , chez *Lambert* , rue de la Comédie Française , 1755.

M. Vallier , Colonel d'Infanterie , est l'Auteur de cet agréable Journal. C'est presque avoir créé un nouveau genre. Cet essai doit lui faire d'autant plus d'honneur.

qu'au premier coup d'œil il paroïssoit impossible d'exprimer en vers, la disposition d'une armée ou celle d'une attaque, la situation des terrains, les positions des rivières, des villages & des chaussées; y faire entrer pour la première fois les termes de l'art, tous rebelles à la poésie, mais nécessaires, & qui plus est, uniques pour bien peindre les différentes manœuvres de la guerre; tout cela présente d'abord des difficultés qui étonnent au point que l'exécution a l'air d'une gageure, & qu'il falloit être, comme l'Auteur, aussi poète que guerrier pour les vaincre avec tant de bonheur. Pour rendre l'ouvrage plus varié & plus intéressant, la galanterie est venue au secours de M. V. Si Mars a été son Apollon, Venus & les Graces ont été ses Muses. Ce contraste aimable délasse agréablement le Lecteur des fatigues militaires qu'il partage avec l'Auteur qui les décrit. Tous les mouvemens de chaque parti sont peints avec tant de feu & de vérité qu'on croit être dans un camp, & souvent dans la mêlée. On est présent à l'action; on y prend part. Cet exemple heureux nous prouve qu'on peut tout dire en vers comme en prose, & que le vrai talent amené toujours la réussite. L'Auteur a fait choix des vers libres, comme plus assortis à la

matiere , & plus propres à rendre la rapidité des évolutions. Son Poëme en contient près de huit cens ; & malgré quelques répétitions inévitables , il se fait lire avec intérêt d'un bout à l'autre.

Comme ceux qui ne le connoissent pas pourroient former là-dessus quelque doute , j'en vais extraire ici différens morceaux qui suffiront pour les convaincre que cet éloge n'est qu'une justice. L'Auteur débute en sujet plein de zele , en François digne de l'être.

Louis ici fait flotter ses drapeaux :

Ce n'est encor qu'une image de guerre ;

Et ses guerriers dont la valeur préfère

Les horreurs de la mort aux douceurs du repos ,

Pour ensanglanter leurs travaux ,

N'attendent que l'instant d'allumer le tonnerre ,

Qui porte les decrets des Maîtres de la terre ,

Ainsi qu'il est l'organe des héros.

Louis va décider ; laissons à sa prudence

A discuter nos intérêts :

S'il est content , nous demandons la paix ;

S'il y voit l'ombre de l'offense ,

Que tout parle de sa vengeance ,

Que nos biens , que nos jours assurent ses projets.

Il s'exprime ensuite en guerrier aimable
qui suit les drapeaux de l'amour dans un

camp de paix , où les femmes courent voir
sans danger les manœuvres de la guerre.

Mais le bruit du tambour , le son de la trom-
pette

Invitent nos guerriers à se rendre à leurs rangs.

Le sexe croit entendre la Mufette ,

Il en fait ses amusemens.

Nous n'intimidons point ses charmes ,

Nous leur prêtons de nouveaux feux.

Il vient oppoler à nos armes

Les armes que l'amour place dans ses beaux yeux :

Si dans nos camps on répand quelques larmes ,

C'est nous qui les versons ; & s'il est des allar-
mes ,

Elles sont pour les cœurs qui ne sont pas heureux.

Le ciel s'ouvre à mes yeux , & je crois voir l'au-
rore :

Non , non ; seroit-ce Hebé ! Vous , qu'aux cieux
on adore ,

Aux mortelles d'ici disputez-vous nos cœurs ?

Pour ses vergers qu'on deshonore ,

Est-ce Pomone enfin qui vient verser des pleurs ?

Ou bien c'est la Déesse Flore

Qui craint sans doute pour ses fleurs.

Je me trompois ; c'est mieux encore ;

La jeune Eglé , sous des lambris dorés ,

Où son époux nous feroit moins utile ,

Quitte avec lui le séjour de la ville ,

F v

130 MERCURE DE FRANCE.

Et vient orner nos champs qui ne sont plus gâtés

Les fleurs sous le pas vont renaitre :

Une seconde fois la terre va s'ouvrir.

Les nouvelles moissons qu'on y verroit paroître ;

Comme ses yeux ne pourront l'embellir.

La maison qu'elle habite est un second exemple

De la faveur des Dieux pour la tendre *Baucis* :

Pour elle & *Philemon* dans la poussière assis ,

D'un humble logement les Dieux firent un temple.

Près d'Eglé , sous le chaume , on croit être à

Cypris.

On ne peut pas annoncer d'une façon plus galante l'arrivée de Madame de Caumartin , Intendante de Metz , à Richmond , ni sur ce qu'elle habitoit une maison de payfan , faire une application plus heureuse de la fable de *Baucis* & de *Philemon* , dont Jupiter changea la chaumière en un temple.

Chevert paroît , & chacun en silence

Partage ses regards entre la troupe & lui.

Quel spectacle à nos yeux offre-t-il aujourd'hui ?

Ses ordres sont portés. On s'ébranle , on s'avance :

Le champ de Mars est occupé ;

Le soldat attentif à l'ordre qu'on lui donne ,

Marche par bataillon ; il forme une colonne ;

Il manœuvre , il s'exerce ainsi qu'il est campé ...

Chacun alors se fait un crime

De n'être pas à son devoir.

Que de précision ! l'esprit qui les anime ;

Semble être un seul ressort qui les fait tous mou-
voir.

De l'exercice par Bataillons & par Bri-
gades , à la tête du camp , l'Auteur passe
ainsi à l'attaque d'une grand'Garde de
Cavalerie.

Des escadrons entrent dans la carrière ,
Et vont l'un contre l'autre exercer leur valeur.

L'un défend ce que l'autre attaque avec fureur.

Je vois Turpin & sa troupe légère ;

Couvert d'une noble poussière

Il arrive , il menace , il tient conseil , résout :

C'est l'éclair que l'on voit précéder le tonnerre :

L'œil n'est pas assez prompt pour le suivre par-
tout.

Le jeune Berchini , digne héritier d'un père ,

Dont la France connoît le zèle & la valeur ,

De Turpin prêt à remporter l'honneur ,

Vient arrêter la fougue , & servir de barrière.

Nous allons maintenant offrir un plus
grand tableau : c'est la manœuvre du 9
Septembre , où toute la Cavalerie , aux
ordres de M. de Poianne , attaqua en plai-
ne toute l'Infanterie commandée par M.
de Chevert.

F vj

132 MERCURE DE FRANCE.

Mais un nuage de poussière
S'élève dans les airs , & vient frapper mes yeux :
Il s'ouvre , & laisse voir des escadrons nombreux ,
D'un pas léger , la contenance fière ,
Marcher droit à nos bataillons.
Poianne contre nous conduit ses escadrons ;
On en connoît la valeur , la prudence ,
On en connoît l'activité.
Il range son armée avec intelligence ,
Il vient à nous avec vivacité.
Le soldat en frémit , mais n'en prend point d'alarmes :
Il s'attend à combattre , il prépare ses armes ,
Chevêrt , ses dispositions.
Il veut de l'ennemi , qui comptoit le surprendre ,
Prévenir les desseins , l'attaquer le premier ,
Et le forçant lui-même à se défendre ,
Arracher de ses mains la palme & le laurier.

Voici des vers qui respirent tout le feu
du salpêtre , & la fureur de l'action qu'ils
représentent.

Poianne est indigné de trouver tant d'obstacle ;
Ses escadrons , qu'il vient de partager ,
Vont offrir un nouveau spectacle ,
Tous à la fois s'appêtent à charger.
Ce corps est immobile , & par-tout on le couvre :
De tous côtés alors on voit en même tems
Des escadrons attaquer tous nos flancs.

On diroit qu'aussitôt le Mont Vesuve s'ouvre,
Et qu'il vomit les feux sur tous les assaillans.

De ce mont redouté présentez-vous l'image,

Quand le feu sort de ses gouffres profonds
Ses feux & la fumée y forment un nuage,
Et confondent leur source avec ces tourbillons.
Telle & plus forte encore est l'épaisse fumée,
Qui suit le feu que font les angles & les flancs :

On ne voit plus le corps d'armée,
Il semble enseveli sous ces feux dévorans ;

Ils couvrent tous les combattans,
Ils éclipsent les cieux, ils nous cachent la terre,
Les chevaux écumans, les chefs impatiens ;
Des Hussards, des Dragons, la troupe plus lé-
gère

Cherche inutilement à desunir nos rangs ;
Nous leur offrons par tout l'invincible barrière
Qui rend leurs ressorts impuissans,

Et leur ardeur qui se modere

Donne le tems à quelques mouvemens.

Ces quatre vers peignent bien les Gre-
nadiers que l'Auteur commandoit, & le
caractérisent lui-même.

Les Grenadiers sont des Dieux à la guerre :

On s'empresse avec eux d'en courir les ha-zards,
Avec eux, ce jour-là, défiant le tonnerre,
J'aurois vaincu, je crois, Bellonne au champ de
Mars.

134 MERCURE DE FRANCE.

Pour égayer & varier le tableau , M. V.
s'écrie :

Muse de Saint-Lambert , prête-moi tes pin-
ceaux ;

Dis-nous comment d'Eglé * , la divine compa-
gne

Quitte Paris , le remplit de regrets ,
Pour venir avec elle embellir la campagne :
Elle vient y regner sur de nouveaux sujets.

Peins-nous Comus , peins-nous Thalie ,
Et tous leurs charmes séduisans ;
Peins-nous la charmante Emilie ,
Délices & soutien de notre Comédie ,
Et le flux de mille soupirans ,
Dont chacun d'eux a grande envie
D'en obtenir quelques instans.

C'étoit une Actrice de la Comédie de
Mets qui alloit jouer au camp ; mais l'Au-
teur, revient vite aux combats.

. N'entens-je pas crier aux armes ?
Plaisirs , pour un moment laissez-moi vous quit-
ter ,

L'honneur chez les François passe avant tous vos
charmes ,

* *Madame de la Porte , sœur de M. de Cammar-
tin.*

Il vole à ses devoirs, il va vous mériter.

L'utilité des camps de paix est heureusement exprimée dans les six vers suivans.

Par-tout on voit attaquer & défendre ,

Par-tout on croit servir l'Etat ;

N'est-ce pas en effet travailler pour la France ,

Que d'en former les Officiers ?

C'est élever des forts d'avance ,

C'est y planter pour elle des lauriers.

Nous allons finir cet extrait par le récit de la dernière manœuvre , du 20 Septembre , où l'on attaqua le village d'Uckange.

Les colonnes alors s'approchent du village ;

Le centre & les côtés se trouvent réunis :

Nous attaquons par-tout , par-tout est l'avantage ;

Les ennemis sont investis :

Il faut prévenir leur défaite.

D'Estaing alors y donne tous ses soins ,

Il songe à faire sa retraite ,

Il en a prévu tous les points.

Chacun des postes se replie ,

Se retire sur lui , point de confusion ,

Chacun retourne à sa division ;

Et chacun sous son feu se range & se rallie.

On le suit , il fait face ; on le charge , il fait feu.

Il gagne les maisons & le sein du village ,

136 MERCURE DE FRANCE.

S'y retire en bon ordre , & là finit l'image
Des combats , dont Louis a voulu faire un jeu.

.

Ce dernier trait en termine l'histoire.

Chacun au camp revient couvert de gloire ,

Avec l'ami , l'ennemi confondu ,

Voit ses talens sans jalousie ,

Chacun les vante , les publie.

Voilà le sceau de la vertu.

C'est en avoir que de la reconnoître ,

Et dans tout genre on ne peut être maître

Qu'en lui rendant l'honneur qu'on lui sçait être
dû.

Nous donnerons au prochain Mercure
un récit court , mais détaillé du camp de
Valence, ainsi que de celui de Richemont,
s l'article de la Cour.

LETTRE sur cette question : *Si l'Esprit
philosophique est plus nuisible , qu'utile aux
Belles Lettres ; A Monsieur le Marquis de
Beauteville , de l'Académie Royale des Scien-
ces de Toulouse , par M. de R..... 1755 ,
chez Duchesne , Libraire au Temple du
Goût.*

Je joins à cette annonce le précis sui-
vant qu'un ami de l'Auteur m'a prié d'in-
sérer dans le Mercure , & qu'on va lire
ici tel qu'il m'a été envoyé.

Cette Lettre peut être divisée en quatre

parties ; dans la premiere , l'Esprit philosophique & le génie des Belles-Lettres sont considérés en eux-mêmes , & comme caracteres de l'ame d'où résultent différentes manieres d'envisager & de traiter les sujets.

Dans la seconde on décrit la méthode philosophique & la marche du génie littéraire.

Dans la troisieme on indique les défauts que l'esprit philosophique transporté de la Philosophie dans les Belles-Lettres , y doit répandre , avec quelque soin qu'il tâche de se déguiser.

Et dans la quatrieme , on prouve que l'esprit philosophique incapable de produire dans les Belles-Lettres , n'est en état de juger des productions du génie que d'après le goût.

Il regne beaucoup de profondeur & de vues dans la premiere partie , la seconde est traitée avec toute l'exactitude qu'exigeoit la matiere : les allusions critiques de la troisieme sont d'une grande finesse ; & la quatrieme est ornée d'une image symbolique qui représente avec justesse la correspondance & le concert du génie & du goût. Cette lettre qui est adressée à un Philosophe du premier ordre , est un de ces ouvrages qui ne semblent destinés qu'au petit nombre

138 MERCURE DE FRANCE.
de lecteurs qui aiment à penser , & qui
veulent approfondir la théorie des Arts.

UNE personne à portée d'avoir les meilleures instructions , travaille à une Chronologie Militaire où se trouvera l'Histoire des Officiers supérieurs & généraux , & celle des Troupes de la Maison du Roi , & des Régimens d'infanterie , cavalerie & dragons , soit existans , soit réformés. Il désireroit avoir communication des titres qui sont répandus dans les familles ; & on prie ceux qui ont dans leurs titres ou papiers :

1°. Des Pouvoirs de Lieutenans Généraux.

2°. Des Brevets de Maréchaux de Camps ou de Brigadiers.

3°. Des Ordres de Directeurs ou Inspecteurs Généraux.

4°. Des Provisions de Grand-Croix , & de Commandeurs de l'Ordre de S. Louis.

5°. Des Provisions de Maréchaux Généraux de logis des Camps & Armées du Roi , ou de Maréchaux de logis de la cavalerie.

6°. Des Provisions de Gouverneurs des Provinces.

7°. Des Commissions de Colonels de Régiment d'infanterie , cavalerie ou dragons.

8°. Enfin des Commissions de Capitaines aux Gardes.

De vouloir bien en envoyer la note dans la forme ci-dessous.

Pour les Lieutenans Généraux, Maréchaux de Camps & Brigadiers.

Pouvoir de Lieutenant Général ou Brevet de Maréchal de Camp, ou Brigadier, pour M en mettant le nom de baptême & de famille, les qualifications qui lui sont données dans lesdits Pouvoir ou Brevet; la date desdits Brevet ou Pouvoir, & le nom des Secrétaires d'Etat qui les ont contre-signées; observant aussi de mettre autant qu'il sera possible la date de la mort desdits Officiers.

A l'égard des autres Provisions & Commissions dont il est parlé ci-dessus, on prie d'y ajouter de plus, comment les Officiers ont en ces places, soit par nouvelle levée ou par la mort & démission de M. un tel, comme cela est marqué dans lesdites commissions.

L'on prie d'observer 1°. que l'on ne demande simplement que des notes dans la forme ci-dessus, & point de copies. 2°. D'adresser ces notes à M. Després, premier Commis du Bureau de la Guerre, à Versailles.

HISTOIRE générale & particuliere de l'Astronomie en 3 vol. in-12 par M. Estève, de la Société Royale des Sciences de Montpellier. A Paris, chez Ch. Ant. Jombert, rue Dauphine, Prix, 8 liv. reliés.

Cet Ouvrage est divisé en deux parties. La premiere qui est à la portée de tout le monde traite des différentes Nations, & des divers hommes qui ont cultivé l'Astronomie. L'Auteur y fait entrevoir les connoissances qu'on a eues sur cette science dans les différens âges, & en présente les diverses migrations. C'est ici l'Histoire générale. La seconde partie quoique expliquée avec clarté, paroît plus particulièrement réservée pour les Sçavans. Car l'Auteur y donne le tableau du progrès qu'a fait l'esprit dans la science Astronomique : c'est comme un Traité d'Astronomie fait par la méthode d'invention. Les premieres idées que durent se faire les hommes qui considérèrent les astres, y sont exposées, & conduisent insensiblement à ce qu'il y a de plus sublime dans la science Astronomique. Voilà l'Histoire particuliere.

M. Estève nous donne dans un Avant-propos, les raisons qui l'ont porté à faire choix de ce plan, qui ne ressemble à aucun de ceux dont on s'étoit servi jusqu'à présent pour traiter l'Historique des Sciences.

« On auroit pu , dit-il , parler en même-
 » tems de la Nation qui s'occupoit à l'Af-
 » tronomie & des découvertes qu'elle y
 » avoit faites ; mais ce plan tout simple
 » qu'il paroît , eût présenté partout des
 » obstacles. Il eût fallu supposer le lecteur
 » instruit de la science dont il faudra don-
 » ner ici les premiers élémens : il eût fallu
 » parler d'une infinité d'erreurs dont les
 » hommes ont été abusés , & qu'il est plus
 » à propos d'oublier que de retenir. Aucu-
 » ne Nation n'a commencé à perfection-
 » ner une science par le point où l'avoit
 » laissée le peuple chez qui elle avoit été
 » l'apprendre. D'ailleurs , en rangeant les
 » découvertes Astronomiques dans leur vé-
 » ritable ordre chronologique , nous ne fe-
 » rions que transporter l'esprit du lecteur
 » parmi plusieurs objets qui lui seroient
 » tous également inconnus , & il lui seroit
 » presque impossible de sentir l'esprit &
 » le mérite des différentes inventions. »

L'Auteur divise la premiere partie , c'est-à-dire , l'Histoire générale en deux différens livres. Le premier livre a pour titre , *Histoire générale de l'Astronomie , depuis son origine jusqu'à Copernic*. Le titre du second livre est , *Histoire générale de l'Astronomie , depuis Copernic jusqu'au milieu du dix-huitième siècle*. Ainsi dans ces deux livres se

142 MERCURE DE FRANCE.

trouve comprise l'Histoire de tous les tems.

En approfondissant l'Astronomie , on trouve l'explication de plusieurs fables anciennes que la plûpart des modernes avoient mal interprétées. C'est ainsi que M. Estève nous apprend que « Prométhée, » Roi de Scythie qui avoit éclairé les hommes sur les mouvemens des Astres , fut » regardé comme un rival des Dieux qui » avoit osé dérober le feu du ciel pour » animer des statues... Le berger Endymion qui obtient des faveurs de la chaste » Diane , n'est qu'un Astronome qui fut » assez heureux pour déterminer quelques » loix du mouvement de la Lune. Phaëton » qui ne put conduire le char d'Apollon » son pere , & qui au milieu de sa course » incertaine est foudroyé par Jupiter , n'est » autre chose qu'un Prince qui portoit ce » nom &, qui s'étant beaucoup occupé aux » observations du Soleil , ne put cependant en construire la théorie : c'est ainsi » que les fables anciennes ne sont pas de » vains jeux d'imagination ; mais plutôt » des vérités historiques enveloppées sous » des fictions poétiques ».

Après les tems fabuleux de l'Astronomie , se présentent les tems poétiques , c'est-à-dire , les tems où les écrits des Astronomes n'étoient que des ouvrages de

poëte qui renfermoient sans fiction les découvertes qu'ils avoient faites dans la science des Astres. C'est sous cette époque qu'il faut ranger le fameux voyage des Argonautes ; comme aussi le poëte Orphée. Voici ce que l'Auteur dit de ce dernier.

« Il ne faut pas croire que le fameux chan-
 » tre de la Thrace, fut un musicien qui
 » sçut seulement moduler des sons. Il chan-
 » toit sur sa lyre la naissance des Dieux
 » protecteurs de la Grece, & les préceptes
 » de l'Astronomie. C'étoit un poëte phi-
 » losophe qui ne profanoit pas le langage
 » des Dieux, en lui faisant exprimer des
 » objets puériles ».

C'est avec le même esprit d'examen que l'Auteur considère les connoissances astronomiques, que l'Historien Josephe & Philon ont attribuées aux Juifs. Il parle ensuite de l'antiquité des Babylonniens, & du tems où ils étoient déjà appliqués à l'astronomie, du voyage d'Abraham en Egypte, de l'usage de la tour de Babel & des Mages qui étoient les Philosophes, ou plutôt les Astronomes de cette partie de la terre. Le chef de ces Mages s'appelloit Zoroastre, qui fut l'instituteur de la fameuse doctrine des deux principes. C'est dans cette école que l'astrologie judiciaire a commencé à prendre naissance.

Presqu'en même tems les Egyptiens cultivoient l'Astronomie avec succès ; ils élevoient ces fameuses pyramides dont la position fut décidée par des opérations astronomiques ; » car dit l'Auteur , avec » routes les connoissances que nous avons » dans ce siècle , nous ne sçaurions tracer » une ligne qui allât plus directement du » nord au sud , que ne le font les faces de » ces pyramides. » La maniere dont on mesuroit en Egypte le diametre du soleil , mérite d'être remarquée. » Au moment où » l'on commençoit à découvrir les premiers rayons de cet astre , on faisoit par » tir un cheval qui couroit jusqu'à ce que » le soleil fût entierement levé : ensuite on » mesuroit l'espace qu'avoit parcouru le » cheval pendant le tems que le soleil » avoit mis à monter sur l'horison ; & » comme on sçavoit ce que le même coursier parcouroit dans une heure , on avoit » la mesure du diametre du soleil en très- » petites parties du tems.

Les Phéniciens succéderent aux Egyptiens : ils furent les premiers qui entreprirent des voyages de long cours , & qui firent servir utilement l'astronomie à la navigation. Salomon leur donna la conduite de la flotte qu'il envoya par la mer Rouge en Ophir , d'où ils rapportèrent beaucoup d'or.

Thalés

Thalès, chef de la secte Ionique, fut le premier des Grecs, qui de la Phénicie apporta dans sa patrie la science des astres. Cet homme déclaré le plus sage de ses citoyens par l'oracle d'Appollon, obtint la confiance de quelques Phéniciens qui lui revelerent la sublimité de leurs connoissances. L'astronomie germa dans la Grece, & produisit la fameuse école d'Alexandrie qui donna naissance à l'immortel Ptolomée. Ainsi l'astronomie qui de l'Egypte avoit passé en Phénicie & dans la Grèce, retourna en Egypte considérablement accrue.

Les Romains ne connurent qu'imparfaitement cette science, & on peut dire que de l'école d'Alexandrie elle passa à la Cour des Caliphes, qui la transmirent aux Rois Maures qui regnoient en Espagne : c'est de ces derniers que les Allemands l'ont reçue, & l'ont ensuite répandue dans toute l'Europe. Tel est le plan détaillé du premier livre de l'Histoire générale de l'Astronomie. Nous avons cru devoir entrer dans ce détail, afin qu'on pût se faire une idée de l'immensité des objets dont traitoit cet ouvrage. C'est seulement un tableau raccourci que nous avons présenté, & il ne nous a pas été possible d'y joindre toutes les réflexions nouvelles & intéres-

146 MERCURE DE FRANCE.
santes dont cette Histoire est ornée. Pour
ne point donner trop d'étendue à ce pré-
cis, nous ne ferons pas mention des livres
suivans.

NOBILIAIRE ARMORIAL général de
Lorraine en forme de Dictionnaire, par le
R. P. Dom Ambroise Pelletier, Bénédictin,
Curé de Senones. 3 vol. *in-fol.* proposés
par souscription. *A Nancy*, chez H. Tho-
mas, Imprimeur-Libraire, rue de la Bou-
cherie, à la Bible d'or. 1755. Le premier
volume contiendra les ennoblis, le second
les familles nobles, & le troisième l'an-
cienne Chevalerie. Ceux qui voudront
souscrire, payeront l'ouvrage en blanc 63
livres, & les autres 84 livres. On ne dé-
livrera des souscriptions que jusqu'au pre-
mier Janvier 1756. On s'adressera à Nan-
cy, chez H. Thomas, Imprimeur; & à
Paris, chez Ganeau, rue S. Severin. On
affranchira les lettres.

*Lettre adressée au R. P. Dom Pelletier, Bé-
nédictin de Senones, auteur d'un Nobili-
aire de Lorraine, annoncé & proposé
par souscription.*

VOTRE projet d'un Nobiliaire de
Lorraine annonce, mon R. Pere, un ou-

vrage curieux , utile & ſçavant ; mais permettez-moi de vous propoſer mes regrets ſur la forme alphabétique que vous voulez donner à ce recueil précieux.

Je ſçais que vous ſuivez en cela des exemples illuſtres ; & ſans ſortir de l'Abbaye de Senones , vous avez devant les yeux le reſpectable Auter de l'Histoire de Lorraine , qui dans la bibliothèque de cette province , a confondu tous les hommes célèbres, ſans diſtinction de tems , de profeſſion ni de facultés.

N'auroit-on pas été bien plus ſatisfait en trouvant dans cet ouvrage chaque ſçavant , artiſte , ou homme de lettres , placé ſelon le tems , où il a honoré ſon pays ; diſpoſition qui préſenteroit un tableau gracieux & inſtructif de l'état des ſciences & des arts dans la Lorraine en chaque ſiècle : & c'eſt même le deſſein que Dom Calmet annonce dans ſa préface , comme c'eſt auſſi le ſeul but raifonnable qu'on puiſſe ſe propoſer en donnant au public une hiſtoire littéraire.

: Ce que je viens de dire , mon R. Pere , doit ſ'appliquer à votre Nobiliaire. Il deviendroit une hiſtoire héraldique & généalogique de la Lorraine, & un tableau des illuſtrations & des accroiſſemens de la nobleſſe , ſi vous vouliez diſpoſer toutes

G ij

148 MERCURE DE FRANCE.

les maisons & familles nobles & ennoblies par ordre chronologique ; sçavoir les anciennes maisons du pays , suivant le tems où leurs auteurs se sont le plus illustrés , & les familles étrangères dans celui où elles ont commencé à paroître avec éclat en Lorraine , & les ennoblis suivant la date de leurs Lettres.

Par cet arrangement on auroit une galerie héroïque qui rappelleroit l'histoire du pays en même tems que celle des familles , par l'attention avec laquelle on citeroit (lorsqu'il y auroit lieu) les services qui auroient fait connoître le chef & les descendans du nom dont il seroit question.

C'est la seule méthode qui puisse réunir l'utilité & l'agrément , & rendre un ouvrage digne de la curiosité des lecteurs de gout , qui , cherchant dans toute lecture à se former un plan de la matiere traitée , sont fatigués & rebutés par des translations subites & continuelles d'un siècle à un autre.

A l'égard de ceux qui n'ont besoin que de quelques recherches isolées , une table alphabétique les met aussi à portée de se satisfaire , que si tout l'ouvrage étoit dans cette forme.

Un autre avantage de la méthode chro-

nologique, c'est de se prêter aux additions que l'on est obligé de faire à tout ce qui dépend de la succession des tems, & comment coudre un supplément à un recueil alphabétique sans suivre un autre ordre, ce qui indique par soi-même le défaut de l'ouvrage primitif, dont l'Auteur est quelquefois bientôt oublié & effacé par un nouveau venu qui s'approprie le travail entier au moyen d'une refonte qui lui coupe peu, au lieu que la facilité de joindre des supplémens à un ouvrage chronologique, en conserve & maintient long-tems le fonds & la gloire.

Il seroit à souhaiter que cet inconvénient ranimât un peu l'émulation des Auteurs qui se livrent aujourd'hui par une fantaisie de mode à mettre tout en découpures, sous le nom de Dictionnaires ou d'Almanachs.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L'OBSERVATEUR HOLLANDOIS, ou
Lettres de M. de Van ** à M. H ** de la
Haye, sur l'état présent des affaires de l'Europe; à la Haye 1755; & se trouve à Paris, chez Desaint & Saillant. Il a déjà paru trois de ces Lettres, & il en paroîtra une régulièrement tous les quinze jours.

G iij

Nous croyons devoir à ce sujet rappeler un ouvrage justement estimé , qui a pour titre *Histoire & Commerce des Colonies Angloises , &c.* On y trouve des notions générales sur ces matieres. Ce livre est même le seul qui ait donné sur les Colonies en question des détails, & des détails surs.

EXAMEN PHYSIQUE ET CHIMIQUE d'une eau minerale , trouvée chez M. de Calsabigi à Passy , comparée aux eaux du même côteau , connues sous le nom des nouvelles eaux minerales de Madame Belami , par le Sr de Machy , Apothicaire , gagnant maîtrise à l'Hôtel-Dieu. On trouvera dans l'article des sciences , des réflexions sur l'utilité du bleu de Prusse , tiré des eaux de M. de Calsabigi , en réponse à ce que le Sr de Machy en dit dans cet examen.

CATALOGUE DES LIVRES, tant de France que des pays étrangers , imprimés , ou qui se trouvent à *Paris* , chez *Gaillyn* , quai des Augustins , au lys d'or. 1755.

Nous allons annoncer aujourd'hui plusieurs de ces livres que nous continuerons à indiquer successivement dans les *Mercur*es qui suivront. Le Libraire promet de

donner chaque année un nouveau Catalogue dans le même goût.

ADOLPHI (Christo. Michael.) Tractatus de Fontibus quibusdam Soteriis. *Vratislavia*, in-8°. Albin (Bernardi Siegfried) Historia Musculorum Hominum, 1734. in-4°. *figures* Allen. Synopsis universæ Medicinæ practica, sive doctissimorum Virorum de Morbis, eorumque causis, ac remediis judicia. 1753. in-8°. Alpinus (Prosperus) de præfagiendâ vitâ & morte Ægrotantium, ex editione Hieronym. Dav. Gaubii. 1754. 1 vol in-4°. Annales d'Espagne & de Portugal, &c. par Jean Alvart de Colmenar. 1741. 2 vol. in-4°. grand papier. *figures*. Architecture de Philippe Vingboons, in-fol. *figures*. Arrêts remarquables du Parlement de Toulouse, par Catellan, in-4°. 3 vol. Ayre (Georgii-Henrici) Opuscula varii argumenti; Juridica scilicet & Historica, ex editione Joann. Henrici Jurigii. 1746. trois parties in-8°. Bible par M. le Cene, in-fol. 2 vol. *Idem*. par Martin. *Idem*. par Offervald, in-fol. *Idem*. par Desmarets, in-fol. 2 vol. gr. papier. *Idem*, par Luyken, in-fol. grand papier. Breviarium Romanum, sans renvois, Avenione, 4 vol. in-12. 1750. Bibliothèque des Prédicateurs, par le P. Houdry, Jé., suite, 22. vol. in-4°.

AVERTISSEMENT au sujet du Recueil périodique d'Observations de Médecine , Chirurgie , Pharmacie , &c. par M. Vandermonde , Docteur , Régent de la Faculté de Paris , chez *Vincent* , rue S. Severin , 1755.

Ce Journal , comme l'avertissement nous l'annonce , n'est pas fondé sur la simple curiosité. Il est moins fait pour plaire que pour instruire. On n'y trouvera pas , dit l'Auteur , ce qui peut uniquement orner l'esprit , on y verra les moyens d'abrégér les souffrances des hommes , ou de prolonger leur vie. Ce Recueil par son objet doit être supérieur & préférable à tous les autres. Quel intérêt peut entrer en comparaison avec celui qui résulte du bien-être & de la conservation du genre humain !

On avertit ceux qui voudront souscrire , que le Libraire a reçu par forme de souscription dans le courant de Novembre dernier , & recevra en Décembre & Janvier prochains , 7 liv. 4 sols , pour le prix de douze Recueils de l'année. Les Souscripteurs qui lui donneront leur adresse dans cette ville , recevront ce Journal le premier jour de chaque mois. Les Provinces pourront aussi s'arranger avec leurs Libraires , &

DECEMBRE. 1755. 153
même le faire venir par la poste. Il n'en
coûtera que six sols de port. Le prix de
chaque Journal sera fixé à 12 sols pour
ceux qui ne souscriront point.

LA PEINTURE, poëme, par M. Baillet,
Baron de S. Julien. *A Amsterdam; & se
trouve à Paris, chez Quillan, rue S. Jac-
ques, & chez Jombert, rue Dauphine.*

Ce court poëme qui n'a guere plus de
deux cens vers, contient moins les pré-
ceptes que les louanges de l'art qu'il célé-
bre : il nous paroît l'ouvrage d'un Auteur
qui joint au goût de la Peinture, le talent
de la Poésie.

Quelques tirades que nous allons citer,
le prouveront mieux que nos discours.

O toi, dont la beauté fit mon premier amour,
Peinture, que j'aimai, dès que je vis le jour ...
Viens, dévoile à mes sens tes augustes mysteres,
Dirige tes crayons dans mes mains téméraires.
Allume dans mon sein ces transports créateurs
Des ressorts du génie instrumens & moteurs,
Ce feu noble & sacré, cet orgueil de notre être,
Où l'homme égal aux Dieux, semble se recon-
noître,

Ce don qu'aucun effort ne sçauroit obtenir,
Et qu'il faut éprouver pour te bien définir.

Fuyez. N'espérez rien de vos soins téméraires.

G v

154 MERCURE DE FRANCE.

Artisans sans génie , ouvriers mercenaires ,
Qui dans ce champ de gloire , attirés par la faim ,
Envifagez pour but non l'honneur , mais le gain.
Allez , portez ailleurs cette vile industrie :
Ivres du fol espoir dont votre ame est nourrie ;
Il faut , pour le remplir , battre un autre sentier :
La peinture est un art , & non pas un métier.

A l'occasion des Peintres d'animaux ,
voici un morceau philosophique , où la
brute doit remercier le Poëte de la supé-
riorité qu'il semble lui donner sur l'hom-
me , & qu'elle mérite peut-être à certains
égards.

Quel bras de Prométhée , osant ravir la flamme ,
A l'instinct de la brute ajoute encore une ame ?
Nous fait voir des forêts les hôtes tous égaux ,
De l'homme fier & vain , plus superbes rivaux.
Plus courageux , plus fiers , plus soumis , plus do-
ciles ,
Plus justes , plus prudens , plus chastes , plus tran-
quiles ,
Plus sobres , plus actifs , aux travaux plus constans,
Plus fideles amis , plus fideles amans ;
Rois de cet Univers , si la fourbe & l'adresse ,
L'artifice toujours appui de la foiblesse ,
Et les pieges couverts à la force tendus ,
N'étoient pas des humains les premières vertus.

DECEMBRE 1755. 155

La peinture d'Histoire me paroît bien
peinte dans le morceau suivant. -

Où m'as-tu transporté , Déesse enchanteresse :
Quel nouveau feu dans moi fait passer son ivresse !
Quel jour plus lumineux a frappé mes regards ,
Quels chefs-d'œuvres vivans naissent de toutes
parts !

C'étoit donc peu pour toi , séduisante peinture ,
De tromper par ton art , l'art même & la nature ;
Cet art vouloit un but & des projets plus hauts ,
De plus nobles succès pour tes nobles travaux.
Pour couronner ta gloire , ainsi que ton ouvrage ,
Dans le fond de nos cœurs , il se fraye un passage ,
Y réveille à la fois la pitié , la terreur ,
L'amour , l'ambition , la haine & la fureur ,
Toutes nos passions , ces idoles si cheres ,
De l'ame des humains , tyrans trop volontaires.

Le morceau de la haine des fils de Jo-
casté est encore un des mieux frappés. Il
termine le Poëme , & nous finirons par
lui ce précis.

C'est un secret penchant que nous éprouvons tous ,
Il naît , se fortifie , & ne meurt qu'avec nous ,
Nous aimons par instinct ceux qui nous firent
naître ,

Et croyons tout devoir à qui nous devons l'être.
Notre cœur généreux , plein de ces sentimens ,

G vj

156 MERCURE DE FRANCE.

Aime à multiplier ces tendres mouvemens .
Les neveux , les amis , les parens de nos Peres
Partagent avec eux ces respects volontaires ;
Chacun d'eux les reçoit & les rend à son tour ,
Et les degrés du sang sont des degrés d'amour.
Mais quand l'indépendance amenant la discorde
Des Peres & des Fils a troublé la concorde ,
Ou qu'un vil intérêt , destructeur des maisons ,
Dans nos cœurs à longs traits répandant ses poi-
sons ,

Une fois a rompu ce lien invincible ,
Plus le sang nous unit , plus la haine est terrible .
Thebe en vit autrefois un exemple fameux.
Deux freres , nés d'un sang prosrit , incestueux ,
Surpassant en fureur les crimes de leur race ,
Comblèrent dans ses murs leur fraticide audace .
Tous deux las de verser le sang de leurs sujets ,
De s'habhorrer toujours , sans se venger jamais ,
Et de commettre au sort leur rage impatiente ,
Choisirent dans leur bras une route moins lente .
L'un vers l'autre avec joye , on les vit s'avancer ,
Se mesurer , se joindre , ainsi que se percer ,
Tomber , & ranimant leur sacrilege envie ,
Poursuivre en son rival les restes de sa vie ;
Et contents de la perdre en pouvant la ravir ,
Se rapprocher tous deux , s'égorger & mourir .
A ces freres éteints , par leur haine célèbres ,
Thebes fit décerner tous les honneurs funebres ;
Et l'on réunit morts , sur un même bucher ,

D E C E M B R E. 1755. 157

Ceux, que vivans, le sang n'avoit pu rapprocher.
O prodige ! à l'instant la flamme divisée
Se sépare sur eux, ardente & courroucée :
A travers l'épaisseur de ses globes brûlans
On croit voir dans les airs leurs spectres mena-
çans

Sindigner, en mourant, d'un soin qui les honore ;
Et dans ces cœurs glacés la haine vit encore.

On a joint à ce Poëme un écrit en prose, qui a pour titre, *Caractères des Peintres François actuellement vivans*, nouvelle édition. Il est du même Auteur, & mérite d'être lu.

LA MORT DE SÉIAN, Tragédie en vers. qui n'a pas été jouée, précédée de deux Epîtres en vers, Prix 30 sols. *A Berlin ; & se vend à Paris chez Duchesne, rue saint Jacques.*

C'est un coup d'essai qui mérite d'autant plus d'indulgence que l'auteur n'a que vingt-deux ans.

NOUVELLE MÉTHODE pour apprendre la Langue Latine par un système si facile qu'il est à la portée d'un enfant de cinq à six ans qui sçait lire : & si prompt qu'on y fait plus de progrès en deux ou trois années qu'en huit ou dix, en suivant la

158 MERCURE DE FRANCE.

route ordinaire , par M. de Launay , Auteur de la nouvelle Méthode pour apprendre à lire. Celle-ci est proposée par souscription en quatre volumes *in 8°*. *A Paris*, chez la veuve *Robinet* , quai des Grands Augustins , & chez *Babuty* fils , même quai , 1755.

L'Auteur nous assure que par cet ouvrage , tout sujet capable d'application depuis cinq ans jusqu'à soixante , après un mois ou deux d'instruction , peut apprendre seul & sans maître , à expliquer les Auteurs latins les plus difficiles , & à rendre raison de toutes les regles de la Grammaire & de la maniere la plus commode & la plus aisée , sans aucun effort d'imagination ni de mémoire. Ce système est général , & peut s'appliquer à toutes les langues. Le prix en feuilles sera pour les Souscripteurs de douze livres , dont six seront payées en souscrivant; La souscription aura lieu jusqu'au mois de Février prochain 1756 ; passé ce tems , le prix sera de dix-huit livres. Le premier volume paroîtra au commencement de Février , & les trois autres de mois en mois.

PRINCIPES GENERAUX & raisonnés de la Grammaire Françoisé , avec des observations sur l'orthographe , les

DECEMBRE 1755. 159
accents , la ponctuation , & la prononciation ; & un abrégé de regles de la versification françoise , dédiés à Mgr. le Duc de Chartres , par M. Restaut , Avocat au Parlement & aux Conseils du Roi. Septieme édition revue & corrigée par l'Auteur. *A Paris* , chez la veuve *Lottin* , *J. H. Buttard* , rue S. Jacques ; & chez *Desaint & Saillant* , rue S. Jean de Beauvais. 1755.

Cet ouvrage est un des meilleurs qu'on ait faits sur notre langue. Les nombreuses éditions qui en ont été données , le louent beaucoup plus que tout le bien que nous pourrions en dire. La septieme que nous annonçons , met le comble à l'éloge. La même Grammaire se trouve à *Poitiers* , chez *J. Felix Faulcon* , Imprimeur du Clergé.

OBSERVATIONS critiques & politiques sur le commerce maritime , dans lesquelles on discute quelques points relatifs à l'industrie & au commerce des Colonies Françoises , un volume in-12 , petit format , imprimé à *Amsterdam* ; & se trouve à *Paris* , chez *Jombert* , rue Dauphine. 1755.

Il paroîtra vers la fin de Janvier prochain une carte en quatre feuilles , inti-

tulée Canada , Louisiane , & Terres Angloises. On peut attendre de *M. d'Anville* qui a composé cette carte , l'exactitude & l'abondance de détail qui caractérisent ses ouvrages.

SEANCE PUBLIQUE

De l'Académie Française.

M. l'Abbé de Boismont ayant été élu par l'Académie Française à la place de feu *M. l'Evêque de Mirepoix* , y prit séance le 25 Octobre. Le discours qu'il prononça , fut trouvé très-éloquent , & nous osons assurer que l'impression ne lui a rien fait perdre de sa beauté. Ceux qui ne l'ont ni entendu ni lu , en jugeront par les traits que j'en vais citer. Je les prendrai dans l'apologie qu'il fait du caractère actuel de l'éloquence de la chaire , à qui l'on reproche d'être trop ornée , & de courir trop après l'esprit. Pourquoi , dit-il , lorsqu'il s'agit de commander aux passions des hommes , dédaigneroit-on le charme le plus puissant qui les soumette , & qui les captive ? J'appelle ainsi cet heureux art d'embellir la raison , d'adoucir la rudesse de ses traits , de lui donner une teinture vive & pénétrante , de la dépouiller de

cette sécheresse qui révolte , de cette monotonie qui dégoûte , de cette pesanteur qui attrédist , & qui fatigue. Que produit-elle sans le secours de cet art ? une attention morte , une conviction froide , un hommage aride & inanimé ; quelquefois la tentation de se venger de l'ennui par le doute , & toujours le dépit secret de sentir que ce qui peut laisser encore quelques nuages dans l'esprit , ne soit pas du moins protégé par le suffrage du cœur.

On regrette tous les jours , ajoute-t-il plus bas , *la majestueuse simplicité* des premiers défenseurs. On veut que dans ces temps heureux tout pliât sous le poids de la vérité seule , & que pour la rendre victorieuse il ait suffi de la montrer *sans parure & sans art* ; mais que prétend-on par cette supposition chagrine ? se persuade-t-on que les premiers panégyristes de la foi dédaignèrent les ressources du génie , abandonnèrent la vérité à son austérité naturelle , repoussèrent d'une main superstitieuse tous les ornemens qu'elle avoue , & qu'en un mot un zèle brulant & impétueux leur tint lieu de tout ? illusion démentie par les précieux monumens qui nous restent de ces grands hommes. Qu'on écoute S. Paul foudroyant la raison humaine au milieu de l'Aréopage ; quelle critique dé-

licate ! quelle philosophie sublime ! quel tableau brillant de l'immensité du premier être ! Non, quels que fussent alors les succès de la foi , les moyens humains entre-
rent , je ne dis pas dans la composition , mais dans la propagation successive de cette œuvre divine. Alors , comme de nos jours les controverses , les écrits , les discours publics prirent la teinture du caractère personnel de l'esprit dominant du siècle , & si j'ose m'exprimer ainsi , de l'impulsion générale des mœurs. Tertul-
lien fut sévère & bouillant , S. Augustin profond & lumineux, S. Chrysostome pompeux & solide , S. Bernard sensible & fleuri. Leur zèle ne porte nulle part l'empreinte d'une raison sèche & décharnée ; ils l'enrichissent , ils la parent de tous les trésors de l'imagination , moins déliée peut-être , moins minutieuse que celle de nos jours , parce que leur âge étant plus simple , les vices avoient , pour ainsi dire , plus de corps & de consistance : la corruption étoit moins adroite , moins mystérieuse ; elle ne forçoit point par conséquent , à ces détails , & à ces nuances qui ressemb-
lent quelquefois à un soin affecté de l'art , & qui n'appartiennent cependant qu'à un esprit d'exactitude & d'observation. Lorsque le vice est devenu ingénieux , il a fallu

le devenir avec lui , pour le combattre. :

Cette maniere de justifier la nécessité où l'on est aujourd'hui d'employer les armes de l'esprit pour faire triompher la parole de Dieu , est elle-même aussi ingénieuse , qu'elle est nouvelle & bien saisie.

Monsieur l'Abbé Alary répondit à monsieur l'Abbé de Boismont. Son discours eut l'approbation générale , & le mérite à double titre. Il est élégant & court. Après avoir donné en peu de mots au Récipiendaire la louange due à son talent pour la chaire , il fait ainsi l'éloge de M. l'Evêque de Mirepoix.

Né dans le sein d'une famille entièrement consacrée à la Religion , il ne connut de vrais devoirs que ceux qu'elle prescrivit. Son exactitude à les remplir le fit renoncer absolument au monde ; mais malgré sa retraite, il ne put être long-tems ignoré. Il parut dans le public pour y annoncer les vérités éternelles. . . . Il n'eut de commerce avec les grands que dans le tribunal de la pénitence , & ils se firent gloire , en devenant ses amis , d'être à son insçu ses protecteurs. Ce furent là , Monsieur , les deux seuls moyens qui servirent à son élévation. Il ne dut rien à la fortune , tout fut l'ouvrage de la providence , dont les voies impénétrables le conduisi-

rent aux premiers honneurs de l'Eglise ; mais à peine y fut-il parvenu qu'il fut forcé de s'arracher à ses travaux apostoliques déjà récompensés par les fruits les plus abondans.

Destiné à l'instruction de l'héritier du premier trône de l'univers , il ne changea point de maximes ; la Religion fut toujours la base de sa conduite. Il ne fut occupé que d'inspirer à son auguste Eleve les sentimens d'une piété solide & éclairée , l'amour du devoir & le desir de s'instruire , qualités si nécessaires aux Souverains, qui veulent faire le bonheur de leurs peuples. Nous sommes tous témoins du succès de ses soins ; & pouvions-nous moins attendre d'un Prince , qui , dès les premiers momens qu'il a connu la raison , a donné les preuves les plus brillantes de la vivacité de son esprit , les marques les plus sûres de la solidité de son jugement , les indices les plus certains de la sensibilité de son cœur , ressource si désirable pour tous les malheureux.



ARTICLE III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

CHRONOLOGIE.

Lettre de M. L. R. Desb. P. R. sur la Chronologie de M. Newton.

COMME j'ai peu approfondi l'étude de la Chronologie, & que cet œil de l'Histoire, graces à nos écrivains & à l'injure des tems, est couvert d'un nuage qui nous en dérobe la clarté, mes opinions pour ou contre M. Newton, ne peuvent lui être ni favorables ni préjudiciables : ainsi, Monsieur, je hazarde quelques reflexions sur la chronologie. Soyez persuadé que le seul motif de vous obliger m'a mis la plume à la main.

J'ai toujours pensé que l'Astronomie n'avoit été d'aucun secours à l'Histoire, & cela pour deux raisons principales. 1°. Parce que nous ne sommes nullement surs ni des Observateurs ni de la justesse des observations. 2°. Parce qu'il nous reste si peu de ces observations, qu'en les suppo-

tant très-exactes nous n'en serions pas plus
 avancés. Ce que je dis ici ne regarde que
 les habitans de notre hémisphère. Les peu-
 ples de la haute Asie sont infiniment plus
 avantagés que nous à cet égard. L'Astro-
 mie a fleuri chez les Chinois dès le ber-
 ceau de leur empire : & quoique les an-
 nales de la Chine aient été endommagées
 considérablement par la tyrannie d'un Em-
 pereur (1), il est vrai néanmoins que le
 seul Tchun-tsieou qui commence à l'an
 722 avant Jesus-Christ, & finit à l'an
 480, contient trente-six éclipses de soleil.
 En voilà certainement plus que tous les
 livres des Grecs & des Romains ne nous
 en ont transmis. Le dénombrement de ces
 éclipses se trouve accompagné de la date
 de l'année, du mois & de la note cyclique
 du jour où chacune d'elles a parues ; mais
 on n'a marqué ni l'heure, ni les minutes,
 ni la grandeur & la durée de chaque éclip-
 se. Au reste elles sont revêtues de toute
 l'autorité possible, parce qu'on sçait qu'il
 y a eu de tout tems à la Chine un tribunal
 d'Histoire, & que le calcul de chaque
 éclipse étoit remis au commencement de

(1) Chi-hoang-ti fondateur de la Dynastie de
 Thsine. Son regne qui fut de 37 ans, commence
 l'an 246 avant Jesus-Christ.

DECEMBRE. 1755. 167
l'année dans les archives de ce tribunal.
Je viens à M. N.

Pour fixer la date de l'expédition des Argonautes, il est obligé d'avoir recours à un passage d'Hipparque, qui porte en substance, qu'*Eudoxe fit passer le colure des équinoxes à travers la tête de la baleine, de la croupe du belier, &c.* Mais 1°. ce passage ne dit point si le colure passoit au centre de la tête de la baleine & de la croupe du belier, ce qu'il seroit important de savoir avant que de passer au calcul, & de rien fixer. M. Newton avoue lui-même que *ces observations sont imparfaites.* (1) Si ces observations sont réellement imparfaites, s'il est libre de supposer que le colure, au tems d'Eudoxe, passoit plus ou moins près du centre de la tête de la baleine & de la croupe du belier, quelle conséquence n'en tirera-t-on point contre le système adopté par M. Newton? Le R. P. Souciet a bien fait voir la prodigieuse différence qui peut s'y trouver, lorsqu'il fixe d'après ce même passage d'Hipparque une époque qui surpasse de 533 ans celle que donne M. Newton.

2°. Je suppose avec M. Newton, qu'au tems d'Eudoxe le colure des équinoxes passoit par le centre de la tête de la balei-

(1) Newton, pag. 24.

ne , &c. quel rapport ceci aura-t-il avec l'expédition des Argonautes ? M. N. va nous l'apprendre. Il assure que Chiron le Centaure fixa les colures dans l'ancienne sphere aux mêmes lieux qu'Hipparque nous dit qu'Eudoxe les avoit supposés plusieurs siècles après Chiron. M. Newton dit de plus , qu'il *semble que Chiron & Musée firent cette sphere pour l'usage des Argonautes*. Je trouve que M. Newton a sagement fait de ne point prendre ici le ton affirmatif. En effet les raisons qu'il emploie à prouver la construction & la destination de cette sphere sont très-foibles ; elles peuvent même contribuer à établir un sentiment tout opposé. Il lui *semble* que cette ancienne sphere a été faite pour l'usage des Argonautes , parce qu'il y rencontre des noms qui ont rapport à leur expédition : (1) Les noms de *belier d'or* , le taureau aux pieds d'airain dompté par Jason , les *gemenx Castor & Pollux* , tous deux Argonautes , auprès du *cygne de Leda* leur mere. Là étoient représentés le navire *Argo* , & l'*hydre* ce dragon si vigilant ; ensuite la coupe de *Médée* , &c. Je ne vois pas d'autre conséquence à tirer de ceci , sinon que cette sphere a été faite certainement après l'expédition des Argonautes. Ce n'est donc point pour leur

(1) Newton , pag. 87.

usage ,

usage, ni avant ou pendant leur expédition qu'elle a été fabriquée; il est même très-probable qu'elle ne l'a été qu'assez long-tems après, & lorsque tous ces noms furent devenus respectables aux Grecs. Or ils devinrent plus respectables, à proportion qu'ils furent envisagés dans un certain degré d'éloignement.

Cette réflexion qui seule détruit le système de M. N. résulte naturellement de l'examen de cette sphere. Elle n'a point échappé à M. l'Abbé Bannier, puisqu'en parlant de Chiron, ce sçavant Académicien dit: « De sçavoir maintenant dans
 » quel point du ciel il fixa les points des
 » équinoxes & des solstices, c'est ce qui
 » est inutile à mon sujet; je laisse cet article à ceux qui ont attaqué ou défendu
 » le célèbre M. Mewton (1), qui fait de ce
 » point le fondement de sa nouvelle chronologie. Je remarquerai seulement que
 » le Calendrier de Chiron devoit avoir
 » d'autres noms pour la plûpart des constellations, que ceux qui parurent dans
 » les Calendriers qui eurent cours dans la
 » suite, puisque l'expédition des Argonautes s'y trouve marquée par plusieurs
 » traces; il s'y trouve même des noms

(1) Mémoires de l'Académie des Beiles-Lettres, 80. 12, p. 95.

» qui la supposent faite , comme celui de
 » la coupe de Médée , & celui de Chiron
 » lui-même. »

3°. Si Chiron le Centaure fixa dans sa
 sphere les colures aux mêmes lieux où
 Eudoxe les supposa plusieurs siècles après ,
 il faut de nécessité avouer , ou qu'Eudoxe
 n'a fait que copier Chiron , ou que l'un
 de ces Astronomes , & peut-être tous les
 deux étoient de mauvais observateurs ,
 auxquels on ne peut s'en rapporter en au-
 cune manière.

Voilà cependant le pivot sur lequel M.
 N. fait rouler sa nouvelle chronologie.
 Est-il étonnant qu'un système bâti sur des
 fondemens aussi mal assurés , ait trouvé
 peu de partisans , malgré la célébrité de ce
 grand homme ? Devoit-on par le respect
 dû à sa mémoire , ne pas attaquer une opi-
 nion qui fronde les antiquités de toutes
 les nations , & qui jette un vernis d'igno-
 rance , ou d'infidélité sur tous ceux qui
 se sont mêlés d'écrire l'histoire.

Outre cette fixation de l'époque des
 Argonautes , voici un second principe que
 M. N. établit comme un point essentiel à
 sa chronologie.

» Les Egyptiens estimoient , dit-il (1) ,
 » les regnes des Rois équivalens aux gé-

(1) Newton , pag. 53.

» nérations des hommes : cependant trois
 » générations font cent ans , ainsi qu'on a
 » déjà dit : Les Grecs & les Latins firent la
 » même chose , &c.

On voit par cet échantillon que je n'ai point exagéré en avançant que M. N. sapoit toutes les histoires dans leurs fondemens. Il fait entendre que ces nations , pour relever leur antiquité , ont allongé les regnes de leurs Rois. Tout ce que M. N. allègue pour soutenir cette accusation, est contenu dans ce raisonnement. « (1)
 » Selon le cours de la nature, les Rois
 » regnent , l'un portant l'autre , environ
 » 18 ou 20 ans , chacun ; & si on a des
 » exemples de ceux qui ont régné , l'un
 » portant l'autre , 5 ou 6 années de plus ,
 » on en a d'autres qui ont régné 5 ou 6
 » années de moins ; 18 ou 20 ans font un
 » juste milieu.

Mais M. N. n'a-t-il pas pensé que ceci ne pouvoit jamais être regardé comme une règle générale ? Sur une très-longue liste des Rois il se peut faire que le total des regnes donnera à chacun d'eux environ 18 ou 20 ans. Que l'on prenne un petit nombre de Rois , & qu'on évalue leurs regnes , on verra qu'ils feront por-

(1) Newton , pag. 54.

tés , ou beaucoup plus haut , ou infiniment au-dessous.

M. N. cite lui-même quelques exemples de ces regnes qui , comptés par portion égale , vont les uns à 11 ans , les autres à 22. Je joindrai ici cinq à six exemples pour faire voir combien cette maniere de compter les regnes est arbitraire & incertaine.

Les huit derniers Rois de France , depuis François I , jusqu'à Louis XIV inclusivement , ont regné 201 ans 3 mois & 10 à 12 jours , c'est pour chaque regne 25 ans 2 mois & quelques jours.

Les 18 premiers Empereurs de la Dynastie des Tcheou , ont regné 504 ans ; c'est pour chacun d'eux 28 ans.

Les 20 premiers Princes de Thsine, Dynastie collatérale de celle de Tcheou , ont regné 505 ans ; c'est 25 ans 3 mois pour chaque regne.

Les 20 premiers Rois de Lou , Dynastie collatérale des deux précédentes , ont regné également 505 ans , ce qui donnera pour chacun d'eux le même nombre de 25 ans & 3 mois.

Les 10 Rois d'Assyrie depuis Nabonassar jusqu'à Mesessimordac , ont regné 67 ans ; ce n'est pour chacun d'eux que 6 ans 8 mois & 6 jours ; & je comprends enco-

DECEMBRE. 1755. 173

te dans ce calcul 10 ans d'interregne.

Les 10 Rois Lombards d'Italie , depuis Odoacre jusqu'à Narsés , ont régné 91 ans & 1 mois , c'est pour chaque regne 9 ans 1 mois & quelques jours.

Qu'on calcule tous ces regnes , suivant l'hypothèse de M. N. on aura à compter sur le pied de 20 ans , 41 ans 3 mois de moins pour les 8 derniers Rois de France ; 144 ans de moins pour les 18 Empereurs de Tcheou ; 145 ans de moins pour les Princes des Dynasties de Thfine & de Lou. 133 ans de plus pour les Rois d'Assyrie , 109 ans environ de plus pour les 10 Rois d'Italie.

On court donc risque avec la méthode de M. N. d'errer au point d'augmenter ou de diminuer les regnes de plus de la moitié.

Cependant avec cette méthode qu'il s'est faite , & l'époque de l'expédition des Argonautes qu'il croit avoir prouvée d'une manière solide , M. Newton ne trouve plus de difficulté dans la Chronologie , parce qu'il se réserve le droit d'ajouter ou de retrancher aux anciennes époques , selon que son système l'exigera. N'est-il pas singulier , après de tels principes , d'entendre monsieur Newton nous avertir sérieusement dans une introduc-

H iij

tion qui se voit à la tête de son ouvrage, qu'il ne prétend pas porter l'exactitude jusqu'à une année près ? « Je ne prétends pas porter l'exactitude jusqu'à une année près, dit-il (1), il peut y avoir des erreurs de cinq, de dix, & quelquefois de vingt ans ; mais cela ne va pas plus loin ».

Parcourons son ouvrage, & voyons s'il nous a tenu parole. « (2) L'Egypte fut d'abord partagée en différens petits royaumes comme les autres Etats, & ne forma que par degrés une Monarchie ».

J'ose assurer que ce fait est totalement faux : l'Egypte fut réunie d'abord sous un seul Roi ; dans la suite ce royaume fut démembré, & devint le partage de plusieurs Princes. Le Chevalier Marsham que M. Newton paroît avoir consulté très-souvent, l'a jetté dans cette erreur ; en effet, Marsham dit dans un endroit, (3) *Non enim primis istis temporibus, omnis Ægyptus unius suberat imperio ; sed regiones diversa diversos habuerunt reges.* M. N. a vu sans doute ce passage, mais il n'a pas pris garde que Marsham dit ailleurs de Menès, premier Roi d'Egypte, qu'il commanda à

(1) Introduction, p. 8. (2) Newton, p. 72.
 (3) *Chronicus Canon Ægyptiacus.* Edit. de Londres, 1671. p. 23.

DECEMBRE. 1755. 173

toute l'Egypte. (1) *Nimirum ille Aegyptio omni praefuit.* Les fils de Menès , après la mort de leur pere , partagerent son royaume entr'eux. *Ejus autem posteri, diversis potius Dynastiis, illum communem omnium parentem venerantur.* Cette opinion n'est point particuliere au Chevalier Marsham ; elle est commune à tous les anciens Historiens ; & il ne faut que jeter un coup d'œil sur les différentes listes des Rois d'Egypte pour l'embrasser. Hérodote , Diodore de Sicile , Eratosthenes , Manethon , Eusebe , Jule Africain , George le Syncelle , &c. voilà les garants sur l'autorité desquels cette opinion est établie.

« (2) Durant tout le tems que l'Egypte fut partagée en plusieurs royaumes ;
» on ne sçauroit , dit M. Newton , placer
» un Roi de toute l'Egypte , tel qu'étoit
» Sésostris ; il n'y a point d'Historien qui
» le fasse plus moderne que Sésac : c'est
» pourquoi ce Roi d'Egypte appelé Sésostris ,
» est le même que Sésac. Cette opinion n'est point nouvelle ; Josephel'a insinuée en assurant qu'Hérodote se trompe en attribuant les actions de Sésac à Sésostris , & que la méprise vient seulement du nom du Roi ».

(1) *Idem.* pag. 30. (2) Newton , p. 73.

H iv.

Confondre les actions de deux Conquérans qui ont entr'elles de la ressemblance , attribuer à l'un ce que l'autre a fait , est-ce là les identifier ? Hérodote a pu se tromper de la manière que Joseph le rapporte , mais jamais il n'a dit ou fait entendre que Sésostris & Sésac fussent un seul & même Prince. Ce n'est point non plus l'opinion de Joseph. Le sens de ce passage de Joseph est , qu'*Hérodote se trompe en attribuant à Sésostris les actions de Sésac ; & c'est ainsi que l'ont rendu les interpretes de cet Historien ; M. N. lui-même ne l'a pas entendu autrement ; mais ce qu'il ajoute , & que la méprise vient seulement du nom du Roi* , est un commentaire qui ne se voit pas dans le texte de Joseph. Ainsi loin d'insinuer que Sésac soit le même que Sésostris , Joseph fait entendre qu'ils sont différens l'un de l'autre. Au reste , M. Newton n'est pas le seul qui ait attribué cette erreur à Joseph. Bochart , Stillingfleet , Scälinger , Marsham , Charpentier , & quelques autres l'ont cru de même , ou plutôt sans examen , ils se sont copiés réciproquement. *Sed pace dixerint Virorum insignium*, dit Perizonius , (1) *omnes in eo errant , dum hunc errorem Josepho tribuunt , qui longè aliud sensit , & probè scivit diversos fuisse hos reges.* Perizonius

(1) Perizonius dans ses origines sacrées , 1, 5, 8.

DECEMBRE. 1755. 177

cite le passage contesté. Περὶ ἡ πλατύνει
 Ηρόδοτος τὰς πρᾶξις Σεσοστρι προαίτιαι ,
 qu'il traduit , & qu'il a raison de traduire
 ainsi : *De quo in errorem lapsus est Herodo-*
eus, dum ejus (Sésak) res gestas Sesostridi
tribuit.

Mais que veut dire ce raisonnement de
 M. Newton. *Il n'y a point d'Historien qui*
 fasse Sésostris plus moderne que Sésac , c'est
 pourquoi ce Roi d'Egypte appelé Sésostris , est
 le même que Sésac. Je demande si cette ma-
 niere de raisonner ne revient point à celle-
 ci. Il n'y a point d'Historien qui fasse Hen-
 ri IV. plus moderne que Louis XIV. donc
 ce Roi de France appelé Henri IV. est le
 le même que Louis XIV. Comment les
 Historiens auroient-ils fait Sésostris plus
 moderne que Sésac , pendant qu'il l'a pré-
 cédé ? Je le répète , je pense avec Usher &
 Perizonius qu'on ne doit pas confondre
 Sésostris & Sésac. Pour s'en convaincre ,
 il ne faut que jeter un coup d'œil sur les
 différentes listes des Dynasties Egyptien-
 nes. Ces deux Princes y sont marqués cha-
 cun à son rang , & distingués par les an-
 nées de leur regne , par leur nom , & par
 leurs actions.

Sesostris y porte les noms de Séthos , Sé-
 soosis , Séthosis ; Sésac porte ceux de Sé-
 sonchosis , Sésochris , Gésongoses ou Sé-
 sonchoris , Sésenchosis.

H v

178 MERCURE DE FRANCE.

On convient que la finale *is*, *ris*, a été ajoutée par les Grecs. Or dans *Sésostris*, *Sésoosis*, *Séthosis*, *Séthos*, il faut convenir avec M. Fourmont (1) l'ainé, que le nom le mieux orthographié ou le moins corrompu est celui de *Séthos*. Le changement du T, en TS, & en S, est commun chez les Orientaux : de manière que les uns pouvoient écrire *Séthos*, pendant que d'autres prononçoient *Sersos* ou *Séfos*.

Quant aux différens noms de *Sésac*, le plus corrompu est celui de *Gossingoses* : tous les autres, quoique altérés, ont les trois lettres radicales qui composent le nom de *Sésac*. Le Noun ou l'N insérée, ne doit point faire de peine, c'est encore un usage familier aux Orientaux, & M. Newton en avertit lui-même lorsqu'il dit, « (2) » *Selsonchosis* & *Sésac*, ne diffèrent pas » plus que *Memphis* & *Moph*, qui sont » deux noms de la même ville ».

Sésac soumit *Jerusalem* ; voilà tout ce que l'Ecriture Sainte nous en dit : pourquoi donc lui attribuer toutes les conquêtes de *Sésostris* ?

(1) *Réflexions Critiques*, Tom. II. p. 156.

(2) *Newton*, p. 72.

La suite pour le mois prochain.

HISTOIRE.

Suite de l'abrégé historique de la ville de Paris ; par M. Poncez de la Grave, Avocat au Parlement.

SOUVERAINS.

Henri premier.

1033 & 1034.

LA famine se fait sentir à Paris (1), & on regarde comme une chose très-extraordinaire que le muid de bled valut jusqu'à soixante sols. Un Auteur contemporain a écrit qu'on exhumoit les corps pour se nourrir. La peste fut la suite de ce fléau , & un incendie (2) considérable arrivé à Paris en 1034 , met le comble aux malheurs des Parisiens.

1035 & 50-51-52.

Concile célèbre contre Berenger (3), tenu à Paris par ordre du Roi Henri I , où se trouverent plusieurs Evêques & grand nombre de personnes qualifiées ; le Roi même y assista.

On y lut une lettre de Berenger , qui

(1) Glab. Rod. hist. lib. 4. c. 4. (2) Fragm. hist. Duch. 10. 4. pag. 143. (3) Durand Trôard,

contenoit le poison de son hérésie contre l'Eucharistie : toute l'assemblée en frémit d'horreur , & condamna Berenger & ses complices. Le livre de Jean Scot fut aussi compris dans la condamnation.

1053 & 1058.

On rapporte une chartre du Roi Henri I , par laquelle il accorde à Imbert , Evêque de Paris , & à ses Chanoines quatre Eglises (1) , situées dans les Fauxbourgs de la ville , à condition qu'ils commenceront à en jouir après la mort seulement du nommé Giraud , Clerc , qui les possédoit alors. On assure que quelques-unes de ces Eglises qui subsistent encore aujourd'hui appellées S. Etienne , S. Julien , S. Severin & S. Bache , autrement S. Benoît , avoient été décorées du titre d'Abbaye.

La première de ces Eglises , appelée S. Etienne , n'est pas , comme l'ont cru quelques Historiens (2) , S. Etienne de Grès , dans laquelle on prétend que se tint le Concile de Paris , de l'an 829 , mais S. Etienne , près notre Dame , Eglise qui ne subsiste plus aujourd'hui. Ceux qui voudront être instruits de plusieurs particularités concernant cette époque , peuvent avoir

(1) Not. in capit. Reg. Franc. to. 2. p. 1312.

(2) De Magduno.

DECEMBRE. 1755. 181
recours aux archives de cette premiere
Eglise, & ainsi des autres.

1059.

Henri (1) fait sacrer & couronner à
Rheims son fils Philippe I , âgé de sept
ans, & lui nomme pour tuteur Baudouin
Comte de Flandres.

1060 & 1066.

Mort du Roi Henri , le 4 Août 1060;
âgé de cinquante-cinq ans. Il avoit fondé
& doté la même année le célèbre monas-
tere de S. Martin des Champs , détruit
autrefois par les Normans. La chartre qui
est le titre de la fondation , en date de
1060 , est signée non seulement par le Roi
Henri , par la Reine Anne sa seconde fem-
me , & par le Roi Philippe son fils , mais
encore par deux Archevêques , par six Evê-
ques , & par plusieurs des principaux Sei-
gneurs de la Cour.

Philippe premier.

Le Monastere de S. Martin n'étoit pas
encore fini , lorsque Henri I mourut. Le
Roi Philippe fit continuer les travaux , &
le bâtiment ne fut conduit à sa perfection
que sept ans après. La dédicace s'en fit

(1) Duch. to. 4. p. 161.

182 MERCURE DE FRANCE.

alors en présence du Roi & d'un grand nombre d'Evêques. Philippe , à cette occasion , confirma la fondation du Roi son pere, & y ajouta plusieurs autres bienfaits , comme il paroît par une chartre datée de Paris l'an 1067 , souscrite par le Roi , par Hugues son frere , par Baudouin Comte de Flandres, & par d'autres Seigneurs. Les Religieux qui possederent d'abord cette Abbaye , étoient tout-à-la-fois Chanoines Réguliers & Moines , cependant sous la regle de S. Augustin ; ils y demeurèrent jusqu'en 1079 , que le Roi Philippe leur substitua les Moines de Cluni. On ne sçait pas ce que devinrent les Chanoines ; mais, il est certain que ce changement se fit de leur consentement , puisqu'ils signerent au nombre de treize la chartre du Roi , donnée à S. Benoît de Fleuri l'an 1079 , en conséquence de laquelle cette Abbaye passa à l'Ordre de Cluni , & fut réduite au titre de Prieuré , qui a le droit de nommer à vingt-neuf Prieurés , à cinq Cures dans Paris , qui sont S. Jacques de la Boucherie, S. Nicolas des Champs, S. Laurent, S. Josse & S. Leu S. Gilles * , outre vingt-

* S. Leu - S. Gilles n'est pas la paroisse située dans la rue S. Denis , mais une autre qui étoit originairement dans S. Denis de la Chartre , & qui a été supprimée.

DECEMBRE 1755. 185
cinq autres dans le Diocèse de Paris , &
environ trente dans d'autres Diocèses, sans
compter les Chapelles.

C'est au commencement du regne de
Philippe I , même à la fin de celui du Roi
Henri son pere qu'on fixe l'origine des
Prévôts. Etienne fut le premier qui eut
cette qualité , lorsque le Comté de Paris
fut réuni à la Couronne après la mort
d'Othon , frere d'Hugues Capet , décédé
sans enfans en 1032. On rapporte un évé-
nement remarquable arrivé à ce Prévôt ,
& qui dénote bien la méchanceté de son
caractere. Voici le fait.

Etienne , Prévôt de Paris (1) , & qui
avoit toute la confiance de Philippe en-
core jeune , persuada à ce Prince d'enlever
routes les Reliques de S. Germain de Prez
pour en faire des largesses à ses Chevaliers.
Le Roi (2) se transporta en effet dans
l'Abbaye , & le Prévôt qui exécutoit les
ordres du Prince ayant porté sa témérité
jusqu'à porter sa main sacrilege sur une
croix très-riche , fut dans l'instant privé de
la vue , qu'il ne recouvra jamais depuis.
Le Roi saisi de frayeur se retira , & les
choses ne furent pas plus avant.

Le Prévôt de Paris logeoit autrefois

(1) Traité de la Poli. tom. 1. p. 30. (2) Sæc.
3. Bened. part. 2. p. 112.

184 MERCURE DE FRANCE.

dans le Châtelet , & Charles VII est le premier qui (1) permit à Robert Stouville de se loger ailleurs , & lui donna en outre cent livres de rente sur le domaine de la ville pour son logement.

1067 & 1092.

Concile tenu à Paris en 1092 (2) auquel assisterent deux Archevêques & neuf Evêques. Il ne nous reste rien de ce Concile qu'un privilege donné par le Roi Philippe en faveur de l'Abbaye de S. Cornille de Compiègne.

1093 & 1095.

Reforme de l'Abbaye S. Magloire, située alors dans le même endroit où est aujourd'hui l'église S. Barthelemi (3) dans l'isle du Palais.

1096-1097 & 1101.

Guillaume, alors Evêque de Paris (4), donna aux Chanoines de sa Cathédrale l'église de S. Christophe, située près Notre-Dame, & détruite en 1746, pour y construire l'Hôpital des Enfants Trouvés. Il donna aussi au Prieuré de S. Martin des

(1) Traité de la Pol. tom. 1. p. 160. (2) Spicil. tom. 2. p. 604. (3) Mab. ann. Bened. lib. 68. n. 58. (4) Dubois, to. 1. p. 722.

DECEMBRE. 1755. 185
Champs le patronage de plusieurs Cures.

1104 & 1106.

Concile de Paris (1), où présida Lambert , Evêque d'Arras , en qualité de Légat du Pape. Le Roi Philippe se présenta à l'Assemblée dans la posture d'un pénitent , les pieds nus , & renonça publiquement à tout commerce scandaleux avec Bertrande, (2) qui jura la même chose : alors il reçut l'absolution en présence des Archevêques , des Evêques , & de plusieurs personnes de la première distinction.

On découvre dans l'Abbaye S. Germain-des-Prez les corps des Srs Martyrs George & Aurele (3) avec le chef de Ste Natalie , & Galon , Evêque de Paris , fut invité par l'Abbé d'honorer par sa présence la cérémonie qui se fit pour leur translation.

1107.

L'Abbaye de S. Eloi , fondée du tems du Roi Dagobert I , & dont Ste Aure fut la première Abbessé , étant devenue un sujet de scandale pour Paris , les Religieuses (4) en furent chassées du consentement du Roi , du Pape Pascal II , & de

(1) Conc. tom. 10. p. 742. (2) Spicil. to. 3. p. 129. (3) Mab. ann. Bened. l. 72. n. 124. (4) Dubois , to. 1. p. 734.

tout le Clergé , & cette Abbaye fut donnée à l'Abbé de S. Maur des Fossés. Le Monastere , tel que les Historiens nous le représentent, avoit une étendue considérable & renfermoit les rues de la Calandè , de la Barillerie , de la vielle Draperie , de Ste Croix , & de la Jaiverie.

La suppression de cette Abbaye (1) donna lieu à l'érection de plusieurs paroisses , qui sont S. Martial , S. Eloi , S. Pierre - des-Arcis , S. Pierre-aux-Bœufs , & Ste Croix de la Cité.

Le Pape Pascal II vient en France demander du secours contre l'Empereur Henri. Il arrive à Saint Denis , où l'Abbé Adam le reçut avec de grands honneurs. Le Roi Philippe & Louis son fils qui portoit aussi dès-lors le titre de Roi (2) , furent le trouver à S. Denis , & lui promirent de le secourir. Ce Pape passa ensuite à Paris , où on le reçut magnifiquement ; delà il partit pour Châlons , accompagné de plusieurs Archevêques & Evêques.

1108.

Mort de Philippe I à Melun , le 29 Juillet 1108 , âgé de cinquante-cinq ans , après quarante-neuf de regne. Son corps

(1) Le Maire , to. 1. pag. 373. To. 2. p. 231 , &c. (2) Vita Lud. Gros.

DECEMBRE. 1793. 187
ne fut point porté à S. Denis dans le tombeau de ses peres. Il fut enterré à S. Benoît-sur-Loire , où il avoit choisi le lieu de sa sépulture. Son fils Louis VI , surnommé le Gros , fut son successeur.

Louis VI.

1109 & 1113.

Louis VI arrive à Paris , & donne une chartre (1) par laquelle il déclara que les serfs de l'église de Paris auroient toute liberté de témoigner en justice contre qui que ce pût être , libre ou serf , & que quiconque les appelleroit parjures , le prouveroit par le duel , ou perdrait sa cause , & seroit déclaré calomniateur , son témoignage désormais nul , & obligé de satisfaire à l'injure faite à l'église de Paris , sous peine d'excommunication.

Plusieurs églises de Paris qui avoient dans ce tems-là des (2) *hommes & femmes de corps* , ou de *poeste de corpore & potestate* , obtinrent le même privilege que l'église de Paris. Ces hommes & femmes de corps des églises étoient presque esclaves. Les églises les échangeoient à leur volonté , les envoyoient à la guerre pour eux ,

(1) Baluz. Miscell. tom. 2. p. 185. (2) Sauval , mém. mss

enfin exigeoient d'eux quantité de services ou corvées , qui tenoient de l'ancien esclavage. Ceux d'une église ne pouvoient se marier avec ceux d'une autre sans la permission de leur Seigneur , &c. Ceux qui seront curieux , peuvent voir les mémoires de Sauval à ce sujet.

L'Evêque de Paris , nommé Galon , reçoit en présent d'Anseau , Chantre & Prêtre du Saint Sépulchre de Jérusalem , une portion considérable de la vraie Croix pour sa cathédrale (1). Il fit déposer la Sainte Relique dans l'église de St Cloud , fut la chercher avec tout le Clergé le Dimanche d'après , & l'apporta avec beaucoup de cérémonie dans son église. On conserve encore à Notre-Dame la relique aussi bien que les actes authentiques envoyés en même temps de Jérusalem. Les écoles de Paris paroissoient prendre un accroissement. Après Roscelin , qu'on regarde comme le premier Maître d'Abbelard , on compte au nombre des grands hommes Robert d'Arbrissel , Marbode , Ives de Chartres , & quantité d'autres ; mais le plus sçavant de tous étoit , sans contredit, Guillaume de Champeaux , sous lequel étudia Abbelard , trop connu dans

(1) Dubois , to. 2. pag. 16 & 18.

le monde par ses disgraces , pour que je le passe sous silence dans cette Histoire. Il étoit né dans l'évêché de Nantes , d'une famille noble.

Fondation de l'Abbaye S. Victor , où Guillaume de Champeaux se retira après avoir pris l'habit de Chanoine régulier.

Louis VI , au terme de l'építaphe placé dans S. Victor même , porte que ce Roi fonda cette nouvelle Abbaye *incessa vetere* ; ce qui prouve évidemment qu'il y avoit avant ce temps-là dans le même endroit une petite Abbaye du même nom, avec des Religieux.

Abbelard obtient une Chaire de Professeur à Paris ; mais Champeaux vint à bout de le supplanter , & Abbelard retourna à Melun où il avoit ouvert une école l'année d'auparavant : il vint ensuite s'établir à Paris sur la Montagne Sainte Gèneviève.

Louis VI , par une chartre donnée à Châlons , qui paroît être celle de la fondation de l'Abbaye S. Victor , déclare qu'il a établi dans cette Abbaye des Chanoines Réguliers occupés à prier Dieu pour lui & pour son Royaume (1) , & que pour qu'ils puissent vaquer aux exercices de pié-

(1) Vita Lud. Grossi.

té sans interruption, il dote l'Abbaye d'amples revenus, & il y ajoute plusieurs privilèges.

1114 & 1118.

Gilduin est nommé premier Abbé de S. Victor, & Louis VI, à sa prière, donne la Régale de plusieurs églises (1) à cette Maison. L'Evêque de Paris en fit autant avec l'agrément des Chanoines de sa Cathédrale. Ces deux donations (2) sont datées, la première de 1125, & la seconde de 1124, & souscrites par la Reine Adelaïde, par Philippe leur fils, & par plusieurs Evêques. Depuis ce temps-là cette Abbaye reçut plusieurs autres marques de libéralité du Roi & de l'Evêque de Paris, comme, par exemple, un Canoniat (3) à Notre-Dame, où il y a encore un Chanoine de cette Abbaye qui y va faire son tour, un à S. Germain-l'Auxerrois, à S. Marcel, & ailleurs.

L'Abbaye S. Victor a fourni de grands hommes à l'Eglise, tels que Hugues & Ives, Cardinaux. L'estime que leur sainteté acquit à ce Monastère, leur procura la visite de S. Bernard & de S. Thomas de

(1) Annal. S. Victor, ms. vol. 1. fol. 12. (2) Dubois, tom. 2. p. 80. (3) Ann. S. Victor, ms. fol. 13 & seq.

Cantorberi qui s'y arrêterent en passant à Paris.

On y conserve encore la cape ou le manteau de voyage du S. Abbé , qui est de couleur tannée ou noir naturel, & le cilice du S. Archevêque. Cette Abbaye devint dans la suite une congrégation , & comptoit sous elle quarante Abbayes (1), & plus de cent Monasteres , comme il paroît par le testament du Roi Louis VIII , en date de l'an 1225 ; mais la Congrégation a été desunie , tant par le malheur des tems que par le relâchement de la discipline monastique.

Abbelard qui s'étoit retiré à Laon , revint à Paris : n'y trouvant plus Guillaume de Champeaux , son ancien adversaire , il continua d'enseigner la théologie avec liberté. Son histoire avec Heloise , niece de Fulbert , Chanoine de Paris , est assez connue pour me dispenser de la rapporter ici. Nous dirons seulement que sa doctrine sur la Trinité ayant été condamnée dans un Concile tenu à Soissons , il se réfugia auprès de Thibaud, Comte de Champagne, qui lui donna un asyle près de Troyes , où il bâtit une Chapelle sous le titre du Paraclet , fut ensuite Abbé de S. Gildas en

(1) Apud Duch. to. 5. p. 325.

192 MERCURE DE FRANCE.

Bretagne , & céda son hermitage du Paraclet à Heloise , qui s'y retira avec quelques Religieuses chassées , comme elle , d'Argenteuil , & Bernard cita ensuite Abbelard au Concile de Sens, où sa doctrine fut de nouveau condamnée : néanmoins il reçut l'absolution du Pape Innocent II, & se retira à Cluni , d'où l'Abbé de ce Monastere l'envoya à Châlons-sur-Saone, où il mourut le 21 Avril 1142 , âgé de 63 ans.

L'école qu'Abbelard avoit à Paris , étoit près de la Cathédrale , & nous sçavons qu'on s'y appliquoit beaucoup à l'intelligence de l'Ecriture sainte , ce qui donna lieu à la Théologie scholastique. L'histoire d'Abbelard nous apprend aussi qu'il y avoit une autre école sur le mont appelé *Leucotitius* , plus connu sous le nom de Sainte Genevieve.

La suite au prochain Mercure.



METALLURGIE

METALLURGIE.

PROCÉDÉ abrégé pour retirer le Bleu de Prusse des Eaux minérales de M. de Calsabigi , avec des Réflexions sur l'utilité de ce Bleu , par le sieur Cadet , Apothicaire Major de l'Hôtel Royal des Invalides.

IL faut prendre quatre livres de sang de bœuf desséché que l'on mêlera avec quatre livres de soude d'Alicante grossièrement concassée , telle qu'on la vend chez tous nos Epiciers de Paris. On mettra ce mélange à calciner dans un creuset de fer ou fourneau à vent ; il faut observer de ne pas trop remplir le creuset , attendu que la matiere pendant la calcination boursouffle beaucoup. On continuera la calcination jusqu'à ce que la matiere soit devenue parfaitement rouge , & qu'elle ne rende presque plus de flamme. A ce point de calcination , il faut la retirer du creuset , & la jeter toute rouge dans une suffisante quantité d'eau bouillante ; après une heure d'ébullition , il faut filtrer cette lessive.

Pour procéder ensuite à l'opération du bleu , il faut prendre des vaisseaux de

I. Vol.

I.

terre ou de fer , dans lesquels l'on mettra chauffer 300 pintes d'eau minérale. On saisira l'instant de l'ébullition où la liqueur prend une couleur jaune très-foncée , on cessera le feu pour laisser reposer l'eau qui s'éclaircira en peu de tems , en déposant une matiere jaune inutile dans cette opération , qu'il faudra séparer de la liqueur par la décantation.

Ces deux liqueurs étant chaudes , l'on mêlera peu à peu avec l'eau minérale la liqueur Alkaline sulphureuse ; ce mélange passera tout d'un coup à une belle couleur bleue ; quand on s'apercevra sur la fin du mélange que cette couleur s'affoiblit de beaucoup , & qu'elle est sur le point de passer à une couleur grise , alors on cessera de mettre de la liqueur alkaline sulphureuse. Le mouvement d'effervescence qui se passe dans le mélange étant cessé , la liqueur parfaitement reposée , on la decantera aussitôt avec soin , pour en séparer la fécule qui se sera précipitée , qu'on aura soin de laver exactement avec de l'eau de puits ou de l'eau de la Seine , bien claire. Il faut observer de decanter à tems la liqueur de dessus la fécule , ainsi que je l'ai fait observer dans mes premières expériences raisonnées sur ce bleu , attendu que la liqueur qui est chargée en-

côre de vitriol martial , déposeroit une portion de terre jaune , qui se mêleroit avec ce bleu , & qui lui communiqueroit la couleur verte. La fécule étant ainsi préparée & séchée avec soin , l'on aura une livre deux onces d'un beau bleu foncé.

RÉFLEXIONS sur l'utilité du Bleu de Prusse , tiré des Eaux de M. de Calsabigi , en réponse à ce que le sieur Machi en a dit dans l'Examen Physique & Chimique qu'il a donné de ces Eaux & de celles de la source de Madame Belami.

JE ne dois que des remerciemens au sieur Machi , de la façon obligeante dont il parle de mes procédés chimiques , aussi l'intérêt seul de la Chimie est ce qui me met dans le cas de lui répondre au sujet de deux observations sur lesquelles je ne suis pas d'accord avec lui. L'une regarde l'ochre que l'on sépare des Eaux minérales de M. de Calsabigi , qu'il prétend n'être pas du fer , page 30. Et l'autre concerne l'utilité du Bleu de Prusse que l'on retire de ces mêmes Eaux , p. 44.

Je crois pouvoir avancer avec certitude , que le sieur Machi n'a point répété mes expériences , il auroit reconnu que l'ochre qui est séparée de l'eau minérale de M. de

Calabigi, est un pur fer ; ainsi que je l'ai démontré art. 14 de mes Analyses, & qu'après avoir été lavée pour enlever une portion d'acide qui lui reste, & étant calcinée un instant dans un teste sous la muffle du fourneau de coupelle, pour la dépouiller de ses parties hétérogènes, elle devient alors toute attirable à l'aimant en forme de groupe bien aiguillé, ce qui est la preuve la plus certaine que cette ochre est un véritable fer. Le Sr Machi prétend aussi que cette ochre traitée avec le charbon, le fer qui en résulte est aigre & cassant ; il m'a dit même en avoir fait un petit *culot* : je ne conçois pas par quel tour ingénieux il a pu si bien rassembler, à l'aide seule du charbon, ces parties métalliques, ce qu'on ne pourroit faire que difficilement à l'aide d'un *flux* plus reductif que celui du charbon, tel qu'un qui seroit composé avec du tartre, du nitre & du sel de verre, &c.

Je pense avoir annoncé avec juste raison que mon travail sur ce bleu méritoit l'attention du Public, par l'avantage qu'il en peut tirer, loin d'être un amusement de curiosité comme l'avance le sieur Machi.

J'ai dit dans mes premières analyses que ce bleu pourroit être employé dans toutes les préparations de sucre par préférence au bleu de Prusse, ce bleu étant sou-

vent préparé avec des vitriols martiaux contenant du cuivre. Je connois un confiseur qui fait un débit assez considérable de pastilles de violettes, qu'il prépare avec les fleurs sechées, le sucre, l'Iris de Florence, & un mucilage de gomme adragant qu'il colore avec du bleu de Prusse. Ces sortes de pastilles, prises intérieurement, étant données comme pectorales, qui peut être assuré qu'elles ne contiennent point de cuivre? c'est ce dont je ne répondrai pas. Mais celles qui seroient préparées avec le bleu de M. de Calsabigi, pourroient être prises avec confiance, & n'auroient point cet inconvénient; ce bleu étant tiré d'une eau minérale que Messieurs Venel, Bayen, Rouelle, & le sieur Machi lui même ont démontré être exemptes de tout atome de cuivre.

Le second avantage que je prétends tirer de ce bleu, c'est que je le regarde comme supérieur à tous les bleus de Prusse ordinaires qui sont presque tous *avités* par les acides minéraux, & qui malgré les précautions que l'on prend pour les laver, conservent toujours une petite portion d'acide qui à la longue attaque & détruit cette couleur, ainsi qu'il a été démontré par le célèbre M. Geoffroi.

Le bleu de M. de Calsabigi n'ayant

I iij

pas besoin d'être *avivé* par les acides, procure un avantage essentiel aux Peintres qui dans leurs travaux n'auront pas le désagrément de voir leurs couleurs s'altérer aussi promptement que celles qu'auroient touché nos acides minéraux.

J'ai observé que ce bleu prenoit une partie de blanc de plomb de plus que le bleu de Prusse le plus foncé que j'aye pu trouver, ce qui paroît faire un troisième avantage qui le rend plus intéressant que ne l'a pensé le sieur Machi.

Il faut observer que deux cens quatre-vingt pintes de ces eaux minérales fournissent une livre de bleu ; & qu'il faut que les 280 pintes ayent déposé leur ochre & repris de nouveau fer, pour fournir cette quantité : il n'a pas réfléchi que pour réussir dans mon opération ; je suis obligé nécessairement, ainsi qu'il l'avance, de séparer la terre jaune avec laquelle je n'aurois qu'une fécule verte, & que la liqueur, en reprenant de nouveau fer, se chargeroit d'une nouvelle terre jaune semblable à celle que j'ai séparée : par conséquent cette liqueur dans cet état ne pourroit donner que du vert, comme je l'ai démontré ; de-là je conclus qu'il s'est trompé dans ce qu'il avance. De plus, s'il avoit bien examiné mon procédé, il auroit vu que cette

opération faite dans un vaisseau de terre , ne produit pas plus de bleu que celui que je fais dans les vaisseaux de fer. La preuve que je crois pouvoir donner de ces faits est bien simple ; c'est que premierement l'acide surabondant , démontré dans les eaux de M. de Calsabigi , n'y est pas en assez grande quantité , & qu'il est noyé dans trop de flegme pour dissoudre une quantité de fer aussi sensible que celle qui se précipite. Si cela arrivoit dans ce procédé , il me seroit impossible d'avoir du bleu dans les vaisseaux de fer , puisque la liqueur que je sépare de dessus ma fécule qui a été traitée dans les vaisseaux de terre, contient encore du fer combiné avec l'acide vitriolique qui se déposeroit sous la couleur jaune , & qui se mêleroit avec la fécule , & lui donneroit la couleur verte sans les précautions que j'ai indiqué dans ce procédé abrégé pour retirer ce bleu ; par conséquent s'il falloit nécessairement que l'eau minérale se rechargeât sensiblement de nouveau fer , l'opération ne pourroit pas réussir.

Le sieur Machi avance de plus qu'en exploitant par jour deux livres de bleu de Prusse , que ce travail continué pendant quinze jours dépenseroit 8400 pintes d'eau par mois ; ce qui pourroit contribuer à al-

térer la source de M. de Calsabigi , & par conséquent nuire beaucoup à celle de Madame Belami , dont il croit qu'elle tire son origine. Madame Belami peut se tranquilliser sur cet article , puisqu'il a été clairement prouvé en justice & par les analyses , que ces sources , & par conséquent les eaux de Madame Belami sont totalement différentes , & qu'elles sont diamétralement opposées.

Monsieur & Madame de Calsabigi étant intéressés à tirer le meilleur parti possible de leurs eaux , on ne doit pas présumer qu'ils cherchent à altérer une source dont ils se préparent de démontrer au Public les propriétés singulières relativement à la Médecine , suivant les certificats qu'ils sont en état de produire de plusieurs Médecins & Chirurgiens.

Ces propriétés ne sont point de mon objet ; je me contenterai de dire qu'il résulte des Analyses qui ont été faites des eaux de M. de Calsabigi , qu'elles contiennent une abondance de fer qui ne se trouve point dans celles de Madame Belami ; ce qui me donne lieu de penser que ces dernières ne sont pas dans le cas d'une exacte comparaison , ces eaux ne pouvant fournir de bleu de Prusse , suivant ce qu'en dit le Sr Machi lui-même , pag. 13.

Je n'ai fait aucune expérience pour m'assurer de ce fait ; je ne voudrois cependant pas répondre qu'en traitant ces mêmes eaux avec la lessive alkaliné décrite par le sçavant M. Macquer, laquelle est chargée jusqu'à parfaite saturation de phlogistique animal, on ne pût en retirer une quantité qui seroit vraisemblablement très-petite, mais suffisante cependant pour être sensible.

De ces observations il résulte que j'ai prouvé,

1°. Que l'ochre des eaux minérales de M. de Calsabigi, est un fer pur attirable à l'aimant.

2°. Que l'eau minérale, en se rechargeant de nouveau fer, ne peut produire du bleu de Prusse, ce qui fait voir que le sieur Machi n'a pas entendu mon opération.

3°. Que le bleu de Prusse fait avec ces eaux, peut mieux convenir pour la Peinture, en ce que n'étant pas avivé par les acides minéraux, il est moins sujet à s'altérer que le bleu de Prusse ordinaire.

4°. Que ce bleu étant exempt de mélange de cuivre, est de beaucoup préférable pour les préparations de sucre, à celui de Prusse, qu'on ne peut s'assurer en être toujours dépouillé.

C H I R U R G I E.

Lettre à l'Auteur du Mercure.

MONSIEUR, l'observation, que je vous prie d'insérer dans le Mercure, n'est qu'une confirmation d'une infinité d'autres que vous trouverez répandues dans nos auteurs. Ne la croyez pas néanmoins inutile, parce que ce n'est point une découverte. Dans bien des cas, où le progrès de l'art ne nous permet point de nous conduire à *priori*, l'expérience doit nous guider; & surtout dans les cas chirurgicaux, l'on ne sçauroit assez accumuler de pareils faits pour assurer la pratique. C'est d'ailleurs servir la société que d'avertir le Chirurgien que la nature est toujours capable de ranimer des parties que l'art lui prescrivait d'amputer.

Le 15 du mois de May dernier, je fus appelé par un Chirurgien de cette ville, pour décider s'il falloit séparer totalement le poignet d'un jeune homme, presque entièrement coupé d'un coup de couteau de chasse qu'il venoit de recevoir. Je crus au premier coup d'œil, qu'il n'étoit soutenu que par le tégument du côté du *radius*, &

que tout étoit tranché, arteres, veines, nerfs, tendons, tant des fléchisseurs, que des extenseurs propres & communs, de même que le *radius* & *cubitus* dans leurs extrémités inférieures; & qu'ainsi il ne restoit d'autres secours à porter au blessé, que de profiter de l'amputation déjà faite. En examinant cependant de plus près si la section de deux os étoit unie, je découvris l'artere radiale intacte. L'heureux tempérament du sujet, son âge d'environ vingt-cinq ans, joints à cette circonstance, me firent naître pour lors l'idée de la réunion que je fis essayer, me promettant toujours d'en venir à l'amputation, si la nature ne me secondoit. Le premier appareil posé, j'ordonnai les remèdes généraux, & en attendant qu'on pût le lever, j'eus soin de faire examiner soir & matin l'état de la partie malade, que le Chirurgien fomentoit plusieurs fois par jour. Douze heures après le coup reçu, nous sentîmes que la main avoit repris sa chaleur naturelle & même au-delà. Quarante-huit heures après, à la levée du premier appareil, je trouvai des pulsations au petit doigt très-distinctes au rameau que lui fournit la cubitale. Pour lors, je ne doutai point que la nature n'eût heureusement rencontré quelque anastomose; & que la

204 MERCURE DE FRANCE
circulation ne fût rétablie partout. Dès-
lors je promis une entière réunion pour-
vu que les os ne s'exfoliasent point , qu'il
n'y eût point de suppuration interne ; ou
que celle qui commençoit extérieurement,
quoique légère , ne fusât point. Aucun de
ces malheurs ne nous est arrivé heureuse-
ment. Dans trente-sept jours la consolida-
tion a été faite. Le malade en est quitte par
la perte totale du mouvement , & un
anéantissement presque parfait du senti-
ment. Après un pareil exemple , qui n'est
cependant pas unique , vous devez sentir ,
Monsieur , combien il est essentiel de dif-
férencier dans le traitement des blessures , tou-
te espèce d'amputation : & combien le
public est intéressé , que tous ceux qui
exercent cette profession en soient ins-
truits. Quand on n'éviteroit qu'un coup
de bistouri , c'est toujours faire un bien.

J'ai l'honneur d'être , &c.

A Aurillac , le 28 Juin 1755



ARTICLE IV.

BEAUX-ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

PEINTURE.

COMME la lettre que nous avons insérée dans le Mercure d'Octobre sur la séance publique, tenue le 10 Septembre par l'Académie Royale de Peinture, n'est entrée dans aucun détail de la distribution des prix, nous allons y suppléer avec le plus de précision qu'il nous sera possible.

M. le Marquis de Marigny, Directeur & Ordonnateur général des bâtimens du Roi, distribua ce jour-là les médailles d'or & d'argent, que Sa Majesté accorde aux élèves de cette Académie pour leur encouragement. Son gout & son amour pour les arts lui font joindre tant de politesse à cette distribution des graces du Roi, qu'en quelque maniere elles en augmentent de prix.

Le premier prix de peinture fut adjugé au Sr Chardin , fils du célèbre M. Chardin , Conseiller & Trésorier de la même Académie. Le premier prix de Sculpture au sieur Bridau. Le second prix de Peinture au Sr Joullain , & le second de Sculpture au Sr Berré. M. le Directeur général fit ensuite la distribution des médailles d'argent accordées aux élèves sur des Académies dessinées ou modelées. Nous attendons , comme tout Paris , avec la plus vive impatience l'impression du Poème dont M. Watelet fit la lecture dans cette séance , pour en rendre compte au Public , & lui donner toutes les louanges qu'il mérite.

Lettre à l'Auteur du Mercure.

MONSIEUR, n'étant point connu de M. Gautier , & ne le connoissant que par sa grande réputation qu'il appuie de tout son crédit auprès du Public , permettez-moi que par votre moyen je lui demande l'explication de ce qu'il a avancé dans le Mercure du mois de Novembre dernier. *Il nous assure qu'il est l'inventeur de l'art d'imprimer les tableaux à quatre cuivres.* Je n'ai jusqu'ici rien revu en doute de tout ce qu'il lui a plu dire, pu-

bliquement , & sur sa parole j'ai cru , lui voyant écrire sur toutes sortes de matieres qu'il y étoit très-entendu. J'ai même porté ma croyance jusqu'à me persuader qu'il avoit fait , ainsi qu'il le dit à qui veut l'entendre , un système meilleur que celui de Newton , & j'attribuois à une obstination impardonnable , l'inattention allant jusqu'au mépris qu'ont les Sçavans pour ses découvertes : enfin j'étois disposé à croire des choses encore plus incroyables , & je suis extrêmement affligé de me voir dans la nécessité de lui retirer cette confiance aveugle. Il se dit l'inventeur de ce qu'il appelle l'*Art* d'imprimer les estampes coloriées. Peut-il avoir oublié qu'il est de notoriété publique que M. *Le Blond* l'avoit trouvé bien des années avant qu'il fût en âge d'y penser , & en avoit donné des preuves connues pendant long-tems en Angleterre , & dans sa vieillesse à Paris : que M. Gautier lui-même , entra chez M. *Le Blond* pour y apprendre ce talent , auquel il ne s'étoit pas destiné d'abord , puisque s'il s'étoit proposé cette occupation plusieurs années auparavant , il s'y seroit apparemment préparé par une longue étude du dessein ? La vaste étendue des connoissances dont on a vu depuis les fruits , le tenoit alors dans une espèce

208 MERCURE DE FRANCE.

d'indécision , & c'est maintenant sans doute ce qui lui cause ce manque de mémoire. Je pense cependant entrevoir quelque cause à l'erreur qui lui donne lieu de se croire inventeur.

M. Le Blond ne se servoit que de trois planches chargées chacune d'une couleur , & plus ou moins travaillées, selon la quantité dont cette couleur doit entrer dans la teinte ; M. Gautier en a ajouté une quatrième. Seroit-ce là ce qu'il prendroit pour une invention ? & se peut-il qu'il ne s'aperçoive pas que l'invention de cet art , assez peu important , consiste à avoir conçu le premier qu'on pourroit, par des planches gravées & imprimées de différentes couleurs , imiter les tons de la Peinture ? M. Le Blond n'en mettoit que trois , M. Gautier , pour ne faire que la même chose, en met quatre , un autre en mettra cinq ; fix , tant que l'on voudra. Compterons-nous le nombre des inventeurs par le nombre des planches ? Quand on supposeroit même que cette quatrième planche auroit apporté quelque perfection dans les ouvrages de ce genre, ne devoit-on pas dire, pour parler exactement : M. Gautier , *au moyen d'un privilège exclusif, a seul perfectionné l'art d'imprimer les estampes coloriées à quatre couleurs.*

Je suis vraiment fâché que M. Gautier m'ait mis dans le cas de l'incertitude à l'égard du degré de croyance qui lui est dûe ; & je ne vous cacherai pas que je serois curieux de sçavoir quels sont ces Académiciens qui ont approuvé les morceaux qu'il a présentés à M. le Marquis de Marigny. Ces suffrages sont de poids, & je crois que le Public, ainsi que moi, seroit charmé de n'avoir là-dessus aucun doute.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Explication d'un Tableau peint à l'encre de la Chine, par M. Gosmond, représentant les Graces animant & encourageant les Talens ; dédié à Madame de Pompadour.

LEs Graces descendant du Ciel, pour animer les Talens & les Arts, forment le principal groupe, & donnent, par la lumiere qui les environne, le jour à tous les objets dont le Tableau est composé. Elles sont accompagnées de la Libéralité, qui récompense les dons, que les Graces répandent sur les heureux Génies des Sciences & des Beaux-Arts. Ces mêmes Génies sont représentés au dessous, travaillant à l'envi, pour se rendre dignes des faveurs qu'ils reçoivent des Divinités qui les éclairent & qui les animent. Ils caractérisent, la Musique, le Dessin, la Poésie, l'Architecture, com-

me les attributs , qui sont au milieu d'eux , désignent la Peinture & la Sculpture , Arts , si justement & si dignement protégés aujourd'hui. On voit , sur le devant , la Déesse des Talens , couronnée de laurier , & assise au pied d'un palmier , appuyée sur un ancre , symbole de l'Espérance. Elle tient un cartouche , où sont gravées les armes de Madame de Pompadour , & elle contemple , avec autant de plaisir que d'admiration , les Graces animer par leurs regards & leurs bienfaits , les Génies dont elle est la mère. Apollon , du côté opposé , invite les Muses qui l'environnent , à rendre hommage aux Graces & à leur consacrer leurs talens , puisque ce sont elles seules , qui les peuvent faire valoir , & les couronner d'une gloire immortelle. Au bas du Tableau , on lit ces vers :

Dans les cieux , sur la terre , on invoque les
Graces ;

L'Amour leur doit les cœurs qui volent sur ses
traces ,

Apollon , tout le prix de ses heureux talens :

Elles ornent le cœur , l'esprit , les sentimens.

Sur le Tibre on les vit , dans Auguste & Mécène ,

Pour former le bon goût , prodiguer leurs faveurs :

Leur regne est aujourd'hui sur le bord de la Seine ,

Où le Dieu des Beaux-Arts leur doit ses protec-
teurs.

Nous ajouterons encore du même Auteur , (qui a donné au Public en 1752. *l'Histoire métallique des campagnes du Roi* , dédiée à Sa Majesté , & qui se vend à Paris , chez le sieur Vanheck , rue d'Enfer , près S. Landry , dans la Cité ,) la description d'un tableau allégorique de sa composition , représentant *Hercule couronné par les soins de la Sagesse* , dédié à M. le Maréchal Duc de Belle-Isle , à qui il en avoit fait un hommage particulier en 1752 , & dont nous allons donner une légère explication.

Le principal objet qu'a eu l'Auteur de ce tableau , est d'y peindre la gloire que s'est acquise M. le Maréchal , par ses nobles travaux. Le Roi y est désigné sous la forme de Jupiter , & Minerve est auprès de lui. L'illustre seigneur que l'on a eu dessein d'y caractériser , y est représenté sous la figure d'Hercule. Ce Héros , foulant à ses pieds l'Hydre de Lerne , Type du plus glorieux de ses exploits , regarde le souverain des Dieux , avec une expression , qui fait voir tout son amour & toute sa reconnaissance ; image dont l'objet est de faire allusion aux différens emplois politiques & militaires que Sa Majesté a confiés au Maréchal Duc de Belle-Isle , dans lesquels il s'est autant distingué par la supériorité de son génie , que par la force de son cou-

rage. On voit la Victoire sur le devant du tableau, assise à l'ombre d'un palmier, sur des trophées d'armes. Cette Déesse, d'un air satisfait, considère Hercule, couronné par les mains de la Sagesse, & elle montre sur son bouclier cette inscription : *Sic Herculeo labore, novus Alcides, Hæros Gallia, immortalè coronatur gloria, Jove præbante* : qui signifie : *C'est ainsi qu'un nouvel Alcide, ce Héros François, a mérité, par des travaux dignes d'Hercule, d'être couronné d'une gloire immortelle, sous le bon plaisir même de Jupiter.* Au bas du tableau on lit ces vers :

Un homme juste, sage, & ferme en ses projets ;
 Verroit, sans s'étonner, l'univers se dissoudre,
 S'écrouler sur sa tête, & le réduire en poudre,
 Qu'il périroit constant dans ses nobles objets.
 Quand on suit la vertu, jamais on ne recule :
 C'est par là qu'autrefois la Grece vit Hercule,
 Souvenant des destins toute l'iniquité ;
 Vôler en dépit d'eux à l'immortalité.

Tel on vit de nos jours, le généreux BELLE-ISEL,
 Inébranlable au sort, à la gloire docile,
 A Prague, nous montrer un nouveau Xénophon ;
 Fabius en Provence, au conseil un Caton.
 Minerve, couronnant la Gloire qui le guide,
 Le couronne aujourd'hui sous tous les traits d'Alcide.

GRAVURE.

LE Sieur Chenu, Graveur, vient de donner au Public deux parfaitement belles estampes d'après les tableaux peints à Rome, par M. Pierre, Ecuyer, premier Peintre de S. A. S. Mgneur le Duc d'Orléans. Les sujets sont deux Académies de grandeur naturelle qui paroissent ici, sous les titres *du Supplice de Prométhée* & *du Repos de Bacchus*, parce que l'une qui est vue de face, est attachée avec des chaînes à un rocher; & l'autre vue par le dos se repose sur une peau de Tigre & a des pampres de vigne auprès, ce qui caractérise l'un & l'autre sujet. Il n'est pas possible d'exiger du burin une plus grande précision, & les chairs y sont rendues avec la plus grande vérité. Ces deux tableaux sont dans le cabinet de M. le Comte de Vence. Le sieur Descamps, Professeur de l'école du dessin à Rouen, qui a eu l'honneur de lui dédier la vie des Peintres Flamands, Allemands & Hollandois, dont les deux premiers tomes ont déjà été donnés au Public, n'a pu se refuser aux justes éloges qu'ils méritent; & malgré le principe qu'il s'est fait de ne parler que des

214. MERCURE DE FRANCE.

Peintres de ces trois nations , il dit dans son épître dédicatoire que ces tableaux placés à côté d'un tableau du Rembrandt , s'y soutiennent par la couleur , & leur sont fort supérieurs du côté de la correction & de l'élégance du dessein.

LE Sr CHIBEL , Graveur , vient de donner au Public une estampe d'après Breugel de Velour , de la même grandeur du tableau ; elle a pour titre *Vente de poissons à Schevelinge*. On y voit une grande multiplicité de marchands , & plusieurs personnes qui se promènent au bord de la mer , soit à cheval ou dans des voitures. La rade paroît couverte de vaisseaux & de bâtimens de pêcheurs. Ce tableau a tout le précieux que l'on connoît à ceux de ce Maître , & le Graveur connu depuis longtemps par sa touche fiere & hardie , en a rendu les finesses & les détails avec une précision qui ne laisse rien à désirer. Il loge rue S. André des Arts , en face de la rue Gît-le-cœur.

LE Sr ALIAMET, Graveur, vient de donner au Public en même tems une estampe , qui a pour titre *L'Humilité récompensée* , & qui fait pendant à la précédente ; elle est d'après le plus grand tableau que

l'on connoisse de Bartholomée Brehem-
berg. Il est peint sur bois , & a quatre pieds
de large sur trois de hauteur ; mais il a été
réduit de façon que les figures & le tout
se trouvent en même proportion. Le Pein-
tre dont les tableaux font l'ornement des
cabinets des curieux , a choisi pour son
sujet notre Seigneur , & le Centenier qui
est à ses genoux ; plusieurs figures parfaite-
ment bien groupées forment un cercle ,
& paroissent l'écouter avec attention : le
paysage est orné sur le devant d'un beau
morceau d'architecture en ruine. On ap-
perçoit une ville sur des rochers au bord
de la mer qui termine l'horizon ; & le ciel
qui paroît orageux , contribue à faire bril-
ler les parties éclairées de ce tableau. Ce-
lui de Breugel de Velour & ce dernier
font tous les deux du cabinet de M. le
Comte de Vence. Le Sieur Chedel a fait
l'eau-forte de l'un & de l'autre ; mais celle
de Bartholomée Brehemberg a été entière-
ment finie & retouchée au burin par le
sieur Aliamet , logé rue des Mathurins ,
la quatrième porte cochère en entrant par
la rue de la Harpe. On trouvera chez l'un
& l'autre à acheter les deux pendans.

LE Sr DUFLOS vient de faire paroître
deux jolies estampes qui ont pour titre

216 MERCURE DE FRANCE.

le Billet doux & la Revendeuse à la toilette.
Elles sont gravées d'après deux tableaux peints par M. Louis Aübert. L'un de ces tableaux représente une Dame assise sur un sofa , lisant une lettre que vient de lui apporter un domestique. Dans l'autre tableau on voit une Dame à sa toilette , qui examine des dentelles que lui présente une marchande. Ces deux sujets sont traités dans le gout du célèbre M. Chardin. Le Graveur les a rendus avec beaucoup d'intelligence , & a très bien saisi l'esprit du Peintre. Les deux estampes que j'annonce au Public , se vendent chez le sieur Duflos Graveur , rue Galande, à côté de S. Blaise.

LE SR RIGAUD vient de mettre au jour trois différentes vues du château de Bellevue. Ces trois estampes sont dédiées à Madame de Pompadour. On trouve chez lui toutes les vues des Maisons Royales & autres , & différentes marines & paysages propres pour l'optique.

Il demeure rue S. Jacques , un peu au-dessus de la rue des Mathurins.



ARTICLE

ARTICLE V. SPECTACLES.

COMEDIE FRANÇOISE.

CE que nous avons annoncé dans le Mercure d'Octobre au sujet de l'Orphelin de la Chine , est exactement arrivé. L'interruption qu'il a essuyée n'a servi qu'à rendre sa reprise plus brillante. L'impression même si nuisible ordinairement aux pieces de Théâtre , n'a pu faire aucun tort au succès de cette Tragédie. Les Comédiens François l'ont redonnée pour la neuvième fois le 22 Octobre , avec un grand concours & un applaudissement général : l'affluence & la réussite ont été égales pendant toutes les représentations qui ont été au nombre de dix-sept. Notre sentiment étoit fondé sur ce qu'un rôle intéressant qui domine , & qui est supérieurement joué , est presque toujours le garand sûr d'un succès constant. Il suffit même lui seul pour établir une piece à demeure. Phedre , Ariane & Médée pen-

I. Vol.

K

vent servir d'exemples. Quelque beau cependant que soit le personnage d'Idamé, nous ne prétendons pas qu'il doive exclure le mérite des autres qui lui sont subordonnés. L'extrait que nous allons faire de l'Orphelin, prouvera que nous ne bornons point ses beautés à celles d'un seul rôle.

Extrait de l'Orphelin de la Chine.

Cette Piece est précédée d'une Epître ou d'un Discours préliminaire adressé à M. le Maréchal Duc de Richelieu. L'Auteur y déclare que l'idée de sa Tragédie lui est venue à la lecture de l'Orphelin de Tchao, Tragédie Chinoise, traduite par le P. de Prémare, & non pas Brémare, comme il est imprimé dans cette épître. La Scene est dans un Palais des Mandarins, qui tient au Palais Impérial dans la ville de Cambalu, aujourd'hui Pekin. Les Acteurs sont au nombre de sept. Gengiskan, Empereur Tartare. Ootar, Osman, guerriers Tartares. Zamti, Mandarin, lettré. Idamé, femme de Zamti. Asseli, attaché à Idamé. Etan, attaché à Zamti.

Idamé ouvre le premier Acte avec Asseli dans l'instant où le Catai est conquis & saccagé; elle apprend à sa confidente en

DECEMBRE. 1755. 219
gémissant que le destructeur de ce vaste
Empire

Est un Scythe, un soldat dans la poudre élevé,
qui yint autrefois demander un asile dans
ce même Palais, où il porte aujourd'hui
la flamme, & qu'enfin Gengiskan n'est au-
tre que Temugin qui brûla pour elle, &
qui fut rejeté par ses parens. Un refus,
ajoute-t'elle,

Un refus a produit les malheurs de la terre :
De nos peuples jaloux tu connois la fierté,
De nos Arts, de nos Loix, l'auguste antiquité ;
Une Religion de tout tems épurée,
De cent siècles de gloire une suite avérée :
Tout nous interdisoit dans nos préventions,
Une indigne alliance avec les Nations.
Enfin un autre hymen, un plus saint nœud m'en-
gage :

Le vertueux Zamti mérita mon suffrage.
Qui l'eût cru dans ces tems de paix & de bonheur
Qu'un Scythe méprisé seroit notre vainqueur !
Voilà ce qui m'allarme, & qui me désespère ;
J'ai refusé sa main ; je suis épouse & mere :
Il ne pardonne pas : il se vit outrager ;
Et l'univers sçait trop s'il aime à se vanger.

Asseli veut la consoler, en lui disant
que les Coréens rassemblent une armée ;
mais elle répond que tout accroît ses
frayeurs, qu'elle ignore le destin de l'Em-
pereur & de la Reine, & que le dernier
fruit de leur hymen, dont l'enfance est
confiée à ses soins, redouble encore sa

K ij

220 MERCURE DE FRANCE.

crainte & sa pitié. Un foible rayon d'espoir vient luire dans son ame consternée. Mon époux , ajoute-t-elle , a porté ses pas au Palais.

Une ombre de respect pour son saint ministère ,
Peut-être adoucira ces vainqueurs forcenés.

On dit que ces Brigands aux meurtres acharnés ,
Qui remplissent de sang la terre intimidée ,
Ont d'un Dieu cependant conservé quelque idée ,
Tant la nature même en toute Nation ,
Grava l'Etre suprême & la Religion.

Zamti qui paroît , vient augmenter les
terreurs de sa femme.

J'entre , *dit-il* , par des détours ignorés du vul-
gaire.

Je vois ces vils humains , ces monstres des déserts ,
A notre auguste maître oser donner des fers ;
Traîner dans son palais , d'une main sanguinaire ,
Le pere , les enfans & leur mourante mere ;
Le pillage , le meurtre environnoient ces lieux.
Ce Prince infortuné , tourne vers moi les yeux ;
Il m'appelle , il me dit , dans sa langue sacrée ,
Du Conquérant tartare & du peuple ignorée :
Conserve au moins le jour au dernier de mes fils.
Jugez , si mes sermens & mon cœur l'ont promis ;
Jugez , de mon devoir , quelle est la voix pressante.
J'ai senti ranimer ma force laiguillante ,
J'ai revolé vers vous , &c.

Etan entre éperdu. Il leur apprend que
la fuite est impossible ; qu'une garde cruel-
le y met une barrière insurmontable , &
que tout tremble dans l'esclavage , depuis

que l'Empereur, ses enfans, & son épouse, ont été massacrés. Octar survient, & met le comble à leur effroi par ces terribles mots qui caractérisent si bien un Scythe, & qui sont toujours applaudis.

Je vous ordonne au nom du vainqueur des humains ,

De mettre sans tarder cet enfant dans mes mains ;
Je vais l'attendre. Allez, qu'on m'apporte ce gage.
Pour peu que vous tardiez, le sang & le carnage
Vont encore en ces lieux signaler son courroux ,
Et la destruction commencera par vous.

La nuit vient, le jour fuit. Vous, avant qu'il finisse,
Si vous aimez la vie, allez, qu'on obéisse.

Ce personnage quoiqu'il agisse peu, & qu'il soit subalterne, frappe plus au Théâtre, il a plus de physionomie que Gengis son maître ; il est vrai que le sieur de Bellecour le rend très-bien, & fait un beau Tartare. Idamé tremble pour les jours de l'enfant de tant de Rois, & dit qu'elle suivroit leurs Souverains dans la tombe, si elle n'étoit retenue par l'intérêt d'un fils unique qui a besoin de sa vie. Zamti s'écrit :

Après l'atrocité de leur indigne sort ,
Qui pourroit redouter & refuser la mort !
Le coupable la craint, le malheureux l'appelle ,
Le brave la défie, & marche au-devant d'elle ,
Le sage qui l'attend, la reçoit sans regrets.

Idamé lui demande ce qu'il a résolu ,

K iij

222 MERCURE DE FRANCE.

son époux lui réplique de garder le serment qu'il a fait de conserver la vie du dernier rejetton de la tige royale, & lui dit d'aller l'attendre auprès de cet enfant. Zamti resté seul avec Etan, lui confie le funeste projet qu'il a conçu de substituer son fils à la place de l'orphelin, & de sacrifier son propre sang pour sauver celui de ses Rois. Après avoir fait jurer à ce confident qu'il tiendra ce secret enseveli, il le charge du soin d'aller cacher ce dépôt précieux dans le sein des tombeaux bâtis par leurs Empereurs, en attendant qu'il puisse saisir l'instant de le remettre au chef de la Corée. On ne peut pas mettre plus d'intérêt dans un premier Acte.

Zamti qui a fermé cet Acte, commence seul le second : ses entrailles sont déchirées ; il est dans ses cruelles allarmes.

O ! mon fils, mon cher fils, as-tu perdu le jour ?
 Aura-t-on consommé ce fatal sacrifice ?

Je n'ai pu de ma main te conduire au supplice.

Etan paroît, & lui apprend qu'il a caché l'Orphelin dans les tombeaux de ses peres. Il l'instruit en même tems que dans l'absence d'Idamé, on a conduit son fils à leurs vainqueurs barbares. Ah ! s'écrie alors Zamti qui craint les reproches de son épouse.

Ah ! du moins , cher Eran , si tu pouvois lui dire .
 Que nous avons livré l'héritier de l'Empire ,
 Que j'ai caché mon fils , qu'il est en sûreté !
 Imposons quelque tems à sa crédulité .
 Hélas ! la vérité si souvent est cruelle ;
 On l'aime & les humains sont malheureux par elle .

On ne peut pas mieux excuser la nécessité d'un mensonge . Etan sort , Idamé entre désolée , & forme avec son mari la scène la plus forte & la plus intéressante : elle l'est au point qu'il faudroit la transcrire entière pour en rendre toutes les beautés . Eh ! comment rendre d'ailleurs l'action admirable , & le jeu accompli de l'Actrice ! Il faut voir Mlle Clairon . Il faut l'entendre dans ce rôle , pour juger de sa perfection . Idamé s'écrie en arrivant .

Qu'ai-je vu ? qu'a-t-on fait ? Barbare , est-il possible ?

L'avez-vous commandé ce sacrifice horrible ?

Quoi ? sur toi , la nature a si peu de pouvoir ?

Zamti répond .

Elle n'en a que trop , mais moins que mon devoir ;
 Et je dois plus au sang de mon malheureux maître ,
 Qu'à cet enfant obscur à qui j'ai donné l'être .

Idamé réplique .

Non , je ne connois point cette horrible vertu .
 J'ai vu nos murs en cendres , & ce trône abattu ;
 J'ai pleuré de nos Rois les disgraces affreuses :
 Mais par quelles fureurs encor plus douloureuses ,
 Veux-tu de ton épouse , avançant le trépas ,

K IV ..

224 MERCURE DE FRANCE.

Livrer le sang d'un fils qu'on ne demande pas ?
Ces Rois ensevelis , disparus dans la poudre ,
Sont-ils pour toi des Dieux dont tu craignes la foudre ?

A ces dieux impuissans , dans la tombe endormis ,
As-tu fait le serment d'assassiner ton fils ?

Hélas ! grands & petits , & sujets & Monarques ,
Distingués un moment par de frivoles marques ,
Égaux par la nature , égaux par le malheur ,
Tout mortel est chargé de sa propre douleur :
Sa peine lui suffit ; & dans ce grand naufrage ,
Rassembler nos débris , voilà notre partage.

Où serois-je ? grand dieu ! si ma crédulité
Eût rombé dans le piège à mes pas présenté.
Après du fils des Rois si j'étois demeurée ,
La victime aux bourreaux alloit être livrée :
Je cessois d'être mere ; & le même couteau ,
Sur le corps de mon fils , me plongeoit au tombeau.

Graces à mon amour , inquiète , troublée ,
A ce fatal berceau l'instinct m'a rappelée.
J'ai vu porter mon fils à nos cruels vainqueurs ;
Mes mains l'ont arraché des mains des ravisseurs.
Barbare , ils n'ont point eu ta fermeté cruelle !
J'en ai chargé soudain cette esclave fidelle ,
Qui soutient de son lait ses misérables jours ,
Ces jours qui *périssent* sans moi , sans mon secours ;

J'ai conservé le sang du fils & de la mere ,
Et j'ose dire encor de son malheureux pere.

Zamri persiste à vouloir immoler son fils. Elle s'y oppose toujours en mere intrepide. Son mari lui reproche alors de trahir à la fois , *le Ciel , l'Empire . & le sang de ses Rois.* Idamé lui fait cette réponse admirable.

De mes Rois : va , te dis-je , ils n'ont rien à prétendre ,

Je ne dois point mon sang en tribut à leur cendre.

Va , le nom de sujet n'est pas plus saint pour nous ,

Que ces noms si sacrés & de pere & d'époux.

La nature & l'hymen , voilà les loix premières ,

Les devoirs , les liens des Nations entieres :

Ces loix viennent des dieux , le reste est des humains.

Ne me fais point haïr le sang des Souverains.

Oui , sauvons l'Orphelin d'un vainqueur homicide ,

Mais ne le sauvons pas au prix d'un parricide.

Que les jours de mon fils n'achètent point ses jours.

Loin de l'abandonner , je vole à son secours.

Je prens pitié de lui ; prends pitié de toi-même ;

De ton fils innocent , de sa mere qui t'aime.

Je ne menace plus : je tombe à tes genoux.

O pere infortuné , cher & cruel époux ,

Pour qui j'ai méprisé , tu t'en souviens peut-être ;

Ce mortel qu'aujourd'hui le sort a fait ton maître

Accorde-moi mon fils , accorde moi ce sang

Que le plus pur amour a formé dans mon flanc ;

Et ne résiste point au cri terrible & tendre

Qu'à tes sens désolés l'amour a fait entendre.

Le fier Octar vient les interrompre , il annonce l'arrivée de Gengiskan , & ordonne à ses soldats de suivre les pas du Mandarin & de sa femme ; de saisir l'enfant qu'elle a repris , & d'apporter la victime aux pieds de leur maître. Zamti promet de la livrer , & Idamé déclare qu'on ne l'obtiendra qu'avec sa vie.

K v.

226 MERCURE DE FRANCE.

Gengis paroît environné de ses guerriers , & leur dit.

Que le glaive se cache , & que la mort s'arrête :
Jè veux que les vaincus respirent désormais.
J'envoiai la terreur , & j'apporte la paix :
La mort du fils des Rois suffit à ma vengeance.

Qu'on cesse de livrer aux flammes , au pillage ,
Ces archives de loix , ce vaste amas d'écrits ,
Tous ces fruits du génie , objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta , cette erreur m'est utile ;
Elle occupe ce peuple , & le rend plus docile.

Il renvoie sa suite , & demeuré seul
avec Octar , il lui avoue qu'au comble
des grandeurs , le souvenir d'une femme
qui avoit refusé sa main , lui revient dans
la pensée , qu'elle le poursuit jusqu'au sein
de la victoire , mais qu'il veut l'oublier.
Osman vient l'informer que la victime
alloit être égorgée , lorsqu'un événement
imprévu a suspendu son trépas. Dans ce
moment , dit-il ,

Une femme éperdue , & de larmes baignée ,
Arrive , tend les bras à la garde indignée ;
Et nous surprenant tous par ses cris forcés ,
Arrêtez , c'est mon fils que vous assassinez.
C'est mon fils , on vous trompe au choix de la
victime.

Cependant son époux devant nous appelé.

De nos Rois , a-t'il dit , voilà ce qui nous reste :
Frappez , voilà le sang que vous me demandez.

Osman ajoute que dans ce doute confus, il revient demander à son Empereur de nouveaux ordres. Gengis charge Octar d'interroger ce couple audacieux, & d'arracher la vérité de leur bouche. Il ordonne à ses autres guerriers d'aller chacun à son poste, & d'y veiller fidelement de peur d'une surprise de la part des Coréens. Ce second Acte est si plein de chaleur qu'on en eût fait un beau quatrième : peut-être même que l'action y est trop avancée, & qu'elle prend sur celle des Actes suivans, qui sont un peu vuides, & qui ont besoin des détails dont ils sont embellis.

Gengis rentre pour revenir : il ouvre le troisième Acte, & demande à Osman si l'on a éclairci l'imposture de ces captifs. Ce dernier lui répond qu'à l'aspect des tourmens, le Mandarin persiste dans son premier aveu, & que sa femme, dont les larmes augmentent la beauté, demande à se jeter aux pieds de Gengiskan. Elle paroît ; ce Conquérant est frappé de ses traits ; il la reconnoît pour cet objet qu'il a autrefois adoré. Cette scene ne tient pas tout ce qu'elle promet. Gengis dit à Idamé de se rassurer ; que son Empereur oublie l'affront qu'elle a fait à Temugin ; que le dernier rejeton d'une race ennemie est la

228 MERCURE DE FRANCE.

seule victime qu'il demande ; qu'il faut qu'on la lui livre , & qu'elle importe à sa sûreté ; qu'Idamé ne doit rien craindre pour son fils , & qu'il l'a prend sous sa garde. Mais , ajoute-t'il , je veux être instruit de la vérité.

Quel indigne artifice ose-t'on m'opposer ?

De vous , de votre époux , qui prétend m'imposer.

Il interroge cet époux qui est amené devant lui. Zamti répond qu'il a rempli son devoir. Gengis ordonne aux siens qu'on saisisse l'enfant que cet esclave a remis en leurs mains : la rendre Idamé s'y oppose : le Tyran impatient , lui dit de l'éclaircir sur l'heure , ou qu'on va immoler la victime. Eh bien ! s'écrie-t'elle , mon fils l'emporte. Mon époux a livré ce fils.

Je devois l'imiter , mais enfin je suis mere ;

Mon ame est au-dessous d'un si cruel effort.

Je n'ai pu , de mon fils , consentir à la mort.

Hélas ! au désespoir que j'ai trop fait paroître ,

Une mere aisément pouvoit se reconnoître.

Voyez , de cet enfant , le pere confondu ,

Qui ne vous a trahi qu'à force de vertu.

L'un n'attend son salut que de son innocence ,

Et l'autre est respectable alors qu'il vous offense.

Ne punissez que moi , qui trahis à la fois

Et l'époux que j'admire , & le sang de nos Rois.

Digne époux , digne objet de toute ma tendresse ,

La pitié maternelle est ma seule foiblesse ,

Mon sort sera le tien : Je meurs , si tu péris :

Pardonne-moi du moins d'avoir sauvé ton fils.

DECEMBRE. 1755. 229

Je t'ai tout pardonné , lui répond Zamti , je n'ai plus rien à craindre pour le sang de mon Roi. Ses jours sont en sûreté. Ils ne le sont pas , se récrie Gengis furieux.

Va réparer ton crime , ou subir le trépas.

Zamti lui fait cette belle réplique.

Le crime est d'obéir à des ordres injustes.

Tu fus notre vainqueur , & tu n'es pas mon Roi.

Si j'étois ton sujet , je te serois fidèle.

Arrache-moi la vie , & respecte mon zele.

Jé t'ai livré mon fils , j'ai pu te l'immoler.

Penses-tu que pour moi , je puisse encor trembler ?

Gengis commande qu'on l'entraîne : Idamé veut le fléchir ; mais il lui ordonne de suivre son mari. Comme elle insiste , il lui dit :

Allez , . . . si jamais la clémence.

Dans mon cœur , malgré moi , pouvoit encor entrer.

Vous sentez quels affronts il faudroit réparer.

Seul avec Ostar , il fait éclater son dépit & son amour. Son confident combat cette flâme qu'il ne conçoit pas. Osman revient lui apprendre qu'Idamé & Zamti refusent de découvrir l'azyle qui cache l'Orphelin , & qu'ils pressent tous deux que la mort les unisse. Gengis l'interrompt , & lui commande de voler vers Idamé , & de l'assurer que ses jours sont sacrés & sont

230 MERCURE DE FRANCE.

chers à son maître. Octar lui demande quels ordres il veut donner sur cet enfant des Rois qu'on cache à sa vengeance. Aucun , répond-t'il.

Je veux qu'Idamé vive ; ordonne tout le reste.

Quel est votre espoir , lui réplique Octar ? Gengis termine l'Acte , en lui disant :

D'être aimé de l'ingrate , ou de me venger d'elle.
De la punir : tu vois ma foiblesse nouvelle.

Emporté , malgré moi , par de contraires vœux ,
Je frémis & j'ignore encor ce que je veux.

Gengis ouvre encore le quatrième Acte , & ordonne aux siens de se rendre aux pieds des murs , en disant que l'insolent Coréen a proclamé Roi cet enfant malheureux , mais qu'il va marcher contre eux sa tête à la main , qu'il a trop différé sa mort , & qu'il veut enfin sans délai que Zamti lui obéisse. Il nous paroît que le commencement de cet Acte fait le cercle , & retourne sur le troisième. Octar vient encore dire que le Mandarin est inflexible. Gengis s'écrie étonné.

Quels sont donc ces humains que mon bonheur maîtrise !

A son Roi qui n'est plus , immolant la nature ,
L'un voit périr son fils sans crainte & sans murmure ,

L'autre pour son époux est prête à s'immoler,
Rien ne peut les fléchir, rien ne les fait trembler.

Je vois un peuple antique, industrieux, immense ;
Ses Rois sur la sagesse ont fondé leur puissance ;
De leurs voisins soumis, heureux Législateurs,
Gouvernant sans conquête, & regnant par les
mœurs.

Le ciel ne nous donna que la force en partage.
Nos Arts sont les combats, détruire est notre ou-
vrage.

Ah ! de quoi m'ont servi tant de succès divers !
Quel fruit me revient-il des pleurs de l'univers ?
Nous rougissons de sang le char de la victoire.
Peut-être qu'en effet il est une autre gloire.
Mon cœur est en secret jaloux de leurs vertus ;
Et vainqueur, je voudrois égaler les vaincus.

Oëtar combat le sentiment de son Maî-
tre avec une franchise militaire, & lui dit :

Quel mérite ont des arts, enfans de la mollesse,
Qui n'ont pu les sauver des fers & de la mort ?
Le foible est destiné pour servir le plus fort.
Tout cède sur la terre aux travaux, au courage ;
Mais c'est vous qui cédez & souffrez un outrage.

Il ajoute que ses compagnons en mur-
murent tout haut : Gengis lui répond :
Que l'on cherche Idamé. Sur ce qu'Oëtar in-
siste : il lui réplique en despote.

Obéis.

De ton zèle hardi réprime la rudesse :
Je veux que mes sujets respectent ma foiblesse.

Gengis seul, se livre à tout son amour ;
en témoignant son mépris pour les monf-

232 MERCURE DE FRANCE.

tres cruels qui sont à sa suite. Idamé paroît , il lui offre son trône avec sa main.

Le divorce , *dit-il* , par mes loix est permis ,
Et le vainqueur du monde à vous seule est soumis.
S'il vous fut odieux , le trône a quelques charmes ;
Et le bandeau des Rois peut essuyer des larmes.

La vertueuse Idamé lui répond avec une noble ingénuité , que dans le tems qu'il n'étoit que Temugin , elle auroit accepté sa main qui étoit pure alors , si ses parens l'avoient agréé. Mais , ajoute-t-elle :

Mon hymen est un nœud formé par le ciel même.

Mon époux m'est sacré ; je dirai plus : Je l'aime :
Je le préfère à vous , au trône , à vos grandeurs.
Pardonnez mon aveu , mais respectez nos mœurs :
Ne pensez pas non plus que je mette ma gloire
A remporter sur vous cette illustre victoire ;
A braver un vainqueur , à tirer vanité
De ces justes refus qui ne m'ont point conté.
Je remplis mon devoir , & je me rends justice :
Je ne fais point valoir un pareil sacrifice.
Portez ailleurs les dons que vous me proposez ;
Détachez-vous d'un cœur qui les a méprisés ;
Et puisqu'il faut toujours qu'Idamé vous implore ,
Permettez qu'à jamais mon époux les ignore.
De ce foible triomphe il seroit moins flatté ,
Qu'indigné de l'outrage à ma fidélité.

Gengis lui dit en la quittant :

Quand tout nous unissoit , vos loix que je déteste
Ordonnerent ma honte & votre hymen funeste ;
Je les anéantis , je parle , c'est assez ;

Imitez l'univers, Madame, obéissez.

Mes ordres sont donnés, & votre indigne époux
Doit remettre en mes mains votre Empereur &
vous.

Leurs jours me répondront de votre obéissance.

Idamé gemit de sa cruelle position. Af-
séli moins sévère, lui conseille de se re-
lâcher un peu de cette extrême austerité
pour assurer les jours de son mari, &
le bien de l'Empire. Zamti survient, & lui
déclare qu'elle seule reste à l'Orphelin dans
l'Univers, que c'est à elle à lui conserver
la vie, ainsi qu'à son fils. Epouse le Ty-
ran, poursuit il.

Ta serviras de mere à ton Roi malheureux.

Regne, que ton Roi vive, & que ton époux meure.

Elle l'interrompt, & lui dit :

Me connois-tu ? veux-tu que ce funeste rang
Soit le prix de ma honte, & le prix de ton sang ?
Penses-tu que je sois moins épouse que mere ?
Tu t'abuses, cruel, & ta vertu sévère
A commis contre toi deux crimes en un jour,
Qui font frémir tous deux la nature & l'amour.
Barbare envers ton fils, & plus envers moi-même.
Ne te souviens-tu plus qui je suis, & qui t'aime ?
Crois-moi : le juste ciel daigne mieux m'inspirer ;
Je puis sauver mon Roi sans nous deshonor.
Soit amour, soit mépris, le Tyran qui m'offense,
Sur moi, sur mes desseins n'est pas en déhance :
Dans ces remparts fumans, & de sang abreuvés,

234 MERCURE DE FRANCE.

Je suis libre , & mes pas ne sont pas observés.
 Le Chef des Coréens s'ouvre un secret passage
 Non loin de ces tombeaux , où ce précieux gage ,
 A l'œil qui le poursuit , fut caché par tes mains.
 De ces tombeaux sacrés je sçais tous les chemins ;
 Je cours y ranimer sa languissante vie ,
 Le rendre aux défenseurs armés pour la patrie ;
 Le porter en mes bras dans leurs rangs belli-
 queux ,
 Comme un présent d'un Dieu qui combat avec
 eux.

Tu mourras , je le sçais ; mais , tout couverts de
 gloire
 Nous laisserons de nous une illustre mémoire.
 Mettons nos noms obscurs au rang des plus
 grands noms :

Et juge si mon cœur a suivi tes leçons.

Zamti transporté , s'écrie avec justice ,

Idamé , ta vertu l'emporte sur la mienne !

En effet , cette vertu est puisée dans la nature & dans la raison. Elle forme le véritable héroïsme , qui honore l'humanité sans en sortir. Tout grand qu'il est , nous sentons que notre espèce en est capable. La vertu de Zamti tient plus au préjugé. C'est une grandeur d'ame qui dégénère en fanatisme , & qui est d'autant moins vraie , qu'elle blesse les loix primitives , & qu'elle excède nos forces. Voilà pourquoi le caractère d'Idamé paroît supérieur à celui de Zamti , & nous intéresse davantage , même à la lecture.

Idamé & Affeli commencent le cinquième Acte. Idamé a été arrêtée dans sa fuite avec l'Orphelin. Elle est captive une seconde fois , & n'a plus d'espoir que dans la mort. Oëtar vient lui dire d'attendre, l'Empereur qui veut lui parler , & qui paroît un moment après. Gengis éclate en reproches , & finit par presser Idamé de s'unir à lui , ce n'est qu'à ce prix , dit-il , que je puis pardonner , & changer les châtimens en bienfaits tout dépend d'un mot.

Prononcez sans tarder , sans feinte , sans détour ,
Si je vous dois enfin ma haine ou mon amour.

Idamé qui soutient son noble caractère jusqu'au bout , lui répond ,

L'un & l'autre aujourd'hui seroit trop condamnable ,

Votre haine est injuste & votre amour coupable.

Cet amour est indigne , & de vous & de moi :

Vous me devez justice ; & si vous êtes Roi ,

Je la veux , je l'attens pour moi contre vous-même.

Je suis loin de braver votre grandeur suprême ;

Je la rappelle en vous , lorsque vous l'oubliez :

Et vous-même en secret vous me justifiez.

*Vous choisissez ma haine , réplique-t'il ;
vous l'aurez.*

Votre époux , votre Prince & votre fils , cruelle ,

Vont payer de leur sang votre fierté rebelle.

Ce mot , que je voulois , les a tous condamnés.

236 MERCURE DE FRANCE.

C'en est fait , & c'est vous qui les assassinez.

Idamé tombe alors aux pieds de son maître , & lui demande une grace à genoux. Il lui ordonne de se lever & de déclarer ce qu'elle veut. Elle le supplie de permettre qu'elle ait un entretien secret avec son mari. Gengis le lui accorde , en disant ;

Non , ce n'étoit pas lui qu'il falloit consulter !

.....
Il m'enleva son Prince , il vous a possédée.

Que de crimes ! sa grace est encore accordée.

Qu'il la rienne de vous , qu'il vous doive son fort.

Présentez à ses yeux le divorce ou la mort.

Il la laisse. Zamti paroît , elle lui dit :
la mort la plus honteuse t'attend. Ecoute-moi :

Ne sçavons-nous mourir que par l'ordre d'un Roi ?

Les taureaux aux autels tombent en sacrifice ;

Les criminels tremblans sont traînés au supplice ;

Les mortels généreux disposent de leur fort ;

Pourquoi des'mains d'un maître attendre ici la mort ?

L'homme étoit-il donc né pour tant de dépendance ?

De nos voisins altiers imitons la constance.

De la nature humaine ils soutiennent les droits ,

Vivent libres chez eux , & meurent à leur choix.

Un affront leur suffit pour sortir de la vie ,

Et plus que le néant ils craignent l'infamie.

Le hardi Japonnois n'attend pas qu'au cercueil

Un Despote insolent le plonge d'un coup d'œil.

Nous avons enseigné ces braves Insulaires :
Apprenons d'eux enfin des vertus nécessaires.
Sçachons mourir comme eux.

Son époux l'approuve ; mais ajoute-
t'il , que pouvons-nous seuls & désarmés ?
Idamé tire un poignard qu'elle lui pré-
sente , en lui disant :

Tiens , sois libre avec moi , frappe , & délivre-
nous.

J'ai tremblé que ma main , mal affermie encore ,
Ne portât sur moi-même un coup mal assuré,
Enfonce dans ce cœur un bras moins égaré.
Immole avec courage une épouse fidelle ,
Tout couvert de mon sang tombe , & meurs au-
près d'elle.

Qu'à mes derniers momens j'embrasse mon époux,
Que le Tyran le voie , & qu'il en soit jaloux.

Zamti prend le poignard , en tremblant,
il balance ; & comme il veut s'en frapper ,
Gengis arrive à propos pour le désarmer.
O ciel ! s'écrie-t'il , qu'alliez-vous faire ?
Idamé lui replique :

Nous délivrer de toi , finir notre misère ,
A tant d'atrocités dérober notre sort.

Zamti ajoute :

Veux-tu nous envier jusques à notre mort ?

Oui , lui dit Gengis , que tant de vertu
subjugué :

Je rougis sur le trône où m'a mis la victoire ,
D'être au-dessous de vous au milieu de ma gloire ;

238 MERCURE DE FRANCE.

En vain par mes exploits j'ai sçu me signaler :

Vous m'avez avili ; je veux vous égaler.

J'ignorois qu'un mortel pût se dompter lui-même.

Je l'apprens ; je vous dois cette grandeur suprême.

Jouissez de l'honneur d'avoir pu me changer :

Je viens vous réunir , je viens vous protéger.

Veillez , heureux époux , sur l'innocente vie

De l'enfant de vos Rois , que ma main vous consacre.

Par le droit des combats j'en pouvois disposer :

Je vous remets ce droit dont j'allois abuser.

Croyez qu'à cet enfant heureux dans sa misère ;

Ainsi qu'à votre fils , je tiendrai lieu de père.

Vous verrez si l'on peut se fier à ma foi.

Je fus un conquérant , vous m'avez fait un Roi.

Zamti pénétré d'un retour si généreux ,
dit à ce Conquérant :

Ah ! vous ferez aimer votre joug aux vaincus.

Idamé transportée de joie & de surprise , lui demande à son tour.

Qui peut vous inspirer ce dessein ?

Gengis lui répond par ce mot , qui termine le vers & la pièce.

Vos vertus.

Ce dénouement est très-applaudi , & fait d'autant plus de plaisir qu'il finit la tragédie sans effusion de sang. On doit dire à la louange des Comédiens François , qu'ils n'ont rien épargné pour la mettre au théâtre avec tout l'éclat qu'elle mérite. Ils y ont même observé le costume autant

qu'il est possible de le suivre. Mlle Clairon faite pour servir de modele, a osé la premiere supprimer le panier. Mlle Hus a eu le courage de l'imiter ; elles y ont gagné : tout Paris a approuvé le changement, & ne les a trouvées que plus aimables.

Les mêmes Comédiens vont remettre successivement les *Troyennes* & *Philoctete* de M. de Châteaubrun, en attendant *Andromaque* & *Astianax*, tragédie nouvelle du même Auteur. Le cothurne est riche cette année, & promet à ce théâtre un heureux hyver.

COMEDIE ITALIENNE.

LES Comédiens Italiens ont donné le 10 Novembre la premiere représentation de l'*Epouse Suivante*, Comédie en un acte en prose, de M. Chevrier. Elle a été bien reçue. On y a trouvé de l'*Intérêt* : le dénouement sur-tout est attendrissant. Mlle Catinon y fait verser des larmes ; c'est elle qui joue l'*Epouse suivante* & qui en fait le succès. Cette jeune Actrice fait tous les jours des progrès sensibles. Elle joint à une figure noble & décente de la finesse & du sentiment. Elle brille doublement à ce spectacle, & mérite de nouveaux applaudisse-

mens dans le ballet qui suit la pièce. Ce divertissement qui a pour titre les *Vielleux*, est très-agréable & digne de M. Dehesse, qui en est le Compositeur. Mlle Catinon y est charmante, & l'on peut affurer qu'elle fait les honneurs de la fête.

CONCERT SPIRITUEL.

LE 1 Novembre, jour de la Toussaint, le Concert commença par le *Requiem* de M. Galles. Ensuite Mlle Pariseau chanta *Venite, exultemus*, petit motet de M. Mourer, & reçut un accueil favorable. On exécuta une symphonie nouvelle. Mlle Fel chanta *Exultate Deo*, petit motet de M. d'Herbain, avec l'applaudissement général. M. Balbatre joua sur l'orgue un carillon suivi du *Quatuor* de la chasse de Zaïde, de M. Royer. Ce morceau fit un grand effet. Le Concert finit par le beau *De profundis* de M. de Mondonville.

ARTICLE SIXIEME.

NOUVELLES ÉTRANGERES.

DE MADRID, le 10 Novembre.

ON effuya ici, le premier de ce mois, un des plus violens tremblemens de terre qu'on y eût éprouvé depuis long-tems. Il commença à dix heures vingt minutes du matin, & il dura huit minutes. Cet événement répandit partout une telle épouvante, que la plupart des habitans prirent la fuite, & que les Prêtres même qui étoient à l'Autel le quitterent. Cependant il n'est arrivé d'autre malheur que la perte de deux enfans tués par une croix de pierre qui est tombée du portail de l'église de *Bon Succès*. L'église de S. André a souffert un tel ébranlement, qu'il s'est fait plusieurs lézardes dans la voûte & dans les murailles. La partie supérieure du portail de la paroisse de S. Louis s'est fendue.

Les secousses ont été aussi très-fortes à l'Escorial, & l'on y eut la première à dix heures dix minutes. La proximité des montagnes donnant lieu de craindre que, s'il survenoit un nouveau tremblement, les secousses ne fussent plus dangereuses qu'à Madrid, leurs Majestés partirent après leur dîner pour revenir ici. Elles y arrivèrent à huit heures & demie du soir. Le lendemain, par égard pour les allarmes d'une partie de la Cour, leurs Majestés passerent toute la matinée sous une tente hors de la ville. Le soir, le Roi fit chanter le *Te Deum* dans l'église des Hieronymi-

242 MERCURE DE FRANCE.

tes, en actions de grâces de ce que ce tremblement n'a point eu de suites plus fâcheuses pour cette capitale.

» Ce tremblement de terre a causé beaucoup
» plus de dommage dans quelques autres villes
» d'Espagne, & il a fait des ravages affreux en
» Portugal. A l'égard de l'Espagne, nous avons
» appris par un courier venu de Séville le 8, que
» la cathédrale, la plus belle église du Royaume,
» avoit été tellement ébranlée, qu'on avoit pris
» la précaution de la fermer, que sa fameuse tour,
» appelé *la Giralda* étoit ouverte; qu'on avoit
» fermé une autre église, que plusieurs maisons
» étoient tombées. L'Intendant de cette ville qui
» a mandé ces nouvelles, ajoute, qu'il n'avoit été
» informé jusqu'à présent que de la mort de huit
» personnes; qu'il étoit occupé à faire étayer plu-
» sieurs maisons qui avoient souffert, & qu'il fai-
» soit fermer plusieurs rues. Le même tremble-
» ment s'est fait sentir en beaucoup d'autres villes
» d'Espagne, comme à San-Lucar de Barrameda,
» à Salamanque, à Ségovie, à Valence, & jusqu'à
» Bilbao, & autres lieux. Mais on n'a aucun dé-
» tail de ces différens endroits, ce qui fait juger
» que le dommage est peu considérable.

» Nous apprenons par les lettres de Cadix du
» 4, arrivées aujourd'hui par le courier ordinaire,
» que le tremblement de terre y a eu lieu; qu'il a
» causé peu de dommage, mais que la crue de la
» mer a fait craindre que la ville ne fût submer-
» gée: les eaux ont abattu le parapet de la mu-
» raille, depuis la porte de la Galette, jusqu'au
» Fort de Sainte-Catherine. Le plus grand mal
» qu'ayent essuyé les environs de la ville, est que
» la chaussée qui conduit à l'Isle, a été emportée
» depuis la porte de terre jusqu'à la Cantarelle.

» par les coups de mer qui ont enlevé tous ceux
 » qui étoient dessus , soit en voitures , soit autre-
 » ment. On fait monter à deux cens le nombre des
 » personnes qui ont péri sur cette chaussée. On
 » assure que le Gouvernement a pris les plus justes
 » mesures pour préserver les habitans de Cadix ,
 » en cas de récurrence du tremblement , & que la
 » Caraca n'a point souffert. C'est le lieu où sont
 » les vaisseaux , & les magasins de la Marine d'Es-
 » pagne.

» Pour ce qui regarde le Portugal , on a été in-
 » formé par un courier dépêché de Lisbonne , &
 » qui est arrivé à Madrid le 8 du courant à 4 heu-
 » res après-midi , que le 1^{er} de ce mois , vers les
 » neuf heures du matin , le tremblement s'y est
 » fait sentir d'une façon terrible. Il a renversé
 » la moitié de la ville , toutes les églises & le pa-
 » lais du Roi. Heureusement il n'est arrivé aucun
 » accident à la Famille Royale qui étoit à Belem.
 » Le Palais qu'elle habite dans ce lieu , a souffert.
 » Au départ du courier elle étoit encore sous des
 » baraques , elle couchoit dans des carrosses , &
 » elle avoit été près de vingt - quatre heures sans
 » Officiers , & sans avoir presque rien à manger.
 » Le feu a pris dans la partie de la ville , qui n'a
 » pas été renversée. Il duroit encore , lorsque le
 » courier est parti. Le Comte de Perelada , Am-
 » bassadeur d'Espagne à la Cour de Portugal , a
 » été écrasé par la chute du portail de son hôtel ,
 » en voulant se sauver. Neuf de ses domestiques
 » ont été tués. Le Comte de Baschi, Ambassadeur
 » de France, qui demeure vis-à-vis l'Ambassadeur
 » d'Espagne , a sauvé le fils unique du Comte de
 » Perelada , & s'est retiré heureusement avec la
 » Comtesse son épouse , & avec ses enfans , dans
 » une maison de campagne , où il a reçu tout le

Lij

144 MERCURE DE FRANCE.

» reste des gens de l'Ambassadeur d'Espagne.

» Le Nonce en Portugal a écrit par le même
» courier, au Nonce de Madrid. Il lui mande
» qu'il a eu trois personnes écrasées dans son pa-
» lais, & il date ainsi sa lettre : *Du lieu où existoit*
» *ci-devant Lisbonne.*

» Comme ce courier a été uniquement dépê-
» ché pour informer leurs Majestés Catholiques,
» qu'il n'étoit arrivé aucun malheur à la Famille
» Royale, on ne sçait pas d'autres particularités.
» Le Comte d'Ognao, Ambassadeur du Roi de
» Portugal à Madrid, à qui on a adressé ces funes-
» tes nouvelles, ignore le sort du Comte d'Ognao
» son pere, & du reste de sa famille. Les mêmes
» lettres marquent que le Tage a eu une crue très-
» considérable, qui a précédé le tremblement. Il
» faut qu'elle ait été bien grande, puisqu'à Tolède
» où il passe, & qui est à plus de cent lieues de
» Lisbonne, en suivant les contours de ce fleuve,
» l'élévation de l'eau a été d'environ dix pieds.
» Plusieurs autres villes de Portugal ont beau-
» coup souffert, entr'autres Cascaes & Serual,
» qui sont deux ports de mer situés de l'un &
» l'autre côté du Tage, & peu éloignés de Lis-
» bonne. Il y a eu aussi de grands dommages dans
» le Royaume des Algarves. Des gens prétendent
» qu'il a péri cinquante mille habitans dans Lis-
» bonne. Le tremblement a eu différentes repri-
» ses pendant dix heures; on sentoît encore des
» mouvemens au départ du courier.

» Il paroît par ce que le Roi de Portugal écrit
» à la Reine d'Espagne, que Sa Majesté Très-Fi-
» dele est pénétrée de la plus vive douleur, &
» n'est occupée qu'à procurer des secours à tous
» ses sujets échappés d'un si affreux désastre. »

DECEMBRE. 1755. 245
GRANDE-BRETAGNE.

DE LONDRES, le 13 Novembre.

Aujourd'hui, le Roi s'est rendu à la Chambre des Pairs avec les cérémonies accoutumées ; & Sa Majesté ayant mandé la Chambre des Communes, a fait l'ouverture du Parlement par le Discours suivant.

Mylords & Messieurs, *La situation critique où sont actuellement les affaires, & la volonté dans laquelle je suis constamment de m'appuyer des avis & de l'assistance de mon Parlement dans toutes les occasions importantes, m'ont fait souhaiter de vous rassembler le plutôt qu'il seroit possible. Depuis votre dernière Session, j'ai pris les mesures qui pouvoient le plus contribuer à protéger nos possessions en Amérique, & à nous faire recouvrer ce qui en a été enlevé ou par empiètement ou par invasion, au mépris de la paix, & contre la foi des Traités les plus solennels. Pour remplir ces objets, on a apporté autant de diligence que d'attention, à mettre en état les forces maritimes de ces Royaumes, & à les employer : quelques troupes de terre ont été envoyées dans l'Amérique Septentrionale, & l'on a fourni aux différentes Colonies tous les encouragemens propres à les animer tant à leur propre défense, qu'à la défense des droits de la Grande-Bretagne. Avec un sincère desir de garantir mon Peuple des malheurs de la guerre, & de prévenir, au milieu des troubles présents, tout ce qui pourroit en allumer une générale en Europe, j'ai été toujours prêt à accepter des voies raisonnables & honorables d'accommodement ; mais jusqu'ici la France n'en a proposé aucune. Aussi j'ai borné mes vœux, à empêcher cette Puissance de faire de nouvelles usurpations, ou de soutenir celles qu'elle*

L iiij

246 MERCURE DE FRANCE.

le a déjà faites ; à faire pleinement connoître le droit que nous avons de demander une satisfaction pour des hostilités commises dans le tems d'une profonde paix , & à faire échouer les desseins qui , selon ce que diverses apparences & plusieurs préparatifs donnent lieu de croire , ont été formés contre mes Royaumes & mes Domaines. J'ai suivi en cela le système que je vous ai communiqué précédemment , & vous m'avez donné les plus fortes assurances , que vous m'aideriez efficacement à le faire réussir. Quelle Puissance pourroit nous reprocher des démarches si nécessaires à notre sûreté ? Mon Frere le Roi d'Espagne ne regarde point d'un œil indifférent l'orage qui s'est élevé ; & prenant un vif intérêt au commun bonheur de l'Europe , il désire ardemment le maintien de la tranquillité générale. Il m'a fait assurer , qu'il persisteroit dans les mêmes sentimens pacifiques. Occupé de ces grandes fins , je ne doute pas que mon Parlement ne me seconde avec vigueur & avec zèle , & que , dans une conjoncture où il s'agit si particulièrement de l'intérêt de la Nation , les promesses que vous m'avez faites dans votre dernière Session n'ayent leur plein effet. En conséquence , j'ai considérablement multiplié mes armemens sur mer ; j'ai fait aussi une augmentation dans mes forces de terre , de la manière la moins onéreuse qu'il a été possible ; j'ai conclu en même tems deux Traités , l'un avec l'Impératrice de Russie , l'autre avec le Landgrave de Hesse-Cassel , lesquels vous seront communiqués. Messieurs de la Chambre des Communes , j'ai ordonné qu'on vous remit les états pour le service de l'année prochaine , & les comptes des dépenses extraordinaires , qui ont été faites cette année , suivant le pouvoir que j'ai reçu du Parlement. Je vois avec grand chagrin , que le besoin de l'Etat exige de forts subsides. Je vous de mande seulement les secours sans

lesquels je ne pourrois soutenir les entreprises commencées, conformément à vos intentions, pour la sûreté de mes Royaumes, & pour les autres objets dont je vous ai déjà parlé. Quelques sommes que vous me fournissiez, vous devez compter qu'elles seront employées avec la plus exacte économie, & uniquement aux usages pour lesquels vous les destinerez. Mylords & Messieurs, Je me repose sur votre affection & sur votre fidélité, dont je fais depuis si longtemps l'expérience. Il ne s'est jamais présenté de circonstances dans lesquelles mon honneur & les intérêts de la Grande-Bretagne aient requis plus que dans celle-ci, que vous délibérassiez avec zèle, unanimité & promptitude. Après que le Roi s'est retiré, les deux Chambres ont résolu de présenter chacune une Adresse à Sa Majesté. Les Seigneurs présenteront demain la leur. La Chambre des Communes doit présenter la sienne après demain. On assure que si la guerre se déclare, le subside pour l'année 1756 sera de huit millions sterlings. Le bruit court aussi, que le Parlement passera un Bill, pour établir la Milice dans toutes les Provinces de la Grande-Bretagne. Le sieur Henriques a présenté aujourd'hui à tous les Membres des deux Chambres son projet, pour lever trois millions sterlings chaque année par une Loterie.

Sa Majesté a déclaré que supposé qu'on fût dans la nécessité d'assembler une armée, le Duc de Cumberland la commanderoit en chef, & qu'il auroit sous ses ordres le Chevalier Ligonier, Général de Cavalerie; le sieur Hawley, le Lord Trawley, le sieur Campbell. le Duc de Marlborough & le Chevalier Mordaunt, Lieutenans-Généraux; le sieur Stuart, les Comtes de Loudon & de Panmure, le Lord Georges Sackville & le Comte d'Ancram, Majors Généraux. Le Gouver-

243 MERCURE DE FRANCE.

nement se propose de faire encore une nouvelle augmentation de vingt hommes par Compagnie dans chaque Régiment d'Infanterie sur l'établissement de la GrandeBretagne. Il y aura une pareille augmentation dans le Régiment de Cavalerie des Gardes Bleues.

Le 19, l'Amiral West fit voile de Plymouth avec une escadre. Il est à présent décidé que l'Amiral Boscawen hivernera avec la sienne en Amérique. On a fait partir deux vaisseaux, l'un pour le Havre-de-Grace, l'autre pour Saint-Malo. Ces Bâtimens ont à bord un grand nombre de passagers & de négocians, qui se sont trouvés à bord des prises faites sur les François.

F R A N C E.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

Le 17 Novembre, sur les trois heures du matin, Madame la Dauphine sentit des douleurs. Cette Princesse accoucha une heure après d'un Prince, que le Roi a nommé Comte de Provence. A cinq heures, le Cardinal de Soubize, Grand Aumônier de France, fit la cérémonie de l'ondoyement, en présence du Curé de la Paroisse du Château. Le sieur Rouillé, Ministre & Secrétaire d'Etat, Grand Trésorier de l'Ordre du Saint-Esprit, apporta le Cordon de cet Ordre, & il eut l'honneur de le passer au cou du Prince, qui fut remis entre les mains de la Comtesse de Marfan, Gouvernante des Enfans de France. Ensuite elle porta Monseigneur le Comte de Provence à l'appartement qui lui étoit destiné. Ce Prince y fut conduit

Selon l'usage par le Capitaine des Gardes du Corps.

Entre midi & une heure , le Roi & la Reine accompagnés de la Famille Royale , ainsi que des Princes & des Princesses du Sang , des Grands Officiers de la Couronne , des Ministres & des Seigneurs & Dames de la Cour , & précédés des deux Huissiers de la Chambre , qui portoient leurs masses , se rendirent à la Chapelle. Leurs Majestés y entendirent la Messe , pendant laquelle le sieur Colin de Blamont , Chevalier de l'Ordre de Saint Michel , & Sur-Intendant de la Musique de la Chambre , fit exécuter le *Te Deum* , en musique , de sa composition. Cette Hymne fut entonnée par l'Abbé Gergoy , Chapelain ordinaire de la Chapelle-Musique.

L'après-midi ; le Roi & la Reine , Monseigneur le Dauphin , Monseigneur le Duc de Bourgogne , Monseigneur le Duc de Berry , Monseigneur le Comte de Provence , Madame , Madame Victoire , Madame Sophie & Madame Louise , reçurent dans leurs appartemens les révérences des Dames de la Cour , à l'occasion des couches de Madame la Dauphine , & de la naissance du Prince.

Le soir à huit heures , par les ordres du Duc de Gesvres , Premier Gentilhomme de la Chambre , en exercice , & sous la direction du sieur de Fontpertuys , Intendant des Menus-Plaisirs , on tira dans la Place d'Armes , vis-à-vis de l'appartement du Roi , un très-beau bouquet d'artifice , que Sa Majesté alluma de son balcon , par le moyen d'une fusée courante. L'exécution n'a laissé rien à désirer.

Le même jour , le Roi fit partir le sieur Biner , Mestre de Camp de Cavalerie , un de Gentilshommes Ordinaires de Sa Majesté , & Premier Valet de Chambre de Monseigneur le Dauphin , pour aller à Luneville donner part de la naissance

de Monseigneur le Comte de Provence , au Roi de Pologne , Duc de Lorraine & de Bar.

Madame la Dauphine , ainsi que le jeune Prince , se portent aussi bien qu'on puisse le désirer.

Le sieur Mirabaud , Secrétaire Perpétuel de l'Académie Française , ayant donné sa démission , cette Compagnie a élu , pour le remplacer , le sieur Duclos , Historiographe de France , un des Quarante de l'Académie , & Associé Vétéran de celle des Inscriptions & Belles-Lettres.

AVERTISSEMENT

De l'Auteur du Mercure sur la réponse de M. Rousseau à la Lettre de M. de Voltaire.

Nous avons inséré dans le Mercure de Novembre , page 63 , la réponse de M. Rousseau à M. de Voltaire , sur une Copie qui nous est parvenue très-imparfaite , & sans son aveu. M. Rousseau a désiré que nos Lecteurs en fussent instruits. Nous l'avons satisfait sur ce point avec d'autant moins de peine que les égards que nous devons à tous les Auteurs , notre estime particulière pour lui , l'amour que nous avons pour la vérité , & notre respect pour le Public , nous en ont fait une loi. Nous aurions cru sur-tout , manquer à ce dernier , après lui avoir donné un écrit défectueux , de ne pas l'en avertir , dès qu'on nous a fait connoître notre erreur.

APPROBATION.

J'ai lu , par ordre de Monseigneur le Chancelier , le premier volume du Mercure de Décembre , & je n'y ai rien trouvé qui puisse empêcher l'impression. A Paris , ce 27 Novembre 1755.

GUIROY.

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

E Pître à M. de Voltaire par M. Clozier ,	page 5.
Réponse de M. de Voltaire ,	7.
Suite de la Promenade de Province ,	<i>ibid.</i>
La Liberté , Imitation d'une Ode de Métastaze ,	33
Lettre à Madame sur les chagrins , l'impatience , & l'humeur ,	37
Fables , <i>le Coq & la Cigale ; & les deux Chiens</i> ,	41
Les Sauvages , Parodie d'une piece de clavecin de M. Rameau.	93
Portrait d'un honnête homme ,	46
Ode tirée du Pseaume 99 ,	54
Vers sur la mort de M. le Marquis de Beaufremont ,	58
Portrait de M. Bosc , Conseiller d'Etat , &c.	62
Ode à Mlle sur son gout pour la Philosophie ,	64
Copie de la Lettre écrite par M. Voisin à M. le Prince de ...	67

Mot de l'Enigme & du Logogryphe du *Mercur*
re de Novembre, 72

Enigme & Logogryphe, *ibid.*
Chanson, 75

ART. II. NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Analyse de l'*Esprit des Loix*, 77
Annonces, précis, & Extraits de Livres nouveaux, 104
Séances publiques de l'Académie Française, 160

ART. III. SCIENCES ET BELLES LETTRES.

Chronologie. Lettre à M. L. R. Desh. P. R. sur la
Chronologie de Newton, 165
Histoire. Suite de l'abrégé historique de la ville
de Paris, 179
Métallurgie. Procédé pour retirer le Bleu de
Prusse des Eaux minérales de M. Calsabigi, 193
Chirurgie. Lettre à l'Auteur du *Mercur* sur l'am-
putation, 202

ART. IV. BEAUX ARTS.

Peinture. Prix de l'Académie de Peinture, 205
Gravure, 213

ART. V. SPECTACLES.

Comédie Française, 217
Extrait de l'*Orphelin de la Chine*, 218
Comédie Italienne, 239
Concert Spirituel; 240

ARTICLE VI

Nouvelles étrangères, 241
Nouvelles de la Cour, de Paris, &c. 248

La Chanson née doit regarder la page 75.

De l'Imprimerie de Ch. A. JOMBART.

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
DECEMBRE 1755.
SECOND VOLUME.

Diversité, c'est ma devise. La Fontaine.



A PARIS,

Chez { **CHAUBERT**, rue du Hurepoix.
JEAN DENULLY, au Palais.
PISSOT, quai de Conti.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

1234

AVERTISSEMENT.

LE Bureau du *Mercur*e est chez M. LUTTON, Avocat, & Greffier-Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du *Mercur*e, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, entre deux Selliers.

C'est à lui qu'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. de Boissy, Auteur du *Mercur*e.

Le prix est de 36 sols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 21 livres pour l'année, à raison de quatorze volumes. Les volumes d'extraordinaire seront également de 30 sols pour les Abonnés, & se payeront avec l'année qui les suivra.

Les personnes de province auxquelles on enverra le *Mercur*e par la poste, payeront pour les quatorze volumes 31 livres 10 sols d'avance en s'abonnant, & les extraordinaires à proportion, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront des occasions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port sur leur compte, ne payeront qu'à raison de 30 sols par volume, c'est-à-dire 21 livres d'avance, en s'abonnant pour l'année, sans les extraordinaires.

Aij

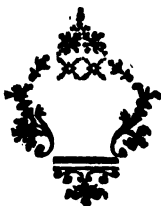
Les Libraires des provinces ou des pays étrangers, qui voudront faire venir le Mercure, écriront à l'adresse ci-dessus.

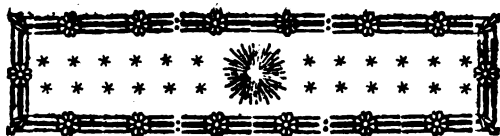
On supplie les personnes des provinces d'envoyer par la poste, en payant le droit, le prix de leur abonnement, ou de donner leurs ordres, afin que le payement en soit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis, resteront au rebut.

L'on trouvera toujours quelqu'un en état de répondre chez le sieur Lutton ; & il observera de rester à son Bureau les Mardi, Mercredi & Jeudi de chaque semaine, après-midi.

On peut se procurer par la voie du Mercure, les autres Journaux, ainsi que les Livres, Estampes & Musique qu'ils annoncent.





MERCURE DE FRANCE.

DECEMBRE. 1755.
SECOND VOLUME.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

SUR LA NAISSANCE
de M. le Comte de Provence.

Que du plus beau sang du monde ,
Notre Dauphine féconde ,
Augmente les rejettons ;
Et nous donne autant de Princes
Que la France a de Provinces ,
Sans celles que nous prendrons.

II. Vol,

A iij

Impromptu sur les Successeurs de Henry IV.

ON vit en Louis treize un Antonin le Juste :
 Son fils renouvella le beau siècle d'Auguste :
 Louis le Bien-aimé sçait seul, par ses vertus ,
 Faire revivre Auguste , Antonin & Titus.

*Par M. de Lanevere , ancien Mousquetaire
 du Roi ; à Dax , le 18 Octobre , 1755.*

*Vers à Mlle Ch... en lui envoyant par la poste
 une corbeille de fleurs & un petit panier de
 vin vieux.*

Bacchus & Flore tête à tête ,
 Par la voiture des Zéphirs ,
 Sont en route pour votre fête ,
 Suivis d'un essain de desirs :
 Tous deux , pressés du même zèle ,
 Vous portent ce qu'ils ont de mieux ;
 L'une , la fleur la plus nouvelle ,
 Et l'autre , le vin le plus vieux :
 Chacun à vous servir s'engage
 Flore doit parer votre sein :
 Bacchus dispute l'avantage
 De faire briller votre main ;
 Ce Dieu veut sous vos doigts d'albâtre ,
 Philis , voir couler sa liqueur :
 Flore rendra tout idolâtre ,
 Et Bacchus fera tout buveur.

LETTRE

A L'AUTEUR DU MERCURE.

*Sur les Mémoires de Madame DE STAAL ;
à Paris , 16 Octobre 1755.*

R Appellez-vous , Monsieur , notre conversation sur les Mémoires de Madame de Staal. Il y avoit un tiers. Chacun y dit son sentiment. Je fis ensuite mes réflexions. Je les ai écrites. Permettez-moi de vous les adresser.

Il y a peu de livres que j'aime autant que les *Mémoires* ; je dis les Mémoires historiques , lorsque j'ai lieu de les croire vrais , ou du moins sinceres ; & je ne parle pas seulement des Mémoires des hommes d'Etat , Ministres , Négociateurs , Généraux d'armée , &c. en un mot , de ces hommes qui , employées à de grandes choses ; & , pour ainsi dire , Acteurs dans des Tragédies , dans des Drames héroïques , ou du moins spectateurs , & à portée de bien voir , ont écrit ce qu'ils ont fait ou vu : je parle des Mémoires de simples particuliers , hommes d'esprit , du moins de bon sens , hommes de réflexion , qui , sans emploi considérable , Acteurs ou Spectateurs

A iv

2 MERCURE DE FRANCE.

de Comédies , de Drame Bourgeois , n'ont joué ni vu jouer de rôle important & imposant sur le Théâtre du monde. Mais il y a fort peu de ces Mémoires ; & j'en suis bien fâché.

Au reste , je ne suis pas le seul ; & M. l'Abbé *Trublet* formoit sans doute les mêmes regrets , lorsqu'il a dit (1) à l'occasion du reproche tant répété contre *Montaigne* , d'avoir trop parlé de lui-même dans ses *Essais* , « Qu'il seroit à sou-
« haiter qu'à l'exemple de *Montaigne* ,
« tant de grands Auteurs qui ont composé
« de si beaux ouvrages , nous eussent lais-
« sé dans des Mémoires bien sinceres , une
« peinture fidelle de leur cœur & de leur
« esprit. Il y a des Lecteurs Philosophes ,
« ajoute M. l'Abbé *Trublet* , qui feroient
« plus de cas de ces Mémoires que de tous
« leurs autres écrits ».

Philosophe ou non , je suis de ces Lec-
teurs-là. Aussi ai-je lu avec le plus grand
plaisir les Mémoires de Madame de *Saint*.
Mais je *souhaito* plus que M. l'Abbé *Trublet*.
Il n'invite que les *grands Auteurs* à écrire
des Mémoires ; j'en voudrois de tout hom-
me vrai & sensé qui s'est bien connu lui-
même , ne fût-il capable de les écrire que

(1) *Essais de Littérature & de Morale* , tom. II
p. 77. de la dernière Edition.

du style le plus médiocre ; & , par exemple , je vous avoue que j'ai lu avec plaisir jusqu'à ceux de l'Abbé de *Marolles*, cet Ecrivain si fameux par la multitude de ses mauvaises traductions. On vient de réimprimer ses Mémoires , & j'en sçais bon gré à l'Editeur. Devenus rares , ils ne m'étoient point tombés entre les mains ; & je ne les connoissois que pour en avoir entendu parler , ou les avoir vu cités avec éloge dans quelques livres.

Quelle idée prendrez-vous là-dessus de mon goût , Monsieur ? mais ne vous hâtez pas d'en prendre une mauvaise ; car je vous avertis qu'ayant avoué à plusieurs gens d'esprit le plaisir que j'avois pris à lire ces Mémoires de l'Abbé de *Marolles* , ils m'ont fait de leur côté le même aveu (1).

Mais puisque ces Mémoires ont plu il y a environ cent ans , & plaisent encore aujourd'hui , quoique si foiblement écrits , quels mémoires ne plairont pas , pourvu qu'on y trouve du bon sens & de la sincérité , sur-tout une sincérité naïve ? Mais d'un autre côté , quels mémoires ne roulant que sur les petits faits d'une vie pri-

(1) On peut voir ce qu'en disent les Journalistes de Trévoux dans les Nouvelles Littéraires du second tome du Journal d'Octobre 1755. page 2647.

vées, plairont après ceux de Madame de *Staal*, si bien écrits, si beaux & si agréables à la fois par l'union la plus parfaite de l'élégance & de la simplicité, du soigné & du naturel, de l'esprit & du goût ? Si les Mémoires de l'Abbé de *Marolles* peuvent être un encouragement pour de simples particuliers qui voudroient écrire aussi leur vie tout simplement, ceux de Madame de *Staal* doivent leur inspirer beaucoup de crainte, d'autant plus qu'on a dit assez généralement qu'ils ne plaisoient que par le style, & que sans cet agrément, on ne pourroit en soutenir la lecture, tant ils sont vuides *de choses*. Mais je crois qu'on s'est trompé en parlant ainsi. Je crois que ces petites choses, ces menus faits, ces riens personnels ou domestiques, en un mot, toutes ces prétendues minuties se font lire avec autant & plus de plaisir que de grands faits. Je crois que les Mémoires de simples particuliers, homme ou femme, attacheroient autant & plus, à mérite égal, du moins les Lecteurs simples particuliers aussi (& c'est le grand nombre) que les Mémoires d'un Général d'armée, d'un Ministre d'Etat, &c. Tout homme est homme, mais tout homme n'est pas Général d'armée, Ministre d'Etat ; ou plutôt la plûpart des hommes ne sont rien

d'aprochant. Donc, tout ce qui montrera bien l'homme, attachera plus que ce qui ne montrera que le Général, le Ministre, le Négociateur, ou même le Sçavant & l'Homme de lettres; & la preuve en est, que dans les Mémoires même du Général; du Ministre, du Négociateur, du Sçavant, ou dans leur histoire, par exemple dans les Vies de *Plutarque*, dans les Eloges de *M. de Fontenelle*, ce qui plaît davantage, c'est, non leurs exploits, leurs négociations, leurs travaux sçavans, mais les détails de leur vie privée, leurs qualités *so-*
ciales, bonnes & mauvaises. En un mot, on se plaît à y voir l'Homme bien plus encore que le Général, le Négociateur, le Sçavant, &c. Et voilà pourquoi encore on aime tant leurs lettres, leurs lettres les plus familières, les lettres de l'homme, indépendamment des anecdotes militaires, politiques & littéraires qu'on y trouve. Je crois donc que les Mémoires de *Madame de Staal* plaisent par le fonds des choses, aussi bien que par le style; qu'ainsi ils ne tomberont point, & d'autant moins, qu'ils seront soutenus par l'un & par l'autre à la fois; car je conviens que l'agrément du style y ajoute beaucoup à celui des choses; mais je soutiens qu'il n'y étoit pas aussi nécessaire qu'on le dit, & même qu'on

12 MERCURE DE FRANCE.

le croit ; & qu'on en conviendra , si on se consulte , si on s'interroge soi-même de bonne foi , sur les causes du plaisir avec lequel on a lu ces Mémoires.

Mais levons une équivoque. Il n'y a point de *choses* , dit-on , dans les Mémoires de Madame de Staël , ou du moins il y en a peu.

Cela est vrai , si par *choses* on entend de grands faits , des faits relatifs aux événemens politiques & militaires ;

Res gesta Regumque Ducumque , & tristia bella.

Mais des faits qui peignent , outre l'Auteur , des personnes de tout état , condition , & sexe , & qui les peignent d'autant mieux que ces faits sont plus petits , que ce ne sont que des riens ; de pareils faits , dis-je , sont des *choses* , & des choses très-agréables , très-utiles même , parce que la plus utile & la plus agréable de toutes les connoissances , c'est celle de l'homme , & des hommes relativement à la société que nous avons journellement avec eux.

Tout livre qui fait dire au Lecteur : *Voilà les hommes ; voilà ce qu'ils font , ce qu'ils disent , & pourquoi ils le disent & le font ; voilà le jeu de leurs petites & misérables pas-*

fions ; les voilà au vrai & au naturel ; je
 crois les voir & les entendre ; bien plus , je
 vois le fond de leur ame , le dedans de la
 machine , les RESSORTS DU JEU ; Tout
 livre pareil intéresse , attache , de quel-
 que maniere qu'il soit écrit. C'est sur-tout
 de cette sorte d'histoire qu'est vrai le mot
 de Ciceron ; *Historia quoquo modo scripta de-
 lectat*. En la lisant , on croit voir ce qu'on
 voit tous les jours dans le monde ; on croit
 y être. Mais retourné dans ce monde après
 sa lecture , on y voit bien mieux tout ce
 qu'on y avoit vu auparavant. Alors on se
 rappelle le livre , & par réflexion on le
 trouve encore meilleur & plus vrai.

Mais revenons à Madame de *Staal*. Si
 ses aventures ne sont pas grandes , elles
 sont assez singulieres. Son caractère per-
 sonnel ne l'est pas moins. C'est un carac-
 tere mêlé & composé de qualités assez
 opposées ; il en est plus pittoresque. De
 cette double singularité , celle du carac-
 tere & celle des circonstances dans les-
 quelles Madame de *Staal* s'est trouvée dès
 son enfance , il a du résulter une vie peu
 ordinaire , & qui dès lors méritoit d'être
 écrite.

Je ne lui pardonne pourtant point ses
 amours , ni même de les avoir écrits , du
 moins dans un si grand détail. Tout Pla-

14 MERCURE DE FRANCE.

toniques que je veuille les croire , ils n'en sont pas plus innocens aux yeux des vrais sages , des vertueux , & n'en sont peut-être que plus ridicules aux yeux d'un certain monde. Ils avilissent l'*Amoureuse* , & l'ouvrage en doit souffrir. Tout ce qui inspire du mépris pour un Ecrivain de Mémoires diminue le plaisir qu'on prend à les lire , ne fût-ce qu'en diminuant l'intérêt qu'on prend à sa personne. Cependant , car il faut tout dire , les Amours de Madame de *Staal* , sont un trait de plus à son caractère. Si je l'estime moins ; par-là je la connois mieux ; je la connois toute entière. D'ailleurs , ce mélange de raison & de foiblesse , de grandeur , à certains égards , & de petitesse à d'autres , est piquant par le contraste , utile même à considérer , & peut faire faire de bonnes réflexions. On dira : *Qu'est-ce donc que l'esprit contre le cœur ; sur-tout chez les femmes !* Passez-moi , Monsieur , l'application de cette morale. Votre *Mercur*e n'est plus le *Mercur*e Galant.

Les Amours de Madame *Staal* eurent grande part aux chagrins de sa vie. Tantôt elle aima sans être aimée ; tantôt elle fut aimée sans aimer. En général , on apprend dans l'histoire , sur-tout dans les Mémoires , & en particulier dans ceux de Madame de *Staal*,

combien il y a de malheureux, même parmi les prétendus heureux ; & cela console. On se voit tant d'égaux en infortune , même de supérieurs ; & on dit :

J'en connois de plus misérables.

Mais on voit encore que la principale source du malheur est dans les passions, dans des fautes, dans des torts, &c. Le malheureux se reconnoît dans ce qu'il lit, & se condamne. Il n'a que ce qu'il a mérité, & il pouvoit ne le point mériter. Il peut même ne le mériter plus ; il peut se corriger & être heureux.

Si l'Histoire & sur-tout les Mémoires des Grands Hommes, des Hommes à grandes qualités, à grands talens, sont pleins de leurs malheurs, & de malheurs bien mérités, c'est que les grands Hommes ont presque toujours de fortes passions, souvent de grands vices, rarement beaucoup de sagesse & de conduite, hors de leur métier.

Tel Général qui n'a jamais donné aucune prise sur lui au Général de l'armée ennemie, en a donné mille aux ennemis qu'il avoit dans son armée & à la Cour de son Maître.

Tel beau génie a forcé ses amis d'avouer de sa personne plus de mal que ses enne-

mis n'en disoient de ses ouvrages , & d'abandonner l'homme en défendant l'Auteur.

Il s'en faut bien que tous les Héros & tous les beaux esprits soient des Sages , des *Turenne* , & des *Fontenelle*.

La postérité qui ne connoît ces illustres malheureux que par ce qu'ils avoient d'admirable , les plaint , & en les plaignant , les en admire encore davantage. Leur siècle qui les connoissoit mieux , ne les plaignoit point.

Mais finissons une lettre qui feroit bientôt un livre , autant par le style que par sa longueur , & disons encore un mot sur Madame de *Staal*.

Elle étoit Auteur , & tout le monde le sçavoit. On sçavoit en particulier qu'elle avoit fait des Comédies. Beaucoup de gens les connoissoient , & en avoient parlé avec éloge à ceux qui ne les connoissoient pas. On sçavoit moins généralement qu'elle eût écrit des Mémoires. Le Public désiroit donc beaucoup l'impression de ces Comédies. C'est par-là qu'il falloit commencer , & annoncer en même-tems les Mémoires. Elles les eussent fait encore plus désirer qu'on ne les désiroit elles-mêmes. J'ajoute que lues les premières , elles l'auroient été avec plus de plaisir. Elles ont été moins critiquées , on en a

moins parlé, elles ont moins affecté; elles ont moins plu que les Mémoires. Est-ce qu'elles sont moins bonnes en leur genre? Je le crois: je n'en sçais pourtant rien; & je me recuse là-dessus. Mais je sçais que les Mémoires sont un genre plus agréable, c'est-à-dire, plus piquant, plus attachant que les Comédies, du moins si on ne fait que lire celles-ci. Dans les uns, c'est du vrai réel, du vrai historique; dans les autres, ce n'est que du vrai imité, du vrai poétique, seulement un peu réalisé par l'illusion du Théâtre. D'ailleurs j'ai trouvé trop de *charge* dans les deux piéces de *Madame de Staal*. Enfin, si elle dialogue bien, à mon avis elle raconte encore mieux.

Quant à ce qu'on appelle *action*, & unité d'*action*, intrigue bien liée & bien suivie, dépendance nécessaire des événemens, &c. j'ai entendu dire que tout cela manque aux deux piéces, & qu'ainsi elles ne réussiroient point au Théâtre, du moins au Théâtre public. Mais encore une fois, je me récuse; je m'en rapporte aux connoisseurs, sur-tout à vous, Monsieur, qu'ils ont si souvent applaudi; & je suis très-parfaitement, &c.



V E R S

A Madame de la Tour , par M. de Basside.

TU chantes comme Eglé,
Tu rimes comme Ovide ;
A tes talens le gout préside ,
Il devient une volupté.

Si tu chantes l'amour ; la vertu , la fierté ,
Disparoissent d'un cœur insensible ou sévère :
La douceur de ta voix change en réalité
Le bonheur d'un amant qui n'est qu'imaginé ;
Et l'on prend tes accens dont on est enchanté ,
Pour les garants d'un bien qui devient nécessaire
A la félicité.

Si tu peins un amant perfide ,
On le voit , on le hait ; on est épouvanté
Du crime d'un ingrat trop bien représenté ,
Et son horreur décide
A la fidélité.

Si du chant des oiseaux ton luth dépositaire ,
Unit les doux accens aux accords de ta voix ,
On sent tout leur bonheur qui se peint sous tes
doigts ,
Et par l'effet involontaire
D'un concert plus doux mille fois

Que les bruyans concerts des Rois ,
On devient berger ou bergere ,
Et l'on croit être dans les bois.

Ton esprit naturel & tendre
Sçait parfaitement assortir
L'art de faire penser & l'art de divertir ;
Et qui ne sçait pas bien t'entendre ,
N'est guere digne de sentir.

Sans affectation , sans faux air de mollesse ;
Dans tout ce que tu fais , tu répands la tendresse :
Tes talens semblent nés d'un amoureux pen-
chant ;

On voit que l'amour t'intéresse ,
Non par l'effet de la foiblesse ,
Mais par l'attrait du sentiment.

Puisse à jamais un si doux avantage
Conserver son prix à tes yeux ;
Puisse Apollon , puisse l'amour heureux ,
T'assurer , chaque jour , nos cœurs & notre hom-
mage ,

En t'inspirant des champs harmonieux !
On s'illustre par leur langage ,
Et l'on s'embellit par leurs feux.

Les talens sont le premier gage
De la faveur des Dieux ;
Ils n'ont au-dessus d'eux
Que l'art d'en faire un immortel usage.

Ouverture du Ballet des Fêtes de Thalie.

P A R O D I E.

LE PHILOSOPHE AIMABLE.

Vous , qui courez
Après l'éclat & l'opulence ;
Qui dévorez
Tous les plaisirs outrés ;
Que je vous plains ! la moindre décadence
Vous met au rang des hommes égarés.
La trop aimable sagesse
Qui doit charmer
Sçait animer
L'honneur , le devoir & la tendresse.
Pourquoi
Ne pas écouter sa loi ,
Qui , sans condamner les desirs ,
Semble approuver souvent l'usage des plaisirs ?
Partisan de son système ,
Je ris , & j'aime
Sincèrement ,
Constamment ,
Qui ? ma femme seulement ;
Et sans redouter les rieurs ,
Les froids railleurs ,
Les moqueurs ,
Je ne sçais point aimer ailleurs.

DECEMBRE. 1755. 25

Je reçois dans ma retraite

Mes amis ;

A ce que chacun souhaite

J'applaudis ,

En menageant les esprits ;

Et quand je vois la fin d'une Comete ,

Sans fracas ,

Trois petits plats

Assez délicats

A deux sont offerts tout bas ,

Minuit sonne , je me couche.

Dieux ! pour lors

Comme heureux époux je touche

Des trésors.

L'amour se retire , & je m'endors

Assez souvent sur la bonne bouche,

Mais le jour venu

De mon revenu

Je vois si tout s'est soutenu.

Si-tôt que ma maison

Est sur le ton

De la raison ,

Je lis Caton ,

Baile , Newton ;

Rollin , Platon ,

Anacréon ,

Arnaud , Virgile , Horace , ou Cicéron.

Entre-nous ,

Que les foux

22 MERCURE DE FRANCE.

Me critiquent.

S'ils m'indiquent

L'art heureux

De vivre mieux ,

Je me rends , & suis pour eux.

Par M. Fuzillier , à Amiens.

LA PERRUCHE GOUVERNANTE.

CONTE ORIENTAL.

*Par une jeune personne de Province , âgée
de 14 ans.*

SUHRID , riche Négociant de Bagdat ,
avoit une fille d'une beauté singulière ,
& une perruche d'un mérite encore plus
surprenant. Elle n'avoit pas seulement le
talent de parler , elle avoit encore la fa-
culté de penser. Elle avoit des sentimens ,
elle avoit des mœurs. C'étoit dans des tems
éloignés où tout étoit possible. Suhrid ,
qui connoissoit le prix de tant de rares
qualités , l'avoit établie Gouvernante de
sa maison , & particulièrement de la jeune
Banou sa fille. Obligé de faire un voyage
pour le bien de son commerce , il lui re-
commanda ce précieux dépôt , & lui dit
avant son départ : Zaire , je confie Banou
à votre sagesse ; elle n'a que quinze ans ,

elle est sans experience , elle est ingenue ; mais elle a l'humeur vive , & je lui crois le cœur sensible ; elle tient de sa mere : veillez sur sa conduite , & sur-tout prenez soin d'écarter tous les objets qui pourroient la séduire. Oh ! oh ! ne craignez rien , lui répondit la perruche , reposez-vous sur mon zele & sur mon adresse. Votre fille aime les contes par-dessus toutes choses. Elle me prie à chaque instant de lui en dire , & quitte tout pour les entendre. Quand un jeune séducteur viendra s'offrir à sa vue , je lui conterai vite une histoire , où je lui ferai sentir adroitement le danger du piège qu'on lui dresse. Par cette innocente ruse j'aurai l'esprit de l'en garantir en l'amusant ; mais , ajouta-t'elle , revenez dans un mois. Si votre absence dure davantage , je ne réponds plus de Banou : je n'ai ma provision de contes que jusqu'à ce tems-là ; je vous en avertis. Suhrid lui promit de ne pas passer ce terme. Il appella ensuite sa fille , lui ordonna expressément de ne rien faire sans consulter sa bonne , l'embrassa , & partit.

Almanzor , un jeune chanteur étoit voisin de Banou ; il l'avoit apperçue à sa fenêtre , qui étoit vis-à-vis de la sienne , & sa beauté l'avoit frappé. Elle l'avoit en-

24 MERCURE DE FRANCE.

tendu chanter , & son cœur en avoit été ému. Une après-midi que la perruche s'étoit endormie , un serin partit de l'appartement d'Almanzor , & vola sur la toilette de Banou , qui rajustoit une boucle de ses cheveux , & lui présenta un billet qu'il tenoit dans son bec. Banou caresse l'oiseau & prend le papier qu'elle lit. La perruche s'éveille , & fond sur le serin qu'elle auroit déchiré , si Banou ne l'avoit arraché de ses griffes cruelles. Sa jeune élève surprise d'une colere si violente , lui en demande le sujet. Zaire lui répond qu'elle en a de fortes raisons , qu'un serin a causé le malheur de sa vie , & qu'elle est prête à lui en raconter l'histoire , mais qu'elle veut auparavant lire le billet qu'on lui a écrit. Le Lecteur sera peut-être étonné de voir une perruche qui sçait lire , mais elle n'est pas la seule. Banou remet à sa Bonne le poulet , qui étoit conçu en ces termes :

Charmante Banou , de grace , apprenez la musique. Ce talent manque à vos charmes. Je puis dire sans vanité que je suis le premier homme de Bagdat , pour montrer le gout du chant. J'ai composé le duo le plus charmant du monde. Marquez-moi l'heure où votre Duegne fera la méridienne. Je volerai dans votre chambre pour vous l'apprendre. Quel plaisir de chanter d'accord avec vous !

Ah !

Ah ! le petit fripon , s'écria la perruche ; ah ! le petit scélerat , qui ne vous offre ses services que pour tromper votre innocence ! Non , non , interrompit Banou ; il est trop joli pour me tromper : c'est parce qu'il est joli , qu'il en est plus à craindre , reprit la Gouvernante. Oh ! j'aime la musique , ma Bonne : dites le Musicien , ma fille ; mais il ne vous convient pas , contentez-vous de votre maître à danser. Il est trop laid , il n'est plus jeune , dit la pupille. Votre voix est rebelle au chant , insista la perruche : vous avez la jambe brillante , vous dansez avec grace. C'est votre talent ; tenez - vous - y. Vous chanterez à faire peur , ce sera votre perte : vous vous rendrez ridicule. Croyez-en mon expérience. J'étois dans le même cas , & j'ai donné bêtement dans le piège qu'on vient de vous tendre. Il ne faut jamais se déplacer. Pour vous en convaincre , écoutez mon histoire.

LE RISQUE DU DEPLACEMENT ;

Aventure qui n'est pas sans exemple.

JE suis née dans l'isle des oiseaux , pays heureux où notre espèce domine. La candeur y regnoit avec elle. Il n'y avoit

II. Vol.

B

point d'hommes : mais des oiseaux d'Asie & d'Europe , instruits par eux , sont venus s'y établir , ont usurpé le trône , & perverti nos mœurs. Un aigle étoit Roi de l'Isle ; il étoit fier , mais il aimoit les arts , il les appelloit à sa Cour. La Comédie & l'Opera partageoient ses amusemens. Mon pere étoit Comédien de la troupe du Prince , il y jouoit les Rois. Comme mon plumage étoit distingué , que j'avois le maintien noble , la parole aisée , & la prononciation parfaite , il me fit débiter dans les rôles de Princesse. J'y réussis parfaitement. On n'entendit que des cris d'admiration , & des battemens d'aîles dans toute la salle. Le succès fut tous les jours en croissant. Il me fit donner le nom de Zaire , que j'ai toujours porté , & m'attira des adorateurs en foule , au point que j'en fus excédée.

Pour m'en débarrasser avec décence ; mais contre l'esprit de mon état , j'étois sur le point de faire choix d'un mari , & de l'aveu de mon pere , j'avois jetté les yeux sur un perroquet bouffon qui me faisoit rire. Il représentoit les valets , & s'appelloit la Verdre. Ce mariage étoit assorti. Il étoit Comédien aimé , & j'étois Actrice à la mode : Mais un soir que j'avois enchanté toute la Cour , Médor , un charmant petit serin vint m'exprimer son ra-

vissément dans ma loge , avec des sons si touchans , que je fus sensible à la douceur de son ramage. Pour m'achever , je fus le lendemain à l'Opera. Medor y chantoit la haute-contre. Il me vit dans une premiere loge ; mes yeux qui l'applaudissoient , animèrent son expression , & firent passer tout leur feu dans son organe. Il se surpassa. Toute l'assemblée sortit enivrée de plaisir , & je m'en retournai folle d'amour. La tête m'en tourna. Medor s'en aperçut ; le fripon en profita , ou plutot il en abusa pour me perdre.

Deux jours après je le rencontrai au bal , & nous nous arrangeâmes. Comme j'ai toujours consulté la décence , que je craignois les reproches de mon pere , & que le mystere étoit de mon gout , je le priai de ne me voir qu'en bonne fortune , & de cacher bien sa flamme. Pendant trois mois il fut aussi discret que fidele ; mais au bout de ce terme son cœur me fut enlevé par les agaceries d'une petite effrontée , d'une jeune linotte , dont le début à l'Opera avoit réussi , graces à son manège plutôt qu'à son talent. Il me cacha d'abord son inconstance , & nous nous voyons toujours secrètement dans une petite maison qu'il avoit louée dans un fauxbourg. En ces circonstances la Ver dure me pressa de

18 MERCURE DE FRANCE:

conclure notre hymen, mais mon cœur & mes yeux étoient changés. La comparaison que j'en fis alors avec mon beau serin , l'enlaidit si fort à ma vue , & je le trouvais si ignoble que je le congédiai , en lui disant dédaigneusement , qu'une Princesse n'étoit point faite pour épouser un valet ; tant il est vrai que les sentimens de grandeur qu'on exprime sur la scène , nous font encore illusion après l'avoir quittée , & qu'on se figure être dans le monde , ce qu'on représente au théâtre. C'est le délire de la profession.

Le malin perroquet se vengea de mon dédain par un trait de son emploi. Dans une petite piece de sa façon , intitulée *la fausse Princesse* ou *le Déguisement ridicule* , il parodia ma personne & mon jeu assez plaisamment pour mettre contre moi les rieurs de son côté. Medor lui-même trouva mauvais que je n'eusse point accepté son rival pour mari. Il me dit durement que j'avois ce que je méritois , & que ce mariage politique eût servi de voile à nos amours. Je lui répondis piquée , que , puisqu'il le prenoit sur ce ton , il m'épouserait lui-même pour effacer ce ridicule , & pour justifier mon refus, ou que je romprois avec lui sans retour. Ah ! je vous aime trop , se récria-t'il , pour de-

venir votre mari. Je veux que ma flamme soit éternelle , & ce titre seul seroit capable de l'éteindre. J'ai un plus noble parti à vous proposer. Quel parti , lui demandai-je avec vivacité ? C'est , par vos talens, de remporter un nouveau triomphe qui fasse oublier la mauvaise plaisanterie qu'on vous a faite. La singularité d'un succès inattendu est une éponge qui lave tout. Vous avez une voix charmante , un gosier flexible , des sons pénétrants qui vont jusqu'à l'ame. Venez les faire briller sur notre théâtre , c'est la plus belle vengeance que vous puissiez tirer du vôtre. J'y suis Medor , vous y ferez Angelique. Mais, lui dis-je , je n'ai jamais chanté , je ne sçai pas la musique. Eh ! je vous l'apprendrai , mon Ange , reprit-il affectueusement. Avec les belles dispositions que vous avez, & tous mes soins que je vous prodiguerai , je veux, avant qu'il soit quinze jours, vous mettre en état de chanter un rôle mieux que moi. Vous faites le charme de la Comédie , & vous ferez les délices de l'Opera. Que ne peut le talent , quand il est formé par l'amour ! A ce discours passionné , qui ne l'auroit cru sincère ! c'étoit pourtant le langage de la perfidie , & qui cachoit la trame la plus noire. Le traître venoit de l'arranger avec ma rivale

80. MERCURE DE FRANCE.

qui l'avoit imaginée. Incapable de tromper , je me laissai prendre au piège. L'amour-propre aida la séduction. Il m'exagéra mon mérite , & m'aveugla sur le danger. La nature m'avoit douée d'un organe facile pour parler , mais j'oubliai alors que j'avois reçu d'elle une voix désagréable pour chanter. En conséquence je fis la folie de me transplanter sur un autre théâtre, où j'étois parfaitement étrangère. La curiosité y attira tous les oiseaux du pays. On applaudit à tout rompre , dès qu'on me vit paroître , mais à peine eus-je ouvert le bec pour chanter , & formé ma première cadence , qu'une troupe d'impertinens merles & de bruyans étourneaux qui composoient le parterre , me perça de mille sifflets : l'amphithéâtre en même tems , les balcons , & toutes les loges m'accablèrent d'autant de huées. Le perfide Medor , sous une tristesse feinte , déguisoit sa joie scélérate. Mon insolente rivale triomphoit dans une loge , & par ses éclats moqueurs animoit le combat. Serins , linottes , pinçons , chardonnerets , tous sifflaient à l'unisson. Le corbeau croassoit , la pie crioit , la cane , le canard , l'oison même me contrefaisoit avec ses sons nazillards. Tous les perroquets soulevés par la Verdre , murmuroient con-

re moi d'avoir compromis ainsi l'espèce. Il n'y eut pas jusqu'à une vieille perruche, ma grand'mere , qui s'écria en ricanant de dépit : Ah ! ah ! c'est bien fait. Voilà pour corriger cette petite folle , & pour lui apprendre à se déplacer. Sifflez , sifflez fort, de peur qu'elle ne l'oublie. Je ne tins point à ce dernier trait : J'abandonnai la scène , en m'arrachant les plumes de désespoir. Je voulus prendre ma revanche sur mon premier théâtre , mais les dispositions étoient changées ; on m'y vit avec les yeux de la prévention qui m'étoit contraire. On m'y trouva mauvaise. J'eus toutes mes camarades contre moi. Un ordre me défendit de paroître à la Cour. Je devins la fable de la ville. On me chansonna. Tous mes parens m'abandonnerent. Une colombe fut la seule qui me consola , & qui eut même le courage de se montrer en public avec moi. Bel exemple , qui prouve que les sentimens de l'amitié sont plus surs & plus forts que ceux du sang & de la nature ! Elle m'apprit que la perfide linotte avoit engagé Medor à me jouer ce cruel tour , afin de me rendre si ridicule aux yeux de tout le monde , qu'il n'osât plus me voir , & qu'il ne fût qu'à elle sans partage.

Jugez , après ce récit , si ma haine est

B iv

32 MERCURE DE FRANCE.

fondée contre les serins. Que mon exemple vous serve de leçon. Un jeune Musicien est pour vous un maître dangereux. Son art est fait pour vous séduire , & non pas pour vous embellir. Vous avez , comme moi , la voix fausse. Fuyez Almanzor : craignez mon désastre ; & songez que le déplacement ternit toutes les graces , & rend la beauté même ridicule.

E P I T R E

A Eglé.

JEtois si fort brouillé sur le sacré vallon
Depuis six mois que je n'ai vu les muses ,
Qu'il m'a fallu servir de mille ruses
Pour avoir un moment l'oreille d'Apollon.
Rimer sans son aveu , c'est une triste affaire ;
On ne peut rien sans son appui :
Il faut absolument , ou bien vivre avec lui ,
Ou bien consentir à se taire.
Or , qu'à présent tout est en paix ,
Et que du maître du Parnasse
J'ai rattrapé la bonne grace ,
Dis-moi , charmante Eglé , ne penses-tu jamais
A celui qui pour toi du Phlegeton terrible
Iroit passer les flots brûlans ;
Et ne ressent d'autres tourmens
Que celui de te voir un cœur si peu sensible ?

Toujours dans les plaisirs nouveaux,
 Toujours dans les fêtes nouvelles,
 Toujours au nombre des plus belles;
 Dieu sçait si l'on nous fait bon nombre de rivaux!
 Ah! du moins qu'entre nous la loi fût générale,
 Que tu fusses pour tous égale;
 Et si tu m'es toute d'airain,
 Pour tous également severe,
 Ne montre pas un front serein
 A ceux qui, comme moi, s'empressent de te plai-
 re.

Ce n'est pas qu'aujourd'hui mon esprit agité
 Par cette étrange frénésie
 Que j'entends nommer jalousie,
 Voulût à tes appas défendre la clarté.
 Ce seroit trop borner les droits de ton empire;
 D'ailleurs, mon goût sera toujours flatté
 De voir que le public admire
 Les attraits qui m'ont enchanté.
 Mais je crains qu'un rival à tes yeux trop aimable,
 Ne me ravisse un bien que je voudrois pour moi;
 Charmante Eglé, l'on est bien excusable
 Dans ce cas de songer à soi.
 Je sçais que si ton cœur étoit pour le plus tendre
 Je pourrois me flatter de l'obtenir un jour.
 Mais quand on n'a que son amour,
 Hélas! à quoi peut-on s'attendre?

Le Baron de Poin . . . Taux . . .

B v.

B O U Q U E T

*A Mademoiselle E. D. de Lyon ;**Par M. P. C. A. R. de P.*

L'Amour pour faire ta conquête ,
 Avoit pour le jour de ta fête ,
 Avec soin cueilli cet œillet ;
 Amour , lui dis-je , à d'autres ce bouquet ,
 La Belle n'a pas le cœur tendre ;
 Te flattes-tu qu'Elisabet
 De tes mains consente à le prendre ?
 Elle le recevroit
 Si l'Amitié l'offroit ;
 Eh bien ! répond l'Amour , usons de stratagème ;
 Au nom de l'Amitié présente le toi-même.

*A Madame de M*** qui avoit demandé à
 l'Auteur , des Vers sur l'Amitié.*

D'Es tendres sentimens qui vous seroient offerts,
 A ceux de l'Amitié vous bornez mes concerts ,
 Je dois ne chanter qu'eux , si je prétends vous
 plaire.
 Pensez-vous donc , Iris , qu'à cette loi severe ,
 On puisse , hélas ! se conformer ?

Ne portez-vous au cœur qu'une légère atteinte ;
 Il gémit de cette contrainte ;
 A peine s'ouvre-t'il qu'il doit se refermer.

Ou méritez moins de tendresse ,
 Ou par un traitement plus doux ,
 Permettez que l'on vous adresse
 Un encens plus digne de vous.

A vos decrets , saisi d'un beau délire ,
 J'ai tenté d'en suivre le cours ,
 Et toujours vu passer ma lyre
 Des mains de l'Amitié dans celles des Amours.

Près de vous , Belle Iris, son transport se raffine,
 Et certain sentiment de si près l'avoisine ,
 Qu'elle peut à la fin , par un commun appui ,
 Se confondre avec lui.

Comme suspecte alors , la Vertu la confisque ,
 Elle proscriit encore les soupirs décelés.
 Ne me mettez pas dans le risque
 De vous aimer , Iris , plus que vous ne voulez.

M. Tanevoit.



B vj

*Mémoire sur feu M. Montaudouin , de la
Société Royale de Londres , Correspondant
de l'Académie des Sciences , & Negociant.*

ECuyer , Daniel - René Montaudouin
naquit à Nantes , le 21 Janvier 1715.
Sa famille s'est fait un nom par l'étendue
de son commerce , & par sa grande pro-
bité. Il alla de bonne heure au Collège de
la Fleche ; mais sa vivacité le rendit inca-
pable de la moindre application , & on ne
put jamais discipliner son esprit. On lui
fit quitter des études qui n'en étoient pas
pour lui , & on l'envoya à Rouen où il
n'apprit pas davantage à s'appliquer. La
tendresse ou plutôt la foiblesse d'une grand'
mere chez qui il demouroit , donna un
nouvel essor à sa vivacité , & à l'indé-
pendance de son esprit. On prit le parti
de le faire passer en Angleterre. Il y fit un
séjour assez long , & il en rapporta des
sentimens d'admiration pour ce peuple
penseur ; cependant sa jeunesse continuoît
d'être vive , impétueuse & inappliquée ,
lorsque tout-à-coup , il se fit en lui une de
ces révolutions étonnantes dont jusqu'à
présent on n'avoit vu d'exemple que dans
l'ordre de la Religion. Jamais conversion

ne fut plus éclatante. Il alla trouver le R. P. Giraud , Prêtre de l'Oratoire , aujourd'hui Bibliothécaire de la ville , homme d'un mérite rare. Il le supplia de lui donner des leçons de Mathématiques. Le P. Giraud qui ne le connoissoit point du tout , & qui n'étoit pas sur le pied de prendre des écoliers , chercha à le détourner de son dessein. Il vouloit sans doute éprouver sa vocation. Le disciple revint à la charge , & le maître fut obligé de se rendre. Cette complaisance fut sentie comme un bienfait signalé ; on chercha à la payer par un travail assidu. L'élève fit de très-grands progrès sous la direction de cet habile homme. Une application extraordinaire remplaça les avantages que le secours des premières études & d'une mémoire plus heureuse auroit pu donner. Après plusieurs années consacrées à l'Algebre & à la Géométrie , où les connoissances furent portées fort loin , on dirigea sa marche vers la Métaphysique , science à la fois immense , si l'on considère son objet , & bornée , si l'on s'en tient aux vérités incontestables qu'elle contient , mais science toujours honorable pour l'esprit humain , & qui mérite toute l'attention d'un être pensant , parce que c'est celle qui met sans

38 MERCURE DE FRANCE.

doute le plus grand intervalle entre la raison & l'instinct après la faculté de parler qui en fait partie. M. Montaudouin entra dans ce nouveau champ avec une nouvelle ardeur. Après avoir forcé des brofsailles épaisses, il découvrit un parterre délicieux, où la beauté ravissante de quelques fleurs épanouies, lui faisoit souhaiter avec la plus vive impatience d'en voir éclore une multitude d'autres qui y sont plantées dans l'ordre le plus régulier, & qui semblent se refuser à la bonté du climat, à la fertilité du sol, & à l'habileté des cultivateurs.

A la paix de 1748. il entreprit un nouveau voyage en Angleterre. La principale raison qui l'y détermina fut l'espérance d'y trouver beaucoup d'idées exactes. D'ailleurs ayant passé plusieurs années dans l'étude des sciences abstraites, il crut qu'il lui seroit utile de se répandre pendant quelque tems dans le monde, parce que c'est le meilleur moyen de bien connoître les hommes, & de se connoître bien soi-même. Il ne se borna pas, comme la plupart des voyageurs, à voir la ville de Londres : il voulut connoître l'Angleterre même ; & il donna une attention particulière à tout ce qui intéressoit les Sciences

& le Commerce, & à tout ce qui pouvoit être utile à son pays (1). A Oxford, il faisoit sa cour aux sçavans Professeurs ; à Portsmouth, aux Constructeurs habiles ; à Liverpool & à Bristol, aux Négocians éclairés. De retour à Londres, il vit tout ce que cette grande ville renferme. Il examina tout. Il fréquenta un grand nombre de Sçavans en tout genre ; mais principalement Messieurs Folkes, Robins, Mitchell, de Moivre, Bradley, Watson, Tremblay, Graham, Smith, Mortimer, Masson, King, Knith, Blin, Ray, Beker, Stwart, Mead, &c. Il fut comblé d'honnêtetés par M. le Duc de Richmond, & par Messieurs Ch. Stanhope & Ch. Cavendish : il contracta une amitié intime avec Don Pedro Maldonado, Gouverneur de la Province des Emeraudes, illustre Américain, qui lui avoit été recommandé par M. Bouguer de l'Académie des Sciences. A la première nouvelle qu'il eut de sa maladie, il fit porter son lit chez lui, & il ne le quitta ni jour ni nuit. Il lui fit administrer tous les secours temporels & spirituels. Les Doc-

(1) Il se donna des soins infinis pour faire restituer les papiers pris sur les François pendant la guerre, & il vint à bout d'en recouvrer un grand nombre qu'il fit remettre en France à ceux à qui ils appartenôient.

40 MERCURE DE FRANCE.

teurs Watfon & Wisbraham , ni le célèbre Docteur Mead , malgré toute leur capacité , & leur zele ne purent dompter la violence du mal qui emporta le malade en peu de jours.

Au mois de Novembre , M. Montaudouin fut proposé par plusieurs Membres de la Société Royale , entr'autres par Messieurs Folkes , Watfon & Graham pour être admis dans cet illustre corps ; ce qui s'effectua au terme ordinaire. Enfin après un an de séjour en Angleterre , comblé d'honneurs & de politesses , il s'arracha à tous les agrémens qu'il goutoit dans ce pays. Il prit sa route par la Hollande. Il alla voir à Leyde Messieurs Allemand & Muschenbrock , qui lui firent mille amitiés. Il reçut à la Haie des marques d'attention de M. le Comte de Bentheim.

Il retrouva à Paris M. le Marquis de Croismare , l'homme de France le plus curieux , le plus obligeant & le plus aimable , avec qui il s'étoit lié dans un précédent voyage. Ils ne se quitterent plus. Ils recommencerent leurs courses dans cette grande ville. On y revit tout ce qui méritoit d'être vu. Rien n'échappa. On voyoit souvent les illustres Membres de l'Académie des Sciences , Messieurs de Fontenelle , de Reaumur , Jussieu , Duhamel , de

la Condamine , de Buffon , Rouelle ; l'Abbé Nollet, & principalement M. Bouguer pour qui M. Montaudouin avoit depuis longtems la plus parfaite amitié. Pendant son séjour à Paris, l'Académie le nomma son Correspondant, il avoit toujours eu des sentimens d'admiration & de respect pour ce Sénat littéraire qui compte parmi ses Membres tant de Souverains dans le monde sçavant.

A son retour à Nantes, il entreprit de faire construire un Navire sur les principes de M. Bouguer. Il fallut lutter contre tous les préjugés du public marin. Les préventions furent portées si loin qu'on s'opiniâtra à soutenir que le Navire feroit capot en allant à l'eau. Il fut lancé, & il conserva mieux sa direction qu'aucun navire. On soutint ensuite qu'il ne pourroit pas naviguer. On eut de la peine à trouver un Capitaine & un équipage. Cependant il a fait plusieurs voyages à S. Domingue. La prévention ne se décourage jamais; elle s'est dédommée de ses premières erreurs sur la marche de ce Navire: il est vrai qu'il n'a pas eu d'avantage de ce côté-là sur les navires ordinaires; ce n'est point la faute du système du célèbre Académicien. La solidité de ses principes n'en est point affectée, & sa découverte conserve toute

42 MERCURE DE FRANCE.

sa beauté , & mérite les plus grands éloges. Le Problème consistoit à trouver le navire de la plus grande vîtesse , du plus grand port , & du moindre tirant d'eau. Pour bien faire cette expérience , il eût fallu être en place. Un particulier ne peut pas risquer la dépense d'une machine aussi coûteuse. C'est ce que représentoit fortement M. Bouguer qui n'étant pas sur les lieux , ne pouvoit ni voir les choses par lui-même , ni donner tous les conseils qu'il étoit naturel d'attendre de lui. M. Montaudouin n'eut pour intéressé dans cette entreprise que son frere. Il en auroit cherché inutilement un autre. Cette considération importante fit faire des changemens. Le constructeur n'exécuta pas toutes les parties avec la même attention. Les frayeurs du Capitaine obligèrent de faire la mâture trop courte ; & ces frayeurs ont encore augmenté la longueur des traversées. Ainsi il n'est point décidé que l'objet de la marche soit manqué dans cette construction , & il est démontré que les deux autres conditions du problème sont parfaitement remplies. Ce navire porte beaucoup à raison de sa grandeur , & il tire près de trois pieds d'eau moins que les navires ordinaires de sa capacité.

En 1753 , M. Montaudouin fut élu

Consul. Cette place est très-importante à Nantes , parce qu'outre l'administration de la justice , elle embrasse la direction des affaires générales du Commerce. Le Consulat totalement distinct dans son origine du Bureau de Ville , se trouvoit par une longue suite d'abus , dans une dépendance absolue des Maire & Echevins. Ils avoient la plus grande part aux élections , & y présidoient. Le siege du Consulat étoit placé à l'Hôtel de Ville , c'est-à-dire , dans un éloignement extrême des Juges & des parties. C'étoit-là la cause principale de l'abus. M. Montaudouin forma le projet de remettre les choses dans l'ordre. Il avoit vu sur quel pied les Négocians étoient en Angleterre & en Hollande Il étoit fâché pour l'honneur de son pays , & de la raison humaine , que les citoyens les plus utiles fussent regardés comme les plus petits citoyens. Il y avoit de grands obstacles à combattre. La chose avoit été tentée plusieurs fois sans succès. L'abus étoit ancien , & par conséquent respectable pour la multitude. La prévention assez répandue dans le Royaume contre le commerce , est extrême en Bretagne , & sur-tout à Nantes , quoique cette ville doive sa célébrité & son aisance au commerce. Ces

44 MERCURE DE FRANCE

difficultés , loin de le rebuter , l'animèrent davantage à la poursuite de son projet. Ceux qui crurent devoir le traverser , firent les plus grands efforts ; ils se permirent même des excès que l'urbanité du dix-huitième siècle ne comporte pas. On ne leur opposa que des raisons. Le Conseil en sentit toute la solidité. Les choses sont à présent dans l'ordre. Le Tribunal devant qui les affaires de commerce sont portées est placé dans le bâtiment même où les affaires du commerce se font tous les jours ; & le commerce élit paisiblement ceux qui doivent le juger & le défendre.

M. Montaudouin remplit les différentes fonctions attachées au Consulat avec le plus grand éclat. Il traita plusieurs grandes parties du commerce dans de sçavans mémoires. Son grand talent étoit une aptitude merveilleuse à trouver des raisons solides , & il les ramenoit toujours à des principes simples & lumineux. Sa santé étoit très-délicate , l'application trop forte qu'il donna aux affaires publiques , renversa bientôt cette foible santé , qui ne se soutenoit que par un régime austère ; il ne buvoit que de l'eau , & ne soupoit point ; mais l'excès du travail rendit sa sobriété inutile. Il fut attaqué d'une fièvre mali-

gne , qui l'emporta le 11 Septembre 1754, à l'âge de trente-neuf ans sept mois vingt jours (1). Jamais un simple particulier ne fut si généralement regretté. Cette perte fut regardée comme un malheur public. Il est vrai qu'on ne vit jamais un meilleur citoyen. Il dirigeoit toutes ses vues vers le bien de son pays. Il estimoit moins dans le commerce les avantages personnels qui peuvent en résulter , que les moyens infinis que cette profession donne d'être utile aux autres hommes , & d'exercer sans cesse la bienfaisance. Son extérieur étoit fort simple. Son abord étoit facile , quoiqu'un peu froid , mais jamais ami ne fut plus chaud. Il étoit parvenu , en aguerissant sans cesse sa raison , à conserver son ame dans une grande tranquillité : il ne s'en écartoit guere , que quand il falloit lutter contre de mauvais raisonnemens. La vérité trouva en lui un défenseur toujours zélé , mais jamais passionné. Sa modestie l'empêchoit de s'appercevoir de ce qu'il valoit. Il n'a rien donné au Public. On a trouvé dans ses papiers un journal de son voyage en Angleterre , qui renferme des détails utiles & curieux. Il avoit entrepris un

(1) La Gazette d'Avignon du 27 Septembre 1754 , en rapportant cette mort à l'article de Paris , lui donne mal à propos 41 ans,

46 MERCURE DE FRANCE.

grand ouvrage sur les assurances maritimes. Persuadé que l'empire du hazard n'a d'appui que dans la paresse des hommes, il s'étoit proposé de déterminer la valeur réelle des assurances sur le commerce maritime de la ville de Nantes avec la Guinée & les colonies en tems de paix. Il étoit question d'avoir la somme des voyages, & celle des pertes pendant un assez long espace de tems. Il embrassa dans sa recherche trente années. Le grand embarras consistoit à avoir exactement les états des pertes partielles ou avaries, parce que ces objets ne sont insérés sur aucun registre public. Il entreprit d'en venir à bout, & il en rassembla un grand nombre. Pour rendre cet ouvrage d'une plus grande utilité, il additionna le nombre de jours de toutes les traversées des navires : par-là il avoit sûrement les traversées moyennes ; mais cela ne le contenta pas encore : il vouloit avoir les traversées moyennes dans les différens tems de l'année, & il comptoit additionner à cet effet toutes les traversées des mêmes mois. Par ce moyen, le jour de départ, & la prime d'une traversée ordinaire étant connus, on peut déterminer l'augmentation de la prime pour chaque jour qui excède la traversée ordinaire. La prime est la somme

~~des~~ degrés de probabilité de perte , plus le profit de l'assureur.

Il a aussi commencé un traité des Avaries. Il vouloit établir un certain nombre de formules qui pussent embrasser tous les cas , & ôter tout l'arbitraire dans cette partie , la plus difficile du commerce maritime.

On ne peut mieux terminer ce Mémoire qu'en observant que M. le Duc d'Aiguillon avoit une estime particulière pour M. Montaudouin. Il a dit plusieurs fois publiquement qu'il regardoit sa mort comme une perte considérable. On sçait que ce respectable Seigneur , second créateur de la ville de Nantes & de sa navigation , n'est pas moins exercé dans la connoissance des hommes que dans la bienfaisance.



PORTRAITS DE CINQ FAMEUX
PEINTRES D'ITALIE.

Leonard de Vinci.

LA vive impression des passions de l'ame !
Voilà de Leonard le talent dominant.
Il instruit Raphael. Michel-Ange le blâme :
La haine doit flatter dans un tel concurrent,
Quel riche fonds son traité de Peinture
Prodigue à la postérité !
Allez puiser à cette source pure ,
Vous que la gloire appelle à l'immortalité.

Jacques Cavedone.

Le Colonna , Rubens & Velasquez (1)
Admirent tes tableaux , les donnent au Carrache ;
Cette flatteuse erreur couronna tes succès ;
Ce jour , le Dieu du gout te donna son attache.
On le vit applaudir aux beaux contours du nu ,
Que ta simple maniere enfante.

(1) Le Roi d'Espagne avoit dans sa Chapelle une
Visitation du Cavedone , que ces trois célèbres Ar-
tistes jugerent être d'Annibal Carrache. Pareille
méprise étoit arrivée à Venise chez le Sénateur
Grimani , & arrivoit tous les jours à Bologne , sur-
tout au sujet du beau tableau de Saint Alo dans
l'Eglise de Mendicanti.

Hélas !

Hélas ! ce grand talent , qu'est-il donc devenu !
Tu rougis. Ton hyver m'afflige* & t'épouvante.

Jean Lanfranc.

La lumière en ce lieu ** scavamment se dé-
grade.

Quel génie abondant ! qu'il est fier & léger !
Son élégance attire , & son ton persuade.
Vers ces groupes on vole on craint de les
charger.

C'est bien toi qui naquis pour les grandes machi-
nes ;

Le raccourci magique est un jeu pour ta main.
Disons mieux : à ton gré les demeures divines
S'ouvrent ; leur gloire éclate aux yeux du genre
humain.

Alexandre Veronese.

Plaire est ton lot. Tu peins avec amour.
La vigueur de ces tons , ce beau fini , ces graces
Présent à la nature un séduisant atour.

* Il devint un Peintre si médiocre qu'il fut réduit
à faire des ex voto. Enfin il mourut dans une rue
de Bologne, où il mendoit son pain.

** L'on a ici particulièrement en vue la coupole
de S. André de la Valle , qui fait à Rome l'admi-
ration des curieux. La Vierge assise sur des nuages
regarde son fils qui est peint au haut de la lanterne :
Au bas sont plusieurs groupes de Saints & de Pro-
phètes , dont l'effet ne laisse rien à désirer.

II. Vol.

C

50 MERCURE DE FRANCE.

Je la vois , elle craint que tu ne la surpasses.
Le meilleur choix par elle échappe de tes mains.
A te rendre incorrect se peut-il qu'on parvienne ?
Tu t'efforces d'unir le dessein des Romains
A la couleur Vénitienne ?

Charles Cignani.

Quel Peintre gracieux ; son fertile génie ,
D'une légère main est au mieux secondé,
Il brille trop pour que la calomnie
A le persécuter n'ait un gout décidé.
Il soumet à son art les passions de l'ame.
La force & la fraîcheur distinguent son pinceau ;
Emule d'Augustin * l'amour par lui m'enflamme,
Ce Dieu , pour l'admirer , déchire son bandeau.

** Le Duc Ranucio le manda pour peindre à Parme les murs d'une chambre , sur le plafond de laquelle Augustin Carrache avoit exprimé le pouvoir de l'amour. Ce Prince donna à Cignani le même sujet à continuer ; il le traita avec beaucoup d'élégance.*

Nous avons cru devoir insérer ici les différentes pieces de vers qui nous ont été envoyées sur la naissance de Monseigneur le Comte de Provence. Si elles ne marquent pas toutes le talent , elles prouvent du moins le zele , & un événement aussi intéressant pour la France , ne peut être trop célébré.

V E R S

Sur M. le Comte de Provence.

Quel redoutable bruit ! Le Maître du tonnerre,
Las de régner aux Cieux, descend-t'il sur la terre ?
Dans les bras de Morphée on m'arrache au repos.
Mais un lys éclatant succède à mes pavots.
Réveil délicieux ! un Bourbon vient de naître ;
De tous les cœurs françois , il est déjà le maître :
La France tous les ans s'enrichit d'un Héros.
Quelle race en vertus fut jamais plus féconde,
Et plus digne d'orner tous les trônes du monde ?

A U T R E S.

Comment a nom le Jouvenceau ?
Ah ! c'est le Comte de Provence.
Pour un petit Cadet de France ,
Cadédis , le friand morceau !
Un Gentilhomme n'est pas mince
Quand d'un tel fief on le fait Prince.
Il est déjà l'espoir, l'honneur de sa province.
Mais lorsqu'on sort d'un sang si beau ;
Les plus petits sont grands dès le berceau.

V E R S

Présentés au Roi , le lendemain de l'accouchement de Madame la Dauphine , sur la naissance de Monseigneur le Comte de Provence , le 17 Novembre 1755.

AU milieu du repos des ombres de la nuit ;
 Quel astre étincelant commence sa carrière ?
 Empressez-vous , François ; par l'éclat qui le suit
 Célébrez dans vos chants sa naissante lumière.

Dans cet enfant chéri , que nous donnent les
 Dieux ,

De leurs nouveaux bienfaits sa naissance est le
 gage.

Son ayeul adoré possède l'avantage
 De régner dans ses fils sur ces climats heureux.

Pere & Roi fortuné , cette famille auguste ,
 Ainsi que son pouvoir , s'augmente chaque jour.
 Maître de nos destins , s'il a tout notre amour ,
 Quel hommage flatteur , quel tribut est plus juste ?

De l'Aurore au Couchant , les siècles à venir ,
 De ce Prince immortel méditeront l'histoire.
 Ses rares qualités , sa prudence , & sa gloire ,
 Feront de nos neveux le plus cher souvenir.

Ses exploits, sa sagesse, assurent sa puissance.
 Envain de notre sort un grand peuple est jaloux;
 Le ciel plaçant Louis pour élever la France,
 Eternise avec lui notre espoir le plus doux.

En formant des Héros pour régir cet empire;
 Louis, dans ses enfans, retrouve ses vertus;
 Notre félicité, dans ses soins assidus,
 Est un des sentimens que son cœur leur inspire

Que le sang des Bourbons commande à l'univers!
 Le bonheur des humains fondé sur leur puissance,
 Garantit l'avenir, fixe notre espérance.
 Qui pourroit sous leurs loix redouter des revers?

La Seine, en arrosant ces fertiles rivages,
 De ces Princes chéris verra les descendans
 Aussi grands dans la paix, qu'illustres conquérans,
 De Tite, & de Trajan rappeler les images.

*Par J. Martinot, Valet de Chambre, Hor-
 loger de Sa Majesté.*



V E R S

*Présentés au Roi à l'occasion de la naissance
de Monseigneur le Comte de Provence, par
M. Le Monnier.*

AU milieu d'une nuit obscure ,
Quelle vive clarté se répand dans les airs ?
La terre en un instant se couvre de verdure :
Flore paroît braver la glace des hyvers :
Quel spectacle pompeux embellit la nature ?
Sur les bords argentés d'une onde vive & pure ;
S'élève un tendre lys, l'amour de l'univers.
Mais que vois-je ?... Du sein de sa tige féconde ,
Sort tout à coup un jeune enfant ;
A son air doux & triomphant ,
Il paroît être né pour le bonheur du monde.
Tous les Dieux à l'envi , le comblent de leurs
dons :
Minerve lui sourit , la Gloire l'environne ,
La main des Graces le couronne.

Puis-je vous méconnoître , ô race des Bourbons ;
A cette majesté dont l'éclat nous étonne !
Croissez , aimable enfant , sous les yeux de Louis ;
Joignez à la vertu de votre illustre mere
La valeur , la bonté de votre auguste pere ,
Et méritez un jour le beau nom de son fils.

Louis à ton bonheur rien ne peut mettre obstacle.

Tout réussit au-delà de tes vœux :

Comblés de tes bienfaits , nos cœurs sont un
oracle

Qui t'annonce à jamais le sort le plus heureux :

Poursuis : chaque moment d'un regne glorieux

Doit être consacré par un nouveau miracle.

LE mot de l'Enigme du premier volume
du Mercure de Decembre est la lettre *R*.
Celui du Logogryphe , *Chapeau* , dans le-
quel on trouve *cave* , *écru* , *cape* , *cep* , *ave* ,
Eau , *Auch* , *peau* , *Pau* , *pavé* , *Cap* , *Ava* ,
Eu , *ab ! avec* , *pen* , *au* , *ce* , *ache* , *chape*.

ENIGME.

MOn éclat éblouit le plus noble des sens ;
Il me faut presser pour me faire ;
Si celui qui me fait , me presse trop long-tems ,
Je redeviens ma propre mere.

LOGOGRYPHE.

Peu de gens , cher Lecteur , conviennent de
m'avoir ,
Et pourtant sur beaucoup j'exerce mon pouvoir ,
Une fatalité préside à ma naissance ,

56 MERCURE DE FRANCE.

Rien ne détruit mon existence.

Par ce petit début tu peux voir qui je suis.
Mais pour te mieux aides , je vais faire paroître
Les membres de mon corps , épars & desunis ,
En les rassemblans bien , tu trouveras peut-être ,
Ce qui de mon entier te donnera le tout ,
Et tu n'iras pas loin pour en trouver le bout.
Quatre pieds seulement composent ma structure ;
Qui different entr'eux de forme & de figure :
En moi l'on voit d'abord l'opposé de beaucoup ;
Puis me décomposant , l'on trouve tout-à-coup
Un lieu très-fréquenté , sur tout dans cette ville ,
Mais qui dans tout pays est toujours fort utile :
Ce qu'est le vin qu'on boit , sans y mettre de l'eau ;
Un animal rampant , qui n'est ni bon ni beau ,
De la virginité , le parfait synonyme :
Ici , ma foi , l'Auteur abandonne la rime :
Mais non , il faut encor te donner un avis ,
Evite , cher Lecteur , d'être par moi surpris.

A Paris , par Madame la Baronne C

Nous avons avancé dans le *Mercur*
d'Octobre , p. 44. que M. le Chevalier de
Fontaines , & Madame la Marquise de
Fontanges sa sœur , jouissoient de la pen-
sion faite par les Juifs de Mets à M. le
Marquis de Livri leur grand pere ; mais
on nous avoit mal instruits , & nous venons
d'apprendre qu'ils ne l'ont plus depuis près
de onze ans.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

La Naissance de M. le C. DE PROVENCE.

Muzette.



Brillants Tambours, fiers Trompètes,
Faites éclater nos Crapports, Au son de
nos tendres Muzettes. Hélas pour toujours
vos dévots. Des Dieux nous serviez la ven-
geance, Maintenant ils sont satisfaits:
N'annoncez plus que leur clémence,
Ne chantez plus que leur bienfaits.

Par M. Thomasin de Juilly, Garde du Corps
au Roy; Et mis en chant par M. de Buri, surintend.
de la Musique de sa Majesté. mois de x^{bre} 1755

LA NAISSANCE

de Monseigneur le Comte de Provence.

M U S E T T E.

Par M. Thomassin de Juilly, Garde du Corps du Roi ; & mise en chant par M. de Buri, Surintendant de la Musique de Sa Majesté.

BRuyans tambours, fières trompettes,

Faites éclater nos transports ;

Au son de nos tendres musettes,

Mêlez pour toujours vos accords.

Des Dieux vous serviez la vengeance,

Maintenant ils sont satisfaits ;

N'annoncez plus que leur clemence,

Ne chantez plus que leurs bienfaits.



Que tout cède à la douce ivresse

Que nous inspire un si beau jour !

Nous le devons à la tendresse,

Puisqu'il est produit par l'amour :

Libres de soucis & de craintes,

Livrons-nous aux plus doux loisirs :

C v

58 MERCURE DE FRANCE.

Banissons le trouble & les plaintes ;
Voici le regne des plaisirs.



O vous , Race illustre & féconde ,
Qui rendez l'espoir à nos vœux !
De Héros remplissez le Monde :
C'est à vous à le rendre heureux.
L'Amour pour embellir nos fêtes ,
Fais régner les Graces , les Ris ;
Mais ce Dieu ne fait des conquêtes
Que pour vous en offrir le prix.



Que Lucine à nos vœux propice ,
Préside à nos jeux , à nos airs !
Que le boccage retentisse
Du bruit de nos tendres concerts !
Consacrons , Bergers , à sa gloire
Et nos chalumeaux & nos voix :
Qu'à jamais ses dons , sa mémoire ,
Soient les délices de nos bois !

A Arc en Barois , le 22 Novembre 1755.



ARTICLE II.
NOUVELLES LITTERAIRES.

S U I T E

*De l'Extrait de l'Histoire de Simonide ;
& du siecle où il a vécu , &c.*

NOus avons rendu compte de la première partie de cet Ouvrage dans les Nouvelles du mois d'Octobre. Nous nous engageâmes alors à donner l'Extrait de la seconde pour le mois suivant ; mais des raisons particulieres nous ont mis dans le cas de différer plus longtems que nous ne pensions à remplir notre engagement. Quoiqu'il en soit , nous y satisfaisons aujourd'hui ; & nous allons parler de ce que contient cette seconde partie , qui commence par un exposé de la conduite que tint Gelon après avoir triomphé des Carthaginois. Pour peu que l'on veuille se souvenir du titre de cette histoire , & de son objet , l'on cessera d'être surpris de voir disparoître Simonide pour quelque temps de dessus la scene. Il faut d'abord sçavoir que les Carthaginois étoient entrés en con-

Cvj

fédération avec Xerxès qui les avoit attirés dans son parti , & étoit convenu avec eux que tandis qu'il envahiroit la Grèce , ils feroient une irruption en Sicile & en Italie, pour empêcher ceux qui habitoient ces contrées de venir au secours les uns des autres. Ils choisirent pour Général Hamilcar qui ayant rassemblé une armée de trois cens mille hommes , & équipé des vaisseaux à proportion pour le transport de ses troupes , fit voile vers la Sicile. Il vint débarquer à Panorme , un des Ports de cette Isle, & mit le siege devant Himéré , ville maritime du voisinage. Mais les choses tournerent au désavantage des Carthaginois que défirent ceux de cette Isle sous la conduite de Gelon qui commandoit l'armée qu'ils avoient levée à la nouvelle de cette invasion subite. Un gros de sa cavalerie brûla la flotte d'Hamilcar qui fut tué dans la mêlée ; cent cinquante mille hommes demeurèrent sur le champ de bataille : le reste fut fait prisonnier & vendu comme esclave. Une inscription en vers que l'opinion commune attribue à Simonide , apprend que Gelon fut aidé dans cette conjoncture par ses trois freres , Hieron , Polyzele & Thrasibule , qui contribuerent par leur courage au succès de ses armes. Le bruit de cette défaite répandit l'alarme

dans Carthage , & il ne fut malheureuse-
ment que trop confirmé par le petit nom-
bre de ceux qui avoient eu le bonheur de
se sauver dans un esquip. Il jeta la conf-
ternation dans l'esprit de ses habitans qui
appréhendoient déjà que Gelon usant de sa
victoire , ne portât à son tour la guerre jus-
que dans leurs murs. Ils députerent aussitôt
des Ambassadeurs à Syracuse pour im-
plorer la clémence du vainqueur , & le
solliciter par les plus vives instances à pro-
curer la paix. La modération qui étoit na-
turelle à Gelon , lui fit écouter leurs pro-
positions. Il n'abusa point de la malheu-
reuse circonstance qui réduisoit les Car-
thaginois à la nécessité de passer par toutes
les conditions qu'il lui auroit plu de leur
imposer. Celles qu'il exigea ne démentirent
point l'équité de son caractère. Il y
en eut une entr'autres qui témoigne qu'il
étoit aussi attentif à remplir les devoirs de
l'humanité que ceux de grand Capitaine ;
deux qualités qui le rendoient d'autant
plus estimable , qu'elles ne se trouvent
pas toujours réunies. Avant que de sous-
crire à aucun accommodement avec les
Carthaginois , il voulut que l'abolition
des sacrifices humains qu'ils faisoient à
leur dieu Saturne , entrât dans la conclu-
sion du traité de paix qu'il s'agissoit de

62 MERCURE DE FRANCE.

ratifier. Il ne pouvoit sans doute concevoir sans horreur qu'ils lui sacrifiassent jusqu'à leurs propres enfans ; & qu'ils fissent de cette barbare coutume une pratique religieuse qui armoit leurs mains contre ce qu'ils avoient de plus cher au monde. Tout engagé qu'étoit Gelon dans les erreurs grossières du Paganisme , il lui suffisoit de faire usage de sa raison guidée par les lumieres naturelles , pour se convaincre qu'un semblable culte étoit non-seulement injurieux & contraire à l'institution des Loix Divines , mais répugnoit même à l'idée qu'il est convenable de se former de la Divinité. En effet , de l'invoquer de cette façon , c'étoit la croire altérée du sang humain , & qui plus est du sang innocent. C'étoit par conséquent faire plutôt un monstre qu'un Dieu dont on anéantissoit par - là les attributs les plus essentiels , tels que la souveraine bonté & la souveraine justice , en un mot toutes les perfections morales , en vertu desquelles il ne doit vouloir que ce qui est absolument digne de lui. Il falloit assurément pousser l'extravagance aussi loin que la cruauté , pour s'imaginer que la colere divine ne fût capable d'être apaisée que par ces sortes de sacrifices qui eurent cours à Carthage & dans plusieurs autres con-

trées. Il y avoit dans cette ville un Temple élevé à Saturne , où étoit sa statue d'airain , dont la description qu'en donnent Diodore de Sicile & Eusebe , ressemble beaucoup à celle que des Ecrivains Juifs font de la statue de Moloch , cette fameuse idole dont l'Ecriture parle en divers endroits. On sçait qu'elle étoit l'objet du culte des Ammonites & de quelques nations voisines : de-là vient que la plupart des Critiques sont persuadés que Saturne & Moloch n'étoient qu'une même Divinité , qui avoit été adorée sous des dénominations différentes. Les personnes curieuses de vérifier cette remarque , peuvent consulter ce qu'ont écrit à ce sujet , Selden , Beyer , Vossius , Goodwin , les PP. Kircher & Calmet qui sont ceux auxquels on renvoie pour s'instruire de ces choses. Les sacrifices humains passent communément pour avoir pris naissance chez les Phéniciens , dont les Carthaginois étoient une colonie. Il n'est donc pas surprenant que ces derniers aient marqué autant d'attachement qu'ils en avoient pour un usage qu'ils tenoient d'origine , & qui s'étoit introduit chez plusieurs peuples qui l'avoient reçu d'eux , ou immédiatement des Phéniciens , comme on le prouve par le rapport d'une foule d'écrivains que l'on cite

64 MERCURE DE FRANCE.

pour garantir la vérité de ce fait. Un passage de Porphyre dont on produit les paroles fondées sur le témoignage de Sanchoniaton , apprend quelles étoient les circonstances où ceux-ci offroient à Saturne des sacrifices sanglans. La maniere dont la chose est attestée par Sanchoniaton , montre assez que le culte qu'on rendoit à cette fausse divinité étoit très-ancien. On insiste particulièrement sur cet Auteur Phénicien que Porphyre fait contemporain de Sémiramis Reine d'Assyrie , & dit avoir approché du tems où vivoit Moïse. Il avoit composé une histoire des antiquités de son pays , qu'il avoit dédiée à Abibal , Roi de Beryte sa patrie , & que Philon de Byblos avoit traduite en Grec sous l'empire d'Adrien. Il n'en reste plus qu'un fragment qui nous a été conservé par Eusebe. Comme l'espece de Synchronisme que le récit de Porphyre tend à établir , se trouve liée à deux Epoques incompatibles l'une avec l'autre , & qui seroient par cela même plus propres à le détruire qu'à le constater , on pourroit croire que la censure de Scaliger , de Vossius & de Bochart , n'est pas dépourvue de fondement , lorsqu'ils le qualifient d'erreur grossiere , qu'ils jugent à propos d'imputer au peu d'exactitude de Porphyre en matiere de chronologie. Ils auroient

fans doute raison , si l'on entendoit par
 Sémiramis la fameuse Reine d'Assyrie de
 ce nom , qui fut femme de Ninus , & qui
 gouverna avec beaucoup d'habileté le
 royaume dont son mari avoit été le Fon-
 dateur , & dont il l'avoit laissée en posses-
 sion par sa mort. En effet , le regne de cette
 Sémiramis est antérieur de plus de 800 ans
 à la prise de Troye ; date qui est assuré-
 ment fort éloignée de confirmer la proxi-
 mité de tems que Porphyre met entre
 cette Reine & Moyse de qui la mort ne
 précède la ruine de cette ville que d'envi-
 ron d'eux siècles & demi , selon la chrono-
 logie du Texte Hébreu. Il faut avouer que
 si les choses étoient sur le pied que le pren-
 nent les Sçavans modernes que nous avons
 cités , la faute seroit sensible : mais le de-
 voir d'un Critique étant d'interpréter ce
 que dit un Auteur dans le sens le plus fa-
 vorable , on saisit l'occasion qui s'offre na-
 turellement de justifier Porphyre du repro-
 che qu'il s'est attiré de leur part. On fait
 donc voir qu'il ne s'agit point ici de la
 Sémiramis dont nous venons de parler ,
 mais d'une autre Reine d'Assyrie , qui a
 porté le même nom , & qui est venue plu-
 sieurs siècles après la première. Elle est aussi
 connue sous celui d'Atosse , & elle eut
 pour pere Beloch II. Roi d'Assyrie , qui

l'associa à l'Empire dans la douzieme année de son regne , & avec qui elle régna conjointement treize ans. Eusebe qui nous apprend qu'elle fut également appelée Sémiramis , ne nous instruit pas de la cause qui lui mérita un pareil surnom. Il y a apparence que des traits de ressemblance qu'elle put avoir dans les actions de sa vie avec la Sémiramis femme de Ninus , que ses grandes qualités & ses vices ont rendue si célèbre dans l'Histoire , suffirent pour le lui faire donner. L'identité d'un nom qui a été commun à deux Reines , qui ont eu les mêmes Etats sous leur dépendance , les aura fait confondre ensemble ; en attribuant à l'une ce qui appartient à l'autre. C'est ce qui avoit été déjà très-bien remarqué par Photius , qui a repris un ancien Ecrivain dont il a extrait l'Ouvrage pour être tombé dans une semblable confusion. On traite incidemment cette question de chronologie , que l'on éclaircit par un calcul qui sert à prouver que le rapport de Porphyre ne pèche en aucune façon contre l'ordre exact des temps. Les sacrifices humains ne cessèrent que pour un temps à Carthage. Quoique leur abolition fit une partie essentielle du traité que Gelon avoit conclu avec ceux de cette République , il semble pourtant qu'elle n'eut

lieu qu'autant que ce Prince vécut depuis ce traité. Ils les renouvelèrent après sa mort, qui vraisemblablement leur parut une raison suffisante pour rompre l'engagement qu'ils avoient contracté. C'est ce que prouve évidemment une circonstance, où étant réduits au désespoir par Agatocle Tyran de Syracuse, qui les avoit battus, ils sacrifierent à leur dieu Saturne deux cens d'entre les fils de leurs plus illustres concitoyens, afin de se le rendre propice. Tertullien nous apprend que cette abominable coutume se perpétua en Afrique, & dura publiquement jusqu'au temps du Proconsulat de Tibere qui fit mettre en croix les Prêtres auteurs d'une semblable impiété. Il est à propos de remarquer qu'il ne faut pas confondre ce Tibere Proconsul d'Afrique avec l'Empereur du même nom, lequel fut successeur d'Auguste. Celui dont il est question, est postérieur à ce Prince d'environ un siècle, & ne doit avoir vécu que sous Adrien qui l'avoit revêtu de la dignité Proconsulaire. Cette remarque est fortifiée par le témoignage de Porphyre, de Lactance & d'Eusebe, qui rapportent la cessation des sacrifices humains au temps d'Adrien, sous le regne duquel ils furent abolis dans presque tous les lieux où ils étoient en usage. Au cas qu'on

souhaite des preuves plus directes de ce que nous venons de dire à ce sujet, on n'a qu'à consulter Saumaïse (1) Henri de Valois (2), & le P. Pagi (3), qui ont fait l'observation dont nous parlons, & qui ont très-bien discuté ce point de critique. Si le traitement rigoureux dont on avoit usé en Afrique envers les Prêtres qui avoient prêté leur ministère à de pareils crimes, servit d'abord à intimider les autres, il ne put pourtant pas réprimer leur penchant pour ces sortes de sacrifices qui se continuèrent secrètement dans la suite ; & cela se pratiquoit ainsi au commencement du troisième siècle, comme le témoigne Tertullien qui écrivoit vers ce temps-là son Apologétique. La victoire que ceux de la Sicile avoient remportée sur les Carthaginois, avoit été le fruit de l'habileté de Gelon, & de son expérience dans l'art de la guerre. Aussi avoit-elle contribué à redoubler l'affection que les Syracusains avoient pour lui. Il avoit su la mériter par son humeur populaire, & surtout par la sagesse avec laquelle il se conduisoit dans l'administration des affaires de la Républi-

(1) Cl. Salmasi. Not. in Spartian. (2) Henric. Valefi. Annotation. in oration. Euseb. de Laudib. Constantin. pag. 287. (3) Pag. Critic. in Annal. Baron. sub ann. c. 11. n. 14. p. 12.

que , qui ne pouvoit tomber en de meilleures mains que les siennes. Ces motifs réunis concoururent à affermir l'autorité dont il jouissoit longtems avant la défaite de la flotte des Carthaginois. Le service important qu'il venoit de rendre à sa patrie , trouva dans les Syracusains un peuple reconnoissant qui consentit à le payer du sacrifice de sa liberté , en lui déferant alors la royauté. Quoique le pouvoir de Gelon fût déjà très-absolu , il lui manquoit encore la qualité de Roi pour le confirmer , ce n'est pas qu'il n'eût pu l'usurper , à l'exemple de bien d'autres , s'il avoit eu dessein d'employer comme eux les voies de la force & de la violence pour l'acquiescer : mais content de gouverner à Syracuse sous le nom de Généralissime ou de Préteur , il ne se mit pas fort en peine d'aspirer à un titre qui auroit sans doute indisposé les esprits , & lui auroit attiré l'indignation de ses concitoyens , s'il eût osé le prendre sans leur aveu , & qui d'ailleurs n'eût pas augmenté davantage sa puissance. Les traits sous lesquels on nous le représente dans le rang où il se vit élevé , font l'éloge de son caractère ; ce Prince , bien loin d'affecter la pompe qui en paroît inséparable , & d'abuser du pouvoir attaché à sa nouvelle dignité , sembloit ne l'a-

voir acceptée que pour obliger ses concitoyens, & céder à leurs instances réitérées qui ne purent le dispenser de se soumettre à leur volonté. C'est pourquoi il disoit que l'intention des Syracusains, en lui mettant la couronne sur la tête, avoit été de l'engager par une faveur aussi marquée à protéger la justice & l'innocence. Le soin de maintenir entr'eux la paix & l'union, & de gagner le cœur de ses sujets par ses manières affables & pleines d'humanité, faisoit son unique occupation. C'est ainsi que ses vertus lui frayerent le chemin du trône, dont personne ne s'étoit vu en possession depuis la mort d'Archias fondateur de Syracuse. Ce dernier étoit né à Corinthe, & issu de la race des Bacchiades, famille distinguée & puissante dans cette ville. Une aventure singulière que l'on pourra voir détaillée dans l'ouvrage, l'ayant contraint d'abandonner les lieux de sa naissance, il se retira en Sicile, où s'étant établi avec une colonie de ses compatriotes qui l'avoient suivi, il bâtit Syracuse. Après y avoir régné plusieurs années, il fut tué par un jeune homme pour qui il avoit eu une tendresse criminelle, & dont il avoit abusé dans l'enfance : le temps où tombe la fondation de cette ville, forme une Époque assez curieuse pour mériter qu'on s'ar-

rière à la déterminer conformément à la supputation qui résulte d'une particularité que fournissent les Marbres. On touche aussi un mot de la grandeur de Syracuse, qui comprenoit dans son enceinte quatre villes voisines l'une de l'autre, & dont Archias n'en composa qu'une seule. La forme de son gouvernement éprouva du changement depuis la mort de celui qui en avoit jetté les fondemens. Les Syracusains abolirent l'Etat Monarchique pour lui substituer le Démocratique qui se maintint fort longtems. Hippocrate Tyran de Gele, tenta dans la suite de leur ravir la liberté. Après avoir réduit divers Peuples de la Sicile sous son obéissance, il tourna ses armes contre les Syracusains qu'il défît auprès du fleuve Elore. Ceux ci n'auroient point évité la servitude qui les menaçoit, s'ils n'avoient été secourus des Corinthiens & des Corcyréens qui prirent leur défense, à condition qu'ils céderoient à Hippocrate la ville de Camarine qui avoit été jusque-là sous leur dépendance. Dans le temps qu'Hippocrate continuoît à faire la guerre, il mourut devant la ville d'Hybla. Gelon, dont les ancêtres avoient depuis bien des années leur établissement dans Gele, & descendu du Sacrificateur Telinès, ayant reçu d'Hippocrate le commandement de la

cavalerie s'étoit signalé par son courage dans toutes ces occasions. Les Gelois las de se voir opprimés par la tyrannie, refusèrent de reconnoître pour leurs Souverains Euclide & Cléandre, les deux fils qu'Hippocrate avoit laissés. Gelon, sous prétexte de réprimer la révolte des Gelois, envahit la domination, & en priva les enfans d'Hippocrate, dès qu'il eut fait rentrer les rebelles dans leur devoir. Gelon ramena ensuite de Casmene dans Syracuse quelques-uns de ses habitans nommés Gamores, qui en avoient été chassés. Les Syracusains qui le virent approcher, livrerent en son pouvoir leur ville & leurs personnes. On ne sçauroit dire s'ils crurent qu'il leur seroit plus avantageux d'agir de la sorte que de s'exposer aux maux que les suites d'un siege ont coutume d'occasionner. Ce qu'il y a de vrai, c'est que Gelon devint maître absolu de cette ville sans qu'il lui en coûtât le moindre combat. Il abandonna la principauté de Gele à son frere Hieron, & se réserva celle de Syracuse qu'il peupla de nouveaux habitans, & qu'il rendit plus que jamais florissante.

Une réflexion très-naturelle porte l'Auteur à conclure que la conduite de Gelon en cette circonstance dément le caractère qu'on lui attribue. Il y auroit sans doute de

de l'injustice à le juger sur cette seule action ; qui , quoiqu'elle ne soit pas à la vérité fort honorable à sa mémoire , ne doit pourtant point influer sur le reste de sa vie : au moins c'est ce qu'on est en droit d'inférer du témoignage des Ecrivains de l'antiquité qui ont parlé de lui. Il paroît seulement par-là que Gelon, tout vertueux qu'on nous le dépeint d'ailleurs , ne fut pas toujours exempt de la passion de dominer , qui le fit user de perfidie envers les héritiers légitimes , en les dépouillant de l'autorité souveraine , & l'engagea dans des pratiques criminelles pour satisfaire son ambition. Comme les Anciens qui ont déterminé le tems de son regne , varient considérablement entr'eux , lorsqu'il s'agit d'en constater la durée , qu'ils étendent plus ou moins , selon la supputation à laquelle ils s'attachent , on insiste conséquemment sur les contradictions apparentes qui naissent de la différence de leur calcul , & afin d'être en état de les concilier on recherche la cause qui a produit ces variétés. Il suffit pour la découvrir de comparer exactement leur rapport , dont la diversité vient de ce que le commencement de la domination de Gelon pouvant se fixer à différentes dates , cela a donné lieu à la différente manière d'en compter

71 MERCURE DE FRANCE.

les années. Les uns ont daté l'Epoque de son regne, dumoment qu'il fut maître dans Syracuse dont les habitans s'étoient soumis à lui ; parce qu'il y avoit un pouvoir presque aussi absolu que celui qui est affecté à la Royauté. Les autres qui ont marqué les choses avec plus de précision , ne l'ont commencé que depuis qu'il fut proclamé Roi , titre que lui méritèrent l'importance de ses services & son dévouement au bien de la République. Nous serions trop longs , s'il nous falloit entrer dans le détail de preuves qui servent à établir la vérité de cette remarque que nous ne faisons qu'indiquer. C'est pourquoi nous aimons mieux renvoyer les Lecteurs curieux d'approfondir les matieres de cette nature à l'ouvrage même , où il leur sera plus facile de prendre une idée juste & précise des calculs qui accompagnent cette discussion chronologique. Gelon mourut après avoir gouverné Syracuse sept ans , avec la qualité de Roi. Il laissa pour son successeur Hieron , le plus âgé de ses deux freres qui restoient. Il ordonna en mourant , à Damarété sa femme & fille de Theron Tyran d'Agrigente , d'épouser Polyzete qui fut pourvu du commandement de l'armée , que l'on avoit sans doute soin de tenir toujours prête à marcher

en cas que le peuple de Syracuse fût inquieté par ses voisins , ou attaqué par des nations étrangères. Hieron parvenu à jouir de la Royauté , se comporta bien différemment de son prédécesseur. Il hérita du rang de son frere , mais non pas de ses vertus. Il étoit avare , violent & aussi éloigné de la probité de Gelon que de sa candeur. Son humeur cruelle & sanguinaire n'auroit pas manqué d'exciter un soulèvement général parmi les Syracusains , si le souvenir des bienfaits de Gelon , dont la mémoire leur étoit par conséquent très-chère , n'eût été un motif capable de les retenir. Les soupçons & la défiance , vices inséparables d'une conduite tyrannique , l'armerent contre ses propres sujets , dont il craignoit les complots. Il s'imagina que pour mettre sa vie en sureré , la force seroit une voie moins douloureuse que leur affection qu'il auroit fallu captiver. Il leva pour cet effet des troupes mercenaires , & composa sa garde de soldats étrangers. Comme il s'aperçut de l'attachement des Syracusains pour Polyzèle qu'ils cherissoient autant qu'ils le haïssoient , ce fut assez pour lui faire soupçonner son frere d'aspirer à la Royauté , & pour lui rendre toutes ses démarches suspectes. Il ne vit plus en lui qu'un rival

dangereux , qu'il étoit de son intérêt de perdre. Un événement parut favorable à ses desseins. Il s'agissoit de prendre la défense des Sybarites qui avoient imploré son secours contre les Crotoniates, par qui ils étoient assiégés. Il saisit cette occasion de se défaire de son frere qui étant chargé du commandement de l'armée , reçut ordre de lui de les aller secourir.

Il avoit , selon toutes les apparences , travaillé aux moyens de le faire périr dans le combat. Au moins c'est ce que crut Polyzele qui , pénétrant ses intentions , & connoissant d'ailleurs sa jalousie , refusa d'obéir. Hieron irrité de se voir frustré dans ses projets , éclata en menaces. Polyzele n'auroit certainement pas tardé à éprouver les effets de son ressentiment , s'il n'avoit pris le parti de s'en garantir en se réfugiant à la Cour de Theron dont il avoit épousé la fille. Il n'en fallut pas davantage pour brouiller ces deux Princes , qui auparavant étoient amis. Hieron reclama Polyzele comme un rebelle qu'il vouloit punir , & fut indigné de ce que le Roi d'Agrigente lui donnoit une retraite dans ses Etats. D'un autre côté , la violence que l'on faisoit à Polyzele , touchoit trop Theron pour ne pas l'engager à soutenir la cause de son gendre , & à le dé-

fendre des injustes poursuites de son frere. On se dispoſoit déjà de part & d'autre à la guerre , lorsque Hieron tomba dange-reusement malade. Ce qu'il y a de ſingu-lier ; c'eſt que cette maladie toute fâcheu-se qu'elle devoit être pour ce Prince , lui fut pourtant néceſſaire , puisqu'elle occa-sionna un changement dans ſa perſonne , auquel on n'avoit pas lieu de s'attendre. Pour adoucir l'ennui que lui cauſoit la longueur de ſa convaleſcence , il invita par ſes largeſſes les plus fameux Poëtes de ſon tems à ſe rendre auprès de lui. Il eſ-peroit trouver dans leurs entretiens un re-mede à ſes chagrins domeſtiques. On peut croire que Simonide , de qui Pindare lui-même avoit appris les principes de ſon art , ne fut pas oublié dans le nombre de ceux qu'Hieron attira à ſa Cour. Il fut ce-lui qui ſçut le mieux s'inſinuer dans l'eſ-prit de ce Prince , & obtenir ſa confian-ce. Ce Prince eut l'obligation au com-merce qu'il lia avec les Sçavans qu'il avoit fait venir , d'avoir poli ſes mœurs & orné ſon eſprit qui étoit naturellement capa-ble des plus grandes choſes , mais qu'une application continuelle aux exercices mi-litaires ne lui avoit pas permis juſques-là de cultiver. Il profita beaucoup dans les fréquentes converſations qu'il avoit avec

Simonide. Elles firent autant de leçons qui lui inspirèrent l'amour de la vertu, & l'accoutumèrent par degrés à en remplir les devoirs. Elles lui firent ouvrir les yeux sur ses égaremens, & sentir toute l'injustice de la guerre qu'il alloit se mettre sur les bras. Les conseils de notre Poète lui furent d'une grande ressource pour tourner les choses vers la pacification. Voici de quoi il est question. Theron ayant donné Thrasydée son fils pour maître aux Himereus, celui-ci rendit sa domination insupportable par son orgueil & par ses violences, qui les contraignirent de se soulever contre lui. Ils n'osèrent se plaindre de sa conduite à Theron, parce qu'ils craignirent que l'oppression devînt encore plus forte, en cas que le pere se montrât juge peu équitable dans la cause de son fils. C'est pourquoi ils se déterminèrent à envoyer des Députés à Hieron pour lui offrir du secours contre Theron, & lui déclarer en même-tems qu'ils souhaitoient à l'avenir dépendre de lui. Cette conjoncture fournit à Simonide les moyens de remettre la paix entre les deux Princes, & de faire l'office de médiateur. Ce fut par ses avis que Hieron instruisit le Roi d'Agriente du complot formé par les habitans d'Himere, & l'avertit de prendre ses mesures pour le faire avorter.

La reconnoissance de Theron fut égale à la générosité du procédé d'Hieron, avec qui il ne songea plus qu'à se réconcilier, & leurs démêlés mutuels furent dès-lors pacifiés. Hieron, pour affermir davantage cette union, épousa la sœur de ce Prince. Il rendit son amitié à Polyzele, & les deux freres vécurent depuis en bonne intelligence. « Hieron commença (dit l'Auteur) » à sacrifier ses intérêts au bien public. Il » ne s'occupa plus que du soin d'acquiescer, » à l'exemple de Gelon, par ses manieres » affables & par sa clémence, le cœur & » l'estime de ses sujets. Ses libéralités qu'ils » éprouverent dans la suite, effacerent » entièrement de leur mémoire les traits » d'avarice qu'ils avoient d'abord remar- » qués en lui. Sa Cour devint l'asyle des » sciences, par la protection qu'il accor- » doit aux personnes qui les cultivoient » avec succès. Il montrait plus d'ardeur à » les prévenir par des récompenses, que » les autres n'en avoient à les obtenir.

L'Auteur accompagne son récit de cette réflexion qui se présente naturellement. » Comme il réjaillit autant de gloire sur » le Prince qui répand ses bienfaits, que » sur le particulier qui les reçoit, com- » bien de Souverains ne font un accueil » favorable au mérite, peut-être moins

D iv

» pour l'honorer , que pour satisfaire eux-
 » mêmes leur vanité ! Si l'on compare cer-
 » te dernière conduite d'Hieron avec celle
 » qu'il avoit tenue en premier lieu , on
 » sera surpris d'un contraste aussi frappant.
 » Il devoit du moins avoir un fond de
 » vertu ; car les sciences toutes seules ne
 » produisent point de pareils changemens.
 » Elles perfectionnent à la vérité un heu-
 » reux naturel ; mais il est rare qu'elles
 » réforment un cœur vicieux.»

Nous avons déjà insinué quelque chose
 de l'avarice de Simonide. On peut assurer
 qu'il n'y a point d'endroit où elle parut
 plus à découvert qu'à la Cour d'Hieron.
 Elle s'est caractérisée jusques dans les re-
 parties qu'on lui attribue. Nous allons ci-
 ter quelques-unes de celles que l'on a re-
 cueillies. On apprend d'Aristote que la
 femme d'Hieron ayant demandé à ce Poë-
 te , *lequel étoit le plus à désirer , d'être riche*
ou sçavant ? il répondit , *qu'il préféreroit les*
richesses , puisqu'on ne voyoit tous les jours
à la porte de riches que des sçavans. Hie-
 ron avoit donné ordre qu'on lui fournît
 chaque jour les provisions nécessaires pour
 le faire vivre dans l'abondance , & Simo-
 nide pouffoit l'épargne jusqu'à en vendre
 la principale partie. Lorsqu'on voulut sça-
 voir pourquoi il se comportoit de la sorte.

C'est (reprit-il aussi-tôt) pour montrer en public la magnificence du Prince, & sa grande frugalité. Cette réponse paroît à M. Bayle un pauvre subterfuge, & l'on ne peut nier que sa remarque ne soit juste. Mais c'est assez l'ordinaire des Beaux-Esprits de payer de traits ingénieux pour excuser les défauts qui choquent en eux, & sur lesquels on les presse de s'expliquer, quand ils n'ont point de bonnes raisons à alléguer pour leur justification. Toutes les fois que l'avarice insatiable de ce Poëte l'exposoit à des railleries & à des reproches, il avoit son excuse prête, en disant, qu'il aimoit mieux enrichir ses ennemis après sa mort, qu'avoir besoin de ses amis pendant sa vie. Aussi n'étoit-il rien moins que disposé à écrire gratuitement : c'est ce qu'il fit sentir à un homme qui l'avoit sollicité à composer des vers à sa louange, en se contentant de l'assurer qu'il lui en auroit des obligations infinies. Une pareille proposition satisfit peu Simonide, qui lui répondit, qu'il avoit chez lui deux cassettes, l'une pour les payemens qu'il exigeoit, & l'autre pour les obligations qu'on pouvoit lui avoir, que la première restoit toujours vuide, au lieu que celle-ci ne cessoit jamais d'être pleine. On conçoit aisément que son humeur intéressée devoit rendre sa plume

81 MERCURE DE FRANCE.

fort venale. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'il a la réputation d'avoir été le premier des Poëtes Grecs qui ayent mis les Muses à louage. On ne sçauroit disconvenir que cette rache n'obscurcisse la gloire qu'il s'est acquise par la beauté de son génie. L'indigne trafic qu'il faisoit de ses ouvrages donna naissance à un proverbe honteux à sa mémoire. Il suffisoit que des vers fussent vendus au plus offrant pour porter le nom *de vers de Simonide*. Comme le mot grec dont se sont servis des Auteurs anciens , pour exprimer l'avarice de Simonide , reçoit des acceptions différentes , selon l'usage auquel on l'applique , il a induit en erreur Lilio Giraldi , qui a attaché à ce terme une signification contraire à son analogie , quelle que soit la racine d'où on veuille le dériver , & dont , à plus forte raison , il ne peut être susceptible dans l'occasion où il se trouve employé. C'est ce qui est spécifié plus particulièrement dans l'ouvrage auquel il faut recourir , si l'on souhaite s'en instruire. Nous ajouterons encore à ce que nous venons de dire de ce Poëte , une circonstance qui dévoile entièrement l'excessive passion qu'il avoit de thésauriser. Un Athlete vainqueur à la course des Mules , ayant voulu l'engager à célébrer sa victoire , lui offroit une som-

me trop modique , Simonide refusa de le satisfaire sur sa demande, sous prétexte qu'il conviendrait peu à un homme comme lui de louer des Mules. Mais l'autre ayant proposé un prix raisonnable ; notre Poète consentit à faire l'éloge de ces Mules, qu'il qualifia *de filles de chevaux aux pieds légers*, expression emphatique qui a été désapprouvée avec justice par des Critiques. Nous ne croyons pas devoir nous arrêter à une autre repartie à peu-près du même genre, qui lui est attribuée par Tzetzes , Auteur peu exact en fait de narration historique , parce qu'elle porte sur une supposition évidemment fautive qui rend son récit suspect , pour ne rien dire de plus. Il faut consulter l'ouvrage pour avoir une pleine conviction de ce que nous remarquons à ce sujet. Simonide posséda jusqu'à sa mort les bonnes grâces d'Hieron , dans lesquelles il étoit entré fort avant. Il ne fut point considéré à sa Cour comme un homme dont le talent consistoit uniquement à faire des vers , & à donner quelques leçons de morale ; ce Prince le jugea capable de l'aider de ses conseils dans le gouvernement des affaires, & il eut lieu de s'en louer dans plus d'une occasion. Aussi s'ouvroit-il familièrement à ce Poète , dont il connoissoit la prudence , & il ne faisoit au-

84 MERCURE DE FRANCE.

cune difficulté de lui communiquer ses pensées les plus secrètes. Les entretiens qu'ils avoient ensemble là-dessus , ont sans doute fourni à Xenophon le sujet d'un Dialogue de sa façon , où les introduisant l'un & l'autre pour interlocuteurs , il produit lui-même sous ces noms empruntés , ses réflexions politiques. C'est une excellente piece qui renferme un parallele entre la condition des Rois & celle des Particuliers. Comme Hieron avoit passé par ces deux états , cet ingénieux Ecrivain ne pouvoit choisir personne qui fût censé être mieux à portée que ce Prince d'en apprécier les différences. La maniere dont il fait parler Simonide , est analogue au caractère de ce Poëte qui soutient par la solidité des avis qu'Hieron reçoit de lui , la réputation de sage qu'il a méritée par l'honnêteté de ses mœurs : En effet , quelques légères taches répandues sur sa vie , que l'on devroit taxer plutôt de faiblesses inséparables de l'humanité , ne pourroient balancer toutes les belles qualités que la nature lui avoit accordées , s'il n'avoit témoigné dans ses actions un penchant trop marqué pour l'avarice la plus fardide , vice si honteux qu'il suffit lui seul pour diminuer l'éclat des vertus qui l'ont rendu d'ailleurs recommandable.

Les fréquentes conversations d'Hieron & de Simonide ne rouloient point seulement sur des matieres de pure politique ; elles avoient encore pour objet l'examen des questions les plus philosophiques. C'est ce qui paroît par la célèbre réponse que notre Poète fit à ce Prince , qui lui demanda *ce que c'étoit que Dieu ?* Il faut convenir que la question étoit des plus épineuses , & par conséquent très-propre à embarrasser. Aussi Simonide ne manqua pas de prétexte pour justifier l'impuissance où il se voyoit d'y satisfaire sur le champ , & il obtint du tems pour y rêver plus à son aise. Le terme étant expiré , Hieron étonné de tous les délais dont ce Poète uisoit pour éluder l'explication qu'on exigeoit de lui , en voulut apprendre la cause. Simonide avoua ingénument , que plus il approfondissoit la chose , plus elle lui sembloit difficile à résoudre.

Si l'on inféroit de sa réponse à Hieron , que ce Poète avoit formé quelque doute sur l'existence d'un Etre Suprême, ce seroit non-seulement étendre la conclusion beaucoup plus loin que ne l'est la prémisse ; mais ce seroit déduire une conséquence très-fausse. Car Simonide étoit si peu porté à nier qu'il y eût une Divinité, que jamais Poète Payen n'a peut-être eu une persua-

56 MERCURE DE FRANCE.

sion plus vive des effets de sa puissance ; c'est ce que témoignent assez les fragmens qui nous restent de ses Poésies , & principalement quelques vers de lui , qui sont cités par Théophile d'Antioche. « Il y est » dit , qu'il n'arrive aux hommes aucun » mal inopiné : que Dieu fait en un seul » moment changer de face à toutes choses, » & que personne ne sçautoit se flatter » d'acquérir la vertu sans une assistance » particuliere de sa part ».

Simonide termina sa vie à l'âge de quatre-vingt-dix ans , dont il passa les trois derniers à la Cour d'Hieron. Le tombeau qu'on lui avoit élevé à Syracuse , fut dans la suite du temps démoli par un Général des Agrigentins , appelé Phœnix , qui en fit servir les matériaux à la construction d'une tour. On marque le temps dont sa mort précède celle d'Hieron , & pour le constater d'une manière précise , il a fallu nécessairement fixer celui où tombe le commencement & la fin du regne de ce Prince , duquel on détermine conséquemment la durée. On sent bien que tout cela est accompagné de détails chronologiques dans lesquels nous évitons ici de nous engager , parce qu'ils n'intéressent qu'un très-petit nombre de Sçavans exercés à ce genre d'étude. L'Auteur conduit plus loin

que la mort de notre Poète, le fil de la narration qui offre en raccourci l'histoire de Syracuse. Il parcourt avec rapidité les révolutions qui arriverent à cette République depuis l'expulsion de Thrasybule frere & successeur d'Hieron, que sa conduite violente avoit fait chasser de Syracuse, jusqu'au temps qu'elle éprouva le sort ordinaire aux Villes que les Romains soumettoient à leurs armes. Comme le récit de ces choses semble au premier coup d'œil ne tenir en aucune façon au plan général de l'Ouvrage, on ne manquera pas de le trouver absolument hors d'œuvre. En tout cas, l'Auteur a prévenu lui-même l'objection qui peut avoir lieu. « Ayant, » dit-il, donné la plus grande partie de » l'histoire de cette fameuse République, » que j'ai eu occasion de prendre dès son » origine, je me serois reproché mon peu » d'attention à procurer au Lecteur une » entière satisfaction, si je n'avois rendu » son instruction complete, en mettant » devant ses yeux un précis de la suite » des affaires de Syracuse, jusqu'au temps » qu'elle tomba au pouvoir des Romains, » qui l'affujettirent à leur Empire. Je pense avoir été d'autant plus fondé à le » faire, qu'un des derniers de ceux qui » ont gouverné despotiquement en cette » Ville, étoit descendu de Gélon, & a

88 MERCURE DE FRANCE.

» porté le nom d'Hieron , ainsi que le
» frere de ce Prince. Il marcha si parfaite-
» ment sur les traces du premier , que
» de Préteur qu'il étoit auparavant à Sy-
» racuse , il s'ouvrit également par ses
» vertus un chemin à la royauté. Il est
» surtout célèbre par ses démêlés avec les
» Romains qui le désirèrent plus d'une fois :
» ce qui l'obligea de contracter avec eux
» une alliance dans laquelle il persista le
» reste de ses jours. Il étoit donc naturel
» de toucher légèrement ce qui regarde ce
» Monarque de qui l'histoire ne doit pas
» être détachée de celle de ses Ancêtres ,
» dont il n'a point démenti les belles ac-
» tions. Enfin quand on trouveroit que
» la relation de ces choses sort des bornes
» que mon principal sujet me prescrivait ,
» s'il résulte pour le Lecteur quelque avan-
» tage de voir réunies dans un seul point de
» vue toutes les différentes révolutions
» particulieres à l'état de cette Républi-
» que , depuis l'époque de sa fondation ,
» jusqu'à celle de sa ruine ; c'est lui seul
» qui fera mon apologie ».

L'Auteur , après avoir fait l'histoire de Simonide & celle de son Siecle , passe ensuite au détail de ses Poésies. Quoiqu'il en eût composé un grand nombre , il en reste à peine des fragmens qui sont comme des débris échappés aux injures du temps. Ils

ont été recueillis par Fulvius Ursinus, & en partie par Leo Allatius. Le premier les a accompagnés de notes de sa façon. Il n'est souvent parvenu jusqu'à nous que les titres de plusieurs de ces Poésies qui ont transmis avec honneur le nom de Simonide à la postérité. Les personnes curieuses de les connoître, n'auront qu'à recourir à la Bibliothèque Grecque du sçavant M. Fabricius. Comme son objet principal est d'y offrir une notice des ouvrages des Auteurs Grecs, & d'y détailler les circonstances qui en dépendent, il a dressé avec son exactitude ordinaire un catalogue de toutes les différentes sortes de Poèmes qu'avoit écrits Simonide, autant qu'il a pu en avoir connoissance, en feuilletant ceux d'entre les Anciens qui ont eu occasion de les indiquer, lorsqu'ils ont cité des vers de ce Poète. On n'a pas cru devoir s'arrêter dans cette Histoire à ces sortes de détails, dont on ne tire d'autre fruit que celui de satisfaire sa curiosité. Ils peuvent être supportables en Latin, où l'on n'affecte pas la même délicatesse qu'en notre Langue, lorsqu'il s'agit de choses aussi seches : elles causent de l'ennui & du dégoût au Lecteur François qui s'attend à des instructions plus solides. Quand on considère la perte de beaucoup de bons ouvrages que

le temps nous a ravis , tandis qu'il a épargné tant de foibles productions qui , bien loin d'être enviées, ne méritoient pas même de voir le jour , on ne sçauroit s'empêcher d'avouer que c'est-là un de ces caprices du fort qui prend plaisir à se jouer de tous les moyens que l'industrie humaine peut imaginer pour se garantir de ses injustices. Si on demande à l'Auteur pourquoi il ne s'est point fait un devoir de traduire en notre langue ces fragmens poétiques , (car quelques imparfaits que soient les morceaux qu'ils renferment , ils serviroient du moins à donner une idée de la beauté du génie de Simonide) il répondra que la désunion des parties qui forment l'enchaînement du discours, rend trop disparates les choses qui sont énoncées dans les vers de ce Poète : comme elles n'ont aucune relation les unes avec les autres , elles sont par cela même incapables d'offrir un sens suivi ; « de sorte que ce seroit , (dit-il ,) perdre ses peines , que d'exposer ces fragmens en l'état actuel où ils sont , sous les yeux du Lecteur François qui aime qu'on ne lui présente que des idées bien assorties , & parfaitement liées ensemble ». On trouve dans un recueil qu'on a fait de ces fragmens , deux pieces écrites en vers iâmbes , qui ont été mises à ce

qu'il paroît , sur le compte de notre Simonide : c'est ce qu'il y a de plus entier de tout ce qui est venu jusqu'à nous de ses Poésies. L'une roule sur le peu de durée de la vie humaine , & l'autre est une espece de satire ridicule contre les femmes , où l'on ne produit que des injures grossieres pour reprendre les défauts qu'on peut leur reprocher. On y fait une application continuelle des vices de ce sexe , aux diverses propriétés attachées à la nature des animaux desquels on feint qu'il a été formé. On y suppose que l'origine de l'ame des femmes est différente selon la diversité de leur humeur ; que l'ame des unes est tirée d'un cheval , ou d'un renard , ou d'un singe , & que celle des autres vient de la terre & de la mer. Elien cite un vers qui a rapport aux femmes qui aiment la parure. On reconnoît difficilement Simonide à ces traits qui sont indignes de lui , & assurément cette piece n'est pas marquée au coin qui caractérise communement ses productions. Enfin il est incontestable que ces deux Poèmes n'appartiennent en aucune maniere au Simonide dont on écrit la vie ; puisque les Anciens ne nous apprennent point qu'il se soit jamais exercé dans ce genre de poésie. Il les faut restituer à un autre Simonide qui a précédé le nôtre

92 **MERCURE DE FRANCE.**
de plus de deux siècles. C'est lui qui doit
en être regardé comme le véritable auteur.
Il ne seroit pas étonnant que l'identité de
nom eût fait confondre ensemble ces deux
Poètes, qui sont du reste très-différens l'un
de l'autre. C'est ce que l'on confirme par
une preuve que fournit le témoignage des
Anciens qui ont pris soin de les distinguer,
l'un, par la qualité de Poète Lyrique, &
l'autre, par celle de Poète Iambique. Celui
qui est renommé dans l'antiquité par la
composition de ses iambes, étoit né à
Minoa, ville de l'isle Amorgos. Suidas le
dit fils d'un certain Crinée qui ne nous
est pas autrement connu. Ses travaux poé-
tiques ont eu le même sort que ceux de
notre Simonide. Il n'en subsiste plus que
des fragmens qui consistent uniquement
en ces deux poèmes dont nous venons de
parler, & en quelques vers détachés qui
nous ont été conservés par Athénée, Ga-
lien, Clément d'Alexandrie & Stobée.
On recherche le temps où il vivoit; &
comme une date que produit Suidas, con-
concourt à le déterminer par celle de la
ruine de Troye, l'Auteur prend de-là oc-
casion d'entrer dans un examen chronolo-
gique des différentes Epoquees que les An-
ciens assignent à la prise de cette Ville.
Nous nous bornerons à en exposer ici le

résultat qu'il en donne lui-même dans sa
 préface. Quelque soit le calcul auquel on
 veuille s'attacher , « il est constant , (dit-il)
 » que celui du Lexicographe Grec est fautif,
 » à moins qu'on ne substitue dans son
 » texte une lettre numérale à l'autre , ainsi
 » que Vossius l'a parfaitement observé. Il
 » y a d'autant plus d'apparence qu'il aura
 » souffert en cela de l'inadvertance des
 » Copistes qui sont sujets à commettre de
 » semblables méprises ; que la validité de
 » la leçon qu'on propose se peut inférer
 » d'un passage formel qui se tire de Tatien.
 » C'est par-là seulement qu'on vient à bout
 » de sauver la contradiction sensible qui
 » naîtroit de son témoignage , & de celui
 » de quelques-uns des Anciens , qui font
 » ce Simonide contemporain d'Archilo-
 » que , & par conséquent le renvoient
 » bien en-deça du siècle où il le place.
 » Comme il s'accorde à dire qu'Archilo-
 » que fleurissoit sous Gygès Roi de Lydie,
 » dans la personne duquel commence la
 » Dynastie des Mermnades , il s'ensuit de-
 » là que le temps du Simonide en question
 » se trouve étroitement lié à celui du regne
 » de ce Prince & de ses successeurs. C'est
 » pourquoi il résulte des moyens que j'ai
 » employés pour fixer l'un par l'autre , une
 » discussion qui m'a paru propre à répan-

94 MERCURE DE FRANCE.

» dre une nouvelle clarté sur la Chronologie des Rois de Lydie ». Nous ajouterons que la matiere est assez importante par elle-même pour fixer la curiosité des Sçavans que leur propre expérience a mis en état de se convaincre de l'obscurité qui regne sur cette partie de l'Histoire ancienne. La maniere avantageuse dont on nous parle du Simonide fameux par ses productions Lyriques , ne permet pas d'hésiter à le placer au rang des meilleurs Poètes de l'Antiquité : ce qu'on ne sçauroit dire également de celui qui a écrit des vers iambes. Il est certain qu'il n'a pas joui de la même célébrité , & que notre Simonide l'emporte à tous égards sur l'autre. D'ailleurs son talent s'étendoit plus loin qu'à faire des vers. C'est ce qu'on a été à portée de voir plus d'une fois dans le cours de cet Extrait. Cela paroît encore par l'invention des quatre Lettres Grecques ζ ou ξ , ψ , π & ϖ , qui lui est communément attribuée. Il faut pourtant avouer qu'elle lui est contestée par quelques-uns qui en font honneur à Epicharme né en Sicile. Tzetzes balance même auquel des deux il doit la rapporter , ou à notre Simonide , ou à Simonide le Samien qu'il dit être fils d'un certain Amorgus. Il n'est pas douteux que ce dernier ne soit le même que

le Poëte iambique de ce nom , à qui quelques anciens Ecrivains donnent Samos pour patrie , quoique le plus grand nombre le fasse naître à Amorgos. Il n'est pas difficile de s'appercevoir de la méprise grossiere de Tzetzes , qui transforme le nom du lieu de la naissance de ce Simonide , en celui du pere de ce Poëte. On n'insiste point sur ces Lettres qui auroient pu fournir le sujet d'une discussion , si Scaliger , Saumaïse , Samuel Petit , Vossius , Bochart , Ezéchiël Spanheim , Etienne Morin , & le P. Montfaucon , n'avoient déjà épuisé tout ce que l'on peut produire sur l'origine de l'Alphabet Grec. On a cru qu'il étoit plus à propos de renvoyer à ces doctes Critiques , en citant au bas de la page les endroits de leurs ouvrages , où ils ont traité cette matiere , que de redire en gros des choses qu'ils ont si bien approfondies en détail. Notre Simonide passe encore pour avoir ajouté une huitieme corde à la Lyre dont il se proposa par-là de perfectionner l'usage , comme nous l'apprenons expressément de Plin. On trouve parmi les fragmens de ses Poésies quelques vers qui ont été allégués par Platon , Lucien , Arhenée , Clément d'Alexandrie , & Théodoret. Ils valent bien la peine d'être cités pour leur singularité.

96 MERCURE DE FRANCE.

Leur objet est de définir quels sont les biens préférables de la vie. Voici ce qu'ils renferment. « De tous les biens dont les hommes peuvent jouir , le premier est la santé , le second la beauté , le troisième les richesses amassées sans fraude , & le quatrième la jeunesse qu'on passe avec les amis ».

De tous les ouvrages que Simonide avoit composés , il n'y en a point assurément qui l'ait plus illustré , & lui ait attiré plus de louanges des Anciens , que ceux qui portoient le titre de *Threnes* ou de *Lamentations*. Ce sont elles que Catulle désigne par cette expression , *mæstius lacrymis Simonideis*. Horace les a également en vue , lorsqu'il dit pour représenter des Muses plaintives , *Cæa retractos munera Næmæ*. Son talent principal étoit d'émouvoir la pitié ; & l'on peut assurer qu'il excelloit dans le genre pathétique. Au moins c'est l'aveu que fait Denys d'Halicarnasse , qui le préfère à tous les Poètes qui avoient travaillé dans la même partie , après l'avoir d'ailleurs regardé comme un modele dans le choix des mots. La leçon de cet endroit du Traité de l'Auteur Grec dont on cite les paroles , est d'autant plus défectueuse , qu'elle forme un sens tout contraire à celui que cet ancien Critique veut exprimer.

exprimer. Cela paroît avoir été occasionné par la transposition de deux mots qu'il s'agit de remettre à la place qui leur est propre, pour réduire l'énoncé de la phrase grecque à un sens naturel & raisonnable. C'est ce que l'Historien a entrepris dans une note dont le but est de rectifier ce passage qui a été étrangement altéré par l'inadvertence des Copistes. Le jugement que Quintilien porte de Simonide confirmé celui de Denys d'Halicarnasse, qui rapporte un morceau d'une de ces *Lamentations* de notre Poëte. Danaë déplorant ses malheurs en faisoit le sujet. On sçait que suivant la fable, cette Princesse infortunée fut enfermée par l'ordre d'Acridus son pere, dans un coffre d'airain avec l'enfant qu'elle avoit mis au jour pour être jettée dans la mer. Simonide suppose que dans le temps qu'elle erroit au gré des vents & des flots, elle parla en ces termes à Persée.

« O mon fils, de combien de maux ta
 » mere est accablée. Tu te mets peu en
 » peine du sifflement des vents, & de l'im-
 » pétuosité des vagues qui roulent sur ta
 » tête : Ah ! si tu pouvois connoître la
 » grandeur du péril qui nous menace, tu
 » prêterois sans doute l'oreille à mes dis-
 » cours. Mais non. Dors, cher enfant, dors,
 » je l'ordonne. Ainsi que lui, puissiez-vous

II. Vol. E

« éprouver le même calme , flots d'une
 » mer agitée , & vous aussi mes maux dont
 » la mesure ne ſçauroit être comblée ».

C'est relativement à ce don d'attendrir que Grotius a cru pouvoir lui comparer le Prophète Jérémie. Ces sortes de parallèles qu'on établit entre des Ecrivains Sacrés & des Auteurs Profanes , semblent avoir d'abord quelque chose de choquant : mais pour peu qu'on veuille faire un moment abstraction du caractère de prophète qui appartient à ce dernier , & qui par conséquent le met hors de toute comparaison avec un Poète Payen , il ne sera plus question que de les envisager l'un & l'autre du côté du mérite personnel. On ne pourra s'empêcher pour lors de convenir que le parallèle ne soit juste. En effet , on ne doit pas ignorer que Jérémie ait réuni toutes les qualités essentielles à la poésie dans ses *Lamentations* , qui offrent le tableau le plus touchant de la désolation & de la ruine de Jérusalem.

Simonide ne réussissoit pas moins dans la peinture des images ; c'est le témoignage que lui rend Longin , ce célèbre Critique de l'antiquité , dont la décision est d'un si grand poids en pareil cas. Aucun Poète n'avoit , selon ce Rhéteur , décrit plus vivement l'apparition d'Achille sur

son tombeau , dans le tems que les Grecs se préparoient à partir. Nous finirons par dire que la douceur qui regnoit dans ses vers , l'avoit fait surnommer *Melicerie* , & cependant il avoit employé en écrivant le Dialecte Dorique, qui paroît être le moins susceptible de cette douceur qui caractérise les Poésies.

On a renvoyé à la fin de cette Histoire deux Remarques qui valent deux Dissertations : Quoiqu'elles ne semblent avoir qu'une liaison fort indirecte avec son plan , elles ne laissent pas de servir d'éclaircissement à deux endroits de son texte. L'une est destinée à examiner si le nom de *Jao* cité dans un passage de Porphyre que l'on rapporte , est le même que celui de *Jehovah* usité particulièrement chez les Juifs pour désigner Dieu : A cet égard la chose est hors de contestation. Il s'agit seulement de sçavoir laquelle de ces deux différentes prononciations attachées à un même nom , doit être réputée pour l'ancienne ; & par conséquent pour la véritable. C'est une matiere qui a déjà exercé d'habiles Critiques , tels que Genehrard , Fuller , Louis Cappel , Drusius , Sixtinus Amama , Buxtorfe le fils , Gataker & Leufden. Cette question entraîne nécessairement dans une discussion grammaticale ,

qui n'est à portée d'être bien entendue que des personnes qui ont acquis quelque intelligence de l'Hébreu. On a mis en un caractère lisible pour tout le monde les passages qu'on a été obligé de produire dans cette Langue , & cela pour des motifs que l'Auteur a eu soin d'expliquer dans sa préface. Les Sçavans se partagent sur cet article. Les uns, comme Cappel, Walton & M. Le Clerc se déclarent pour la prononciation de *Jao* ou *Jaoh* , & rejettent celle de *Jehovah* , qu'ils disent n'avoir prévalu que depuis la ponctuation de la Massore , d'après laquelle Galatin Ecrivain du seizieme siecle , a le premier introduit parmi nous cette Leçon du nom de Dieu , qui est actuellement la seule accréditée. Ils pensent être d'autant plus dispensés d'acquiescer à l'autorité de la Massore , qu'ils la combattent par des raisons que leur fournit la nouveauté de son invention , qui , selon la plûpart d'entr'eux , ne remonte pas au-delà du sixieme siecle , & dont quelques - uns reculent l'époque jusqu'au onzieme. Il y en a d'autres au contraire qui demeurent attachés à la Leçon de *Jehovah* dont ils soutiennent la validité , parce qu'elle leur paroît beaucoup mieux conserver l'analogie de l'Hébreu ; ils s'efforcent de la défendre contre toutes

D E C E M B R E. 1755. 101
les objections qui peuvent avoir lieu , &
ils ne balancent pas à croire que les Grecs
à qui les Phéniciens avoient transmis ce
nom , ne l'aient ainsi altéré par une ma-
niere défectueuse de le prononcer. Il faut
avouer qu'ils font valoir des argumens spé-
cieux pour fortifier leur opinion : cepen-
dant , comme ce n'est point ici un sujet
qui soit capable de recevoir ce degré de
certitude que communiquent des preuves
qui mettent l'état des choses dans la dernie-
re évidence , on ne doit s'attendre qu'à de
simples conjectures qui ont de part & d'au-
tre une égale probabilité : ainsi le parti le
plus sage est de ne point décider affirmati-
vement dans de pareilles matieres. En effet,
comment vouloir déterminer positivement
l'ancienne prononciation de ce nom , s'il
est constant par le témoignage de Philon
& de Josephe , qu'elle avoit été inter-
dite aux Juifs avant que J. C. vînt au mon-
de. Le premier la restreint aux bornes du
Sanctuaire , où les Prêtres , spécialement
le souverain Sacrificateur , avoient le pri-
vilege exclusif de le prononcer tous les ans
le jour que se célébroit la fête des Expi-
ations. Ce nom n'étant donc point d'usage
hors du Sanctuaire , où la maniere de le
proférer se maintenoit par tradition , &
la permission de le prononcer étant une

E iij

des prérogatives affectées à la Sacrificature, elle n'a pas dû subsister plus long-temps que le Temple, & la tradition de ce nom s'est assurément perdue à travers tant de siècles qui se sont écoulés depuis la ruine de Jérusalem. Peut-on après cela se flatter d'en fixer aujourd'hui la prononciation. Les Docteurs Juifs postérieurs à cet événement ont encore encheri sur la vénération que leurs ancêtres avoient pour ce nom de Dieu, & sur l'idée qu'ils se formoient de sa sainteté qui le rendoit ineffable à leur égard. Ceux qui sont venus après, selon leur louable coutume d'outrer les sentimens de leurs peres, ont poussé les choses si loin que cette vénération est dégénérée en une superstition excessive qui se perpétue chez cette nation. Des Rabbins ont étrangement raffiné sur les propriétés de ce nom, & sur l'analogie grammaticale de trois de ses lettres, qu'ils disent réunir les trois différentes manieres d'exister qui n'appartiennent qu'à Dieu. Quiconque osoit violer cette défense de proférer le nom *Jehovah* étoit puni de mort, s'il falloit croire tout ce qu'ils nous débitent hardiment à ce sujet. Ils ont fait plus, ils l'ont érigée en article de foi, & menacent les infrauteurs de l'exclusion de la vie éternelle. Toutes les fois que le Texte

Hébreu porte la Leçon de *Jehovah*, ils lui substituent le nom *Adonai*, & tantôt celui d'*Elohim*, lorsqu'il arrive que le *Jehovah* est précédé d'*Adonai*, & alors ces deux noms se trouvent joints ensemble. Il leur est aussi ordinaire d'user de mots composés pour caractériser ce nom ineffable, comme ceux de *Schem Hammiouhad*, ou de *Schem Hamphorasch*, le nom propre de Dieu, & de *Schem Schel arba othioth*, le nom formé de quatre lettres. Quand on les presse de dire sur quoi ils fondent cette interdiction, ils allèguent en leur faveur des passages de l'Exode & du Lévitique, dont ils détournent ou changent le sens pour la pouvoir autoriser. Les paroles de l'Ecriture qu'ils nous opposent, ne signifient pourtant rien moins que ce qu'ils veulent leur faire signifier. Il n'en a pas fallu davantage pour les exposer au reproche de falsification, qui leur a été intenté par Galatin. On entre relativement à cet objet dans quelques détails historiques, qui pourront compenser ce qu'il y a de trop sec dans un travail de cette nature. On observe que ce nom de Dieu n'a pas été inconnu dans les premiers tems aux nations étrangères, & surtout à celles qui étoient voisines de la Judée. C'est ce qui paroît confirmé par plusieurs exemples que

Selden & M. Ferrand ont apportés, & qui mettent ce fait hors de doute. Le Critique Anglois & M. Huet soupçonnent même que Pythagore pourroit avoir tiré l'idée des propriétés mystérieuses de sa *Quaternité* de celles que renferment les quatre lettres qui constituent le nom *Jehovah*. On n'ignore pas que les Sectateurs du Philosophe Grec, quand il s'agissoit de se lier par un serment inviolable, juroient par cette *Quaternité* à laquelle ils attribuoient toutes les perfections, & qu'ils nommoient *la source de vie, & le fondement de l'éternité*. Ils ne vouloient exprimer autre chose par-là que Dieu lui-même appelé par Pythagore le nombre des nombres. Ce Philosophe passe pour avoir emprunté des Juifs plusieurs Dogmes importans qu'il s'étoit appropriés. C'est une circonstance dont la vérité est attestée par Hermippus Historien Grec qui fleurissoit du tems de Ptolémée Evergete, & par le Juif Aristobule qui vivoit à la Cour de Ptolémée Philometor. Josephé témoigne expressément qu'il affecta de se montrer en bien des choses zélé imitateur des rites de sa nation. S. Ambroise le fait même Juif d'origine : mais on ne sçait où ce Pere de l'Eglise peut avoir puisé cette particularité qui est des-rituée de fondement. On reprend Lactan-

ce d'avoir nié mal-à-propos que Pythagore ait jamais eu aucun commerce avec les Juifs , sans donner des raisons solides de ce qu'il avançoit. On insiste particulièrement sur son voyage à Babylone , où il s'offrit assez d'occasions qui mirent ce Philosophe à portée de s'entretenir avec plusieurs d'entre ce peuple , dont une partie y résidoit encore pendant le séjour de Pythagore en cette ville. Il y conféra fréquemment avec les Mages dont il sçut si bien gagner l'amitié , qu'ils lui firent part de leurs connoissances , & l'initierent dans leurs mysteres. Porphyre rapporte qu'il y devint disciple d'un certain Zabratius , duquel il apprit tout ce qui concerne la nature & les principes de l'univers. Il y a eu dès les premiers tems du Christianisme des Ecrivains qui se sont imaginés que ce Zabratius ou Zaratus , & que Clement d'Alexandrie appelle Nazaratus , étoit le même que le Prophète Ezechiel , comme le certifie ce Pere Grec qui écrivoit sur la fin du second siecle , & qui rejette d'ailleurs l'opinion de ces gens là : néanmoins Ménasséh Ben-Israël , & quelques autres , n'ont pas laissé d'avoir une semblable pensée. Ce qu'il y a de plus étonnant , c'est qu'un aussi-habile homme que l'étoit Selden , ait pu pencher vers ce sen-

riment d'autant plus insoutenable , qu'il est incomparable avec l'exacte chronologie. C'est ce qu'il n'a pas été fort difficile de prouver. MM. Hyde & Prideaux ont entendu par ce Zabratas le fameux Zoroastre. Ils se sont fondés sur un passage d'Apulée qui veut que Pythagore ait été disciple de ce Législateur des Mages ; ce qui est pourtant sujet à un grand nombre de difficultés , comme de célèbres Modernes l'ont suffisamment démontré. On pourroit peut-être les lever , en supposant deux personnages de ce nom qui auront fleuri à différens tems l'un de l'autre , & dont le premier aura été le fondateur de la Secte des Mages, & le second le réformateur de leur religion ; supposition que l'on peut d'un côté appuyer sur le témoignage des Historiens Orientaux , qui font vivre un Zoroastre sous le regne de Darius fils d'Hystaspe , & de l'autre sur le récit d'Agathias qui avoue que de son tems (c'est-à-dire dans le sixieme siecle) les Persans étoient dans cette persuasion. Au reste , ce n'est là qu'une conjecture, qu'on se contente d'insinuer , & l'on laisse à chacun la liberté de penser à cet égard ce qu'il voudra. Quant à l'autre Dissertation , elle traite des moyens qu'il y a de concilier les différences qui se rencontrent entre les An-

ciens au sujet des dates qui tendent à fixer , soit le commencement ou la durée du regne de divers Princes. Les regnes de Ptolemée Soter , de Seleucus Nicator , & de l'Empereur Julien fournissent les exemples que l'on produit. On leur a joint encore celui du regne de Dagobert I , sur la date duquel les Historiens varient , afin de rendre la vérité de cette remarque plus sensible aux personnes qui se sont rendues l'Histoire de France plus familiere que l'Histoire Ancienne. Ces exemples réunis sous un même point de vue , concourent à confirmer tout ce qui a été dit touchant la maniere d'accorder les différentes Epoques d'où l'on a compté les années de la souveraineté de Gelon à Syracuse.

L'ouvrage est terminé par le Projet d'une *Histoire des Juifs* à laquelle travaille l'Auteur , & qu'il a annoncée dans sa préface. Elle comprendra l'exposition de toutes les révolutions qui sont arrivées à ce peuple dans l'Orient depuis la ruine de Jérusalem jusqu'au douzieme siecle , où l'établissement qu'il s'y étoit fait , fût entièrement ruiné. Comme l'Auteur s'est livré aux Etudes Théologiques qu'il a pris à tâche de fortifier par l'intelligence des Langues Sçavantes, les recherches où elles l'ont nécessairement engagé , l'ont mis en état

E vj

d'assembler les matériaux qui serviront à la composition de cet ouvrage, On le destine à éclaircir les points les plus embarrassés de l'Histoire Judaïque, & à discuter quelques-uns des Rites & des Dogmes de cette nation, surtout lorsqu'ils lui sont communs avec les Chrétiens. On y parlera aussi des cérémonies, & en général des affaires de discipline que l'Eglise peut avoir empruntées de la Synagogue. Elles ont toutes deux, par rapport à leur Histoire, une influence d'autant plus réciproque que l'une est sortie de l'autre, & par conséquent on ne sçauroit approfondir l'Histoire de l'Eglise, qu'on ne soit en même-temps obligé d'approfondir celle des Juifs, qui lui est intimément unie. On se flatte qu'on ne sera pas fâché de voir inséré ici en entier ce Projet, qui sert à donner une idée de la grandeur de l'entreprise, du but que l'on s'y propose, & de la méthode à laquelle on doit s'attacher dans l'exécution : mais la longueur que comporte déjà cet extrait, est une raison plus que suffisante pour renvoyer la chose au mois prochain. Si l'on se récrie sur l'étendue de cette analyse, qui passe de beaucoup les bornes dans lesquelles nous avons coutume de resserrer nos extraits, nous répondrons que comme cette histoire de Simo-

nide est remplie d'un grand nombre de discussions, qui , quoiqu'essentielles aux vues dans lesquelles on l'a composée, sont pourtant de nature à rebuter bien des Lecteurs pour qui elles ont quelque chose de trop épineux , on a profité de la voie de ce Journal pour mettre tout le monde à portée de connoître les faits dont le récit entre dans le plan de l'Histoire. Pour cet effet , on a retracé ici dans le même ordre qui a été observé dans sa marche les différens traits de la vie de ce Poëte , avec les événemens de son tems qui y sont liés , & l'on n'a fait qu'indiquer simplement les détails chronologiques qui en constituent le fonds : Ainsi cette analyse doit être considérée moins comme un extrait que comme un abrégé de l'Ouvrage.

Delaguette , Libraire - Imprimeur de l'Académie Royale de Chirurgie , rue saint Jacques , à l'Olivier d'or , distribue un Mémoire aussi nouveau par son objet que par sa publication. Il est intitulé Témoinage public rendu à M. Diban , Chirurgien ordinaire du Roi dans la Compagnie des Cent-Suisses de la Garde du Corps de Sa Majesté ; par Pierre Dedyn d'Anvers. On y a joint les preuves de la Cure avec quelques Réflexions concernant M. de Tortès

par qui le Malade avoit été manqué. L'Avertissement qu'on a mis à la tête de ce Mémoire , nous en fournira la notice.

« Cet écrit , dit-on , est l'ouvrage d'un
 » Malade jugé incurable par de célèbres
 » Praticiens, & qui, contre toute espérance,
 » ce, a été guéri radicalement par le remède de M. *Dibon*. C'est une espèce de
 » confession publique dictée par la reconnaissance ; une description vraie & naïve
 » de la maladie de l'Auteur , & des malheureuses épreuves par lesquelles il a
 » passé jusqu'à la parfaite guérison. On a
 » cru devoir conserver son langage & son orthographe , moitié Wallon , & moitié
 » François : ils pourront amuser quelques
 » Lecteurs. Mais on a traduit toute la
 » pièce pour la faire entendre des autres ,
 » & on a mis la version à côté du texte ,
 » pour n'y pas laisser soupçonner la plus
 » légère altération. Ce Mémoire est suivi
 » des Certificats de Messieurs *Goulard Médecin*
 » *ordinaire du Roi , Le Dran , Henriques , Morand , & Hebrard , Maîtres*
 » *en Chirurgie* ».

On trouve chez le même Libraire un autre écrit qui a pour titre : *Lettre à M. de Torrès , servant de réponse , &c.* Cette Lettre contient un témoignage pareil à celui de *Pierre Dedyn* , & publié par un Bour-

DECEMBRE. 1755. 111
geois de Paris dont le nom & la demeure
y sont désignés. Nous ne prononçons rien
là-dessus. Comme simples Historiens nous
en laissons le jugement aux Maîtres de
l'Art.

CATALOGUE DES ESTAMPES &
livres nouveaux d'Italie, la plupart de
Rome, qui se trouvent chez *N. Tilliard*,
quai des Augustins. 1755.

CATALOGUE DE LIVRES DE PIETÉ,
de morale & d'éducation ; livres d'histoi-
re, de belles lettres, sciences & arts ; li-
vres de droit & de finances, livres amu-
sants & de théâtres, qui se vendent à *Pa-*
ris, chez *Prault* pere, quai de Gèvres,
1755.

L'ENFANT GRAMMAIRIEN, ouvra-
ge qui contient des principes de grammai-
re générale, mis à la portée des enfans.
Une Grammaire latine, & une Méthode
françoise-latine, ou maniere de traduire
le françois en latin. *A Blois*, chez *Pierre-*
Paul Charles ; & se vend à *Paris*, chez la
veuve *Robinot*, quai des grands Augustins.

FRAGMENS CHOISIS d'éloquence, espece
de Rhétorique moins en préceptes qu'en

112 MERCURE DE FRANCE.

exemples , également utile aux Gens de lettres , & à tous ceux qui veulent se former à l'éloquence de la chaire , par M. de Gerard de Benat , 2 vol. *A Avignon* , chez Joseph Payen , Imprimeur Libraire , place S. Didier. *A Marseille* , chez Jean Mossy , à la Combrière : & à *Paris* , chez Desfaint & Saillant , rue S. Jean de Beauvais.

Nous croyons que cette manière d'écrire sur l'éloquence , est une des plus utiles. Les exemples frappent bien plus , & en conséquence persuadent mieux que les préceptes. Ceux ci ne peuvent même être bien développés & bien sentis que par le secours des premiers. L'Auteur nous paroît montrer du goût dans le choix , & nous pensons que son travail mérite des louanges.

RAISON ou idée de la Poésie Grecque , Latine & Italienne , ouvrage traduit de l'Italien de Gravina , par M. Reguier. 2 vol. petit in-12 , à Paris , chez Lotin , rue S. Jacques , au Coq ; & chez J. B. Despillly , rue S. Jacques , à la vieille Poste.

MÉMOIRE & Dissertation critique sur un des plus considérables articles des trois derniers volumes de l'*Armorial Général* , (ou Registres de la Noblesse) de M. d'Ho-

DECEMBRE. 1755. 113
zier de Sérigny , Juge d'Armes de France
en survivance , dont on a parlé dans
presque tous les ouvrages périodiques.

Nous avons annoncé ce Mémoire dans
le Mercure du mois de Novembre , &
nous en avons même employé le com-
mencement dans celui de Mars de cette
même année. Des raisons particulières qui
ne nous ont point permis d'en donner la
suite , sont l'objet des plaintes exagérées
de l'Auteur dans son avertissement. On
a imprimé à la suite la réponse d'un Ir-
landois , à qui le premier Mémoire avoit
été envoyé en manuscrit , & qui défend
avec chaleur les antiquités , les généalo-
gies Irlandoises , & un illustre compa-
triotte attaqué par M. de Sérigny. Nous
ne nous croyons pas permis de nous éri-
ger en Juge de ces deux procès ; nous
nous contenterons d'en être les Rappor-
teurs.

M. Sérigny a travaillé avec soin un
article qui se trouve à la tête du troi-
sième Registre de l'Armorial Général de
France , & qui lui a paru sans doute
mériter une discussion exacte. Cet arti-
cle est celui d'Alès de Corbet. Puisqu'il
en est fait mention dans différens Jour-
naux , il y a apparence qu'on a cru que le
Public seroit content des recherches pé-

nibles que cet article a dû coûter à M. de Sérigny ; mais le Public est plus aisé à contenter que les intéressés ; & l'Auteur du Mémoire en question a bien l'air d'être quelqu'un de ceux-ci.

Les noms des Seigneurs de Châteaux & de Saint Christophe (les deux premières Baronnie d'Anjou & de Touraine), sont exprimés dans les anciennes chartes sous une terminaison latine , par les mots de *Alnia* , de *Aloya* , de *Aludia* , de *Alodia* , de *Alea* , de *Aleia* , &c. MM. d'Alés de Corbet qui prétendent descendre de cette illustre maison , traduisent , après plusieurs (1) Auteurs modernes , ces noms latins par celui d'*Alés*. M. de Sérigny les traduit par celui d'*Alluye* qu'il dit être celui d'une maison illustre à qui la terre qui porte aujourd'hui ce nom , a du appartenir. C'est-là le sujet de la rixe.

Passons aux raisons du Critique. Il examine les motifs qui ont fait rejeter

(1) Le chevalier de l'Hermite-Soliers , la Roque , Carrean , Ménage , le Comte de Boullainvilliers , M. de Miroménil , Intendant de Tours , la Martinière , le Dictionnaire Universel de France , Dom Eperon , Prieur de la Clarté en 1733 , Dom Deschamps , & Dom Cassard , dont le premier étoit chargé il y a dix ans , de travailler à l'Histoire de Touraine.

par M. de Sérigny, ceux sur lesquels les Auteurs modernes qu'on vient de nommer ont appuyé l'opinion qu'il défend; il essaye de prouver que M. de Sérigny n'entreprend d'affoiblir leur autorité, que par des conjectures & des possibilités, dont il tire ensuite des conclusions positives, & finit ainsi cette discussion.

» Reprenons : les dix ou onze Auteurs
 » qui ont appelé les Seigneurs de Saint
 » Christophe d'*Alés* ou d'*Alais*, ont pu
 » se copier successivement; quelques-uns
 » n'avoient pas toute la critique désira-
 » ble; d'autres étoient trop hardis, com-
 » me la Roque; d'autres trop irrésolus,
 » comme Ménage; le Comte de Boullain-
 » villiers tiroit toutes ses lumières à cet
 » égard de M. de Miroménil Intendant de
 » Touraine; comme Ménage les siennes
 » de Carreau; & la Roque de l'Her-
 » mite; que plusieurs fussent du Pays,
 » travaillassent sur les lieux mêmes, d'a-
 » près les titres, les monumens & la
 » tradition, cela n'empêche pas qu'ils
 » n'aient pu se tromper & comme Gram-
 » mairiens, & comme Critiques, & com-
 » me mauvais Juges d'une tradition qui
 » pouvoit bien n'être pas assez établie,
 » assez ancienne pour leur servir d'ap-
 » pui. Qui sçait même si le Chevalier de

» l'Hermite n'est pas tout à la fois,
 » & l'inventeur de ce surnom, & l'au-
 » teur de cette tradition ? Les la Mar-
 » tinieres, les Piganiols de la Force s'en
 » sont rapportés au Comte de Boulainvil-
 » liers, qui passoit pour sçavant & pour
 » connoisseur en Noblesse. Les Bénédic-
 » tins se sont eux-mêmes laissés pren-
 » dre à ce piège : enfin aucun d'eux ne
 » démontre la nécessité de leur traduc-
 » tion, ni qu'il faille suivre leur exem-
 » ple dans leur confiance pour cette tra-
 » dition. Donc cette traduction est non-
 » seulement hasardée, mais fautive, mais
 » insoutenable ; donc cette tradition n'est
 » pas moins à rejeter, & doit nécessai-
 » rement être regardée comme moderne,
 » encore qu'on n'en voye pas clairement
 » la naissance. »

» Telle est la conséquence absolue &
 » décisive que M. de Sérigny tire de ses
 » principes. »

Le Critique attaque à son tour, les
 raisons sur lesquelles M. de Sérigny ap-
 puie la traduction des mots latins déjà
 cités, par celui d'*Alluye*. La première qu'il
 essaye de réfuter, est l'identité que son
 adversaire croit trouver entre les noms
 latins qui expriment dans les anciennes
 chartes le nom de la terre d'*Alluye*, &

les noms latins des Seigneurs de Saint-Christophe & de Châteaux. On lui oppose son propre raisonnement , & l'on prétend qu'il pourroit aussi bien servir à prouver que la terre d'Alluye s'appelle actuellement d'Alés , qu'à prouver que le nom d'Alluye étoit en ce temps-là celui des Seigneurs de Saint Christophe , &c.

Après avoir fait sentir plusieurs différences contradictoires à l'identité prétendue par M. de Sérigny , il ajoute qu'en supposant même cette identité entre les Seigneurs de cette terre , & ceux de Saint Christophe , il seroit aussi possible qu'ils eussent donné leur nom à cette même terre , que de l'avoir emprunté d'elle ; il soutient enfin que quand les Seigneurs de Saint Christophe ne se seroient appelés ni d'Alés ni d'Alluye , par le différent idiôme des Provinces où les descendans de ces Seigneurs ont habités depuis la séparation des différentes branches de leur Maison , il auroit pu arriver que le nom françois qu'ils portoient alors , eût produit celui d'Alés pour la branche qui étoit en Anjou & en Touraine , & celui d'Alluye pour la terre qui étoit en Beauce , d'autant que cette terre étant sortie très-peu de temps après de leur Maison , ceux à qui elle a appartenu depuis , ont pu en laisser cor-

rompre plus aisément le nom, n'ayant pas le même intérêt à le lui conserver.

Après avoir attaqué les preuves de M. de Sérigny par des preuves négatives, on lui en oppose de positives; on convient que l'analogie des noms latins des Seigneurs de Saint Christophe & de la terre d'Alluye, pourroit autoriser à la traduire par le même mot françois, si l'on n'avoit pour guide que ces mots latins, quoique le mot de *Alcia*, la plus commune dénomination de la maison de Saint Christophe, se traduise plus naturellement par d'Alés, que par d'Alluye. Mais sans conter tous les Auteurs qui ont traduits ces mots latins par le mot d'*Alés*, toutes les fois qu'il s'est agi des Seigneurs de Saint Christophe, on cite d'anciens actes françois, des actes du tems où ces Seigneurs étoient dans leur plus grand lustre, des actes où ils parlent eux-mêmes, & où ils prennent des noms très-analogues à celui d'Alés, & très-éloignés de celui d'Alluye; on en cite d'autres par lesquels on veut prouver que long-temps après que la terre d'Alluye fut sortie de la maison de S. Christophe, selon la supposition de M. de Sérigny, elle ne s'appelloit point encore d'Alluye. Par quel hazard (conclut-on) les Seigneurs de Châteaux, qu'on en suppose sortis 300 ans

auparavant , auroient-ils deviné qu'elle viendroit enfin à se nommer de la sorte, & en auroient ils pris d'avance le nom ?

Le Critique, en discutant la descendance de la Maison d'Alluye, telle que la suppose M. de Sérigny, prétend que ce dernier leur attribue encore le don de prophétie d'une façon plus singulière, puisqu'il y a toute apparence, si l'on en veut croire ce même Critique, que la terre n'étoit point encore entrée dans la maison des Goët, dont M. de Sérigny fait sortir la maison d'Alluye, quand celle-ci en prit le nom, au lieu de garder le nom illustre de son origine, uniquement parce que cette terre devoit appartenir dans 50 ou 60 ans à la branche aînée qui ne la conserva pas long-tems, & qu'elle devoit porter 500 ans après ce même nom d'Alluye. « Je vais encore » plus loin (continue-t'il), & je dis positivement qu'il n'y en a jamais eu (de » maison d'Alluyé). Ce n'est pas assez de » dire qu'une maison, à qui on suppose » une origine illustre, de grandes alliances & de puissantes richesses, a existé. Elle » ne se fût pas tellement enterrée qu'on » n'en trouvât quelques vestiges dans l'histoire, dans des fondations, dans quelques monumens ; au moins on trou-

» verroit ces Seigneurs cités dans quel-
 » ques rôles du ban ; on verroit les aveux
 » qu'ils auroient rendus de leurs terres ,
 » & ceux que des vassaux très-distin-
 » gués & en grand nombre , leur ren-
 » doient ; rien de tout cela , on ne voit
 » pas un Chevalier , un écuyer , un hom-
 » me d'armes , un simple archer de cette
 » maison. On ne la trouve dans aucun
 » catalogue de Noblesse ; on ne voit ses
 » armes empreintes nulle part , & person-
 » ne n'a pris la peine de nous les trans-
 » mettre. On n'avoit garde ; car la Mai-
 » son même n'a jamais existé ; en voici
 » une preuve complète.

» On connoît distinctement tous les Sei-
 » gneurs qui ont possédé cette terre, &c. »
 Il entre ici dans un détail où nous ne
 le suivrons point. C'est à ceux qui vou-
 dront connoître de ce différend , d'exa-
 miner les preuves à charge & à décharge.

Après-avoir essayé d'anéantir la Mai-
 son d'Alluye , l'Auteur du Mémoire s'ef-
 force d'établir l'identité des noms latins ;
 donnés dans les chartes aux Seigneurs de
 Saint Christophe , avec celui que por-
 tent MM. d'Alés de Corber ; c'est le sujet
 du dernier article qu'il commence ainsi.

» Le nom des Seigneurs de S. Chris-
 » tophe & Châteaux est véritablement
 d'Alés

» d'*Alés*. 1°. Celui d'Alluye (le seul qui
 » peut le lui disputer avec quelque appa-
 » rence) une fois exclu , on voit aisé-
 » ment que c'est celui-là qui doit le rem-
 » placer, & reprendre une place que l'autre
 » a tenté vainement d'usurper. »

Secondement , l'Auteur s'appuie du té-
 moignage des écrivains modernes dont
 il a été parlé ci-dessus : « Nous sommes
 » en droit , (dit - il) , de peser leurs
 » suffrages , puisqu'on nous défend de
 » les compter ; mais notre condition
 » n'en est pas pire. Un la Roque seul ,
 » un Ménage sont plus que capable de
 » faire pencher la balance , & comme
 » Grammairiens , & comme Critiques ,
 » & comme ayant le tact fin en fait de
 » Noblesse , & comme très-versés dans
 » les recherches qui la regardent ; ajou-
 » tons les Historiens & les Annalistes de
 » ces Provinces même , les Auteurs de
 » tous nos grands Dictionnaires géogra-
 » phiques , ceux des Mémoires faits par
 » ordre de la Cour , & rédigés par
 » un Comte de Boullainvilliers ; enfin
 » les sçavans Bénédictins qui ont encore
 » travaillé depuis à l'histoire de Tou-
 » raine ».

La troisième preuve est tirée du nom
 de trois Chevaliers , cités dans la Baillie

d'Orléans & qui se succèdent dans un temps fort court & dans la même Province ; ces noms sont de *Aloia*, de *Allogia*, d'*Alés* ; & l'Auteur en infère que les deux premiers, qui étoient nécessairement de la maison de Saint Christophe, ne pouvant cependant être de la Maison d'Alluye, qui selon lui, n'a jamais existé, étoient par conséquent les prédécesseurs du troisième, d'autant que sans cela on ne trouveroit aucuns rejettons de la Maison des Seigneurs de Saint Christophe, dont un grand nombre de collatéraux ont été mariés ; ni d'origine à ce Chevalier d'Alés qui sembleroit sortir subitement de dessous terre, dans un temps où les Maisons ne paroissent & ne disparoissent pas dans un instant, & où la Noblesse n'étoit pas encore un effet commercable.

Le défenseur de la Maison d'Alés écarte ensuite les analogies tirées des mots latins ; & après en avoir montré l'incertitude, il en vient à discuter la preuve qu'il a déjà touchée ailleurs, celle des actes françois concernant les Seigneurs de Saint Christophe, où des noms très-analogues à celui que portent aujourd'hui MM. d'Alés de Corbet se rencontrent très-fréquemment. L'Auteur a su donner un air de vraisemblance à cette

DECEMBRE. 1755. 123
derniere partie de son Mémoire. Ce n'est pas à nous à juger si la vérité y est aussi respectée qu'elle le devrait être. Nous en dirons autant de la dissertation, sur les antiquités d'Irlande. Mais c'en est assez : les bornes de notre Journal ne nous permettent point de nous étendre davantage sur ce sujet.

COLLECTION de décisions nouvelles & de notions relatives à la Jurisprudence présente, par M. J. B. Denisart, Procureur au Châtelet de Paris, tom. iv.

Ce quatrieme volume de l'ouvrage de M. Denisart est absolument semblable aux précédens. On y trouve plusieurs articles qui instruisent en amusant, tels sont ceux où l'Auteur traite du Mariage, de la Noblesse, de la Naissance, des Noms & Armes, &c. Les articles qui ne sont pas susceptibles du même agrément, n'en sont pas moins utiles. M. Denisart n'y emploie les termes barbares de la chicane que dans une extrême nécessité, & en général ce livre peut être lu avec plaisir, même par le Lecteur le plus frivole : ce quatrieme volume sera principalement nécessaire aux Notaires, aux Curés, & aux Officiaux. Il contient des instructions qu'ils ne doivent point ignorer : elles sont détaillées aux

F ij

mots Mariage , Minutes , Notaires , & Official.

Les articles où M. Denifart traite de la légitimité & des offices sont aussi très instructifs & très-étendus ; & l'on trouve dans tout cet ouvrage une si grande quantité d'Arrêts & de Loix nouvelles , qui ne se trouvent point ailleurs , qu'il ne peut qu'être infiniment utile , surtout aux Jurisconsultes de provinces qui ignorent souvent les questions difficiles qui se présentent journellement au Parlement de Paris , & les Arrêts qui les décident.

REGLES ET OBSERVATIONS très-importantes pour les personnes attaquées des hernies , auxquelles on a joint une petite dissertation sur l'usage des bottines pour les enfans ; Par M. Dejean reçu à S. Côme , pour les Hernies ou Descentes. *A Paris , chez Lambert , rue de la Comédie Française. 1755.*

CHIMIE médicinale , contenant la maniere de préparer les remèdes les plus usités , & la méthode de les employer pour la guérison de maladies. *Par M. Malouin , Médecin ordinaire de S. M. la Reine , Docteur & ancien Professeur de Pharmacie en la Faculté de Médecine de Paris ,*

DECEMBRE. 1755. 125
de l'Académie royale des Sciences, de la Société royale de Londres, & Censeur royal des Livres. A Paris chez d'Houry, Imprimeur-Libraire, rue de la Vieille Bouclerie.

Nous avons déjà parlé de ce livre, mais en général, sans en faire l'extrait : il est utile de donner une connoissance plus particuliere de ce qu'il contient, pour mettre le Public en état d'en juger.

C'est un Traité de tous les meilleurs remèdes, & des simples & des composés : M. Malouin en indique le choix & les propriétés dans les différentes maladies, & pour les différens tempéramens ; il en détermine les doses, & il y explique la maniere de les employer, avec le regime qu'on doit tenir en les prenant.

Cet Ouvrage est divisé en quatre parties, qui sont contenues en deux volumes in-12. imprimés sur du beau papier, & en caracteres bien lisibles.

Le premier volume comprend trois parties, dont la première traite des principes & des termes de Chimie ; « il y a, » dit l'Auteur, page 27. en Chimie comme dans toutes les Sciences, des termes consacrés pour exprimer des choses qui sont particulieres à cette Science. Cela se trouve dans tous les Arts, » & c'est une chose reçue partout le

F iij

» monde. il n'y a que par rapport à la
 » Médecine , que des esprits faux &
 » mal instruits , qui par prévention haïssent les Médecins & les tournent en ridicule, trouvent mauvais que les Médecins se servent des termes de leur Art, en parlant de remèdes & de maladies, &c. »

La seconde partie contient ce qui regarde les remèdes tirés des animaux. Pour mieux faire connoître cet Ouvrage , nous rapporterons un passage de chaque partie , & nous le prendrons presque à livre ouvert : on lit pag. 210. « En général , les remèdes volatils , surtout ceux qui sont tirés du genre des animaux , agissent en excitant la transpiration. Il y a sur cela une remarque à faire , qui mérite bien qu'on y fasse attention , c'est que quoi-que *Sanctorius* en Italie, *Dodart* en France, *Keil* en Angleterre , aient fait voir qu'entre toutes les évacuations naturelles du corps vivant , celle qui se fait par la transpiration, est la plus grande & la plus importante , cependant il semble que depuis qu'on a mieux connu cette fonction du corps , on a plus négligé dans le traitement des maladies , les remèdes qui la procurent , ou qui l'entretiennent.

» Il faut convenir que l'usage de ces
 » sortes de remedes , rend l'exercice de
 » la Médecine plus difficile , parce qu'au-
 » tant ils sont utiles dans certains cas ,
 » autant ils sont dangereux dans d'autres :
 » ils ne sont pas indifférens comme le
 » sont la plûpart des remedes qu'on em-
 » ploie communément dans toutes les
 » maladies.

» Cette difficulté à discerner les diffé-
 » rentes occasions d'employer les diffé-
 » rens moyens de guérir , exclut de la
 » bonne pratique de la Médecine quicon-
 » que n'est pas véritablement Médecin ,
 » & rompt la routine dangereuse de la
 » pratique , en réveillant continuellement
 » l'attention des Médecins.

» Le nombre & la différence des re-
 » medes appliqués à propos , fournissent
 » un plus grand nombre de ressources aux
 » malades pour guérir. Si on étoit assez
 » persuadé de cette vérité , il resteroit
 » moins de malades en langueur , on
 » verroit moins de maladies incurables ,
 » il y auroit moins de gens qui feroient
 » les Médecins , & la Pharmacie seroit
 » mieux tenue & d'un plus grand secours.

» En voulant simplifier la Médecine ,
 » non point par un choix plus naturel
 » des remedes , mais par un retranche-

F iv

» ment d'un plus grand nombre de mé-
 » dicamens , quoique bons , on l'appauvrit
 » croyant la simplifier ; & alors il y a plus
 » de gens qui s'imaginent pouvoir fai-
 » gner , purger , & donner des apoze-
 » mes , voyant qu'on fait consister pres-
 » que toute la pratique de la Médecine
 » dans ces trois choses. .

» Il est vrai que le Public qui aime
 » la nouveauté , qui fait plus de cas de
 » ce qu'il connoît moins , & qui estime
 » peu ce qui est d'un commun usage , for-
 » ce les Médecins d'abandonner de bons
 » remedes anciens , en leur montrant
 » moins de confiance , & plus de répu-
 » gnance pour ces remedes.

» Les Médecins sont obligés quelque-
 » fois d'user de remedes nouveaux , parce
 » que ces remedes sont souhaités & au-
 » torisés dans les sociétés des malades ,
 » uniquement par esprit de mode. Le Mé-
 » decin seroit soupçonné de ne pas ai-
 » mer ces remedes , c'est-à-dire , d'être
 » prévenu contre , s'il n'en approuvoit
 » pas l'usage pour la personne qui a envie
 » d'en prendre , parce que quelqu'un de
 » sa connoissance en aura pris avec suc-
 » cès , ou parce que ses amis les lui au-
 » ront conseillés avec exagération , à l'or-
 » dinaire.

» On doit remarquer que dans ces
 » occasions , c'est faire injustice à la Méde-
 » cine , de lui imputer d'être changeante ,
 » puisqu'on l'y force ; elle est aucon-
 » traire une des Sciences humaines qui
 » a le moins changé : la doctrine d'Hip-
 » pocrate subsiste encore aujourd'hui , &
 » c'est en se perfectionnant qu'elle a paru
 » changer.

» C'est bien injustement aussi qu'on
 » reproche aux Médecins de suivre des
 » modes dans le traitement des mala-
 » dies , puisqu'au contraire une des pei-
 » nes de leur état est de s'opposer aux mo-
 » des qu'on veut introduire dans l'usage
 » des remedes par les Charlatans 'qui
 » emploient des moyens extraordinaires,
 » dont on ne connoît point encore les
 » inconvéniens : les esprits frivoles s'y
 » confient plus qu'aux remedes ordinai-
 » res , qui ne font point sensation , parce
 » qu'on y est accoutumé.

» Le Public a un goût passager pour
 » les remedes , comme pour toute autre
 » chose. La force de l'opinion est si gran-
 » de , qu'il n'y a personne qui ne doive
 » se conformer plus ou moins à la mo-
 » de : il n'est pas au pouvoir du Méde-
 » cin d'arrêter ce torrent , il ne peut
 » qu'user de retenue , en s'y prêtant.

» Cependant lorsque le remede qu'on lui
 » propose , peut-être nuisible au malade ,
 » il doit déclarer qu'il est d'avis contrai-
 » re , & expliquer son sentiment , sans
 » pourtant entreprendre de s'opposer à ce
 » qu'on veut faire , parce que le Méde-
 » cin n'est chargé que du conseil , & non
 » de l'exécution. Le Médecin ne doit
 » avoir d'autre volonté , que celle de bien
 » conseiller , en faisant grande attention à
 » la maladie & au malade. Au reste c'est
 » prendre sur soi mal-à-propos , que de
 » vouloir assujettir son Malade à sa vo-
 » lonté.

» En général il est fort mauvais pour
 » la société d'attenter à la liberté des
 » autres , il faut , pour être heureux dans
 » le commerce de la vie , faire la volon-
 » té d'autrui , & non pas la sienne. Cela
 » est vrai pour le Médecin comme pour
 » le Malade : le Médecin doit toujours
 » dire avec sincérité , & quelquefois avec
 » force , son sentiment , mais il ne doit
 » point faire de reproches si on n'a pas
 » suivi son avis ; & il doit continuer de
 » donner ses conseils , tant qu'on les lui
 » demande , & tant que personnellement
 » on le traite avec honneur , &c.

La troisième partie de ce livre traite
 des plantes & de leurs vertus , des vins ,

» &c. Il semble , dit Monsieur Malouin ,
 » que les vins du Levant ont toutes
 » les bonnes qualités , lorsqu'ils ont le
 » goût de goudron , parce que c'est la
 » mode. . . On a la vanité ou la foiblesse
 » d'être en cela du goût de tout le mon-
 » de. . . La plûpart de ces gens-là trouve-
 » roient ce goût de goudron désagréable
 » dans le vin , s'ils ne voyoient pas que
 » les autres convives le trouvent bon.

» Il en est du vin , comme de la musi-
 » que , souvent on veut faire croire qu'on
 » y trouve des beautés , quoiqu'on ne les
 » sente pas , uniquement parce qu'on
 » voit les autres faire des démonstrations
 » d'admiration. La plûpart des hommes
 » sont faux , jusques dans le plaisir : ils
 » veulent paroître avoir du plaisir où les
 » autres en prennent . . L'opinion maîtrise
 » les sentimens les plus naturels , & elle
 » tyrannise tout le monde. Il n'est pas rai-
 » sonnable de blâmer les Médecins de
 » ce qu'elle a lieu en Médecine ; il seroit
 » plus juste de les plaindre de ce que ,
 » continuellement attachés à la nature ,
 » qui dans sa grande variété est toujours
 » la même , on les en distrait , pour les
 » forcer de se conformer aux usages nou-
 » veaux , mais reçus , c'est-à-dire , aux
 » modes ; si les Médecins s'opiniâtroient

132 MERCURE DE FRANCE.

« à y résister , on les regarderoit com-
 « me des hommes médiocres qui n'ont
 « pas de goût , ou qui ont intérêt à ne
 « pas laisser accréditer une chose qui ne
 « vient pas d'eux. Un Médecin sage ne
 « doit pas s'exposer inutilement à cette in-
 « justice ; il faut se prêter dans la société ,
 « pour y être bien. »

Les personnes qui par état , par hu-
 manité , ou par goût seulement , s'occu-
 pent de la santé , qui est l'objet le plus
 digne des gens sensés & bons , doivent
 avoir cette *Chimie médicale* ; ils y trou-
 veront des connoissances suffisantes , &
 ils les y trouveront aisément , parce que
 ce livre est fait avec beaucoup d'ordre.
 « Il étoit d'autant plus utile , dit l'Au-
 « teur , pag. 228 , d'y donner ces connoi-
 « sances , qu'elles se trouvent plus rare-
 « ment , & moins complètement ailleurs
 « que dans ce livre , qui est fait pour
 « les Chirurgiens , pour les Apothicaires ,
 « pour les Médecins , & pour tous ceux
 « qui veulent s'occuper utilement , & con-
 « noître particulièrement ce qui a rap-
 « port à la conservation & au rétablisse-
 « ment de la santé. »



Lettre écrite de Belley, à l'occasion du passage de M. le Marquis de Paulmy par cette ville.

Vous avez pris , Monsieur , une trop grande part à l'établissement du College du Belley , dont j'eus l'honneur de vous entretenir ; il y a quelques mois (1) , pour vous laisser ignorer ses actions d'éclat & ses succès , dans les occasions surtout qui intéressent particulièrement la ville & la province. Vous conviendrez aisément que le passage de M. le Marquis de Paulmy par Belley, est un de ces momens précieux également propres à s'attirer l'attention de nos Muses , & à exciter la joie dans le cœur de nos citoyens.

Ce Ministre arriva ici le samedi 5 Juillet dernier sur les dix heures du soir. La porte de la ville par laquelle il fit son entrée , étoit illuminée avec gout , & chargée d'un cartouche , où on lisoit cette inscription , qui étoit de M. Vinson , Chanoine Régulier de S. Antoine , Syndic du College.

(1) Voyez le Mercure d'Avril de cette année, page 147.

*Felici Adventui
Supremi Bellorum Moderatoris
Tanto exultans hospite
Bellicensis Civitas
Plaudit.*

L'écusson des armes de M. le Marquis de Paulmy faisoit partie de la décoration de la porte. Vous savez que ce sont deux lions d'or passans sur un fond d'azur. M. Vinson y avoit fait ajouter ce mot, *Defensuri incedunt*; allusion noble, qui caractérise heureusement les fonctions du Ministre occupé pour lors à la visite de nos places de guerre.

L'inscription qui étoit placée sur la façade de l'Hôtel de ville, pareillement illuminée, est de la même main, & elle exprime la même pensée avec plus de développement :

*Vigilantissimo
Bellis Administro,
Provincias Tutanti Praesentiâ,
Hostes Providentiâ Continenti,
Gratulatur Bellicium.*

Le lendemain de son arrivée, M. le Marquis de Paulmy reçut les complimens des Syndics de la province, & des Corps

DECEMBRE. 1755. 135
de la ville. Voici celui qui fut prononcé
par M. Granier, Chanoine Régulier de S.
Antoine, Professeur de Rhétorique, &
qui fut également goûté du Ministre &
du Public.

« Monseigneur, votre arrivée est l'é-
» poque de la joie publique, & vous êtes,
» Monseigneur, le digne objet de notre
» admiration & de nos hommages. La na-
» ture, en vous comblant de ses dons les
» plus rares, vous inspira l'ardeur de les
» cultiver. Aux talens supérieurs vous
» joignîtes bientôt les connoissances les
» plus vastes, les plus sublimes vertus,
» & vous sçûtes toujours tempérer leur
» éclat par le voile attrayant des qualités
» sociables. Dans un âge encore tendre
» vous fixâtes les regards du Monarque &
» les suffrages du public. La carrière est
» d'abord ouverte aux grands hommes.
» Leur mérite en marque l'étendue. Une
» nation prudente & notre ancienne alliée
» vous vit menager auprès d'elle les in-
» térêts de notre Monarchie. Elle eut tout
» lieu d'être surprise de trouver dans un
» Ambassadeur aussi jeune la pénétration
» la plus vive, la circonspection la plus
» réfléchie, la prudence la plus conform-
» mée. Devenu depuis l'arbitre de la guer-
» re, on vous voit, Monseigneur, avec

» une activité surprenante , parcourir le
 » Royaume de l'une à l'autre extrémité ,
 » examiner tout par vous-même , pour-
 » voir à la sûreté de nos frontieres , &
 » faire passer dans le cœur de nos enne-
 » mis cette crainte pleine d'égards , que
 » la vigilance du gouvernement ne man-
 » que jamais d'inspirer. Il convenoit à un
 » Roi conquérant & pacifique d'avoir un
 » Ministre également jaloux de prévenir
 » la guerre & de la faire avec succès. Plus
 » la foudre , dont vous êtes dépositaire ,
 » cause de terreur , moins vous aimez à
 » la faire éclater. C'est à vos soins & à vo-
 » tre prudence que nos provinces doivent
 » leur repos. Veuille le ciel conserver
 » long-tems une vie si précieuse à la Fran-
 » ce ! Puissent nos sentimens & nos vœux
 » mériter au College de Belley l'honneur
 » de votre protection !

Les Pensionnaires du College signale-
 rent leur zele par un compliment en vers ,
 de la composition de M. Sutaine , aussi
 Chanoine Régulier de S. Antoine , & Pro-
 fesseur de Rhétorique. Ce fut M. Dugaz ,
 de Lyon , l'un de ces pensionnaires , qui
 devint l'interprete des sentimens com-
 muns , qu'il exprima avec autant d'assu-
 rance que de bonne grace , en ces termes :

Quelle divinité puissante

Favorise ces lieux ?

Jamais sous le regne des Dieux ,
L'Univers gouta-t'il de grace plus touchante !
Nous te voyons , Paulmy , nos vœux sont satis-
faits.

Le Ciel pouvoit-il mieux seconder nos souhaits ,
Qu'en accordant à notre impatience

Le bonheur d'admirer le soutien de la France ?
Qui seroit insensible à tes tendres égards ,

Ministre du Dieu de la guerre ?

Pour venir dans ces lieux tu quittes ton tonnerre ;
Tu craindrois d'effrayer nos timides regards.

Autour de toi , les jeux , les ris , les graces ,
Viennent solâtrer tour à tour ;

Et nous ne voyons sur tes traces ,

Que des cœurs pénétrés de respect & d'amour.

Sous l'ordre du plus grand des Princes ,

Ta prévoyante activité

Affure à nos riches Provinces

Une douce tranquillité.

Oui , c'est par tes bienfaits , qu'aux bords de l'Hyp-
pocrène ,

Jaloux des faveurs d'Apollon ,

Nous allons cultiver dans le sacré vallon

Les fruits heureux d'une innocente veine.

Tu t'en souviens , Phœbus & les neuf Sœurs

Te répétoient encor leurs chansons immortelles ;

Quand le plus grand des Rois , par de justes fa-
veurs ,

138 MERCURE DE FRANCE.

Remet entre tes mains fidelles

Le noble emploi d'aller chez des peuples prudents (1)

Faire briller l'éclat qui t'environne ,
Et soutenir les droits de sa couronne.

Qui n'admira dès-lors les ressorts tout puissans
De ta sage industrie :

A peine revenu dans ta chere Patrie ,

On vit de généreux rivaux , (2)

On vit un corps illustre , où regnent la sagesse ,
Le bon goût , les talens & le dieu du Permesse ,
Admirer tes nobles travaux ;

Ceindre ton front du laurier de la gloire ,
Partager avec toi ses soins laborieux ;

Graver ton nom au Temple de Mémoire ,
Et t'élever au rang des Dieux.

Sans doute les neuf sœurs firent naître en ton ame
Ce feu divin dont la céleste flamme
Anime ton grand cœur.

Daigne voir leurs enfans avec un œil flatteur ,
Reçois nos vœux & notre hommage ,
Ce sera de notre bonheur

Le garand le plus sûr , le plus précieux gage.

Ce n'est point là l'unique témoignage
de la joie qu'a donné le College pendant
le séjour de M. le Marquis de Paulmy à

(1) Ambassade de M. de Paulmi en Suisse.

(2) Réception de M. de Paulmy à l'Académie
Françoise.

DECEMBRE. 1755. 139

Belley ; il a taché de l'amuser , & de le retenir le plus longtems qu'il étoit possible , par la représentation d'une Comédie ; spectacle d'autant plus agréable à nos Citoyens , qu'il paroissoit pour la premiere fois dans cette ville. Pour peu que ce coup d'essai pique votre curiosité , je me ferai un plaisir de vous envoyer une autrefois l'analyse de la piece , à laquelle nous avons unanimement accordé nos suffrages.

J'ai l'honneur d'être , &c.

A Belley , le 15 Juillet , 1755.

Duchefne , Libraire à Paris , rue S. Jacques , au Temple du Gout , vient de mettre en vente l'*Année Musicale* , ouvrage périodique. Cet ouvrage d'agrément se distribue toutes les semaines par une feuille grand in 8°. de quatre pages , contenant des Ariettes & Vaudevilles nouveaux , & des petits airs choisis par les plus habiles Musiciens , tant Italiens que François. Chaque feuille se vend six sols. Les amateurs qui souhaiteront s'abonner , payeront pour Paris quinze livres par année , & on les leur apportera chez eux au moment qu'elles sortiront de dessous presse ; & pour la province on payera dix-huit livres par an. Le Libraire se charge de les

140 MERCURE DE FRANCE.

faire rendre à leur destination , francs de port. La premiere feuille a paru le premier Août 1755.

Almanachs pour l'année mil sept cent cinquante-six.

Les Spectacles de Paris , ou Calendrier historique & chronologique de tous les Théâtres , cinquieme partie pour 1756. Chaque partie se vend séparément 1 l. 4 f.

La France littéraire , ou l'Almanach des Beaux Arts , contenant les noms & ouvrages de tous les Auteurs François qui vivent actuellement , 1 l. 10 f.

Almanach des Corps des Marchands , Arts, Métiers & Communautés du Royaume , 1 l. 4 f.

Almanach ecclésiastique & historique , 1 l.

Almanach de perte & gain , avec un abrégé alphabétique de tous les jeux qui se jouent en Europe , 1 l.

Nouvel Almanach Chantant du beau Sexe , ou Apologie des Dames , 12 f.

Almanach Chantant , ou nouvelles Allégories , 12 f.

Nouvelles Loteries d'Etrennes magiques , 12 f.

Deux Almanachs des Fables en Vaudevilles , 1 l. 4 f.

DECEMBRE. 1755. 141

Le Nostradamus moderne , en Vaudevilles , 12 f.

Nouvel Almanach dansant , ou les plaisirs du bal , 12 f.

Nouveau Calendrier du Destin , précédé de tous les amusemens de Paris , 12 f.

Nouvelles Tablettes de Thalie , ou les promenades de Paris , 12 f.

L'Oracle de Cythere , ou l'Almanach du Berger , 12 f.

Etrennes chantantes des Amans , 12 f.

Almanach des Francs Maçons , 12 f.

Nouvel Almanach des Francs Maçons & des Franches Maçonnes , 12 f.

La Magie Blanche , 12 f.

La Magie Noire , 12 f.

Almanach Chantant de Momus , 12 f.

La Bagarelle, ou Etrennes à tout le monde , 12 f.

Almanach du Sort , 12 f.

Et un assortissement général de tous les Almanachs.

Nous ne pourrons donner qu'au mois de Janvier l'extrait de l'*Essai sur les Colonies Françaises*, que nous avons déjà annoncé, ainsi que l'indication de plusieurs ouvrages dont nous devions parler en Décembre.

LE MOYEN de devenir Peintre en trois heures , & d'exécuter au pinceau les ouvrages des plus grands maîtres sans avoir appris le dessein. *A Paris*, chez les Libraires associés. 1755.

Cette brochure est composée de deux entretiens. M. Vispré qu'on y fait parler , m'a écrit lui même pour se plaindre de l'abus qu'on a fait de sa confiance. Sa lettre est conçue en ces termes. Monsieur , ayant sçu que plusieurs personnes se faisoient un amusement de colorer des estampes sur le verre , & que la plupart n'y pouvoient parvenir , faute des plus légers principes , j'ai été sollicité par un homme qui se mêle d'écrire de lui confier ma méthode pour en faire part au public. Comme j'avois intérêt d'annoncer que j'ai eu le bonheur de réussir à peindre sur glaces étamées & autres , j'ai cédé à sa vive instance. Mais il semble ne s'être servi de mon nom que pour me rendre ridicule en me prêtant un langage que je suis incapable de tenir. Mon intention étoit simplement de me faire connoître d'une manière succincte & intelligible. Une feuille d'impression suffisoit , mais la cupidité de cet Ecrivain , à qui j'ai donné *gratis* mon desistement , me force de désavouer authentiquement ses entretiens sur la peinture auxquels je rou-

girois d'avoir part. J'attends, Monsieur, de votre équité, que vous voudrez bien insérer ma lettre dans votre Mercure, pour rendre mon désaveu public.

*ETABLISSEMENT d'un College
Royal dans la ville neuve de Metz sous le
nom de S. Louis confié à perpétuité aux
Chanoines Réguliers de la Congrégation de
N. Sauveur, établis en cette Ville.*

Monseigneur le Maréchal Duc de Belle-Isle, Gouverneur Général des trois Evêchés, ayant attiré les Chanoines Réguliers de Lorraine dans la ville neuve de Metz bâtie par ses soins, ils y ont formé une pension pour l'éducation de la jeune Noblesse qui a mérité la confiance des Nationaux & des Etrangers. Leurs succès ont engagé M. Pillevel alors Abbé Régulier de S. Pierremont, depuis élevé au Généralat de la Congrégation, qui avoit fait les frais de tous les bâtimens & pourvu jusques-là à l'entretien de cet établissement, à chercher les moyens de lui procurer des fonds pour l'avenir. Dans cette vue, par un exemple unique de désintéressement & de zele pour le bien public, il s'est démis volontairement de son

Abbaye entre les mains du Roi sans aucune réserve demandant que le titre de son Abbaye fût supprimé , & que tous les biens & revenus en fussent unis à la maison qu'il avoit fait bâtir à Metz.

En conséquence , par la protection & les bons offices de Monseigneur le Maréchal Duc de Belle-Isle , le Roi informé des progrès de cet établissement , a donné son consentement pour l'union des biens de la mense abbatiale de S. Pierremont dont le titre a été supprimé , à ladite maison des Chanoines Réguliers de la ville neuve de Metz , laquelle union est consommée. Le Roi charge ladite Maison à perpétuité de loger , nourrir , & enseigner douze jeunes Gentilshommes à sa nomination. Il l'a décorée du titre de College Royal de S. Louis, lui a donné pour cachet ordinaire l'écusson de ses armes , qui doit aussi être placé sur l'entrée principale , & lui a accordé tous les privilèges utiles & honorables que pouvoit désirer cet établissement.

A Metz , le 14 Novembre 1755.



Prix

Prix proposées par l'Académie Royale des Sciences, Inscriptions & Belles-Lettres de Toulouse, pour les années 1756, 1757, & 1758.

LA Ville de Toulouse, célèbre par les prix qu'on y distribue depuis long-tems à l'Eloquence, à la Poésie & aux Arts, voulant contribuer aussi au progrès des Sciences & des Lettres, a, sous le bon plaisir du Roi, fondé un prix de la valeur de cinq cens livres, pour être distribué tous les ans par l'Académie Royale des Sciences, Inscriptions & Belles-Lettres, à celui qui, au jugement de cette Compagnie, aura le mieux traité le sujet qu'elle aura proposé.

Le sujet doit être alternativement de Mathématique, de Médecine & de Littérature.

Le sujet proposé pour le prix double de cette année 1755, étoit *l'Etat des Sciences & des Arts à Toulouse sous les Rois Visigots; & quelles furent les Loix & les Mœurs de cette Ville sous le gouvernement de ces Princes.*

Quelques-uns des ouvrages présentés contiennent des recherches & des conjectures qui auroient pu mériter le prix, si elles avoient été suffisamment dirigées vers

II. Vol.

G

les principales parties du sujet proposé , & si les Auteurs eussent eu soin d'en tirer tous les avantages qui pouvoient en résulter. Mais leur négligence à ces deux égards a déterminé l'Académie à réserver encore ce prix double , pour le joindre à celui de 1758 , qui sera de 1500. livres , & pour lequel elle propose de nouveau le même sujet. Ceux qui composeront pour ce prix , doivent s'attacher à déterminer avec le plus de clarté & de solidité , qu'il sera possible , l'état des Loix , des Mœurs , des Sciences & des Arts à Toulouse , & dans l'étendue du Royaume dont cette Ville fut la capitale sous les Rois Visigots.

Lorsque les Sçavans furent informés que le sujet du prix double de 1756 seroit encore de *déterminer la direction & la forme la plus avantageuse d'une digue , pour qu'elle résiste avec tout l'avantage possible à l'effort des eaux , en ayant égard aux diverses manieres dont elles tendent à la détruire* , ils furent avertis que l'Académie n'a pas moins en vue les digues destinées à élever les eaux , ou à changer leur direction , que celles qui ont pour objet de défendre les bords de la mer ou ceux des rivières.

Quant au prix triple de 1757 , qui a pour sujet *la Théorie de l'Onie*, les Sçavans furent avertis l'année dernière , que l'A-

cadémie , en priant les Auteurs de se renfermer dans le sujet proposé , demande principalement une exposition exacte & prouvée des fonctions de chaque partie de l'Oreille pour la perception du son.

Les Auteurs qui ont déjà remis des ouvrages sur ces sujets , pourront les présenter derechef , après y avoir fait les changemens qu'ils jugeront convenables.

Les Sçavans sont invités à travailler sur ces sujets , & même les associés étrangers de l'Académie. Ses autres membres sont exclus de prétendre au prix.

Ceux qui composeront , sont priés d'écrire en François ou en Latin , & de remettre une copie de leurs ouvrages qui soit bien lisible , surtout quand il y aura des calculs algébriques.

Les Auteurs écriront au bas de leurs ouvrages une sentence ou devise ; mais ils n'y mettront point leur nom. Ils pourront néanmoins y joindre un billet séparé & cacheté , qui contienne la même sentence ou devise , avec leur nom , leurs qualités & leur adresse : l'Académie exige même qu'ils prennent cette précaution , lorsqu'ils adresseront leurs écrits au Secrétaire. Ce billet ne fera point ouvert , si la piece n'a remporté le prix.

Ceux qui travailleront pour le prix ,

G ij

pourront adresser leurs ouvrages à M. l'Abbé de Sapte, Secrétaire perpétuel de l'Académie, ou les lui faire remettre par quelque personne domiciliée à Toulouse. Dans ce dernier cas il en donnera son récépissé, sur lequel sera écrite la sentence de l'ouvrage, avec son numero, selon l'ordre dans lequel il aura été reçu.

Les paquets adressés au Secrétaire doivent être affranchis de port.

Les ouvrages ne seront reçus que jusqu'au dernier Janvier des années pour le prix desquelles ils auront été composés.

L'Académie proclamera dans son assemblée publique du 25 du mois d'Août de chaque année, la piece qu'elle aura couronnée.

Si l'ouvrage qui aura remporté le prix, a été envoyé au Secrétaire à droiture, le Trésorier de l'Académie ne délivrera ce prix qu'à l'Auteur même qui se fera connoître, ou au porteur d'une procuration de sa part.

S'il y a un récépissé du Secrétaire, le prix sera délivré à celui qui le représentera.

L'Académie qui ne prescrit aucun système, déclare aussi qu'elle n'entend point adopter les principes des ouvrages qu'elle couronnera.

ARTICLE III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

CHRONOLOGIE.

*Suite de la Lettre de M. L. R. Desh. P. R.
sur la Chronologie de M. Newton.*

M. Newton (1) confond aussi Sésac avec Osiris, mais il est aisé de montrer en deux mots qu'il se trompe. Selon lui, Sésac monta sur le trône d'Egypte pendant le regne de Salomon : or il est certain, & tous les habiles gens en conviennent, que le bœuf, symbole d'Osiris, étoit adoré dès les tems de Moïse. Le Géographe Estienne dit que la ville de Thebes, cette fameuse Diospolis appelée No-Hammon dans l'Ecriture Sainte, avoit été bâtie par Osiris & Isis. Κτίσμα Οσίριδος καὶ Ἰσίδος. Diodore dit la même chose. Or si les peuples de la Thébaïde sont les plus anciens habitans de l'Egypte, comme (2) les Historiens en conviennent, si Thebes fut d'a-

(1) Newton, p. 83. (2) Diodore, L. 1.

bord le siège des Rois d'Egypte, où en sera M. Newton avec son Sésac ?

Les Historiens (1) nous disent encore qu'Osiris enseigna l'Agriculture aux Egyptiens, que son épouse leur donna l'usage du froment & de l'orge qui croissoient auparavant comme des plantes inconnues & négligées. En un mot, ils conviennent qu'Osiris fut le Législateur des Egyptiens. Y a-t'il là quelque chose qui puisse regarder Sésac ? Est-ce que l'Egypte n'étoit pas dès les temps de Joseph, le grenier de tous les peuples circonvoisins ? Cet Empire n'étoit-il pas gouverné par d'excellentes loix ? L'Ecriture elle-même loue le gouvernement & la sagesse des Egyptiens dans ces temps reculés, &c. Ces objections & plusieurs autres que je pourrois accumuler ici, se présentent naturellement à l'esprit ; pourquoi M. Newton n'en a-t'il point fait usage, les croyoit-il peu dignes de son attention ?

« (2) Sous le regne d'Ammon, pere
 » d'Osiris ou Sésac, & ayeul d'Orus & de
 » Bubaste, les Thébains commencerent à
 » s'appliquer à la navigation & à l'Astro-
 » nomie, & par le lever & le coucher Hé-

(1) Diodore, L. 1. Plutarque dans son Traité d'Osiris & d'Isis. (2) Newton, p. 83.

» liaque des Etoiles , ils déterminèrent la
 » longueur de l'année solaire ; ils ajouterent
 » à la vieille année du Calendrier , cinq
 » jours qu'ils consacrerent à ses cinq en-
 » fans , &c. ».

Cette détermination de l'année solaire ,
 doit être attribuée à Osiris , Prince éclairé
 & très-instruit. J'en ai de bonnes preuves ,
 & si mes réflexions donnent lieu à une ré-
 ponse , j'aurai occasion de développer ce
 point d'histoire que je ne mets point ici
 pour ne pas trop m'étendre.

« (1) Car il n'est pas vraisemblable que
 » l'équation du mouvement du soleil ait
 » été connue des l'enfance de l'Astrono-
 » mie ». Mais l'Astronomie avoit pris son
 origine dans les plaines de Sennaar , avant
 la dispersion des peuples , & il est constant
 que cette équation a été connue & fixée
 par le fondateur de la Monarchie Egyp-
 tienne. Elle a été connue aussi des Chinois
 sous leur Empereur Yao dont le regne passe
 l'an 2000 avant Jesus-Christ.

« (2) Jules César la corrigea , en y ajou-
 » tant un jour tous les quatre ans , & en
 » fit l'année Romaine ».

Cette correction étoit faite dès le tems
 d'Osiris , & c'est ce qu'il est très-aisé de

(1) Newton , p. 84. (2) *Ibid.*

prouver par la composition de la grande période de 36525 ans qui fut dès-lors en usage.

« (1) Quand Amenophis eut fixé à l'équinoxe du printems le commencement de la nouvelle année Egyptienne de 365 jours, il mérita le monument dont on a parlé ci-dessus ». (2) Ce monument étoit un cercle d'or de 365 coudées de circonférence, divisé en 395 parties égales, pour représenter tous les jours de l'année; on avoit aussi décrit sur chaque partie, le lever & le coucher héliaque des étoiles.

Si l'on prouve que cet Amenophis n'est pas différent du Prince Manoph ou Menès fondateur de la Monarchie Egyptienne, & que Menès & Osiris sont deux noms différens du même Prince, il se trouvera que M. Newton parle ici contre son propre sentiment. (3) Le Chevalier Marsham fait voir, qu'il y a eu plusieurs Amenophis; il dit de plus & avec raison, que ce nom d'Amenophis, comme celui de Memnon, ne différent point du nom de Menès. *Phamenophis itaque, sive Amenophis, Thebanis is est, qui Gracis Memnon, nomen ex Menis, primi Regis, nomine componi videtur. Memnoph Gracis, Euphonia gratiâ. Men-*

(1) Newton, p. 69. (2) Diodore, L. 1.

(3) Marsham, p. 401.

DECEMBRE. 1755. 153

non sine Memnon. Je crois donc que cet Amenophis dont la statue étoit à Thebes dans les Syringes, & auquel on dédia le riche monument dont on vient de parler, n'est point différent de Menès auquel étoit due la fixation de l'année Egyptienne. Il est aisé même de le faire voir par les propres paroles de M. Newton qui dit page 104, qu'Amenophis bâtit la ville qu'il appella de son nom, Amenoph ou Memphis. Or (1) Memphis fut bâtie par Menès fondateur de la Monarchie Egyptienne. Amenophis & Menès sont donc un seul & même Prince.

« (2) Plusieurs nations célébrèrent sous des noms différens, les louanges de Sésostris, à cause de ses grandes conquêtes. Les Chaldéens l'appelloient Belus, qui en leur langue veut dire Seigneur : les Arabes le nommoient Bacchus qui en leur langue signifie *grand* : les Phrygiens & les Thraces lui donnoient le nom de Mafors, Mavors, Mars, qui veut dire vaillant, &c ».

Le culte de Belus existoit chez les Chaldéens plusieurs siècles avant Sésac & Sésostris. Je n'ignore pas aussi qu'il y a eu plusieurs *Belus*, mais ils sont tous anté-

(1) Hérodote, L. 2. (2) Newton, p. 101.

rieurs aux deux Princes Egyptiens. Sans sçavoir si le nom de Bacchus signifie grand dans la langue des Arabes, je ne doute pas que Bacchus ne soit le même qu'Osiris, mais non point que Bel & Sésac. Quant au Mavors, Ares, Marts, je crois qu'il est le Nemrod de l'Ecriture Sainte, connu des Grecs sous le nom de Ninus, & adoré des Chaldéens sous le titre générique de Baal. Ces quatre noms Ares ou Arès, Marts, Ninus & Nemrod, paroissent fort différens, il sont formés cependant de la même racine. Arats, signifie *violentia usus fuit, fortem aut violentum se exhibuit*. D'Arats vint Arès, Tyran, Conquérant, & avec le même du participe Marets ou Mavorts. On remarquera que chez les Latins, Mars fait au génitif Martis, ce qui prouve qu'on a dû prononcer dans l'origine Marts au lieu de Mars, qui est plus doux à la prononciation, & que pour cette raison on a préféré. Dans mes réflexions sur la page 73 de M. Newton, j'ai déjà remarqué que le changement des lettres S, TS, T, étoit fort communs. Ainsi on prononçoit indifféremment Aens, Mavorts, & Mars ou Marts.

Dans Némrod, nom que je crois un peu corrompu, il doit y avoir l'n. Cette insertion de l'n est commune; on en a vu un

exemple dans Noph , Moph , & Manoph qui expriment la ville de Memphis. Avec cette *n* insérée , on aura donc Ninmrod , ce qui doit être interprété *Nin* , le *Conquérant ou le Tyran*. On peut consulter la Dissertation d'un sçavant (1) Académicien , dans laquelle on établit un parallele aussi ingénieux que solide entre les deux Conquérans Ninus & Nemrod. Quelqu'un a déjà remarqué que le nom de Baal ou Bel , a formé le *bellum* des Latins , parce que Mars est le premier qui se soit servi des armes , & qu'il est réputé le dieu des guerriers.

« (2) Les Egyptiens l'appelloient Héro ou Hercule.

Je ne connois point ce nom de Héro ; je ne crois point non plus que quelque Ancien ait dit que les Egyptiens donnerent à Osiris le nom d'Hercule. Je pense que cet Hercule n'est point différent de Caman , frere de Misor ou Mesraïm , frere par conséquent d'Osiris. On peut voir à cette occasion une Dissertation imprimée dans la Bibliothèque choisie de M. le Clerc , dans laquelle on établit ce sentiment.

« (3) En le déifiant , ils lui donnerent les

(1) M. Gibert de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. (2) Newton , p. 102. (3) *Ibid.* p. 102.

156 MERCURE DE FRANCE.

» noms de ce fleuve (du Nil) , Sihor ;
» Nilus & Ægyptus ».

Sichor signifie noir , & ce nom n'est qu'une traduction ou épithete de celui de Ham. Les Egyptiens avoient donné ce nom de Ham , à leur royaume , à leur fleuve & à Thebes leur ville capitale. Le nom d'Ægyptus est bien plus récent , il exprime en grec un espece de Vautour extrêmement noir , il n'est donc que la traduction du nom de Ham.

« (1) Les Grecs ayant entendu les
» Egyptiens s'exprimer ainsi dans leurs
» cantiques lugubres : O Sihor , Bou Sihor ,
» prirent delà occasion de l'appeller Osiris
» & Busiris ».

Le nom d'Osiris ne dérive pas de Sihor ; une lettre aspirée telle que le Cheth ne s'éclipse pas ainsi ; Osiris & Siris viennent d'une autre source. Quant aux noms de Busiris , Taposiris , on peut consulter saint Clément d'Alexandrie.

« (2) Osiris fut donc tué la cinquieme
» année d'Afa par son frere Japer , que les
» Egyptiens appelloient Typhon , Python
» & Neptune : ce fut alors que les Ly-
» biens sous la conduite de Japer & de son
» fils Atlas , envahirent l'Egypte , & exci-

(1) Newton , p. 102. (2) *Ibid.* p. 103.

» terent la fameuse guerre des Dieux &
» des Géants ».

Comme M. Newton lui-même fait Japet frere d'Osiris, on peut juger delà si j'ai eu tort de dire qu'Hammon étoit Ham, qu'Osiris étoit le fondateur de la Monarchie Egyptienne ou Mesraïm. Mais Japet qu'on ne peut méconnoître ici pour le Patriarche Japhet étoit oncle d'Osiris & non point son frere : les Grecs ont jetté M. Newton dans cette méprise parce qu'ils font Japet frere de Chronos ; mais il y a eu deux Chronos comme on peut le voir par le fragment de Sanchoniathon ancien auteur Phénicien. Le premier Chronos est Noë, le second est Ham ; le Poëte Nonnus dit aussi que le nom d'Hammon chez les Arabes étoit Chronos. Il est donc vrai que Japet étoit frere du second Chronos & fils du premier, par conséquent oncle d'Osiris.

Je pense aussi comme M. Newton que ce même Japet est Neptune, mais non point Python ou Typhon. Est-il donc si difficile de reconnoître ce Python dans Phuth, frere de Mesraïm. Ham avoit eu l'Afrique en partage, il la distribua à ses enfans. Chus eut l'Ethiopie, & depuis on a toujours appelé les Ethiopiens des Chusites ; Mesr, Misor, ou comme l'appelle

l'Ecriture Sainte, Mesraïm, eut l'Egypte qui porte encore aujourd'hui son nom ; Canaan eut le país de ce nom , & enfin Phuth eut les país qui sont à l'occident de l'Egypte.

« (1) Sur ces entrefaites , Amenophis
 » quitta la Basse-Egypte , & vint à Mem-
 » phis suivi par les restes de l'armée Ethio-
 » pienne de son pere ; étant arrivé dans
 » ce país , il fit passer le Nil dans un autre
 » canal , sous un Pont neuf qu'il bâtit en-
 » tre deux montagnes ; en même-tems il
 » bâtit & fortifia cette ville contre Osarfi-
 » phus , & l'appella de son nom Amonoph
 » ou Memphis ».

Cet Amenophis comme nous l'avons déjà insinué est le même que Menès fondateur de la Monarchie Egyptienne. Le nom bien orthographié est Manof ou Menouf , comme les Arabes prononcent. Les Grecs ont étrangement corrompu ce nom. Ils l'ont écrit tantôt Menevis , Mnevis , Memphis , tantôt Menophis Minevis , Meneus , Menes , Menon , &c. car on le trouve écrit de toutes ces manieres. Ce nom signifie ville , habitation. Ainsi on appelloit *Menouf* *Mesr* ou la ville de Mesraïm , celle que les Grecs appellèrent toujours *Memphis* , mais que les Orientaux nomment

(1) Newton, p. 103.

D E C E M B R E. 1755. 159
encore aujourd'hui Manof, Monf & Mefr.
Hérodote & Jofephe attribuent la fonda-
tion à Menès. En un mot, Menès n'a été
appellé ainfi que du nom de la ville qu'il
avoit fait bâtir ; car fon véritable nom
étoit Mefr, ou Mifor, comme il eft appellé
dans le fragment de Sanchoniathon.

M. Newton place cette expédition d'A-
menophis fept ans après celle des Argo-
nautes, c'est-à-dire, l'an 930. Est-il vrai-
semblable que la ville de Memphis ait été
bâtie fi tard ?

« (1) Il eft sûr que cet Hercule de Tyr
» ne fçauroit être plus ancien que la guerre
» de Troye, parce que les Tytiens ne
» commencèrent à voyager fur la Média-
» terranée, qu'après cette guerre.... (2)
» Jofephe fait mention d'un autre Hercule
» plus ancien, en l'honneur duquel Hiram
» fit bâtir un Temple à Tyr : peut-être y
» avoit-il auffi avant lui un Hercule de
» Tyr qui avoit établi le commerce des
» Tyriens fur la Mer Rouge, du tems de
» David & de Salomon ».

Sans doute il y avoit un ancien Hercule,
& bien antérieur à Salomon & à David.
Il y en avoit un contemporain d'Ofiris.
Il étoit fils du Nil, felon Cicéron, c'est-

(1) Newton, p. 118. (2) *Ibid.* p. 119.

à-dire, fils de Ham, frere par conséquent d'Osiris ou Mefr.

Je dis qu'Hercule étant qualifié fils du *Ny*, on doit entendre par là qu'il étoit fils de Cham; on en peut voir la raison dans la réflexion que j'ai faite précédemment sur la page 102 de M. Newton. Le nom d'Hercule ne se trouve point parmi les enfans de Ham, aussi n'étoit-ce là qu'une épithete qui, selon la remarque ingénieuse de M. le Clerc, paroît ne signifier rien autre chose que *Marchand*, *Négociant*, *Harokel*. Mais écoutons l'Auteur de l'*Ety-mologicon Megad*: Τὸν Ἡρακλῆον φασὶ, καὶ τὰ τὴν Ἀιγυπτίων διάλεκτον, ΧΩΝΑ λεγέσθαι. *Hercule est appelé Cona dans le Dialecte Egyptien*. Méconnoîtra-t-on ici Canaan ou *Cna* frere d'Osiris? Eusebe à la suite du fragment de Sanchoniathon, qualifie Osiris, frere de XNA, le premier, dit-il, qui ait été appelé Phénicien par les étrangers. Hercule est donc Canaan fils de Ham; aussi les Grecs font-ils Hercule fils de Jupiter, & en Egypte on ne connoissoit point d'autre Jupiter qu'Hammon ou Ham. Quant à l'épithete d'*Harokel*, *Marchand*, elle n'a rien de ridicule. Canaan se distingua par son grand commerce, au point que dans l'Ecriture même *Cnani* signifie un Marchand. Dans Etienne de Byzance

XNA exprime la Phénicie , & $\chi\rho\alpha$ un Phénicien , ainsi on ne doit point ranger cette étymologie au nombre des conjectures. Hercule a été encore appelé Mélicerte , mais ce nom ne signifie que Roi de la ville.

»(1) Après que les Phéniciens & les Grecs
 » eurent reçu des Egyptiens l'art de na-
 » viger , & la maniere de faire de longs
 » vaisseaux à voiles & à un rang de rames ,
 » les Sidoniens porterent leur commerce
 » dans la Grèce , & le continuerent pen-
 » dant 150 ans.

Ce que dit ici M. Newton manque d'exaétitude. Les Phéniciens sont les plus anciens commerçans , & les premiers navigateurs : non-seulement ils ont les premiers trouvé l'art de la navigation (2) , mais encore ils ont appris aux autres peuples à donner des batailles sur mer , à user du droit de la royauté , & à soumettre les peuples voisins. Le nom seul d'Hercule qui a fait tant de bruit parmi les Grecs , prouve bien que les Phéniciens ont sçu profiter d'abord de la situation avantageuse de leur país pour le commerce maritime. Marsham , page 109 , cite un passage de Joseph , qui fait voir que les Egyptiens

(1) Newton , p. 121. (2) Sanchoniathon. Strabon , L. 16. Plin , L. 5. c. 12, Joseph. Antiq.

n'ont été connus des Grecs que par le canal des Phéniciens.

« (1) Du tems d'Erechthée , Roi d'A-
 » thenes , & de Celeus , Roi d'Eleufis ,
 » Cerès vint dans l'Attique , éleva Tripto-
 » leme , fils de Celeus , & lui apprit à semer
 » des grains ; elle coucha avec Jafon , &c.

Comment M. Newton n'a-t'il point vu que cette Cerès étoit Egyptienne , & femme d'Osiris , conféquemment qu'il ne s'agit ici que de l'introduction de fon culte dans la Grece ? (2) Erechthée étoit Egyptien ; pendant une famine qui défoloit la Grece , il y transporta des blés : il fut établi Roi par les Athéniens en reconnoiffance de ce bienfait. Erechthée leur enseigna les sacrifices de Cerès , & établit à Eleufis les mystères de cette Déesse , & des Prêtres pour en observer les pratiques sur le modèle de ceux d'Egypte.

Cette époque de l'introduction des mystères de Cerès dans la Grece est fixée par les Interprètes des marbres d'Arondel à l'an 1426 avant J.C. environ 280 ans avant la guerre de Troye. M. Newton la fixe à l'an 1030 , la différence est de 396 : est-ce là ce qu'il appelle ne pas porter l'exactitude jusqu'à une année près ?

(1) Newton, p. 141. (2) Diodore.

» (1) Au retour de Sésostris en Egypte,
 » son frere Danaïs attenta non-seulement
 » à sa vie , comme on a déjà dit , mais
 » commanda encore à ses cinquante filles
 » qui épouserent les fils de Sésostris , de
 » tuer leurs maris , après quoi il se sauva
 » d'Egypte sur un long vaisseau , &c.

Dans la chronique abrégée à l'époque
 956 , M. Newton dit » Séfac est tué par
 » son frere Japer.

Si l'on suppose , avec M. Newton , que
 Sésostris soit le même que Séfac & qu'Os-
 iris , il faudra dire aussi que ce Prince a
 été tué par un de ses freres. Après avoir
 prouvé plus haut la fausseté de cette pré-
 tendue identité , si le fait se trouvoit être
 le même , ce ne pourroit être qu'un effet
 du pur hazard ; mais comme il est entière-
 ment faux , & que Diodore nous dit ,
 » que Sésostris ayant perdu la vue après un
 » regne de 33 ans , se donna volontairement
 » la mort » (2) , il est visible que M. New-
 ton ne marque cet assassinat que pour sou-
 tenir le parallele qu'il a établi entre Sé-
 sostris , Osiris & Séfac. Pourquoi tromper
 ses Lecteurs , altérer les faits , & jeter de
 l'obscurité où il n'y en a point ?

En lisant ces passages dans M. Newton ,

(1) Newton, p. 144. (2) Diodore, L. 1.

il me semble entendre quelqu'un qui dit , Louis XIV. qui est le même que Philippe Auguste & que Clovis , est tué par son frere Pharamond ; les Anachronismes de M. Newton ne sont guere moins violens.

» (1) Hérodote dit que les Phéniciens
 » qui suivirent Cadmus , introduisirent
 » plusieurs sciences dans la Grece ; car il y
 » avoit parmi ces Phéniciens des gens ap-
 » pellés *Curetes* , qui étoient plus versés
 » dans les Arts & dans les sciences de la
 » Phénicie que d'autres : les uns s'établi-
 » rent dans la Phrygie , où ils furent ap-
 » pellés *Corybantes* , les autres dans la
 » Crete , où on leur donna le nom d'*Idœi*
 » *Dactyli* , &c.

Ces gens , appelés *Curetes* , *Corybantes* , &c. étoient des Prêtres Phéniciens, comme les noms qu'ils portent nous l'apprennent. *Curete* , signifie *châtré* , parce que ces Prêtres , comme l'on sçait , étoient presque tous eunuques. *Corybante* signifie Sacrificateur, Prêtre , de *Corban* , sacrifice, oblation : les Chrétiens Orientaux se servent encore aujourd'hui de ce terme pour exprimer le sacrifice de la Messe.

» (2) Les deux premiers Rois de Crete
 » qui regnerent après l'arrivée des Cure-

(1) Newton, p. 154. (2) *Ibid.* p. 158.

» tes, furent Asterius & Minos. Europe
 » fut femme d'Asterius & mere de Minos ;
 » les Curetes du mont Ida furent les com-
 » patriotes , & vinrent avec elle ; par
 » conséquent il faut qu'Asterius , Europe ,
 » & Minos soyent le Saturne , la Rhea , &
 » le Jupiter des Crétois.

Je doute que ce raisonnement soit bien
 conséquent, puisque les Curetes & les Co-
 rymbantes qui suivirent Cadmus en Grece ,
 étoient des Prêtres Phéniciens : il est , ce
 me semble , plus naturel de penser qu'a-
 vec la connoissance des Arts & des scien-
 ces , ils portèrent encore celle des Divini-
 tés qui étoient adorées dans la Phénicie ,
 & dont ils étoient les Ministres.

» (1) Car les Phéniciens dans leur pre-
 » mier voyage en Grece donnoient le
 » nom de Jaopater , Jupiter à tous les
 » Rois.

Je doute très-fort que le nom de Jupiter
 ait été connu des Phéniciens ; il n'étoit
 seulement pas en usage en Grece. Je ne
 connois que les Latins qui l'aient employé
 pour exprimer des Princes , fondateurs de
 quelques Empires , des Héros qui par leurs
 belles actions avoient mérité la déifica-
 tion ; mais jamais il n'a été un nom géné-
 rique de tous les Rois.

(1) Newton , p. 158.

Ce nom de Jupiter ne vient pas de Jao-pater, il vient du *Zeus* des Grecs, & le *Zeus* des Grecs vient lui-même du *Dzew* des Orientaux, qui signifie *Possesseur, Maître, Seigneur*.

Les Grecs donnoient assez indistinctement le nom de *Zeus* à tous leurs Dieux, comme les Phéniciens donnoient aux leurs celui de Baal, Bel.

« (1) Macrobe dit qu'après la mort de
 » Saturne ; Janus lui dressa un autel com-
 » me à un Dieu, établit des cérémonies sa-
 » crées, & institua les Saturnales, & qu'on
 » lui sacrifioit des hommes, jusqu'à ce
 » qu'Hercule emmenant en Italie les bes-
 » tiaux de Geryon, y abolît cette coutu-
 » me ; on peut voir par ces sacrifices hu-
 » mains que Janus étoit un descendant de
 » Lycaon ; ce caractère a quelque rapport
 » à Œnotrus.

Ce que M. Newton dit ici n'est pas juste : ces sacrifices *inhumains* qu'on faisoit en l'honneur de Molok ou Saturne, ou Chronos, (car c'est le même Dieu sous différens noms) avoient pris leur origine dans la Phénicie, & n'avoient aucun rapport aux Rois d'Italie ou de Grece. Les Phéniciens, Hercule lui-même, fondateur du Royau-

(1) Newton, p. 164.

me de Phénicie , portèrent ces sacrifices partout où leur religion put prendre racine , de même que Didon les porta en Afrique , lorsqu'elle y alla fonder Carthage. Au reste la religion Phénicienne pouvoit être connue en Afrique avant l'arrivée de Didon , puisqu'Hercule avoit poussé ses découvertes par mer jusqu'au détroit de Gades , où il fit élever ces fameuses colonnes connues sous son nom. M. Newton convient lui-même , page 171 , que l'idolâtrie commença dans la Chaldée & l'Egypte , d'où elle s'étendit dans la Phénicie & les pays voisins longtems avant qu'elle eût été introduite en Europe.

(1) • Cependant du tems de Moyse ,
 » tous les charriots de l'Egypte , avec les-
 » quels Pharaon poursuivit Israël , ne
 » montoient qu'à 600.

Cela est vrai : mais en doit-on conclure que l'Egypte n'en possédoit pas un nombre beaucoup plus considérable ? Pharaon dans la poursuite des Israelites , à laquelle il ne s'attendoit pas , ne put se servir que des charriots qui pouvoient être alors à Tanis & dans les environs ; il n'eut pas le tems d'en rassembler davantage.

Voilà , Monsieur , les observations que

(1) Newton , p. 178.

168 MERCURE DE FRANCE.

j'avois à faire sur la Chronologie des Grecs, par M. Newton. Je n'ai relevé que les Anachronismes qui m'ont paru les plus hardis : j'aurois pu en relever un plus grand nombre, puisque tout est Anachronisme dans un système fondé sur de pareils principes. Je suis réellement fâché qu'un aussi grand homme se soit trop prévenu en faveur de l'observation d'Eudoxe pour la fixation de l'époque des Argonautes. Avec une lecture vaste, il étoit en état de faire d'importantes découvertes en fait de Chronologie : j'en juge par ce système, que je crois faux, mais qui par là même a demandé un effort de génie d'autant plus grand. La vérité ne coûte pas tant de peines à dévoiler.

HISTOIRE NATURELLE.

*Lettre de M. l'Abbé J*** à M. le Chevalier de B*** sur les pétrifications d'Albert.*

Monsieur, je n'aurois jamais pensé à répondre aux remarques critiques que le prétendu Observateur de Peronne a fait insérer dans le Mercure de Juillet dernier, si vous n'aviez pas exigé de moi cette preuve de complaisance. Je n'avois même
fait

fait jusqu'alors que me divertir avec mes amis des découvertes qui remplissent sa lettre. Je croyois que le parti le plus raisonnable étoit de voir d'un œil indifférent cet adversaire, m'imaginant bien que le public judicieux ne manqueroit pas, en comparant la dissertation avec la critique, de me rendre justice; mais vous me conseillez de répliquer, parce que vous craignez, dites-vous, Monsieur, que l'imputation de faux, dont on m'accuse, ne fasse impression sur ceux qui ne sont pas en état de faire la différence d'un observateur attentif, d'avec un critique aussi prévenu que peu éclairé: Il est, ajoutez-vous, des accusations qu'il n'est pas permis à un Auteur de négliger, telle qu'est en particulier celle d'avoir trahi la vérité.

Persuadé de la justesse de cette réflexion, je vais examiner, Monsieur, avec la plus exacte recherche les remarques du critique.

Reprenons, Monsieur, les six articles de l'anonyme de Peronne.

1°. Il se trompe, lorsqu'il avoue avec moi, que l'eau du puits du sieur Decalogne est effectivement à trente-cinq pieds jusqu'à son niveau. Je n'ai pas dit cela dans ma description, puisque je me suis servi du terme de *déduction faite du niveau de l'eau*

à celui de la carrière. Si l'Anonyme avoit mesuré exactement la hauteur du puits depuis le rez-de-chaussée de la cour jusqu'au niveau de l'eau , il auroit trouvé trente-huit pieds , sur lesquels , pour avoir la juste profondeur de la carrière de pétrifications , au niveau du commencement de son ouverture , il faut ôter sept pieds , ce qui fait trente-un pieds pour la hauteur de cette carrière du niveau de la cour , au niveau de son entrée ; mais comme de l'entrée de la carrière de pétrifications jusque vers le milieu , il y a une pente douce qui peut avoir quatre pieds , qu'il faut joindre avec les trente-un pieds déjà supposés , j'ai eu raison d'avancer dans ma dissertation , que la carrière de pétrifications avoit environ 35 à 36 pieds de profondeur. Ce qui a trompé l'Anonyme de Peronne , (ce qui trompe encore tous les jours plusieurs de ceux que la curiosité , plutôt que l'amour de la recherche , conduit à Albert) c'est qu'il a confondu la carrière dans laquelle le propriétaire a commencé à tirer de la pierre , laquelle carrière n'a en effet à son entrée que vingt-quatre pieds de profondeur , c'est-à-dire quatorze , depuis le niveau de la cour jusques dans la cave du propriétaire , & dix du niveau de cette cave au niveau de la

premiere carriere ; mais pour avoir la véritable profondeur de la carriere dans laquelle se trouvent les pétrifications , il falloit de plus mesurer l'escalier de terre qui conduit de la premiere carriere de pierres jusques dans celle de pétrifications , & il auroit trouvé qu'il y a sept pieds ; ce qui , ajouté aux vingt-quatre déjà connus , donne trente-un pieds de profondeur : enfin il falloit remarquer & ajouter à ces trente-un pieds les quatre pieds de pente que la carriere de pétrifications a depuis le niveau du sol de son entrée , jusques vers son milieu , ce qui , avec les trente-un pieds , produit les trente-cinq pieds de profondeur que j'ai assignés à la carriere de pétrifications. Ce n'est pas avec moins de raison que j'ai ajouté dans ma dissertation , que la partie de la pétrification qui s'étend sous le jardin , est bien plus profonde , par rapport au niveau du jardin. Si l'Anonyme de Peronne s'étoit donné la peine de passer dans ce jardin , & d'observer que pour y parvenir , il faut monter un escalier de pierre qui porte plus de dix pieds au-dessus du niveau de la cour , & que de plus le terrain du jardin va en montant depuis son entrée jusqu'au fossé qui le borne à son extrémité , il ne se seroit pas embrouillé dans une prétendue dé-

H ij

monstration inutile par rapport à la question présente , & parfaitement contraire aux principes d'une bonne Physique. Je dis d'abord inutile par rapport à la question présente , puisque ne donnant que trente-cinq pieds de profondeur à la carrière de pétrifications , dans son niveau le plus bas , comparé avec la profondeur du niveau de l'eau du puits au niveau de la cour , l'eau du puits qui est à trente-huit pieds de profondeur , ne peut pas , dans mon observation , pénétrer dans la carrière & la remplir d'eau ; ce que l'Anonyme prétend cependant devoir arriver dans mon sentiment. Je dis en second lieu , que quand bien même la carrière seroit plus profonde que le niveau de l'eau du puits , il pourroit encore se faire que la carrière n'en fût pas plus humide : Il ne faut qu'une couche de glaise pour retenir l'eau : C'est ce qu'on remarque dans quelques maisons où les caves sont plus profondes que les puits qui en sont voisins. Je m'étonne même que l'habitant d'une ville aussi environnée d'eau , comme l'est Peronne , n'ait pas remarqué qu'il y a chez lui beaucoup de caves , dont le niveau est inférieur à celui des étangs & des fossés remplis d'eau , qui en sont cependant très-proches. Enfin , si l'Anonyme avoit quelque connoissance de

l'origine des fontaines , & des miracles naturels que les eaux ramassées dans les différens réservoirs des montagnes , produisent dans ces fontaines (1) minérales , qui , prenant leurs sources dans la même montagne , & coulant par des canaux voisins les uns des autres , conservent cependant des qualités différentes , il n'auroit pas raisonné sur un principe aussi faux en bonne Physique , qu'éloigné du point de la question présente.

2°. On ne voit pas quel peut être le but de l'Anonyme de Peronne. Qu'entend-il, lorsqu'il dit , *que les ponts qui sont sur la rivière d'Albert , n'ont pas , à vue d'œil , plus de dix pieds sous voûte ?* Parle-t'il de la hauteur du milieu de l'arche des ponts au niveau de l'eau , ou du niveau de l'eau au fond de la rivière ? Au reste qu'il entende ce qu'il voudra par cette phrase inintelligible , *quid ad me ?* Que m'importe cette hauteur dont je n'ai point parlé dans ma dissertation , & qui est aussi étrangère à mon système , que ce

(1) Si l'Anonyme ne veut point aller faire cette remarque à Forges , il lui sera facile de satisfaire sa curiosité à Corbie. Il verra dans cette ville voisine de Peronne , trois fontaines minérales , différentes dans leurs degrés , couler cependant à trois pieds de distance les unes des autres , sans se confondre.

que l'Anonyme de Peronne ajoute, lorsqu'il dit *que la riviere est pleine de sources* ? Encore une fois quel rapport ces deux observations ont-elles avec ce que j'ai avancé ? Pourvu que depuis l'endroit où l'on a commencé à couper les terres de la colline pour bâtir la ville & le fort d'Albert , on ait tracé un nouveau lit à la riviere pour la faire couler en forme de canal , autour de la nouvelle habitation , & la faire passer dans la ville. Que m'importe qu'elle ait *à vue d'œil dix pieds sous vent* , & *qu'elle soit pleine de sources* ? il suffit d'examiner le cours de cette riviere lorsqu'elle passe autour & dans Albert , & en particulier à l'endroit où elle coule à côté de la place , sous quelques-maisons , pour se persuader qu'elle n'est pas là dans son lit naturel , & qu'elle forme un canal factice : Voilà où tend & où se borne mon observation sur cette riviere.

3°. La troisieme remarque de l'Anonyme de Peronne n'est pas moins inutile que la seconde. En disant , que *les terres de la pétrification sont de différentes nuances brunes* , mais *qu'il est vrai qu'elles blanchissent à l'air* , que prétend-il contre mon observation ? S'il avoit eu l'attention de remarquer qu'il n'y a que la glaise qui blanchit à l'air , en perdant une partie de cette huî-

le grasse dont elle est imprégnée, ce qui n'arrive pas aux autres couches de terres, ni aux pétrifications, il nous auroit épargné une remarque aussi fausse qu'inutile.

4°. Je placerois la quatrième remarque de l'Anonyme de Peronne dans le même degré d'inutilité que les deux précédentes, si elle ne m'avoit pas donné occasion dans le dernier voyage que je viens de faire à Albert, de chercher des coquillages avec plus d'attention que la première fois, & par-là de faire une découverte nouvelle. L'Anonyme de Peronne m'accuse de *paraître insinuer que les coquillages qu'on trouve dans la carrière, sont pétrifiés, tandis qu'ils sont au naturel* : mais où ai-je dit dans ma dissertation que ces coquillages sont pétrifiés ? où ai-je insinué cette assertion ? Au contraire, en envoyant à quelques personnes distinguées, & en particulier à Monsieur le Duc de Chaulnes, des morceaux de ces pétrifications, j'ai toujours fait remarquer que les coquillages insérés dans les roseaux & autres herbes pétrifiées, étoient, ainsi que ceux que j'ai envoyés séparément, sans aucun changement visible. D'ailleurs, il n'y a rien dans ma dissertation qui puisse faire soupçonner que j'aie voulu insinuer que

ces coquillages sont pétrifiés. *C'est dans cet intervalle qui est entre les roseaux & la glaise, ai-je dit, qu'on trouve certains coquillages dont j'ai ramassé de trois especes. Les plus curieux sont ceux qui s'élevent en pyramides : on découvre aussi de ces coquillages entre les branches des roseaux pétrifiés.* Voilà, Monsieur, les termes dont je me suis servi. Je vous demande présentement si un homme qui connoît la force de sa langue, peut tirer de cet endroit, qui est le seul dans lequel je parle des coquillages, que j'ai voulu insinuer qu'ils sont pétrifiés ? J'ajouterai ici la nouvelle découverte que j'ai faite de plusieurs coquillages incrustés d'une matiere de pierre qui leur est intimement adhérent, sans cependant pénétrer dans leurs pores. J'en ai rapporté plusieurs, & entr'autres deux d'une grandeur assez considérable. A la vue de cette découverte, je me suis persuadé que le principe pétrifiant, qui a roulé & qui roule encore (comme je le dirai à la fin de cette lettre) dans cette carrière, ne s'est attaché qu'aux corps, dont les pores ont été propres pour le recevoir, & que les coquillages étant composés d'une matiere ferrée, ce principe n'a pu que s'attacher autour d'eux sans les pénétrer.

5°. L'Anonyme de Peronne regarde

sans doute la cinquieme remarque, comme une des plus importantes de toutes celles qu'il a faites sur ma dissertation, parce qu'elle semble venger l'honneur d'un Almanach qu'il paroît vouloir défendre *envers & contre tous*. En disant dans mes observations que c'étoit en vain que j'avois cherché de la fougere pétrifiée dans la carrière d'Albert, j'ai rapporté les raisons pour lesquelles je n'en ai pas même dû trouver. L'Anonyme de Peronne ne dit pas qu'il y en ait trouvé, ce qu'il falloit cependant avancer pour soutenir l'honneur de l'Almanach d'Amiens : c'est un fait sur lequel il devoit prononcer hardiment, si réellement il a été plus heureux que moi dans cette recherche. Mais au lieu de finir la dispute par une affirmation, il se retranche sur des raisons de convenance qui ne prouvent que mieux la foiblesse de sa cause. Il m'accuse de ne pas avoir bien *visité les marais d'Albert*, parce que, dit-il, *si je l'avois fait avec attention, j'y aurois trouvé des fougères*. La raison qu'il en apporte, c'est *qu'il y a des arbres, & que le sol est sablonneux*. En vérité peut-on raisonner de la sorte ? Parce que dans la partie supérieure d'un marais il pourra se trouver du sable & de la fougere (ce qui cependant n'est pas ordinaire, puisque les

H v

marais sont toujours des terrains fangeux) doit-il s'ensuivre qu'il y en ait aussi dans la partie basse de ces mêmes marais , surtout si on y suppose un ruisseau rempli d'eau ? La preuve tirée des arbres qui se trouvent dans les marais d'Albert , pour appuyer la possibilité de la fougere dans la carrière de pétrifications , n'est-elle pas encore aussi risible que contraire à l'expérience ? Ne voit-on pas tous les jours dans les marais & autour des prés , de l'osier , des saules , des peupliers , & d'autres arbres qui se plaisent dans les terrains humides , sans que pour cela on trouve de la fougere dans ces mêmes marais & dans ces mêmes prés ? Ce seroit perdre le tems inutilement que de s'arrêter davantage à répondre sérieusement à une pareille remarque. Il suffit de la réduire à sa juste valeur , en disant d'après l'Anonyme de Peronne , que *partout où il y a des arbres , il doit y avoir de la fougere* , pour en sentir tout le faux & tout le ridicule.

Quelques magnifiques morceaux de pétrifications que j'ai choisis dans le corps de la carrière , surtout dans l'endroit où l'on m'a assuré que les observateurs cités dans l'almanach d'Amiens , & quelques autres curieux , ont depuis visité la carrière , me convainquent de plus en plus

que ce qu'ils ont pris pour de la fougere, n'est que de l'argentine : la grandeur ; l'arrangement & la forme des feuilles sautent manifestement aux yeux. Tous ceux qui m'ont honoré de leur visite depuis mon retour d'Albert, ont reconnu cette vérité. J'ai cependant trouvé un connoisseur, qui d'abord ne vouloit reconnoître, dans ces différens groupes de pétrifications, ni argentine, ni fougere, ni aucune autre herbe pétrifiée. Il les regardoit comme une pure stalagmite si connue dans la lithologie ; mais ses doutes se sont bientôt dissipés, lorsque je lui ai fait remarquer à la base de chaque morceau les trous des fibres qui se conservent vuides dans toutes les plantes pétrifiées, ce qui les distingue de la pure stalagmite. Enfin, Monsieur, je me suis encore appliqué de bonne foi, pendant l'espace de plusieurs heures, à chercher de la fougere pétrifiée, sans avoir été plus heureux qu'à mon premier voyage. Après un scrupuleux examen fait en présence de plusieurs témoins respectables, puis-je ne pas rester dans mon incrédulité sur la fougere pétrifiée, jusqu'à ce que quelqu'un de ceux qui ont eu le bonheur d'en trouver, me fasse la grace de m'en montrer ? A ce prix je suis prêt à tout croire.

H vj

6°. La dernière remarque de l'Anonyme de Peronne regarde la hauteur de la cascade d'Albert. J'ai donné dans ma dissertation *environ soixante pieds à cette magnifique cascade* : C'est sur cette mesure que l'Anonyme s'écrie, *qu'il faut sçavoir exagérer pour lui donner cette hauteur, & me conseille de retourner sur les lieux, la toise à la main, pour donner des dimensions justes*. Comme il est probable qu'il a fait ce voyage, au lieu de cette exclamation qui ne dit rien, il lui étoit facile, en donnant la juste mesure de la cascade, de détromper le public qu'il suppose que j'ai abusé : car ou l'Anonyme a mesuré la cascade, ou il ne l'a pas mesurée. S'il s'est contenté de la toiser à *vue d'œil*, comme il avoue lui-même avoir mesuré *les ponts* qui sont sur la *rivière d'Albert*, il n'a pas droit d'attaquer la mesure que j'ai donnée à cette cascade. Si au contraire il a mesuré exactement la cascade, il y a dû trouver cinquante-sept pieds de hauteur perpendiculaire. Il a donc compris qu'il manqueroit l'occasion de me badiner, & de me donner l'avis de retourner à Albert, s'il assignoit la véritable mesure de la cascade. Malgré le peu d'exactitude visible de l'Anonyme de Peronne, j'ai suivi son conseil. J'ai retourné sur les lieux, & dans la

Crainte de m'être trompé la première fois j'ai mesuré la cascade : j'y ai trouvé cinquante-sept pieds de hauteur perpendiculaire du niveau du bord supérieur au niveau de l'eau d'enbas , & soixante - sept pieds en suivant la pente. Cette double mesure est conforme à celle de M. de la Combe (1) , qui a eu occasion de faire travailler plusieurs fois à cette cascade.

Jugez à présent , Monsieur , de quel côté est l'erreur , & à qui doit s'appliquer à plus juste titre le reproche que l'Anonyme de Peronne m'a adressé au commencement de sa lettre. Qu'il me soit permis de rétorquer contre lui-même l'argument qu'il m'a si injustement adressé. *De quelque façon qu'on enrichisse la République des Lettres* (ne fût - ce que par de petites remarques) *il faut être vrai* ; & c'est ce qui manque à un Auteur qui , animé de la seule envie de contredire , donne au public des observations dont les unes sont absolument fausses , & les autres aussi inutiles que ridicules. En effet , quand bien même celles de ses remarques qui paroissent les moins étrangères à la cause des pétrifications , seroient vraies , que s'ensuivroit-il contre le système que j'ai établi , & sur la

(1) Prevôt Général de la Maréchaussée de Picardie.

182 MÉRURE DE FRANCE.

cause & sur l'origine de ce phénomène naturel ? En supposant , par exemple , avec l'Anonyme de Peronne , que la carrière de pétrifications ne seroit qu'à vingt-deux pieds de profondeur , & que la cascade n'auroit pas cinquante-sept pieds de hauteur perpendiculaire , que conclure contre mon sentiment ? Au contraire , n'est-il pas visible que moins la carrière auroit de profondeur & la cascade de hauteur , plus mon opinion devient soutenable , puisque dès lors le remuement des terres sur lesquelles elle est appuyée , a dû être moins considérable ? Mais il falloit à l'Anonyme de Peronne une connoissance plus étendue de la Physique pour sentir cette vérité.

Jusqu'à présent mon système reste donc, Monsieur , dans son entier. Ce n'est pas au reste que j'aie envie de le soutenir avec cette opiniâtreté que le préjugé seul peut donner , & que nouveau *Panrace* , je sois disposé à le défendre (1) *pugnis & calcibus , unguibus & rostro* Non , Monsieur , mais jusqu'à ce qu'on me donne des remarques plus certaines & plus conséquentes que celles de l'Anonyme de Peronne , je ne crois pas devoir en changer. Au reste , si l'envie de contredire le prend dorénavant ,

(1) Le Mariage forcé.

D E C E M B R E. 1755. 183
il aura beau jeu ; je le laisserai parler seul.
Les ouvrages polémiques ne sont agréables
qu'à ceux qui ne savent pas s'occuper plus
utilement. Il me suffit d'avoir montré que
c'est à tort que l'Anonyme de Peronne
m'accuse de faux.

Je ne nierai pas cependant qu'outre
la découverte des coquillages incrustés , je
ne sois redevable à l'Anonyme d'une nou-
velle observation , puisque sans lui je ne-
serois pas retourné sur les lieux. Vers le
milieu de la carrière , sur la droite en al-
lant , je sentis , environ à la hauteur de
deux pieds & demi de terre , quelque cho-
se d'humide & de mol. Ayant approché
ma lumière de cet endroit , j'y aperçus
une cavité , de laquelle j'ai retiré quelques
morceaux de roseaux qui étoient encore
dans un état actuel de pétrification : Ces
morceaux ressembloient à une pâte très-
molle. Ceux que j'ai apportés à l'air , se
sont un peu affermis , mais pas assez ce-
pendant pour être transportables. Ce qui
m'avoit paru mol & humide au bord de la
tranchée , n'étoit qu'un petit banc de glai-
se , sur laquelle il y avoit encore un peu
d'eau qui couloit des morceaux de roseaux
qui se pétrifioient. Cette dernière décou-
verte m'a confirmé dans l'opinion dans
laquelle j'étois déjà , que le principe pé-

134 MERCURE DE FRANCE.

trifant réside encore actuellement dans cette carrière : Ainsi , Monsieur , je pense que les morceaux de bois , de roseaux , & que d'autres corps dont les pores se trouveront analogues aux corpuscules pierreux qui roulent dans ce souterrain , pourront réellement se pétrifier , pourvu qu'on ait soin de les mettre immédiatement au-dessus de la glaise.

J'ai l'honneur d'être , &c.

A Amiens , ce 28 Août 1755.

M E D E C I N E.

Lettre à l'Auteur du Mercure.

MONSIEUR , les réflexions que M. Cresp , Maître en Chirurgie de Grasse , a fait insérer dans le Mercure du moi de Septembre dernier , ne tendant rien moins qu'à faire suspecter ma bonne-foi , & diminuer le poids des observations authentiques que j'annonce au Public , je me hâte de vous adresser ma réponse , avec d'autant plus d'assurance que je connois l'impartialité dont vous faites profession dans votre Mercure , & combien vous laissez un libre champ à ceux qu'on y attaque , d'opposer une légitime défense.

DECEMBRE. 1755. 185

J'adopte volontiers le principe par où débute M. Cresp ; j'ajoute même que tout Ecrivain doit prendre non-seulement la vérité pour guide : mais dès qu'il consacre sa plume au bien de la société , il faut qu'il publie également les bons & les mauvais succès. L'appas d'une frêle gloire , l'envie de se faire un nom , ne doivent jamais tenter , un observateur judicieux , sincere , exact à taire les suites défavorables de ses travaux. L'histoire de nos erreurs sert d'acheminement au vrai , & c'est en les exposant au grand jour, qu'on parvient quelquefois plus sûrement à sa découverte. Mais ce principe-là, M. Cresp l'a-t'il bien suivi ? & ne sauroit-on le taxer d'un peu de prévention ? Car à moins de vouloir se faire illusion à soi-même , je ne vois pas que ma sixieme observation , qui ne renferme qu'un simple & court exposé de la manœuvre , sans annotation , sans détail des faits & des circonstances , soit le produit d'une habileté mal entendue , uniquement étalée pour farder la vérité avec art , & le déprimer à ce qu'il dit.

Seroit-ce dans ce que j'avancaï , que la plaie de la jeune Ferrand fut bientôt cicatrisée par son secours , qu'il y trouveroit son honneur intéressé ? Mais de son aveu cette morsure étoit fort légère ,

à peine passoit-elle au-delà de la peau ; & malgré les scarifications & le doux suppuratif qu'il employa , elle fut consolidée dans huit à dix jours. Voilà ce que j'ai voulu dire à mon tour , & mes expressions ne présentent à l'esprit aucun sens équivoque , ni moins encore injurieux.

Je proteste sincèrement que je suis l'ami des talens dans la personne de Messieurs les Chirurgiens , que je regarde uniquement faits pour concourir avec nous au soulagement des maux attachés à la nature humaine ; que j'applaudis de grand cœur aux découvertes laborieuses , & aux sçavantes productions de nos meilleurs maîtres en ce genre ; que j'aime , que je recherche même cet heureux accord qui doit régner entre nous , surtout lorsque la probité , le désintéressement , & une noble émulation pour le progrès de l'art , en sont le mobile ; & que si jamais M. Cresp me met à portée de connoître tout son mérite , j'en serai volontiers le panégyriste , bien loin d'avoir cherché à le déprimer , lors même que je n'ai point pensé à lui.

San^s nous arrêter aux traits peu judicieux & exagérés dont il remplit ses réflexions , réduisons - les à deux ou trois

DECEMBRE. 1755. 187

points principaux. Un chien mord la jeune Ferrand au métacarpe gauche , ce chien est-il enragé ou non ? M. Cresp nous assure qu'après s'être enquis avec soin de tout ce qu'avoit fait ce chien , il n'a pu tirer la moindre induction qu'il le fût. Mais sont-ce là tous les soins qu'un homme qui cherche à me rendre meilleur observateur doit se donner ? & faut-il dans une matiere aussi intéressante pour la vie de cette enfant , nous laisser deviner à quoi s'est borné sa laborieuse enquête, sans daigner nous apprendre sur quels signes exclusifs de la rage ; il s'est décidé si positivement ? S'il avoit bien voulu s'informer un peu mieux , ne lui auroit-on pas dit , ainsi que je le tiens des personnes dignes de foi , que c'étoit ici un chien égaré ; que sa démarche effarée , sa gueule béante , la fuite des autres chiens à son aspect menaçant , & sur lesquels il se ruoit indifféremment , quelques-uns qu'il avoit égorgés la nuit d'auparavant, l'ayant fait croire enragé , on le poursuivoit de part & d'autre , le matin qu'il mordit sur son passage la jeune Ferrand ?

A cet exposé que je ne sur fais point , j'ai pu décider que le chien étoit vraisemblablement enragé ; & dans ce doute que la mort des autres chiens mordus

qu'on tua le même jour ne me permit pas d'éclaircir, j'ai mieux aimé préserver d'une mort assurée cette jeune enfant que les prétendus antidotes de M. Cresp, son eau thériacale & toute son huile de scorpion n'auroient certainement pas garantie, plutôt que d'en commettre la décision à l'événement. Suis-je blamable par trop de précaution, & devois-je être exposé à les invectives pour m'être montré plus prudent que lui, prévenu comme je suis par des faits avérés, qu'on ne s'endort que trop souvent sur les suites de pareilles morsures, & qu'un mal qui se développe tard, n'en devient pas moins dangereux, dès qu'on a été si peu soigneux d'y remédier à l'avance ? Ceux qui ont employé le même préservatif, n'ont-il pas agi quelquefois sur des cas encore plus équivoques (1) ?

Mais écoutons M. Cresp ; il va nous apprendre ce qu'il auroit fallu faire. Convenons, s'écrie-t'il, que les remèdes eussent été bien insuffisans si la fille eût été hydrophobe. D'accord : mais l'ai-je trait-

(1) Voyez les Observations de M. James, Dictionnaire de Médecine, tom. 4, verbo *Hydrophobia* ; celles de M. Desautel, Traité de la Rage, tom. 5 ; M. Lazarme, de *Morbis Capitis*, pag. 195 la Dissertation de M. Desauvages, sur la fin, &c.

sée comme telle ? & n'admets-je aucune différence entre une morsure occasionnée par un chien enragé, & l'hydrophobie ? entre la cause & son effet ? J'annonce le mercure comme un préservatif assuré contre la rage ; je n'ay garde de le donner encore comme un remede curatif. L'hydrophobie une fois déclarée exige qu'on opère différemment. Cette dangereuse affection où l'érethisme constant du genre nerveux, les contractions convulsives des muscles de la gorge, & la tension spasmodique des solides, amènent si promptement des inflammations gangréneuses dans tous les visceres, ne demande-t-elle pas qu'on marie sagement le mercure avec les remedes sédatifs, les anodins, les calmans, les narcotiques mêmes, si l'on veut réussir à la combattre aussi heureusement que je le ferai voir, lorsque cette pratique qu'on vient de tenter pareillement avec succès en Angleterre, sera étayée par un nombre de guérisons à l'épreuve du temps (1). Je pense qu'il ne résultera jamais de mes expressions un sens aussi contraire que celui que veut en tirer M. Cresp, & qui dénote sa facilité à prendre le change.

(1) Voyez le Journal des Sçavans du mois de Juillet dernier, pag. 1404.

La pommade mercurielle , ajoute-t'il , étoit en trop petite quantité pour produire l'effet qu'on s'en promettoit. Ce raisonnement seroit concluant , si l'expérience & des essais réitérés lui en avoient appris la juste dose. Mais sur quels faits observés de sa part , voudroit-il nous la régler ? le ton de maître sied-t'il bien lorsqu'on ne sçait encore que par oui dire , qu'on prévient heureusement la rage par les mercuriels ?

Il s'élève un préjugé bien dangereux à la société , contre lequel on doit s'opposer vivement , & qui ne peut avoir pris naissance que dans la tête de ces Chirurgiens frictionneurs , qui ne se font point une peine de couvrir impitoyablement de mercure un malade , au moindre symptôme équivoque dont il est menacé. Le mercure , dit-on , fait des merveilles contre la rage , pourquoi ne pas faire essayer ce remède à plein , sur tous ceux qui sont mordus par quelque animal enragé. Tel étoit sans doute le raisonnement de M. Cresp , lorsqu'il proposa aux parens alarmés sur les suites de la morsure qu'avoit reçue leur jeune fille , de la passer au plutôt par les grands remèdes , si le chien étoit tel qu'on le disoit communément ; du moins c'est ici l'unique fonde-

ment de ses réflexions contre moi , qui ai fçu la préserver d'un mal dangereux fans donner dans cet excès : loin de le juger à la rigueur , convenons que les expreffions fuivantes , présentent naturellement cette conféquence à l'efprit.

Il eft certain , continue-t'il , que dans quinze jours le virus devoit avoir fait bien des progrès , & avoir imprégné toute la maffe des humeurs ; par conféquent fuffisoit-il de faire quelques legeres frictions fur la partie offenfée. Oui fans doute , cela fuffisoit , & l'expérience qui doit l'emporter fur le raifonnement nous a appris que pour prévenir heureufement l'hydrophobie , quelques frictions , lorsqu'on a été mordu aux parties inférieures , & réitérées tout le temps convenable , font plus que fuffifantes pour y parvenir , fans couvrir impétueufement de mercure ces perfonnes mordues , ni les affujettir à ce régime fcrupuleux qu'exige la curation de la vérole. C'eft ainfi qu'on l'a pratiqué fur la main offenfée & le bras de cette jeune fille , pendant plus de quinze jours , à la dofe d'une dragme & demie de la pommade mercurielle chaque fois ; & je n'en fis difcontinuer l'ufage qu'après être moralement certain , par la ceffation de la douleur fous la cicatrice

192 **MERCURE DE FRANCE.**
de la plaie, qu'il n'y avoit plus rien à craindre pour les suites. C'est ici un fait dont je prie M. Cresp de vouloir s'informer un peu mieux, s'il a assez de candeur & de bonne foi pour reconnoître, ainsi que doit faire tout honnête homme qui s'est trompé, qu'on peut quelquefois en imposer au Public faute d'examen.

Ne diroit-on pas, à l'entendre, que le virus de la rage vicie promptement la masse des humeurs ; qu'il jette le sang dans une dissolution subite, pour ne pouvoir le combattre dix à douze jours après son insertion dans les chairs. Qu'il se donne la peine de lire mes observations, ainsi que celles que j'ai citées d'après quantité de Médecins célèbres, il y verra qu'on a réussi après un terme encore plus long. Est-ce là bien posséder la théorie de la rage ? Apprenons-lui donc que le virus hydrophobique, par une action analogue à quantité d'autres venins, agit moins sur les fluides que sur les solides ; que la bave de l'animal enragé, collée contre les fibres des muscles dilacérés, peut y rester des années entières sous une forme insensible, sans donner aucune marque de sa présence, sans infecter les humeurs : ainsi l'observons-nous tous les jours. Mais ce que l'histoire de cette maladie,

ladie , malgré le grand nombre d'Auteurs , parmi les anciens & les modernes qui l'ont traitée , ne nous avoit point appris jusqu'ici , c'est que le virus une fois développé , cette bave exaltée , annonce son action , par une douleur qui se fait sentir sous la cicatrice de la partie offensée , d'où s'élevant distinctement à travers les muscles & les chairs qu'elle semble déchirer en passant , elle va se fixer à la gorge , pour être suivie d'un étranglement subit , des contractions spasmodiques , des muscles de la déglutition , & de l'orifice supérieur de l'estomac , de l'hydrophobie en un mot.

M. Nugent Médecin à Bath (1) en Angleterre , vient d'observer depuis peu ce symptôme dans une hydrophobie bien caractérisée qu'il a guérie. Un coup reçu sur la cicatrice d'une plaie oblitérée depuis longtemps , suffit quelquefois pour développer le virus amorti. Vainement contesterait-on ce cas étonnant. Il est des faits dans la nature que nous ne connoissons point encore , & l'expérience reclame toujours contre le raisonnement. J'ai donc pu quinze jours après l'accident

(1) Essai sur l'Hydrophobie , traduit de l'Anglois de Christophe Nugent , à Paris , chez la veuve Cavelier , 1754.

arrivé à cette jeune fille , mettre en œuvre la façon prudente que j'ai annoncée , sans avoir à craindre une infection générale des humeurs , contre laquelle j'avoue qu'il auroit fallu des remèdes plus actifs , si le virus de la rage agissoit ainsi que le pense M. Cresp.

Les plaies de la bouche & du visage , exigent une curation toute opposée. Le virus qui se développe ordinairement sur ces parties dans la quarantaine , l'étendue & la quantité des morsures , le court trajet de leur situation jusqu'aux muscles de la gorge demandent qu'on précipite bien souvent les frictions ; mais ce n'étoit point ici le cas : on peut employer alors avec succès le turbit minéral. Son action vive & prompte sur les glandes sébacées de la gorge , amenant bientôt la salivation , empêche brusquement l'action du virus , dont on connoît l'affinité avec ces humeurs & la structure des organes qui les séparent ; ainsi que les sels caustiques des cantharides agissent directement sur le vélouté & l'humeur muqueuse de la vessie.

Les morsures des parties inférieures , dans lesquelles on sçait que le virus tarde beaucoup plus longtemps à donner des marques de sa présence , n'exigent pas

D E C E M B R E. 1755. 195
tout cet appareil. C'est assez de prescrire
quelques frictions éloignées , en pansant
régulièrement la plaie avec la pommade
mercurielle & le digestif ordinaire. Si
l'on emploie le turbit minéral pour plus
grande sûreté , ce n'est jamais qu'en qua-
lité d'altérant. Tel l'ordonnai - je à cette
jeune fille , & loi que son usage soit
dangereux , comme l'insinue M. Cresp, je
n'ai qu'à le renvoyer au traité exprès que M.
James a composé la dessus ; parallele bien
singulier au reste, que celui qu'il établit en-
tre les parens de cette fille, & moi qu'il sup-
pose plus éclairé sur les suites & l'action
de cette chaux mercurielle. Mais c'est
assez de nous arrêter sur un fait qui ne mé-
ritoit point d'être improuvé , & que je
pourrois appuyer même par des certificats
authentiques , si tout cela devoit influer
pour quelque chose à l'instruction du Pu-
blic ; motif que l'on doit toujours se pro-
poser , ce me semble , dans toute critique ,
sans faire naître ici, comme M. Cresp, une
contestation à propos de rien ; & de la-
quelle il auroit fort bien pu se passer ,
s'il avoit eu des meilleurs conseils.

J'ai l'honneur d'être , &c.

DARLUC, Docteur en Médecine.

A Callian, 10 Octobre 1755.

I ij

SEANCES PARTICULIERES

*De la Société Littéraire de Châlons
sur Marne.*

LA Société littéraire ouvrit ses séances par la lecture du remerciement, envoyé par M. Desforges-Maillard, l'un de ses Associés externes.

Ce discours est le fruit du zèle que le nouvel associé a toujours fait paroître pour le progrès des Sciences & des Lettres, dont l'utilité est attaquée dans certains ouvrages enfanés de nos jours par l'amour de la singularité, & par l'envie de paroître....

M. D. F. M. examine les différens paradoxes, qui tour à tour ont occupé la scène, & il expose avec justice & précision ce que nous devons aux sciences, dont l'origine a été celle des Arts & de l'industrie, & aux Lettres qui sont la clef des sciences....

En vain, pour soutenir une opinion si bizarre, allègue-t-on les abus occasionnés par les œuvres de la dépravation du cœur. M. D. F. M. répond que des abus particuliers il n'est pas permis de tirer des conséquences générales.... J'aimerois autant qu'on avançât que la création du feu est

DECEMBRE 1755. 197

pernicieuse , parce qu'il dépend d'un fou de se précipiter dans les flammes , & que le feu venant à manquer à la malice humaine, il n'y auroit plus d'incendiaires, &c.

M. D. F. M. passe à l'examen d'une autre these. Comme une erreur se renouvelle ordinairement dans une autre , j'ai vu , dit-il , mettre en problème si la multiplicité des Académies ne seroit point un jour la perte des talens... N'est-ce pas la même chose que si l'on s'avisoit de dire qu'il seroit dangereux peut-être que la plupart des hommes recherchassent la vertu , parce que la possession en devenant trop commune , il n'y auroit plus de gloire à devenir vertueux ?

- Après avoir fait sentir que ces chimériques systèmes ont pris naissance chez les uns dans l'ambition & le désespoir de parvenir à la supériorité littéraire , & chez les autres dans l'ennui que leur cause l'étude, ... il déplore le malheur de ces aveugles nés , qui ne devant jamais voir la lumière , voudroient pouvoir l'éteindre de leur souffle pour tout le genre humain.

Pour résoudre ce second problème , M. D. F. M. avance avec vérité que les Capitales des Royaumes ne sont pas les seuls endroits du monde où il soit permis

d'être sçavant & d'avoir de l'esprit.... Il est de tous les païs , de tous les tems , de tous les sexes , de toutes les conditions.... Il parle toutes les langues , & fructifie partout où il est cultivé.... D'où il conclut que la multiplicité des Académies , loin de pouvoir nuire aux talens , les élève au contraire , les encourage , & les multiplie.... Combien en voyons-nous éclore ; qui se fussent ignorés eux-mêmes , s'ils ne s'étoient réveillés au bruit flateur de l'émulation excitée par la gloire prochaine ! Combien de sçavans se fussent ensevelis dès leur naissance , privés par la fortune , des secours nécessaires pour se rendre dans la Capitale , loin de laquelle on s'imaginoit par un faux préjugé , qu'il n'étoit pas possible de mettre au jour quelque chose qui fût digne de paroître !..

M. D. F. M. examine quelles étoient les sources de cette prévention fatale , & en assigne trois principales ; le chagrin de manquer , dans la Province , d'équitables & de sages critiques , que l'on pût familièrement consulter sur ses essais ; le désagrément de produire de bonnes choses , sans avoir d'approbateurs , dans des lieux où les hommes capables de juger demeuroient isolés dans leurs cabinets , & de ne trou-

DECEMBRE. 1755. 199

ver dans le reste des Citoyens que des âmes insensibles aux fruits de leurs veilles....

L'établissement des Sociétés Littéraires dans les Villes les plus considérables des Provinces lui paroît avoir levé tous les obstacles que la distance de la Capitale opposoit au progrès des beaux Arts. Il entre dans le détail des avantages que l'on retire tous les jours de ces sortes d'établissements, ce qui le conduit naturellement à l'éloge de l'Académie Française, qu'il nomme avec autant de justice que de vérité, *la Reine des Académies....* Une comparaison délicate, heureusement amenée, fournit à M. D. F. M. l'occasion de marquer son attachement au premier Tribunal du Royaume par un éloge bien mérité de ce Sénat par excellence... Nous voudrions pouvoir communiquer à nos lecteurs toutes les beautés de ce morceau. Nous terminerons cet extrait par l'éloge du Prince, Protecteur.... » Scipion à la guerre, le laurier de
» Mars le couronne ; Scipion pendant la
» paix, il honore les Térences de son estime ; de ses conseils & de son amitié....
Parlant ensuite de la réception de ce Prince à l'Académie Française, M. D. F. M. dit que cet événement doit être à jamais écrit en lettres d'or ; événement qui comble

I iv

d'honneur ; non seulement les Académiciens vivans , mais dont l'éclat rétroactif réjaillit sur ceux mêmes qui ont payé le fatal tribut à la nature.... &c.

A la suite de ce discours étoit une ode , tirée du Pseaume 45. *Deus noster refugium & virtus , adjutor in tribulationibus...*

M. l'Abbé Suicer , Licencié en Loix , chargé de répondre à ce discours , fit l'éloge du nouveau récipiendaire. Nous allons transcrire les principaux traits de ce morceau, qui nous a paru vrai & bien frappé.

« Où vit-on un génie plus heureux &
 « plus fécond , une imagination plus bril-
 « lante & plus ornée ? Beauté dans les
 « images ; délicatesse dans les sentimens ;
 « finesse dans les expressions... Quel genre
 « avez-vous essayé qui n'ait réussi entre
 « vos mains ? Personne n'écrivit avec
 « plus de force , ne badina avec plus d'es-
 « prit , ne conta avec plus de légèreté...
 « L'empressement que le public a marqué
 « pour vos ouvrages , à mesure qu'ils
 « voyoient le jour , n'a rien qui doive sur-
 « prendre : il étoit l'effet de ce goût pour
 « la belle nature , qui se trouve toute en-
 « tière avec ses graces naïves dans ces pro-
 « ductions admirables , dignes d'un siècle
 « plus équitable ou moins prévenu.

M. l'Abbé Suicer caractérise ensuite les ouvrages qui ont paru sous le nom de *M^{lle} Malerais Delavigne* : « Vos charman-
tes hirondelles ont pris leur vol en
1730 (1), & sur leurs aîles legeres ont
porté dans toute l'Europe sçavante la ré-
putation justement méritée de celui qui
leur avoit donné l'être....

M. Culoteau de Velie , Avocat du Roi
au Présidial , Directeur , a lu un discours
sur l'abus des talens ; son ouvrage est di-
visé en deux parties : dans la premiere , il
examine quelle peut être la source de ces
abus , & croit la trouver dans l'amour-
propre & la cupidité : l'un gâte l'esprit ,
l'autre corrompt le cœur ; le premier di-
minuant à ses yeux (de l'homme) l'idée
de ses propres défauts , augmente en mê-
me-tems celle de son mérite ; la seconde
le soumet à l'empire des passions : de l'un
naissent la folle vanité , l'ambition , Pen-
vie , &c ; de l'autre l'intempérance , la
dissipation , la débauche , &c ; de toutes
les deux suit la perte de l'homme entier.

M. D. V. parcourt quelques états de la
vie : il y découvre divers abus des talens.
Comme son dessein est moins d'entrer dans

(1) L'Idylle des hirondelles a été imprimée dans
le Mercure de France , Décembre 1730, 1 vol. p.
2577.

un détail suivi, que de chercher les moyens de les prévenir, ou d'y remédier ; il essaye de les déterminer dans la seconde partie. D'abord il considère l'homme dans les premières années de sa jeunesse, dans ces tems heureux où l'esprit cherche à connoître, & le cœur commence à désirer : investi par une multitude d'objets, également nouveaux & inconnus, peut-être dangereux, M. D. V. reconnoît qu'un guide seroit bien utile à l'homme pour éclairer son ignorance, former son goût, diriger ses pas incertains.... Il demande ce guide rempli de zèle.... Il veut qu'il réunisse les qualités du cœur aux dons de l'esprit....

M. D. V. considère ensuite l'homme plus avancé en âge : dans la supposition que les passions auront pris le dessus : il indique trois moyens pour rétablir tout dans l'ordre : « Aimer la vérité, étudier la sagesse, » & chercher dans la société des gens de » bien les secours nécessaires pour arriver » plus sûrement à la connoissance de l'une » & de l'autre. » M. D. V. prouve la nécessité de ces trois points par des exemples tirés de l'histoire, & par des autorités respectables.

M. Dupré d'Aulnay, ancien Commissaire des Guerres, Chevalier de l'Ordre

de Christ, de la Société Littéraire d'Arras, lut un Mémoire sur l'écoulement de la matière subtile dans le fer & dans l'aimant, par lequel il combat le système de *Descartes*, & de quelques Physiciens qui l'ont suivi, & qui attribuent la détermination de cet écoulement dans le fer à des poils qu'ils supposent exister dans ce métal, &c. Il explique de quelle manière les émanations du soleil & de l'air subtil agissent sur les corps mols ou solides; il réfute la prétention de ceux qui soutiennent que la matière magnétique se meut avec plus de facilité dans le fer que dans l'air, & rapporte diverses propriétés de la matière universelle connue sous différentes dénominations d'air subtil, d'éther, de matière électrique, &c. Sur tous ces articles, l'Auteur entre dans une infinité de détails physiques qu'il n'est guère possible d'abrégier.

M. Navier, Docteur en Médecine, Associé-Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris, toujours occupé de recherches utiles, a lu une dissertation sur le danger des exhumations en général, & en particulier sur celle que l'on se proposoit de faire des cadavres qui reposent dans le cimetière (1) de la Paroisse de S. Alpin de Châlons.

(1) On avoit formé le projet d'agrandir le
L vj

Ce Mémoire a deux parties ; dans la première M. N. établit les différens degrés de corruption que parcourent successivement les corps des animaux destitués de vie , & qui doivent les conduire à une destruction totale. De ces principes il conclut que le monstrueux mélange qui résulte de la putréfaction , venant à s'élever sous la forme d'exhalaisons infectes , & pouvant atteindre jusqu'à l'intérieur des organes tendres & délicats des corps animés , il y porteroit infailliblement la destruction... Ces exhalaisons se transmettroient plus ou moins à tous ceux qui se trouveroient dans cette atmosphère... Nos liqueurs une fois imprégnées de ces parties virulentes, ne s'en dépouilleroient qu'avec peine , & plusieurs succomberoient , malgré les efforts redoublés que la nature

Place qui est devant l'Hôtel de Ville, par le retranchement du Cimetière de S. Alpin, qui en occupe une bonne partie. On devoit transporter incessamment les cadavres de ce cimetière dans un autre également au cœur de la Ville. M. N. averti des préparations que l'on faisoit à cet effet , & prévoyant les fâcheux accidens auxquels la Ville alloit être exposée par une exhumation aussi précipitée , car il y avoit à peine dix-huit mois que l'on cessoit d'y enterrer , se proposa de faire connoître les funestes effets qui alloient en résulter.

pourroit faire pour secouer le joug d'un ennemi aussi redoutable.... Le malheur qui en résulteroit , ne se borneroit pas seulement au court espace de temps pendant lequel l'air se trouveroit altéré. Une partie des miasmes corrupteurs qui se seroient glissés dans les corps vivans , y pourroient séjourner fort long-temps , en se transmettant des uns aux autres , ou même en s'y tenant comme cachés pendant un certain temps , avant que d'y exercer leur fureur....

M. N. observe qu'en telle circonstance le poison se glisse dans les corps par plus d'une voie.... Les pores cutanés , la respiration , les nourritures , &c, sont autant de moyens qui en facilitent l'introduction.... Un intervalle de dix huit à vingt mois ne lui paroît pas un temps suffisant pour consumer tous les cadavres d'un cimetiere , & pour laisser aux parties corrompues , dont la terre est pénétrée , le loisir de se dissiper ou de changer entierement de nature , en reprenant leurs premieres formes & principes....

Il le prouve , 1°. par l'exhumation des cadavres d'un cimetiere (1) de Châlons,

(1) Le cimetiere , dit *De la Madelaine* , appartenant à l'Hôtel-Dieu. Cette exhumation se fit en 1724.

lesquels , quoiqu'au bout de quatre ans au moins , ne se trouverent cependant pas à beaucoup près consumés , exhalant encore une odeur si infecte , que l'on avoit peine d'y résister , malgré la quantité d'encens que l'on brûloit. 2°. Par le rapport de différens fossoyeurs , qui tous assurent , d'après l'expérience , qu'il y auroit danger d'ouvrir les tombeaux avant quatre ans. Il en est même , ajoute M. N. qui ont observé que la pluie conservoit les corps morts. 3°. Par le récit d'un fait , dont lui-même a été témoin tout récemment. Un fossoyeur , en creusant une fosse (1) , lui a fait voir les débris de trois cadavres qui étoient l'un sur l'autre , encore tous chargés de substance charnue , de cheveux & d'entrailles , quoiqu'il y eut vingt ans que le premier étoit inhumé , le second onze ans , & le troisieme huit.

Dans la seconde partie , M. N. propose les moyens qu'il juge les plus propres pour garantir de la contagion presque inévitable , ceux qui sont exposés au mauvais air des exhumations. Il conseille de les différer le plus qu'il est possible , comme le

(1) Dans l'Eglise Collégiale & Paroissiale de Notre-Dame en Vaux , le fossoyeur avoit été obligé de quitter plusieurs fois l'ouvrage pour aller respirer un nouvel air.

moyen le plus sûr. Si une nécessité extrême ne permet aucun délai , il faut prendre des précautions. La premiere, & une des plus essentielles, consiste à faire dans les cimetieres plusieurs petites tranchées, que l'on remplira de chaux-vive, sur laquelle on aura soin de jeter beaucoup d'eau. L'eau imprégnée des particules ignées & absorbantes de la chaux, pénétreront la terre & les restes des cadavres dont elles détruiront les miasmes corrupteurs, en tout ou en partie.... Réitérer cette opération plus ou moins, selon la quantité & l'état des cadavres.... Employer toujours de la chaux nouvelle, & fort chargée de parties de feu... 2°. Choisir pour l'exhumation, le temps le plus froid de l'année, celui où le vent du Nord regnera le plus.... 3°. Allumer de grands feux autour du cimetiere.... tirer du canon, ou faire détonner au moins trois ou quatre fois par jour, tout autre instrument chargé de poudre fulminante.... Ces derniers moyens, dit M. N. ont la propriété de corriger & de détruire efficacement les exhalaisons putrides dont l'atmosphère pourroit encore se trouver chargée; d'accélérer les courans de l'air, &c. (1)

(1) Messieurs les Officiers municipaux, sur les représentations qui leur ont été faites par M. N.

Ceux qui souhaiteront connoître plus à fonds l'excellence de ces moyens pour les temps de contagion , peuvent consulter un ouvrage que M. N. a donné au Public en 1753 , où il développe le mécanisme , par lequel ils operent des effets si prompts & si salutaires. Il se trouve à Paris , chez Cavelier , rue saint Jacques , au lys d'or.

L'usage d'enterrer dans les Eglises , & d'exposer les ossemens de corps morts dans des Charniers , a donné lieu à M. Navier de faire des observations sur ce double abus. Dans un second mémoire qui est une suite du précédent , il s'élève avec raison contre les inhumations dans les Eglises , que l'on permet trop fréquemment , surtout à Châlons , sous le spécieux prétexte de quelque profit qui en revient aux Fabriques. Il observe que les enterremens dans les Eglises n'ont point été permis avant le neuvieme siecle ; que depuis qu'ils ne sont plus défendus , ils ont toujours occasionné des accidens très-fâcheux. Il en rapporte quelques-uns , tant anciens que nouveaux , arrivés à Châlons , à Montpellier , à Paris , dans les Royaumes étrangers , &c. Les terres que l'on remue , en creusant de nouvelles fosses dans les Eglises ont ordonné sur le champ de discontinuer le regarnement des terres du cimetière de S. Alpin.

ses, se trouvant imprégnées d'une grande quantité de parties corrompues que les cadavres y ont transmis ; il n'est pas étonnant qu'il en résulte des effets aussi funestes.... Si les corps des animaux destitués de vie, abandonnés en plein air, occasionnent souvent des maladies contagieuses, quoique l'air libre où ils se trouvent exposés, enlève & balaye, pour ainsi dire, continuellement les miasmes putrides qui s'élèvent de ces cadavres, à mesure qu'ils se corrompent, que n'y-a-t'il pas à craindre dans les Eglises où l'on enterre beaucoup de monde ? Ce sont ces parties empoisonnées, dont la terre se trouve imprégnée, qui ont causé la mort à une infinité de fossoyeurs, en ouvrant des terrains où même il ne se trouvoit aucuns vestiges de cadavres.... C'est aussi la raison pour laquelle ils ne peuvent creuser une fosse qu'en plusieurs reprises. Interrogez-les, dit M. N. ils vous répondront qu'ils se sentent comme suffoqués, lorsqu'ils y restent long-temps.... Cet Académicien attribue, avec Ramazzini, la courte durée de leur vie, aux vapeurs infectées qu'ils respirent.

Pour remédier à cet abus, le moyen le plus efficace, selon M. N. seroit de ne point enterrer dans les Eglises, ou au

moins de le faire très-rarement. Alors il recommande d'éteindre beaucoup de chaux sur les corps, n'y ayant pas de méthode plus sûre pour les détruire promptement, sans qu'ils passent, pour ainsi dire, par aucun degré de corruption....

Malgré ces précautions, comme l'air des Eglises pourroit toujours être un peu altéré, M. N. propose un moyen bien simple pour lui rendre toute sa pureté; moyen qui a été indiqué dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris, vol. 1748, pour renouveler l'air des Hôpitaux : ce seroit de pratiquer des jours vers les voûtes, à certaines distances, en détachant quelques carreaux de vitres les plus élevés. Ces petites ouvertures, qui ne pourroient donner beaucoup de froid, procureroient à l'air extérieur une libre communication avec l'intérieur.

M. N. n'approuve point l'établissement des Charniers. Il nous apprend un fait qui mérite quelque attention. J'ai souvent été, dit-il, visiter les Charniers dans les divers endroits où j'ai fait quelque résidence, & j'y ai toujours vu des os (1) chargés de parties

(1) Nous sommes en état de confirmer la vérité de ce récit, par un autre fait, qui a eu pour témoin une personne de grande considération. Elle a vu dans un charnier une tête de mort, dont la cervelle dégouttoit encore.

charnues & corrompues.... Ne devoit-on pas remédier à un tel abus, & défendre, sous des peines exemplaires, d'exposer en plein air les ossemens des cadavres, qui peuvent toujours l'altérer par des exhalaisons mal-faisantes, quand bien même ils ne seroient point chargés de parties charnues.... On ne peut veiller avec trop de soin à entretenir l'air dans toute sa pureté, puisque la vie & la santé en dépendent.... M. N. conclut à la suppression & destruction des Charniers, qui lui paroissent plus nuisibles qu'utiles : il desireroit qu'on obligât les fossoyeurs à remettre en terre tous les ossemens qu'ils pourroient trouver en creusant les fosses....

- Nous nous sommes un peu étendus sur ces deux Mémoires, à cause de l'importance des matieres qui y sont traitées. Il seroit à souhaiter, pour le bien de l'humanité, que le ministère public entrât dans les sages vues de l'Auteur.

M. Viallet, l'un des Ingenieurs de la Province, & Membre de la Société, lut des remarques sur la divisibilité de la matiere, relatives au systême de Néeđham, dans ses observations microscopiques ; cette dissertation, qui est toute en calculs & dimensions, n'est pas susceptible d'extrait.

M. Meunier, Avocat en Parlement,

212. MERCURE DE FRANCE.

dans une suite de réflexions sur la mort, s'attacha à montrer l'aveuglement des hommes qui vivent comme s'ils ne devoient jamais mourir ; & après avoir fait connoître, par une exposition touchante de ce que nous voyons arriver tous les jours, que la force du tempérament & la bonté de la complexion ne sont point des titres sur lesquels on puisse se promettre une longue vie, il examina ces deux importantes questions : « Pourquoi dans le monde en a-t-on tant de soin d'écarter la pensée de la mort ; & pourquoi, tandis que tout passe dans la nature, l'homme seul voudroit toujours demeurer. »

M. l'Abbé Suicer a lu des réflexions envers sur le peu de fruit qu'opèrent aujourd'hui les Prédications. Il en attribue la cause, & au Ministre qui cherche moins à convertir, qu'à se faire un nom ; & aux Auditeurs, que l'habitude & la curiosité menent souvent à l'Eglise, plutôt que le desir de l'instruction.

Nous terminerons ce Programme par l'extrait d'un discours sur la Calomnie, envoyé par M. de la Motte-Confians, Avocat, l'un des Associés externes.

Le fameux Tableau dans lequel Apelle représenta les attributs de la calomnie, a fourni la matière & l'idée de ce discours.

Voici la description que M. D. L. M. C. fait de la calomnie, d'après ce chef-d'œuvre de la Peinture : « L'envie est presque toujours son motif. La flatterie est un ressort qu'elle fait jouer avec le plus funeste succès. Elle porte le feu de la discorde, & sacrifie la trop foible innocence avec une fureur impitoyable. C'est à la crédulité qu'elle s'adresse : la crédulité est la fille de l'ignorance, & l'ignorance se livre facilement aux impressions du soupçon. Cependant la vérité cherche à se faire jour ; elle s'avance à pas lents, & fait marcher le triste repentir à la suite de la calomnie.... »

M. D. L. M. C. ne se borne point à une stérile admiration de ce célèbre morceau : la morale lui fournit des traits lumineux, & des leçons utiles pour tous les Etats. Le Sage regarde la calomnie comme un avis salutaire qui lui indique les vices qu'il doit éviter, & le mérite calomnié acquiert un nouveau lustre... Ces deux réflexions, dit M. D. L. M. C. suffisent pour nous mettre au-dessus des traits d'une satire injuste.... Il s'applique à les développer dans le cours de son ouvrage. Nous ne le suivrons pas dans sa marche, nous nous contenterons seulement de copier ici quelques-unes de ces réflexions.

Le Philosophe saisit toutes les instructions avec empressement. L'amertume qui les accompagne ne peut l'effrayer, c'est à la perfection qu'il tend : aucun obstacle n'est capable de le détourner de son objet. Une prudente dissimulation & la persévérance dans le bien ; telles sont les armes qu'il oppose à la calomnie.... Cette leçon est de pratique.

Le souffle de la calomnie ne peut jamais éteindre le flambeau de la vérité, qui sans cesse éclaire les démarches de la vertu. Que le mensonge, pour frapper des coups plus violens, épuise toutes ses odieuses ressources, ils viendront tôt ou tard ces temps heureux, où l'imposture sera forcée de rendre hommage à la vérité.... Ceci est la consolation de l'innocence.

En finissant sa dissertation, M. de la Motte-Confians observe qu'il est surprenant que parmi tant de Peintres célèbres, qui ont fleuri depuis deux siècles, aucun n'ait tenté de faire revivre le tableau d'Appelle.

ARTICLE IV.

BEAUX-ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

MUSIQUE.

Nous annonçons pour les Amateurs un excellent Recueil de *Pieces Francoises & Italiennes, Petits Airs, Brunettes, Menuets, &c. avec des Doubles & Variations accommodés pour deux Flûtes traversieres, Violons, Par-dessus de Viole; par M. Taillart l'aîné, maître de Flûte, rue des Lavandieres*

On y trouve aussi beaucoup de morceaux d'effet & d'exécution, qui sont dignes du nom & du talent de l'Auteur. Ce Recueil se vend six livres chez le sieur Bayard, rue S. Honoré, à la Regle d'or; le sieur Vernadé, rue du Roule, à la Croix d'or; & Mademoiselle Castagnery, rue des Prouvaires.

G R A V U R E.

LE sieur Chenu vient de mettre encore au jour une nouvelle Estampe qui a pour titre : *La Moisson en l'Exé.* Il l'a gravée d'après le Tableau original de *A. D. Velde*, qui se trouve dans le Cabinet de son Ex. Mgr. le-Comte de Bruhl, Premier Ministre de S. M. le Roi de Pologne, Electeur de Saxe. Nous croyons qu'elle mérite l'approbation des Connoisseurs. On la vend chez l'Auteur, rue de la Harpe, près le passage des Jacobins, vis-à-vis le café de Condé.

Nous annonçons une autre belle Estampe représentant *Jésus-Christ ressuscité*; elle est gravée par *Salvador*, Pensionnaire du Roi d'Espagne, à Paris, d'après le Tableau de M. Carlo-Vanloo, qu'on voit dans le Cabinet de M. de Julienne.

ARTICLE

ARTICLE CINQUIEME.
S P E C T A C L E S.

COMEDIE FRANÇOISE.

Les Comédiens François ont repris *Nanine*, Comédie en trois Actes de M. de Voltaire, qui est aussi applaudie qu'elle est bien jouée. Ils ont remis successivement au Théâtre *la Coupe Enchantée*, petite piece dont la premiere moitié est des plus faillantes, & qui n'avoit pas été jouée depuis plus de vingt ans. Mlle Beaumenard y est charmante dans le rôle du jeune homme. Les mêmes Comédiens se préparent à donner incessamment *Asltanax*, Tragédie nouvelle de M. de Châteaubrun. Les voyages de la Cour ne leur ont pas permis de reprendre *les Troyennes*, ni *Philoctete* du même Auteur, comme nous l'avions annoncé d'après leur premier arrangement.

COMEDIE ITALIENNE.

Les Comédiens Italiens ont continué jusqu'ici l'*Epouse suivante*. Elle est actuellement suivie des *Fêtes Parisiennes* qui ont été données pour la première fois le 29 Novembre, à l'occasion de la Naissance de Monseigneur le Comte de Provence. Les Scènes qui les amènent sont de M. Chevrier ; & le Ballet qu'on a trouvé aussi agréable que bien décoré, est de M. Dehesse. Nous rendrons au plutôt un compte plus détaillé de ce divertissement, ainsi que de l'*Epouse Suivante*.

Voici des Couplets de M. Guérin qu'on a chantés au même spectacle le jour de la Naissance du nouveau Prince.

COUPLETS

Sur la naissance de Monseigneur le Comte de Provence, chantés à la Comédie Italienne par M. Chanville.

Air : Adieu, ma charmante belle.

Allons gai, chers camarades,
N'entendez-vous pas l'canon ?
C'est pour un nouveau Bourbon
Qu'il faut faire des gambades.

Chantons , fêtons en ce jour ,
Ce charmant petit amour.

Pour nous quelle heureuse chanse ,
On dit vraiment qu'il est dru ;
I'n'avons pas trop attendu
Pour un Comte de Provence ;
Dam , c'est qu'il n'lui manque rien ,
Belloit l'tems pour fair' si bien.

D'une bel' rose éclipfée ,
La perte a fait not chagrin ,
La v'la , grace à not destin ,
Par un beau lys remplacée.
Chantons , célébrons fans fin.
Not' Dauphine & not' Dauphin.

CONCERT SPIRITUEL.

LE 8 de ce mois , jour de la Concep-
tion , le Concert commença par
une symphonie des Pieces de clavecin de
M. Mondonville. Ensuite *Deus noster*
refugium , Moret à grand chœur de M. Cor-
delet. Madame Vestris de Giardini chanta
deux airs Italiens. On exécuta une sym-
phonie nouvelle. Mlle Fel chanta un petit
Motet de M. Martin. M. Balbâtre joua sur
l'orgue un nouveau Concerto de sa com-
position qui fut très-applaudi. Le Concert

K ij

finit par *Cæli enarrant*, Motet à grand chœur de M. Mondonville.

PRECIS de la Tragédie de Justin, représentée au Collège de Louis le Grand par les Pensionnaires, le 6 Août 1755.

ON nous a envoyé trop tard l'extrait de cette Tragédie. L'abondance des matieres qui nous sont survenues, nous ont obligé de le réduire à un précis ou plutôt à un Programme, pour ne pas le reculer davantage.

La Scene est à Constantinople dans le Palais d'*Anastase*. L'Auteur peint cet Empereur d'après l'Histoire comme un Prince impie, cruel, ombrageux. Une sédition dans laquelle, pour calmer le peuple, il s'étoit dépourvu des marques de sa dignité, l'irrite vivement, & reveille ses soupçons contre Justin. Celui-ci, Thrace d'origine, & d'une naissance obscure, s'est vu élever par degrés aux premières dignités de l'Empire. Son attachement à la foi, & sa générosité lui ont acquis l'estime & l'amour des Citoyens. Quoiqu'innocent il est sur le point de périr avec Justinien son neveu, lorsqu'*Anastase* dont mille songes affreux avoient jusqu'alors suspen-

du la vengeance , est frappé d'un coup de tonnerre. Le P. Geoffroi, l'un des Professeurs de Rhétorique , a travaillé sur ce fonds avec succès. Il a pris les Grecs pour modeles , & les a heureusement imités. Il n'a changé l'Histoire que dans un point; c'est dans le genre de mort dont Anastase est frappé.

Cet Empereur ouvre la Scene avec Adraste , Ministre & Confident digne d'un tel maître. Le peuple est prêt à se révolter. Anastase témoigne ses allarmes sur cette émeute au perfide Adraste qui en est l'auteur secret , & dont l'adresse scélérate fait tomber le soupçon sur Justin. Le Tyran effrayé ordonne qu'on fasse entrer dans Constantinople les troupes étrangères dévouées à sa vengeance. Cependant Justin apaise l'orage excité par les sourdes intrigues d'Adraste & de Vitallien. L'Empereur est dépouillé des marques de sa dignité & couvert de honte ; mais Justin rejette avec fermeté les hommages & le sceptre qu'on lui présente. Anastase raffermi sur le Trône , rentre dans son premier caractère , & oubliant ce qu'il doit à ce Héros , lui ordonne de juger Mégiste son ami , qui lui a offert la Couronne. La cruauté d'Anastase va plus loin : on est sur le point de voir périr Justin ainsi que Mé-

giste par l'ordre de l'Empereur. Mais le peuple qui veille à leur conservation , s'est saisi de Trajille dont la vie doit répondre pour la leur. Anastase court délivrer le Prince son neveu , mais il se trouve investi de toutes parts par ses sujets , par Vitallien à la tête des troupes étrangères , & par Adraсте qui leve le masque. Justin vole une seconde fois au secours du Tyran qui avoit juré sa perte. Adraсте convaincu de perfidie subit le châtement qu'il a mérité , Trajille est tué dans le combat , & l'Empereur blessé à mort , est forcé de remettre son sceptre entre les mains de Justin plus digne de le porter. Ce dénouement heureux satisfait tous les spectateurs , & la piece entiere fait honneur au P. Geoffroi par sa conduite & par les détails. Le rôle d'Anastase a été parfaitement rendu par M. le Vasseur. Il mérite d'autant plus d'éloge , qu'il n'en avoit été chargé que six jours avant la représentation de la Tragédie. La maladie survenue lors de l'exercice à M. Guerin , occasionna au nouvel Acteur un redoublement de travail & d'applaudissemens dont un pere respectable a partagé la joie. M. de Quinsonas fils de M. le Premier Président du Parlement de Besançon , s'est surpassé dans celui de Justin. MM. de Villefranche & Chalon ont

rempli avec force les personnages d'Andraſte & de Vitallien ; M. Varnier ne s'eſt pas moins bien acquitté de celui de Mégiſte , & MM. Miran & Thevenin ont été également applaudis , l'un dans le rôle de Traſille , & l'autre dans celui de Juſtinien.

On exécuta dans les entr'actes un Ballet intitulé , *la Proſpérité*. M. Dupré le jeune & M. Dourdet en avoient compoſé les pas , & le P. Geoffroi , en avoit donné l'idée. Il l'avoit partagé en quatre entrées qui formoient chacune les différens caractères de la Proſpérité avec autant de juſteſſe que d'eſprit.

1°. Les impressions que fait une proſpérité naiſſante. 2°. Les avantages que produit une proſpérité bien établie. 3°. Les vices qui déshonorent une proſpérité mal employée. 4°. Les reſſources qui peuvent rétablir une proſpérité chancelante. Le talent de M. la Riviere , Directeur des Ballets de la Comédie Françoisé , brilla ſurtout dans cette fête , & contribua le plus à ſa réuſſite. Après la diſtribution des Prix fondés par Sa Majeſté , la Séance fut agréablement couronnée par un feu Chinois de la compoſition des ſieurs Rugieri.

ARTICLE SIXIEME.

NOUVELLES ÉTRANGERES.

DU LEVANT.

DE CONSTANTINOPLE, le 2 Octobre.

IL paroît que le nouveau Grand Visir, qui se nomme Nisandgi Pacha, se rend de plus en plus agréable au Sultan, & l'on a lieu de croire que le Ministère va prendre une situation fixe. Le Kïssar Aga, ou Chef des Eunuques noirs, vient d'être privé de son emploi, & envoyé en exil au Grand Caire.

Selon les nouvelles de Perse, il y a eu le 7 de Juin à Cachan un affreux tremblement de terre. Six cens maisons ont été renversées, & plus de douze cens personnes ont été ensevelies sous les ruines des bâtimens. Le Caravansera de la ville, qui est un des plus beaux de la Perse, & qui est tout de marbre, est considérablement endommagé.

Constantinople vient d'essuyer un nouveau désastre. La nuit du 27 au 28 du mois dernier, le feu prit en même tems à trois ou quatre endroits dans les environs du Kiosc d'Ali. Quelque diligence qu'on ait employée pour arrêter le progrès des flammes, on n'a pu y réussir que le 29 sur les onze heures du matin. Près de six cens personnes ont péri dans cet embrasement. Il a consumé huit mille maisons, du nombre desquelles sont celles du Grand Visir, du Testerdar & du Reys Effendi ;

D E C E M B R E. 1755. 225

& la perte qu'il a causée , monte à plusieurs millions. Si le vent eût tourné au sud , le Sérail auroit couru un très-grand risque; ainsi que les Mosquées de Sainte Sophie & du Sultan Mahmoud. On a reçu la nouvelle de deux autres incendies arrivés à Scutari , l'un le 16 , & l'autre le 21.

D U N O R D.

D E S T O C K H O L M , le 21 Octobre.

La proclamation de la Diète générale du royaume se fit le 13 de ce mois dans toute les places publiques de cette capitale , avec les cérémonies accoutumées. Le même jour, les Députés du Corps de la Noblesse , & ceux des trois autres Ordres , présentèrent leurs pouvoirs. Le 17 , la Noblesse a procédé à l'élection d'un Maréchal de la Diète , & les suffrages se sont réunis en faveur du Comte Axel de Fersen , Major - Général des armées du Roi , & Chevalier de l'Ordre de l'Épée. Aujourd'hui l'ouverture de la Diète s'est faite avec toute pompe possible.

D E C O P P E N H A G U E , le 14 Nov.

Selon les nouvelles du Groenland , on y a essuyé un violent tremblement de terre, & les alarmes des habitans ont été d'autant plus vives , qu'ils n'avoient point d'idée de ce redoutable phénomène.

A L L E M A G N E.

D E V I E N N E , le 18 Novembre.

L'Impératrice Reine est accouchée le 2 d'une Archiduchesse , qui a été baptisée sous les noms de
K v

226 MERCURE DE FRANCE.

Marie - Antoinette - Joseph - Jeanne. Pendant les trois jours de réjouissances qu'il y a eu à l'occasion des heureuses couches de cette Princesse, on n'a perçu aucun droit sur les denrées qui sont entrées dans cette capitale.

DE RENDSBURG, le 21 Novembre.

On remarqua le premier de ce mois une agitation extraordinaire dans quelques rivières, particulièrement dans celles d'Eider & de Stouhr. Un train de bois, qui étoit sur cette dernière rivière, a été jetté à quelques toises dans les terres. Les eaux, même celles des étangs, en plusieurs endroits, sont montées subitement à une telle hauteur, qu'on a craint une inondation. Le même jour, pendant une heure entière, les trois lustres de la principale église de cette ville, dont chacun pèse plus de deux mille livres, ont été dans un mouvement continuel. A Elmshorn, à Bramstedt, à Kellinghausen & à Melldorf, on a fait de semblables observations.

E S P A G N E.

DE MADRID, le 11 Novembre.

En considération des services du feu Comte de Perelada, qui a eu le malheur de périr dans l'affreux désastre arrivé à Lisbonne, Sa Majesté a envoyé la Clef de Gentilhomme de la Chambre au fils de cet Ambassadeur, & l'a gratifié d'une pension de cinq cens doublons.

DE GIBRALTAR, le premier Octobre.

Diverses lettres de Saffy assurent, que le Prin

DECEMBRE. 1755. 227

ce héréditaire de Maroc s'est emparé de Salé , & qu'il en a mis les principaux habitans aux fers ; qu'il a fait éprouver le même traitement aux Marchands Chrétiens établis dans la ville , & qu'il exige d'eux une somme considérable pour leur rendre la liberté.

ITALIE.

DE NAPLES , le premier Octobre.

Il paroît une Ordonnance , portant augmentation de trois hommes dans chaque Compagnie de Cavalerie. Le Nonce du Pape eut le 19 Septembre sa première audience publique du Roi. Il fut admis ensuite à l'audience de la Reine. Le 17 , le Bailli de Fleury , qui est à la tête de l'Ambassade extraordinaire de la Religion de Malte , donna à la principale Noblesse une fête de la plus grande magnificence. Il s'est embarqué cette semaine , ainsi que le Bailli de Combreaux pour retourner à Malte. Le sieur Jamineau , Consul de la nation Angloise , a reçu de Londres quelques ordres relatifs à la situation actuelle des affaires entre la Cour de France & celle de la Grande Bretagne.

On a reçu avis que les deux galeres du Roi , qui d'abord avoient été conduites à Porto-Farina par leurs Chiourmes , étoient actuellement à Tunis. La plupart des Forçats qu'elles avoient à bord , sont passés à Alger. Don Sereno & Don Borgia , Commandans de ces galeres , n'ont point été massacrés , ainsi que l'ont publié diverses Gazettes.

DE BERNE , le 22 Octobre.

On assure que les sieurs Tillier & Ougspour :

K vj

228 MERCURE DE FRANCE.

guer , Députés de l'Etat aux Dietes de Fravensfeld & de Baden , ont trouvé les moyens de terminer les différends qui subsistoient entre l'Abbé Prince de Saint Gal , & ses sujets de Toggenbourg.

Un vent du sud ayant fondu les neiges dans les montagnes du Valais , les torrens ont entraîné une grande quantité de ponts , de chaussées & d'habitations. La ville de Domo d'Ossola a été ruinée en partie. Peu s'en est fallu que celle de Brigue n'ait été entièrement submergée. Plusieurs personnes ont péri dans l'inondation. La perte des bestiaux est aussi très-considérable.

GRANDE-BRETAGNE.

DE LONDRES , le 25 Novembre.

Le Chevalier d'Abreu , Ministre d'Espagne , & Don Louis d'Acunha , Ministre de Portugal , ont eu le mois passé de fréquentes conférences avec les Ministres du Roi. On assure qu'elles ont roulé sur la médiation offerte par leurs Majestés Catholique & très-fidèle , pour accommoder les différends survenus entre cette Cour & celle de France. Le bruit est général aussi que la commission de Don Mello de Castro est relative à cet objet.

L'Amiral Byng fit voile de ce port le 14 Octobre avec huit vaisseaux de guerre. Il doit prendre à Plymouth quatre autres vaisseaux & quelques frégates , & continuer ensuite sa route vers la Méditerranée. Les dernières nouvelles de l'Amérique portent que le Général Shirley a commencé l'attaque du Fort de la Couronne , & que le Gouverneur de la Virginie fait lever avec toute la diligence possible un Régiment de douze cens hommes , dont le Colonel Washington aura le com-

mandement. Selon les mêmes lettres, les Sauvages font des courses continuelles dans cette colonie, ainsi que dans la Pensilvanie & dans le Maryland, & ils y ont causé beaucoup de ravages.

Une partie des cargaisons des bâtimens dont les Anglois se sont emparés, dépérissant à bord ; les propriétaires ont demandé la permission de s'en défaire, offrant d'en remettre la valeur, si les circonstances l'exigent. En conséquence on a commencé à vendre plusieurs des denrées & des marchandises qui étoient sur ces bâtimens.

Voici les principales particularités que le Gouvernement a jugé à propos de rendre publiques, au sujet de l'avantage remporté en Amérique par Johnson. Quelques Indiens, que ce Major Général avoit envoyés à la découverte, lui vinrent annoncer le 7 du mois de Septembre, qu'un détachement de troupes Françoises marchoit vers un poste avancé, où étoient deux cens cinquante hommes du Régiment de New - Hampshire, & cinq Compagnies du Régiment de la Nouvelle Yorck. Aussi-tôt le Sr Johnson envoya ordre au Colonel Blanchard, qui commandoit dans ce poste, de se replier avec ses troupes. On fut informé la nuit suivante, que les François étoient arrivés à quatre milles en-deçà du poste du Colonel Blanchard. Le lendemain matin, on tint Conseil de guerre. Il fut résolu de détacher mille hommes, sous le commandement du Colonel Williams, pour aller à leur rencontre. Une heure & demie après le départ de ce détachement, auquel se joignirent deux cens Indiens, on entendit tirer avec beaucoup de vivacité. On ne douta point qu'il n'y eût une action d'engagée, & l'on jugea qu'elle se passoit à trois milles du camp, où le sieur Johnson étoit retranché près

230 MERCURE DE FRANCE

du Lac Georges. Les feux des combattans s'approchant peu à peu, il fut aisé de conjecturer que les troupes du Colonel Williams étoient en déroute. Le Lieutenant Colonel Colie fut détaché en conséquence avec trois cens hommes pour favoriser leur retraite. Entre dix & onze heures elles revinrent en fort grand désordre. A onze heures & demie les François parurent. Ils n'étoient qu'au nombre de dix-sept cens hommes, savoir deux cens Grenadiers, huit cens Canadiens, & sept cens Indiens. Ayant fait une courte halte à cent cinquante toises des retranchemens du Major Général Johnson, ils s'avancèrent la bayonnette au bout du fusil, dirigeant leur principale attaque vers le centre du camp. D'abord ils firent feu par pelotons. Leurs décharges ne produisirent pas beaucoup d'effet, parce que les Anglois étoient couverts d'un parapet. Ceux-ci commencèrent à faire jouer leur artillerie, & pour lors le combat devint général. L'attaque des François fut des plus vives. Ne pouvant entamer le centre du camp, ils tournèrent leurs efforts du côté de la droite. Après avoir combattu jusqu'à quatre heures après-midi avec une intrépidité peu commune, ils furent enfin repoussés. Les Anglois les voyant ébranlés, sortirent du retranchement, les poursuivirent, & firent trente prisonniers, parmi lesquels est le sieur de Dieskau, Général des troupes arrivées depuis peu de France en Canada. Il est blessé dangereusement d'un coup de feu à la jambe, & de deux autres coup dans les deux hanches. Son Major Général, & le sieur de Saint Pierre qui commandoit les Indiens, ont été tués. On ne sçait point au juste à quoi monte la perte de part & d'autre. Les uns prétendent que les François ont perdu mille hommes. Selon d'autres ils n'en ont

perdu que six cens. Du côté des Anglois, le Major Général Johnson a reçu un coup de feu dans la cuisse, & l'on n'a pu retirer la balle de la plaie. Le Colonel Williams, le Major Ashley, les Capitaines Ingerzal, Putter, Ferral, Stodder, Mac-Ginnes & Steven, ont perdu la vie dans le combat du matin. A la défense du camp les Anglois ont eu cent trente hommes tués, & soixante blessés. Le Colonel Titcomb est du nombre des premiers.

Les Seigneurs présentèrent le 14 de ce mois au Roi l'adresse suivante. « Nous, les fideles Sujets de Votre Majesté, les Lords Spirituels & Temporels assemblés en Parlement, demandons la permission de la remercier de sa gracieuse harangue émanée du trône. L'attention paternelle de Votre Majesté pour le bonheur de ses peuples, laquelle s'est fait connoître dans toutes les occasions, se manifeste d'une façon bien sensible; dans cette conjoncture critique, par l'ardent désir que Votre Majesté a montré de garantir la Grande Bretagne des calamités de la guerre, & par la ferme résolution où est Votre Majesté de n'accepter que des propositions raisonnables & honorables d'accommodement. Quand nous considérons de quelle importance la conservation des possessions de la Grande-Bretagne en Amérique est au commerce & à la prospérité de ces Royaumes, nous ne pouvons voir avec indifférence tant d'usurpations faites par la France dans le tems d'une profonde paix, & contre la foi des traités les plus solennels. Rien ne peut surpasser notre étonnement d'une telle conduite, si ce n'est la reconnaissance que nous inspirent les soins pris par Votre Majesté pour protéger nos colonies con-

232 MERCURE DE FRANCE.

» tre les invasions & contre les insultes , & pour
 » recouvrer les pays qui en ont été enlevés si in-
 » justement. Si quelque Puissance a pu se trom-
 » per jusqu'au point d'imaginer que Votre Ma-
 » jesté & votre Parlement demeurassent dans l'in-
 » action à la vue de tant d'hostilités que nous ne
 » nous sommes point attirées , il y a long-tems
 » qu'elle doit être revenue de son erreur. Nous
 » reconnoissons avec bien de la gratitude la sa-
 » gesse & la bonté de Votre Majesté , dans la di-
 » ligence qu'elle a apportée à multiplier les ar-
 » memens maritimes , à augmenter les forces de
 » terre , de maniere à procurer la sûreté de ses
 » peuples , sans leur imposer un fardeau trop
 » onéreux , & à encourager les braves & fideles
 » sujets d'Amérique à faire en cette occasion im-
 » portante , tout ce que demandent d'eux leur
 » devoir , leur bien-être & leur commun danger.
 » Votre Majesté a suffisamment prouvé qu'elle
 » n'est guidée par aucun motif d'ambition , ni par
 » aucun dessein d'exciter de nouveaux troubles.
 » Sa prudence & sa magnanimité éclatent pleine-
 » ment par la disposition où elle est de prévenir
 » tout ce qui pourroit allumer en Europe une
 » guerre générale , & de se borner à poursuivre
 » les fins salutaires & nécessaires qu'il lui a plu
 » de nous exposer. C'est avec grand plaisir que
 » nous apprenons la déclaration pacifique de Sa
 » Majesté Catholique. Une telle déclaration s'ac-
 » corde parfaitement avec la bonne intelligence
 » qui subsiste entre les deux Couronnes , & avec
 » l'intérêt de toute l'Europe. Nous trahirions ce
 » que nous devons à Votre Majesté & à notre Pa-
 » trie , si nous ne promettrions avec autant de sin-
 » cérité que de zele , de séconder efficacement
 » Votre Majesté dans une cause juste & nationale ,

» Rien ne manquera de notre part pour effectuer
 » les assurances que votre Parlement vous a don-
 » nées dans sa dernière session. Nous nous re-
 » gardons comme obligés par les loix du devoir ,
 » de l'honneur & de la reconnoissance , à concou-
 » rir à toutes les mesures sages & indispensables ,
 » que Votre Majesté a prises pour la défense des
 » droits de sa Couronne , à faire échouer les ten-
 » tatives qui pourroient être faites par la France
 » en haine de ces mesures , & à mettre Votre Ma-
 » jesté en état de repousser les entreprises qui se-
 » ront formées , non seulement contre ses Royau-
 » mes , mais même contre les autres Etats indé-
 » pendans de la Couronne de la Grande-Bretagne ,
 » supposé qu'ils soient attaqués à raison de la
 » part que Votre Majesté a prise à l'intérêt essen-
 » tiel de cette Couronne. Animés de ces grandes
 » & importantes considérations , qu'il nous soit
 » permis d'assurer Votre Majesté de notre fidélité
 » & de notre attachement pour sa personne sa-
 » crée , & de lui protester que nous envisageons
 » le maintien de son Gouvernement & de la suc-
 » cession protestante dans votre Royale Maison ,
 » comme le seul appui de notre Religion & de
 » nos Libertés. Notre conduite inébranlable dé-
 » trompera quiconque se feroit vainement flatté
 » que des appareils menaçans pussent nous em-
 » pêcher d'agir conséquemment à ces principes ,
 » & elle prouvera que , quoique nous soyons bien
 » éloignés de penser à faire injure ou tort à quel-
 » qu'un de nos voisins , nous sommes prêts à
 » sacrifier nos vies & nos fortunes pour la dé-
 » fense de Votre Majesté , ainsi que pour la con-
 » servation des possessions , du commerce & des
 » droits de la Grande-Bretagne. » Le Roi répon-
 » dit aux Seigneurs , *Milords , je vous fais mes sin-*

234 MERCURE DE FRANCE.

eres remerciemens des marques d'affection & de fidélité dont votre Adresse est remplie. Je vois avec la plus grande satisfaction le zèle que vous montrez pour ma personne & pour mon Gouvernement, aussi bien que pour les véritables intérêts de votre patrie, que je ne perdrai jamais de vue. Les assurances que vous me donnez, de défendre même mes Etats indépendans de la Couronne de la Grande-Bretagne, sont une forte preuve de votre attachement pour moi, & de l'intérêt que vous prenez à mon honneur. Rien ne me détournera de poursuivre les mesures qui peuvent contribuer efficacement à maintenir les possessions & les droits de la Nation, & à nous procurer un accommodement solide & honorable.

L'adresse qui fut présentée le 15 par la Chambre des Communes, est conçue à peu près dans les mêmes termes que l'Adresse de la Chambre-Haute.

Les Amiraux Boscawen, Mollyn & Holbourne, sont revenus d'Amérique avec leurs Escadres, lesquelles doivent être radoubées, afin de se remettre en mer, lorsque les circonstances l'exigeront. Le vaisseau de guerre François l'Espérance, a été conduit à Plymouth. Il a été pris par l'escadre de l'Amiral West, après avoir soutenu un combat de quatre heures contre le vaisseau l'Orford, qu'il a fort maltraité, & un second combat contre l'Amiral West lui-même. Comme ce vaisseau étoit fort vieux & criblé de coups, on y a mis le feu après en avoir retiré les agrès.



F R A N C E.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

LE Roi a donné au Comte d'Eu la charge de Colonel Général des Suisses & Grisons, & le Gouvernement de la Province de Languedoc, qui vaquoient par la mort du Prince de Dombes.

Sa Majesté a accordé au Maréchal Duc de Richelieu, Premier Gentilhomme de sa Chambre, le Gouvernement de Guyenne, dont le Comte d'Eu s'est démis, ainsi que de la charge de Grand Maître de l'Artillerie de France.

Le Roi a disposé de la place de Conseiller d'Etat, vacante par le décès du sieur Chauvelin, en faveur du sieur de Senozan, Second Président de la quatrième Chambre des Enquêtes du Parlement.

Le Maréchal Duc de Richelieu s'est démis de sa Lieutenance-Générale de Languedoc, & le Roi en a disposé en faveur du Duc de Mirepoix, qui commandera aussi dans la même Province à la place du Maréchal de Richelieu.

L'Assemblée générale du Clergé ayant fini ses séances, les Prélats & autres Députés qui la composoient, se rendirent à Versailles le 26 du mois d'Octobre. Ils eurent audience du Roi avec les honneurs qu'on rend au Clergé, quand il est en Corps, & avec les cérémonies observées, lorsque les mêmes députés rendirent leurs respects à Sa Majesté le premier du mois de Juin. Le Cardinal de la Rochefoucauld, Président de l'Assemblée, étoit à la tête des Députés, & l'Evêque d'Autun porta la parole.

Le nommé Eustache le Vasseur, compagnon

236 MERCURE DE FRANCE.

Bourrelier, mourut le 26 Octobre sur la Paroisse de Saint Eustache, dans la cent-huitieme année de son âge, étant né au mois d'Avril 1648, à DamPierre en Bray, Diocèse de Rouen.

Sa Majesté a disposé de la charge de Chevalier d'Honneur de la Reine, vacante par la mort du Maréchal de la Mothe-Houdancourt, en faveur du Comte de Saulx-Tavannes, Lieutenant-Général des Armées du Roi, Gouverneur du Château du Taureau en Basse-Bretagne, & l'un des Menins de Monseigneur le Dauphin.

Quoique le Parlement n'ait point pris de vacances cette année, l'ouverture de ses séances d'après la Saint Martin, s'est faite avec les cérémonies ordinaires. Monsieur de Maupeou, Premier Président, & les Chambres ont assisté, suivant l'usage, dans la Chapelle de la grande Salle du Palais, à une Messe solemnelle, célébrée par l'Abbé de Saisly, Chantre de la Sainte Chapelle.

Monsieur le Comte de Tessé est parti de Versailles le 16 Octobre pour se rendre à Arpajon: le régiment Royal Cravates, Cavalerie, dont il est Colonel, arriva en cette ville le 17; & le 18, après avoir été reçu à la tête de ce Régiment, & après la revue qu'il en a faite dans la plaine voisine de la porte d'Etampes, il est revenu accompagné de plusieurs Seigneurs de la Cour au Château d'Arpajon où il a logé pendant son séjour en cette ville: le soir il y a eu un grand souper pendant lequel on a tiré un feu d'artifice, & les trompettes du Régiment ont exécuté des fanfares. Pendant tout le séjour de ce Régiment à Arpajon, le Colonel a regaté tous les Officiers avec autant de délicatesse que de somptuosité: tous les cavaliers ont également ressenti les effets de la

générosité de M. le Comte de Tessé. La joie qu'a témoigné tout ce Régiment de l'avoir pour Colonel, fait espérer qu'il y retrouvera les avantages précieux dont il jouissoit dans le corps des Grenadiers de France, où il étoit estimé & aimé universellement.

Le Chevalier de Vaudreuil, Lieutenant-Général des armées du Roi, Grand Croix de l'Ordre Royal & Militaire de Saint Louis, & Major du Régiment des Gardes Françaises, a obtenu sa retraite de ce Régiment, & le Gouvernement de Gravelines qui vaquoit par la mort du Maréchal de la Mothe-Houdancourt. La Majorité vacante dans le Régiment des Gardes Françaises par la retraite du Chevalier de Vaudreuil, a été donnée à M. de Cornillon, Capitaine dans le même Régiment.

A V E R T I S S E M E N T

pour le Mercure de 1756.

Monsieur De Visé a commencé en 1678, à donner 16 volumes de son *Mercure Galant*, dont il y en avoit quatre sous le titre d'*Extraordinaires*. Les années suivantes ont varié, elles ont été à 17, 18, & jusqu'à 22 volumes. Monsieur de La Roque, sous le titre de *Mercure de France*, en a donné 14 volumes, & quelquefois 15 par année, ainsi que Messieurs La Bruere & Fufellier.

238 MERCURE DE FRANCE.

Monsieur de Boissy a continué de même à 14, & auroit désiré de se renfermer dans ce nombre, mais il n'est point suffisant, relativement à celui des pièces & différens morceaux qu'il reçoit, & qu'il a autant d'impatience de faire paroître, que les Auteurs peuvent en avoir; ainsi il se croit non-seulement en état, mais encore dans la nécessité indispensable de rétablir l'ancien usage des 4 extraordinaires.

L'année 1756 sera donc composée de 16 volumes de trente-six sols chacun pour ceux qui ne s'abonneront pas, & seulement de 30 sols pour les abonnés, qui payeront d'avance 24 liv. pour 16 volumes qu'on leur portera aux adresses qu'ils indiqueront à Paris.

L'abonnement pour les personnes de Province sera de 36 liv. pour 16 volumes, y compris le port.

Celles qui auront des occasions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port sur leur compte, ne payeront que 24 liv. pour 16 volumes, comme les personnes qui demeurent à Paris.

On changera l'ordre des volumes : on en donnera deux en janvier, deux en avril, deux en juillet, & deux en octobre.

APPROBATION.

J'ai lu , par ordre de Monseigneur le Chancelier , le second volume du Mercure de Décembre , & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris , ce 13 Décemb. 1755.

GUIROY.

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

V ers sur la naissance de M. le Comte de Provence ;	page 5
Impromptu sur les Successeurs de Henri IV ,	6
Vers à Mlle Ch.	<i>ibid.</i>
Lettre à l'Auteur du Mercure sur les mémoires de Madame de <i>Staal</i> ,	7
Vers à Mde de la Tour , par M. de Bastide ,	18
Ouverture du Ballet des fêtes de Thalie. Parodie ,	20
La Perruche gouvernante , Conte Oriental ,	22
Épître à Eglé ,	32
Bouquet à Mlle E. D.	34
A Madame de M * * qui avoit demandé à l'Auteur des vers sur l'Amitié ,	<i>ibid.</i>
Mémoire sur feu M. Moutaudouin ,	36
Portraits de cinq fameux Peintres d'Italie ,	48
Vers sur M. le Comte de Provence ,	52
Mor de l'Enigme & du Logogryphe du premier volume du Mercure de Decembre ,	55

ART. II. NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Extraits précis, ou indications des livres nouveaux,

Etablissement d'un Collège royal dans la ville de
Mets,Prix proposé par l'Académie des Sciences, Inscryp-
tions & Belles-Lettres de Toulouse,

ART. III. SCIENCES ET BELLES LETTRES.

Chronologie. Suite de la Lettre sur la Chronologie
de Newton,*Histoire naturelle.* Lettre de M. l'Abbé J*** sur
les pétrifications d'Albert,*Médecine.* Lettre à l'Auteur du Mercure, au sujet
d'un remède sur la rage,Séances particulières de la Société littéraire de
Châlons,

ART. IV. BEAUX ARTS.

*Musique.**Gravure.*

ART. V. SPECTACLES.

Comédie Française,

Comédie Italienne,

Concert Spirituel,

Précis de la Tragédie de *Justin*, représentée au
Collège de Louis le Grand,

ARTICLE VI.

Nouvelles étrangères,

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

Avertissement pour le Mercure de 1756,

La Chançon notée doit regarder la page 57.

De l'Imprimerie de Ch. A. JOMBART.

100

